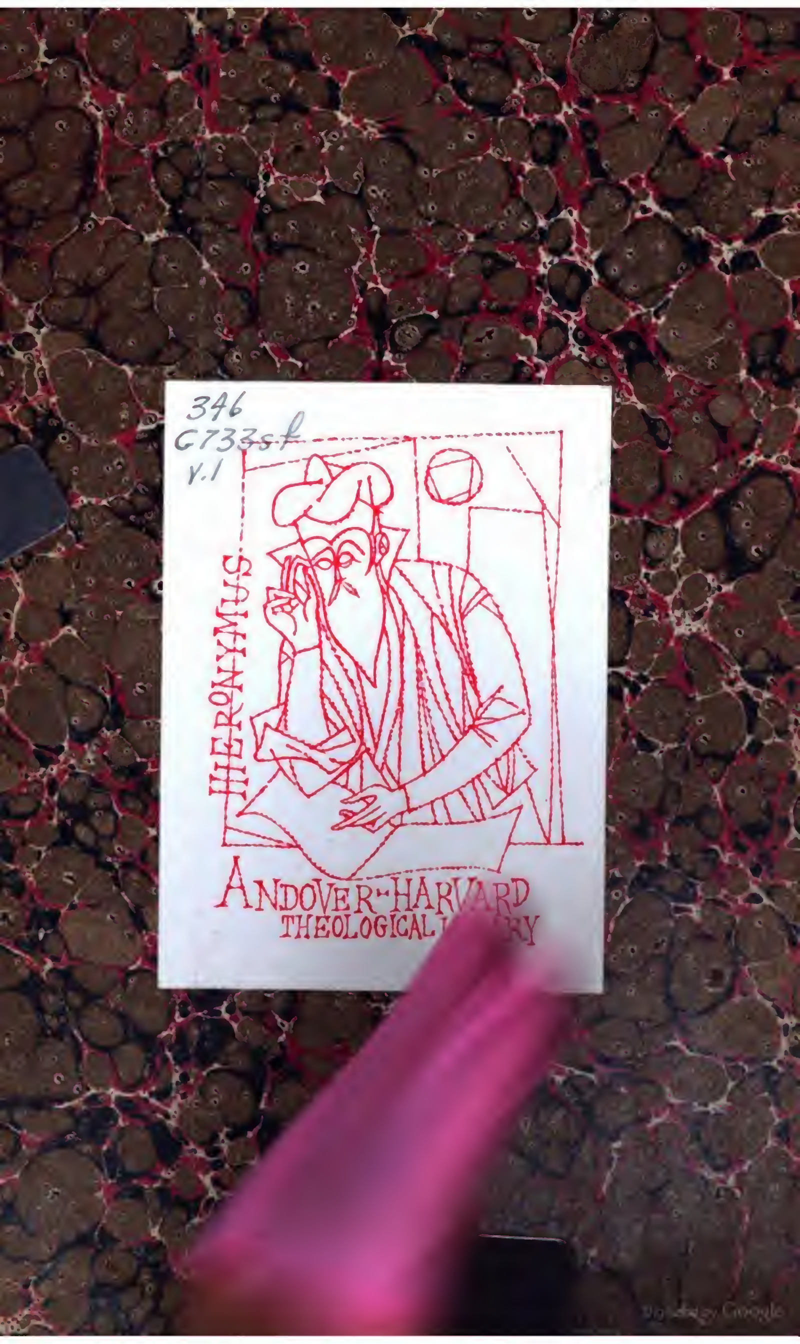
THÉÂTRE DES ÉVÈNEMENTS RACONTÉS DANS LES DIVINES...

Lorenz Clemens Gratz, Bugniot




346
G733sf
v.1
HIERONYMUS
ANDOVER-HARVARD
THEOLOGICAL



200

2 vol

THÉATRE

DES

DIVINES ÉCRITURES





THÉATRE DES ÉVÈNEMENTS

RACONTÉS DANS LES

DIVINES ÉCRITURES

OU

L'ANCIEN ET LE NOUVEL ORIENT

ÉTUDIÉ AU POINT DE VUE DE LA BIBLE ET DE L'ÉGLISE

PAR M. LE Dr L.-C. GRATZ

Vicaire général d'Augsbourg

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR M. L'ABBÉ GIMAREY

REVU ET CORRIGÉ

PAR M. L'ABBÉ BUGNIOT

Missionnaire apostolique



PARIS

LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13

—

1869

PRÉFACE

DE LA SECONDE ÉDITION ALLEMANDE.

Durant les dix années qui viennent de s'écouler, l'histoire et la topographie des pays bibliques ont été étudiées avec une immense activité : on s'y portait comme vers des domaines nouvellement conquis. Aussi cette seconde édition se présente-t-elle avec des modifications et de nombreuses augmentations. Les recherches et les découvertes faites tout récemment sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, du Nil et du Jourdain, de l'Oronte et de l'Halys, ainsi qu'en d'autres lieux, ont imprimé le sceau de la véracité la plus parfaite aux ouvrages des écrivains sacrés de l'Ancien et du Nouveau Testament ; les restes des murailles, des palais, des tours et des sculptures de Babylone, de Ninive, de Persépolis, de Jérusalem, de Samarie, etc., sortant des monceaux de décombres entassés par les siècles, apportent, en reparaissant au jour, le poids de leur témoignage, et permettent de redire avec le prophète Habacuc (II, 11) : *La pierre crie du milieu de la muraille, et le bois qui sert à lier le bâtiment rend témoignage.*

Mais tandis que d'un côté on tentait avec droiture ces efforts pour éclaircir et confirmer le texte des saintes Ecritures, de l'autre une critique hostile et un scepticisme hautain cherchaient à répandre l'erreur autour d'eux. Il a donc fallu entrer en lice

pour repousser les attaques multiples parties du camp ennemi et défendre en particulier les droits de l'Eglise catholique romaine.

Les esquisses de voyages, trop superficielles, n'offraient que peu de ressources pour atteindre ce but. Il devenait nécessaire de peser scientifiquement les recherches scientifiques du présent, de les comparer aux sources antiques les plus avérées et d'exposer avec concision les résultats de ce labeur, afin d'obtenir, par le rapprochement du présent et du passé, l'image la plus fidèle possible du théâtre des évènements bibliques.

Il était impossible de passer sous silence l'état politique et religieux de l'Orient. Les peuples occidentaux, grâce à leur entreprenant génie, ont mis ses vastes provinces comme à leur portée, et les éléments européens ont fait invasion dans ces contrées presque inaccessibles autrefois. Le vaste empire des Osmanlis porte aujourd'hui, comme Tithon, les rides de la décrépitude ; ce qu'il conserve encore de force physique et morale, il le doit, sans conteste, à l'influence du christianisme. L'empire turc, comme empire turc, a perdu sa vitalité. Mais comme c'est de l'Orient, ce théâtre vénéré des révélations divines, que nous vinrent autrefois les biens spirituels les plus précieux, l'Occident peut et doit acquitter maintenant cette antique dette en reportant, au prix de ses sacrifices, dans les contrées orientales les vérités de l'Evangile et les saintes bénédictions de l'Eglise, en introduisant et acclimatant de plus en plus, avec l'aide de Dieu, l'éducation et la morale chrétiennes. L'Egypte, l'Arabie, la Palestine, la Syrie, l'Asie mineure et tant d'autres provinces, où fleurirent jadis de si nombreuses chrétientés, voient aujourd'hui l'arbre vigoureux de la vie chrétienne presque entièrement dépouillé de ses feuilles par l'erreur aux milles formes, par le froid glacial de l'islamisme, ou par l'atmosphère empoisonnée du

schisme grec. Le zèle des catholiques pour le salut des âmes doit donc, à cette heure où l'Asie, la fille comblée de richesses, ouvre peu à peu, si tous les signes ne sont pas trompeurs, ses yeux aux rayons de la lumière évangélique, après un long et trop énervant sommeil, le zèle des catholiques doit déployer toutes ses forces pour opérer l'œuvre du Seigneur, quand même les persécutions, les tourments et les chaînes devraient accompagner, comme toujours, la prédication du royaume de Dieu (II *Cor.*, IV, 9). La protection du ciel tiendra lieu de mur et de rempart (*Is.*, XXVI, 1; *Matth.*, X, 28).

Dans la dernière et grande levée de boucliers de l'Occident, l'armée française en particulier, par le mépris avec lequel ses aumôniers s'exposaient à la mort et le dévouement que manifestaient les sœurs de la charité, a porté très-haut la gloire du nom catholique et fait lever sans doute sur l'Orient une aurore pleine d'espérance. En outre, la divine Providence aplanit bien aujourd'hui les voies à la diffusion de l'Evangile par la construction des chemins de fer; les routes du commerce rendues plus faciles sur la mer font entrer de plus en plus l'Egypte, la Palestine et les pays des bords de l'Euphrate dans le grand commerce de l'univers et fournissent à l'Eglise de nouveaux points où elle puisse planter sa tente. Déjà huit sociétés catholiques de l'Orient, celles des Melchites, des Maronites, des Arméniens, des Syriens, des Chaldéens, des Cophtes, des Abyssiniens et des Latins, possèdent un assez grand nombre de siéges épiscopaux; ils ont pu jusqu'ici se réjouir de l'assistance qu'ils ont trouvée dans leurs frères d'Occident, dont le dévouement est hautement attesté par les associations en faveur des missions établies en Autriche, en France, en Bavière, dans la Prusse rhénane et en d'autres contrées. Les pèlerinages aux

saints Lieux de Palestine, devenus plus nombreux dans ces dernières années et entrepris dans un esprit de piété, ne peuvent manquer aussi de relever et d'encourager les catholiques orientaux et de nourrir en même temps dans l'Occident l'ardeur de l'esprit de sacrifice pour aider au développement des missions du Levant, afin que, par la grâce de Dieu, les rejetons détachés soient peu à peu entés de nouveau sur l'arbre de la vie catholique, et que tous les vœux soient comblés par la cessation de la division et des rivalités des sectes chrétiennes de l'Orient.

J'ajouterai en terminant que j'ai indiqué le plus complètement possible les ouvrages spéciaux sur la matière qui nous occupe, afin d'exciter à entreprendre de plus profondes recherches les jeunes gens avides de connaître le théâtre des évènements bibliques. Dans ce même but, j'ai fait graver pour le présent ouvrage 10 feuilles contenant des cartes géographiques conformes aux découvertes récentes, afin de répondre par cet atlas biblique à un besoin plusieurs fois exprimé.

Enfin, les nombreuses occupations de ma charge ne m'ayant pas laissé le temps nécessaire pour corriger autant que je l'aurais voulu le fond et la forme de ce livre, je réclame sur ce point l'indulgence de mes bienveillants lecteurs.

L.-C. GRATZ.

THÉATRE

DES

DIVINES ÉCRITURES.

PREMIÈRE SECTION.

CONNAISSANCES QUE LES HÉBREUX AVAIENT DE LA TERRE EN GÉNÉRAL.

§ 1er. Création et ordre de l'univers.

D'après le monument sacré qui nous révèle l'origine des choses (*Gen.*, I, 1-25), et dont le récit est à la fois d'une brièveté hiéroglyphique et d'une simplicité ravissante, l'univers dans son ensemble est l'œuvre de la toute-puissance, de la sagesse et de la bonté divine. *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre* (Gen., I, 1), c'est-à-dire au commencement des temps, avant que rien n'existât, Dieu, parce que telle était sa volonté, fit passer du néant à l'être *le ciel et la terre*, c'est-à-dire *le monde des esprits et le monde des corps*[1].

[1] « Qui (Deus) sua omnipotenti virtute simul ab initio temporis utramque de nihilo condidit creaturam spiritualem et corporalem, angelicam videlicet et mundanam. » (Concile de Latran, IV. — Comp. II *Mach.*, VII, 28; *Act.*, XVII, 44.) La création du monde est l'acte par lequel se manifeste l'opération *d'un Dieu en trois personnes*. Tout a été fait par *le Père* par le moyen *du Fils* (durch den Sohn) dans *le Saint-Esprit; les trois personnes divines* ont chacune, dans l'œuvre créatrice de Dieu, une participation propre et déterminée. (Comp. *Jean*, I, 3, 10; *Gen.*, I, 2; *Ps.* XXXII, 6; CIII, 30.)

De la création du monde date également le temps; la création, comme commencement du monde, est aussi le commencement du temps.

De l'univers, le texte sacré nous ramène vers la terre, et décrit l'état dans lequel elle était avant sa formation actuelle. *Or, la terre était informe et toute nue, les ténèbres couvraient la face de l'abîme.* (Gen., I, 2.) Les essences des choses n'étaient pas encore séparées les unes des autres, elles demeuraient mêlées et confondues dans un état chaotique (תהו ובהו), et dans cet état elles portaient le nom d'abîme. Et *l'Esprit de Dieu* (la présence active de la toute-puissance du Créateur, *Ps.* III, 2, 6) *était porté* (comme incubation) *sur les eaux* (Gen., I, 2), éveillant les formes des êtres futurs et apprêtant leur développement. *Et Dieu dit : Que la lumière soit faite. Et la lumière fut faite. Et il donna à la lumière le nom de jour et aux ténèbres le nom de nuit.* (Gen., I, 3, 5.) Dieu voulut que la matière lumineuse se séparât des substances confondues dans l'abîme, ce qui produisit d'abord la séparation de l'eau; mais *le jour et la nuit* n'étaient pas encore ce que nous désignons sous ce nom, puisqu'il n'y avait pas de soleil (*a*).

Et Dieu fit le firmament, et il sépara les eaux qui étaient sous le firmament de celles qui étaient au-dessus du firmament. Et Dieu donna au firmament le nom de ciel, et à L'ÉLÉMENT *aride le nom de terre.* (Gen., I, 7, 10.) A l'apparition de la lumière, les germes de la vie surgirent dans la masse submergée, et se développèrent en une suite de créatures; ce fut d'abord la région de l'air avec ses vapeurs et ses nuages, puis ce fut *la terre habitable* (Land), puis la mer.

Par l'action du calorique inséparablement uni à la lumière, la masse inerte de la terre et des eaux fut mise en fusion; les parties les plus subtiles s'élevèrent en haut, et formèrent la région des vapeurs (l'atmosphère, רקיע), tandis que les plus pesantes, demeurant dans les régions inférieures, formèrent les mers, les lacs et les fleuves, etc. Après que l'eau se fut rassemblée dans les

(*a*) Voy. Bible d'Allioli, notes sur la *Genèse*, I, 1, 3. *(Trad.)*

profondeurs, les rochers, ce vrai noyau de notre terre, furent mis à nu et devinrent visibles.

Dieu dit : Que la terre produise de l'herbe verte qui porte de la graine, et des arbres fruitiers qui portent du fruit, chacun selon son espèce, et qui renferment leur semence en eux-mêmes sur la terre. Qu'il y ait des flambeaux (hébr.) *dans le firmament du ciel, afin qu'ils séparent le jour et la nuit, qu'ils servent de signes et qu'il soient pour les temps et pour les jours et pour les années.* (Hébr., Gen., I, 11, 14.) Sur l'ordre de Dieu, des parties terrestres abandonnées par l'eau, sortirent peu à peu des herbes, des plantes et des arbres; et l'influence du soleil, de la lune et des autres corps célestes, commença sur la terre, Puis, comme les éléments, l'eau et l'air, existaient, et que la terre fournissait de la nourriture, des êtres vivants, *des poissons, des oiseaux, des animaux terrestres et enfin l'homme,* le couronnement du tout, furent créés. (*Gen.,* I, 20 et suiv.) Le texte sacré de la Genèse nous présente la création de l'homme, dans l'organisation totale de la terre, comme la clef de voûte de l'édifice, et nous fait connaître à la fois sa nature et son importante destination dans l'œuvre entière du Créateur.

Pour ce qui concerne *les six jours* dans l'espace desquels la terre et tout ce qui est fut créé, on peut très-bien les considérer comme six époques ou périodes[1], vu que d'une part, mille ans devant Dieu ne sont que comme un jour (II *Pierre,* III, 8), et que d'une autre, la production successive des créatures de diverses espèces paraît plus conforme à la sagesse divine. Dans un ingénieux système, on a voulu classer chacune de ces périodes, et l'on a nommé la première période la période chimique ou période de la lumière; la seconde, la période de l'atmosphère et de la cristallisation; la troisième, la période de la végétation; la quatrième, durant laquelle les astres devinrent visibles, la période de l'épu-

[1] Le mot hébreu יוֹם (jour) signifie également *αιων* et *ævum* ou bien *un espace de temps indéterminé,* et les mots עֶרֶב (soir) et בֹּקֶר (matin) marquent dans le sens prochain *le mélange* et *la séparation,* en général, *l'action de mettre en ordre.*

ration de l'air ; la cinquième, la période de la vie animale ; la sixième, où l'homme fut créé, la période des intelligences, et la septième, qui dure encore, la période de conservation et de progrès des choses[1]. Il résulte en effet des recherches scientifiques les plus récentes que notre terre, à des époques successives et distinctes entre elles, a éprouvé diverses révolutions considérables, et c'est ce qu'attesteraient de bien des façons les différentes créations de plantes et d'animaux que recèlent les entrailles de la terre, et qui furent détruites successivement à des époques d'un développement ultérieur.

Entre toutes les traditions des anciens peuples relatives à la création de l'univers, le récit biblique se distingue par une vérité frappante et la simplicité la plus parfaite : il est aussi très-sobre de détails et ne nous donne que ce qui est absolument nécessaire à notre instruction[2]. Pour l'acte même de la création, jamais il ne sera compris d'un être borné, attendu que cet acte est un prodige. Une religieuse terreur et le sentiment d'une profonde adoration s'emparent de nos âmes à la pensée de la création du monde par la toute-puissante parole de Dieu. (*Ps.* CIII.) La sagesse éternelle a dit à l'homme dans le livre de Job (XXXVIII, 4 et suiv.) : *Où étiez-vous quand je jetais les fondements de la terre? Dites-le-moi si vous avez de l'intelligence. Savez-vous qui en a réglé les mesures ou qui a tendu sur elle le cordeau? Sur quoi ses bases sont-elles affermies, ou qui en a posé la pierre angulaire? Etes-vous entré jusqu'au fond de la mer, et avez-vous marché dans les extrémités de l'abîme? Avez-vous considéré toute l'étendue de la terre? Dites-moi, puisque vous avez la connaissance de toutes choses, où habite la lumière et quel est le lieu des ténèbres. Savez-vous l'ordre et les mouvements du ciel, et est-ce vous qui lui avez donné des règles sur la*

[1] J.-B. Piancini (professeur de physique et de chimie au collége Romain), *Eclaircissements sur l'histoire de la création d'après Moïse.*

[2] Comparez Wiseman, *Accord des sciences avec la Religion révelée;* Marcel de Serres, *la Cosmogonie de Moïse.* L'ouvrage impie de Burmeister, *Histoire de la création,* se fait au contraire remarquer par son caractère antibiblique.

terre? Quand la poussière amollie sut-elle se condenser en terre et quand les mottes ont-elles adhéré les unes aux autres[1] *?*

§ 2. Idée et configuration de la terre d'après la sainte Bible.

Ce n'est que par occasion et dans les descriptions poétiques que les écrivains sacrés parlent de la forme et de l'état de la terre. Nulle part on ne voit qu'ils aient voulu en donner une idée mathématique et astronomique. Il résulte cependant de quelques descriptions que les Hébreux se figuraient la terre comme un *corps rond et sphérique* (חוּג הָאָרֶץ). Le prophète Isaïe (xl, 22) dépeint la grandeur de Jéhova en ces termes : *Il s'assied sur le globe de la terre ; il étend les cieux comme le néant* (hébr. comme une toile légère), *et les développe comme une tente pour y habiter.*

On se représentait encore la terre comme *se balançant librement dans les espaces.* Dans la description de la toute-puissance de Dieu, Job s'écria (xxvi, 7) : *C'est lui qui fait reposer le septentrion sur le vide, et qui suspend la terre sur le néant.*

Selon l'idée biblique, la terre s'élève *du sein des eaux*[2], *elle est fondée sur l'Océan*[3] et maintenue par la toute-puissance de Dieu. *Seigneur, mon Dieu, vous avez fait paraître votre grandeur d'une manière bien éclatante ; vous êtes tout environné de majesté et de gloire. C'est vous qui avez fondé la terre sur sa propre fermeté, sans qu'elle puisse jamais chanceler*[4].

Jérusalem, environnée des trois parties du monde, est représentée comme le point central de la terre. *C'est là cette Jérusalem que j'ai établie au milieu des nations et qui est environnée de leurs terres.* (Ezéch., v, 5; comp. xxxviii, 12.) Cette idée se perpétua longtemps encore parmi les premiers chrétiens d'Orient[5].

[1] *Job,* xxxviii, 4, 5, 6, 18, 19, 33, 38 (hébr.). — Voy., Bible d'Allioli, les remarques sur la *Genèse,* xli et suiv. *(Trad.)*

[2] *Gen.,* i, 9; *Ps.* lxxxix, 2. — [3] *Ps.* xxiii, 2; cxxxv, 6. — Ch.-Aug. Calmet, *De systemate mundi vet. hebr.,* diss. xi. — [4] *Ps.* ciii, 1, 5; comp. *Ps.* cxviii, 90.

[5] Tertull., *Adv. Marc.,* II, 196. — Etienne Borgia, *De cruce vaticana.* Rome, 1779. Append., p. 3.

Les Grecs, qui ne le sait? considéraient Delphes comme le milieu de la terre [1].

§ 3. Division de la surface de la terre.

Les Hébreux partageaient généralement la surface de la terre en *contrées desséchées* (הַיַּבָּשָׁה) *et en mer* (הַמַּיִם) [2]. Ils appelaient l'Océan *le grand abîme* (תְּהוֹם רַבָּה), dans lequel tous les fleuves se déversent [3]. Ils établissaient en outre une distinction entre les *contrées desséchées* et les *îles* (אִיִּים), dénomination sous laquelle ils comprenaient même les pays d'occident environnés de mers, la Grèce, l'Italie et l'Espagne [4].

§ 4. Les quatre régions du monde.

Les quatres régions du monde sont appelées dans les saintes Ecritures, *les quatre bords de la terre*, אַרְבַּע כַּנְפוֹת הָאָרֶץ (Is., XI, 12), *les quatre extrémités du ciel* (אַרְבַּע קְצוֹת הַשָּׁמַיִם), *les quatre vents du ciel*, אַרְבַּע רוּחוֹת (Jérém., XLIX, 36), *les quatre coins de la terre*, αἱ τέσσαρες γωνίαι τῆς γῆς (*Apoc.*, VII, 1), comme encore de ces simples expressions de *devant*, *derrière*, *à droite*, *à gauche*. (Job, XXIII, 8, 9.) Quant aux régions du monde prises en particulier, chacune d'elles est désignée sous les noms suivants :

1° *Le devant, les contrées de devant* (קֶדֶם); *ce qui est en face* [5] est mis pour l'*orient*, parce que les Orientaux, en montrant les régions du ciel et en faisant leur prière tournent la face du côté de l'orient. Les écrivains bibliques, tout comme nous, parlaient d'après les apparences du mouvement du soleil [6], et de là ces expressions de *Levant* (מִזְרָח) et *de lieu du Levant* (מְבוֹא) pour marquer la région orientale du ciel [7].

[1] Cicéron, *De divin.*, XI, LVI.

[2] Comp. *Gen.*, I, 9, 10; *Jon.*, I, 9. — [3] *Gen.*, VII, 11; *Job*, XXVIII, 11; *Ps.* XXXV, 7; *Ecclé.*, I, 7; *Eccli.*, XL, 1. — [4] *Gen.*, X, 5; *Ps.* LXVI, 19; *Ezéch.*, XXVII, 3, 15; *Dan.*, XI, 18. — [5] *Gen.*, II, 8; XII, 8; XXV, 18; *Job*, XXIII, 8; I *Rois*, XV, 7. — [6] I *Jos.*, X, 12-14; *Ps.* XVIII, 6. — Cfr. Calmet, *De statione solis et lunæ*, diss. I. — [7] *Amos*, VIII, 12; *Ps.* LXXIV, 7.

2° Dans le langage de l'hébreu, *derrière, la région de derrière* (אחור) désigne l'occident. (*Job*, XXIII, 8; *Jug.*, XVIII, 6.) La mer Méditerranée formant la côte occidentale de la Palestine, est appelée *la mer qui se trouve derrière* (Deutér., XI, 24), et l'occident et le vent d'occident simplement la *mer* ou le *vent de la mer* (Exode, X, 19); de même *le déclin*, ou *l'entrée du soleil* (dans la mer) (מבוא) et *son couchant* (מערב) sont mis pour l'occident[1].

3° *A droite, ce qui est à droite* (הימין) veut dire le sud[2], comme aussi *la contrée aride, brûlée par le soleil* (דרום נגב)[3].

4° Les expressions : *à gauche, le pays à gauche* (שמאול) et *la contrée obscure* (צפון) sont l'application du nord[4].

Dans l'opinion des Hébreux et avec eux des autres peuples de l'antiquité[5], les contrées situées au nord sont les plus hautes, et celles qui sont situées au sud sont les plus basses. De là vient qu'il est dit dans l'Ecriture de ceux qui se dirigeaient du sud vers le nord : *ils ont monté* (Osée, VIII, 9); et qu'au contraire celui qui allait du nord vers le sud, de la Palestine en Egypte, descendait, ainsi qu'il est marqué d'Abram et de Jacob. (*Gen.*, XII, 10, 46, 3.) D'après cela *les pays hauts,* ou *d'en haut*[6] seraient les pays situés au nord.

Outre cela les anciens peuples, et notamment les Chaldéens, se figuraient que la pointe la plus élevée de l'extrême nord, était le lieu où les dieux se rassemblaient pour délibérer ensemble sur les évènements du monde[7]. Dans le prophète Isaïe (XIV, 13), l'orgueilleux roi de Babylone s'écrie : *Je monterai au ciel; j'établirai mon trône au-dessus des astres de Dieu, je m'assiérai sur la montagne de l'alliance aux extrémités de l'aquilon.*

[1] *Deutér.*, XI, 30; *Ps.* LXXIV, 7; *Is.*, XLIII, 5. — [2] *Jos.*, XVII, 7; IV *Rois*, XXIII, 13. — [3] Comp. *Nomb.*, XXXV, 5; *Jos.*, XV, 4; *Ezéch.*, XLII, 12 et suiv. — [4] Comp. *Exode*, XXVI, 20; *Job*, XXIII, 9; *Jérém.*, III, 18; *Ezéch.*, VIII, 14.

[5] Virgile, *Géorgiques*, I, 240 et suiv.

[6] I *Mach.*, III, 37; II *Mach.*, IX, 23; *Act.*, XIX, 1.

[7] E.-F.-K. Rosenmüller, *Handb. d. bibl. Alterthumsk.*, I, 154 et suiv.

§ 5. Des mesures de distance dans la Bible.

Presque jamais dans les divines Ecritures, la distance des lieux n'est indiquée d'une manière précise : la position d'un lieu n'y est guère marquée qu'en général d'après la position d'un autre lieu connu, ou bien encore par la désignation de la région du ciel vers laquelle un lieu est situé par rapport à un autre, sans détermination parfaite de la distance. Par exemple, il est dit de *Sarepta* qu'elle était *près de Sidon,* et qu'*Haï* était située *non loin de Béthaven, à l'orient de Béthel.* (III Rois, XVII, 9; Jos., VII, 2.)

Cependant il se rencontre parfois des indications précises des distances entre les lieux. Les plus connues d'entre elles sont :

1° *L'étendue de pays* (כִּבְרַת אֶרֶץ), Septante ἱππόδρομος (hippodrôme), qui équivaut à environ une heure de marche, ou à 3/4 de mille géographique, à peu près une parasange arabe = 2,400 pas géométriques. (*Gen.,* XXXV, 16, 48, 7; IV *Rois,* V, 19 [1].)

2° *La journée de marche* (דֶּרֶךְ יוֹם) qui était une mesure de distance commune [2]; on entendait par là l'espace qu'un voyageur à pied peut, en allant d'un pas ordinaire, parcourir en un jour. Les Grecs estimaient communément la journée de marche à 150 ou à 200 stades [3], et par conséquent à 3 milles 1/2 ou à 4 milles allemands (*b*). Les Romains comptaient pour une journée de

[1] La Vulgate traduit l'expression hébraïque *chibrath haaretz* par *vernum tempus,* printemps. — Comp. Jac. Bonfrerius, *Pentat. commentario illustratus,* p. 274 et suiv. (*a*).

[2] *Gen.,* XXX, 36; XXXI, 23; *Jon.,* III, 3; *Tob.,* XI, 1; *Luc,* II, 44.

(*a*) L'auteur donne sur la valeur du *chibrat haaretz* ce qui lui a paru le plus vraisemblable; mais on ne sait pas au juste ce que signifient les mots hébreux, ni par conséquent de quelle distance il s'agit dans les passages indiqués. En outre, la parasange, en usage chez les Perses, chez les Egyptiens et dans la plus grande partie de l'Asie, variait chez les différents peuples, et même chez le même peuple. Elle valait, suivant Hérodote et Xénophon, 30 stades (environ 3,250 mètres). Strabon le porte à 40 stades et plus. *(Trad.)*

(*b*) Le mille allemand, de 15 au degré, vaut 7 kilomètres 480 mètres. On sait que la lieue commune de France, de 25 au degré, est de 4,444 mètres seulement. *(Trad.)*

marche 20 milles = 160 stades, ce qui équivalait à environ sept heures de chemin. Les Orientaux comptent encore aujourd'hui par journées de marche, et les journées de marche des caravanes varient de six à douze heures.

3° Le stade (στάδιον) qui, dans la signification propre, marquait l'espace que les concurrents au prix de la course devaient parcourir dans l'arène (I *Cor.*, IX, 24), était une mesure de distance grecque, en grand usage en Orient depuis Alexandre le Grand surtout[1]. Le stade ordinaire (olympique) était de 600 pieds grecs et de 624 pieds romains[2]; 40 stades forment un mille allemand ou géographique. D'où il suit que 15 stades dans saint Jean (XI, 18), valent 3/8 de mille, et que les 60 stades de saint Luc (XXIV, 13) équivalent à 1 mille 1/2.

4° *Le mille romain* (mille passus, milliare, milliarium), qui était de 1,000 pas géométriques ou de 8 stades grecs, = 1/5 de mille allemand, d'où 2 milles 1/2 romains équivalaient à une heure de marche ou une lieue[3] (*a*). Cette mesure de distance (μίλιον) n'est employée qu'une seule fois dans la sainte Ecriture; c'est lorsque Jésus-Christ parle des sacrifices que l'on doit faire à l'amour du prochain: *Si quelqu'un veut vous contraindre de faire mille pas avec lui, faites-en encore deux mille.* (Matth., V, 41.)

5° *Le chemin du sabbat* (ὁδὸς σαββάτου, Talm. thechum haschabbath, limite du sabbat) qui comprend une étendue de chemin de 2,000 coudées, de 18 à 21 minutes environ, ou de 1,000 pas géométriques; c'est l'espace au delà duquel les Juifs croyaient ne pas pouvoir aller le jour du sabbat. Une ordonnance spéciale de Moïse (*Exode*, XVI, 29) défendait à tout Israélite, durant le voyage au désert, de recueillir de la manne le jour du sabbat et de sortir du camp. Les docteurs juifs, estimant à 1,000 coudées la distance du point la plus éloignée du camp au saint Tabernacle,

[1] II *Mach.*, XI, 6; XII, 9.
[2] Hérod., II, 149; Pline, II, 21.
[3] Cfr. Reland, *Palæst.*, p. 401 et suiv.
(*a*) Evalué en mètres, le mille romain équivalait à 1,476 mètres 26, et par conséquent, 2 milles 11 = la lieue ordinaire de France. *(Trad.)*

et le retour du Tabernacle au point le plus éloigné du camp également à 1,000 coudées, inférèrent de l'ordonnance citée qu'il n'était pas permis, le jour du sabbat, de parcourir un espace de plus de 2,000 coudées. Les rabbins parlent encore d'une route du sabbat plus grande et d'une autre plus petite, et ils donnent à la première 2,800 coudées et à la seconde 1,800 coudées. En plusieurs endroits du Talmud le mille est évalué exactement à 18 minutes [1].

D'après les Actes, I, 12, Jérusalem était distante du mont des Oliviers d'à peu près le chemin du sabbat. C'est à la petite route du sabbat que les Juifs pouvaient faire, que se rapportent les paroles du Seigneur : *Priez que votre fuite n'arrive point durant l'hiver, ni au jour du sabbat.* (Matth., XXIV, 40.)

[1] Lightfoot, *Horæ hebr.*, p. 904 et suiv. — Frischmuth, *De itinere sabb.*

DEUXIÈME SECTION.

IDÉE GÉOGRAPHIQUE DE LA TERRE AVANT LE DÉLUGE D'APRÈS LA SAINTE BIBLE.

---

§ 6. L'Eden (le Paradis terrestre).

Le premier séjour où Dieu plaça l'homme après la création est appelé dans la Genèse : *un jardin dans Eden* (גַּן בְּעֵדֶן, Vulg. *Paradisus voluptatis*). Ce jardin, situé à l'orient (מִקֶּדֶם), était planté de beaux arbres à fruits et arrosé par une source se partageant en quatre fleuves, le *Phison,* le *Gehon,* le *Tigre* et l'*Euphrate*. (*Gen.*, II, 8 et suiv.) La terre ayant éprouvé sous différents rapports d'immenses bouleversement par suite du déluge survenu plus tard (*Gen.*, VII, 11 et suiv.), la position du paradis terrestre ou de l'Eden sur sa surface telle qu'elle existe aujourd'hui, ne saurait être déterminée que d'une manière vague et générale. Des quatre fleuves du paradis, le *Tigre* et l'*Euphrate* seuls se voient encore sur la terre, et présentent un cours connu. Le *Tigre* (חִדֶּקֶל), né de plusieurs sources dans les montagnes d'Arménie, devient un fleuve unique à l'orient de la ville de Diarbekir, puis reçoit l'Euphrate près de Koreah, et se jette dans le golfe Persique sous le nom de Schat-el-Arab (fleuve d'Arabie). L'Euphrate (פְּרָת, le fertilisant) se forme, dans la haute Arménie, de deux fleuves, dont l'un, au nord, prend sa source non loin d'Erzeroum, et l'autre, à l'orient, prend la sienne près de l'Ararat. A trois jours de marche d'Erzeroum, ces deux fleuves se réunissent en un seul courant ; ce courant, près de Kerkisich (Circesium), reçoit le Chobar (כְּבָר, Χαβώρας, aujourd'hui le Khabour), fleuve de Mésopotamie, et va ensuite, joint au Tigre, se perdre dans le golfe Persique. (*Ps.* XVII.) Quant aux deux autres fleuves,

on a mis en avant des opinions diverses ; par le Phison (פישון), les uns ont entendu le Phasis (aujourd'hui le Réoni), qui prend sa source dans le Caucase, d'autres le Gange, et par le fleuve Géhon (גיחון), soit l'Araxe, soit l'Oxus, soit même le Nil. Selon saint Epiphane, Théodoret et saint Ephrem, les quatre fleuves dont il s'agit étaient formés par un seul et même courant qui leur servait de source commune, et saint Augustin (*Genes. ad litt.*, VIII, VII, 14), qui, dans le cas présent, soutient l'interprétation littérale du monument primitif contre l'interprétation allégorique d'Origène, s'appuie sur l'hypothèse que les quatre courants d'eau se partageaient au sortir du paradis, mais qu'ils avaient, on ne sait où, un cours souterrain, et n'apparaissaient à la surface de la terre, avec leurs sources actuellement connues, que dans des contrées éloignées. Toutefois l'opinion qui a prévalu parmi les savants, c'est que le paradis terrestre était situé en Arménie, dans les montagnes d'où jaillissent les sources du Tigre et de l'Euphrate[1]. Des recherches historiques-géographiques toutes récentes[2] ont donné lieu à une nouvelle hypothèse. Suivant l'auteur de ces recherches, l'Eden, le jardin de délices, aurait bien compris les contrées où se trouvent les sources de l'Euphrate et du Tigre, mais le Phison, selon lui, serait le Gange, et le Géhon serait le Nil. Ce dernier fleuve, dans la disposition de la surface de la terre telle qu'elle était avant le déluge, aurait eu sa source dans la même contrée que l'Euphrate et le Tigre ; il aurait d'abord coulé du côté du sud jusque vers l'Inde, puis, par un circuit fait à l'orient du golfe Persique, il aurait pris sa direction du côté de l'ouest, et enfin vers l'Ethiopie (*Gen.*, II, 13), puis coulant vers le nord il se serait jeté, en traversant l'Egypte, dans la mer Méditerranée (*a*). Il est d'autres scrutateurs de l'histoire qui voient

[1] Aug. Calmet, *Comment. litt. in Genes.*, II, VIII et suiv. — Relandi, *Dissert. de situ paradisi terrestr.* — Pletz, *Theol. Zeitschr.* Vienne, 1830.

[2] Bertheau, *Beitrag. zur Geschichte der Geographie.* Gœttingue.

(*a*) Fantaisie qui ne mérite pas la peine qu'on s'y arrête : elle suppose un autre continent et d'autres mers que celles qui existent, c'est-à-dire une autre terre que la nôtre. Or, pour les terres qui ont précédé celle que nous habitons, qui nous les décrira? *(Trad.)*

dans les quatre fleuves du paradis l'Hyphase, l'Indus, le Tigre et l'Euphrate. Dans leur opinion, le séjour des premiers hommes aurait été les hautes régions d'Asie comprises entre les sources de l'Indus à l'orient, et celles de l'Euphrate et du Tigre à l'occident, le pays s'étendant du Kailase, dans l'Hymalaya, à l'Ararat ou Arménie [1]. Du reste, lors même qu'après les bouleversements multiples qu'éprouva la surface de la terre par suite du déluge universel (*Gen.*, v), nous ne pourrions déterminer exactement la position de l'Eden, un point général de géographie au moins nous resterait acquis, par la certitude où nous sommes que le séjour des premiers hommes était situé dans une des contrées élevées de l'Asie orientale, dans laquelle quatre grands fleuves prenaient leurs sources. Il reste même très-digne de remarque que d'après les traditions et les mythes des plus anciens peuples, des Perses, des Indiens, des Chinois, des Tartares, des Grecs, le séjour des premiers hommes est généralement placé dans une terre élevée, et que, dans le sanscrit en particulier, le mot parâdesâ signifie précisément *plateaux, hautes régions* [2]. Pour nous, il nous est désormais impossible de goûter encore les délices du paradis terrestre, le péché du premier homme ayant dépouillé ce bienheureux séjour de ses ornements et de ses charmes, et l'ayant réduit à n'être plus qu'une terre ordinaire. (*Gen.*, III, 24.)

L'Eden renferme une idée de plaisir et de douceur (*Ps.* XXXV; II *Rois*, I, 24); et c'est pourquoi nous en faisons l'image d'un bonheur céleste, l'image même du ciel. (II *Cor.*, XII, 4; *Apoc.*, II, 7.) C'est ainsi que Jésus-Christ, s'adressant au bon larron qui mourrait avec lui, et donnait au dernier moment des signes évidents de repentir et de conversion, lui dit : *Je vous le dis en vérité, vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis* (au ciel). (*Luc*, XXIII, 43.)

Sur Eden en Mésopotamie et Eden près de Damas, voyez plus bas.

[1] Dr D. Haneberg, *Versuch einer Geschichte der biblisch. Offenbarung.* Ratisb., 1850, p. 15 et suiv. — Cf. *Kirchenlexicon*, IV, 252.

[2] E.-F.-H. Windischmann, *Die Philosophie im Fortg. der Weltgesch.* Bonn, 1829, I, 531 et suiv.



§ 7. Pays d'Hévilath.

Dans la description géographique d'Eden, il est dit que le Phison coulait autour du pays d'Hévilath (חֲוִילָה)[1]. *Le Phison coule autour* (au milieu) *de tout le pays d'Hévilath, où il vient de l'or; et l'or de cette terre est très-bon; c'est là aussi que se trouvent le bdellium* (résine odoriférante) *et la pierre d'onyx.* (Gen., II, 11, 12.) Si l'on suppose que le Phison est le Phasis, le pays d'Hévilath n'est autre que la Colchide où, suivant les anciens, se trouvaient de l'or, de la résine d'une agréable odeur et des pierres d'onyx[2]. L'ancienne Colchide s'étendait depuis la mer Noire (d'Azof) jusque vers la Géorgie, et comprenait la Mingrélie actuelle (le Mingruel) et le Gourie ou Gouriel, districts de la province Caucasienne d'Imiréthi (la province russe de Méliténi)[3]. Comme je l'ai observé ci-dessus, quelques interprètes ont cru reconnaître dans le *Phison,* le Gange, fleuve de l'Inde, et conséquemment par le pays d'*Hévilath,* ils ont entendu les Grandes-Indes, célèbres dès l'antiquité comme pays de l'or et patrie des pierres précieuses et des aromates.

En d'autres passages des divines Ecritures (*Gen.,* xxv, 18; I *Rois,* xv, 7), il est fait mention d'*Evila* (חֲוִילָה) comme d'une partie de l'Arabie-Heureuse; et ailleurs encore (*Gen.,* x, 7; I *Paralip.,* I, 9) ce nom se rencontre comme étant celui d'une contrée près du golfe Persique.

§ 8. Le pays de Cousch (l'Ethiopie).

Le second fleuve sortant de l'Eden se nommait le Géhon. D'après le texte sacré (*Gen.,* II, 13), ce fleuve *coulait tout autour du pays de Cousch* (כּוּשׁ), ce que la version communément

[1] La racine חִיל rappelle en général quelque chose de recherché et d'excellent (*a*).

[2] Strabon, xv, 499. — Pline, *Hist. natur.,* LXXXVII, 3.

[3] Reinegg, *Beschreib. des Caucasus,* II, 29 et suiv.

(*a*) Il est plus que douteux que חֲוִילָה dérive de חִיל qui signifie *robur, vis, opes, divitiæ.* *(Trad.)*

appelée Vulgate traduit par l'Ethiopie, et ce qui me semblerait désigner une région du midi, quelle qu'elle dût être. Le Nil est le plus grand fleuve qui arrose les régions méridionales.

Je ne saurais m'associer à l'opinion des savants qui, par le pays de *Cousch,* entendent une terre située au nord parallèlement à la Colchide, la Scythie, et par le *Géhon,* l'Araxe, sur les bords duquel, au rapport d'Hérodote (I, 201), habitèrent les Scythes dans les temps les plus reculés.

§ 9. Le pays de Nod avec la ville d'Hénoch.

Après que Caïn, le premier-né d'Adam et d'Eve, eut par jalousie mis à mort son frère Abel, il s'enfuit à l'orient d'Eden. La contrée dans laquelle il se fixa après sa fuite, est désignée sous le nom de Nod (נוֹד, pays de la fuite, exil), parce que le fratricide fut contraint d'errer comme un fugitif et un exilé.

Caïn s'étant retiré de devant la face du Seigneur, fut vagabond sur la terre, et habita dans le pays de Nod, à l'orient d'Eden[1]. Où doit-on, dans l'Asie d'aujourd'hui, chercher le pays de Nod? C'est ce qu'il n'est pas plus facile de déterminer avec exactitude que la situation d'Eden. Quelques interprètes placent Nod dans les montagnes du Caucase, tandis que d'autres soutiennent qu'il faut le chercher dans l'Inde, en prenant ce mot dans son acception la plus large.

Caïn bâtit dans le pays de Nod une ville ou forteresse (עִיר), et *il l'appela Hénoch* (חֲנוֹךְ) *du nom de son fils.* (Gen., IV, 17.) Il est pareillement impossible de déterminer géographiquement la position de cette cité, la première dont il soit fait mention dans l'Ecriture. Il est cependant quelques archéologues qui ont voulu reconnaître dans *Hénoch* les hénischéens, peuplade du Caucase dont parlent Pline (VII, 10, 12) et Strabon (XI, 192).

[1] Cfr. Calmet, *Comment. sur la Genèse,* II, 13.

TROISIÈME SECTION.

LA TERRE ET SES HABITANTS APRÈS LE DÉLUGE.

CHAPITRE PREMIER.

DONNÉES GÉOGRAPHIQUES D'APRÈS LA TABLE DES PEUPLES.

(*Genèse*, X.)

§ 10. Le déluge.

Les fils d'Adam, Caïn et Seth, se multiplièrent. Les Caïnites, parmi lesquels l'esprit d'invention dominait en même temps que les excès de la vie sensuelle et la violence, reçurent le nom d'*enfants des hommes*, et les Séthites reçurent le nom d'*enfants de Dieu* (בְּנֵי הָאֱלֹהִים), parce qu'ils demeurèrent fermement attachés, dans la confiance et l'amour, aux saintes prescriptions de Dieu [1]. Mais, lorsque dans la suite des temps la corruption des mœurs se fut partout répandue comme un torrent dévastateur, et que les Caïnites eurent contracté des alliances avec les Séthites, on vit apparaître la race des géants (נְפִילִים), des puissants de la terre, qui se livrèrent sans frein et sans mesure à l'injustice et au mal, et perdirent bientôt toute idée de Dieu et de ses lois éternelles [2]. Ce fut alors que Dieu, irrité de voir ses exhortations et ses avertissements sans effet, comme aussi ses grâces méprisées, foulées aux pieds, se résolut à exterminer par un déluge universel, moins la famille d'un seul homme juste, le genre humain

[1] Natus est prior Caïn ex illis duobus generis humani parentibus, pertinens ad humanam civitatem; posterior Abel ad civitatem Dei : sed quum Abel nullam prolem reliquerit, in ejus locum Seth fuit constitutus. (Aug., *De civit. Dei*, c. I.)

[2] *Gen.*, VI, 35 et suiv.; *Baruch*, III, 26; *Sag.*, XIV, 5.

tout entier tombé dans une si grande dégradation morale. Cependant, cent vingt années s'écoulèrent encore avant l'exécution de la sentence divine, et ce fut pendant ce laps de temps que Noé (le consolateur) pressa en vain les hommes de changer de vie[1], et se bâtit pour lui-même, sur l'ordre de Dieu, une arche[2] dans laquelle lui, les siens et les bêtes qu'il avait à recueillir[3], devaient chercher leur salut. Le déluge, qui ne fut que l'assemblage de toutes les eaux existantes, qu'elles fussent à l'intérieur ou à l'extérieur de la terre, s'accrut durant quarante jours, tellement qu'à la fin les eaux couvrirent les plus hautes montagnes. *Ainsi* (Dieu) *détruisit toutes les créatures qui étaient sur la terre, depuis l'homme jusqu'aux bêtes, tant celles qui rampent que celles qui volent dans l'air : il ne demeura que Noé seul, et ceux qui étaient avec lui dans l'arche.* (Gen., VII, 23; comp. Sag., X, 4.) Le déluge, comme le séjour de Noé dans l'arche, dura un an et un mois, absolument le même temps que les Israélites passèrent par la suite au pied du Sinaï. Les entrailles mêmes du globe confirment l'exactitude historique de ce que disent les divines Ecritures sur cette inondation extraordinaire (2300 ou 2344

[1] Comp. *Matth.*, XXIV, 35 et suiv.; I *Pierre,* III, 20; II *Pierre,* II, 5.

[2] L'arche (תֵּבָה, *arca*), une construction de 300 coudées de long, de 50 coudées de large et de 30 coudées de haut, avec trois étages et un grand nombre de compartiments (*Gen.*, VI, 14 et suiv.), comprenait un espace de 450,000 coudées cubiques, et par conséquent plus d'espace que le plus grand vaisseau de guerre. Elle pouvait donc parfaitement contenir huit personnes (Noé et les siens) et les animaux ne pouvant vivre dans l'eau.

[3] Parmi les animaux purs (qui pouvaient être offerts en sacrifice) Noé en prit *sept,* et parmi les animaux impurs il en prit *deux;* il prit également *sept* oiseaux et *deux* reptiles. (*Gen.*, VII, 2 et suiv.) Du reste il ne fit entrer dans l'arche que les principales espèces d'animaux, ces espèces devant suffire pour repeupler la terre. — Mais qui amena ces animaux dans l'arche? Celui qui, chaque année, commande aux grues, aux hirondelles, aux cigognes, etc., de se retirer dans des contrées lointaines, mit aussi dans les animaux l'instinct qui les conduisit à l'arche. — L'auteur dit que Noé prit sept paires de tous les animaux purs et deux paires de tous les animaux impurs, et de même sept paires d'entre les oiseaux et deux paires d'entre les reptiles, ce qui double le nombre des animaux introduits dans l'arche, Mais ici le texte primitif ne s'accorde pas avec la Vulgate. (Voy. Allioli, note sur le chap. VII de la Genèse.)

av. J.-C.). Le déluge fut universel dans son étendue[1]. Les traces en sont visibles tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la terre, la nature entière portant sur elle-même d'ineffaçables empreintes de cet épouvantable fléau. Dans les régions les plus hautes comme dans les vallées les plus basses, la science découvre chaque jour des stratifications horizontales de substances diverses renfermant toutes des productions de la mer. Des amphibies et des poissons gisent et apparaissent sous la craie dans les couches des montagnes, les pétrifications sans nombre du règne végétal se rencontrent pour la plupart dans les contrées méridionales, toutes choses dignes de remarque[2]. D'autre part, ce fait immense du déluge est encore attesté par les traditions des plus anciens peuples, des Egyptiens, des Chaldéens, des Chinois, des Indiens et les autres[3]. C'est tâche facile pour l'esprit exercé que de dépouiller le noyau du récit du merveilleux qui l'enveloppe. Les péchés du monde ont été le principe de son infortune. Le déluge nous apprend donc à respecter la sainte volonté de Dieu et à soumettre notre volonté propre aux commandements du ciel. Dans le cas opposé, un juste châtiment nous serait réservé.

Les hommes qu'emporta le déluge sont-ils tous damnés? A cette question les docteurs juifs ont répondu que oui (*Mischna Sanhed,* chap. XI, § 3), mais je crois qu'ilsse trom pent. Ceux qui, dès le commencement du déluge, se repentirent de leurs crimes en vue du futur Rédempteur, échappèrent encore par leur pénitence et leur foi à la réprobation éternelle. Et ce serait à ces âmes, en même temps qu'à celles des patriarches, que l'âme glorifiée de Jésus, descendue dans les limbes aussitôt après sa mort sur la croix, aurait annoncé l'entier accomplissement de la rédemption et leur entrée prochaine dans le ciel. (I *Pierre,* III, 19 et suiv.)

[1] *Gen.,* VII, 17 et suiv.; I *Pierre,* III, 20; II *Pierre,* II, 5.

[2] Schubert, *Geschichte der Natur.,* I, 558 et suiv. — Mutzl, *Urgeschichte der Erde,* I, 106 et suiv.

[3] Comp. Stolberg, *Gesch. der Relig. Jesu Christi,* I, 370 et suiv. — Wisemann, *Accord des sciences avec la religion révélée,* p. 252 et suiv.

§ 11. Pays d'Ararat (Thogorma, Menni), c'est-à-dire d'Arménie.

Après que les flots se furent retirés dans les bassins qui leur étaient destinés, la vie régulière commença à se développer à l'intérieur et à la surface de la terre. Le petit nombre d'entre les hommes qui avaient trouvé le salut dans leur fidélité, élevant leurs regards reconnaissants vers le Dieu tout-puissant et infiniment juste auquel appartient l'empire du monde, se fixèrent sur le plateau d'Arménie, au pied du mont Ararat, ainsi que nous l'apprend la Genèse : *L'arche se reposa sur les montagnes d'Arménie* (sur le mont Ararat). *Or, Noé dressa un autel au Seigneur, et prenant de tous les animaux et de tous les oiseaux purs, il les offrit en holocauste sur l'autel. Et Dieu bénit Noé et ses enfants, et leur dit : Croissez et multipliez-vous et remplissez la terre.* Considéré sous le rapport géographique, l'Ararat était incontestablement le point d'abordage le plus convenable pour l'arche de Noé et le point de départ le mieux choisi pour la diffusion des peuples sur le globe.

Dans la contrée d'Erivan, aujourd'hui enclavée dans l'empire de Russie, à douze lieues au sud de la ville d'Erivan (*a*), dans la chaîne du Taurus, s'élèvent ces deux immenses sommets indépendants et isolés, l'Ararat appelé par les Perses Kouhi-Nouh (Montagne de Noé), et par les Arméniens Massis. La hauteur du grand Ararat, par 39° 30' de latitude nord et 42° 15' de longitude est, est de 16,254 pieds de Paris au-dessus de la mer, et la hauteur du petit Ararat, par 39° 27' de latitude nord et 42° 22' de longitude est, n'est au contraire que de 12,284 pieds (*b*).

En face de l'Ararat, ce monument imposant du monde antédiluvien, le voyageur stupéfait croirait voir les plus hautes cîmes du monde s'entasser les unes sur les autres pour former cette masse unique, incommensurable de terre, de rochers et de neige.

(*a*) A 65 kilomètres sud-ouest d'Erivan. *(Trad.)*

(*b*) Dans ces indications, nous suivrons le Dictionnaire de Bouillet, en tenant compte des appréciations de l'auteur. *(Trad.)*

Les glaces éblouissantes des deux sommets s'élancent majestueusement dans le ciel bleu et sans nuages, puis, réfléchissant et dispersant au loin la lumière du jour, elles sèment de toutes parts comme une pluie de rayons et d'éclairs. D'après Fr. Parrot, professeur à Dorpat, qui, dans l'été de 1829, fit l'ascension de l'Ararat, la cîme *du grand Ararat* serait presque ronde, d'une surface d'environ 200 pas de circonférence, couverte de glaces éternelles, et présenterait un vaste et indescriptible panorama sur toute la vallée de l'Araxe. Au pied de la montagne d'Ararat repose l'antique et célèbre monastère d'Etschmiazin, le siége du Catholicos, titre usurpé par le chef des Arméniens schismatiques[1]. Cependant le nom d'Ararat n'est point seulement celui de la montagne sur laquelle s'arrêta l'arche de Noé (*Gen.*, VIII, 4), mais il désigne encore toute cette contrée des hautes régions d'Asie que les Syriens et les Grecs ont appelée, à cause d'Aram sans doute (*Gen.*, X, 22 et suiv.), du nom d'*Arménie*. Ainsi Isaïe (XXXVII, 38) parle du pays d'Ararat, et Jérémie (LI, 27) signale un roi du pays d'Ararat[2]. Les noms de *Thogorma* et de *Menni* (Ezéch., XXVII, 14 ; Jér., LI, 27) se rencontrent également dans les saintes Lettres pour indiquer l'Arménie, ou tout au moins quelques districts d'Arménie. Le pays d'Arménie appartenant à l'Asie occidentale, entre le 52° 1/2 et le 68° de longitude est et le 37° et le 41° 1/2 de latitude nord, avec une surface d'environ 150,000 milles carrés, comprend l'espace situé entre les mers Caspienne, Pontique et Syrienne, et s'étend de l'Ibérie au nord, à l'Assyrie, à la Mésopotamie et à la Chaldée au sud, et de la Médie et la Perse à l'est, à l'Asie mineure à l'ouest. C'est là le berceau des plus vieux peuples, et c'est aussi là que mille peuples divers, les Hébreux, les Chananéens, les Assyriens, les Mèdes, les Cappadociens, les Alains, les Caspiens, les Chinois, etc., se sont arrêtés avant d'aller planter leurs tentes à tous les coins

[1] Fr. Parrot, *Reise zum Ararat*. Berlin, 1831.

[2] Ararat regio in Armenia campestris est, per quam Araxes fluit. (Hieron., *In Is.* XXXVII, XXXVIII.

de la terre. Son nom actuel d'Hajastan que lui donnent les indigènes, lui vient probablement d'Haig, fils de Thogorma[1].

Alexandre le Grand (330 av. J.-C.), qui fit la conquête de ce pays, lui donna pour gouverneur un de ses lieutenants. Plus tard, dans le siècle suivant, sous Antiochus le Grand (223-190 av. J.-C.), les deux gouverneurs Zadriades et Artaxias s'étant rendus indépendants, le premier régna sur la portion la moins considérable, à l'occident de l'Euphrate (la petite Arménie), et le second sur la portion la plus vaste, à l'orient du même fleuve (la grande Arménie). Les *Arsacides* se maintinrent longtemps sur le trône (130 av. jusqu'à 412 ap. J.-C.), tandis que la petite Arménie, sous Artanès (70 av. J.-C.) le dernier successeur de Zadriades, fut soumise et réduite en province romaine. La grande ou haute Arménie se divise présentement en trois pachaliks : *Kars, Erzeroum* et *Van*.

§ 12. Histoire de l'Arménie dans les temps postérieurs.

La semence du christianime fut de bonne heure répandue en Arménie, la terre de Thogorma, où le culte idolâtrique des peuples de Mésopotamie, de Syrie, de Perse et de Grèce s'était comme implanté : mais ce ne fut guère qu'au commencement du quatrième siècle, sous Grégoire, dit l'Illuminateur, le même qui convertit le roi Tiridates (Derkat) à la foi de Jésus-Christ, que la vérité s'y propagea et s'y affermit. Grâce au zèle de Mesrop, auquel nous sommes redevables d'une traduction arménienne des divines Ecritures, la vie chrétienne y était déjà si forte, que les Perses, qui s'étaient assujéti les Arméniens (442-458 ap. J.-C.) se virent dans l'impossibilité d'y introduire la doctrine de Zoroastre[2]. La petite Arménie fut plus tard absorbée par l'empire romain, mais elle recouvra son indépendance vers la fin du onzième siècle, et fut gouvernée par ses propres rois. L'Eglise

[1] Moses Choren, *Hist. Arm.*, II, 5, 12. — K. Ritter, *Erdkunde von Asien*. Berlin, 1843, VII, 583 et suiv.

[2] Bollandistes, *Acta sanctor.*, 30 sept., t. VIII. — Goriun, *Vie de Mesrop*. Tubingue, 1841.

d'Arménie, sous les patriarches Nersès (527), Abraham (596), Nersès V (648) et Jean (651), qui favorisèrent et adoptèrent l'hérésie du monophysisme, se sépara malheureusement du centre de la vie ecclésiastique, et les efforts tentés aux synodes de Garin (629), de Hromglai (1179), d'Atam (1316) et de Florum (1439) pour lui ménager un retour à l'Eglise catholique romaine, demeurèrent presque toujours sans effet[1]. Par la suite, en 1522, les Turcs, dans leurs invasions dévastatrices, se rendirent maîtres de la majeure partie de la grande et de la petite Arménie, et ne laissèrent que la partie orientale seule de la grande Arménie au pouvoir des Perses. L'Arménie turque de nos jours, appelée aussi Turcomanie, a pour limites, à l'ouest la Cappadoce, à l'est l'Arménie russe et une partie de la province persane d'Aserbeedschan. Sa capitale est Hazéroum (Adzéroum) l'ancienne Théodosiopolis, dans une plaine élevée et stérile, avec 33,000 habitants, un grand nombre de mosquées, trois églises et quatre couvents. L'Arménie russe, située au sud du Caucase, et que le traité de Tourkmanscha du 10 février 1828 fit passer de la Perse à la Russie, touche à l'ouest aux montagnes d'Arménie et à l'Ararat; sa capitale est Erivan, ville de 15,000 habitants[2]. Les Arméniens schismatiques, qui forment la majorité, se montrent sous la domination russe obstinés et impatients[3].

Les Arméniens sont aujourd'hui en minorité dans leur pays. Ils se sont dispersés dans le monde entier, et s'occupent surtout de commerce. Dans la Turquie et dans d'autres contrées encore, ils exercent une influence considérable par leur supériorité intellectuelle : ils sont en partie réunis à l'Eglise romaine, en partie séparés. L'archevêque des Arméniens catholiques a son siége à Constantinople[4]. Soit comme la principale institution pour le progrès de la science et de la vie catholique parmi les Arméniens, soit comme centre d'action pour la réunion des Arméniens séparés avec l'Eglise romaine, la congrégation des mé-

[1] Tschamschenauz, *Hist. Arm.* Venet., 1784 et suiv.
[2] E.-A. Herrmann, *Das russ. Armenien.* Berlin, 1837.
[3] Ausland, année 1851, p. 194 et suiv.
[4] *Annales de la propag. de la foi,* année 1839.

chitaristes mérite la plus honorable mention. Méchitar (c'est-à-dire le Consolateur) était un Arménien plein d'un zèle enflammé pour les vérités saintes. Né à Sébaste (Sivas), ville de la petite Arménie, en l'année 1676, il fonda, avec l'agrément du pape Clément XI (1712), une association religieuse dont la règle avait des rapports avec celle de saint Benoît, fit paraître des livres de polémique et envoya des missionnaires parmi les Arméniens dispersés [1]. Les persécutions ourdies du côté des schismatiques contraignirent bientôt le maître et ses disciples à prendre la fuite. Les méchitaristes ayant obtenus en 1717 l'île de Saint-Lazare, située non loin de Venise, y établirent une imprimerie d'où sont sortis jusqu'à cette heure non-seulement les meilleurs ouvrages élémentaires pour l'instruction religieuse et civile de la jeunesse arménienne, mais encore les écrits les plus propres à initier à une connaissance vraiment scientifique de la langue, de la religion, de l'histoire, de la poésie, de la géographie, etc., et ainsi ont été ouverts à l'Orient et à l'Occident les trésors de l'antique littérature de l'Arménie [2]. On voit paraître, comme branche de la docte congrégation établie à Saint-Lazare, le collége des méchitaristes fondé à Trieste en 1773, mais qui, en 1810, fut transféré à Vienne. Les méchitaristes fondèrent à Paris, en 1847, un établissement d'éducation, qui en peu de temps attira sur lui l'attention des savants [3]. En Hongrie, à Siebenbürgen et en d'autres endroits où des Arméniens se sont fixés, il existe également des monastères de la fondation de Méchitar. D'après les relations les plus récentes des missions, le nombre des Arméniens réunis à l'Eglise romaine s'accroît dans une proportion sensible. A la date du 2 février de l'année 1854, le pape Pie IX, adressa une encyclique apostolique aux évêques arméniens catholiques de la province ecclésiastique de Constantinople; il donnait des louanges particulières à la foi et à la fidélité des méchitaristes de Venise, et

[1] Windischmann, *Mittheilungen aus der arm. Kirchengeschichte*, dans *Tüb. theol. Quartalschrift*, année 1835, livrais. II et suiv.

[2] *Oesterreichische Blætter für Litteratur und Kunst*. Vienne, 1853. — Cf. Welte, sur l'Arménie, dans *Kirchenlexicon*. Fribourg, 1847, I, 437 et suiv.

[3] *Allegem. Zeitung*, 18 décembre 1850, n. 352.

il les exhortait surtout d'un ton paternel à l'union mutuelle et à la paix entre les chrétiens arméniens, afin que l'on pût arriver à l'unité de la foi et éteindre le malheureux schisme au milieu du peuple arménien, heureusement doué d'ailleurs. La congrégation des méchitaristes, distinguée par une vraie piété et par sa science, apparaît en vérité comme l'un des plus fermes liens entre l'Orient et l'Occident, et elle est le foyer des lumières spirituelles pour la nation arménienne qui, dans sa dispersion sur la face du globe, se compose bien encore de 3,000,000 de membres[1]. Nous donnerons plus bas (§ 264, n° 3) de plus amples détails sur les siéges épiscopaux des Arméniens réunis à l'Eglise romaine.

§ 13. Dispersion des Noachides.

Les fils de Noé, Japhet, Cham et Sem, se fixèrent immédiatement après le déluge en Arménie, dans les environs de l'Ararat ; mais la multiplication rapide et considérable des hommes, les obligea bientôt à chercher une contrée plus fertile, et cette contrée ils la trouvèrent dans le pays de *Sennaar* (שִׁנְעָר), près des bords de l'Euphrate et du Tigre. *Etant partis du côté de l'Orient, ils trouvèrent une plaine dans le pays de Sennaar, et ils y habitèrent*[2]. Or, à peine s'était-il écoulé un petit nombre d'années, qu'un audacieux orgueil s'empara des cœurs éloignés de Dieu, des descendants de Noé. Pleins de confiance en la force de leurs propres bras, ils se mirent à construire une ville et une tour gigantesque qui devait s'élever jusqu'au ciel, espérant par là pouvoir mettre de côté le secours de Dieu, mais l'Eternel, qui juge les peuples (*Ps.* VII, 9), rendit vaine leur folle entreprise. *Voici* (dit Dieu) *qu'ils ne sont qu'un seul peuple et qu'il n'y a parmi eux tous qu'une seule langue, et ayant commencé à faire cet ouvrage ils ne quitteront point leur dessein qu'ils ne l'aient achevé. Venez donc, descendons en ce lieu, et confondons-y tellement leur langage qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres. C'est en cette*

[1] Voy. Gams, sur la congrégation des méchitaristes, dans *Freib. Kirchenlex.*, VII, II et suiv.

[2] *Gen.*, XI, 2.

manière que le Seigneur les dispersa de ce lieu dans tous les pays du monde, et qu'ils cessèrent de bâtir cette ville. Et c'est pourquoi aussi elle fut appelée Babel (confusion), *parce que c'est là que fut confondu le langage de toute la terre. Et le Seigneur les dispersa ensuite dans toutes les régions*[1].

Jusque-là, toutes les tribus parlaient la même langue, la langue primitive, que Dieu avait enseignée au premier homme. De même qu'il faut admettre que le langage en général dérive de l'influence et de l'action immédiate de Dieu, on doit aussi considérer, à la lumière de la foi, la confusion du langage à Babel, c'est-à-dire la division en plusieurs idiomes du langage unique qui avait jusqu'alors existé, comme un châtiment que le Dieu de toute justice, dans des vues infiniment sages, fit, par une intervention surnaturelle, retomber sur l'humanité. Le châtiment frappa l'esprit de l'homme qui, par un orgueil coupable, s'était élevé contre Dieu.

Le coup d'œil intellectuel, la vue de l'esprit en ce qui regardait le langage, s'obscurcit dans l'homme orgueilleux; par suite de cet obscurcissement il s'opéra une décomposition des racines primitives des mots en divers sens, et par là le langage humain devint sujet à une infinité de changements. Les usages divers qu'on fit des racines des mots et la diverse formation des mots nouveaux furent d'abord cause qu'on cessa de s'entendre mutuellement, puis amenèrent enfin naturellement la confusion, miracle dont assurément l'homme ne peut se rendre raison, et qu'il n'est pas plus en notre pouvoir d'expliquer que le don des langues au temps des apôtres. (*Act.*, II, 1 et suiv.) Les chefs du peuple et des familles, une fois devenus étrangers les uns aux autres, s'en allèrent de différents côtés. Les tribus particulières se tinrent étroitement unies entre elles selon leur langage et leur race (*Gen.*, X, 5), et commencèrent leur migration. De la première et unique langue qui existait, se formèrent d'abord trois langues,

[1] *Gen.*, XI, 6 et suiv. — La tradition de la diffusion des Noachides de Sennaar s'est conservée dans les récits des histoires primitives d'Assyrie et de Babylone. (Josèphe, *Antiq.*, I, VII. — Eusèbe, *Præpar. evang.*, IX, XIV. — *Mosis chor.*, II, VIII.)

y reconnaître avec Haneberg les Saces et les Massagètes près de l'Oxus et de l'Iaxartes [1].

III. De Madai descendent les Mèdes.

IV. Javan (יָוָן, Septante Ἰώναν) est considéré comme le père des Grecs (Ἴάονες). Les descendants de Javan sont :

a. Elisa (אֱלִישָׁה), c'est-à-dire les Grecs (Ἕλληνες) dans le sens le plus strict.

b. Tharsis (תַּרְשִׁישׁ), d'où les habitants de Tarse dans l'Asie mineure et ceux de Tartesse, au sud de l'ancienne Hispanie près du Guadalquivir. On doit en outre, ce semble, placer une autre Tharsis sur les bords de la mer Rouge, près d'Ophis. (III *Rois*, xxii, 49; II *Paralip.*, xx, 36.)

c. Cethim (כִּתִּים) c'est-à-dire les Macédoniens et les habitants des îles de l'Archipel, en outre les habitants de l'Italie.

d. Dodanim, dont les Dodoniens en Epire tirent leur origine. Dodan est sans doute le père des Pélages qui, des bords de l'Asie les plus avancés de ces côtés, émigrèrent vers l'Occident, et cherchèrent par l'érection d'un sanctuaire, sous le nom de Dodone, à conserver en divers lieux le souvenir de leurs premiers ancêtres [2].

V. Thubal, le chef de la souche des Tibarénéens dans le Pont.

VI. Mosoch (מֶשֶׁךְ) passe pour le premier père des Mosches, habitants des montagnes entre l'Ibérie, l'Arménie et la Colchide (*a*).

VII. De Thiras sont sortis les Thraces.

Les Japhétites, dont quatorze peuples tirent leurs noms, se fixèrent d'après ce qu'on vient de voir, dans les contrées d'Asie situées au nord-ouest, et en Europe sous des zônes très-variées, ce qui occasionna aussi parmi eux une grande variété de langages, de mœurs et d'usages. Ils constituent l'élément mobile dans la vie des peuples, et aussi l'élément fort, persévérant et rempli d'aptitude pour les arts et le commerce.

[1] Cf. *Freiburger Kirchenlexicon*, VII, 742.

[2] J. Gœrres, *Vœlkertafel*, I, 166, 185 et suiv.

(*a*) Ces montagnes sont encore appelées montagnes Moschiques (*Moschici montes*). (*Trad.*)

§ 15. Les Chamites.

Cham, dont les descendants peuplèrent principalement l'Afrique et une partie de la basse Asie, eut quatre fils : Chus, Mesraim, Phuth, Chanaan. (*Gen.*, x, 6, 20.)

I. Chus (כּוּשׁ) est la souche des Ethiopiens et des Arabes du midi. Ses fils furent Nemrod, Saba, Hevila, Sabbatha, Regma et Sabathacha.

1. Nemrod (נִמְרֹד) peupla la Babylonie et la Mésopotamie.

2. De Saba (סְבָא) descendent les habitants de l'île de Méroé en Ethiopie.

3. Hevila (חֲוִילָה) est le chef et premier ancêtre des Chaulotéens dans l'Arabie méridionale, et des Indiens.

4. Sabatha (סַבְתָּה), chef des habitants de Sobotha dans l'Arabie méridionale, et

5. Regma (רַעְמָה), souche des habitants de Rhegma, près du golfe Persique. Les fils de Regma furent :

a. Saba (שְׁבָא), d'où les Sabéens dans l'Arabie méridionale, et

b. Dadan (דְּדָן), dont les habitants de l'île de Daden, dans le golfe Persique, prétendent tirer leur origine.

6. Sabathacha (סַבְתְּכָא) passe pour le premier ancêtre des habitants des côtes orientales.

II. Mesraim (מִצְרַיִם), duquel descendent les Egyptiens, engendra :

a. Ludim et

b. Anamim, auquel diverses tribus d'Afrique font remonter leur origine.

c. Lehabim (לְהָבִים), d'où les Lybiens.

d. Naphtaim (נַפְתֻּחִים), d'où les habitants du désert de Neptys autour du lac Sirbonis, sur la limite entre l'Asie et l'Egypte.

e. Phetrusim (פַּתְרֻסִים), d'où les habitants du district de Phaturite (la Thébaïde) en Egypte.

f. Chasluim (כַּסְלֻחִים), les habitants du Mont-Casius, vers la limite orientale de Péluse. C'est du milieu de ces tribus que sortirent les habitants de la Colchide près du Pont-Euxin. (Hérod., II, 104.)

On voit paraître comme leurs descendants :

1. PHILISTINS (פְּלִשְׁתִּים), les habitants des côtes de la mer Méditerranée (Pelasgi).

2. CAPHTORIM, les Crétois, les habitants primitifs de Ramesses de Péluse.

III. De PHUT descendent les Mauritaniens et les Marocains.

IV. De CHANAAN (כְּנַעַן), le premier ancêtre des habitants de la Palestine, sont issus :

1. SIDON (צִידֹן), d'où les habitants de la Phénicie.

2. Les HÉTHÉENS (חֵת), d'où les habitants de la contrée d'Hébron.

3. Les JÉBUSÉENS (יְבוּסִי), d'où les habitants de Jérusalem et de la contrée environnante.

4. Les AMORRHÉENS (הָאֱמֹרִי), sur le côté occidental de la mer Morte.

5. Les GERGÉSÉENS (הַגִּרְגָּשִׁי) sur la côte occidentale du Jourdain.

6. Les HÉVÉENS (הַחִוִּי) au pied de l'Hermon et du Liban.

7. Les ARACÉENS (הָעַרְקִי), vers le Liban.

8. Les SINÉENS (הַסִּינִי), autour de la ville de Sin vers le Liban (au nord de Tyr et de Sidon).

9. Les ARADÉENS (הָאַרְוָדִי), les habitants de l'île Détradus, près des côtes de la Phénicie.

10. Les SAMARÉENS (הַצְּמָרִי), les habitants de la ville de Sinnyra en Phénicie.

11. Les ANATHÉENS (הַחֲמָתִי), les habitants d'Epiphania, ville de Phénicie sur les bords de l'Oronte.

Les *Chamites,* divisés en trente peuples, se répandirent principalement dans les pays brûlants du midi. Ce qu'il y eut de plus caractéristique dans la race noire de Cham, fut une avidité insatiable de gloire et de jouissances terrestres, jointe à une volupté cruelle et à un penchant inné pour le brigandage.

§ 16. Les Sémites.

SEM, dont les descendants peuplèrent l'Asie centrale, eut cinq fils : ELAM, ASSUR, ARPHAXAD, LUD et ARAM. (*Gen.*, X, 22, 31.)

I. D'Elam (עילם) tirent leur origine les habitants de la contrée d'Elymaïs, près du golfe Persique, et

II. D'Assur (אשור), les Assyriens, et

III. D'Arphaxad (ארפכשד), les habitants du petit pays d'Arrapachite dans l'Assyrie septentrionale. Arphaxad eut parmi ses descendants Salé (שלח), qui engendra

Héber.

Héber (עבר), le père et la souche des Hébreux, engendra

a. Phaleg (פלג),

b. Jectan (יקטן), l'auteur de plusieurs tribus Arabes. Celui-ci eut treize fils :

1. Elmodad (אלמודד), d'où une peuplade dans l'Arabie heureuse.

2. Saleph (שלף), d'où les Solapénéens dans l'Arabie méridionale.

3. Asarmoth (חצרמות), d'où les habitants de la contrée d'Hadramant en Arabie. (Il y a, ce semble, une analogie de sens dans le nom de la ville Al Azarmouth, à l'orient d'Aden dans l'Hyémen.)

4. Jaré (ירח), d'où les habitants du Mont-de-la-Lune, près de la mer des Indes (*a*).

5. Aduram (הדורם), d'où les Drimatis, vers le golfe Persique.

6. Uzel (אוזל), d'où les habitants de la ville actuelle de Sanaa, dans l'Arabie heureuse.

7. Decla (דקלה),
8. Ebal (עובל),
9. Abimal,
} d'où des tribus arabes qu'on ne connaît pas autrement.

10. Saba (שבא), d'où les Sabéens de l'Arabie heureuse.

11. Ophir, d'où les habitants d'El-Ophir, dans la contrée d'Oman en Arabie, et en général les Indiens.

12. Hévila (חוילה), d'où les habitants du Chauban, contrée d'Arabie, et de l'Inde septentrionale.

13. Jobab, d'où les Joabites, près du golfe Salachitique (*b*), et les Chinois.

(*a*) Le mot hébreu ירח se rapproche de ירח, lune. *(Trad.)*

(*b*) Entre Hadramant et Oman. *(Trad.)*

IV. De LUD tirent leur origine les Lydiens, en même temps que les Cariens et les Mysiens dans l'Asie mineure. Selon Knobel (*la Table des peuples,* p. 279 et suiv.), il faudrait, sous le nom de LUD, entendre généralement le peuple des Arabes primitifs qui, se voyant resserrés et opprimés par les Assyriens à l'orient, se retirèrent vers l'ouest, se fixèrent en Egypte et même pénétrèrent jusque dans les régions du nord-ouest de l'Afrique.

V. ARAM est le chef et la souche des habitants de la Syrie et de la Mésopotamie. Sont signalés comme descendants d'ARAM :

a. Us (עוץ), d'où les habitants d'une partie, au nord, de l'Arabie déserte.

b. HUL (חול), } d'où les habitants d'un district du pays
c. GÉTHER (גתר), } d'Aram.

d. MES (מש), d'où les habitants d'une partie des monts Gordiens (*a*), au nord de Nisibe.

Les Sémites, au nombre de vingt-six peuples, reçurent de l'Eternel pour héritage l'Asie centrale, la place d'honneur de l'ancien monde [1]. Ils conservèrent dans leur pureté et sans trop de corruption les révélations divines, et devinrent ainsi les dépositaires et les propagateurs du salut qui, dans la suite des temps, devait échoir en partage à tous les peuples de la terre. La race de Sem s'attacha dans son bon germe au *rocher du salut* (Ps. XVII, 3; XVIII, 15), et fut pour les peuples un phare qui leur montrait L'UNIQUE VÉRITÉ, comme nous l'apprennent les doctrines religieuses et morales des Hébreux [2].

[1] Cf. F.-L. Stolberg, *Geschichte der Relig. Jesu Christ.,* I, p. 405 et suiv. — III[e] appendice : *Ueber die Verbreitung des Menschengeschlectes aus Chaldæa,* I, p. 428 et suiv. — IV[e] append. : *Ueber die Quellen der morgenlændischen Ueberlieferungen.*

[2] Chrysost., hom. XLIX; August., *Contra Faustum,* XII, 24.

(*a*) Des monts Masins. *(Trad.)*

CHAPITRE II.

LES PLUS ANCIENS ROYAUMES DU MONDE.

§ 17. Le pays de Sennaar (la Chaldée, la Babylonie).

Les descendants de Noé qui, après le déluge, se fixèrent sur le plateau d'Arménie (§ 11), se rendirent de là dans la direction du sud-ouest, vers la plaine située entre l'Euphrate et le Tigre. Cette contrée de l'Asie centrale, où les peuples du monde primitif, se courbèrent sous le sceptre du violent Nemrod (נִמְרֹד, Septante, Νεβρώδ), un descendant de Chus, était, dans une étendue indéterminée, appelée Sennaar (שִׁנְעָר). Lorsque dans la suite les Chaldéens (כַּשְׂדִּים) descendirent des montagnes des Carduques, sur les confins de l'Arménie, dans les contrées situées entre l'Euphrate et le Tigre, le pays reçut le nom de Chaldée (אֶרֶץ כַּשְׂדִּים)[1]. Les Grecs et les Romains donnèrent à toute la contrée, à cause de Babylone, sa capitale, le nom de Babylonie, dénomination sous laquelle on comprit, aux différentes époques, des régions tantôt plus, tantôt moins vastes. D'ordinaire on comprenait par là la contrée entre l'Euphrate et le Tigre, qui est bornée au nord par la Mésopotamie et l'Assyrie, à l'orient par le Tigre, au sud par le golfe Persique, et à l'ouest par l'Arabie déserte. A l'époque des prophètes Daniel et Ezéchiel, on attribuait aussi à la Chaldée diverses contrées, par exemple, la Mésopotamie, quoiqu'elles ne fissent point proprement partie de la Babylonie, parce qu'elles étaient assujéties aux Chaldéens, alors maîtres du pays de Babylone. Le nom actuel de la contrée est Irak-el-Arab; ses habitants sont pour la plupart des Arabes nomades et vivent sous la domination turque.

Les deux fleuves de l'Euphrate et du Tigre ajoutaient beaucoup à l'importance et à la célébrité du pays : l'Euphrate (פְּרָת, le fertilisant), aujourd'hui ordinairement appelé *El-Frat,* prend nais-

[1] *Jérém.*, XII, 25; XIV, 5; XV, 12; *Ezéch.*, XII, 13. — Xénophon, *Cyrop.*, III, II, 7. — Arnobe, VII, VIII, 25. — P. Schleyer, *Beitrag zur Geschichte der Chaldæer*. Rattenberg, 1835.

sance, comme on l'a remarqué ci-dessus, dans le haut pays d'Arménie, et est formé par deux fleuves, dont l'un, au nord, a sa source non loin d'Erzéroum, et l'autre, à l'orient, a la sienne près de l'Ararat. Comme le Nil, par ses eaux, portait partout la fertilité en Egypte, l'Euphrate, grâce aux canaux qu'on avait pratiqués sur ses côtés, était aussi un vrai fleuve de bénédiction pour les basses plaines de la Babylonie. (*Isaïe,* VIII, 7, 8.) Dans les livres saints, il est appelé LE GRAND FLEUVE (*Deutér.,* I, 7; *Jos.,* I, 4), et il apparaît comme limite dans la promesse divine faite à Abraham et à ses descendants. (*Gen.,* XV, 18; *Exode,* XXIII, 31.) Dans son parcours immense, il reçoit les fleuves Béli et Chobar (*Ezéch.,* I, 1), aujourd'hui Chabour; ce dernier à trois milles et demi au sud-est d'El-Deir. L'Euphrate, dont le lit et le cours viennent d'être récemment explorés avec une patience infatigable par Francis Chesney et Ainsworth [1], n'est point comme le Tigre un torrent dévasteur. Abstraction faite des longues sinuosités qu'il fait dans la plaine et des nombreux canaux par lesquels ses eaux se répandent sur ses bords, ce qui déjà avait lieu dès les premiers temps bibliques, il se charge, dans le milieu de son cours, par la nature du sol, d'un limon considérable qu'il dépose ensuite en sédiments, dépôts qui ne peuvent se former dans le Tigre, d'un cours toujours orageux et généralement encaissé entre deux murs de montagnes dénudées. Après s'être joint à ce dernier fleuve près de Korna (Kourna), il descend doucement, avec une largeur de 600 pas et une profondeur de 20 pieds, vers Bassora (Basra), et se perd dans le golfe Persique.

Le Tigre (de l'ancien persan TIGRA, c'est-à-dire le rapide, le dévastateur, synonyme de l'hébreu חִדֶּקֶל et du chaldéen דִּגְלַת), prend naissance dans le pays montagneux d'Arménie; après s'être grossi des torrents qui descendent des montagnes près d'Arghana, il traverse la plaine de Diarbekir, se précipite avec une effrayante rapidité à travers les montagnes sauvages de Buhtan, dans le Kurdistan, et atteint la vallée spacieuse de Dschezirah. A partir de Mossoul, les rives du Tigre, qui abonde

[1] Cf. K. Ritter, *Erdk.,* VII, IIe part.

en poissons, paraissent cultivées et offrent de nombreuses traces d'une antique culture, avec de remarquables digues que l'on voit sous le cristal des eaux allant d'un rivage à l'autre, et qui autrefois faisaient dériver l'eau dans la plaine, qui est beaucoup plus basse[1]. Entré dans la plaine maintenant déserte de Babylone, il arrive, après un cours de 40 milles allemands, vers Bagdad, il envoie plus au sud par des canaux son eau à l'Euphrate auquel il se réunit, près de Korna (Kourna), en un seul et unique fleuve qui, sous le nom commun de Schat-el-Arab, court, dans la direction du sud, se jeter dans le golfe Persique. Suivant le récit des divines Ecritures, le prophète Daniel (x, 4) fut favorisé sur les bords du Tigre de visions d'en haut, et là encore le jeune Tobie (*Tob.*, vi, 1 et suiv.) reçut une preuve que la Providence divine veillait sur lui d'une manière particulière.

Le climat de la Babylonie était en général tempéré et sain. Comme la contrée était exposée aux débordements de l'Euphrate et du Tigre, on y avait creusé de nombreux canaux, ce qui a fait dire à Jérémie de Babel (li, 13), *qu'elle habite sur de grandes eaux*. (Comp. *Baruch,* i, 4.) La fertilité du pays était extraordinairement grande, tellement qu'un boisseau de semence rapportait, dans les années les plus abondantes, jusqu'à trois cents boisseaux[2]. Le pays ne produisait ni vignes, ni oliviers, ni figuiers, mais en compensation il y avait des dattiers en abondance. On suppléait au défaut de bois de construction (*a*) par les briques; la terre qui servait à leur confection était excellente et se trouvait en quantité à Babylone, où il ne manquait pas non plus de bitume, comme nous l'apprend le récit sacré : *Allons, faisons des briques et cuisons-les au feu. Ils se servirent donc de briques comme de pierres, et de bitume comme de ciment.* (I Moïse, xi, 3.)

L'Euphrate et le Tigre, qui sont des fleuves très-navigables

[1] *Tigrisfahrt eines deutschen Missionærs.* Cf. *Allgem. Zeitung,* année 1852, n. 202, 214, 216.

[2] Strabon, XVI, 731.

(*a*) En Allemagne, on bâtit plus en bois qu'en pierre. La brique y est aussi d'un grand usage. La pierre manque en général. *(Trad.)*

(§ 6), faisaient de la Babylonie une position extrêmement favorable pour le commerce; aussi Ezéchiel (XVII, 4) la dépeint-il comme un pays commerçant.

Les Babyloniens (les Chaldéens), qui se distinguaient dans la confection des habits somptueux et des tapis de prix, avaient attiré à eux une partie très-considérable du commerce d'Asie, et exportaient par terre et par eau en différentes contrées leurs produits avec les articles de luxe qu'ils tiraient de l'Inde[1]. Suivant toutes les données des recherches historiques, la Babylonie fut le point de départ de la plus antique culture, aussi bien pour le monde sémitique à l'ouest, que pour les peuples aryens à l'orient. La langue des Babyloniens, une branche de la famille des langues sémitiques, se rapproche de l'hébreu et de l'araméen; c'était le dialecte que nous nommons chaldéen[2]. C'est un fait digne d'attention et qui doit être remarqué que, le dialecte chaldaïque qui, de nos jours encore, se parle dans le voisinage de Mosoul, est presque entièrement identique avec la langue des Sabiens ou soi-disant disciples de Jean, que l'on a découverts dans les cantons près de l'embouchure de l'Euphrate, et dans la contrée du Khouzistan (la Susiane)[3]. Les Hébreux, comme on le sait, adoptèrent dans la suite les caractères gracieux de l'écriture chaldaïque.

Comme la religion des Chaldéens était l'astrolâtrie, ils s'adonnèrent d'une manière particulière à la connaissance du ciel et à l'astrologie, et ils formèrent un ordre spécial de savants qu'ils appelaient mages (חַרְטֻמִּים)[4]. Ces mages passaient en général pour les sages du peuple (*Jér.*, L, 35); ils faisaient des observations astronomiques; ils prédisaient d'après les astres les phénomènes naturels et les destinées, et tiraient aussi des présages comme auspices et aruspices[5]. A l'époque romaine, les devins et enchan-

[1] *Jos.*, VII, 21; *Ezéch.*, XVII, 4; *Is.*, XLIII, 14. — Strabon, XVI, 739. — Comp. A.-H. Layard, *Ninive et ses ruines.*

[2] Comp. *Is.*, XXXVI, 11; *Dan.*, I, 7.

[3] Layard, *loc. cit.*, p. 143.

[4] *Dan.*, II, 2; X, 5; VII, 11; *Jér.*, XXXIX, 3. — Cicéron, *Div.*, I, I, 2.

[5] *Is.*, XLVII, 9, 13; *Dan.*, II. — Ephrem Syr., *Op.*, II, 488.

teurs errants de l'Asie reçurent aussi le nom de mages (magiciens)[1]. C'est à cette classe qu'appartenaient le Samaritain Simon et le Juif Barjésu, dont parlent les Actes des apôtres (VIII, 9; XIII, 6, 8).

Depuis le cinquième siècle les adeptes de l'hérésie nestorienne, qui se répandit en Mésopotamie, en Assyrie, en Perse et plus loin encore, prenaient le nom de chrétiens chaldéens. Ces nestoriens qui, en 1445, 1552 et 1616, rentrèrent dans le sein de l'Eglise catholique romaine, furent appelés simplement Chaldéens ou Assyriens (§ 264, n° 5). Les Chaldéens catholiques de nos jours sont sous la juridiction du patriarche de Bagdad, tandis que la partie qui est restée hérétique (les nestoriens) est sous la dépendance d'un patriarche propre, qui a son siége non loin de Mosoul[2]. Layard, qui dans ses fouilles à Ninive se servit de chrétiens nestoriens, et a donné des renseignements sur les chrétiens chaldéens dans le Kurdistan, a d'ailleurs commis plusieurs erreurs dans l'exposition de leur système théologique[3]. On sait qu'il se trouve parmi les Kurdes beaucoup de nestoriens qui sont assujétis à ces fanatiques mulsumans. Dans les années 1843 et 1846 ces infortunés eurent à subir d'inexprimables persécutions, et furent massacrés par centaines[4].

La Babylonie (la Chaldée), depuis l'époque des califes, est connue sous le nom d'Irak-Arabi; la principale ville est Bagdad, sur le Tigre, jadis la première ville du monde mahométan, aujourd'hui encore une place importante de commerce, avec 30,000 habitants. L'évêque catholique de Bagdad porte le titre d'évêque de Babylone.

§ 18. Ville capitale Babel (Babylone).

Nemrod (נִמְרֹד), le violent fils de Chus et le petit-fils de Cham, bâtit dans la plaine de Sennaar, près de l'Euphrate, la ville qui

[1] Tacite, *Annal.*, II, 32; VI, 29.
[2] Assemani, *Biblioth. or.*, t. I, p. 203, 544 et suiv.; t. II, p. 457. — *Annales de la propagation de la foi*, 1845, VI[e] livraison, p. 49.
[3] Layard, *Ninive et ses ruines.*
[4] *Allgem. Zeitung*, année 1846, nov., 11, 18, 24, 25, 27; déc., 4, 10, 15, 28.

reçut le nom caractéristique de Babel (בָּבֶל), c'est-à-dire confusion du langage, action de balbutier, parce que ce fut là que l'Eternel confondit l'orgueilleuse entreprise des hommes présomptueux, qui pensaient pouvoir affermir leur unité sans Dieu[1]. Plus tard cette ville fut nommée Babylone. (I *Mach.*, VI, 4; *Act.*, VII, 43.) Une tradition du pays attribue à Bel (בְּעַל, en chaldéen, maître, roi), divinité nationale et dominateur mythique des Babyloniens, sa construction; mais les auteurs juifs plus récents désignent Nemrod comme son fondateur; selon une autre tradition assyrienne, Sémiramis, épouse de Ninus, serait la fondatrice de Babylone, tandis que, d'après les récits des Chaldéens, c'est Nabuchodonosor (נְבוּכַדְנֶצַּר) qui paraît l'avoir bâtie et agrandie[2]. Au temps de sa plus grande splendeur, Babylone, située sur le côté occidental de l'Euphrate inférieur, comme nous l'apprend Hérodote (I, 178 et suiv.), était bâtie en carré, et avait dans tout son circuit 480 stades (12 milles allemands). La ville avait cent portes d'airain, vingt-cinq de chaque côté. (*Isaïe*, XLV, 2.) Les édifices les plus remarquables étaient la forteresse royale et le temple du dieu Bel. (*Dan.*, IV, 26; *Jér.*, L, 2.) Le pont en pierre sur l'Euphrate, qui coulait au milieu de la ville, et les jardins appelés suspendus, en forme de terrasses, furent dès la plus haute antiquité des objets d'étonnement[3]. Ce fut Nabuchodonosor qui répara l'ancienne Babylone, la ville de la tour de Bélus, et qui réunit la nouvelle ville placée sur le rivage oriental à l'ancienne au moyen d'un pont en pierres carrées. (*Dan.*, IV, 26 et suiv.) Les édifices babyloniens qu'Hérodote et Diodore de Sicile attribuent aux reines Sémiramis et Nitocris, sont incontestablement l'ouvrage de Nabuchodonosor. Babel était la principale place du commerce asiatique, et la Chaldée, par sa position, était naturellement destinée à devenir le principal centre des relations des peuples d'Asie entre eux. Placée à une égale distance entre l'Indus et la mer Méditerranée, elle était considérée comme le

[1] *Gen.*, X, 8 et suiv.; XI, 4, 9; I *Paralip.*, I, 10; *Mich.*, V, 6.

[2] Comp. *Dan.*, IV, 24. — Eusèbe, *Chron. arm.*, I, 55. — Eusèbe, *Præpar. evang.*, IX, 41. — Diodore de Sicile, II, 7.

[3] Diodore de Sicile, II, 10.

dépôt naturel des produits précieux de l'Orient, qui exportait vers l'Occident. A cet avantage se réunissaient le voisinage du golfe Persique et la proximité des deux grands fleuves de l'Euphrate et du Tigre, au moyen desquels était ouverte la voie aux relations avec les habitants des bords de la mer Noire et de la mer Caspienne. Par leur pente naturelle, l'Euphrate servait à l'importation des produits de l'Assyrie et de l'Asie mineure, et le Tigre à l'importation des marchandises de la Médie et de l'Arménie, de même qu'en remontant le cours de ces fleuves on amenait les produits naturels et les marchandises de l'Inde, de la Perse, de l'Arabie, de l'Egypte et de l'Afrique par le golfe Persique. Après la destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor (588 av. J.-C.), beaucoup de Juifs se fixèrent à Babylone; leur sort n'y était pas heureux, et néanmoins ils purent y établir de doctes écoles. (*Dan.*, XIII, 1 et suiv.; I *Pier.*, V, 13.) Même dans les temps postérieurs à Jésus-Christ, les colonies et les établissements juifs de Nahardée (Nouhadra), de Fum-Baditha, de Sora, etc., ont acquis une importance qui les a fait mentionner par l'histoire.

Sous Nabuchodonosor, Babylone atteignit le comble de la grandeur et de la gloire terrestres; mais à tout cet éclat se joignait une affreuse corruption de mœurs, triste effet du culte idolâtrique, si bien que Babylone devint un symbole du paganisme et de l'immoralité[1]. Les Voyants inspirés de l'ancienne alliance prédirent souvent la ruine de cette ville impie qui tenait sous elle le monde :

Voici que je vais susciter contre eux les Mèdes qui ne se mettront point en peine de l'argent, et qui ne se complairont point dans l'or; mais ils perceront les petits enfants de leurs flèches; ils n'auront point de compassion de ceux qui sont encore dans le sein de leurs mères, et ils n'épargneront pas ceux qui ne font que de naître. Ainsi Babylone, la gloire des royaumes, la couronne de l'orgueil des Chaldéens, sera comme Sodome et Go-

[1] *Apoc.*, XIV, 8; XVI, 19; XVII, 5; XVIII, 2; X, 21. Comp. ma dissertation sur le caractère et la signification des écrits des prophètes de la nouvelle alliance, imprimée dans la *Revue* de Fribourg, pour l'an. théol. 1842, VII, p. 231-317.

morrhe, que le Seigneur a détruites[1]. *La colère du Seigneur la rendra inhabitée et la réduira en un désert. Quiconque passera par Babylone sera frappé d'étonnement et se rira de toutes ses plaies. Comment le marteau de toute la terre a-t-il été brisé et réduit en poudre? Comment Babylone a-t-elle été changée en un désert parmi les nations*[2]*? Fuyez du milieu de Babylone* (vous, Juifs captifs), *et que chacun sauve sa vie. Ne cachez point son iniquité sous le silence, parce que voici le temps où le Seigneur doit se venger d'elle, et c'est lui-même qui lui rendra ce qu'elle mérite*[3].

Cyrus, ou Choresch, comme il est appelé dans l'Ecriture, le puissant monarque des royaumes unis des Perses et des Mèdes, se rendit maître en 538 ou 539 avant Jésus-Christ, après un siége de deux ans, de l'orgueilleuse Babylone, et transféra la résidence royale à Suse. Darius, fils d'Hystaspe, fit plus tard briser ses portes d'airain et abattre ses murs jusqu'à cinquante coudées, ce qui fut cause que son ancienne grandeur disparut peu à peu [4]. Séleucus Nicator bâtit à 300 stades de l'ancienne Babylone la ville de Séleucie sur le Tigre, et lui conféra le privilége de résidence royale [5]. Ce sont actuellement la ville de Hillah et la contrée environnante qui occupent l'emplacement de l'ancienne Babylone. Il y avait une seconde Babylone en Egypte, dans le voisinage d'Héliopolis, sur le bras bubastique du Nil.

§ 19. Les ruines de Babylone.

Il était réservé aux efforts des archéologues français de nos jours d'arracher des ténèbres et du sein de la terre les restes remarquables de l'antique cité reine du monde[6]. Sur la rive orientale de l'Euphrate, non loin de la ville actuelle de Hillah, on remarque encore des amas de ruines couvrant un vaste espace, et des espèces de collines informes de décombres : c'est tout ce qui reste de Babylone. La ville de Hillah, sur les deux côtés de l'Euphrate, qui en

[1] *Is.*, XIII, 17 et suiv. Comp. XLVII, 1 et suiv. — [2] *Jér.*, L, 13, 23. — [3] *Jér.*, LI, 6. — [4] Hérod., III, 159. — [5] Pausan., VIII, XXXIII, 1. — [6] Fresnel, *Journal asiatique* et *Athenæum français*.

cet endroit porte un pont de bateaux, est du petit nombre des villes de la Babylonie qui se sont encore maintenues au rang de places de commerce et d'affaires parmi les Arabes. Les ruines commencent au nord de Hillah, à deux lieues au nord-est de Birs-Nimroud. La colline de ruines Kasr (c'est-à-dire le château), forte mais informe comme elle est, est considérée comme étant le reste de la grande forteresse du roi de Babylone. Des masses compactes de briques s'y montrent de toutes parts. La commission française, après des fouilles de plusieurs mois, en a extrait une collection de briques vernies de diverses couleurs, reproduisant des pieds de chevaux, des mâchoires de lions, des pattes de chiens, des boucles de barbe artistement disposées, des yeux d'hommes, etc., tous objets qui manifestement ont appartenu à ces grandes peintures représentant des chasses, comme on en voyait, au rapport de Diodore ou de Clésias, sur les murs et dans les tours du palais.

Cette circonvallation intérieure, qui séparait la nouvelle forteresse de Nabuchodonosor du reste de la ville sur le côté oriental, est encore debout. Elle se présente comme un grand triangle dont le sommet est du côté de la campagne, et à la base de ce triangle, non loin du lit du fleuve, sont les trois montagnes de ruines de Babel, de Kasr et d'Amran. La première était selon toute vraisemblance une citadelle et en servait encore avec le Kasr du temps de Démétrius, tandis que la troisième représente vraisemblablement les jardins suspendus. Ces jardins étaient un palais particulier qui portait sur ses flancs, s'élevant en forme de terrasse, des plantations d'arbres, tandis que les étages en arcades, qui étaient dessous, servaient de chambres d'habitation. Rawluison a trouvé dans des fouilles à Hillah une quantité de tablettes de marbre qui jettent sur le panthéon babylonien un grand jour et le font connaître en détail et avec netteté; et, d'autre part, les diverses inscriptions cunéiformes gravées sur les briques de Babylone ont fourni des secours précieux pour l'éclaircissement et la confirmation des récits bibliques. Les inscriptions de Babylone sont en partie en écriture cunéiforme, en partie en écriture cursive. Les briques (les tablettes en briques)

déchiffrées par Rœth contiennent en écriture cursive les mots : Beth El Balenou (*a*), c'est-à-dire temple de Dieu, notre maître, ou : Temple du Dieu notre Baal[1].

La montagne de décombres qui s'élève sur le rivage occidental de l'Euphrate, à deux lieues au sud-ouest de Hillah, et que les Arabes appellent Birs-Nimroud (tour de Nemrod), est celle qui attire davantage les regards du voyageur. Elle apparait aujourd'hui comme une hauteur de 200 pieds s'élevant en terrasses, et qui, à sa partie inférieure, est formée de débris d'anciennes pierres de construction comme polies par la foudre. Dans sa partie supérieure, vers le milieu de cet amas de décombres, règne un ensemble de murs, riches en travaux d'art, qui offrent aux oiseaux de proie de cette contrée désolée l'ombre dont ils ont besoin. La tour de Babel, qui devait monter jusqu'aux cieux (*Gen.*, II, 4), avait servi plus tard de fondement pour le temple de Bélus, lequel formait une pyramide carrée. Chaque côté avait un stade de long et un stade de haut. Le pourtour du temple, environné d'une enceinte de murs encore reconnaissables aujourd'hui, mesurait, suivant Hérodote, deux stades dans chaque direction; le temple avait huit retraites dont on voit encore trois. Dans le parvis du temple, on avait érigé une statue de Bel, en or, haute de douze pieds, et sur le pinacle du temple on voyait trois statues d'autres dieux[2]. Strabon appelle la tour de Bélus simplement le tombeau de Bélus, car Bélus fut un homme qui, dans la suite des temps, devint un dieu. De même que les pyramides d'Egypte n'étaient que d'immenses mausolées, l'antique monument de Babylone servit aussi dans la suite de tombeau au farouche fondateur de la cité. On s'est assuré que le noyau de l'édifice se composait de terre façonnée et séchée au soleil, mais non cuite au feu. Les grandes formes de terre sont liées au moyen d'assises de boue et de paille hâchée, mais des parois

[1] Ausland, année 1849, p. 1048. — Cf. A.-H. Layard, *Ninive et Babylone.*

[2] Münter, *Religion des Babyloniens.* Copenhague, 1827. — Comp. *Is.*, XLVI, 1 et suiv.; *Jér.*, L, 2 et suiv.

(*a*) Ces mots sont chaldéens, c'est-à-dire hébreux, avec une variante à peine sensible. *(Trad.)*

massives de briques cuites recouvrent comme un manteau ce noyau de la tour de Babylone. Les briques, dont l'admirable assemblage étonne tous ceux qui les considèrent, portent le nom de Nabouchoudourrouser, c'est-à-dire le Nabuchodonosor de la Bible qui acheva le gigantesque monument.

De l'autre côté de l'Euphrate, dans le désert, à l'orient, à quatre lieues en ligne directe de Birs-Nimroud, on rencontre la pyramide d'Ohaymir, espèce de montagne cônique, haute de 180 pieds, formée de murs en briques en partie non-cuites, en partie cuites. Elle indique peut-être l'angle au sud-est de la ville de Babylone, de même que Birs-Nimroud indique l'angle au sud-ouest du grand carré qu'elle formait. Non loin de Bagdad est la montagne de ruines d'Akerkouf, formée d'assises de briques non-cuites alternant avec des assises de roseaux. Elle était en quelque manière revêtue de pierres calcinées, et elle ressemble sous plusieurs rapports aux ruines des pyramides de même matière dans les nécropoles de Memphis. Sur la rive droite de l'Euphrate inférieur se rencontre la colossale tour de Moukayar, haute de 200 pieds, construction quadrangulaire qui s'élève en deux étages au-dessus de la haute montagne de décombres. On remarque en outre au milieu des marais de la Babylonie du sud les vastes emplacements couverts des ruines de Niffer, de Senkerah et de Vourka. La ville d'Imam-Moussa, appelée Kasemin par les Perses, à une lieue au nord de Bagdad, sur la rive gauche du Tigre, et qui compte 35,000 habitants, forme comme le lieu de réunion des Perses qui se rendent au pèlerinage de Mesched-Ali (Nedschew). Reschid-Pacha voulait faire partir de ce point un chemin de fer.

On ne doit point être surpris qu'il ne reste presque rien de cette grande et immense cité que des amas de ruines, à la vue desquelles on se sent saisi d'effroi; les briques, qui étaient faites de l'argile poudreux des plaines de l'Euphrate et liées seulement avec de l'asphalte et des assises de roseaux, ne pouvaient lui assurer une longue durée, et la pierre plus solide dont étaient construit le pont de l'Euphrate et quelques autres monuments, fut enlevée par les générations des temps postérieurs pour être em-

ployée à d'autres constructions. En effet, c'est avec les débris des murs de l'antique cité chaldéenne qu'on a bâti non-seulement Séleucie des Grecs, Ctésiphon des Parthes, Al-Maidan des Perses, mais encore les villages et les caravansérails des alentours[1]. La parole du prophète s'est accomplie : Elle ne sera plus jamais habitée, et elle ne se rebâtira point dans la suite des générations. L'Arabe n'y dressera point sa tente, et les pasteurs n'y viendront point pour s'y reposer. Mais les bêtes sauvages s'y retireront ; ses maisons seront remplies de dragons (hébr. de hiboux). Je la rendrai la demeure des hérissons, je la réduirai à des marais d'eau ; je la nettoierai et j'en jetterai jusqu'aux moindres restes, dit le Seigneur des armées[2].

Ainsi gisent épars, informes, offrant un spectacle désolant, comme les amas de cendres d'un champ de guerre abandonné, les amas de ruines et de décombres en désordre d'une ville qui fut jadis gigantesque, et la capitale d'un empire qui commanda au monde. Aucune herbe verte, aucun arbuste ne veut profiter sur cet emplacement désolé de l'anéantissement; seulement, peut-être au bord d'un canal à moitié comblé se montrent quelques broussailles de tamarin ou bien çà et là une plante d'une terre salsugineuse.

Les campagnes, jadis si luxuriantes, des environs de Babel, ont été réduites en des steppes désertes par la raison même que les anciens travaux d'irrigation ont été abandonnés à la plus déplorable décadence. L'Euphrate cependant, toujours le même, ne cesse de promener son onde fraîche à travers ce champ de destruction. Le traitement que Dieu a infligé à Babylone demeurera constamment comme une figure de ce qui arrive, à la fin, au monde éloigné de Dieu et à ses biens trompeurs.

[1] Cf. Hammer, *Fundgruben*, II. — K.-O. Müller, *Handbuch der Archeol. und Kunst*, p. 259.

[2] *Is.*, XIII, 20 et suiv.; XIV. 23; comp. XLVII, 1, 5; *Jér.*, LI, 44 et suiv.

§ 20. Autres localités et villes du pays de Sennaar.

Les livres de l'Ancien Testament nomment encore comme appartenant à l'ancienne Babylonie :

1. Doura (דורא), dénomination sous laquelle on doit entendre la grande plaine autour de Babylone. C'est là que Nabuchodonosor fit ériger la statue d'or qu'il ordonna d'adorer. Les trois amis de Daniel, Ananias, Misael et Azarias (chal. Sidrach, Misach et Abdenago), n'ayant point voulu fléchir le genou devant l'idole, furent jetés dans la fournaise ardente, mais miraculeusement conservés à la vie par la divine Providence. (*Dan.*, III, 1 et suiv.) Il ne faut pas confondre avec le Doura dont il est ici question, la ville de Doura qui est située à trois lieues au sud-est de Técrite, non plus que ce Doura qui était à l'est du Chaboras, à sept milles géographiques de Cirsésium[1].

2. Arach (Edesse).

La seconde ville bâtie par Nemrod dans le pays de Sennaar (*Gen.*, x, 10) s'appelait Arach (אֶרֶךְ), mais dans la suite, sous la domination grecque, elle fut nommée Edesse, et porta aussi en même temps le nom de Callirhoe (Καλλιῤῥόη, belle source), d'où se formèrent plus tard les dénominations syrienne et arabe Urhoi et Roha, de même que son nom actuel Orfah[2]. Edesse, le siége des rois abgariens, dut, sous Trajan, se soumettre à la domination romaine, mais elle eut de très-bonne heure une Eglise chrétienne florissante, dont l'évêque Barsineus scéla, par la mort du martyre, son invincible esprit de foi. La science chrétienne produisit en outre à Edesse de belles fleurs, tellement qu'on y vit paraître dès le second siècle une version des Livres saints en syriaque, et que l'école érigée par saint Ephrem, syrien (338), se distingua parmi les autres établissements d'instruction. Les hommes sortis de cette école, Abbas, Zénobius, Maran, Siméon, Isaac le Grand

[1] Amm. Marcellin, XXIII, 5. — Mannert, V, 462.

[2] Comp. Pline, V, 24. — Ch. v. — Bayeri, *Hist. Osrhoëna et Edessena.* Petrop., 1734. — Ephrem Syr., *Comment. sur la Genèse,* x, 10. — Le Pseudo-Jonathan et le Targum de Jérusalem traduisent אֶרֶךְ par הרס.

et autres, défendirent avec les armes de la science la foi orthodoxe contre ses ennemis puissants, les nestoriens et les monophysites [1].

Au commencement du septième siècle, la ville fut prise par les Perses et par les Arabes vers l'an 641. Etant tombée en 1031 au pouvoir des Grecs, Baudouin, peu après l'arrivée de la première armée des croisés en Asie (1097) se rendit maître, non-seulement d'Edesse, mais encore d'autres villes. En 1144 la croix, hélas! dut céder au croissant, et la chute d'Edesse fut à la même époque l'occasion de la seconde croisade. La ville actuelle d'Orfah, dans la Mésopotamie septentrionale, située à neuf milles géographiques de l'Euphrate, peut compter 50,000 habitants, parmi lesquels il se trouve seulement 2,000 chrétiens et 500 juifs. D'après les recherches récentes de Kennet Loftus, il faudrait chercher la ville d'Arach, dont parle la Bible, dans les anciennes ruines de Varka en Mésopotamie, où de très-grands cercueils de terre cuite, couverts d'un vernis vert, entourés de figures de guerriers, attirent sur eux l'attention [2].

3. Achad (Nisibe).

La troisième ville dont la fondation est attribuée à Nemrod (*Gen.*, x, 10), portait le nom d'Achad (אכּד, dans les Septante Αρχαδ; quelques anciens traducteurs ont lu אכר). Selon saint Ephrem et saint Jérôme, par Achad on devrait entendre Nésibis, qui devint plus tard la capitale de l'Adiabène (la Petite-Arménie), dans la partie septentrionale de la Mésopotamie. C'est ce que dit aussi le Targum de Jérusalem. La route des caravanes de l'Euphrate au Tigre passait par Nésibis (en arm. Medzpin), où le christianisme trouva de bonne heure accès, et où une haute école devint florissante sous Narsès, maître célèbre, et ses successeurs [3]. Cette ville, exposée depuis à toutes sortes d'oppressions et de vexations de la part des Perses et des Arabes, est réduite aujourd'hui à n'être plus que le pauvre village de Nésibis, où résident des chrétiens

[1] Assemani, *Bibl. or.*, I, 165 et suiv.; 463 et suiv.; III, p. II, 40. — Hug, *Einl.*, I, 564 et suiv.

[2] Ausland, année 1850, p. 767.

[3] Assemani, *Bibl. or.*, III, II, p. 917.

arméniens et nestoriens, et qui est situé à 30 milles anglais de la ville de Mardin, à l'orient de la contrée de Diarbékir.

4. CHALANNE (Ctésiphon).

Chalanne (כַּלְנֵה) était le nom de la quatrième ville fondée par Nemrod dans le pays de Sennaar (*Gen.*, x, 10) ; il en est fait aussi mention dans le prophète Amos (vi, 2). Elle était située sur la rive orientale du Tigre, à 3 milles de Séleucie dans la Babylonie. Dans la suite, elle reçut le nom de Ctésiphon et devint la résidence d'hiver des rois parthes[1]. Les Arabes détruisirent la ville au septième siècle, et ses ruines portèrent depuis le nom d'Al-Madaïn (*a*).

Ces villes des temps primitifs n'étaient sans doute, à l'origine, rien autre que les principaux lieux de réunion qui servaient aux nomades de centre dans leurs courses. Des maisons y ayant été bâties dans la suite avec des matériaux solides, on conserva la forme carrée, qui était la forme primitive, et celle des campements des pâtres.

§ 21. Royaume babylonico-chaldéen.

L'histoire de la Babylonie, ce pays au plus haut point digne de remarque, est sous plus d'un rapport environnée d'obscurité, et ce n'est qu'en traits généraux et par quelques grandes époques qu'on peut la retracer. Les sources les plus sûres que nous ayons sont les livres sacrés en hébreu, à côté desquels on peut aussi prendre en considération les fragments des annales indigènes dans Berose, Abydius et Hérodote. Suivant certaines traditions du pays, il faudrait distinguer, avant comme après le déluge, une première période (mythique), comprenant une suite sans nombre d'années (astronomiques), formant une grande année solaire de 432000 ans. La seconde période comprendrait les règnes de quatre-vingt-six rois, et la troisième devrait commencer à l'invasion des puissants peuples voisins, les Mèdes et les

[1] Hieron., *In Amos*, t. II. — Dio Cass., XL, 14.

(*a*) Les villes. *(Trad.)*

Assyriens, tandis que la quatrième époque (608-538 av. J.-C.) traite seulement de la domination du puissant Nabuchodonosor et de l'invasion des Perses.

Pour nous, nous nous appuyons sur les monuments primitifs, seuls fondés en raison, les livres sacrés, suivant lesquels le plus ancien royaume après le déluge fut celui que fonda Nemrod. *Le commencement de son royaume fut Babylone, Arach et Achad et Chalanne dans la terre de Sennaar.* (Gen., x, 10.) Les auteurs profanes désignent Ninus comme fondateur au lieu de Nemrod ; mais il faut incontestablement admettre l'identité de Nemrod et de Ninus. Quand les Grecs et les Romains donnent le nom de Bélus au fondateur de Babel et du royaume babylonien, cette dénomination ne marque que le pouvoir, la domination en général. Bélus (בעל) en chaldéen signifie maître, et on ne peut voir sous ce nom que le titre du roi. Aux jours d'Abraham, le témoin fidèle de Dieu, Amraphel exerçait le pouvoir avec la qualité de roi sur le pays de Sennaar. (*Gen.*, XIV, 1.) Ce n'est ensuite qu'après un long silence que, sous le règne du pieux Ezéchias, roi de Juda, vers l'an 713 avant Jésus-Christ, il est de nouveau fait mention d'un monarque babylonien, Bérodach Baladan qui, après la délivrance de Jérusalem des mains de ses ennemis, fit remettre par des envoyés au roi Ezéchias des lettres et des présents. (IV *Rois,* XX, 12 et suiv.; *Jér.*, XXXIX, 1 et suiv.)

Nabuchodonosor, appelé simplement le Chaldéen (I *Esdr.*, V, 12), reçut de son père Nabopolassar la mission de marcher à la tête d'une armée contre l'Asie occidentale. Ayant, en 605 avant Jésus-Christ, défait le roi d'Egypte Néchao II près de Circesium sur l'Euphrate, il ne tarda point à rendre tributaire (606) l'impie Joakim I, roi de Juda, et l'emmena à Babylone avec plusieurs des principaux d'entre les Juifs, parmi lesquels se trouva Daniel [1]. La colonie juive prit néanmoins bientôt de l'accroissement et se vit dans une position non seulement tolérable, mais même florissante dans ses affaires de famille, comme on peut le con-

[1] IV *Rois,* XXIII, 35 et suiv.; II *Paralip.*, XXXVI, 1 et suiv.; *Jér.*, XXV, 1; *Dan.*, I, 1 et suiv.

clure notamment de l'histoire de Suzanne. (*Dan.*, XIII, 1 et suiv.) Le roi de Juda Joakim (Jéchonias) (599) ayant refusé obéissance aux Babyloniens sous la puissance desquels il était, il s'en suivit une seconde déportation qui, avec beaucoup d'autres, atteignit aussi le prophète Ezéchiel [1]. Enfin Juda fut frappé du dernier coup sous Sédécias qui, élevé sur le trône par Nabuchodonosor, lui manqua de fidélité, rébellion en punition de laquelle il eut les yeux crevés et fut conduit avec la plupart des habitants du royaume de Juda, après la dévastation et la ruine de Jérusalem, vers l'an 588 avant Jésus-Christ, dans les contrées entre l'Euphrate et le Tigre [2]. Il paraît même, d'après Abdias (20), que les habitants de la partie méridionale de Juda se virent transportés jusque vers le Bosphore [3]. Ayant refusé, comme des enfants insensés, de prêter attention à la voix de Dieu qui leur parlait et les exhortait par les prophètes en se faisant connaître par des actions extraordinaires, ils durent sentir la verge de fer du châtiment s'appesantir sur leurs épaules inflexibles. (*Eccli.*, XLVIII, 16, 17.) Les lamentations de Jérémie, ces élégies si émouvantes, tracent le tableau du deuil et de l'oppression du royaume de Juda, de même que celui du silence de tombeau régnant autour de Jérusalem, et des dures épreuves que ses ennemis, les Chaldéens, lui avaient préparées.

Comment cette ville pleine de peuple est-elle maintenant solitaire? — La maîtresse des nations est devenue comme veuve; la reine des provinces a été assujétie aux tribus. Les rues de Sion pleurent, parce qu'il n'y a plus personne qui vienne à ses solennités. Toutes ses portes sont détruites; ses prêtres ne font que gémir; ses vierges sont toutes défigurées, et elle-même est plongée dans l'amertume. La langue de l'enfant qui était à la mamelle s'est attachée à son palais dans son extrême soif; les

[1] IV *Rois*, XXIV, 8 et suiv.; II *Paralip.*, XXXVI, 9 et suiv.

[2] IV *Rois*, XXIV, 18 et suiv.; XXV, 1 et suiv.; II *Paralip.*, XXXVI, 11 et suiv.

[3] La contrée de l'Asie mineure nommée ÇPARAD dans les inscriptions persanes, en caractères cunéiformes, rappelle le mot ספרד (*Abd.*, XX), et c'est probablement de ce mot que les Grecs ont fait leur Βόσπορος, ce qui s'accorde avec une ancienne tradition. (Hieron., *In Abd.*, XX. — Cf. Niebuhr, *Reisen*, II.)

petits enfants ont demandé du pain, et il n'y avait personne pour leur en donner. Il n'y a plus de vieillards qui s'asseoient sous les portes, ni de jeunes hommes dans les concerts de musique. La joie de notre cœur est éteinte; nos concerts sont changés en lamentations. La couronne est tombée de notre tête. Malheur à nous, parce que nous avons péché[1].

Lorsque plus tard les enfants de Juda, sous le puissant et bienveillant Cyrus (536), rentrèrent dans leur chère patrie, les souvenirs de la vie passée sur les bords de l'Euphrate et du Tigre renaissaient encore de plusieurs manières dans leur âme, et un chantre inspiré exprime par ce cri les sentiments des enfants de Juda captifs sur la terre étrangère des Babyloniens leurs vainqueurs :

Nous nous sommes assis sur le bord des fleuves de Babylone, et là nous avons pleuré en nous souvenant de Sion. Nous avons suspendu nos instruments de musique aux saules qui sont au milieu de la contrée. — Comment chanterons-nous un cantique du Seigneur dans une terre étrangère[2]*?*

La dispersion d'Israël parmi les peuples étrangers eut cependant l'inappréciable avantage de propager la doctrine et la connaissance du seul vrai Dieu; et le courage et la fidélité inébranlables avec lesquels un Daniel, un Ezéchiel et un Baruch rendirent hommage au Seigneur, non-seulement firent briller la vérité, mais tournèrent à la confusion de l'idolâtrie babylonienne[3]. Les paroles sévères que Baruch adressa aux Juifs rassemblés près du fleuve Sodi, c'est-à-dire près de l'Euphrate[4], ne demeurèrent pas sans laisser de traces. (*Baruch*, I, 1 et suiv.)

Sous les successeurs de Nabuchodonosor, l'astre de la grandeur terrestre de Babylone s'obscurcit peu à peu, notamment sous le dissolu et superbe Balthasar, connu dans l'histoire profane sous

[1] *Lam.*, I, 1, 4; IV, 5, 14 et suiv. — [2] *Ps.* CXXXVI.

[3] Voyez l'introduction à Daniel, Ezéchiel et Baruch dans la Bible du Dr J.-F. d'Allioli.

[4] Le nom Sodi pourrait dériver de l'hébreux זֵד (orgueilleux), par rapport aux débordements réguliers de l'Euphrate. Peut-être aussi un canal de l'Euphrate aurait-il porté le nom de Sodi.

le nom de Nabonnède ou de Labynète. Ce fut contre lui que fut prononcé l'oracle prophétique *Mane, Thecel, Phares,* arrêt par lequel sa fin et celle de son royaume lui était notifiée (*Dan.,* v, 25 et suiv.), et qui reçut son exécution, en 538, par le puissant roi des Perses, Cyrus, qui parvint à se rendre maître de Babylone en détournant le cours de l'Euphrate [1].

Pour ce qui concerne la forme du gouvernement babylonien, elle était despotique, et la volonté du roi était considérée comme la loi suprême. (*Dan.,* III, 12.) Les dignitaires de la cour et de l'Etat étaient en grand nombre, et des fonctionnaires de différents degrés étaient préposés à chacune des provinces de ce vaste empire. (*Jér.,* XXXIX, 3 et suiv.; *Agg.,* I, 1; II, 1.) La justice criminelle était très-rigoureuse, ce qui paraît assez par les différentes sortes de peines criminelles qui étaient communément mises en usage. (*Dan.,* II, 5; III, 6; VI, 7.)

Dans l'ancienne Babylonie, où l'agriculture tentait encore quelques essais, la domination turque, par son arbitraire et par des vexations de toutes sortes, a dispersé la population dans les déserts ou l'a réduite à une vie de brigandage.

§ 22. Pays d'Assur (Assyrie).

La contrée située sur la rive orientale du Tigre, dans laquelle Assur, second fils de Sem (*Gen.,* x, 22), se fixa, fut nommée simplement Assour (אַשּׁוּר) par les peuples bibliques, ou bien encore Athour (de l'arménien אתור), et par les Grecs et les Romains Assyrie et Atyria [2]. Le pays d'Assour (d'Assur) avait pour limites, au nord l'Arménie et les monts Gordians, à l'occident le Tigre et la Mésopotamie, au sud la Susiane et la Babylonie, et à l'orient la Médie. Il fut plus tard divisé en six provinces, l'Arrapachite, la Calachène, l'Adiabène, l'Arbélite, l'Apolloniate et la Sittacène. Quelquefois l'Assyrie proprement dite était aussi comprise sous le nom d'Adiabène (Ptolém., VI, I); contrée qui correspond au

[1] *Is.,* XIV, 1 et suiv.; XLI, 1 et suiv.; XLVI, 1 et suiv. — Xénophon, *Cyrop.,* VII, V. — Josèphe, *Antiq.,* X, XI, 2.
[2] Dio Cass., LXVIII, XXVIII.

Kurdistan actuel dont les habitants, les Kourdes, remuants et déprédateurs, sont gouvernés par des princes particuliers sous la domination turque.

On doit chercher la contrée de Cyrène (קִירה), où Théglathphalasar transporta les habitants de Damas (IV *Rois*, XVI, 9; *Amos.*, I, 5), près du fleuve Kour (Cyrus) qui, après s'être joint à l'Araxe, va se jeter dans la mer Caspienne, à moins que sous le nom de Cyrène on ne doive entendre la ville de Kuréna dans la Médie méridionale, sur le fleuve Mardus [1]. Pour ce qui regarde la Satrapie d'Athura postérieurement comprise dans le royaume de Perse, on ne peut, sous le rapport géographique, la distinguer de la contrée d'Assur [2].

Par Assur (l'Assyrie), prise dans sa plus grande extension, nous devons nous représenter toute cette vaste monarchie qui, au temps où elle était florissante, comprenait la Mésopotamie, la Médie et la Babylonie, et qui, dans le cours du huitième siècle avant Jésus-Christ, étendit sa domination sur tous les peuples, depuis les Indes jusqu'au bord de la Méditerranée [3]. Le fameux Rabsacès (IV *Rois*, XVIII, 32) appelle l'Assyrie un pays de pain, de vignes, d'oliviers et de miel. L'Assyrie proprement dite, de même que la Babylonie, devait sa fertilité autant à l'irrigation artificielle au moyen de canaux, qu'aux eaux de pluie qui tombaient en hiver et au printemps. Le Tigre, sur les bords duquel on trouve encore des machines d'irrigation, reçoit dans son cours le grand et le petit Zab (Dsab). Le fleuve Ahava, où Esdras donna rendez-vous à ses concitoyens pour leur retour dans la Judée (I *Esdr.*, VIII, 5 et suiv.), doit être le même que le fleuve Diava (Adiava, Diala), à moins que par Ahava on ne doive entendre une ville située sur le fleuve de même nom.

La langue des Assyriens, qui nous sont dépeints comme également orgueilleux et timides (*Zach.*, X, 11; *Nah.*, III, 1 et suiv.), était l'idiome chaldéen. Il résulte des inscriptions assyriennes cunéiformes récemment découvertes, que la langue des inscrip-

[1] Ptolém., VI, II. — K. Ritter, *Erd. v. Asien*, VI, I, 5, 615.
[2] Lassen, *Zeitschrift für Kunde des Morgen*, VI et suiv.
[3] IV *Rois*, XVII, 24; XVIII, 11; *Is.*, X, 24.

tions assyriennes n'appartient pas à la famille des langues aryennes, mais à celle des langues sémitiques[1]. Leur religion, qui consistait dans le culte des astres et surtout dans l'adoration du soleil et de la lune, avait beaucoup de rapports avec les cultes sémitiques, spécialement avec le culte des Syriens et des Babyloniens. Pour ce qui est de la culture des anciens Assyriens, les grands monuments de diverses sortes qui subsistent encore et les inscriptions sur pierre qu'on a retrouvées, font croire qu'ils étaient parvenus à un assez haut degré d'habileté dans les arts[2].

§ 23. Ninive, ville capitale.

Ninive (נִינְוֵה), la ville capitale, sur le rivage oriental du Tigre, en face de la ville actuelle de Mosoul, avait pris insensiblement un tel accroissement qu'au temps du prophète Jonas, qui prêcha la pénitence aux Ninivites, il ne fallait pas moins de trois jours de marche pour en faire le tour. (*Jon.*, III, 3.) La totalité de ses habitants était de deux millions au moins, comme on peut le conclure du nombre des petits enfants (*parvuli*) qui dans Ninive même s'élevait à 120 mille. (*Jon.*, IV, 11.) Diodore de Sicile (II, III, 26) estime l'enceinte de Ninive à 480 stades (12 milles géograph.), et il remarque que les murs de la ville étaient si larges que trois chariots pouvaient y marcher de front. La position de la ville sur le Tigre favorisait le commerce entre l'Asie orientale et l'Asie occidentale, en sorte que le prophète Nahum (chap. III, 16) pouvait dire de Ninive : *Tu as plus amassé de trésors par ton trafic qu'il n'y a d'étoiles au ciel.* Par suite de ce grand commerce la richesse s'étalait de toutes parts, mais à la richesse se joignirent un insolent orgueil et une corruption de mœurs qui se manifestèrent de toutes manières. Et c'est pourquoi le Voyant d'Israël prédisait la ruine de cette ville dégénérée, en

[1] Saulcy, *Revue archéol.* du 15 avril 1849. — Rawlinson, *Bericht in der Münch. gel. Anz.* 1850.

[2] Movers, *les Phéniciens,* I, 63 et suiv. — A.-H. Layard, *Ninive et ses ruines* (*Nineveh and its remains,* 2 vol. Lond., 1840). — Vaux, *Ninive et Persépolis.* (Anglais.)

ces termes : *Malheur à toi, ville de sang, qui es toute pleine de fourberies et de violences; tu ne te lasses point de rapines. J'entends déjà les fouets qui claquent, le bruit des roues qui se précipitent, les chevaux qui hennissent, les chariots qui courent et la cavalerie qui s'avance! Tous ceux qui te verront se retireront en arrière et diront : Ninive est détruite. Qui sera touché de ton malheur? où trouverai-je un homme qui te console*[1]*?*

Ce furent les armées réunies des Mèdes et des Chaldéens qui s'approchèrent pour donner l'assaut prédit par le prophète, et ce fut le roi des Mèdes, Cyaxare, qui, en 625, prit Ninive et la détruisit. Depuis cette époque le Tigre coule près du vaste, mais solitaire emplacement de l'antique Ninive, et un désert en très-grande partie nu et sans habitants projette son ombre sur la surface du fleuve. La ville de Mosoul (Mossoul), située sur la rive droite du Tigre en face de Ninive, et qui est une ville manufacturière remarquable de la Turquie d'Asie, avec 60,000 habitants, rappelle cependant encore, sous de faibles traits, l'antique cité maîtresse du monde. Dans le voisinage de Mosoul, où est établie une mission catholique romaine, se voit le village d'El-Kosch, avec un cloître, où le patriarche chaldéen a son siége.

§ 24. Ruines de Ninive.

Les restes de l'ancienne et somptueuse ville de Ninive sont demeurés jusqu'à ces derniers temps profondément ensevelis sous ses ruines. Mais de nos jours les efforts de savants voyageurs, notamment d'un Botta, d'un Rawlinson et d'un Layard, ont retiré du sein de la terre les monuments les plus considérables. Selon toute vraisemblance, c'est à l'endroit où s'élève, à l'orient de la ville actuelle de Mosoul, à une demi-lieue du Tigre, une colline appelée par les habitants Nebbi Younous (tombeau du prophète Jonas), qu'était placé le premier noyau de l'ancienne Ninive. Si l'on suppose que les quatre grandes collines

[1] *Nahum.*, III, 1, 2, 7. — Comp. *Sophon.*, II, 13 et suiv.; *Tob.*, XIII, 1 et suiv.

de ruines Kouijoundschik et Khorsabad (cette dernière à cinq lieues de caravane au N.-E. de Mosoul), Karamles et Nimroud (au S.-E. de Mosoul) formaient les points extrêmes de l'antique cité, on voit se dessiner avec une exactitude surprenante l'enceinte de la ville, telle qu'elle a été ci-dessus tracée par Diodore et qu'elle est présentée dans le livre de Jonas. Dans l'intérieur de ce vaste emplacement se trouvaient des palais et des maisons au milieu de spacieux jardins; car outre une quantité considérable de tertres, grands et petits, formés de ruines, par exemple Kara-kousch, Baazani, Baascheikha, Housséini, etc., le paysan peut à peine enfoncer sa charrue dans le sol, sans découvrir les traces d'anciennes habitations; enfin, la surface de cette région est au loin comme toute semée de briques, de fragments de vases en terre et d'autres restes[1].

Les monuments découverts dans les fouilles sur la colline de Koujjoundschik, représentent, entre autres, le roi revenant d'un combat, un taureau ailé et un autel du feu. Les savants français Botta, Flandin et Fresnel, ont publié en plus de 400 gravures les monuments de Ninive qui ont été découverts à Khorsabad[2]. A l'intérieur de la grande colline de Nimroud, Layard a trouvé non-seulement une multitude de sculptures et d'inscriptions mais encore deux palais et un obélisque. L'obélisque a sur ses quatre côtés des sculptures, en tout 20 petits bas-reliefs, au-dessus, au-dessous et au milieu desquels est une inscription gravée. Le roi est représenté avec sa suite; un captif est prosterné à ses pieds, et différents personnages conduisent des animaux et offrent des vases et d'autres objets en tribut. Le monument représente sans doute la conquête d'un pays situé à l'orient de l'Assyrie. Dans le palais, au nord-ouest, on a trouvé une figure à tête d'aigle, et dans tout le reste ayant la forme humaine. C'est vraisemblablement la figure de l'idole Nisroch. (IV *Rois*, XIX, 37.) Le lion ailé, à tête humaine, qu'on a tiré des ruines, peut avoir servi aux Assyriens comme symbole de l'intelligence, de la force et de la

[1] A.-H. Layard, *Ninive et ses ruines*. — Voy. *ibid.*, fig. 7 et fig. 12 du croquis de Koujjoundschik et d'un obélisque du palais au nord-ouest.

[2] *Revue archéol.*, Par., 1850, mois de juillet.

présence universelle (de Dieu), de même que les bas-reliefs qu'on a découverts, et qui représentent des guerriers et des eunuques, rappellent les récits bibliques. (IV *Rois,* XVIII, 17; *Jér.,* XXXIX, 4.)

Les monuments grandioses de Ninive qui, du reste, sont des témoins de diverses époques de la grandeur et de la puissance assyriennes sont dans un accord parfait avec les récits bibliques. *Considérez Assur,* dit Ezéchiel (XXXI, 3 et suiv.); *il était comme un cèdre sur le Liban; son bois était beau, ses branches étendues, sa tige haute; et au milieu de ses branches épaisses et touffues son sommet s'élevait dans les airs. Les eaux l'avaient nourri, des eaux profondes l'avaient fait pousser en haut. Et comme son ombre s'étendait au loin, tous les oiseaux du ciel avaient fait leur nid sur ses branches, et un grand nombre de nations habitaient sous l'ombre de ses rameaux.* Ce que dit encore le prophète Ezéchiel (XXIII, 4 et suiv.) des hommes figurés sur les murs et peints de diverses couleurs, les reins environnés de ceintures, avec des turbans (des tiares) de couleur sur la tête, s'accorde exactement avec les peintures découvertes à NIMROUD.

Que ce soit Salmanasar (Sargina, avec le surnom de Schalmaneser) qui ait bâti le palais que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de Khorsabad, et que le savant Français Botta a retrouvé et mis au jour par ses fouilles, c'est ce que Rawlinson croit devoir admettre sans hésiter. C'est également un point acquis et hors de doute, que Sennachérib (Sanchéroub), fils et successeur de Salmanasar, bâtit le palais de Koujjoundschik, que A.-H. Layard a découvert[1]. Par ces découvertes toutes récentes, on a une nouvelle confirmation de la véracité du récit de l'histoire biblique; et de fait une époque nouvelle s'ouvre pour l'explication de l'Ancien Testament, de même qu'en général les idées religieuses des peuples païens se révèlent aussi d'une manière sensible par leurs divers ouvrages de symboles qui fournissent l'explication, dont on manquait jusque-là, des anciens systèmes de religion. Par exemple, le temple qu'on a découvert à Nimroud

[1] Ausland, année 1851, p. 829. — Comp. Rawlinson, *Découvertes récentes d'antiquités assyrico-babyloniennes,* et H. Weissenhorn, *Ninive und seine Gebiete mit Rüksicht auf die neuesten Ausgrabungen.* Erfurt, 1851.

au pied d'une haute pyramide, offre des gravures murales d'un sens plein d'intérêt. Nous voyons une horrible figure ou la caricature du diable portant des ailes avec des pattes de lion, qui, debout et regardant autour d'elle, est chassée par une autre figure d'un être ailé, de forme humaine. C'est évidemment la victoire d'un bon principe sur un mauvais, d'Ormuzd sur Ahriman. Ormuzd, le prince du royaume de la lumière apparaît sous la figure colossale d'un homme avec une tête d'aigle et deux ailes, l'une élevée et l'autre baissée, couvert d'une robe étroite et ornée de franges, plus courte par-devant, si bien que la jambe se détache nue avec des muscles tendus et saillants. D'une main, qui est élevée, le dieu tient une pomme de pin; de l'autre, qui est baissée, il tient un vase muni d'une anse bien ornée. La tête d'aigle a depuis longtemps fait conjecturer que c'était là une figure d'Ormuzd, ordinairement représenté de cette manière; mais au sujet de la pomme de pin, on s'est vainement torturé l'esprit. Cependant, que l'on compare comment, dans la représentation d'un autel de feu, la flamme est figurée, par exemple, sur la façade des tombeaux des rois de Perse, où le roi, sur le toit de sa maison, se trouve dans une attitude pieuse vis-à-vis de l'autel. Dans ce tableau, une pomme de pin toute semblable semble s'agiter sur l'autel, et c'est la flamme. Ainsi Ormuzd a dans une main l'un de ses deux principaux dons, le feu. Or, que peut contenir le vase qui est dans l'autre main, si ce n'est l'autre de ses deux principaux dons, l'eau !

§ 25. Autres villes d'Assyrie.

Parmi les autres villes d'Assour, les livres de Moïse nomment *Rechoboth-Ir, Chalé et Resen*. (Gen., x, 11, 12.)

D'après les données les plus anciennes, la ville de *Rechoboth-Ir* (רחבת עיר), nom que la Vulgate traduit en l'expliquant par *plateæ civitatis, les places de la ville,* était située dans la contrée d'Adiabène[1]. Le Talmud (*Joma.,* x) la signale comme une ville

[1] Ephrem Syr., *In Genes.* x, 11.

près de l'Euphrate dans le Meschan, nom donné à la partie la plus méridionale de la Mésopotamie. Nous pourrions supposer que la Rehabeh de nos jours, près de l'Euphrate, à 10 milles au sud de Circisie, occupe l'emplacement de l'antique cité biblique.

Saint Ephrem, Syrien, prend la ville de *Chalé* (כָּלַח) pour la ville connue plus tard sous le nom de Chétro (Hatra), sur la rive orientale du Tigre dans la contrée de Maraga. Quoique Rawlinson prenne Nimroud de nos jours pour Chalé, nous pourrions supposer que Kalah Scherghat, sur le Tigre, au-dessus du petit Zab, est sur l'emplacement du Chalé. Tout-à-fait dans ces derniers temps, des ruines considérables de sculptures de siéges, des sarcophages, etc., ont en effet été découverts dans cet endroit[1].

La position de la ville de *Resen* (רֶסֶן) est fixée dans la Bible entre Ninive et Chalé, et il y est dit en même temps que c'est une grande ville. (*Gen.*, x, 12.) D'anciens géographes ont cru voir Résen dans Résaïna, un bourg d'Assyrie dans la contrée de Marga, de l'autre côté du Tigre[2]. Rabbi J. Schwarz (p. 260) confond Résen avec la ville actuelle d'Amadia, à environ 80 milles anglais au nord-ouest de Mosoul.

Dans le village d'Alkosch, situé au nord de Mosoul, près du cloître de Rabban-Hormoudz, et dont les habitants sont catholiques, on montre encore, suivant une ancienne tradition, le tombeau du prophète Nahum d'Elcéséi. (*Nah.*, I, 4.) Le monument même du tombeau, qui est un objet de vénération pour les juifs, les chrétiens et les mahométans, est d'un style moderne. (Layard, p. 125 et suiv.)

Quelques archéologues auraient été disposés à prendre pour le lieu de la naissance de Nahum Alkosch, au lieu de l'Elcéséi qui se trouve dans la Galilée (§ 191).

§ 26. Royaume d'Assyrie.

L'histoire primitive du royaume d'Assyrie, dont les fondateurs vinrent de la Babylonie (*Gen.*, x, 10 et suiv.), et qui plus tard

[1] A.-H. Layard, *Ninive*, p. 9 et p. 175 et suiv.
[2] Assemani, III, II, 709. — Calmet, *In Genes.*, x, 12.

comprit dans son étendue les grandes places de commerce sur l'Euphrate et le Tigre supérieurs, est sous plus d'un rapport enveloppée d'obscurité. Ctésias (vers 400 av. J.-C.), dans son histoire de la Perse, parle en passant du royaume d'Assyrie, et en reporte l'origine au temps les plus reculés; mais il faut reconnaître que ce qu'il en dit ne mérite aucune confiance, et force nous est de nous en tenir au récit biblique et aux annales de Bérose et d'Hérodote. Les nouvelles découvertes que Rawlinson et Layard ont faites sur Babylone et sur Ninive, ont bien jeté quelques rayons de lumière sur les groupes des anciens peuples des bords de l'Euphrate et du Tigre, mais la chronologie babylonico-assyrienne n'a point encore atteint ce degré de certitude qu'on a voulu tout récemment lui attribuer [1]. Ce qui semble historiquement établi, c'est que les potentats assyriens, ces fléaux des peuples de l'Asie occidentale, étendirent les limites de leur royaume au nord et à l'orient sur l'Arménie et sur la Médie, et au nord-ouest jusqu'au centre de l'Asie mineure (Hérod., I, vii), et que vers le milieu du huitième siècle avant Jésus-Christ, ils assujétirent à leur domination les petits Etats de Syrie (*Amos*, vi, 2; *Is.*, x, 8 et suiv.; xxxvi, 12 et suiv.), et enfin le royaume de Juda et d'Israël, de même que les bords de la mer Méditerranée avec l'Egypte et les pays sur les côtes de l'Asie mineure.

Ce fut Manahem, ce roi impie d'Israël (Jos., 761 av. J.-C.), qui appela à son secours, Phul, roi d'Assyrie. L'Assyrien non-seulement emmena en captivité une partie des Israélites apostats (I *Paralip.*, v, 26), mais encore exigea un lourd tribut. *Manahem leva de l'argent dans Israël sur toutes les personnes puissantes et riches, pour le donner au roi des Assyriens, et il les taxa à cinquante sicles d'argent par tête.* (IV Rois, xv, 20; comp., viii, 10.)

Comme Achaz, roi de Juda, se voyait vivement pressé tant par les Syriens que par Phacée, roi d'Israël, il acheta l'assistance de

[1] J.-V. Gumpach, *Abriss der babilonisch-assyrischen Geschichte*. Mannheim, 1854.

Teglathphalasar qui régnait alors en Assyrie, mais le monarque assyrien, après s'être assujéti le royaume de Damas, emmena en captivité (740 [742] av. J.-C.) une partie du peuple d'Israël, les habitants de la Galilée septentrionale et ceux des territoires de Basan et de Galaad [1].

Ce fut là la première captivité assyrienne, et ainsi fut dispersé parmi les peuples païens le royaume d'Israël devenu infidèle à la dynastie de David. Dans le but de pousser plus loin ses conquêtes sur les côtes de la mer Méditerranée, le roi d'Assyrie Salmanasar, appelé aussi Sargon (vers l'an 725 av. J.-C.), fit assiéger par son général Thartan, Azot, ville frontière des Philistins, qui était considérée comme la clef de l'Egypte. (*Is.*, xx, 1 et suiv.)

Osée, roi d'Israël, ayant tenté, au moyen d'une alliance avec les Egyptiens, de se soustraire au tribut qu'il payait aux Assyriens, les armées assyriennes firent sous Salmanasar une nouvelle invasion, et mirent définitivement fin au royaume d'Israël. Vers l'an 722 avant Jésus-Christ, la plus grande partie de ce qui restait des Israélites fut transférée en Assyrie, en Mésopotamie et en Médie, et de plus le royaume de Juda, avec une partie de la Phénicie, fut fait tributaire. (IV *Rois*, XVII, 1 et suiv.; *Is.*, XXX, 1 et suiv.) Un grand nombre d'entre les Israélites exilés se fixèrent à Ninive et aux environs. Parmi eux se trouvait le noble Tobie qui, quoique sous la puissance et au milieu de la corruption païenne, donna constamment le sublime exemple d'une inviolable fidélité à Dieu et d'une piété qui se signalait par des œuvres héroïques. (*Tob.*, I, 1 et suiv.; IV, 1 et suiv.; XIII, 1 et suiv.)

Il restait encore à soumettre au joug des Assyriens les Egyptiens, qui avaient conclu une alliance avec le pieux Ezéchias, roi de Juda. Sennachérib (715) s'avança à la tête d'une armée formidable, et s'assujétit, sans cependant prendre Jérusalem, plusieurs villes; mais il se vit, par suite de la peste, contraint de rétrograder et de fuir devant Tharaca, roi d'Ethiopie [2]. Asarhad-

[1] IV *Rois*, XVI, 1 et suiv.; II *Paralip.*, XXVIII, 1 et suiv.; *Is.*, VII, 1 et suiv.

[2] IV *Rois*, XVIII, 13 et suiv.; XIX, 9; *Is.*, X, 6 et suiv.; XXIX, 4 et suiv.; XXXVII, 3 et suiv. — Rawlinson a trouvé sur les monuments découverts en Assyrie par les fouilles qui ont été pratiquées des preuves de la plus

don, fils et successeur de Sennachérib, entreprit encore une expédition heureuse et réduisit sous sa puissance non-seulement la Judée, mais le pays des Philistins et l'Egypte [1]; toutefois l'astre heureux de la domination assyrienne commença dès lors à pâlir peu à peu, car vers ce temps-là le Mède Phraorte (636 av. J.-C.), parut sous les murs de Ninive, et plus tard le roi des Mèdes Cyaxare, conjointement avec Nabuchodonosor (Nabopalassar), roi de Babylone, assiégea la métropole d'Assyrie, et renversa (606-610) cette vaste monarchie, maîtresse du monde, chute au milieu de laquelle Sarac, dernier roi d'Assyrie, trouva la mort dans les flammes qui dévorèrent le palais royal [2]. Or tout cela avait été prédit par le prophète de Jéhova (*Nah.*, III, 18 et suiv.) :

O roi d'Assyrie! tes pasteurs se sont endormis; tes armées sont ensevelies; ton peuple est allé se cacher dans les montagnes, et il n'y a personne pour le rassembler. Ta ruine est exposée aux yeux de tous, ta plaie est mortelle. Tous ceux qui ont appris ce qui t'est arrivé, ont battu des mains à ton sujet; car, qui n'a pas ressenti les effets continuels de ta malice?

Après la chute du royaume d'Assyrie, les riches contrées que baignent les flots de l'Euphrate et du Tigre, furent constamment exposées aux excursions et aux dévastations des peuples étrangers, fléaux qui insensiblement changèrent les villes en des lieux de désolation, et firent disparaître successivement la fertilité du pays par la dégradation et la destruction des canaux d'irrigation. Les habitants actuels du pachalik de Mosoul sont des Turcomans, descendants des tribus qui, du nord de l'Asie mineure, furent transportées dans ces contrées par les sultans turcs des premiers temps. Dans cette partie du pays, sauf Mosoul et les montagnes, c'est à peine si l'on découvre des traces de la population d'autrefois

haute importance de l'exactitude des récits bibliques, preuves qu'il a consignées dans la Revue anglaise l'*Athenæum*. — Comp. Vaux, *Ninive et Persépolis*.

[1] *Is.*, XXXVII, 38; I *Esdr.*, XI, 2; IV *Rois*, XVII, 24 et suiv.; *Nah.*, III, 8 et suiv. — Eusèbe, *Chron.*, I, p. 53.

[2] Hérod., I, 103, 104. — Eusèbe, *loc. cit.*, p. 54. — *Movers im Kirchenlexicon v. Welzer und Welte*, I, 483.



et primitive. Les tribus qui habitent le désert y ont été amenées il n'y a pas fort longtemps à travers le Dschébel Schammar dans le Nedschd. Les habitants de la plaine à l'est du Tigre sont pour la plupart des Turcomans et des Kourdes mêlés à des Arabes, et aussi des Yézidis, dont l'origine demeure encore enveloppée de ténèbres. Quelques chaldéens et chrétiens jacobites en petit nombre, vivent dispersés isolément dans Mosoul et dans les villages voisins, de même aussi que dans les parties inaccessibles des montagnes.

§ 27. Pays de Madaï (la Médie).

Le célèbre pays de Madaï (מָדַי, ainsi appelé du troisième fils de Japhet), compris encore dans l'Asie occidentale ou la Médie (Μηδία, en persan Mada, en zend Maidhja), était borné au nord par le Caucase, à l'est par la mer Caspienne, à l'ouest par l'Assyrie et l'Arménie. Depuis l'époque d'Alexandre le Grand, on rencontre la division du pays en grande et en petite Médie. La grande Médie qui se prolongeait vers le sud et qui correspondait à l'Irak-Adschémi de nos jours, possédait autrefois de belles forêts de cèdres, et offrait les produits de la zône du tropique. (Diodore, XVIII, x.) La petite Médie, située à l'ouest, et plus montagneuse dans la région des sources de l'Euphrate, du Tigre et de l'Araxe, comprenant l'Aserbeidschan actuel, fut nommée Atropatène (d'Atropatus, lieutenant d'Alexandre), et avait pour limites, à l'orient la mer Caspienne, au nord l'Araxe supérieur, à l'ouest l'Arménie et au sud la grande Médie et le Kourdistan. Dans la contrée qui renferme les lacs Wan et Urmia, et qui comprend une superficie d'environ 2,500 milles carrés, entre le 39° 36' de latitude et le 60° 64' de longitude, se rencontrent tour à tour les ravins les plus profonds et les hauteurs les plus considérables, de sorte qu'on peut bien l'appeler le pays des contrastes[1]. Par Chelmad qui était en relation de commerce avec Tyr (*Ezéch.*, XXVII, 23), rien ne s'oppose à ce qu'on entende l'ancien pays de Charmanda dans la Médie.

[1] K. Ritter, *Erdkunde*, IX, 764

Les anciens Mèdes, qui, selon Hérodote (VII) portaient à l'origine le nom d'Aryens (Ἄριοι) étaient un peuple guerrier et renommé au loin par son habileté à tirer de l'arc [1]. La mollesse et l'amour du luxe s'insinuèrent de bonne heure parmi les habitants des villes, qui s'adonnaient au trafic et aux arts. Les amples vêtements des Mèdes furent imités même parmi les autres peuples [2].

La religion des anciens Perses était le culte de la lumière et du feu; ils honoraient comme ayant quelque chose de saint le soleil, la lune et les cinq planètes [3]. Les prêtres, qui étaient appelés mages, se glorifiaient d'avoir des connaissances dans les sciences. La langue qu'on parlait dans la partie septentrionale de l'anciene Médie était le zend, et dans la Médie inférieure (la Parthie), c'était le pehlvi. Suivant les recherches de M. de Saulcy sur les inscriptions cunéiformes du système médique, l'ancienne langue de Médie avait les rapports les plus intimes avec la langue persane, et il en reste encore des traces dans le zend, dans le nouveau persan, dans le mongol, dans les langues kourdes, arménienne, géorgienne, et spécialement dans la langue turque. L'ancienne écriture médique est syllabique et empruntée de l'écriture assyrienne [4].

§ 28. Villes.

Parmi les villes de Médie, les divines Ecritures nomment Ecbatane et Ragès.

Ecbatane, située dans la grande Médie, était une ville somptueuse et la capitale du pays [5]. Dans le texte hébreu des livres d'Esdras (612) elle est mentionnée comme une forteresse sous le nom d'Achmetha (אַחְמְתָא, Septante Ἀμαθά). Le roi Déjocès, son fondateur, la fortifia par une enceinte de tours et de sept murs qui, à l'extérieur, allaient toujours en s'élevant; les maisons

[1] Hérod., VII, 61 et suiv. — Comp. *Is.*, XXII, 6; *Jér.*, LXIX, 35.
[2] *Dan.*, III, 21. — Strabon, XI, 525.
[3] Strabon, XV, 732.
[4] Comp. Adelung, *Mithrid.*, I, 256. — *Journal asiatique* (août et sept. 1849).
[5] *Mach.*, IX, 3; *Tob.*, V, 8.

étaient entre les murs, au centre. Le palais du roi était orné avec une somptuosité qui dépassait les limites de la magnificence, et le temple d'Aënè (Anaitis) ne lui cédait point en éclat. Arphaxad (Phraorte) fils de Déjocès, embellit encore Ecbatane et la rendit encore plus forte. *Il bâtit la ville en pierres de taille, et il y fit faire des murailles de soixante-dix coudées de large et de trente coudées de haut, et des tours qui avaient cent coudées de hauteur. Les tours étaient carrées; chaque côté de la tour avait vingt pieds de largeur, et il en fit faire les portes de la même hauteur que les tours.* (Jug., I, 1 et suiv.) Depuis Cyrus, ECBATANE fut, durant les deux mois des grandes chaleurs d'été, la résidence des rois de Perse, et dans la suite des rois Parthes[1]. Cette ville importante occupait l'emplacement de la ville actuelle d'Hamadan, située dans l'Irak occidental et qui compte environ 50,000 habitants, parmi lesquels il peut se trouver 600 familles juives et autant de familles arméniennes. KER-PORTER, qui trouva encore à Hamadan des restes de l'ancienne Ecbatane, rapporte qu'au milieu des basses et obscures habitations des misérables restes d'Israël, qui languissaient encore dans le pays de leur captivité, s'élève la coupole d'un édifice dans lequel se trouvent les tombeaux d'Esther et de Mardochée. Ces monuments sont considérés par tous les Juifs qui vivent en Perse comme des objets d'une sainteté particulière, et à certains temps de l'année les pèlerins vont les visiter avec les mêmes sentiments de piété avec lesquels ils dirigeaient autrefois leurs regards vers Jérusalem[2].

Ragès (Septante τὰ Ῥάγα), ville considérable de Médie, était située au pied du mont Caspius dans la contrée de Ragiana. (Ptolém., VI, I.) Des Juifs en grand nombre s'y fixèrent de bonne heure; Tobie l'ancien lui-même alla de Ninive à Ragès, et prêta à Gabelus, qui était dans le besoin, dix talents d'argent[3]. Les Séleucides donnèrent à la ville le nom d'Europus, et sous les Sassanides elle fut appelée Arsacia. Après sa destruction par les Arabes (642), on vit bientôt s'élever la nouvelle Ragès sous le nom

[1] I *Esdr.*, I, 1. — Xénophon, *Cyrop.*, VIII, VI, 22, 2. — Curtius, V, 8.
[2] Comp. K. Ritter, *Geogr. von Asien*, VI, II, p. 124.
[3] *Tob.*, I, 16 et suiv.; comp. IV, 21; IX, 4 et suiv.

de Raï, ville où dans la suite Haroun-al-Raschild vit le jour. Cette grande cité fut détruite en 1220 par les Mongols. On ne trouve plus actuellement de l'ancienne ville que des monceaux de décombres, qui sont à un peu plus d'un mille allemand au sud-est de Téhéran (par le 35° 40' de latitude nord, et le 50° 52' de longitude est), et qui, du pied de la montagne, s'étendent en ligne oblique vers le sud-ouest sur la plaine. La jalousie des Mahométans a malheureusement jusque-là empêché de pousser plus loin les recherches et les fouilles[1].

§ 29. Royaume de Médie.

Les Mèdes, qui à l'origine étaient divisés en six tribus, furent de bonne heure assujétis par Ninus, roi d'Assyrie[2], mais ils se rendirent dans la suite indépendants de la domination assyrienne, et reçurent un roi (900 av. J.-C.), dans la personne d'Arbacès. Les noms des rois de Médie ne sont point cités dans la Bible, mais il y est simplement dit que les Mèdes étaient soumis à Salmanasar, roi d'Assyrie. (IV *Rois,* XVII, 6.) Au temps de Nabuchodonosor, les Mèdes apparaissent de nouveau comme un peuple à part, gouverné par des rois. Isaïe (XIII, 17) les nomme dans la prophétie contre Babel, et Jérémie (XXV, 25) parle des rois des Mèdes.

Les Mèdes atteignirent le comble de leur puissance sous Cyaxare, qui (525 av. J.-C.), se rendit maître de Ninive et fit de l'Assyrie une province de Médie[3]. Cyrus étant monté (559) sur le trône de Perse, réunit par ses armes victorieuses le royaume de Médie à celui de Perse, et depuis cette époque les Mèdes apparaissent toujours conjointement avec les Perses[4].

§ 30. Le pays d'Elam et de Paras (la Perse).

La contrée d'Elam (עֵילָם), qui tira son nom d'Elam, fils de Sem (§ 16), porta, dès le temps d'Abraham sous le roi Chodor-

[1] Comp. Ker-Porter, I, 358 et suiv. — Ritter, *Geogr. von Asien*, VI, I, p. 599. — [2] Hérod., I, 110. — Diodore de Sicile, II, I. — [3] Hérod., I, 105. — [4] *Dan.*, V, 28; VI, 8, 12; *Esth.*, I, 3, 18; X, 2.

lahomor, ses conquêtes au loin (*Gen.*, XIV, 1 et suiv.), et donna son propre nom au pays d'Elymaïs sur le golfe Persique. Dans la suite Elam fut pris, dans un sens plus large, pour la Perse en général[1]. Les Elamites qui, au rapport de saint Luc (*Act.*, II, 9), se trouvaient à Jérusalem à la fête de la Pentecôte, étaient des juifs persans.

Le nom de Paras (פרס) désigne tantôt dans le sens strict la contrée de Perse (Persis), confinant vers le nord à la Médie du sud, tantôt en général le royaume de Perse qui, à l'époque de sa gloire sous Cyrus, comprenait toutes les contrées d'Asie depuis la mer Méditerranée jusqu'à l'Indus, et depuis la mer Noire et la mer Caspienne jusqu'au golfe de l'Inde et au golfe Persique et jusqu'à l'Arabie[2]. Entre les nombreuses provinces de Perse que distinguent les Grecs et les Romains, les plus importantes pour la géographie biblique sont, outre Elymaïs :

La province de Susiane ou de Susis, le *Khousistan* (Khouristan) actuel, qui était bornée au nord par la Médie, à l'est par la Perse, au sud par le golfe Persique et à l'ouest par la Babylonie. Le principal fleuve du pays est l'Ulai, appelé aussi par les anciens Euléus ou Choaspes (présentement le Kérah[3]).

La province de Persis, qui plus tard donna son nom au grand royaume de Perse. Elle touchait au nord à la Médie méridionale, à l'est à la Caramanie (*Kerman*), au sud au golfe Persique, et à l'ouest à la Susiane (le *Khousistan*). Son nom actuel est Fars ou Farsistan ; au centre de la province se trouvent les vallées fertiles de Merdascht et de Schiraz, tandis que le pays méridional sur les côtes est généralement sablonneux, et que la partie septentrionale comprend une multitude de contrées escarpées et montagneuses[4].

La province appelée Parthie par les Romains, avait pour limites au nord l'Hyrcanie, à l'est l'Arie, au sud la Carmanie déserte, et à l'ouest la Médie. C'est aujourd'hui le Kohistan ou Komis dans

[1] *Dan.*, VIII, 2; *Is.*, XXI, 2; *Jér.*, XXV, 25. — Strabon, XV, 728.
[2] Comp. II *Paralip.*, XXXVI, 20, 22; *Dan.*, VI, 28; *Esdr.*, IV, 5 et suiv., *Esth.*, I, 3, 18; I *Mach.*, I, 1.
[3] *Dan.*, VIII, 2. — Pline, VI, XXXI. — Strabon, XV, 728.
[4] Chardin, *Voyages*, VIII, 243, 463.

la Perse. Le royaume des Parthes fut fondé en 256 avant Jésus-Christ, par Arsacès I[er]; au premier siècle de l'ère chrétienne, il s'étendait sur toutes les provinces de l'ancien royaume de Perse, et il se maintint même pendant les temps de la plus grande puissance de l'empire romain[1]. Lors de la première Pentecôte chrétienne, il y avait aussi à Jérusalem des Juifs du pays des Parthes. (*Act.*, II, 9.)

Les Perses divisés en plusieurs tribus étaient dans les premiers temps en partie nomades, en partie adonnés à la culture des champs[2]. Ils apparaissent néanmoins de bonne heure sur le théâtre de la guerre, et ils sont renommés dans les divines Ecritures comme d'habiles arbalétriers[3]. Il y avait aussi des Perses à la solde des Tyriens, et ils se trouvaient en même temps dans les redoutables armées de Gog. (*Ezéch.*, XXVII, 10; XXXVIII, 5.) La langue des Perses proprement dits était de la famille de la langue zend, qui dominait dans la haute Médie. Et en effet, ce fut de la Médie que les prêtres et la caste des savants, l'ordre des mages, passèrent en Perse avec la doctrine de Zoroastre[4]. Le point principal dans le culte des Perses était, comme chacun sait, l'adoration du soleil. Il est juste de remarquer que les Perses, comparativement aux autres peuples païens de l'ancien monde, ouvraient la voie à une notion plus pure de Dieu et par conséquent à une morale moins corrompue, en sorte que l'on vit se produire de différents côtés un mouvement intellectuel tendant au bien.

§ 31. Villes de Perse.

Parmi les villes de l'ancienne Perse, celles dont il est fait mention dans les divines Ecritures sont :

1° Elymaïs (Ἐλυμαΐς) dans la province de même nom. Antiochus Epiphane roi de Syrie, ayant appris qu'il se trouvait dans le riche temple de cette ville des boucliers et des cuirasses en or, chercha à s'en rendre maître; mais repoussé par la vigoureuse

[1] Pline, VI, XXIX. — Forbiger, *Handbuch d. alt Gesch.*, II, 546. — [2] Hérod., I, 125. — [3] *Is.*, XXII, 6; *Jér.*, XLIX, 35. — [4] Amm. Marc., XXIII, VI. — Hérod., I, 131.

défense des Perses, il se vit contraint de retourner à Babylone sans avoir exécuté son dessein. (I *Mach.*, VI, 1 et suiv.) Comme on ne voit point qu'il soit parlé d'une ville d'Elymaïs dans d'autres auteurs anciens, il est à présumer que le nom de la ville fut bientôt changé, ce qui arrivait assez fréquemment (*a*). Le fait qu'Antiochus cherchait à s'enrichir, et que dans cette vue il tenta une entreprise contre le temple de Diane dans la contrée d'Elymaïs, sans atteindre son but, se trouve également consigné dans Polybe [1].

2° SUSE (שׁוּשַׁן, c'est-à-dire en persan Lis, τὰ Σοῦσα) sur le fleuve Euléus (אוּלַי) et Choaspe, dans la contrée de Susiane. C'était la résidence des rois de Perse, qui habitaient pendant l'été dans cette place très-bien fortifiée, et y conservaient leurs trésors [2]. Ce fut à Suse que le roi Assuérus (Xercès I[er]) donna son festin somptueux aux grands de son royaume [3]; on sait également par les Ecritures que Daniel et Néhémie résidèrent à Suse [4]. Ker-Poter (II, 411) vit, à deux milles allemands de la ville actuelle de Desphoul, des ruines de l'ancienne ville de Suse, et quelques pans de murs avec des hiéroglyphes. Tout près de là, est un petit bâtiment avec un dôme dans lequel on montre aux voyageurs le tombeau du prophète Daniel. Sur l'emplacement de l'ancienne Suse, s'élève aujourd'hui la ville de Schous (Sous, Schoustir), près de Kérah, où un béglerbey, qui paye tribut à la Perse, a son siége.

3° D'après le récit biblique (II *Mach.*, IX, 1 et suiv.), Antiochus Epiphane pénétra jusqu'à Persépolis (Περσέπολις) dans la contrée de Persis, pour s'emparer des trésors de cette ville célèbre. Les habitants s'étant défendus avec courage, le Syrien se vit dans la nécessité, de même qu'à Elymaïs (I *Mach.*, VI, 1 et suiv.), de s'en retourner couvert de confusion. Si l'on parvenait à montrer que Persépolis portait aussi le nom d'Elymaïs, on pourrait considérer ces deux évènements comme une seule et même entreprise. Per-

(*a*) Peut-être aussi la province est-elle mise pour la ville, et s'agirait-il ici, comme plus bas (3°), de l'entreprise sur Persépolis. *(Trad.)*

[1] *Fragm.*, I, 31, n° 11.

[2] Xénophon, *Anab.*, III, V, 15. — Comp. K. Ritter, *Asien*, VI, 294.

[3] *Esth.*, I, 1 et suiv. — [4] *Dan.*, VIII, 2; II *Esdr.*, I, 1.

sépolis, la plus grande ville du royaume après Suse, était située dans la Perse-Creuse (Célé-Perse) dans la contrée actuelle de Merdascht, et était surtout renommée par le somptueux château des rois de Perse, où étaient accumulés des trésors de toute espèce. Alexandre le Grand, qui y trouva 24,000 talents d'or, y fit mettre le feu dans un moment d'ivresse [1]. Les décombres de Persépolis servirent dans la suite à la construction de la forteresse et plus tard capitale Istakhar (Istakhr). Les restes de l'ancienne Persépolis sont encore aujourd'hui un objet d'étonnement. Niebuhr les appelle la perle de tout ce qu'il a vu. Ils sont disséminés sur une étendue de plus de dix lieues dans la plaine de Merdascht (Merdescht); au nord est la ville de Chiraz, qui fut presque entièrement détruite en 1853 par un tremblement de terre. Les débris antiques découverts par les savants Français Flandin et Coste dans la plaine de Merdascht, à travers laquelle coule le fleuve Bend-Amir (l'Araxe des anciens), sont désignés par les Perses de nos jours sous les noms de Takht-i-Dschemschid (le trône de Dschemschid), Rakschi Redschab (figure de vénération), et Tschihil-Minar (les 40 colonnes).

Sur la plaine d'Istakhr, on voit des restes des murs et des tours qui formaient l'enceinte de la ville. Une colonne unique se dresse encore au milieu de ces ruines solitaires, et son chapiteau se compose de deux corps de taureaux qui se tournent le dos l'un à l'autre. Dans la partie occidentale de la plaine, on aperçoit encore trois masses de rochers qui étaient reliées entre elles par des murs, comme des citadelles naturelles, et qui avaient des citernes encore visibles. De l'ancien palais de Persépolis, d'où Darius, vaincu, dut prendre précipitamment la fuite, il reste encore sur une terrasse élevée de la plaine plusieurs colonnes debout avec leurs parties intérieures dorées, et d'autres masses de pierres couvertes de figures symboliques et d'inscriptions cunéiformes. Ces monuments de l'antiquité, qui en très-grande partie nous viennent de Darius et de Xercès, paraissent des imitations du style architectural des Assyriens.

[1] Diodore de Sicile, XVII, 70, 71.

Au sud-est de Persépolis était la Pasargada (*Persagadarum urbs,* le camp des Perses), fameuse par le tombeau des rois. Dans la plaine actuelle de Morghab (Merghab), on rencontre entre Schiraz et Ispahan le tombeau du conquérant Cyrus, roi de Perse, dont il est fait si souvent mention dans les Livres saints. Le monument se compose d'une pyramide à étages en blocs de marbre blanc, et au-dessus est une petite chambre en marbre avec un fronton de même matière. Dans cette pièce se trouvait autrefois le sarcophage en or de Cyrus avec l'inscription cunéiforme, en langue persane : Je suis le roi Cyrus, un Achéménide [1].

§ 32. Royaume de Perse.

Aux Babyloniens, issus de Cham, et aux Assyriens, enfants de Sem, succédèrent dans la suite des âges, en qualité de maîtres et de dominateurs de l'Asie, les Perses indogermains. Les soixante-dix ans durant lesquels les enfants de Jacob, pour leur épuration spirituelle, devaient demeurer exilés dans la Babylonie, étaient expirés [2], Cyrus (כּרשׁ), appelé par les siens Khorschid (éclat du soleil), fils de Cambyse, roi de Perse, s'empara (538 av. J.-C.) de la puissante ville de Babylone, s'assujétit le royaume babylonico-chaldéen, et devint, selon les desseins de Dieu, l'instrument de la restauration du royaume des Juifs et du culte de Dieu. Ce puissant dominateur étant monté sur le trône médico-babylonien (536 av. J.-C.), fit publier dans tout son royaume par un hérault : *Le Seigneur, le Dieu du ciel, m'a donné tous les royaumes de la terre, et m'a commandé de lui bâtir une maison dans la ville de Jérusalem, qui est en Judée.*

[1] Cf. Vaux, *Ninive und Persepolis*, III, 225. — Ausland, année 1850, p. 731. — Lossen, *Zeitschrift für Kunde des Morgenlandes*, VI. — On trouve dans Vaux, fig. 37 et fig. 40, des croquis des restes de Persépolis et du mausolée de Cyrus (*a*).

[2] *Jér.*, XXV, 11; I *Esdr.*, I, 1; II *Paralip.*, XXXVI, 22.

(*a*) Voy. *la Perse,* par M. Dubeux, histoire enrichie d'un grand nombre de belles gravures de tous les monuments anciens et modernes de ces contrées.

Qui d'entre vous est de son peuple? Que son Dieu soit avec lui; qu'il aille à Jérusalem, qui est en Judée, et qu'il bâtisse la maison du Seigneur, Dieu d'Israël. C'est le Dieu qui est à Jérusalem[1].

Ce que le prophète de Jéhova avait prédit eut alors son accomplissement; les murs ruinés de Sion furent relevés, et les enfants d'Israël captifs eurent le bonheur de revoir leur chère patrie, après laquelle leur cœur soupirait avec tant d'ardeur[2]. Le magnanime monarque, qui répandit au loin le nom persan et sa gloire militaire, rendit en outre les vases d'or et d'argent que Nabuchodonosor avait enlevés au temple et transportés de Jérusalem à Babylone. Zorobabel, ce fidèle Israélite que le fils de Sirach (*Eccl.*, XLIX, 13) compare à un anneau à la main droite, reconduisit ensuite les tribus de Juda et de Benjamin dans le pays bien-aimé de leurs pères, et jeta les fondements de la restauration de la religion et de l'Etat. (I *Esdr.*, III.) Cependant un assez bon nombre de Juifs, retenus par les avantages commerciaux, demeurèrent d'eux-mêmes dans la Babylonie (I *Esdr.*, VII, 7), et c'est de là que tire son origine le Talmud babylonien, spécialement la Gémara de Babylone.

Le fils de Cyrus, CAMBYSE (vulg. Assuérus), prêta l'oreille aux calomnies des Samaritains, qui voyaient avec peine la réédification du temple. (I *Esdr.*, IV, 6.) Il tint les rênes du gouvernement sept ans et sept mois (529-522) et il est représenté comme un monstre de cruauté[3].

Smerdes, qui se donnait pour un frère de Cambyse, mais qui en réalité était un mage, ce qui lui a fait donner le nom de Pseudo-Smerdis, est désigné dans l'Ecriture sous le nom d'Artachschasta[4] (vulg. Artaxercès). Il occupa le trône en 522 avant

[1] I *Esdr.*, I, 2 et suiv.; II *Paralip.*, XXXVI, 22 et suiv.; comp. *Is.*, XLI, 25; XLIV, 28. — [2] *Is.*, XLIV, 28; XLV, 13; LI, 3 et suiv.; *Jér.*, XXIX, 10; *Dan.*, I, 21. — [3] Hérod., III, 2 et suiv.

[4] אַרְתַּחְשַׁשְׂתָּא c'est-à-dire celui dont la domination est glorieuse, comme Lassen croit pouvoir l'interpréter d'après le zend (*Zeitschrift für Kunde des Morgenl.*, t. VI, p. 161).

Jésus-Christ, et défendit la construction du temple. (I *Esdr.*, IV, 7 et suiv.)

Darius, fils d'Hystaspe (דריוש, vulg. Darius), permit en 521 de continuer la construction du temple, se montra très-bien disposé en faveur des Juifs, et gouverna avec sagesse et douceur. (I *Esdr.*, V, 1 et suiv.; VI, 1 et suiv.) Pendant le règne de Darius, fils d'Hystaspe, Daniel se trouvait parmi les conseillers royaux. (*Dan.*, XI.) Les prophètes Aggée et Zacharie excitaient à la construction du sanctuaire et s'efforçaient de fortifier les mains défaillantes [1].

Xercès (אחשורוש, vulg. Assuérus)[2], connu par ses armements contre la Grèce et par sa cruauté contre les Juifs dans les Etats d'Orient, était un potentat insensé et dissolu (485-464 av. J.-C.). Xercès ayant répudié Vasthi, éleva à la dignité de reine l'Israélite Hadassa, nommée ensuite Esther, et depuis cette époque fut favorable aux Juifs, évènements sur lesquels le livre d'Esther donne des détails circonstanciés. Il est rapporté entre autres choses d'Assuérus (Xercès Ier), qu'il domina depuis Hoddou jusqu'à Cousch, c'est-à-dire depuis l'Inde jusqu'en Ethiopie, sur cent vingt-sept provinces. (*Esth.*, I, 1; comp. VIII, 9.) L'Inde, le pays de l'Asie orientale confinant à la Perse, est appelée en syriaque Hendon et en arabe Hind (Hend). Dès les temps les plus anciens, les Israélites tiraient de l'Inde (Hoddou) différents produits, notamment le cinnamome et la canne. (*Exode*, XXX, 23 et suiv.; comp. Heeren, *Ideen*, etc., II, I, 450 et suiv.) D'après le premier livre des Machabées (VIII, 8), Eumènes, roi de Pergame (198-158 av. J.-C.), reçut des Romains les pays des Indes, de Médie et de Lydie; mais comme les Romains ne paraissent pas avoir jamais poussé leur puissance jusqu'aux Indes, plusieurs exégètes ont conjecturé qu'au lieu de Inde et de Médie, il fallait lire (I *Mach.*, VIII, 8) Ionie et Mysie.

Artaxercès Longue-Main, appelé dans l'Ecriture Artachschasta

[1] Voy. dans la Bible d'Allioli l'introd. aux prophètes Aggée et Zacharie.

[2] Le nom *Acharschveerosch*, un titre du roi de Perse, se tire du persan *Kscheversche* (roi); les Hébreux y ont ajouté l'aleph au commencement et les voyelles entre les consonnes. Les Grecs en ont formé le mot *Xercès*.

(vulg. Artaxercès), permit (464) à Esdras et à Néhémie de régler les affaires ecclésiastiques et politiques de la Palestine. (Comp. I *Esdr.*, VII, 1 et suiv.; II *Esdr.*, II, 1 et suiv.)

Il n'est pas hors de propos de remarquer encore que ce fut dans la période persane que le temple de Garizim fut bâti, parce que les Juifs avaient refusé aux Samaritains toute participation au temple de Jérusalem [1].

Alexandre le Grand, qui avait en plusieurs occasions, et la dernière fois à Arbèles (330 av. J.-C.), vaincu le dernier roi de Perse, Darius Codoman, s'empara du royaume de Perse, qui avait duré 219 ans, et fonda sur ses débris la domination greco-macédonienne. (I *Mach.*, I et suiv.)

La constitution de la monarchie persane ressemblait en général à celle des autres Etats asiatiques; les princes qui prenaient le titre de roi des rois avaient un harem nombreux et étaient despotes [2]. Sept conseillers, qui s'approchaient de plus près du trône royal, formaient le ministère d'Etat [3]. Depuis Darius, fils d'Hystaspe, il y eut à la tête de chaque province un vice-roi ou satrape, et à la tête des petits districts, des gouverneurs. Les ordres du roi étaient expédiés en lieu et place par des courriers [4].

Pour ce qui concerne la Perse de nos jours, les voyageurs modernes font un triste tableau de la décadence du royaume et de la misérable condition de sa population [5].

§ 33. Histoire du Christianisme en Perse.

La Perse de nos jours ou l'Iran, dont la superficie est d'environ 22,740 milles géographiques carrés et la population d'environ 11 millions d'hommes, formait, à l'époque de Jésus-Christ, une partie du vaste royaume des Parthes. A la première Pentecôte chrétienne, des Parthes avaient été à Jérusalem témoins des

[1] Comp. I *Esdr.*, IV, 2 et suiv.; II *Mach.*, VI, 2. — Josèphe, *Antiq.*, XI, VIII, 2; XIII, III, 4. — [2] *Esth.*, II, 8, 11; III, 2; VII, 10. — [3] I *Esdr.*, VII, 14; *Esth.*, I, 14; V, 1 et suiv. — [4] *Dan.*, VI, 1 et suiv.; *Esth.*, III, 12 et suiv.; VIII, 14. — Xénophon, *Cyrop.*, VIII, VI, 17.

[5] Ausland, année 1851, p. 961.

grands prodiges que Dieu y avait opérés (*Act.*, II, 9) et en avaient porté la connaissance dans leur pays natal. Ainsi que nous l'apprend une ancienne tradition, les apôtres saint Simon et saint Jude prêchèrent l'Evangile en Perse, et dans la suite le zélé et docte Marès cultiva avec soin cette semence de la foi. Vers le milieu du quatrième siècle s'éleva subitement une tempête violente contre le christianisme, et des milliers de confesseurs de Jésus-Christ tombèrent sous la hache impitoyable des bourreaux qui, par l'ordre du défiant et cruel roi des Parthes, Sapor II (379 ap. J.-C.), fut promenée partout. De l'an 420 jusqu'en 450, la fureur païenne s'enflamma de nouveau contre les chrétiens, parce que Abdas, évêque de Suse, avait renversé un temple du feu. Néanmoins, l'hérésie nestorienne, qu'un grand nombre d'évêques favorisèrent, nuisit à l'Eglise de Perse beaucoup plus que les plus dures persécutions.

La charité maternelle de l'Eglise catholique romaine ne se lassa point, et au commencement du quatorzième siècle, elle fit partir de Pérouse avec plusieurs compagnons le dominicain Franco, religieux plein de zèle, pour aller prêcher l'Evangile en Perse, où l'activité des missionnaires fut ensuite, dans la contrée d'Irak Adschemi (Agémi), couronnée d'un heureux succès, et un siége métropolitain établi dans la ville de Sultanieh. Au commencement du dix-septième siècle, les religieux carmélites érigèrent aussi un cloître à Ispahan, et des missionnaires d'autres ordres catholiques travaillèrent à Dschoulfa (Djoulfa), Bender-Boucher, Peria, Chizaz, Amadan, Sultanieh et ailleurs. Dans la vue de procurer la réunion des Arméniens schismatiques avec l'Eglise romaine, le pape envoya en 1826 plusieurs prêtres catholiques du rit arménien en Perse, et en 1834 le roi de Perse donna au P. Deuberia, supérieur de la mission arménienne, un firman formel de protection. Durant ce temps-là, les enfants de Saint-Vincent de Paul portèrent aussi en Perse l'ardeur de leur zèle, et ils travaillent à Ourmiah et Chosronah. La mission catholique de Dschoulfa a été rétablie aux frais de la France depuis l'année 1840, et les missionnaires ont fondé à Ispahan et ailleurs des écoles élémentaires. Une maison de mission catho-

lique fut établie à Téhéran dès l'année 1832. Tout récemment les dominicains français ont fondé en Perse une seconde station de mission. L'évêque, Mgr Amanton, formera désormais, pour le spirituel, le centre de toutes ces missions diverses. Le P. Ferrette, protestant converti, du même ordre que Mgr Amanton, et en même temps orientaliste distingué, a, dans ces derniers temps, déployé à Mosoul un zèle digne d'éloges. D'après les rapports les plus récents, les missionnaires catholiques qui habitent en Perse ont, hélas! à lutter contre de nombreuses et pénibles difficultés; car non-seulement la politique ombrageuse et défiante de la Russie et de l'Angleterre leur suscite de sérieux obstacles, mais la jalousie et le fanatisme des méthodistes américains mettent tout en œuvre pour arrêter ou anéantir les progrès de la religion catholique. Les chrétiens catholiques de Perse sont, au for spirituel, soumis à la juridiction de l'évêque de Babylone, qui a son siége à Bagdad, et qui est en outre chargé du vicariat apostolique d'Ispahan [1]. Les autres chrétiens de Perse, séparés de l'unité catholique, les *jacobites*, les *sabéens* et les *chrétiens de saint Jean*, habitent les rives de l'Euphrate dans le district de l'ancienne Susiane, et ils ont des cloîtres fortifiés, dont la plupart sont fort anciens. Depuis l'Ararat jusqu'à Bagdad, ces chrétiens de confessions diverses ont cependant conservé la foi en Jésus-Christ, et ils observent jusqu'à cette heure, avec une grande exactitude, le rit que l'antiquité leur a transmis [2]. Dans les autres parties de la Perse, l'islamisme domine encore, et il forme un obstacle insurmontable à tout mouvement intellectuel et à toute amélioration.

[1] *Ann. de la propagat. de la foi*, 1847, n° 76, p. 120 et suiv. — Cf. P.-Ch. de Saint-Aloys, dans *Freiburg. Kirchenlexicon*, VIII, 306 et suiv.

[2] *Visits to the monasteries of the Levant*, par Rob. Curzon.

CHAPITRE III.

ÉTATS ET CONTRÉES MOINS CONSIDÉRABLES.

§ 34. Pays d'Aram des deux fleuves (Mésopotamie).

Après avoir exposé, relativement aux contrées qui furent les berceaux des plus anciennes et des plus fameuses monarchies, de la monarchie babylonico-chaldéenne, de la monarchie assyrienne, médique et persique, ce qu'il y avait de plus important et de plus nécessaire, sous le rapport politico-géographique, pour l'exacte et complète intelligence des Livres sacrés, nous plaçons les pays et portions de pays qui formèrent des petits Etats indépendants, mais qui, ou bien tombèrent sous la puissance des grandes monarchies dont il vient d'être parlé, ou bien furent assujétis à la domination des Séleucides et des Romains.

Cette étendue de pays qui, située entre les deux fleuves de l'Euphrate et du Tigre (§ 17), est bornée au nord par les montagnes du Taurus, s'étend en descendant jusqu'au golfe Persique et remplit environ cinq degrés de latitude (37-33), est appelée dans les auteurs sacrés ARAM DES DEUX FLEUVES (אֲרַם נַהֲרַיִם) ou bien PLAINE d'Aram (פַּדַּן אֲרָם), ou bien encore CAMPAGNE d'Aram (שְׂדֵה אֲרָם), et dans les auteurs grecs PAYS ENTRE LES DEUX FLEUVES (Μεσοποταμία)[1]. Le nom de Mésopotamie, en usage depuis Alexandre le Grand, est encore le plus usité, au lieu que la dénomination arabe *El-Dschesira* (c'est-à-dire la presqu'île entre l'Euphrate et le Tigre) n'est proprement connue que des Orientaux.

La partie septentrionale de la Mésopotamie, qui est traversée en divers sens par des chaînes de montagnes et va jusqu'au point où le Chaboras se jette dans l'Euphrate (35° de lat.), était fertile autrefois, et l'est encore aujourd'hui[2]. C'est là que résidaient les patriarches nomades, premiers ancêtres des Hébreux, *Tharé, Abram, Nachor, Aran, Lot* (Gen., XI, 27 et

[1] *Gen.*, XXIV, 10; XXV, 20; *Osée*, XII, 13.
[2] Strabon, XVI, 747. — Niebuhr, *Voy.*, II, 300.

suiv.), et c'est de là qu'*Isaac* reçut son épouse Rébecca. (*Gen.*, xxiv, 1 et suiv.) *Jacob* servit en Mésopotamie comme pasteur, et vit sa maison bénie par l'augmentation de ses richesses et par une nombreuse postérité. (*Gen.*, xx et suiv.) La partie centrale du pays, par laquelle passait, dès les temps les plus reculés, une route pour le commerce et les caravanes, allant des bords de l'Euphrate à Séleucie et à Babylone (actuellement d'Ana à Bagdag), était une contrée plane, dépourvue d'eau et en partie déserte, tandis que l'extrémité de la plaine du côté du sud avait, grâce à la culture, atteint le plus haut point de fertilité. Les voyageurs parlent encore aujourd'hui du riche terrain d'alluvion sur lequel se rencontrent de nombreuses collines formées de décombres, et différents monuments attestant que le pays fut habité dès la plus haute antiquité.

Les plus anciens habitants de la Mésopotamie furent les Chaldéens, dont Tharé, père d'Abraham, se sépara pour passer dans le pays de Chanaan. (*Gen.*, xi, 31.) Vers 300 avant Jésus-Christ, on voit le chef d'un petit Etat placé sur les bords de l'Euphrate, appelé Chusan-Rasathaïm, auquel les Israélites sont assujétis pendant huit ans, jusqu'à ce que le juge Othoniel les délivre de ce dominateur, et leur procure ainsi une paix de quarante ans. (*Jug.*, iii, 8 et suiv.) La Mésopotamie ne forma du reste jamais dans sa totalité un royaume indépendant. Les populations de ces contrées furent, dans la suite des temps, assujéties aux grandes monarchies asiatiques, et le pays lui-même fut, après la domination des Séleucides, ravagé et désolé de toutes manières par la guerre et les invasions des ennemis. Depuis 1516, la Mésopotamie fait partie de l'empire ottoman et comprend les quatre pachaliks de Racca, de Diarbékir, de Mosoul, et une partie du pachalik de Bagdad [1].

Sous le nom de Mésopotamie, dans le sens strict, on comprend le pays entre l'Arménie et Bagdad. La partie de la Mésopotamie placée sur la côte orientale du Tigre formait autrefois une des parties intéressantes de l'Assyrie (§ 22).

[1] Hammer, *Staatsverfassung des Osm. Reiches*, II, 263 et suiv.

§ 35. Lieux les plus anciens de la Mésopotamie.

Les Livres saints nous designent Ur des Chaldéens (אוּר כַּשְׂדִּים) comme le premier séjour de Tharé et d'Abraham. (*Gen.*, xi, 27; xv, 7.) L'histoire romaine fait mention d'un château fort d'Ur dans la partie nord-est de la Mésopotamie, au pied des montagnes du Kourdistan [1], à l'endroit même où s'éleva plus tard la ville d'Edesse, qui, après des dévastations réitérées, porte présentement le nom d'Orfa (Ourfa), et est située à un jour de marche à l'est de l'Euphrate, dans la contrée de Diarbékir. On montre encore à Orfa, au rapport de Rabbi Jos. Schwarz (p. 270), l'emplacement de la maison qu'Abraham habita. Dans l'opinion d'archéologues plus modernes, *Ur des Chaldéens* aurait occupé la place où est Varka de nos jours; K. Loftus y a découvert tout récemment un vaste terrain rempli de tombeaux. Les sarcophages d'argile cuite sont couverts de figures de soldats qui portent une courte tunique avec de longs habits dessous et une épée au côté. On trouve aussi dans les sarcophages des ornements d'or, d'argent, de fer, de cuivre et de verre [2].

Haran (חָרָן, Septante Χαῤῥάν) est mentionné dans l'histoire des patriarches comme étant le lieu où mourut Tharé, père d'Abraham, et où habitait Laban avec ses filles Lia et Rachel. (*Gen.*, xi, 32; xxix, 1.) Le prophète Ezéchiel (xxvii, 23) cite aussi Haran parmi les villes qui étaient en relation de commerce avec Tyr. Dans la suite, la localité reçut des Grecs et des Romains le nom de Carres. (Ptolém., V, xviii.) Haran, qui n'est plus de nos jours qu'une petite localité à deux jours de marche au sud-est d'Orfa, est très-visité par les Juifs. On y montre encore le tombeau de Tharé [3].

La ville d'Elassar (אֶלָּסָר, qui paraît dans la Vulgate sous le nom de Pontus), où régnait le roi Arioch (*Gen.*, xiv, 1), est sans doute identique avec Thalassar d'Isaïe (xxxvii, 12), et

[1] Amm. Marcell., XXV, viii.

[2] Cf. *Deutsches Kunstblatt*, 2 sept. 1850, p. 279. — Ausland, 1851, p. 1059.

[3] J. Schwarz, *Das heil. Land*, p. 270.

l'on doit la reconnaître dans la colline Tel-Afer d'aujourd'hui, qui est au sud-est de Haran. On peut aisément conclure des constructions qui se trouvent au pied de la hauteur, que Tel-Afer était autrefois une ville de grande importance. Ses habitants actuels sont Turcomans d'origine, et ils parlent turc. Du château situé sur la colline, la vue se développe sans rencontrer d'obstacle sur une immense plaine déserte qui s'étend vers l'orient jusqu'à l'Euphrate, et sur laquelle plus de cent collines de ruines rappellent le souvenir de l'ancienne puissance assyrienne [1].

§ 36. Etat du christianisme en Mésopotamie.

Depuis le cinquième et le sixième siècle de l'ère chrétienne, pèse sur les habitants de la Mésopotamie le lourd châtiment de leur rupture avec l'Eglise catholique romaine. En 1730, le missionnaire Baillet, de l'ordre des carmes, ne trouva plus que quelques catholiques à Bagdad; encore ne pouvaient-ils exercer les fonctions du culte catholique qu'avec bien des dangers. Depuis lors les Chaldéens des pachaliks de Bagdad, de Mosoul et de Diarbékir se sont réunis au Saint-Siége. Vers le milieu du dix-huitième siècle, des missionnaires de différents ordres, carmes, dominicains, capucins, théatins et jésuites, exercèrent leur zèle en fondant des hospices à Bassora, à Bagdad, à Mosoul, à Mardin, à Orfa et à Diarbékir. Le carme *Bernard,* prédicateur français distingué, contribua beaucoup, en qualité d'évêque de Babylone, à faire ériger à Paris, en 1640, un séminaire pour les prêtres chaldéens. Vers la fin du siècle passé, l'évêque catholique de Mosoul convertit beaucoup de nestoriens et de jacobites, de même que l'évêque de Babylone; le P. Alexandre Coupperie augmenta considérablement, depuis 1825, le nombre des catholiques. Actuellement la congrégation des melchites syriens a près de trente prêtres qui remplissent les fonctions de prédicateurs de la foi en Mésopotamie. Les religieux carmes, qui ont envoyé en Asie cinquante missionnaires, ont de leur ordre un

[1] J.-A. Layard, *Ninive,* p. 166 et suiv.

préfet apostolique de Mésopotamie et de Perse, de qui dépendent les hospices de Bagdad, de Bassora, de Mosoul, de Mardin et d'Ispahan. A Diarbékir, appelé autrefois Amida, sur le Tigre supérieur, au sud-ouest d'Erzéroum, se trouve un établissement de missionnaires catholiques, qui propagent au loin autour d'eux les bienfaits de notre sainte religion [1].

§ 37. Pays d'Aram (Syrie).

Le pays d'Aram (אֲרָם), dont il est parlé dans l'Ancien Testament, fut peuplé par les descendants d'Aram (§ 16). Il était borné au nord par les montagnes du Taurus, à l'est par le Tigre, au sud par la Babylonie et le désert arabique, à l'ouest par le pays de Chanaan, la Phénicie et la mer Méditerranée. Les Grecs et les Romains donnèrent à ce vaste pays le nom de Syrie (Συρία), tandis que dans la version latine adoptée par l'Eglise les dénominations de SYRIE et d'ASSYRIE sont employées indistinctement, parce que la Syrie passa sous la domination des Assyriens (§ 26). La Syrie jouit d'un avantage qui mérite d'être remarqué; c'est que les montagnes qui s'élèvent dans son centre versent les eaux en si grande abondance sur sa partie méridionale qu'elles peuvent en envoyer en quantité suffisante même aux pays voisins. Dans cette partie considérable du pays, à laquelle appartenait aussi la Mésopotamie, on parlait la langue araméenne, c'est-à-dire la langue syro-chaldaïque, dialecte sémitique qui, à l'époque d'Isaïe, était également compris et des hauts fonctionnaires assyriens et des principaux Israélites [2]. La religion des anciens Araméens était le culte de la nature symbolisé; les dieux qu'on honorait, Baal et Astarthé (le soleil et la lune), étaient les forces de la nature déifiées et personnifiées sous forme de mythes, ce qui avait pareillemement lieu chez les Babyloniens et les Phéniciens [3].

[1] *Annales de la propagation de la foi,* année 1833, n° 3.
[2] IV *Rois,* XVIII, 36; *Is.,* XXXVI, 11; I *Esdr.,* IV, 7.
[3] *Jug.,* X, 6; II *Paralip.,* XXVIII, 33. — Comp. Movers, *Die Phœnicier,* p. 148 et suiv.

Dans le Nouveau Testament, on s'est conformé pour la *Syrie* aux délimitations romaines, et d'après ces délimitations on comprend sous ce nom tout le pays qui touchait du côté de l'est à l'Euphrate et au désert d'Arabie, du côté de l'ouest à la mer Méditerranée, vers le sud à l'Egypte et à l'Arabie Pétrée, et vers le nord au mont Amann[1] (*a*). La Palestine et la Phénicie y étaient par conséquent comprises, tandis que la Mésopotamie en était exclue. La Syrie de nos jours, appelée par les Arabes *Barr-esch-Scham* (le pays à gauche), et par les Turcs Soristan (Souristan), renferme pareillement la Palestine et la Phénicie, et comprend le pays entre l'Euphrate, le désert d'Arabie et la mer Méditerranée. La *Syrie,* qui depuis 1840 a été de nouveau assujétie au sultan par l'intervention des grandes puissances européennes, recèle dans son sein actuellement déchiré, des habitants qui, sous le rapport de l'origine et du caractère national, offrent la plus grande variété, et néanmoins ont plus ou moins conservé jusqu'à ce jour l'originalité de ceux qui les ont précédés[2]. Les Syriens, comme les vrais descendants des plus anciens habitants du pays des montagnes, portent sur leur personne, ainsi que les Arméniens, quelque chose d'individuel et de caractéristique, à quoi on peut sans peine les reconnaître. On remarque en eux, en divers points, beaucoup de traits de ressemblance avec les Perses, et ils portent, de même que ces derniers, une barbe forte et d'un noir brillant. Ils sont de haute stature et bien faits; ils ont les sourcils longs et noirs, et tout en eux dénote une origine noble et vénérable. Sous le rapport de la religion, ils se partagent en chrétiens, juifs, mahométans et sectaires.

Le climat de la Syrie, dans le sens restreint, offre, comme dans tous les pays de montagnes, la plus grande variété dans la même saison et dans la même zône. Si les hautes régions des montagnes sont couvertes de neige depuis le mois de novembre

[1] *Luc,* II, 2; *Act.,* XV, 23, 41. — Hérod., I, VI, 72.

[2] *Syrien im Jahre* 1840, par le Dr Franç. Allioli, médecin en chef de la marine autrichienne. Vienne, 1842, p. 5 et suiv.

(*a*) Aujourd'hui Alma-Dagh, petite chaîne qui se détache du Taurus et sépare le pachalik d'Alep de ceux d'Itchil et de Maroch. (*Trad.*)

jusqu'au mois de mars, dans les pays de côtes (à Tripoli, à Beyrouth, à Saïda), les fleurs du printemps étalent leurs couleurs dès le mois de janvier. Dans la plus grande partie de la Syrie septentrionale, le climat est plus tempéré qu'on ne devrait l'espérer sous cette latitude ; on n'y connaît ni les chaleurs brûlantes de l'été, ni le froid rigoureux de l'hiver. La Syrie de nos jours, qui, y compris la Palestine, se compose des pachaliks de Trablos (Tripoli), d'Acre, d'Alep et de Damas, s'étend depuis le 31° de latitude nord jusqu'au 37°, entre l'Asie mineure, la mer Méditerranée, l'Egypte, le désert et l'Euphrate. Et néanmoins cette partie si vaste de l'empire des Osmans ne compte qu'environ 2 millions et demi d'habitants, mélange confus de nationalités, de Juifs et de Perses, de Grecs et de Latins, de Francs et d'Arabes, de Maronites et de Métuels.

§ 38. La chaîne du Liban.

La principale montagne de Syrie est le Liban (לְבָנוֹן, c'est-à-dire la montagne blanche). Le nom de Liban lui fut donné soit à cause de la neige qui couvre constamment ses pics les plus élevés (*Is.*, XVIII, 14 et suiv.), lesquels atteignent jusqu'à 12,000 pieds, soit à cause de la teinte grisâtre de sa roche. Les poètes arabes disent que le Liban porte l'hiver sur sa tête, sur ses épaules le printemps, dans son sein l'automne, et que l'été sommeille à ses pieds. Deux chaînes de montagnes courent du nord au sud ; l'une à l'occident, le Liban, dans le sens strict, s'étend sur les bords de la mer Méditerranée, et reçoit vers une éminence, en face de Sidon, le nom de *Hor* (*Nomb.*, XXXVII, 7, 8 (*a*). La chaîne orientale, l'Antiliban, commence un peu plus bas que le fleuve Léontes (Nahr-el-Litany), se dirige d'abord du côté de

(*a*) La citation est inexacte ; il n'y a pas trente-sept chapitres dans les *Nombres*. En outre, nous avons vérifié tous les passages de l'Ecriture où se lit le nom de Hor, et il n'en est aucun qui puisse convenir à un point quelconque des montagnes du Liban. Nous n'avons non plus trouvé ce nom donné au Liban dans aucun auteur. (Voy. Rammer, *Palæst.*, 26. — Rosenmül, *Handb. d. bibl. Alterth.*, t. I. — *La Syrie en* 1840, p. 245 et suiv.)

l'orient, puis parallèlement à la chaîne occidentale, du côté du nord, et est généralement citée dans les Ecritures sous le nom de LIBAN. (*Cant. des cant.*, VII, 4.) Cette partie majestueuse de la chaîne orientale, qui court au nord-est de la Palestine, et qui forme la limite la plus extrême du pays des Israélites à l'est du Jourdain, s'appelait HERMON[1]. Les Sidoniens l'appelaient aussi SARION, et les Amorrhéens SANIR; certaines parties de l'Hermon portaient le nom de SIÓN et d'AMANA[2]. Les Arabes de nos jours désignent le sommet (le double sommet) de l'Hermon sous le nom commun de DSCHÉBEL-ES-SCHEIKH (tête de montagne), avec son prolongement vers le sud le DSCHÉBEL-HEISCH[3]. C'est J. Welson qui, le premier et tout récemment, a fait remarquer le double sommet de l'Hermon, particularité qui était jusque-là restée inaperçue, et qui donne l'explication de l'expression *montagnes d'Hermon*. (Ps. XLI, 7.) *La rosée* fertilisante de l'*Hermon* (Ps. CXXXII, 3) se fait encore présentement remarquer dans le beau tapis de verdure des prairies, des terres ensemencées et des campagnes. Outre le DSCHÉBEL-ES-SCHEIKH, les naturels du pays distinguent encore deux autres sommets du Liban, le MAKMEL, qui s'élève à 8,800 pieds, et le SANNIN, haut de 6,800 pieds. Le circuit de la montagne du Liban, qui a la forme d'un fer à cheval, est d'environ 100 milles.

La roche du Liban est le calcaire primitif avec des bancs de craie, où se rencontrent des pétrifications de poissons à une hauteur de 3,000 pieds. Le Liban et l'Antiliban envoient des fleuves vers toutes les régions du monde. Déjà le Cantique des cantiques (IV, 15) parle *d'un puits d'eaux vives qui coulent avec impétuosité du Liban*. Le mont vénéré est mis comme figure des bénédictions, de la stabilité et de l'amabilité; et l'Eternel adresse par le prophète à Israël revenant à lui, ces paroles : *Je serai comme une rosée, Israël gémira comme le lis, et sa racine poussera comme celles des plantes du Liban. Ses branches s'étendront, sa gloire sera semblable à l'olivier, et son odeur*

[1] *Jos.*, XII, 1; XIII, 5. — [2] *Deutér.*, III, 8, 9; IV, 48; *Cant. des cant.*, IV, 8.
[3] Russegger (*Reise*, III, 211), porte le plus haut pic du Dschébel-es-Scheikh à 9,500 pieds et le plateau du Dschébel-Heisch à 3,000.

comme celle du Liban. Sa mémoire sera comme le vin du Liban. (Osée, XIV, 6 et suiv.) Encore présentement, le vin cultivé sur les versants du Liban, et qui est connu sous le nom de *vino d'oro* (vin d'or), est très-renommé[1]. Il y avait aussi dans les temps anciens beaucoup de bêtes sauvages sur le Liban; car il est dit dans le prophète : *Le Liban ne suffirait point pour entretenir le feu* (de l'autel), *et ses animaux seraient trop peu de chose pour un holocauste* (pour offrir à l'Eternel un sacrifice digne de lui). *Is.*, XL, 16.

C'est surtout des cèdres du Liban qu'il est très-fréquemment fait mention dans la sainte Ecriture. Le cèdre qui appartient au genre des aciculaires, et a beaucoup de ressemblance avec le pin et le mélèze, donne un bois sans nœud (*a*) et comme incorruptible, dont on se servait spécialement pour la charpente des toits, pour faire des tables et des mâts de vaisseaux. Salomon reçut de Hiram, roi de Tyr, des cèdres et des pierres pour la construction du temple[2]. Il ne se trouve plus aujourd'hui, comparativement aux anciens temps, que peu de cèdres sur le Liban. *J. Roth* qui, de Balbeck, visita en 1837 la forêt de cèdres près Betscherri (Beschirrai), en porte le nombre à trois cents. Au milieu il trouva la forêt un peu plus claire; il y a sur ce point cinq cèdres, presque égaux en circonférence (9 pieds de diamètre), que l'on considère comme contemporains de Salomon. D'autres se divisent, à une certaine hauteur, en cinq ou six rameaux qui, sortant d'une même souche, forment comme autant d'arbres distincts, entés sur le tronc commun, et dont le périmètre est tel que deux hommes ne peuvent les embrasser. Leur sommet, qui est en rapport avec leur grosseur extraordinaire, s'élève majestueusement vers le ciel et forme comme un vaste dôme de verdure. La région des cèdres s'étend jusqu'à la hauteur d'environ 6,000 pieds de Paris[3]. Les cèdres servaient communé-

[1] L'archiduc Maximilien de Bavière, *Wanderung nach d. Orient*, p. 253 et suiv.

[2] III *Rois*, V, 1 et suiv.; comp. *Ezéch.*, XXVII, 5.

[3] Comp. Schubert, *Reise*, III, 351 et suiv.

(*a*) Le tronc est très-noueux. *(Trad.)*

ment de figures aux auteurs sacrés. Ezéchiel (xxxi, 3) compare le roi d'Assyrie et son royaume au cèdre. *Voici*, dit-il, *Assur; il était comme un cèdre sur le Liban; son bois était beau, ses branches étendues, sa tige haute, et au milieu de ses branches épaisses et touffues se dressait son sommet.* Isaïe (ii, 13) appelle les arrogants et les orgueilleux *des cèdres du Liban*, et le Chantre d'Israël (*Ps.* xci, 13) dépeint la gloire durable de l'homme pieux en ces termes : *Le juste fleurira comme le palmier, il grandira comme le cèdre du Liban.*

Les pèlerins qui veulent faire une excursion aux cèdres du Liban se rendent de Beyrouth à Tripoli, et par Eden jusqu'à la hauteur de Makmel. Le plateau sur lequel s'élèvent les cèdres est fermé, du côté de l'orient, par la ceinture en hémicycle des derniers sommets du Makmel, et borné à l'occident par de hauts rochers qui descendent dans la vallée des Saints (Kadischa). Là, les cèdres, disséminés sur cinq collines, forment une petite forêt qui charme par la fraîcheur de son ombrage et qu'animent de leurs chants de nombreux oiseaux. Tout-à-fait dans ces derniers temps, on a bâti au milieu de la forêt une petite chapelle près de laquelle habitent un prêtre maronite et un moine latin. Les arbres dont il est si souvent fait mention dans les Livres saints sont placés à 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, tandis que le sommet du Makmel, qui leur sert d'abri, s'élève à 8,800 pieds. On compte encore douze de ces cèdres majestueux qui, comme les patriarches du monde des plantes et les contemporains des récits bibliques, ont échappé aux tempêtes des temps; ils sont grouppés sur deux collines : cinq autour de la chapelle, et sept sur une éminence voisine. Le célèbre naturaliste Russegger (*Reise*, III, 715) prétend que ces troncs, eu égard à leur grosseur et à leur épaisseur, de même qu'au terrain pierreux et à la hauteur où ils sont placés, comptent au moins deux mille ans. Ces Nestors du règne végétal qui, à 4 ou 5 pieds du sol, se partagent en plusieurs troncs, ont plus de 40 pieds de circonférence et au delà de 50 pieds de hauteur. Les autres cèdres évidemment sont d'une date beaucoup moins reculée. Ils ont, il est vrai, la même hauteur que les anciens; mais leur diamètre n'excède pas

celui de nos gros sapins. La totalité des cèdres peut aller encore actuellement, suivant les rapports les plus récents, à trois cent quatre-vingts. Le feuillage toujours vert des cèdres, dont le bois est d'une fibre dense et très-dure, répand une agréable odeur. Chaque année le Patriarche maronite fait aux cèdres un pèlerinage auxquels s'adjoignent aussi les habitants des villages voisins. On ne voit néanmoins plus aucune trace des autels en pierres dont parlent les anciens voyageurs [1]. Le pays montagneux du Liban est présentement divisé en seize districts.

§ 39. Fleuves de la Syrie.

Outre l'Euphrate et le Tigre (§ 17), il est fait mention dans les récits bibliques des fleuves de Syrie qui suivent.

Le fleuve Chobar (כְּבָר) ou Chaboras, présentement appelé Chabour. Il prend sa source dans le rameau méridional du Taurus et se jette dans l'Euphrate près de Charchémis (כַּרְכְּמִישׁ), le Circesium des Grecs et le Kerkisieh de nos jours (§ 17). C'était près du fleuve Chobar que le prophète Ezéchiel (I, 1; III, 23; X, 15) instruisait et consolait les Juifs, compagnons de sa captivité.

L'Eleuthérus, aujourd'hui Nahr-el-Kébir, qui a sa source sur le Liban et se décharge dans la mer Méditerranée, au nord de Tripoli. Ce fleuve formait autrefois la limite entre la Syrie et la Phénicie. (I *Mach.*, XI, 7; XII, 30.)

Le Pharphar (IV *Rois*, V, 12), qui a sa source sur le Liban, non loin du village actuel de Fidschi, à six lieues environ au nord-ouest de Damas. Il se dirige au sud-est vers Damas, et se réunit à l'Abana; on le nomme actuellement Fidscheh.

L'Abana ou Amana, appelé chez les Grecs Chrysorrhoas, dans le Talmud *Karmiun* et présentement *Barrada* (le fleuve froid), traverse en plusieurs bras le riche et magnifique pays de Damas, et se jette dans le Barh-el-Merdsch, à sept lieues à l'est de Damas. Le Syrien Naaman s'écriait autrefois : *L'Abana et le*

[1] Jacq. Mislin, *Voyage*, I, 272 et suiv.

Pharphar, fleuves de Damas, ne valent-ils pas mieux que toutes les eaux d'Israël? (IV Rois, v, 12; comp. Cant. des cant., IV, 8.)

Par le fleuve qui coule vers l'Ahava (I *Esdr.*, VIII, 15), on pourrait entendre le grand torrent *al-Dhab* qui ne coule qu'en hiver, et qui est à 20 milles à l'est d'Alep. On extrait du sel des eaux stériles de ce torrent, non loin du village d'al-Tilp [1].

Outre ces fleuves mentionnés dans la Bible, la géographie ancienne nomme aussi l'ORONTE, qui est désigné chez les Arabes sous le nom d'El-Aasi (le récalcitrant). Il prend sa source sur le côté oriental du Liban, au nord de Baalbek (Héliopolis), court du sud au nord, et tombe dans la mer non loin de Séleucie (actuellement Kapse).

Le fleuve LÉONTE, qui a sa source au sud de Baalbek (Balbek), et traverse la plaine d'AL-BAKAA-TACHTANI, située entre le Liban et l'Antiliban. Aujourd'hui le Léonte se nomme dans son cours supérieur Nahr-el-Litany, dans son cours inférieur Nahr-el-Kasiminyeh, et a son embouchure dans la mer Méditerranée au nord de Tyr.

Le fleuve LYCUS, appelé actuellement Nar-el-Kelb, se décharge dans la mer au nord de Beyrouth, tandis que l'ADONIS, aujourd'hui Abraïm (Ibrahïm), mêle ses eaux à celles de la mer au sud de Byblos (Gébal). Les autres fleuves qui se jettent plus au nord dans la mer Méditerranée sont désignés dans la nouvelle géographie sous les noms de NAHR-EL-JAUZEH, NAHR-EL-ASPHOUR, NAHR-ABOU-ALY, NAHR-EL-BARID, etc.

§ 40. Etat de Damas.

L'histoire d'Aram (de Syrie), en ce qui regarde les temps anciens, se divise en autant d'histoires particulières qu'il y avait de villes un peu remarquables dans le pays, car chaque ville de quelque importance avait son roi particulier. Parmi les Etats qui existaient en Syrie, le principal est celui de Damas (אֲרַם דַּמֶּשֶׂק), qui comprenait le territoire autour de DAMAS. Dans l'histoire du

[1] J. Schwarz, p. 321.

peuple d'Israël, cet état est ordinairement en guerre avec Chanaan. David réduisit les Damascénois sous sa domination ; car il est dit : *David mit des garnisons dans la Syrie de Damas ; la Syrie lui fut assujétie et lui paya tribut ; et le Seigneur le conserva dans toutes les guerres qu'il entreprit.* (II Rois, VIII, 6.) Toutefois sous Salomon, Razon, fils d'Eliada, reconquit l'indépendance, se fit roi de Damas et se mit en même temps à la tête des autres petits Etats de Syrie. (III *Rois,* XI, 23 et suiv.; XX, 1 et suiv.) Dans la suite, Asa, roi de Juda, fit alliance avec BÉNADAD, roi de Damas, qui battit ensuite Baasa, roi d'Israël. (III *Rois,* XIV, 16 et suiv.) Sous Achab, roi d'Israël, BÉNADAD II fut vaincu et forcé de faire la paix. (III *Rois,* XX, 1 et suiv.) Plus tard Israël et Juda combattirent ensemble contre les Damascénois. (III *Rois,* XXII, 1 et suiv.)

Sous le règne de Joram, roi d'Israël (896-884 av. J.-C.), les Syriens causèrent de nouveaux troubles sur le territoire des Israélites, et Hazael, roi de Damas, ravagea les possessions à l'est du Jourdain, assiégea Jérusalem et s'assujétit Israël [1]. Jéroboam, au contraire, recouvra par les armes son indépendance et rétablit les frontières d'Israël. (IV *Rois,* XIV, 25 et suiv.)

Après des combats réitérés, RASIN, roi de Damas, s'allia avec Phacée (Pekah), roi d'Israël, ce qui inspira à Achaz, roi de Juda, la pensée d'appeler à son secours Téglathphalasar, roi d'Assyrie. Téglathphalasar mit Rasin à mort, fit, selon la prédiction des prophètes, la conquête de Damas, et annexa le territoire damascénois au royaume d'Assyrie. (*Is.,* VII, 1 et suiv.; VIII, 4; X, 1 et suiv.) Depuis lors Damas passa sous la domination des grandes puissances qui se succédèrent en Orient, des Assyriens, des Chaldéens, des Perses, des Séleucides, des Romains, et se soutint ou tomba selon la fortune de ses maîtres [2].

[1] IV *Rois,* VI, 8 et suiv.; VII, 1 et suiv.; XIII, 3, 22; *Amos,* I, 3. — [2] *Is.,* VII, 1; *Jér.,* XLIX, 23 et suiv.

§ 41. La ville de Damas.

La capitale de l'Etat dont il vient d'être parlé était Damas, appelée par les Hébreux DAMMÉSEK et DARMÉSEK, par les Syriens DARMÉSOUK, et par les Arabes de nos jours simplement EL-SCHAM (Syrie) et aussi DIMISCHK. C'est une des villes les plus anciennes (*Gen.*, XIV, 15; XV, 3), et elle est située dans la contrée aussi belle que fertile qui s'étend au pied de l'Antiliban. Les Orientaux appellent les environs de la ville le *Paradis de la terre*, l'*Anneau aux mille couleurs du cou de la colombe*, le *Collier de la beauté*[1]. La plaine, de plusieurs milles carrés, est une mer verdoyante de vergers et de jardins; elle est à 2,200 pieds au-dessus du niveau de la mer, et porte le nom de vallée de Goutha. Comme Damas se trouvait sur la route de jonction entre l'Asie orientale et l'Asie occidentale, le commerce et l'industrie y étaient très-florissants. (*Ezéch.*, XXVII, 18.) Une route allait, en tournant l'Antiliban et la montagne d'Hermon, de Damas au lac de Tibériade; puis du lac de Tibériade à Acre, à Tyr et au Carmel, tandis qu'une autre se dirigeait par-dessus le Liban, vers Sidon et TYR. La route du milieu, appelée la voie de la mer *(via maris)* conduisait aux villes maritimes de Phénicie qui avaient des ports.

La ville partagea aux différentes époques de son histoire le sort de ses dominateurs. De la domination des Assyriens et des Perses, elle passa sous celle des Séleucides, et pendant que ces derniers régnèrent, un grand nombre de Juifs vinrent s'y fixer. Dans l'histoire du Nouveau Testament, la conversion miraculeuse de SAUL, appelé depuis PAUL, a rendu Damas célèbre. SAUL (35 apr. J.-C.), dans son zèle ardent à persécuter les confesseurs de Jésus, avait obtenu du Sanhédrin ou grand conseil des Juifs, des lettres qui lui donnaient tout pouvoir pour Damas. Comme il approchait de cette ville (près d'un pont, selon la tradition), il se vit tout-à-coup environné d'une lumière éclatante.

[1] Comp. Hammer, *Gesch. d. Osm. Reiches*, I, 765; II, 482. — A. Kremer, *Topographie von Damascus,* dans les *Mémoires de l'académie impériale des sciences*. Vienne, 1854.

Dan. Il forma deux corps de ses gens, et venant fondre sur les ennemis durant la nuit, il les défit et les poursuivit jusqu'à Hoba, qui est à la gauche de Damas. (Gen., XIV, 14 et suiv.) Il existe au rapport de Troïlo [1], à une demi-lieue au nord de Damas, un village qui est encore appelé Hoba. Une vallée près de Damas portait le nom d'*Eden*. (*Amos,* I, 5.) Pour distinguer cette vallée de l'Eden, séjour des premiers hommes (§ 6), les Massorèthes ponctuèrent ce nom avec deux ségols (עֶדֶן). Quelques archéologues ont cru que par Eden il fallait entendre la vallée entre le Liban et l'Antiliban. Un village Maronite considérable, à quatre milles géographiques au sud-est de Tripoli et à une lieue environ au nord-ouest de la forêt de cèdres du Liban, porte encore présentement le nom d'Eden. Ce village est élevé de 4,454 pieds au-dessus de la mer; il compte en été une population d'environ 3,000 âmes; il a plusieurs églises et chapelles avec un siége épiscopal [2].

Le village de CHELBON (*Ezéch.,* XXVII, 18), s'est vraisemblablement conservé dans le village actuel de HALBUM, renommé pour son bon vin, et situé à 10 milles anglais au nord-ouest de Damas.

ZÉPHRONA (זִפְרֹנָה), lieu sur la limite de Chanaan du côté du nord (*Nomb.,* XXXIV, 9), était, selon toute apparence, non loin de la montagne actuelle de DSCHÉBEL-SIFIRA, au nord-est de Damas [3].

§ 43. Etat d'Aram-Soba.

On peut supposer avec beaucoup de vraisemblance, que l'Etat peu considérable d'Aram-Soba (אֲרַם צוֹבָה), qui avait ses rois propres, portant en général le nom d'Adaréser, était situé partie en deçà partie au delà de l'Euphrate et qu'il s'étendait du côté du sud jusque dans le voisinage de Chanaan [4]. Dès le temps de Saül, Aram-Soba montra des dispositions hostiles à l'égard des Israélites

[1] *Oriental Reisebeschr.,* p. 584. — [2] J. Mislin, *Reise*, I, 283. — [3] J. Schwarz, p. 8. — [4] II *Rois,* VIII, 3, 8; X, 16; I *Paralip.,* XVIII, 3.

(I *Rois*, xi, 47), et David vainquit Adaréser, roi de Soba, auquel les Syriens de Damas avaient porté secours. (II *Rois*, viii, 5.) Les Syriens de Soba se mirent aussi à la solde des Ammonites pour faire la guerre à David. *Les Ammonites voyant qu'ils avaient offensé David, envoyèrent vers les Syriens de Rohob et les Syriens de Soba et firent lever à leurs dépens vingt mille hommes de pied.* (II Rois, x, 6.)

Parmi les villes de ce royaume, l'Ecriture nomme Soba (צוֹבָא, Septante, Σουβά), dont le territoire reçut aussi le même nom. (II *Rois*, x, 6; *Ps.* lix, 2.) Plusieurs habiles interprètes de l'antiquité voient sous cette dénomination la ville de Nesibis des Grecs, sur le fleuve Mygdonius, à deux jours de marche à l'ouest du Tigre[1]. Dans les temps postérieurs, la ville porta aussi, selon Flav. Josèphe (*Antiq.*, XX, iii, 3), le nom d'Antiochia Mygdonia. D'autres veulent voir Soba dans Achad (*Gen.*, x, 10; comp. § 20), tandis que les Juifs prennent Alep de nos jours pour l'ancienne Soba.

Béroth (בֵּרֹתַי), différente de Béroth (Berytus, Beyrouth, § 57) située au nord de Sidon, tomba au pouvoir de David, après qu'il eut vaincu Adaréser. *David prit les armes (les boucliers) d'or des serviteurs d'Adaréser et les porta à Jérusalem. Il enleva aussi une très-grande quantité d'airain des villes de (Bété et) de Béroth.* (II Rois, viii, 7 et suiv.)

La ville actuelle de Biri sur l'Euphrate, à deux journées de marche au nord de Chaleb, où l'on extrait beaucoup de cuivre, doit correspondre au Béroth de la Bible.

La ville de Bété (בֶּטַח), que David conquit sur Adaréser avec Béroth (II *Rois*, viii, 8), s'est peut-être conservée dans la ville actuelle de Métach, à dix-huit milles anglais à l'ouest de Chalé.

Taphsa (תִּפְסַח) était la ville la plus septentrionale du royaume de Salomon. *Car Salomon dominait sur tous les pays qui étaient en deçà du fleuve* (de l'Euphrate), *depuis Taphsa jusqu'à Gaza, et tous les rois de ces contrées lui étaient assujétis.* (III Rois, iv, 24.) Le nom que la ville porta plus tard est Thapsaque, sur la rive occidentale de l'Euphrate. Depuis Séleucus Nicator, elle fut

[1] Assemani, *Biblioth. or.*, III, ii, 367.

mais la Synagogue n'en retira pas de grands avantages[1]. L'empereur Aurélien fit la conquête de la ville, et les Césars Dioclétien et Justinien l'embellirent de superbes édifices. Sous la domination des Sarrasins, tout son éclat disparut successivement, si bien que déjà Abulféda n'en parle plus que comme d'un village où se remarquent des ruines considérables. Les dessins et les plans que R. Wood a donnés des restes somptueux de l'antique cité du désert[2], ont jeté l'Occident dans l'étonnement.

Aujourd'hui Thadmor est réduite à une trentaine de huttes en boue qui se trouvent au milieu des décombres et qui servent d'abris à de pauvres Arabes. Ainsi est vérifié le proverbe : Là où un Osmanli foule le sol, il ne croît même plus un brin d'herbe verte.

§ 46. Les petits Etats d'Aram-Beth-Rohob, Maacha, Gessur et Istob.

Le territoire d'Aram-Beth-Rohob touchait à la limite septentrionale du royaume d'Israël, et il reçut son nom de la ville de Beth-Rohob, située près des sources du Jourdain, au pied de l'Antiliban, non loin de la ville de Dan, auparavant appelée Laïs. (*Jug.*, xviii, 28 et suiv.) Du temps de David, Beth-Rohob avait son roi propre. Les Ammonites, ayant été vaincus par David, cherchèrent autour d'eux du secours parmi les rois araméens, et ils prirent nommément les Syriens de Rohob à leur solde. (II *Rois*, x, 6.)

Aram-Maacha (מַעֲכָה, c'est-à-dire enfoncement), était un petit pays près des limites des tribus de Ruben et de Gad, dans le voisinage de Basan et au sud de Damas. Les Ammonites, au temps de David, prirent aussi, avec d'autres, le roi du petit territoire de Maacha à leur solde[3].

Tout près d'Aram-Maacha, à l'est du Jourdain, était Gessur. (*Deutér.*, iii, 19.) On lit dans le livre de Josué (xiii, 13) que les enfants d'Israël (la demi-tribu de Manassé) ne voulurent point

[1] Comp. P. Matth. Zillober, *Programm über Palmyra*. Augsbourg, 1853.
[2] *The Ruins of Palmyra*. Londres, 1773.
[3] II *Rois*, iii, 3; xiii, 37; xiv, 23.

exterminer les GESSURITES et les MACHATITES. Au temps de Salomon, GESSUR était un petit Etat monarchique, et ce fut chez Tholmaï, son roi, que s'enfuit le perfide Absalon [1].

Le petit pays d'ISTOB (טוֹב), vraisemblablement le même que TUBIN (I *Mach.*, V, 13), est cité avec Saba, Maacha et Gessur (II *Rois*, X, 6 et suiv.), et devait par conséquent se trouver dans le voisinage. JEPHTÉ, ayant été chassé de la maison paternelle, se réfugia sur le territoire d'ISTOB et y demeura jusqu'à ce qu'il fut appelé pour faire la guerre aux Ammonites (*Jug.*, XI, 1 et suiv.). Rabbi J. Schwarz (p. 185) serait porté à placer le pays de TOB sur le rivage oriental de l'extrémité sud du lac de Génésareth, à l'endroit où fut plus tard Hippos et où est aujourd'hui EL-HOUSSÉ.

§ 47. Villes et contrées du pays d'Aram qui appartinrent à la grande monarchie assyrienne.

Ainsi que bien d'autres contrées, le pays d'Aram (la Syrie) fut réduit sous la domination et enclavé dans le puissant royaume des ASSYRIENS (§ 26). Entre les villes araméennes qui leur furent assujéties, les divines Ecritures nomment (IV *Rois*, XIX, 12; *Is.*, XXXVII, 12) :

RÉSEPH (רֶצֶף), dénomination sous laquelle nous pouvons entendre la ville actuelle de RAZAPA, non loin de l'Euphrate, à deux journées de marche à l'orient de Chaleb;

La ville et la contrée de GOZAN (גּוֹזָן), où un grand nombre d'Israélites furent transportés (IV *Rois*, XV, 19; I *Paralip.*, V, 26; *Is.*, XXXVII, 12). Quelques-uns prennent la contrée de Gozan pour la GAUZANITE (Ptolém., V, XVIII), actuellement le KAUSCHAN, entre les fleuves Chaboras et Saccoras, tandis que Keil, dans son Commentaire sur les livres des Rois (p. 489), suppose Gozan dans l'Assyrie.

HABOR (חָבוֹר) était une ville et une petite contrée sur le fleuve Chabor (IV *Rois*, XVIII, 11; XIX, 12). Quelques-uns ont entendu

[1] II *Rois*, III, 3; XIII, 37; XIV, 23.

par HABOR la contrée de Kaboul avec le fleuve Kaboul et la montagne de Chaïbor.

HALA, appelé aussi LAHELA (IV *Rois,* XVII, 6), peut désigner le pays connu plus tard sous le nom de Calachène, au nord de l'Assyrie, ou peut-être l'ARACHOSIE des anciens, hypothèse dans laquelle il faudrait entendre la partie méridionale de l'AFGHANISTAN de nos jours, qui s'étend le long de l'Indus.

La contrée d'EDEN (עֵדֶן), dans la Mésopotamie, non loin de la ville actuelle d'ARDEBIL, était, avec la ville de THALASSAR, le Tel Afer d'aujourd'hui (§ 35), passée sous la domination assyrienne (IV *Rois,* XIX, 12 ; *Is.,* XXVII, 12).

La contrée d'Ara (הָרָא), où des colons israélites furent transportés (I *Paralip.,* V, 26), pouvait correspondre soit à l'ancienne province d'ARIE (Ptolém., VI, XVII), soit au CHORASAN actuel, à moins que par ARA on n'aime mieux entendre l'IRAK de la Perse de nos jours.

SÉPHARVAÏM, ville et contrée de Mésopotamie, était dans les premiers temps un Etat particulier (IV *Rois,* XIX, 13). Pendant la domination assyrienne, des habitants de SÉPHARVAÏM furent transportés comme colons dans le royaume dépeuplé d'Israël. *Le roi des Assyriens fit venir des habitants de Babylone, de Cutha, d'Avah, d'Emath et de Sépharvaïm, à la place des enfants d'Israël* (IV Rois, XVII, 24). Ces populations assyriennes, amenées dans le pays vers l'an 677 avant Jésus-Christ, se mêlèrent dans la suite avec les Israélites qui y étaient restés, et c'est de là que les Samaritains tirent leur origine [1]. La ville appelée SIPPHARA, dans la Mésopotamie méridionale, sur le rivage oriental de l'Euphrate, peut être prise pour SÉPHARVAÏM.

ANA (הֵנַע), ville de Mésopotamie, était située dans une île formée par l'Euphrate, et dépendait aussi des Assyriens [2].

AVA (עִוָּה), capitale d'un petit Etat monarchique, fournit également des colons à Samarie (IV *Rois,* XVIII, 34 ; *Is.,* XXXVII, 13).

[1] Cf. Josèphe, *Antiq.,* X, IX, 7. — Hug, *Freib. Zeitschr.,* VII, 11 et suiv.

[2] IV *Rois,* XVIII, 34; XIX, 13; I *Paralip.,* V, 26; *Is.,* XXXVII, 13. — Comp. Assemani, *loc cit.,* III, II, 717.

Il en est qui voient dans AVA la ville d'Avatha en Phénicie, et d'autres au contraire croient qu'il faut entendre par là la contrée d'AVADIA en Perse [1].

§ 48. La Syrie sous la domination des Séleucides et des Romains.

Après la destruction de la vaste monarchie babylonico-chaldéenne, la Syrie, avec la Phénicie et la Judée, fut annexée à la monarchie persane, et, depuis l'an 330 avant Jésus-Christ, soumise à Alexandre le Grand (§ 42). Après la bataille d'Ipsus, en 301, elle passa à SÉLEUCUS NICATOR, le fondateur de la monarchie des Séleucides, monarchie qui subsista depuis l'an 312 jusqu'à l'an 64 avant Jésus-Christ. Sous SÉLEUCUS NICATOR, beaucoup de Juifs se fixèrent à Antioche et en d'autres lieux de ses Etats, et obtinrent les mêmes droits que les Macédoniens [2]. Afin de jeter plus de jour sur les détails géographiques, nous insisterons en peu de mots sur les rois Séleucides qui furent en contact plus immédiat avec le peuple d'Israël.

ANTIOCHUS (III) le Grand (224 av. J.-C.) vainquit, après plusieurs combats, les Egyptiens à Panéas et s'assujétit toute la Palestine (*Dan.*, XI, 10 et suiv.); mais il fut contraint par la bataille de Magnésie, en Lycie, de faire avec les Romains vainqueurs une paix honteuse. Antiochus le Grand considérait les Juifs comme des sujets fidèles et cherchait à se les attacher de plus en plus par ses faveurs [3].

Avec ANTIOCHUS (IV), surnommé EPIPHANE (175 et suiv.), commença pour les Juifs une période d'oppression et de tortures. Après un combat heureux contre les Egyptiens, le tyran vint à Jérusalem, pilla le temple, porta partout le ravage et le massacre, et tout Israël fut en deuil et en pleurs. Bientôt après il voulut contraindre les Juifs à embrasser le paganisme, et fit placer dans le temple la statue de Jupiter Olympien. Alors s'éleva, avec un

[1] Reland, *Palæst.*, p. 232 et suiv. — J. Schwarz, p. 272.
[2] Josèphe, *Antiq.*, XII, III, 1.
[3] *Dan.*, XI, 15 et suiv.; I *Mach.*, VIII, 6 et suiv. — Josèphe, *Antiq.*, XII, III, 4; Tite-Live, XXXVII, 40 et suiv.

zèle plein de dévouement à la loi de Moïse, Mathathias l'Asmonéen, et, secondé par les Juifs qui avaient conservé l'esprit de Dieu, il combattit généreusement pour la liberté et l'indépendance de sa nation [1]. Ses efforts eurent pour résultat l'établissement d'une principauté indépendante en Judée, et ANTIOCHUS V, surnommé Eupator, se vit forcé de conclure la paix avec JUDAS, auquel ses hauts faits firent donner le nom de Machabée (Marteleur) [2].

Sous les Séleucides qui suivirent ANTIOCHUS VI, ANTIOCHUS VII, DÉMÉTRIUS, etc., il n'y eut de toutes parts que compétitions au trône et déchirements de toute nature, en sorte que l'ancien éclat du royaume s'obscurcit successivement et POMPÉE (64 av. J.-C.) réduisit la Syrie en province romaine. Depuis cette époque, le pays fut administré par des gouverneurs romains (*præsides*). En l'an 6 après Jésus-Christ, les Romains réunirent la Judée et la Samarie à la Syrie, et, en l'an 33 après Jésus-Christ, la Batanée, la Gaulonite et la Trachonite lui furent également annexées [3]. Sous le rapport ecclésiastique, la Syrie, dans les limites que nous venons d'indiquer, comptait à la fin du quatrième siècle, outre les deux Eglises principales d'Antioche et de Jérusalem, 109 siéges épiscopaux et plusieurs millions d'habitants. Mais depuis la fin du cinquième siècle, cet éclat de l'Eglise de Syrie s'efface de plus en plus par le progrès de l'hérésie des monophysites [4].

Cependant l'empire d'Orient ou de Constantinople était florissant, mais ses jours d'éclat marquèrent pour la Syrie le commencement d'une décadence qui alla toujours croissant. Sous JUSTINIEN, les Perses, en diverses invasions, étendirent leurs conquêtes, toujours accompagnées de ravages, et plus tard on vit s'approcher les Sarrasins, qui prirent possession du pays. Durant les croisades et l'invasion des Mongols, la Syrie ne fut pas moins exposée aux ravages de toute espèce, jusqu'au jour où le sultan

[1] I *Mach.*, I, 20 et suiv.; II, 1 et suiv.; IV, 1 et suiv.; II *Mach.*, V, 1 et suiv. — Diodore de Sicile, *Eclog.* XXXIV.

[2] I *Mach.*, VI, 48 et suiv.; XIII, 1 et suiv.; II *Mach.*, XIII, 8 et suiv.

[3] Josèphe, *Antiq.*, XVII, V, 7; XVIII, I, 1.

[4] Binterim, *Denkwürdigkeiten der Kirche,* I, II, 499.

Sélim Ier (1513) se rendit maître en même temps de la Palestine et de l'Egypte [1]. Au commencement de notre siècle, la Syrie vit les vaillants guerriers de l'Occident, et fut, par les armes de la France (*a*), de l'Autriche et de l'Angleterre, assujétie de nouveau au sceptre turc.

§ 49. Villes de Syrie sous la domination des Séleucides et des Romains.

Entre les villes de Syrie sous la domination des Séleucides et des Romains, les divines Ecritures nomment :

Séleucie (Σελεύκεια),

Sur la mer Méditerranée, agrandie et fortifiée par Séleucus Nicator. Elle était située à 40 stades (1 mille géographique) au nord de l'embouchure de l'Oronte, et tenait, sous les rois de Syrie, le rang de capitale de la province de Séleucide. Pompée accorda la liberté à cette ville [2]. Pour la distinguer de Séleucie sur le Tigre, on lui donnait les noms de Séleucie-sur-Mer (I *Mach.*, xi, 8) et encore de Séleucie Piérienne, parce qu'elle était située près du mont Piérius (Ptolém., V, xv). Les apôtres saint Paul et saint Barnabé, lors de leur premier voyage apostolique, s'embarquèrent à Séleucie pour l'île de Chypre. *Etant envoyés par le Saint-Esprit, ils allèrent à Séleucie, et de là ils s'embarquèrent pour passer dans l'île de Chypre* (Act., iv, 4). La ville reçut plus tard un siége épiscopal qui dépendait du patriarche d'Antioche.

Dans les géographes arabes, Séleucie est mentionnée sous le nom de Souvéida.

Pococke, qui voyagea en Orient de 1737 à 1740, trouva encore dans le bourg de Kapse (Kepse) des murs et des tours de l'ancienne Séleucie, ainsi qu'une porte qui s'appelait encore porte d'Antioche; il vit de plus les restes d'un canal et les ruines d'un couvent et d'une église.

[1] Hammer, *Gesch. d. Osman. Reiches*, I, 43 et suiv.; 764 et suiv.

[2] Appien. Syr., LVII. — Pline, V, xviii.

(*a*) La France n'eut point de part active dans cette guerre; mais elle eut le tort de ne pas s'opposer aux efforts de l'Autriche et de l'Angleterre. *(Trad.)*

ANTIOCHE (Ἀντιόχεια),

Sur le fleuve Oronte, dans une plaine fertile, à 120 stades de la mer Méditerranée, s'élevait la capitale de la Syrie et la résidence des Séleucides. Elle fut bâtie par SÉLEUCUS NICATOR et reçut le nom de son fils Antiochus. Elle fut dans la suite considérablement augmentée et partagée en quatre quartiers (Tétrapolis), qu'environna une même enceinte de murs [1]. Au temps de la domination romaine, c'était là que se tenaient les proconsuls de Syrie. Parmi les nombreux habitants d'ANTIOCHE, il se trouvait aussi beaucoup de juifs, et dès les premiers temps, il s'y forma des juifs et des gentils une Eglise chrétienne [2]. *Paul et Barnabé demeurèrent longtemps à Antioche, où ils enseignaient et annonçaient avec plusieurs autres la parole du Seigneur* (Act., XV, 35). C'est de là qu'ils partirent d'abord pour leurs courses apostoliques [3]. Il n'est pas hors de propos d'observer que ce fut à ANTIOCHE que les adeptes de Jésus, qui étaient auparavant appelés GALILÉENS (*Act.*, I, 11), FIDÈLES (*Act.*, II, 44), DISCIPLES (*Act.*, VI, 57), FRÈRES (*Act.*, XI, 17), SAINTS et NAZARÉENS (*Act.*, IX, 32; XXIV, 5), reçurent le nom de CHRÉTIENS, Χριστίανοι (*Act.*, XI, 26).

L'apôtre saint Pierre se rendit également à Antioche (*Gal.*, II, 11), il en fut évêque et y gouverna l'Eglise universelle jusqu'au moment où il alla se fixer à Rome [4]. L'évangéliste saint Luc, selon divers monuments de l'antiquité chrétienne, vit le jour à Antioche de Syrie [5].

Au commencement du second siècle, saint Ignace, disciple des apôtres, fut évêque d'Antioche, et au quatrième siècle (347) il s'y éleva pour l'Eglise, dans la personne de saint JEAN CHRYSOSTOME, un nouvel astre qui devait répandre la plus vive lumière. Il se

[1] I *Mach.*, III, 37; VII, 37; II *Mach.*, VI, 1. — Strab., XVI. — Abulfed, *Tab. syr.*, p. 152.

[2] *Act.*, VI, 5, 11, 19 et suiv.; XV, 22 et suiv.

[3] *Act.*, XIII, 1 et suiv.; XV, 36 et suiv.; XVIII, 23 et suiv.

[4] En mémoire des deux siéges de Pierre, l'Eglise célèbre le 24 février la fête de la chaire de saint Pierre à Antioche, et le 18 janvier la fête de la chaire de saint Pierre à Rome (Bolland., *Acta sanct.* — Baron, *Martyrol.*, 18 janv. et 22 février).

[5] Hieron., *De scriptor. eccles.*, VII. — Cfr. Sixti Senen *Bibl.*, p. I, 11.

bâtit enfin à Antioche, dans la suite, tant d'églises chrétiennes, qu'elle reçut le nom de THÉOPOLIS (ville de Dieu), et passait pour la perle des Eglises d'Orient. L'école chrétienne d'Antioche était très-florissante au troisième et au quatrième siècle. Ses efforts tendirent notamment à maintenir une exégèse sérieuse, s'attachant autant que possible au sens littéral, par opposition à l'école d'Alexandrie, où prévalait l'interprétation allégorique. De cette école sortirent des hommes distingués, parmi lesquels nous pouvons citer THÉOPHILE, l'auteur des trois livres à Autolicus, l'évêque SÉRAPION, le martyr saint LUCIEN, DOROTHÉE, MÉLÈZE, DIODORE de Tarse et CYRILLE de Jérusalem. Le patriarcat d'Antioche ne jeta pas moins d'éclat que son école. L'évêque d'Antioche, qui venait après celui de Rome et d'Alexandrie, occupait dans l'ancienne Eglise la troisième place, et il occupa encore la quatrième après que l'évêque de Constantinople eut obtenu du second et du quatrième concile œcuménique d'avoir rang immédiatement après l'évêque de Rome. Lorsqu'au commencement du cinquième siècle l'usage s'introduisit de donner aux évêques des grandes métropoles les titres de PATRIARCHES, l'évêque d'ANTIOCHE reçut ce même titre au quatrième concile général. Le patriarcat d'Antioche s'étendait à l'origine sur tout le DIOCÈSE romain d'ORIENT, c'est-à-dire sur la Syrie, la Syrie inférieure (Syria salutaris), la Phénicie, la Phénicie libanienne, l'Osrhoène sur l'Euphrate, la Mésopotamie, l'Arabie, Chypre, la Cilicie, la basse Cilicie, l'Isaurie et la Palestine[1]. Cependant au quatrième siècle, Jérusalem reçut du concile de Nicée (can. VII) un rang d'honneur parmi les grandes métropoles, et se trouva ainsi exemptée de la juridiction spirituelle du patriarche d'Antioche et de l'archevêque de Césarée. Plus tard, lorsque le monophysitisme se fut répandu, il se forma aussi un patriarcat syro-jacobite d'Antioche, avec son siége à TAGRIT, dans la suite DIARBÉKIR; le reste du patriarcat d'Antioche se sépara de l'Eglise

[1] Τῶν γὰρ πόλεων τῶν ὑπὸ τὴν ἕω κειμένων κεφαλὴ καὶ μήτηρ ἔστιν ἡ πολις ἡ Ἀντιόχεια. (Chrysost. *Hom.* III *ad pop. Antioch.*, sur la délimitation du patriarcat d'Antioche. — Carolus a S. Paulo, *Geograph.*, p. 275 et suiv. — Binterim, *Denkwürd.*, III, 218 et suiv.)

au onzième siècle, et prit part au schisme grec. Le patriarcat grec schismatique de nos jours n'est que fort peu étendu et est soumis au patriarche de Constantinople. Les MELCHITES unis à l'Eglise romaine, qui vivent dans la contrée d'Antioche, ont un patriarche catholique; les Grecs unis et les Syriens sont au contraire sous le patriarche d'Alep. Pour les catholiques latins de ces contrées, c'est du vicariat apostolique d'Alep qu'ils dépendent [1].

On connaît le concile tenu à Antioche en 252 contre les novatiens, de même que le conciliabule de 341, où les eusébiens déposèrent saint Athanase. Les autres conciles tenus à Antioche durant les luttes de l'arianisme furent d'une moindre importance. Le dernier concile d'Antioche fut tenu en 1806, au couvent de Karkapha, dans le diocèse de Beyrouth. Il fut convoqué par le patriarche melchite d'Antioche, AGAB NATAR, sur les instances de GERMANUS ADAM, archevêque d'Hiéropolis. Le pape Grégoire XVI s'étant fait faire, en 1834, par le patriarche melchite MALZOUM, une traduction italienne exacte des conclusions en arabe de ce concile, se vit dans la nécessité d'en rejeter, qu'il signala dans un bref du 16 septembre 1835, parce qu'elles n'étaient qu'une reproduction du synode condamné de Pistoie [2].

Antioche avait beaucoup souffert d'un tremblement de terre et des dévastations de Chosroès, roi de Perse (504); mais Justinien lui rendit un éclat qui la faisait encore remarquer, et au temps des croisades c'était une ville renommée dont BOÉMOND DE TARENTE eut la principauté [3]. Lorsque le sultan d'Egypte, BIBARS (1269) l'eut désolée, le siége du patriarche fut transféré à Damas.

La ville qui, de nos jours, apparaît sur un versant de montagne sous le nom d'ANTAKIA, couvre à peine le quart de l'emplacement de l'ancienne Tétrapolis. Les ruines que l'on voit encore et qui s'étendent des plus hautes pointes de la montagne au bord de l'Oronte, témoignent de la force et de la grandeur de

[1] Ch. de Saint-Aloys, *Statistique*, p. 74 et suiv., 91 et suiv.

[2] Comp. *Revue théolog. trimestr. de Tubingue.*, ann. 1836.

[3] Procope, *Bell. pers.*, II, VIII; *De ædif.*, II, X. — Willebrandi ab Oldemb., *Itiner.*, p. 13.

l'antique cité. Les portes du pont sont encore aujourd'hui d'une force remarquable, et le pont lui-même est un des plus beaux morceaux d'architecture que l'on trouve en Orient. On découvre partout une quantité considérable de monnaies et de pierres antiques, qu'on livre à vil prix aux étrangers [1]. Sur le flanc, mais peu escarpé des rochers, on voit encore des restes d'églises et d'autres édifices; autour se développent des jardins qui sont ornés de la plus belle verdure, et d'innombrables amandiers en fleurs. La ville de nos jours, avec ses rues étroites, n'offre toutefois, dans son ensemble, qu'un aspect misérable. Elle compte environ 10,000 habitants. Les chrétiens sont à ANTAKIA beaucoup moins nombreux qu'on ne pourrait l'espérer de l'endroit où l'on entendit pour la première fois leur nom. Il n'y a que peu de Grecs et d'Arméniens. Suivant les rapports les plus récents il s'y trouve 3,000 catholiques, et ils ont deux églises. De ses sept portes, l'une conserve encore le nom Porte de Paul. Sur Antioche de Pisidie, voir § 220.

DAPHNÉ, à 1 mille au sud-est d'Antioche, était autrefois une ville (faubourg) renommée pour son bosquet de lauriers et le temple consacré à Apollon et à Diane qui s'y trouvait. Antioche était aussi appelé pour cette raison EPIDAPHNES [2]. Le temple de Daphné était pour tous ceux qui s'y retiraient un asile inviolable. Le grand-prêtre juif Onias III s'y était réfugié pour se soustraire aux embûches de Ménélaüs, qui avait acheté à prix d'argent le souverain sacerdoce; mais s'étant laissé persuader de quitter son lieu de refuge, Andronicus, préfet du roi Antiochus Epiphane, le fit mettre à mort (II *Mach.*, IV, 23 et suiv.). Sur l'emplacement de l'ancienne Daphné, il ne se trouve plus aujourd'hui que quelques huttes de paysans et quelques moulins que l'on désigne sous le nom commun de BEIT-EL-MA (Maison des eaux) [3].

La ville de BÉRÉE (Βέροια), entre Antioche et Hiérapolis, fut embellie par Séleucus [1]. Ce même lieu est cité dans Ezéchiel

[1] Ausland, année 1851, p. 1224, 1229.
[2] Pline, V, XVIII. — Cf. Sozom., lib. V, *Hist. eccl.*, c. XVIII.
[3] Richter, *Voyage*, p. 284.



§ 51. Population de la Syrie.

De nos jours encore comme autrefois, la Syrie proprement dite offre un mélange de peuples d'origine diverse, parmi lesquels nous mentionnerons surtout les MARONITES, les DRUSES et les MOTUALIS.

Les MARONITES, dont le nombre est, suivant les uns de 300,000, selon les autres de 525,000, habitent principalement le Kesrouan, petite contrée située entre la Célésyrie et la Phénicie, et ils sont non-seulement chrétiens, mais catholiques romains du rit syriaque. Ils tirent leur nom de l'abbé MARON (Maroun) qui, au commencement du cinquième siècle, se distingua dans l'église de Jésus-Christ par son zèle dans la défense de la vraie foi et mourut en odeur de sainteté[1]. Les MARONITES, ces fidèles enfants de la foi, disséminés sur les montagnes, ont un patriarche qui porte le titre de PATRIARCHE D'ANTIOCHE, et a son siége à Kanobin (Kanabin). Ils comptent, outre neuf archevêques et évêques ayant un diocèse, six évêques titulaires (*a*). Les prêtres maronites disent la sainte messe en langue syriaque, mais ils lisent l'Evangile en arabe, qui est la langue du pays. M. de Lamartine, qui visita le Liban en 1832, dépeint les Maronites, qui, malgré toute la puissance et la cruauté des Osmanlis, ne se sont jamais laissé dépouiller du premier de tous les biens, leur religion, comme laborieux et entreprenants; l'infatigable activité de ce peuple a rendu fertile jusqu'aux rochers nus. De degré en degré jusqu'à la neige éternelle, ils ont construit des terrasses au moyen des blocs de pierre fournis par les éboulements, et ils y ont transporté le peu de terre cultivable que les eaux dans leur cours rapide entraînent au fond des ravins. Le rocher lui-même est forcé de donner sa poussière pour la mélanger avec cette terre et la féconder; et c'est ainsi que le Liban tout entier a été transformé en un jardin rempli de mûriers, de figuiers et d'oliviers,

[1] Théodoret, *Hist.*, III, c. XVI. — Assemani, *Biblioth. orient.*, I, 497.
(*a*) Sans diocèse. *(Trad.)*

entrecoupé de vignes et de champs fertiles. — Les hommes sont grands et beaux, ayant le regard d'une libre hardiesse tempérée par la douceur et un sourire bienveillant; ils ont les yeux bleus, le nez un peu arqué, la barbe blonde, le maintien noble, des manières civiles, sans obséquiosité ni bassesse, de superbes vêtements et des armes toujours brillantes. Veut-on voir dans sa réalité la représentation des premiers temps du christianisme, la simplicité et la ferveur de la foi primitive, la pureté des mœurs, la pauvreté sans mendicité, la dignité sans orgueil, la prière et les veilles, la tempérance, la charité, l'amour du travail parmi les prêtres et le peuple, il faut aller chez les Maronites. Pour ce qui concerne la constitution politique du peuple maronite, c'est celle d'un Etat libre et militaire, où tout est gouverné et régi par d'anciennes coutumes qui ont force de loi. Les quatre scheiks supérieurs,(émirs) du Liban, qui forment l'Erbadel, gouvernent à la manière des patriarches, et sont aussi les généraux en temps de guerre. Le tribut, dont la quotité se règle sur le produit de la moisson de l'année, est à peu près l'unique marque de dépendance de la suzeraineté turque. Véritablement ce peuple, vierge dans sa religion, ses mœurs et sa vaillance, semble destiné par la Providence à quelque chose de grand, alors que presque tout autour de lui tombe dans l'impuissance et le mépris[1]. Il est depuis quelque temps question du projet de transporter un assez grand nombre de Maronites, avec des Arabes chrétiens, en Algérie. Suivant la Revue de l'Orient (sept. 1851), une caravane de 1,200 hommes aurait quitté le Liban et se serait fixée dans le territoire d'Alger[2].

Le nombre des Druses (El-Durzi), qui habitent sur le Liban et dans le Hauran, s'élève à environ 200,000. Leur religion est en partie inconnue, parce qu'à l'exception d'une classe particulière d'hommes qui en a connaissance, les Akaal ou sages, ses mystères ou dogmes sont pour tous les autres tenus dans le secret. Aux yeux des Juifs de nos jours, les Druses, qui sont d'origine

[1] Cfr. *Bonner Zeitschrift für Philosoph. und cath. Theolog.*, année 1836, 17e livrais., p. 239.

[2] Ausland, année 1851, p. 1204.

arabe et chez qui il reste bien des traces de paganisme, sont absolument ce qu'étaient les anciens Philistins, chez lesquels la haine du vrai Dieu et l'ardeur guerrière allaient de pair [1]. Dans le fait, leur religion est un mélange de paganisme, de judaïsme, de christianisme et de mahométisme. Le Druse, ainsi que l'enseignent quelques-unes de ses maximes, doit croire que l'âme d'un mort passe immédiatement dans un homme nouveau-né; il ne lui est pas permis de jurer, mais il doit tout confirmer par oui et non; il n'est pas tenu de cacher le secret de sa religion à sa femme, mais il ne peut manifester la sagesse à l'étranger; la propriété des veuves, des orphelins et de ceux qui vivent de la culture des champs, doit être pour lui inviolable, etc. Le livre sacré des Druses contient les noms de David, d'Abraham, d'Ismaël et de Pythagore. HAMSA est le nom de leur Dieu, souverain du monde, et ils le considèrent aussi comme le vrai Messie ou Christ. Ils se servent du Coran comme d'un masque, pour tromper les Turcs, mais ils regardent les quatre Evangiles comme nécessaires à la religion. Du reste, ils rejettent la grâce, la prière et l'usage de la chair d'animal [2]. La générosité des Druses dans l'exercice de l'hospitalité, de même que leur ambition et leur humeur guerrière sont partout bien connues. Leurs vêtements consistent en une espèce de blouse rayée de blanc et de noir, sur laquelle est jetée une tunique de toile. Une large ceinture tient attachée l'écritoire de métal avec le poignard et les pistolets; le turban, de même que celui des Turcs, forme le ventre au milieu; la chaussure est de peau rouge et relevée à l'extrémité. Le fusil, suspendu en bandoulière, est le fidèle et constant compagnon des Druses. Les femmes druses ne se voilent pas seulement la moitié de la face, comme les femmes de Constantinople, mais elles se couvrent tout le visage d'un morceau d'étoffe de couleur noire ou brune, sur quoi elles jettent encore un morceau d'étoffe blanche, en sorte que de la tête aux pieds elles sont enveloppées comme des spectres. A la parure paticulière de la

[1] J. Schwarz, *Das h. Land.*, p. 40.

[2] J.-J. Dœllinger, *Ueber Mohammeds Religion*, p. 80 et suiv. — De Sacy, *Exposé de la religion des Druses*. Paris, 1838.

tête appartient la corne (tandour), décrite en détail dans les *Antiquités domestiques des Juifs*[1]. Le chef-lieu des Druses, dont un grand nombre, dans ces derniers temps, sont entrés dans l'église catholique, est Deir-el-Kamar.

Une troisième peuplade du Liban est celle des Motualis ou Métavèles, dont le nombre peut s'élever à 80,000. Ce sont des mahométans dissidents : ils appartiennent à la secte rationaliste des schiites qui rejettent la tradition orale (Sunna), au lieu que la plupart des Turcs sont des sunnites. Les Motualis se sont particulièrement fixés dans la partie septentrionale du Liban et dans la contrée qui environne Balbeck ; ils s'adonnent principalement à la culture de la vigne et du mûrier ; mais on les dépeint en général comme des hommes durs, violents et cupides.

Outre les Maronites, il se trouve aussi sur le Liban des catholiques du rit latin et grec, de même que des Arméniens et des Syriens catholiques. La race des habitants du Liban se distingue, en général, par sa beauté, un teint frais, des lèvres de corail et des yeux noirs et pénétrants. Il n'est pas rare de rencontrer des hommes dont la haute stature, la force et le noble maintien dénotent l'indépendance de caractère. Les femmes et les filles, d'un teint plein de fraîcheur et d'un regard bienveillant, sont modestes sans affectation et sans pusillanimité[2]. L'ensemble de la population est sous le haut gouvernement de l'émir Abschir qui relève immédiatement du sultan. Il a son siége à Deir-el-Kamar, à trois milles et demi au nord-est de Sidon (Saïda). Il n'y a de juifs que dans trois villes du territoire du Liban, savoir : à Tripoli, douze familles, à Deir-el-Kamar, quatre-vingts, et à Chasbeia trente (J. Schwarz, p. 41).

[1] Comp. *Annales de la propagation de la foi*, 1834, VIII, 98 et suiv.; IX, 117 et suiv., ann., 1839, etc., etc. — Ph. Wolff, *Die Drusen*. Leipz., 1845.

[2] J. Mislin, *Voyage*, I, 302. La dixième livraison des *Points de vue pittoresques d'Orient*, recueillis avant le voyage de Son Alt. l'archiduc Maximilien de Bavière et édités par H. de Mayr, contient des dessins des costumes syriens.

§ 52. La vie catholique sur le Liban.

Là où la vie chrétienne se développe dans toute sa force, les asiles de la religion ne peuvent manquer. Les Maronites ont environ 200 couvents, dont les religieux, pour la plupart, vivent selon la règle de saint Antoine, ermite. Ces couvents, comme le remarque M. de Lamartine, qui a séjourné assez longtemps sur la montagne du Liban, sont des réunions d'hommes simples, laborieux, qui se proposent une vie de prière et la liberté d'esprit, renoncent aux soins de la famille et se consacrent à Dieu et à la culture de la terre. Outre la prière et l'éducation du bétail et des vers à soie, en quoi consiste leur principale occupation : ils scient la pierre, ils cultivent leurs champs de leurs propres mains, ils piochent, ils labourent, ils moissonnent. Chaque couvent n'est rien autre chose qu'une pauvre ferme dont on se charge volontairement, et dont les ouvriers ne reçoivent point d'autre récompense que le toit et le logement, la nourriture d'un ermite et les préceptes de leur église. Le couvent de Kanobin (Cænobium), bâti par Théodose le Grand, à environ deux milles géographiques au sud-est de Tripoli, est le siége du patriarche maronite. L'église du cloître, taillée dans le roc, est ornée de plusieurs tableaux envoyés de Rome ; on y remarque aussi des cocons de diverses espèces offerts par les Maronites, la soie étant leur principale récolte, et les prémices des fruits étant dus au Maître du monde (*Exode*, XXXIV, 26). Dans la vallée sainte (Kadischa), située autour du monastère, habitent grand nombre de solitaires qui cultivent la terre et prient sous les cèdres. Le cloître de KESHAJA (Kaschéya), au nord-est de Kanobin, est la maison principale de l'ordre de saint Antoine. On compte environ 80 couvents sur le Liban, et dans le cloître de BEZOMMAR, dont la position est vraiment royale, habite le patriarche arménien catholique, sous la direction spirituelle duquel sont placés deux évêques avec des diocèses, quatre évêques titulaires avec 60 moines et environ 12,000 fidèles, qui sont dispersés dans la Syrie, la Cilicie et la Mésopotamie.

C'est dans le couvent latin d'ANTOURA, à la moitié de la hauteur du Liban, à quatre lieues au nord-est de Beyrouth, que le vicaire apostolique et délégat de Syrie a son siége. Ce couvent appartient aux lazaristes, les dignes enfants de saint Vincent de Paul, qui ont remplacé les jésuites dans la mission de Syrie. Il y a aussi tout près d'ANTOURA un couvent maronite de femmes. Les religieuses sont Arabes, mais pour leur vêtement et leur genre de vie, elles se règlent sur leurs sœurs du même ordre en Europe. Leur maison est pauvre ; elles n'ont, pour subvenir à leurs besoins, d'autres ressources que la récolte de la soie, qui quelquefois est assez productive, et les secours des habitants du Liban ou ceux qu'elles reçoivent de l'Occident. Le couvent des franciscains de Larisse est placé sur un des points les plus élevés et des plus magnifiques, d'où l'on jouit de la vue la plus ravissante. Devant soi on a la mer; une baie, couverte de barques qui vont et viennent, baigne le pied de la montagne ; à droite s'élèvent de petites collines qui sont parées de belles vignes; plus loin, en avant du tableau, l'œil découvre sur le rivage le petit village de Jonas, et à gauche, à une distance de sept lieues, apparaît Beyrouth avec sa rade. A SOLYME (Matten), qui compte 900 habitants, dont 300 sont Druses, les autres Maronites et Grecs, les pères capucins ont un hospice, et dans le joli village de BETSCHERRI, qui est placé à 4,322 pieds de Paris au-dessus du niveau de la mer, on trouve un couvent de carmes. L'archiduc MAXIMILIEN de Bavière visita en 1838 le monastère grec catholique de DEIR-EL-MAUHAELLES vers le Liban, et voici ce qu'il dit : « A mon approche, j'entendis de nouveau pour la première fois » depuis bien longtemps le son solennel des cloches qui se ré» pandait au loin, et il excita en moi un doux sentiment d'at» tendrissement, augmenté encore par le souvenir vivant de ma » patrie, dont la chère image se présentait avec plus de vivacité » que jamais à mon esprit. Arrivé au pied de la colline, au sommet » de laquelle s'élève le couvent, je fus reçu par le supérieur, en» vironné de toute sa communauté, de la manière la plus solen» nelle, conduit en procession à l'église pour y faire ma prière » au pied du maître-autel. Le couvent est très-spacieux et propre.

» Les religieux sont généralement d'origine arabe. Leur principale occupation est l'instruction et la culture des champs et » de la vigne. Leur vêtement est tout semblable à celui des » ecclésiastiques grecs. Il consiste en une tunique d'un bleu » foncé avec un surtout noir; ils portent sur la tête un béret » noir appelé kalusse. — Le lendemain matin j'assistai à l'office » solennel, qui fut célébré avec une vraie pompe et selon le rit » des Grecs catholiques, qui m'était jusque-là étranger. Le chant » des jeunes religieux accompagnait la célébration solennelle. » Les offices divins se font en langue arabe [1]. »

La MISSION DE SYRIE, à laquelle les Pères de la Compagnie de Jésus se consacrent en ce moment avec un zèle apostolique, comprend cinq établissements ou résidences, savoir un à BEYROUTH, avec trois écoles; un à BIKFAIA (Bukfeïya), à trois lieues et demie à l'est de Beyrouth, avec une double école pour les enfants des deux sexes, et en outre une école du soir pour les adultes, à qui l'on apprend l'arabe et le syriaque. A GHAZIR (Ghouzir), à environ 3 milles au nord-est de Beyrouth, les missionnaires ont fondé, au milieu de difficultés sans nombre, un séminaire et un collége où les jeunes gens du Liban sont instruits dans la religion et dans la science. A ZAHLEH, ville située à quatre milles et demi à l'est de Beyrouth, avec environ 12,000 habitants, 600 enfants de l'un et l'autre sexe fréquentent les écoles établies par le courageux missionnaire P. Riccadorma, écoles dont la salutaire influence se fait sentir dans les localités environnantes, disséminées dans la plaine de Baalbeck. Dans la station des missionnaires d'EL-MAALLAKA, dans le voisinage de Zahleh, il se trouve également une école pour les garçons et pour les filles [2].

Le catholique d'Europe qui parcourt les majestueuses montagnes du Liban ne peut se défendre d'une profonde émotion lorsqu'il entend retentir solennellement à travers l'air par le son des cloches de tant d'églises et de cloîtres. Cette voix bien connue,

[1] *Voyage en Orient*, p. 253 et suiv.

[2] Sur les missions de Syrie, voy. *Annal. de la propag. de la foi*, année 1836, p. 344; 1840, p. 318; 1853, p. 38 et suiv. — Comp. J. Mislin, *Voyage*, I, 252 et suiv.

dont le langage est le même dans toute la chrétienté, qui parle d'une manière si sensible aux limites de la vie, à la naissance comme à la mort, et en réveillant la foi, l'espérance et la charité, rappelle le souvenir de la patrie terrestre et céleste, fait une étonnante impression sur l'esprit du pèlerin chrétien.

Durant les jours pleins d'angoisses qui viennent de s'écouler, alors que les Maronites étaient exposés à toutes sortes de vexations de la part des tribus druses, l'empereur d'Autriche n'a cessé de se montrer comme un généreux bienfaiteur, et pendant que les autres peuples d'Occident ne leur témoignaient que de l'indifférence (Mislin, *Voyag.*, I, 210), il envoyait annuellement aux Maronites souffrant pour leur foi un million de piastres. La Porte nomma en 1854 l'émir Achmet Beschir de Brumana pour kaïmakan des chrétiens du Liban.

§ 53. La Phénicie.

La Phénicie (Φοινίκη) était à l'origine comprise sous le nom de Chanaan (כְּנַעַן). Dans les livres saints des temps postérieurs, la Phénicie désigne le pays étroit, semé de baies et de ports, qui longe les côtes de la mer Méditerranée, au sud-ouest de la Syrie[1]. Du côté du nord et de l'est elle touchait à la Syrie, du côté du sud à la Palestine, et du côté de l'ouest elle s'étendait jusqu'à la mer Méditerrannée, et plus tard tantôt le fleuve Eleutherus, tantôt Posidium, furent considérés comme sa frontière septentrionale, tandis que depuis la domination macédonienne, la ville de Césarée fut prise pour sa limite du côté du midi, ce qui donnait au pays une longueur de quarante à cinquante milles géographiques, au lieu que sa largeur en quelques endroits n'allait guère au delà d'un mille. Cette fertile région des côtes, autrefois remplie de grandes et belles villes qui en faisaient l'ornement, est traversée au sud par le mont Carmel, plus au nord par le promontoire Blanc (*promontorium album*), plus loin encore par les prolongements du Liban, et entre Byblos

[1] II *Mach.*, III, 5, 8, 10, 11; *Act.*, XI, 19.

et Tripoli par le promontoire escarpé Ras-el-Schakka (Rasesch Shoukah), l'ancien Θεοῦ πρόσωπον. Les courants d'eau qui, descendant des montagnes du Liban, arrosent l'étroite vallée des côtes et se jettent dans la mer Méditerranée, sont le BÉLUS (Nahr-Naman), près d'Acre, le LÉONTE (Nahr-el-Kasimiyeh), près de Tyr, le BOSTREMUS (Nahr-el-Auly), près de Sidon, le TAMYRAS (Nahr-ed-Damur), entre Sidon et Béryte, le MAGORAS (Nahr-Beyrouth), non loin de Béryte, le LYCUS (Nahr-el-Kelb), au nord-est de Béryte, l'ADONIS (Nahr-Ibraïm), près de Byblos, le fleuve du SABBAT (Σαββατικός), lequel, au rapport des Juifs (Josèphe, *Bell. jud.*, VII, LI), ne coulait que le jour du sabbat, enfin l'ELEUTHERUS (Nahr-el-Kébir), près d'Aradus.

Les premiers habitants de la Phénicie étaient des descendants de CHAM par CHANAAN, et ils se divisaient en plusieurs tribus [1]. Les SIDONIENS, les ARACÉENS (Archéens), les SINÉENS, les ARADÉENS et les SAMARÉENS, s'étaient notamment fixés dans la petite contrée le long des côtes de la mer Méditerranée (§ 15), et se distinguèrent dans les sciences, les arts, le commerce et la navigation, si bien que le nom de CHANANÉENS (Phéniciens) devint synonyme de marchands (*Prov.*, XXXIV, 24). De la part des Grecs, ces peuples furent communément appelés PHÉNICIENS (Φοίνικες); chez les Israélites au contraire, ils furent constamment désignés par le nom de CHANANÉENS [2].

La langue des Phéniciens tenait, ce semble, le milieu entre l'hébreu et l'araméen, comme le font conjecturer les anciennes monnaies phéniciennes et les inscriptions retrouvées à Chypre, à Malte, à Athènes et ailleurs [3]. Un grossier paganisme (le culte panthéistique de la nature) dominait sur ces côtes célèbres; trop souvent les Israélites leurs voisins, qui, en plusieurs occasions, rendirent service à ce peuple de riches marchands, furent entraînés à l'idolâtrie, à quoi contribua beaucoup la Sidonienne Jézabel (III *Rois*, XI, 6; XVI, 31). Ce fut particulièrement durant le

[1] *Gen.*, X, 15 et suiv. — Cf. F.-C. Movers, *Die Phœnicier*. Bonn, 1841, I. — Bonner, *Zeitschrift für Philosophie und cathol. Theologie*, 1844, 5e livrais.

[2] Abdias, 20. — Comp. *Antiquités domestiques des Hébreux*.

[3] Comp. Gesnius, *Histoire de la langue hébraïque*, 223 et suiv.

temps de la séparation que les idoles des Phéniciens, des Philistins et des Syriens trouvèrent accès non-seulement dans le royaume d'Israël, mais encore dans le royaume de Juda [1].

Au commencement les villes considérables de la Phénicie avaient la constitution monarchique, et il y avait autant d'Etats particuliers que de villes. Les trois villes sidoniennes et royales de Tyr, de Sidon et d'Aradus avaient formé entre elles une confédération, mais Tyr attira à elle l'autorité souveraine qui depuis passa aux grandes monarchies d'Assyrie, de Babylone et de Perse. L'ancienne Phénicie, par ses nombreuses colonies en Asie, dans la mer Méditerranée, en Sicile, sur la presqu'île Ibérienne et en Afrique, s'était élevée au plus haut degré de puissance et de gloire. Dans les livres des Machabées (II *Mach.*, III, 5; VIII, 8), la Phénicie est citée comme une province du royaume des Séleucides, et au livre des Actes des apôtres (XI, 19; XV, 3; XXI, 2), nous la trouvons avec Chypre et la Samarie sous la domination romaine. La Phénicie, au temps de Jésus-Christ, était une partie de la Syrie, et c'est pourquoi on la désignait sous le nom de SYROPHÉNICIE (Συροφοινίκη), pour la distinguer de la Syrie proprement dite. La femme qui, dans la contrée autour de Tyr et de Sidon, implorait le secours divin et tout-puissant de Jésus, est appelée par l'évangéliste saint Marc (VII, 26) Syrophénicienne, et par saint Matthieu (XV, 22), pour la raison ci-dessus rapportée, Chananéenne. Saint PAUL et saint BARNABÉ, durant leur passage par la Phénicie, convertirent beaucoup de païens à la foi chrétienne (*Act.*, XV, 3), et dans la suite la doctrine du salut trouva encore dans les villes de la Phénicie bien des cœurs sensibles.

[1] III *Rois*, XVI, 31 et suiv.; XVIII, 19, 21, 26; XXII, 53; IV *Rois*, XVI, 3 et suiv.; XXI, 3 et suiv.; *Jér.*, II, 10 et suiv.; III, 6 et suiv.; *Ezéch.*, VIII, 10 et suiv.; XVI, 26 et suiv. — Cf. Movers, *Phœnicier*, I.



§ 54. Sidon.

Sidon (צידון), la plus ancienne de toutes les villes situées sur la mer Méditerranée, fut fondée par Sidon, premier né de Chanaan (§ 15). Elle était, selon Strabon, à 200 stades (cinq milles géographiques) de Tyr, et à 400 stades (dix milles géographiques) de Beryte. Dès le temps de Josué, Sidon était très-peuplée, car il est dit : *Le Seigneur les livra* (les Chananéens) *entre les mains d'Israël; et ils* (les Israélites) *les défirent et les poursuivirent jusqu'à la grande Sidon* (Jos., xi, 8; xxi, 28). Sidon, qui ne fut jamais au pouvoir d'Israël (*Jug.*, i, 31; iii, 3), avait, dans la période de son éclat, ses rois propres de même que ses monnaies propres, et acquit comme ville de commerce une grande célébrité[1]. Dans Homère même, les Sidoniens sont dépeints comme un peuple commerçant, ami des arts et habiles dans la navigation; le poète dit d'eux :

« Elle descendit dans la chambre remplie d'une odeur agréable,
» Où elle gardait les beaux vêtements d'une riche invention,
» Ouvrage des femmes sidoniennes, que le héros divin Alexandre,
» Avait apportés de Sidon » (*Iliade,* VII, 228 et suiv.).

« Le fils de Pélée proposa donc encore d'autres prix pour la course :
» Une patère d'argent, travaillée avec art; elle contenait,
» Six mesures, et surpassait de beaucoup en beauté tout ce qu'il y avait sur la terre :
» Car c'étaient les Sidoniens, habiles en inventions, qui l'avaient faite avec soin,
» Et des hommes de Phénicie, l'amenant sur les flots légers,
» L'avaient exposée dans les ports et en firent don à Thoas » (*Iliade,* XXIII, 740 et suiv.).

Des ouvriers de Sidon travaillèrent à la construction du temple

[1] *Jér.*, xxv, 22; xxxv, 3; *Is.*, xxiii, 2. — J.-H. Eckhel, *Doctrina nummor. vet.*, I, iii, 405 et suiv.

de Salomon et de celui de Zorobabel[1]. Dans le principe, les Sidoniens furent avec les Israélites en état d'hostilité, mais cela ne dura pas longtemps (*Jug.*, x, 12). Le jugement de l'Eternel contre la cité vouée au culte des idoles approchait, et ce jugement, Dieu le fit annoncer par la bouche du prophète (*Ezéch.*, xxviii, 22 et suiv.) en ces termes : *Voici ce que dit le Seigneur Dieu : je viens à toi, Sidon, je serai glorifié au milieu de toi ; et l'on saura que je suis le Seigneur, lorsque j'aurai exercé mes jugements sur elle, et que j'aurai fait éclater ma sainteté au milieu d'elle* (lorsque je me serai montré comme un juge saint et juste), *j'enverrai la peste dans Sidon; je ferai couler le sang dans ses rues : les morts frappés de l'épée tomberont de tous côtés au milieu d'elle, et l'on saura que je suis le Seigneur.*

Sidon, qu'Artaxercès-Ochus détruisit en 350 avant Jésus-Christ, ne tarda pas à être réédifiée[2]. Le christianisme y trouva accès de très-bonne heure, car lorsque saint Paul fut conduit captif à Rome, il visita les fidèles de Sidon, qui étaient nombreux. *Le jour suivant nous arrivâmes à Sidon ; et Jules, traitant Paul avec humanité, lui permit d'aller voir ses amis et de pourvoir lui-même à ses besoins* (Act., xxvii, 3; comp. xv, 3). En outre Sidon est désignée par occasion lorsque le Seigneur prononce la malédiction contre les villes infidèles sur le rivage occidental du lac de Génésareth. *Malheur à toi, Corozaïn ! malheur à toi, Bethsaïde! car si les miracles qui ont été faits au milieu de vous avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles auraient fait pénitence dans le sac et dans la cendre. C'est pourquoi je vous déclare qu'au jour du jugement Tyr et Sidon seront traitées moins rigoureusement que vous* (Matth., xi, 21 et suiv.; Luc, x, 13 et suiv.). Nous apprenons encore de l'Evangile qu'un grand nombre de personnes de la contrée de Tyr et de Sidon ayant entendu parler des miracles de Jésus, se rendirent auprès de lui (*Marc*, iii, 8). Le Sauveur lui-même

[1] III *Rois*, vi, 5; I *Paralip.*, xxii, 4; I *Esdr.*, iii, 7.
[2] Diodore de Sicile, XVI, xlii.

alla sur les confins de Sidon et de Tyr (*Marc*, VII, 24). Des évêques de Sidon assistèrent aux conciles de Nicée (325), de Constantinople (381) et de Chalcédoine (451) [1].

SAIDA de nos jours, qui conserve le nom et la position de SIDON, s'élève avec son port ensablé au bord même de la mer, et compte environ 9,000 habitants, parmi lesquels il se trouve 1,100 melchites (catholiques du rit grec), 900 Maronites, 400 Grecs schismatiques, et environ 50 familles juives; le reste est mahométans. Le couvent des franciscains fut, en 1821, loué à des chrétiens d'Orient, et un prêtre de l'ordre des capucins y fait le service divin pour les 100 catholiques du rit latin [2]. On rencontre à chaque instant, tant dans la ville que dans la contrée environnante des ruines et des fragments de colonnes qui rendent témoignage de la grandeur et de la magnificence de l'ancienne Sidon. On montre hors de la ville le tombeau de Zabulon, fils de Jacob (*Gen.*, XXX, 20).

§ 55. Villes fondées par Sidon.

Les colons partis de Sidon, la métropole de plusieurs villes des côtes de Phénicie, bâtirent :

La petite ville de DAN, au pied de l'Antiliban, à une lieue au couchant de Panéas, depuis Césarée de Philippe (*Jug.*, XVIII, 7 et suiv.).

La ville d'ARCA, chez les Grecs, Ἄρκη, au pied de l'Antiliban, du côté du nord-ouest, à deux lieues de la mer Méditerranée. Elle reçut son nom des ARACÉENS (עַרְקִים), tribu chananéenne (§ 15, IV). Des restes de cette antique ville ont été retrouvés par plusieurs voyageurs, notamment par Burckhardt en 1812, sur une colline nommée TEL-ARKA, sur les flancs de laquelle étaient dis-

[1] Cfr. tome II *Concil.*, p. 956; tome IV, p. 889.

[2] Comp. Scholz, *Reise*, 250; *Annal. de la propag. de la foi*, 1836, XIV, 276 et suiv. — En 1832, Geramb (II, 267 et suiv.) demeura pendant son séjour à Saïda chez un Père franciscain qui exerçait les fonctions de curé, et avait à sa disposition un vaste bâtiment qui appartient aux Pères de Terre sainte.

séminés des décombres considérables de murs et de nombreux fragments de colonnes de granit [1].

La ville d'ARVAD (Aradus), sur l'île de même nom, située à l'embouchure de l'Eleuthérus. Elle fut fondée par les ARADÉENS (ארודים), issus de Chanaan (§ 15, IV). Les ARADÉENS passaient pour des matelots exercés, et ils étaient au service des Tyriens (*Ezéch.*, XXXXIII, 8, 11). Dans les temps postérieurs les ARADÉENS firent alliance avec les Romains (I *Mach.*, XV, 23). Au dix-septième siècle les chevaliers de Malte s'emparèrent de l'île, mais ils se virent bientôt dans la nécessité de se retirer devant les forces supérieures des Turcs. L'île aujourd'hui désolée, de même que la petite ville toute semblable à un village qu'on y rencontre encore, portent le nom de ROUAD ; le capitaine Newbold portait, en 1846, le nombre de ses habitants à 1,600 [2]. Pokocke (II, 239) y trouva encore en 1737 quelques restes de remparts pour y abriter des vaisseaux contre la tempête, et il vit sur un rocher du côté du couchant une croix et une crosse épiscopale d'un travail distingué.

L'ancienne ville de SIMYRA, près de l'Eleuthérus, fut bâtie par les Samaréens (צְמָרִי), qui étaient aussi une peuplade chananéenne (*Gen.*, X, 18; comp. § 15, IV). Thomas Schaw, qui voyagea en Orient en 1722, vit en ce lieu des ruines remarquables, qui étaient connues sous le nom de SUMRAH [3].

MAARA, qui appartenait pareillement aux Sidoniens (*Jos.*, XIII, 4), est peut-être la ville de MOYRA, mentionnée dans le Sanchoniaton récemment découvert (VIII, p. 88).

En outre, on cite encore TYR, CAMBE (l'ancien nom de Carthage), HIPPO et CITIUM, comme des colonies de Sidon (Movers, *Phœnic.*, II).

[1] *Voyag. en Syrie, Palestine*, etc., p. 271 et suiv., 520 et suiv.

[2] Ausland, année 1850, p. 83.

[3] *Reisen oder Anmerkungen, Verschiedene Theile der Barbarei und Levante betreffend*, p. 234 et suiv.

§ 56. Tyr.

Parmi les premières villes de Phénicie, on distingue TYR (צֹר, c'est-à-dire rocher). C'était une ville fort belle, bâtie sur une hauteur près de la mer Méditerranée, à huit lieues et demie au sud de Sidon (*Jos.*, XIX, 29; *Osée*, IX, 13). Tyr acquit bien vite une puissance considérable, en sorte qu'elle l'emporta sur Sidon, sa métropole. Elle eut des princes particuliers (*Jér.*, XXV, 22; XXVII, 3), et parmi eux HIRAM, uni d'amitié avec David et Salomon. Lorsque David se fit bâtir un palais, HIRAM lui envoya des maçons et du bois de cèdre, ce qui eut aussi lieu sous Salomon, qui bâtit au Seigneur un temple magnifique (II *Rois*, V, 11; III *Rois*, IX, 10 et suiv.). Les TYRIENS développèrent dès les premiers temps la plus grande activité commerciale, fondèrent partout des colonies, et acquirent par ce moyen des richesses incalculables, ce qui résulte de la manière la plus claire du chapitre XXVII d'Ezéchiel. Dans la suite, les habitants de Tyr élevèrent des constructions dans l'île voisine, et ils donnèrent également à la ville qu'ils bâtirent le nom de Tyr. Depuis cette époque les historiens distinguent l'ANCIENNE TYR (Παλαίτυρος), et la TYR NOUVELLE ou TYR DANS L'ÎLE. C'est dans cette dernière que se trouvait le fameux temple de Melkart [1]. L'abondante source, placée à une lieue au midi de Tyr, près de RAS-EL-AIN (la tête des sources) de nos jours fournissait aux deux villes l'eau potable dont elles avaient besoin.

Les prophètes de Jéhova prédirent à la riche et voluptueuse cité, maîtresse du monde, qui s'était réjouie de la chute de Jérusalem, sa prochaine dévastation. *Ils détruiront les murs de Tyr, et ils abattront ses tours; j'arracherai la poussière, et je la rendrai comme une pierre très-luisante. Elle deviendra au milieu de la mer un lieu pour servir à sécher les rets, parce que c'est*

[1] Diodore de Sicile, XVII, XL. — Pline, V, XVII, et Movers, *Phœnicier*, II, 171 et 532 et suiv.

moi qui ai parlé, dit le Seigneur Dieu, et elle sera livrée en proie aux nations [1].

Les auteurs de cette dévastation furent d'abord Nabuchodonosor, puis Alexandre le Grand qui fit jeter une digue jusqu'à la ville insulaire, et la détruisit. Après la mort d'Alexandre, TYR, qui redevint bientôt florissante, passa sous la puissance des Séleucides, et des Séleucides sous la domination des Romains, qui surent donner un essort considérable à cette ville si bien placée pour le commerce.

La renommée de Jésus s'étendit jusqu'à Tyr; car ceux des environs de Tyr et de Sidon, ayant entendu parler des choses qu'il faisait, vinrent en grand nombre le trouver (*Marc,* III, 8; comp. VII, 24, 31; *Luc,* VI, 17). Le Sauveur, qui lui-même avait été sur le territoire de Tyr (*Matth.,* XV, 21; *Marc,* VII, 24), prononça, en les comparant à Tyr et à Sidon, la condamnation des villes impénitentes de Galilée, qui avaient été témoins de tant de merveilles : *Malheur à toi, Corozaïm! Malheur à toi, Bethsaïde. Car si les miracles qui ont été faits au milieu de vous, avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles auraient fait pénitence dans le sac et dans la cendre* (Matth., XI, 21; Luc, X, 13). Dès les temps apostoliques TYR comptait de nombreux disciples de Jésus-Christ. Saint Paul, avec ses compagnons, les visita, et il demeura sept jours parmi eux (*Act.,* XXI, 3 et suiv.). La ville eut de bonne heure un siége épiscopal, car aux conciles de Césarée (198, 318), de Nicée (325), de Sardique (347), de Constantinople (381), de Chalcédoine (451), etc., on trouve des évêques de Tyr présents [2]. Au temps des croisades la ville de Tyr comptait encore parmi les plus importantes des côtes de Syrie.

Le nom actuel de Tyr est SOUR (Tor), mais elle ressemble plutôt à un village qu'à une ville, occupant à peine les deux tiers de l'ancienne île, qui est toute couverte du sable qu'apporte la mer. Entre les maisons qui tombent en ruines, il y a quelques pans de

[1] *Ezéch.,* XXVI, 4, 5; comp. XXVII, 1 et suiv.; *Is.,* XXIII, 1 et suiv.; *Amos,* I, 9.

[2] Cfr. Steph. Baluzii *Nov. collect. concil.,* p. 13, 23; tom. II *Concilior. gener.,* p. 51, 710, 956; tom. IV, p. 80, 787.

mur qui attirent particulièrement l'attention. Ils faisaient vraisemblablement partie d'une église chrétienne qui avait été bâtie par les croisés, mais il n'existe plus que le chœur[1]. Parmi les 3,000 habitants qui vivent surtout de la pêche, il se trouve environ 700 melchites (Grecs catholiques) avec un archevêque et 300 Grecs schismatiques. L'église des catholiques est grande et d'une ornementation toute simple[2]. Les Arabes montrent en dehors de Sour le tombeau de Sidna Chour, c'est-à-dire du roi Hiram (J. Schwarz, p. 154).

§ 57. Autres villes.

En traitant des autres villes de Phénicie, nous irons du nord au sud, et nous mentionnerons d'abord la ville d'Orthosia ('Ορθωσιάς), où Triphon s'enfuit sur un vaisseau (I *Mach.*, xv, 37). Elle était située au nord de Tripoli, au-dessus de l'embouchure de l'Eleuthérus. A Orthosa qui s'est élevée depuis, Schaw (*voy.* 235) vit encore quelques restes d'antiquité.

A quelques milles au-dessous de l'embouchure de l'Eleuthérus, non loin du pied du Liban, entre Botrys et Orthosia était située la ville de Tripoli que bâtirent les habitants de Sidon, de Tyr et d'Aradus[3]. Elle comprenait au commencement trois parties, dont chacune était environnée d'un mur particulier, et de là vient le nom de Tripoli (ville triple). Le vaste port favorisait l'extension du commerce. Démétrius, fils de Séleucus, s'assujétit la ville (II *Mach.*, xiv, 1 et suiv.). Les croisés, avec le secours des Génois, la prirent en 1109 sous Baudoin Ier, roi de Jérusalem, et en firent ensuite le chef-lieu d'un comté; mais le sultan d'Egypte Malek-el-Mansour la détruisit en 1289[4].

La ville actuelle, appelée Térablus (Tarabolos), qui est située un peu plus à l'orient que l'ancienne Tripoli, fait un commerce qui n'est pas sans importance et compte environ 17,000 habitants,

[1] C.-F. Volney vit le chœur. Son voyage en Syrie et en Egypte tombe entre 1783 et 1785. Comp. II, 175 et suiv.

[2] Scholz, *Reis.*, 249.

[3] Ptolémée, V, xv. — Diodore de Sicile, XVI, xli.

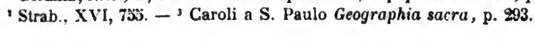
[4] Cfr. Wilken, *Geschichte der Kreuzzüge*, II, 69 et suiv.

parmi lesquels se trouvent 3,000 chrétiens. Un sous-gouverneur turc et un évêque grec ont leur siége à Térablus. Le fleuve Kadischa coule à travers la ville, dont les voûtes gothiques qui surmontent celles du bazar actuel, rappellent les constructions chrétiennes des temps passés. On voit encore sur plusieurs portes de maisons des croix taillées dans la pierre, et en d'autres endroits des calices. Quoiqu'il ne se trouve à Térablus que peu de catholiques, il ne laisse pas d'y avoir cinq églises et trois couvents, qui appartiennent aux franciscains, aux capucins et aux carmes. Chacune de ces maisons n'est la plupart du temps habitée que par deux ou trois religieux, souvent même par un seul [1]. La maison des lazaristes qui était restée sans ouvriers pendant soixante ans, compte de nouveau deux prêtres. La ville fut, en 1840, soumise de nouveau au sultan par le secours des Européens.

Sedada (צדדה), lieu sur la frontière septentrionale de Chanaan (*Nomb.*, xxxiv, 8), peut se reconnaître dans le village d'Al-Dschededa situé à l'orient de Tripoli.

La ville phénicienne de Botrus était placée sur le rivage de la mer entre Tripoli et Gébal (Josèphe, *Antiq.*, VIII, vii).

La ville de Gébal, appelée par les Grecs Byblos, était bâtie sur une colline près de la mer Méditerranée [2]. Les Israélites devaient pousser leurs conquêtes jusqu'à Gébal (*Jos.*, xiii, 5). Les Gibléens (Gébaléens) travaillèrent aussi au temple de Salomon, apprêtant le bois et la pierre (III *Rois*, v, 18), et ils étaient estimés par les Tyriens comme d'habiles matelots. *Les vieillards de Gébal et les plus habiles d'entre eux, ont donné leurs marins pour te servir* (Tyr) *dans tout l'équipage de tes vaisseaux* (Ezéch., xxvii, 9). De nos jours la ville est appelée Dschébail; elle est située à quatre milles géographiques au nord de Béryte (Beyrouth) et offre encore de nombreux restes d'antiquité. Les annales de l'Eglise font mention de Basilide, évêque de Byblus, qui assista au premier concile de Constantinople, et aussi de Rufin, évêque de Byblus, qui se trouva au concile de Chalcédoine [3]. Ricther


[1] Geramb, *Reis.*, II, 315 et suiv. Comp. Gurter, *le pape Innocent Ier*, p. 308.
[2] Strab., XVI, 755. — [3] Caroli a S. Paulo *Geographia sacra*, p. 293.



(*voy.* 118) vit à Dschébail une église chrétienne qui rappelait le style gothique, mais à l'intérieur, elle n'offrait qu'une architecture byzantine de mauvais goût. Le nombre des habitants, parmi lesquels se trouvent des Maronites, est porté à 2,000.

Bérotha (*Ezéch.,* xlvii, 16), plus tard Beryte, sur la mer Méditerranée, avec un port remarquable à huit milles et demi au nord de Sidon, avait autrefois une école de droit florissante et un siége métropolitain[1]. On ne trouve plus de l'ancienne Béryte des Grecs et des Romains que quelques ruines, qui consistent en pilastres, en mosaïques, en colonnes isolées et en quelques travaux de fortification du port. La ville de Beyrouth de nos jours avec une population de 36,000 âmes, parmi lesquels 19,000 mahométans (Turcs et Arabes), 12,000 Grecs non unis et 12,000 catholiques (Maronites, Melchites et Latins), est actuellement, après Smyrne, la place de commerce la plus importante des côtes de Syrie, et présente un tableau animé de la vie franco-syrienne, les usages d'Orient et d'Occident y étant constamment en contact, et une population qui diffère également par la couleur, le costume et le langage, se pressant dans ces rues malpropres, tortueuses et obscures. Le guide de caravane du Liban, qui s'avance avec son turban élevé et son habit de dessous bigaré, pousse son mulet avec des cris perçants, tandis que le Bédouin du désert, vêtu de brun, se balance sur son chameau. A Beyrouth, qui fut prise en 1840 par les flottes réunies des Anglais, des Autrichiens et des Turcs, se trouve le siége d'un évêque catholique maronite et grec, avec quatre églises catholiques et un couvent de franciscains et de Maronites[2]. Il faut encore mentionner la synagogue qui est très-ancienne et qui sert à environ cinquante familles juives (J. Schwarz, p. 271).

Depuis quelques années des missionnaires français (jésuites) dirigent à Beyrouth une école arabe et française, où les enfants des Maronites, des Grecs, des Syriens et des Latins reçoivent l'instruction. Les missionnaires ont, en outre, mis sur un pied

[1] Pline, *Hist. natur.,* V, xx. — Concil. Chalcéd., art. vi.

[2] Voy. une gravure du château de Beyrouth dans *U. Halbreiter,* feuil. v, n. 3.

florissant une école supérieure pour tous les habitants, et ils cherchent au moyen d'une presse qui leur appartient, à suppléer au manque de livres d'instruction et d'écrits religieux. Il est sorti de cette presse, entre autres ouvrages, un recueil de poésies religieuses (le *Diwan*) de l'évêque maronite GERMAIN FARHHOUT[1]. Le 5 avril 1856, lorsque, pour célébrer la naissance du prince impérial de France, un TE DEUM fut chanté dans l'église des Maronites, on entendit pour la première fois depuis le temps des croisades, à BEYROUTH, le son des cloches, en vertu du hat-houmayoum.

La petite ville de SAREPTA (צרפתה) était située entre Sidon et TYR[2]. Le prophète Elie y vint; il multiplia pendant une famine de trois ans l'huile et la farine d'une pauvre veuve, et rappela son fils à la vie (III *Rois,* XVII, 8 et suiv.; comp. *Luc,* IV, 26). Au temps des croisades, la ville portait le nom d'ATSAREB; elle fut emportée d'assaut par Tancrède IV, et devint un évêché latin. A la place de l'ancienne Sarepta, tout-à-fait sur les bords de la mer, on ne voit plus que des ruines qui sont à deux lieues trois quarts au sud-est de Sidon (Saïda). Le village de SOURAFEND, qui a été bâti à une demi-lieue à l'est de l'emplacement des ruines, semble avoir reçu son nom de l'ancienne ville[3].

A la Phénicie se rattacherait naturellement le pays de Chanaan (la Palestine); mais comme nous avons cru devoir, à raison de son importance dans la Bible, faire de plus amples recherches sur ce dernier pays et en donner la description avec plus de détails, et en même temps joindre au reste de la géographie du Nouveau Testament, la topograhie biblique et un aperçu du pays, nous avons mieux aimé passer de la Phénicie à l'Egypte et aux contrées limitrophes.

[1] *Annal. de la propag. de la foi.* Munich, 1853, janvier et février, n. 3, p. 38 et suiv. — J. Mislin, *Voy.*, I, 193 et suiv.

[2] Pline, V, XVII. — Onomast. s. v. *Sarepta.*

[3] O.-F. Richter, *Wallf,* p. 72. — J. Schwarz, *D. h. Land,* p. 156.

CHAPITRE IV.

L'ÉGYPTE EN CHACUNE DE SES PARTIES.

§ 58. Pays de Mesraïm (Egypte).

Le pays du nord-est de l'Afrique est, sous plusieurs rapports, au plus haut point digne de remarque. Les Grecs et les Romains le nomment EGYPTE (ἡ Αἴγυπτος); il se rencontre ordinairement dans l'Ecriture sous le nom de MESRAÏM (מִצְרַיִם), parce qu'il fut peuplé par Mesraïm, second fils de Cham (§ 15). Il est encore appelé la TERRE de CHAM (ארץ חם), selon l'expression de Jacob, *qu'il fut étranger dans la terre de Cham*[1]. Le nom de RAHAB (רהב, c'est-à-dire orgueil) désigne également le pays d'Egypte; le Psalmiste fait dire à Dieu (*Ps.* LXXXVI, 4) : *Je me souviendrai de Rahab et de Babylone, afin qu'elles me connaissent* (Is., XXX, 7; LI, 9). On trouve encore MAZOR (מצור, c'est-à-dire espace étroit, resserré), comme une forme poétique pour MESRAÏM (*Mich.*, VII, 12; *Is.*, XXXVII, 25). L'Egypte est appelée par les Arabes de nos jours MESR, par les Turcs EL-KEBIT (submergé, submersion) et par les Coptes, descendants des Egyptiens primitifs, ES-CHAMI, c'est-à-dire pays de la terre noire (fertilisée par le limon du Nil). Le nom de CHAMI ou CHÉMI (ΧΗΜΙ) pourrait du reste aussi être une allusion à CHAM, premier père des Egyptiens (*Gen.*, X, 6).

L'Egypte, d'après l'étendue que lui donne la Bible, était bornée au nord par la mer Méditerranée, à l'est par les déserts de Sur et de Pharan, dans l'Arabie Pétrée et par la mer Rouge, au sud par l'Ethiopie (la Nubie actuelle), et à l'ouest par la Lybie. Elle courait entre le 46° et le 52° 30' de longitude orientale, avec une surface d'environ 6,000 milles carrés. L'Egypte, dans le sens strict, ne comprenait toutefois que l'étroite vallée qui était arrosée par le Nil depuis la Nubie jusqu'à la mer Méditerranée, dans une étendue de 112 milles géographiques[2].

[1] *Ps.* CIV, 23; cfr. *Ps.* LXXVII, 51.

[2] Nous devons d'excellentes remarques sur l'Egypte au P. Claude Sicard,

Les Egyptiens s'adonnèrent de très-bonne heure à la culture des sciences et des arts, notamment de l'astronomie, de l'astrologie et de la médecine (comp. *Antiquités domestiques des Hébreux*). C'étaient surtout les prêtres qui étaient en possession des connaissances diverses (*Exode,* VIII, 11, 22; XIII, 7). L'architecture, comme chacun sait, avait fait chez les Egyptiens de très-grands progrès, comme l'attestent encore leurs temples, leurs obélisques, leurs pyramides, etc. Outre les travaux manuels ordinaires, ils s'appliquaient à l'art du tissage et au commerce (*Is.*, XIX, 9; *Ezéch.*, XXVII, 7), et les Israélites apprirent, en ce qui regarde les métiers et les arts inférieurs, bien des choses des Egyptiens.

L'idolâtrie, ayant pour objet le culte superstitieux de la nature, prit de très-bonne heure racine en Egypte. La religion consistait dans le culte du soleil, de la lune, de la terre et du Nil, sous le voile de divers symboles. OSIRIS était pour les Egyptiens la figure du soleil et du Nil; ISIS la figure de la lune et de la terre féconde. Comme symbole vivant d'OSIRIS ils avaient le bœuf APIS, de même que la génisse était le symbole vivant d'ISIS. Le mauvais génie Typhon, dont il est dit qu'il tua Osiris, était le principe de la stérilité et de la sécheresse; il avait son siége dans le désert d'où il envoyait les vents chauds qui brûlent la terre [1]. Outre cela plusieurs espèces d'animaux (les chiens, les chats, les loups, les lions, la brebis, le bouc, l'ibis, les poissons, les crocodiles) étaient sacrés aux yeux des Egyptiens; certains animaux même étaient conservés dans les temples, vénérés comme des divinités et traités avec le plus grand soin. C'est au sujet de ce culte idolâtrique que Moïse adressait à Israël cette exhortation : *Appliquez-vous donc avec grand soin à la garde de vos âmes. Vous n'avez vu aucune figure au jour où le Seigneur vous parla sur l'Oreb du milieu du feu, de peur qu'étant séduits, vous ne vous fassiez*

missionnaire jésuite, qui travailla avec de grands fruits depuis 1706-1728 en Egypte et en Syrie. Comp. *Mémoires des missions de la comp. de Jésus dans le Levant.*

[1] Creutzer, *Symb. und Mythol.*, I, 256, 482, et *The Antiquities of Egypt.* Londres, 1841, p. 116 et suiv.

quelque image de sculpture, quelque figure d'homme ou de femme, ou de quelqu'une des bêtes qui sont sur la terre, ou des oiseaux qui volent sous le ciel, ou des animaux qui rampent et se remuent sur la terre, ou des poissons qui sont sous la terre dans les eaux; ou qu'élevant vos yeux au ciel et voyant le soleil, la lune et tous les astres, vous ne tombiez dans l'illusion et dans l'erreur, et que vous ne rendiez un culte d'adoration à des créatures que le Seigneur votre Dieu a faites pour le service de toutes les nations qui sont sous le soleil (Deutér., IV, 15, 19).

Les Egyptiens avaient deux sortes d'écriture, l'une sacrée et l'autre vulgaire; la première était l'écriture hiéroglyphique, et la seconde l'écriture alphabétique. Les seuls restes que nous conservions de l'ancienne langue égyptienne sont dans le copte. Cette langue, selon toute apparence, n'avait que des rapports très-éloignés ou peut-être même n'en avait point, avec les langues sémitiques. Les Ptolémées ayant introduit en Egypte les mœurs et la langue grecques, il se mêla plus tard à l'ancienne langue égyptienne beaucoup d'éléments grecs, mélange d'où résulta la langue copte, qui s'est conservée invariable à Coptos et autour de cette ville, la capitale de la Haute-Egypte[1].

Le climat est régulier, mais très-chaud, spécialement dans la Haute-Egypte et l'Egypte-Moyenne. Les mois d'hiver, durant lesquels l'air est rafraîchi par les vents de mer et par la pluie, peuvent être considérés comme agréables. Dès les temps les plus reculés on a signalé principalement, comme plaies du pays, les mouches, dont la piqûre est très-sensible (*Nomb.*, VIII, 17, 18; *Is.*, VII, 18), les grenouilles et les sauterelles (*Nomb.*, VII, 27; X, 1 et suiv.); en outre la lèpre, la petite vérole et la peste étaient endémiques en Egypte[2]. Le CHAMSIN, vent chaud qui règne au temps de l'équinoxe du printemps et souffle ordinairement pendant cinquante jours avec peu d'interruption, peut pareillement être considéré comme une plaie du pays. Les ophtalmies qui sont si fréquentes doivent être, d'après les observations des hommes

[1] Cfr. Hug, sur la langue et la littérature égyptiennes, dans *l'Encyclopédie* d'Ersch et Gruber, II, 35 et suiv.; Ign. Rossi, *Etymolog. ægypt.* Rome, 1808.
[2] *Exode*, IX, 3; *Deutér.*, XXIV, 8; XXVIII, 27.

les plus compétents, attribuées plutôt à la mauvaise habitude de se raser la tête et de se coiffer trop chaudement qu'à l'éblouissement du soleil [1].

§ 59. Le fleuve d'Egypte.

L'unique fleuve d'Egypte, connu chez les Grecs sous le nom de Nil (Νεῖλος), est appelé dans la Bible absolument le Fleuve (הַיְאֹר) et encore le fleuve trouble et noir (שִׁחוֹר), à cause du limon qu'il charrie et qu'il dépose dans ses débordements [2]. Le Nil qui vient des hautes montagnes de l'Abyssinie, où plusieurs bras se réunissent, traverse, en faisant de nombreux contours, l'Egypte du sud au nord. Les deux savants français d'Abbadie ont fait tout récemment, avec une patience admirable, des relevés très-exacts sur les sources du Nil [3].

C'est au sud de l'ancienne Syène, actuellement Assevan (Assuan), que le Nil entre en Egypte. Il forme au-dessus de Thèbes plusieurs cataractes, et se divise au-dessous du Caire en deux bras principaux qui forment le Delta (Δ) et dont l'un, celui qui est à l'orient, se jette dans la mer Méditerranée, près de Damiette (Damiath), et l'autre, celui qui est à l'occident, près de Rosette (Raschid). Ce fleuve important, qui dès les temps les plus anciens se déchargeait dans la mer par sept bras [4], commence ordinairement à s'enfler au milieu de juin; il franchit en août ses rivages et transforme au commencement de septembre toute la vallée en un lac, et de là vient que le Nil est aussi appelé mer [5], en arabe El-Bahr. La cause de ce débordement se trouve en partie dans les fortes pluies qui tombent en Ethiopie, en partie dans la fonte des masses de neige sur les montagnes de la même contrée.

Le débordement du Nil est ce qui produit la fécondité de

[1] Russegger, *Reisen*, I. — Cfr. G.-A. Klœden, *Das Strompsystem des oberen Nil nach den neueren Kenntnissen*. Berlin, 1856.

[2] *Gen.*, XLI, 1; *Jér.*, II, 18; *Is.*, XXIII, 3.

[3] *Ausland*, année 1850, p. 1039. — Voy. des dessins des cataractes du Nil dans H. de Mayr (*Vues pittoresques d'Orient*), 1re livraison.

[4] Diodore de Sicile, I, XXXIII.

[5] *Is.*, XIX, 5; comp. *Amos*, VIII, 8; IX, 5.

l'Egypte. Le limon gras et noir, que le fleuve dépose, et les eaux qui remplissent les canaux et les étangs font naître partout les plus belles récoltes (*Gen.*, XLI, 1 et suiv.). Dans les endroits plus élevés, on s'efforçait de conduire les eaux dans les champs au moyen de roues à puiser, et c'est par allusion à ce moyen d'irrigation que Moïse dit aux Israélites qu'il conduisait de l'Egypte dans les montagnes de Chanaan : *La terre dont vous allez entrer en possession n'est pas comme la terre d'Egypte, d'où vous êtes sortis, et où, après qu'on a jeté la semence, on fait venir l'eau* (au moyen de roues d'irrigation), *pour l'arroser, comme on fait dans les jardins; mais c'est une terre de montagnes et de plaines qui attend les pluies du ciel* (Deutér., XI, 10, 11 ; comp. Nomb., VII, 19).

Si l'inondation n'atteint pas la hauteur nécessaire, l'année est une année de stérilité. Lorsque les prophètes prédisent le malheur à la terre d'Egypte, ils parlent du Nil tari et des canaux desséchés : *Alors la mer* (le Nil) *se trouvera sans eau et le fleuve deviendra sec et aride; les rivières tariront, les canaux diminueront et se sècheront, les roseaux et les joncs se faneront* (Is., XIX, 5 et suiv.). *Voici ce que dit le Seigneur Dieu : J'anéantirai cette multitude d'hommes qui est dans l'Egypte par la main de Nabuchodonosor, roi de Babylone; je sècherai le lit de ses fleuves* (le Nil avec ses canaux) (Ezéch., XXX, 10, 12). Lorsque le Nil s'élevait à seize coudées, on pouvait espérer une année fertile et la joie était générale. Autrefois les prêtres fixaient leurs observations sur des nilomètres et faisaient connaître l'état des eaux dans tout le pays[1]; encore aujourd'hui le mesurage de l'élévation des eaux est sous l'inspection de l'autorité supérieure. C'est dans l'île de Roudh (Rouad) que se trouve le Mikjas, colonne de marbre blanc graduée, au moyen de laquelle on peut apprécier avec exactitude l'état des eaux. L'inondation atteint-elle la hauteur convenable, dès lors on perce les digues du canal de Cahira (du Caire), et les eaux se répandent dans tous les canaux. Les lacs de Natron, remarquables restes des inonda-

[1] Diodore de Sicile, I, XXXVI.

tions du Nil, sont comme d'immenses flaques d'eau, qui se maintiennent dans les endroits où, loin du lit ordinaire du fleuve, l'eau du Nil en s'infiltrant sous le sable apparaît au jour [1].

L'eau du Nil, extrêmement agréable à boire, tire de son mélange avec un limon d'un rouge jaune, la couleur du café au lait. Avant de s'en servir on la filtre d'ordinaire, et elle sort du filtre entièrement sans couleur et pure comme du cristal [2]. La vallée du Nil, et spécialement le Delta, était autrefois d'une fécondité extraordinaire. Une famine s'étant fait sentir dans le pays de Chanaan, Abraham trouva dans la fertilité de l'Egypte les moyens de subvenir à ses besoins (*Gen.*, XII, 10; XLI, 53 et suiv.), et les Israélites, durant la traversée du désert, regrettaient les productions du pays qu'ils avaient quitté (*Nomb.*, XVI, 3). Entre les produits de ce pays, la Bible désigne le lin, l'orge, le froment, le seigle, les concombres, les melons, les ails, les oignons et les poireaux [3]. Il existe à peine un pays sur notre hémisphère que l'on puisse comparer, sous le rapport du luxe et de la richesse de la végétation, à la vallée du Nil; bien que les champs ne reçoivent point d'engrais, ils ne se reposent jamais. Comme autrefois Abraham et Jacob, les Arabes Dschéhalin, d'autour d'Hébron, vont encore aujourd'hui en Egypte pour s'y procurer des céréales, lorsque la moisson est mauvaise en Palestine. Il y a quelques années la famille de sir W. Symonds porta d'Egypte en Angleterre quelques grains de blés trouvés dans le sarcophage d'une momie. Un de ces grains, qui ne pouvaient dater de moins de 2,400 ans, fut mis en terre en 1848. Il germa, poussa et produisit quinze tiges qui donnèrent 1,600 grains d'une beauté extraordinaire [4]. Le Nil renfermait aussi beaucoup de poissons, et c'est là pareillement un des objets des regrets des Israélites (*Nomb.*, XI, 5).

[1] Schubert, II, 134 et suiv. — Russegger, *Reisen*, I.

[2] Maillet dit dans la description de l'Egypte que l'eau du Nil tient parmi les autres sortes d'eaux le même rang que le champagne parmi les vins. *Ausland*, année 1851, p. 980.

[3] *Exode*, IX, 31 et suiv.; *Nomb.*, XI, 5.

[4] *Ausland*, année 1849, p. 64; 1850, p. 60.



Isaïe (XIX, 8) prédisant à l'Egypte les malheurs qui la menaçaient, s'écrie : *Les pécheurs pleureront; tous ceux qui jettent l'hameçon dans le fleuve* (dans le Nil) *seront dans les larmes; et ceux qui étendent leurs filets sur la surface de ses eaux tomberont dans la défaillance.* Il y avait aussi dans le Nil des crocodiles qui, par leurs mouvements impétueux, troublaient souvent l'eau, c'est pourquoi il est dit dans la prophétie : *Fils de l'homme, fais une plainte lugubre sur Pharaon roi d'Egypte et dis lui : Tu as été semblable au lion des nations et au dragon qui est dans la mer* (au crocodile du Nil); *tu agitais ta corne avec violence dans tes fleuves* (parmi tes peuples); *tu en troublais les eaux avec les pieds, et tu en bouleversais tous les courants* (Ezéch., XXXII, 2).

Les crocodiles sont présentés généralement comme figure de l'Egypte[1]. Sous le nom de BÉHÉMOTH (*Job,* XL, 15 et suiv.), on entend ordinairement l'hippopotame, quadrupède mammifère qui vit, soit dans le Nil au-dessus des cataractes, soit dans les fleuves d'Afrique. Il a souvent dix-sept pieds de long, sept pieds de haut; il surpasse en épaisseur l'éléphant, et demeure la plupart du temps au fond des eaux : néanmoins il parait aussi sur les rivages garnis de broussailles pour s'y nourrir d'herbes et de plantes[2]. Enfin ce qui dans la Bible rend encore le Nil digne d'attention, c'est que non-seulement Moïse petit enfant y fut exposé parmi les roseaux de ses bords, mais que dans la suite il prouva sa mission divine en changeant ses eaux en sang[3], etc.

§ 60. Egypte-Supérieure (Thébaïde).

Les deux chaînes de montagnes parallèles qui près de Syène (Assouan) commencent à courir sur le sol égyptien, forment la vallée du Nil dont la longueur est évaluée à 112 milles géographiques. Cette longue vallée avec la plaine des bouches du Nil était l'Egypte proprement dite, que les Grecs et les Romains divisaient

[1] *Ezéch.*, XXIX, 3; *Ps.* LXVII, 31. — [2] Oken, *Zoolog.*, II, 778 et suiv. — [3] *Exode*, II, 1 et suiv.; VII, 17 et suiv.; *Act.* VII, 20 et suiv.

en trois parties principales, savoir : la HAUTE-EGYPTE (la Thébaïde), l'EGYPTE-DU-MILIEU (l'Eptanomie) et la BASSE-EGYPTE (le Delta)[1].

La HAUTE-EGYPTE, la partie la plus méridionale sur les confins de l'Ethiopie, passait pour le pays primitif des Egyptiens, et il était désigné parmi les Hébreux sous le nom de PHATURÈS (פַּתְרוֹס, Septante, Παθηρῆς, Παθούρης), parce que ce fut dans cette région que se fixèrent les PHÉTRUSINS (Patrusim), qui étaient des descendants de Cham (§ 15). C'est sous cette dénomination qu'on la rencontre dans Ezéchiel (XXIX, 14), où nous lisons : *Je ramènerai les captifs d'Egypte, je les rétablirai dans la terre de Phaturès, dans la terre de leur naissance.* Les Grecs et les Romains appelaient cette partie du pays Thébaïde, du nom de la ville de Thèbes ; parmi les Coptes, elle est appelée MARES (pays du midi), chez les Arabes SAÏD, et elle comprend actuellement les gouvernements de Siout, de Kenni et d'Esné. Le climat dans la Haute-Egypte est, sous un ciel constamment clair et pur, extraordinairement chaud ; une pluie y est un phénomène rare, mais en compensation il tombe chaque nuit une rosée très-forte.

§ 61. Villes de la Haute-Egypte.

Parmi les villes de la Haute-Egypte, l'Ecriture n'en nomme que deux, NO et SYÈNE.

NO (נֹא), ou avec son nom complet NO-AMON (נֹא אָמוֹן), est désignée dans les Septante sous la dénomination de Διόσπολις, et dans la Vulgate (*Ezéch.*, XXX, 14 et suiv. ; *Jér.*, XLVI, 25 ; *Nah.*, III, 8), par erreur, Alexandrie[2]. Les Grecs et les Romains la nomment THÈBES EN EGYPTE, *Thebæ ægyptiacæ* (de l'égyptien Tap ou Tapo, c'est-à-dire tête). NO-AMON (Thèbes), la plus ancienne et la plus célèbre ville de la Haute-Egypte était sise sur les deux rives du

[1] Ptolém., IV, v.

[2] Les rabbins juifs prenaient, en effet, No-Amon pour Alexandrie, et saint Jérôme dans sa traduction a suivi le sens de son maître, qui était Juif. — (Selon d'autres, saint Jérôme donne à No-Amon le nom d'Alexandrie, parce que c'était alors la plus grande ville d'Egypte, comme Alexandrie de son temps.) *(Trad.)*

Nil et sur ses canaux (*Nah.*, III, 8), et avait selon Homère une immense enceinte.

Elle a cent portes, et il sort par chaque porte deux cents hommes avec leurs chevaux et leurs armes (*Iliade*, IX, 381 et suiv.).

Les rois d'Egypte avaient fixé leur séjour à Thèbes (*a*), et ils se plaisaient à l'orner de nombreux et somptueux monuments, parmi lesquels le temple du dieu AMON ou AMOUN (le dispensateur de la lumière), avec la statue de Memnon, était surtout renommé[1]. L'éclat et la puissance de Thèbes étaient passés en proverbe dans l'ancien monde ; mais lorsque Memphis fut devenu la résidence des rois d'Egypte, son astre pâlit et s'effaça peu à peu (*b*).

Elle (No-Amon) *a été elle-même emmenée captive dans une terre étrangère. Ses petits enfants ont été écrasés au milieu de ses rues; les plus illustres de son peuple ont été partagés au sort, et tous ses personnages les plus distingués ont été chargés de fers* (Nah., III, 10). L'assujétissement de Thèbes par Nabuchodonosor fut prédit par Jérémie (XLVI, 25, 26), en ces termes : *Le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël a dit : Je vais visiter le tumulte* (la multitude) *de No-Amon, Pharaon et l'Egypte, et ses dieux et ses rois* (ses gouverneurs), *Pharaon et ceux qui mettent leur confiance en lui. Je les livrerai entre les mains de ceux qui cherchent à leur ôter la vie, entre les mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone, et entre les mains de ses serviteurs.*

Sur l'emplacement de l'antique cité de No (Thèbes), on ne rencontre plus que les villages de Karnak, de Luksor, de Médinet-Abou et de Korneh; mais le voyageur y admire encore des ruines

[1] Hérod., I, 182. — Wilkinson, *Topograph. of Theben*. Londres, 1838.

(*a*) Le premier roi d'Egypte dont l'existence soit historique est Menès. On le fait régner vers l'an 2450 avant J.-C. A cette époque et longtemps encore après lui, l'Egypte formait plusieurs Etats distincts, qui avaient chacun des princes indépendants. Ainsi, depuis Menès jusqu'à Mœris (2450-1990), 330 rois, formant 18 dynasties, régnèrent simultanément, pour la plupart dans Thèbes, This, Eléphantine, Memphis, Héraclée, Diospolis, Koïs et Tanis; ce n'est qu'à partir de la 18e dynastie que l'Egypte paraît avoir été réunie sous un seul gouvernement. *(Trad.)* — V. Bouillet, *Dict. hist. géogr.*, art. *Egypte*.

(*b*) Voy. note *a*.

de la plus haute antiquité et tout-à-fait grandioses. Ces restes précieux ont été relevés avec le plus grand soin par les savants français qui accompagnaient Napoléon en Egypte, et décrits très au long par Wilkinson, Champollion, Rosellini, Prokesch, etc. La cinquième livraison des *Points de vues pittoresques d'Orient*, par Henri Mayr (Munich, 1839), contient aussi d'excellentes gravures des constructions du temple de Karnak, de Luksor, de Médinet-Abou, de Korneh, etc. Les murs du temple de No sont couverts de figures ou hiéroglyphes, qui représentent les actions des anciens rois. Extérieurement, sur le mur au sud-ouest du grand temple de Karnak, se trouvent, entre autres, des peintures qui jettent du jour sur les actions de Sheshonk, c'est-à-dire du Sésac de la Bible, qui, la cinquième année du règne de Roboam (971 av. J.-C.), s'avança avec une nombreuse armée contre Jérusalem, et pilla les trésors du temple et du palais du roi [1]. Ces peintures montrent une figure colossale de ce monarque dans l'attitude d'un homme qui marche ; il tient à la main dix courroies auxquelles sont attachés dix rangs de captifs, les uns au-dessus des autres, derrière lui, et il les présente à la divinité du temple. Les rangs du dessus, à partir du milieu du dos du vainqueur, comprennent chacun douze ou quatorze captifs ; ceux du bas vont jusqu'au-dessous de ses pieds et en comprennent davantage. Les têtes et les épaules des captifs sont entièrement représentés, au lieu que les corps ont simplement la forme d'un cartouche avec des hiéroglyphes. En avant, devant le haut bonnet du roi, se trouve un cartouche avec son nom, et derrière lui, au-dessous des rangs des captifs, le mur est couvert d'hiéroglyphes. Dans les figures des captifs, il n'est pas difficile de reconnaître la physionomie juive avec la barbe courte et à pointe [2].

Syène (סְוֵנֵה), la ville la plus méridionale de l'Egypte, vers la frontière d'Ethiopie, était placée sur la rive orientale du Nil [3], précisément sous le tropique du Cancer. Ezéchiel (xxx, 6) prédit sa dévastation par les Chaldéens en ces termes : *Voici ce que dit*

[1] III *Rois*, xiv, 25 et suiv.; II *Paralip.*, xii, 1 et suiv.
[2] Robinson, *la Palestine et les pays limitrophes du midi*. Halle, 1841, I, 35.
[3] Ptolém., IV, v. — *Ezéch.*, xxix, 10.

le Seigneur Dieu : Ceux qui soutenaient l'Egypte seront enveloppés dans sa chute, et l'orgueil de son empire sera détruit. Ils tomberont dans l'Egypte par l'épée depuis la tour de Syène (dans l'hébr. depuis Migdol jusqu'à Syène). Assevan (Assouan) de nos jours, localité sans importance, dépendante du nazir (gouverneur) d'Esné, est un peu au nord-est de l'ancienne Syène, et a été bâtie des ruines de la Syène des Romains, entre les ruines des constructions romaines, pour lesquelles on employa des bloc de pierre avec des hiéroglyphes du temps des Pharaons, et un bastion que le général Desaix éleva contre les mamelouks[1]. L'endroit appelé aujourd'hui Sina sur le Nil, non loin de la frontière de Nubie, ne doit pas être éloigné de l'ancienne Syène.

§ 62. L'Egypte-Moyenne (Eptanomie), avec ses villes.

L'Egypte-Moyenne, appelée par les Grecs Eptanomie, et plus tard Arcadie, est appelée parmi les Arabes de nos jours Mesr-Vestani, et s'étend depuis la Haute-Egypte jusqu'à la vallée du Nil. Dans cette partie du pays, la vallée du Nil s'élargit peu à peu, et la chaleur est plus tempérée que dans la Haute-Egypte, bien que, au Caire, en juillet et en août, le thermomètre de Réaumur se maintienne à 24 et 25 degrés au-dessus de zéro[2]. Actuellement l'Egypte-Moyenne qui va depuis le Caire et Gizeh en remontant jusqu'au village de Bersche, dans une étendue d'environ 2 degrés et 1/3, compte, suivant les données les plus récentes, environ 180,000 habitants, mais qui n'ont pour habitations que des chaumières et des huttes d'une extrême malpropreté (*Ausland*, année 1849, p. 255).

Parmi les villes anciennes on distinguait surtout Memphis ou Moph (Noph), comme dit le texte hébreu. Elle était située dans une étroite vallée sur la rive occidentale du Nil longeant les

[1] A. Prokesch, *Erinnerungen aus Eegypten und Kleinasien*, I, 188 et suiv.

[2] Voyez de plus amples observations thermométriques dans *Ausland*, année 1849, p. 72.

montagnes de Lybie, et devint, sous Psammétique, la capitale de l'Egypte et la résidence des rois[1]. Son enceinte était de 150 stades (3 milles 3/4 géographiques), et entre ses nombreux monuments, les plus remarquables étaient la forteresse royale et le temple du dieu Phta, avec la demeure attenant du bœuf Apis qui était honoré comme symbole de la force génératrice de la nature[2]. Tout-à-fait dans ces derniers temps, M. Mariette, savant français, a découvert sous des décombres, à une grande profondeur, le temple de Sérapis avec ses ornements somptueux[3]. C'est l'accomplissement de ce que nous lisons dans le prophète : *Voici ce que dit le Seigneur Dieu : J'exterminerai les statues et j'anéantirai les idoles de Memphis* (Ezéch., xxx, 13). L'éclat terrestre avait tellement infatué les grands du paganisme, qu'ils se faisaient eux-mêmes honorer comme des divinités; mais *les princes de Tanis sont devenus des insensés; les princes de Memphis ont été sans force* (Is., xix, 13). Osée (ix, 6), prédit aux Israélites qui avaient oublié Dieu, qu'ils iront en Egypte et mourront à Memphis (Moph) : *car voici qu'ils fuient déjà à cause de la désolation; l'Egypte les rassemble; Memphis leur servira de sépulcre; leur argent, qu'ils aimaient avec tant de passion, sera l'héritage des orties, et leurs maisons seront remplies de bardanes.* Juda eut à éprouver de la part des Egyptiens, comme il est marqué (IV *Rois,* xxiii, 29 et suiv.), une grande humiliation; et c'est dans la prévision de ce qui devait arriver que le prophète de Jéhova disait : *Les enfants de Memphis et de Taphnès eux aussi t'ont couvert d'opprobre jusqu'au sommet de la tête* (Jér., ii, 16; comp. xliv, 1; xlvi, 14, 19).

Les Ptolémées ayant donné leur préférence à Alexandrie, l'éclat et la magnificence de Memphis disparurent peu à peu, et les Arabes qui, au septième siècle de l'ère chrétienne, firent la conquête de l'Egypte, bâtirent des débris de Memphis, dans la direction du nord, sur la rive orientale du Nil, la ville nouvelle du Caire, qui présentement est, sous le rapport de la grandeur, la

[1] Hérod., II, xciii.
[2] Diodore de Sicile, I, li; LVII, lxvii. — Jablonsky, *Panth. ægypt.*, I, c. ii, p. 44. — [3] *Ausland*, année 1851, p. 803.

seconde ville de l'empire des Osmanlis, et se trouve ornée des monuments de l'ancienne Egypte et du temps des Sarrazins. Le pape Grégoire XVI ayant, en 1840, érigé le vicariat apostolique d'Alexandrie avec le CAIRE pour siége, les Dames du Bon-Pasteur d'Angers se fixèrent dans cette ville, où elles possèdent actuellement un pensionnat, une maison de refuge et un orphelinat. Ces religieuses tiennent en outre une école très-fréquentée pour les petites filles arabes pauvres, et elles admettent dans leurs différents établissements des enfents de toute religion et de toute nation. Tout récemment les frères des Ecoles chrétiennes y ont également ouvert des établissements d'éducation et d'instruction[1]. Près du village de Mitrahény, entre Gizeh (Dschizeh) et Sakara, de vastes ruines amoncelées en collines marquent encore l'emplacement de MEMPHIS; une statue colossale, qui est profondément enfoncée en terre, et quelques fragments de granit, sont du reste tout ce qui apparaît à la surface du sol. Toute l'étendue de pays qui va des pyramides de Gizeh jusqu'aux pyramides de Darshur, est considérée comme une vaste nécropole de l'ancienne MEMPHIS. Deux des pyramides de Darshur sont construites en briques qui ne furent point cuites, mais faites du limon du Nil, mêlé à de la paille hachée menu, ce qui rappelle le récit biblique suivant lequel les Egyptiens oppresseurs exigeaient des Israélites qu'ils ramassassent de la paille pour faire des briques (*Exode,* v, 10 et suiv.). Les pyramides de Sakara, de Gizeh et d'Abouzir, les pyramides de Chéops, de Chéphren, de Mycérinus avec le Sphinx, qui servaient à la royale MEMPHIS pour une triple fin, comme tombeaux des rois, comme temples et comme réservoirs d'eau, ont été dans ces derniers temps visitées et décrites par Prokesch (*Souvenirs,* II, 38 et suiv.), par de Géramb (III, 105 et suiv.), par Schubert (II, 176 et suiv.), par Robinson (I, 41 et suiv.), et par l'archiduc Maximilien de Bavière (*Voyage en Orient,* p. 164 et suiv.).

Dans le couvent copte de Saint-Serge qui se trouve dans l'ANCIEN CAIRE (Fostat), couvent connu sous le nom de DÉIR-EL-

[1] *Organ des Vereins vom H. Grabe.* Cologne, 1857, livrais. I, p. 14.

NASSARA, on montre une chapelle ou grotte souterraine où, suivant une tradition, la sainte famille se serait réfugiée durant son séjour en Egypte. Au-dessus de l'autel de la chapelle est suspendu un tableau très-ancien qui représente la sainte Vierge sur le bord du Nil.

La ville de HANÈS (חָנֵס), appelée par les Grecs HÉRACLÉOPOLIS et ANYSIS [1], par les Arabes AHNAS (Ehnès), était, au temps d'Isaïe, le siége d'une dynastie égyptienne. Le prophète blâmait l'alliance que les Israélites avaient faite avec l'Egypte, et il disait entre autres choses : *La force de Pharaon sera votre honte, et cette confiance que vous avez dans la protection de l'Egypte vous couvrira de confusion, car vos princes ont été jusqu'à Tanis, et vos ambassadeurs jusqu'à Hanès* (pour demander du secours) (*Is.*, XXX, 4). L'antique HANÈS n'est plus aujourd'hui qu'un village, et elle offre à peine quelques restes des anciens temps [2].

§ 63. Basse-Egypte (Delta).

La BASSE-EGYPTE s'étend depuis la séparation des bras du Nil jusqu'à la mer Méditerranée; elle comprend le territoire des bouches du Nil, et est désignée chez les Grecs sous le nom de DELTA, à cause de la ressemblance qu'elle a avec la lettre grecque delta (Δ). Ce triangle a pour côtés les bras principaux du Nil qui courent séparément jusqu'à la mer Méditerranée. Les Coptes appellent la Basse-Egypte TSAHET, et les Arabes BAHARI ou BAHHRI (c'est-à-dire qui est située près de la mer). Dans toute l'étendue de la vaste surface du Delta, il ne se trouve ni élévation ni abaissement naturels de terrain ; le climat, grâce au voisinage de la mer et aux nombreux canaux qui diminuent les ardeurs du soleil, y est beaucoup plus tempéré que dans la Haute-Egypte

[1] Hérod., II, 137.

[2] *Description de l'Egypte*, t. IV, p. 404. — On trouve dans la 3e, la 7e et la 9e livraison des *Points de vue pittoresques d'Orient*, recueillis pendant le voyage de l'archiduc Maximilien de Bavière et édités par Henri de Mayr, d'excellentes copies des ruines des temples, des pyramides, etc., qui se rencontrent dans la Haute-Egypte et l'Egypte-Moyenne.

et dans l'Egypte-Moyenne. Nous sommes redevables aux recherches de l'infatigable Russegger (p. 249 et suiv.) de précieux renseignements sur la physionomie et la constitution géognostiques de la Basse-Egypte.

§ 64. Villes de la Basse-Egypte.

La Basse-Egypte, mérite une attention toute spéciale. Les écrits sacrés mentionnent d'abord l'ancienne ville de Tanis ou Taphnis appelée par les Hébreux Tsoan (צֹעַן); elle fut bâtie sept ans plus tard qu'Hébron (*Nomb.*, xiii, 23), et était située sur la rive orientale du bras du Nil appelé, de son nom, Tanitique. Le territoire de Tanis (Tsoan) fut témoin des merveilles divines, ainsi que le rappelle le Psalmiste lorsqu'il dit : *Il* (Jéhova) *a fait devant les yeux de leurs pères des œuvres vraiment merveilleuses dans la terre d'Egypte, dans la plaine de Tanis. Ils ne se souviennent point de sa main* (de sa puissance) *au jour où il les délivra des mains de celui qui les affligeait; de quelle sorte il fit éclater dans l'Egypte les signes de sa puissance et ses merveilles dans la plaine de Tanis, lorsqu'il changea en sang leurs fleuves* (Ps. lxxvii, 12, 42 et suiv.). Bientôt après la défaite de Sennachérib dans la Judée (715 av. J.-C.), Isaïe (xix, 11, 13) prédisait que les conseillers des trois dynasties qui, avant la dodécarchie, dominaient sur l'Egypte et avaient leur siége à Tanis, ne pourraient conjurer les maux prêts à fondre sur eux : *Alors les princes de Tanis perdront le sens, les sages conseillers de Pharaon lui donneront des conseils pleins de folie. Les princes de Tanis sont devenus des insensés.*

Tanis est aussi comprise parmi les villes d'Egypte qui, selon l'oracle d'Ezéchiel (xxx, 14), devaient être ravagées par les Chaldéens : *Je ruinerai le pays de Phaturès* (la Haute-Egypte) *et je mettrai le feu dans Taphnis* (Tsoan, Tanis).

On croit que l'emplacement de l'ancienne Tanis est celui de San d'aujourd'hui sur la rive orientale du bras Tanitique du Nil, à quelques lieues du lac Menzaelh, où le savant français Malus trouva sept obélisques en parties brisés, un monument de granit

fracturé, des vases de terre fine, du cristal déjà poli et d'autres objets [1]. Il est vrai néanmoins que selon la tradition judaïque, ce serait la ville de Pastat-al-Mazr, située sur la rive occidentale du Nil, vis-à-vis du Caire, qui marquerait l'emplacement de Tanis (Tsoan) [2].

La ville de Bubaste (פִּי־בֶסֶת) dans la partie orientale de la Basse-Egypte, sur un canal de la branche Pélusiaque du Nil, avait un beau temple de la déesse Bubastis, que les Grecs comparaient à Artémis. A certaines époques, de grandes masses de peuple accouraient au son de la musique en poussant des cris de joie, et célébraient des fêtes où la moralité était étrangement blessée [3]. Nabuchodonosor fut dans la main du Très-Haut l'instrument des châtiments divins à l'égard de cette ville, contre laquelle Ezéchiel (xxx, 17), fit entendre cette sentence de condamnation : *Les jeunes hommes d'Héliopolis et de Bubaste tomberont par l'épée, et elles-mêmes* (ces villes, le reste de leurs populations) *seront emmenées captives.*

Selon Diodore de Sicile (xvi, 51), Bubaste fut prise et renversée par les Perses. Les ruines qu'il en reste encore, et qui portent le nom de Tell-Basta (c'est-à-dire collines de Bubaste), servent à l'histoire de l'architecture égyptienne. Les masses de granit sont souvent couvertes d'hiéroglyphes de toutes sortes, tandis que la ville elle-même était bâtie de briques séchées [4].

La ville de Phitom (פִּתֹם) dans laquelle les Israélites furent assujétis aux corvées (*Exode*, i, 11), reçut plus tard le nom d'Héroopolis, à moins que par Phitom, on ne doive entendre la Patumos d'Hérodote, située dans la partie orientale de la Basse-Egypte.

Dans la Basse-Egypte se trouvait encore la ville de Ramessès (רַעְמְסֵס, c'est-à-dire la ville du fils du soleil), à la construction et aux fortifications de laquelle les Israélites furent contraints de travailler (*Exode*, i, 8 et suiv.) et qui donna son nom à la petite contrée de Ramessès ou de Gessen (*Gen.*, xlvii, 11). Ce fut de

[1] *Mémoires sur l'Egypte*, t. II, 274. — [2] J. Schwarz, *Das h. Land*, p. 266. — [3] Hérod., II, lix et suiv. — [4] *Mémoires sur l'Egypte*, t. I, 215 et suiv.

Ramessès, dénomination sous laquelle on pourrait peut-être entendre la ville connue depuis sous le nom d'HÉROOPOLIS et le village actuel d'ABOU-KEISCHEID[1], que partirent les Israélites pour sa rassembler à Soccoth (*Exode,* XII, 37 et suiv.).

MAGDALUM (מִגְדֹּל, Septante, Μάγδωλον) était la ville formant la frontière de l'Egypte du côté du nord (*Ezéch.,* XXIX, 10; XXX, 6). Il est possible que dans l'ancien temps la montagne actuelle de KOUAÏBA dans le voisinage de la mer Rouge (*Exode,* XIV, 2; *Nomb.,* XXXIII, 7), ait porté aussi le nom de MAGALUM ou de MIGDOL. Quelques archéologues ont cru qu'on pouvait admettre l'hypothèse que la localité appelée aujourd'hui MESCHTOUL dans la petite contrée de SCHARKYE occupait l'emplacement de l'ancienne MAGDALUM sur la frontière d'Egypte[2]. MAGDALUM est aussi désignée dans la prophétie contre l'Egypte : *Annoncez-le en Egypte ; faites-le entendre à Magdalum, et faites-le retentir à Memphis et à Taphnis, et dites : Levez-vous et revêtez-vous de vos armes, parce que l'épée dévorera tout ce qui est autour de vous* (Jér., XLVI, 14; comp. XLIV, 1).

BÉELSÉPHON (בַּעַל־צְפוֹן), et qui était pareillement située dans le voisinage de la mer Rouge, est mentionnée dans le récit de la sortie des Israélites (*Exode,* XIV, 2; *Nomb.,* XXXIII, 7). Peut-être pourrait-on voir BÉELSÉPHON dans la localité de BIR-TSOUFIS au nord de Suez (Souweis) Le P. Sicard a pris BÉELSÉPHON pour le mont Attaka.

HÉLIOPOLIS (la ville du soleil) mentionnée dans le texte hébreu sous le nom de ON (אוֹן), était renommée au loin dans l'antiquité pour son temple du soleil, dont le service était confié à un grand nombre de prêtres.

Le beau-père de JOSEPH était un des prêtres de ce temple ; car Joseph ayant obtenu grâce et ayant mérité par ses services rendus à l'Egypte d'être nommé TSAPHNATPAANEACH (c'est-à-dire sauveur du peuple), obtint pour épouse, par la médiation de Pharaon, ASENETH, fille de Putiphar, prêtre d'Héliopolis, dont

[1] Cfr. Hengstenberg, *Die Bücher Mosis und Aegypten.* Berlin, 1841.
[2] Comp. Silv. de Sacy, *Appendice à Abdollatif,* p. 617, n. 314 et suiv.
[3] Hérod., II, LXXIX.

il eut deux fils, MANASSÉS et EPHRAÏM (*Gen.*, XLI, 45 et suiv.). Jérémie paraphrase le nom Egyptien de ON (c'est-à-dire lumière, soleil), et il appelle la ville Bethschémès (maison du soleil), lorsqu'il dit dans sa prophétie : *Il* (Jéhova) *brisera les statues de la maison du soleil* (Bethsemès), *qui sont dans la terre d'Egypte, et il consumera par le feu les temples des dieux d'Egypte* (Jér., XLIII, 13; comp.; Ezéch., XXX, 17). De même que, à Memphis, on nourrissait le bœuf Apis, on entretenait aussi dans les édifices du temple d'Héliopolis un taureau comme symbole du dieu MNÉVIS [1]. Jusqu'au temps où les Grecs devinrent maîtres de l'Egypte, il y eut à HÉLIOPOLIS une école de philosophie florissante et renommée, et l'on montra au géographe Strabon qui, à l'époque de l'empereur Auguste, visita la ville en ruines, les maisons où Platon et Eratosthène habitaient lorsqu'ils étudiaient les doctrines des prêtres. L'histoire dit que ce furent les Perses qui détruisirent HÉLIOPOLIS; à l'exception d'un obélisque de granit rouge, haut de soixante-dix pieds, on ne trouve actuellement dans le voisinage du village de MATARIEH rien autre chose que des amas de décombres remplis de petits blocs de marbre, de granit et de vases brisés [2]. Tout près du petit village de MATARIEH, situé à côté de l'emplacement d'HÉLIOPOLIS, s'élève un antique sycomore et à cinquante pas du sycomore coule une source limpide. De là vient que les géographes arabes désignent HÉLIOPOLIS par le nom de AIN-SCHEMS (source du soleil), et qu'ils ont donné au petit village voisin la dénomination de MATARIEH (c'est-à-dire eau fraîche). Suivant une tradition remontant à plusieurs siècles, la Sainte-Famille, lors de la fuite en Egypte (*Matth.*, II, 13 et suiv.), au sortir du désert, se reposa sous ce sycomore, apaisa sa soif avec l'eau douce de la source et se dirigea ensuite vers Memphis. La fuite en Egypte et le séjour de la Sainte-Famille en ce lieu ont été chantés par le jésuite Thomas Céva dans son poème classique *Jésus enfant*, et il a peint en particulier dans le premier livre la scène qui se passa

[1] Josèphe, *Apion*, II, II.
[2] Wilkinson, *Topogr. of Theb.*, p. 316, 309. Voyez dans J.-M. Bernatz (*Bilder aus dem h. Lande*) un croquis de la plaine d'Héliopolis.

auprès de cette source avec des couleurs dignes d'un grand poète [1].

Taphnis, ou Taphné (תחפנחס, Septante Τάφνη et Τάφναι), la Daphné des Grecs, était une ville sur la rive occidentale du bras Pélusiaque du Nil, éloignée de seize milles romains de Péluse [2]. Elle avait un palais royal et comptait parmi les places importantes de l'ancienne Egypte. Après la ruine de Jérusalem, grand nombre de Juifs s'étant réfugiés en Egypte, plusieurs se fixèrent à Taphnis, car nous lisons : *Ils entrèrent en Egypte parce qu'ils ne voulurent point obéir à la voix du Seigneur, et ils vinrent jusqu'à Taphnis. Alors le Seigneur parla à Jérémie lorsqu'il était à Taphnis et il lui dit : Prenez de grosses pierres dans votre main, et cachez-les dans la voûte qui est sous la muraille de briques à la porte de la maison de Pharaon à Taphnis, en présence d'hommes juifs, et dites-leur : Voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël : Je vais mander et faire venir Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur, et il établira son trône sur ces pierres* [3]. Après Taphnis, vient :

Pelusium ou Péluse (סין, c'est-à-dire ville de boue, Septante Σαΐς), ville forte sur la frontière septentrionale de l'Egypte, près de l'embouchure orientale du Nil, dans une région marécageuse, à une distance de vingt stades de la mer Méditerranée. Comme le nom Peremoun (boue) en vieil égyptien correspond à l'hébreu Sin et au grec πηλὸς, c'est avec raison que saint Jérôme le traduit par Péluse, Pelusium (ville de boue). Péluse était considérée comme la clef qui fermait l'Egypte à l'ennemi du côté du levant. Ce fut par les Chaldéens (par Nabuchodonosor), que les jugements de Dieu à l'égard de cette forteresse s'accomplirent. *Je répandrai mon indignation sur Péluse qui est la force de l'Egypte. Je mettrai le feu dans l'Egypte ; Péluse sera dans les douleurs comme*

[1] La dernière édition de Céva a paru sous le titre : *Jesus puer*, poema Thom. Cevæ, soc. Jes. ad Mediol. Edit. nova cura recognitum et brev. adn. instructum. Le professeur Beitelrock a donné une traduction allemande de cette édition, 1842.

[2] Hérod., II, xxxi, 107.

[3] *Jér.*, xliii, 7 et suiv.; comp. ii, 16; xliv, 1; xlvi, 14.

une femme qui est en travail d'enfantement (Ezéch., xxx, 15 et suiv.). L'histoire ecclésiastique nomme deux évêques de cette ville, Dorothée, qui assista au premier concile œcuménique de Nicée, et Pancrace, qui assista au concile de Sirmium[1]. Les Arabes donnent le nom de Thine (marais) au château à moitié renversé qui est actuellement situé dans le voisinage des ruines de Péluse (Sin).

Afin d'ouvrir au commerce maritime entre l'Europe et l'Asie, spécialement avec l'Inde et la Chine, une voie plus courte par eau, une société commerciale, d'accord avec le gouvernement égyptien, a formé le plan de percer l'Isthme de Suez, qui sépare la mer Méditerranée de la mer Rouge, et de choisir comme point de départ du canal de Suez le golfe Thine, à environ huit milles allemands au nord-ouest de Damiette.

Ainsi le tracé, laissant à l'ouest les ruines de la ville de Péluse, traverserait les lacs Karasch et Timsah, et se relierait à l'ancien canal, dont une partie existe encore dans le voisinage de Suez. Ce plan, du reste, suppose qu'un second projet pour l'établissement d'une voie ferré n'obtiendra pas la préférence. Mais le vice-roi d'Egypte a résolu la continuation du chemin de fer du Caire à Suez.

La fameuse Alexandrie (Ἀλεξάνδρεια) mise par erreur dans la Vulgate (*Ezéch.*, xxx, 14 et suiv.; *Jér.*, xlvi, 25; *Nah.*, iii, 8) pour No-Amon (§ 61), fut bâtie par Alexandre le Grand (333 av. J.-C.), entre un golfe de la mer Méditerranée et le lac Maréotis, et élevée par les rois grecs qui régnèrent en Egypte au rang de capitale et de résidence royale. Après la destruction de Tyr et de Carthage, Alexandrie passa pour la première place de commerce du monde, et elle comptait au temps de sa splendeur 300,000 habitants libres[2]. Lorsque le trône de Judée eut été renversé, beaucoup de Juifs se fixèrent à Alexandrie, et ils habitaient la partie de la ville entre Nicopolis et la résidence royale[3]. Les juifs Alexandrins disputèrent à Jérusalem avec le

[1] Socrates, *Hist. eccl.*, lib. II, cap. xxiv.
[2] Diodore de Sicile, XVII, lii. — Pline, V, x.
[3] Josèphe, *Antiq.*, XIV, vii, 2.

diacre saint Etienne, et le docte juif Apollo, qui, après sa conversion au christianisme, prêcha l'Evangile à Ephèse, était originaire d'Alexandrie[1]. Ce fut sur un vaisseau d'Alexandrie que l'apôtre saint Paul fut transporté à Malte et en Italie[2]. Selon le témoignage des historiens ecclésiastiques, l'Evangile trouva de bonne heure accès à Alexandrie, et c'est l'évangéliste saint Marc qui est désigné comme le premier apôtre de la foi dans cette grande ville[3]. Les chrétiens coptes prétendent posséder dans une petite église le sarcophage et la chaire à prêcher de l'évangéliste saint Marc; mais les Vénitiens, lors de leur retour de la Palestine, amenèrent avec eux ces précieux restes et les déposèrent sous le maître-autel de l'église saint Marc, à Venise.

Du sein de la fameuse Eglise d'Alexandrie, honorée depuis d'un titre patriarcal[4], se forma, dès le premier siècle de l'Eglise, une école chrétienne florissante, dont les maîtres et les membres, Athénagore, Pantène, Clément, Denys, Origène, Théognoste, Sérapion, Pierre le Martyr, etc., effacèrent l'éclat des écoles païennes. Au quatrième siècle vivait à ALEXANDRIE, où depuis l'an 230 s'étaient tenus plusieurs conciles, le grand évêque saint Athanase, le père de l'orthodoxie, dont le docte et spirituel Mœhler a fait connaître la profonde influence[5]. Plus tard, vers l'an 641, un rude coup vint frapper ALEXANDRIE, lorsque les hordes arabes, se répandant comme des torrents dévastateurs sous Amrou, y portèrent partout la flamme et livrèrent au feu sa fameuse bibliothèque.

De cette immense cité, de cette ancienne ALEXANDRIE, que ses écoles, ses bibliothèques, son phare, etc., avaient rendue si célèbre, il ne reste plus que des ruines et des décombres. L'emplacement où se trouvait la ville est tout parsemé de briques et

[1] *Act.*, VI, 9; XVIII, 24; I *Cor.*, I, 12; III, 4.

[2] *Act.*, XVII, 6; XXXVIII, 11.

[3] Eusèbe, *Hist. eccl.*, lib. II, XV, 17. — Hieron., *Vir. illustr.*, VIII.

[4] Le patriarcat d'Alexandrie s'étendait non-seulement sur toute l'Egypte, mais encore sur l'Ethiopie. (Caroli a S. Paulo *Geogr. sacr.*, p. 256 et suiv. — Renaudot, *Hist. Alex. patriarch.* Paris, 1733.)

[5] *Le grand Athanase et l'Eglise de son temps, spécialement dans sa lutte avec l'arianisme*, 2 vol. Mayence, 1827.

de tuiles, tristes souvenirs des conquêtes des Romains, des Perses et des Arabes. Parmi les restes encore subsistants de l'ancienne ville, on distingue, outre quelques citernes et quelques catacombes, l'obélisque en granit de Thothmès III et les fragments de ceux qui l'entouraient (les aiguilles de Cléopâtre) et la colonne de Dioclétien, connue communément sous le nom de colonne de Pompée. Les plus belles églises chrétiennes furent converties en mosquées, et il ne reste debout de la grande église de saint Athanase que trois belles colonnes de granit. La main du temps et de la barbarie s'est encore ici appesantie sans ménagements et a renversé les plus beaux monuments des temps passés.

La ville actuelle de SCANDÉRIEH (Scanderik), bâtie avec les ruines d'Alexandrie sur une langue de terre, près de la mer Méditerranée, compte, d'après les calculs les plus récents, environ 40,000 habitants, Turcs, Arabes, Coptes, chrétiens et juifs[1]. Les Grecs non-unis ont une ancienne église, et les franciscains possèdent le couvent de Sainte-Catherine avec une assez vaste église. Néanmoins le nombre des chrétiens catholiques, qui s'élève bien à 8,000, parmi lesquels 7,000 Latins, ayant fait sentir la nécessité de construire une nouvelle église plus spacieuse, de nombreux bienfaiteurs, spécialement des marchands d'Europe, auxquels il faut joindre la main toujours bienfaisante de Sa Majesté l'empereur d'Autriche Ferdinand Ier, ont fait de généreux sacrifices, en sorte que l'on a pu, en 1852, consacrer la nouvelle et vaste église de Sainte-Catherine. Depuis que le siége patriarcal d'Alexandrie était tombé entre les mains des monophysites (des Coptes), il n'y avait plus dans l'Eglise catholique romaine qu'un patriarche titulaire d'Alexandrie. Le pape Grégoire XVI, en 1840, érigea le VICARIAT APOSTOLIQUE d'Alexandrie, ayant son siége au Caire et comptant sous sa juridiction environ 13,000 catholiques. Actuellement ALEXANDRIE est le siége d'un évêque latin, qui est en même temps vicaire apostolique d'Egypte. Les catholiques du rit grec et arménien, de même

[1] Vue d'Alexandrie dans H. de Mayr, 1re livrais.

que les Maronites, fréquentent à défaut d'églises qui leur soient propres, celle des Latins. On a établi depuis quelques années des hôpitaux dans les couvents latins et grecs; l'hôpital des Latins peut donner asile à soixante malades [1]. En 1845, des sœurs de la Charité se rendirent aussi de France à ALEXANDRIE, et se virent tellement bénies d'en haut, qu'au bout de deux ans elles avaient déjà plus de deux cents élèves dans leur école, et prodiguaient leurs soins à de nombreux chrétiens malades, parmi lesquels il y avait même des FELLAHS. En outre les frères de la Doctrine chrétienne donnent depuis 1847 à de nombreux écoliers les connaissances nécessaires et utiles, et les lazaristes dirigent une école de garçons, tandis que les sœurs de saint Vincent de Paul sont à la tête d'une école de filles, d'un orphelinat et d'une salle d'asile pour les petits enfants. Les Grecs unis possèdent une quatrième école catholique, et une cinquième pour les petites filles est sous la direction d'une dame française. Les écoles pour les Coptes catholiques sont dirigées par des ordres italiens [2]. Ainsi que nous l'apprennent les journaux, le chemin de fer entre Alexandrie et le Caire est livré à la circulation, et le trajet se fait en sept heures; le chemin de fer du Caire à Suez est, depuis le mois de décembre 1855, en pleine voie d'exécution. ALEXANDRIE étant le centre où se croisent presque tous les étrangers qui se dirigent vers la Palestine, l'Afrique centrale, les Indes orientales et la Chine, les missionnaires catholiques font des vœux ardents pour qu'il leur soit donné un jour de pouvoir ériger une maison où seraient reçus tous les voyageurs. En 1856, cent trente-un étrangers reçurent l'hospitalité dans le couvent des franciscains; ce sont des sœurs de la Charité de France qui sont chargées du soin de l'hôpital européen, qui a soixante-six lits.

LÉONTOPOLIS (ville du lion), au sud-ouest de Tsoan (Tanis), était anciennement le chef-lieu d'un nome dans le Delta [3]. La raison

[1] Salzbacher, I, 151 et suiv. — Géramb., III, 10 et suiv.

[2] *Organ des Vereins vom heil. Grabe.* Cologne, 1857, 1re livrais., p. 13 et suiv.; 2e livrais., p. 51 et suiv.

[3] Pline, *Hist. nat.*, V, IX, 10.

qui nous engage à parler de cette ville, bien qu'elle ne soit pas nommée dans les divines Ecritures, c'est qu'elle avait un temple juif. Le prêtre Onias, au temps de Ptolémée Philométor (180-145 av. J.-C.), s'étant réfugié en Egypte, fit construire à Léontopolis un temple qui, dans des proportions restreintes, était bâti sur le plan de celui de Jérusalem, et le culte judaïque y était célébré dans son entier. Ce furent les Romains qui, à l'époque de l'empereur Vespasien, renversèrent ce sanctuaire juif[1]. Il y avait au second concile général de Constantinople (553), un Théodote, évêque de Léontopolis en Egypte; à Ephèse et à Chalcédoine, les *præsides Ecclesiæ* Métrodore et Janvier de Léontopolis apposèrent leur signature[2].

§ 65. Terre de Gessen.

La terre de Gessen (גשן, Septante Γεσέν et Γεσεμ) était située dans le voisinage de la Palestine sur le côté oriental du Nil dans la Basse-Egypte et l'Egypte-Moyenne, à quelque distance de la contrée du Nil cultivée; car il est rapporté (I *Paralip.*, vii, 21 et suiv.) que les *habitants de Geth*, c'est-à-dire les Philistins qui habitaient dans les environs de la ville de Geth (Gath), enlevèrent aux Ephraïmites, durant leur séjour en Egypte, leurs troupeaux, etc.; d'où l'on a conclu avec raison que la petite contrée de Gessen n'était pas éloignée de la Palestine. Conclusion qui acquiert plus de poids encore de cette considération, qu'il est expressément marqué que le pays des Philistins était situé tout près de la terre où les Israélites séjournèrent. *Pharaon ayant laissé sortir de ses terres le peuple* (d'Israël), *le Seigneur ne les conduisit point par le chemin du pays des Philistins, qui est voisin, de peur qu'ils ne vinssent à se repentir, s'ils voyaient s'élever des guerres contre eux, et qu'ils ne retournassent en Egypte; mais il leur fit faire un long circuit par le chemin du désert, qui est près de la mer Rouge* (Exode, xiii, 17, 18). Les Septante appellent la contrée

[1] Josèphe, *Antiq.*, XIII, iii, 2; *Bell. jud.*, VII, x, 3.
[2] Harduin, *Acta concilior.*, III, 52, et Caroli a S. Paulo *Geogr. sacr.*, p. 270.

où les Israélites habitaient Γεσέν Ἀραβίας, GESSEN EN ARABIE (*Gen.*, XLV, 10), parce que la partie orientale de l'Egypte touchait à l'Arabie-Pétrée, et que pour cette raison on l'appelait aussi Arabie. Nous pensons donc que la terre de GESSEN s'étendait depuis ON (*a*) jusqu'à PÉLUSE, qu'elle était bornée au nord par la mer Méditerranée, à l'est par l'Arabie, au sud par la mer Rouge et l'Egypte moyenne, à l'ouest par le bras oriental du Nil, et qu'en conséquence elle se trouvait dans le cercle de la province actuelle de Schourkijeh[1] (*b*).

Ce fut dans la terre de GESSEN, laquelle, comme on l'a vu, (§ 64) portait aussi le nom de RAMESSÈS (רַעְמְסֵס, *Gen.*, XLVII, 11), que, grâce à la médiation de JOSEPH, se fixa le patriarche JACOB avec sa postérité, ainsi que nous l'apprend la Genèse : *Vous demeurerez dans la terre de Gessen, et vous serez près de moi, vous et vos enfants, et les enfants de vos enfants, vos brebis, vos troupeaux et tout ce que vous possédez*[2]. Dans un espace de 400 ans les enfants d'Israël se multiplièrent dans la terre de GESSEN d'une manière extraordinaire, mais par suite des vexations sans nombre auxquelles ils étaient en butte de la part des Egyptiens, ils se virent dans la nécessité d'en sortir (*Exode*, I, 1 et suiv.). Il se trouve encore aujourd'hui dans la province de SCHOURKIJEH des traces du séjour qu'y firent autrefois les Israélites, tels que de grands amas de décombres que les Arabes appellent TELL-EL-IHOUD (collines des Juifs) et TOURBET-EL-IHOUD (tombeaux des Juifs)[3].

[1] On a établi avec assez de vraisemblance, dans ces derniers temps, qu'il existait dans le voisinage de la mer Rouge une éminence de terrain, et qu'originairement les lacs actuels de Natron formaient l'extrémité de la mer Rouge; les ruines de Sérapéum et d'autres villes montrent que ce district était autrefois très-fertile et arrosé par le canal de Sésostris, et qu'apparemment c'était la terre de Gessen (Goschen). *Ausland*, ann. 1851, p. 520.

[2] *Gen.*, XLV, 10; comp. XLVI, 28 et suiv.; XLVII, 27; L, 8.

[3] Hartmann, *Erdbeschreibung von Ægypten*, p. 880 et suiv.

(*a*) Héliopolis. *(Trad.)*

(*b*) Autrement Charkich, chef-lieu Belbeys. *(Trad.)*

§ 66. Royaume d'Egypte.

L'histoire de l'Egypte, en ce qui regarde les temps primitifs, est, sous plusieurs rapports, enveloppée d'épaisses ténèbres. Tout-à-fait dans les premiers temps, c'était entre les mains des prêtres que résidait l'autorité, et les siéges de gouvernement étaient THIS, THÈBES et MEMPHIS (*a*). Dans la suite il se forma une constitution civile mais la caste sacerdotale fut toujours investie des plus grands priviléges. PHARAON (פַּרְעֹה, en copte *p-ouro*, c'est-à-dire roi), était le titre commun des dominateurs égyptiens qui gouvernaient avec un pouvoir illimité et avaient un harem (*Gen.*, XII, 14 et suiv.). JOSEPH, fils de Jacob et de Rachel, obtint à la cour de Memphis, comme on le sait, par un effet de la Providence divine, la dignité de premier ministre d'Etat (de grand-vizir), et son administration attira sur le pays d'abondantes bénédictions[1]. Après la mort de JOSEPH, les HYKSOS, hordes d'Arabes nomades, firent invasion dans la Basse-Egypte, fondèrent une dynastie de rois pasteurs, et se maintinrent pendant plus d'un siècle; mais dans la suite ils furent expulsés[2]. Sous la domination des HYKSOS, les Israélites en particulier souffrirent une dure oppression dans la terre de Gosen, et ce fut ce qui occasionna leur sortie.

Entre 1500 et 1400 avant Jésus-Christ, SÉSOSTRIS, conquérant fameux, parvint à se faire reconnaître roi de l'Etat de Diospolis. Parmi les successeurs de SÉSOSTRIS, ceux-là seulement peuvent trouver place ici, qui entrèrent en relations avec les Hébreux.

SALOMON, qui succéda à David sur le trône d'Israël, contracta par un mariage une étroite liaison avec la maison du roi d'Egypte (III *Rois*, III, 1 et suiv.; IX, 16). Mais il apprit, durant les dernières années de son règne, que le roi d'Egypte SÉSAC (environ 980 av. J.-C.) avait pris Roboam sous sa protection (III *Rois*, XI, 40). Plus tard, sous Roboam (971), SÉSAC pilla le

[1] *Gen.*, XLI, 1 et suiv.
[2] Eusèbe, *Præparat. evang.*, X, XIII. — Heeren, *Ideen*, III, II, 151.
(*a*) Voyez plus haut § 61, note *a*. (*Trad.*)

Temple et le palais du roi à Jérusalem [1]. Au huitième siècle avant Jésus-Christ, les Ethiopiens firent invasion dans la Haute-Egypte; Osée avait appelé leur roi Sua à son secours contre Salmanasar (IV *Rois*, XVII, 4). Tharaca, roi d'Ethiopie, qui étendait aussi sa domination sur une partie de la Haute-Egypte, s'avança contre Sennachérib comme ce monarque était sur le point d'attaquer Ezéchias, roi de Juda [2]. Après de longues guerres civiles, que le prophète Isaïe (XIX, 1 et suiv.) avait prédites, l'Egypte forma un Etat soumis à douze chefs (une dodécarchie), jusqu'au jour où Psammétique (696 av. J.-.C.) s'empara de toute l'autorité. Nechao, successeur de Psammétique défit Josias, roi de Juda, et emmena Joachaz captif en Egypte (IV *Rois*, XXIII, 29 et suiv.).

La conquête et la dévastion de la belliqueuse Egypte furent prédites à diverses reprises par les prophètes du Seigneur dans des discours remplis de vives exhortations : *Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Je mettrai fin à cette multitude d'hommes qui est dans l'Egypte, par la main de Nabuchodonosor, roi de Babylone. Je le ferai venir, lui et son peuple, le plus puissant d'entre les peuples, pour prendre la terre* (d'Egypte). *Ils dégaîneront leurs épées contre l'Egypte, et ils rempliront le pays de corps morts* (Ezéch., XXX, 10). *Attelez les chevaux et montez à cheval, vous, cavaliers* (Egyptiens); *mettez vos casques; aiguisez vos lances; revêtez-vous de vos cuirasses. Mais quoi? Je les vois tout effrayés; ils tournent le dos; les plus vaillants sont taillés en pièces; ils se précipitent dans la fuite sans regarder en arrière; la terreur les environne de toutes parts, dit le Seigneur* [3]. Vers l'an 525 avant Jésus-Christ, l'Egypte devint une province du royaume de Perse, et passa plus tard sous la domination d'Alexandre le Grand (323). Après sa mort, Ptolémée, fils de Lagus, régna sous le titre de gouverneur d'Egypte, et s'assujétit de plus en plus les pays limitrophes, la Lybie, l'Arabie, la Pa-

[1] III *Rois*, XIV, 25 et suiv.; II *Paralip.*, XII, 2 et suiv.
[2] IV *Rois*, XIX, 9; *Is.*, XXXVII, 9.
[3] *Jér.*, XLVI, 4 et suiv.; XLIII, 10 et suiv.; *Ezéch.*, XXIX, 18 et suiv.; XXXII, 1 et suiv. — Comparez les remarques de la Bible d'Allioli.

lestine, la Syrie, etc., et y affermit enfin comme roi sa domination. Ses successeurs qui portaient le nom de PTOLÉMÉES, se maintinrent sur le trône d'Egypte jusqu'à l'an 31 avant Jésus-Christ, époque à laquelle l'Egypte, après la bataille d'Actium, fut réduite en province romaine.

Vers le milieu du septième siècle, les Arabes se rendirent maîtres de l'Egypte, et depuis 1517, c'est une province de l'empire des Osmans; mais sous les pachas turcs, la dernière ombre de grandeur de l'ancienne Egypte, a successivement disparu[1]. En 1798, les Français, sous Napoléon, s'emparèrent du pays, et c'est de cette expédition que tire son origine le célèbre ouvrage comprenant vingt-cinq volumes sur l'histoire, les mœurs, les arts et la géographie d'Egypte[2]. Le P. de Géramb (III, 27 et suiv.) a comparé l'avant-dernier dominateur de l'Egypte, Méhémet-Ali, à l'un de ces grands mais violents génies, qui peuvent tout supporter excepté le repos, qui s'agitent sans cesse autour de l'appas qui les attire et les retient, et qui aimeraient mieux ébranler l'édifice et s'ensevelir sous les décombres que de demeurer inactifs et sans faire usage de leurs talents et de leurs forces. Actuellement la population de la vallée du Nil peut s'élever à 2,200,000 habitants, parmi lesquels 1,800,000 Fellahs (Arabes cultivateurs), 200,000 Bédouins (Arabes nomades), 145,000 Coptes, 32,000 Turcs et 5,000 Européens; le reste se compose de Nubiens, de Grecs, d'Arméniens, de Syriens et de Juifs. L'état actuel de l'Egypte est des plus déplorables, Abbas-Pacha, depuis son avènement au pouvoir, ayant comme pris à tâche de détruire de fond en comble tout l'édifice péniblement élevé par Méhémet-Ali, et d'écraser ses sujets sous le poids des impôts. Dans tous les lieux qu'il parcourt, le voyageur ne rencontre que d'affreuses ruines, des mares pleines d'eau croupissante, des amas d'ordure, des cimetières mal placés, ce qui donne aux villages l'aspect désolé d'un désordre repoussant. Les longues files d'hommes en-

[1] Hammer, *Geschichte der osman. Reiches,* I, 773 et suiv.

[2] *Description de l'Egypte, ou recueil des observations et des recherches qui ont été faites en Egypte pendant l'expédition de l'armée française,* etc., etc. Paris, 1809 et suiv.

chaînés ensemble que l'on conduits à coups de fouet aux stations déterminées, les localités abandonnées dans le Delta, les ouvriers contraints par d'impitoyables procédés aux corvées pour les travaux publics, et tout nouvellement pour la construction d'un palais sur le mont SINAÏ pour le vice-roi Abbas-Pacha; de plus la conduite barbare des officiers de la justice à l'égard des sujets de toute condition, ce sont là des traits frappants de décadence politique. Le vice-roi actuel, Saïd-Pacha, qui, après la mort du faible Abbas-Pacha, arrivée en 1854, a pris les rênes du gouvernement, ne saurait, avec la meilleure volonté, réparer les maux, même les plus visibles, attendu que l'état de la Turquie se montre partout sous un jour qui ne permet pas d'espérer de remèdes[1].

§ 67. Propagation du Christianisme en Egypte.

Comme à l'époque de la naissance de Jésus-Christ, la domination romaine s'étendait sur toute la côte septentrionale de l'Afrique, depuis l'isthme de Suez jusqu'à l'Atlas; la voie à travers ces vastes contrées se trouva par là même ouverte aux hérauts de la foi chrétienne. L'Egypte fut le premier pays d'Afrique qui apprit à connaître le nom de Jésus-Christ. Ce fut, au rapport d'Eusèbe (*Hist. eccl.*, II, XVI), l'évangéliste saint Marc qui fut le premier prédicateur de la foi en Egypte et en même temps le fondateur de l'Eglise d'Alexandrie. Il est certain d'ailleurs que les témoins du prodige de la Pentecôte (*Act.*, II, 10) portèrent la connaissance de Jésus-Christ en Egypte. L'hérésie des gnostiques fit aussi, au second siècle, de grands progrès en Egypte, et une persécution cruelle y sévit sous l'empereur Septime-Sévère (202); ce qui, toutefois, n'empêcha pas l'établissement de nombreux siéges épiscopaux rattachés au siége patriarcal d'Alexandrie. D'autre part, la vie anachorétique et monastique prit en Egypte une extension considérable par les soins et sous l'influence des exemples des Paul de Thèbes,

[1] Comp. *Revue de l'Orient*, novembre 1850.

des Antoine, des Pachôme, etc. Jusque dans l'Afrique occidentale, à Carthage (*Africa propria*), l'Eglise, vers la fin du second siècle, avait acquis une très-grande importance[1]. Ainsi la semence divine de l'Evangile porta, dès les premiers temps de l'Eglise, des fruits abondants et glorieux, qui montrèrent l'accomplissement de la prophétie :

Il y aura en ce temps-là un autel du Seigneur au milieu de l'Egypte, et un monument du Seigneur à l'extrémité du pays. Ce sera dans l'Egypte un signe et un témoignage à la gloire du Seigneur des armées; car ils crieront au Seigneur devant leurs oppresseurs, et il leur enverra un sauveur et un protecteur qui les délivrera. Alors le Seigneur sera connu de l'Egypte, et les Egyptiens connaîtront le Seigneur, ils l'honoreront avec des hosties et des oblations; ils lui feront des vœux et ils les lui rendront[2].

Quoique la semence céleste ait été souvent et de diverses manières foulée impitoyablement aux pieds par différents ennemis, les ariens (320), les monophysites (450) et les mahométans (640), il est néanmoins toujours resté, grâce à la Providence divine, quelque chose du bon vieux grain, et il n'a pas laissé, sous un soleil si brûlant, au milieu des tempêtes et des épreuves, de produire des fruits. Le nombre des Egyptiens catholiques qui sont sous la juridiction du délégat apostolique du Liban et du vicaire apostolique d'Hiéropolis, n'est pas peu considérable. Sans parler d'Alexandrie, il se trouve au Caire, la capitale actuelle de l'Egypte, une communauté catholique nombreuse avec trois couvents, dont deux sont en la possession des Pères franciscains et un en celle des Pères capucins. En 1821, les Maronites et les Syriens catholiques célébraient, au Caire, les offices divins dans l'Eglise du grand couvent latin, et les Grecs, les Arméniens et les Coptes catholiques dans l'église du petit couvent. A la tête de chacune de ces com-

[1] Le territoire ecclésiastique de l'Afrique occidentale était divisé en six provinces : 1° l'Afrique proconsulaire, avec Carthage pour capitale; 2° la Bysacène; 3° Tripoli; 4° la Numidie; 5° la Mauritanie de Sétif; 6° la Mauritanie Césaréenne (Caroli a S. Paulo *Geogr. sacr.*, p. 241 et suiv.).

[2] *Is.*, XIX, 19 et suiv. — Cfr. S. Hieronym.

munautés est un vicaire général; mais les Maronites et les Syriens catholiques sont sous la conduite d'un évêque qui réside sur la montagne du Liban. A Rosette (Raschid) et à Damiette (Damiat), de même qu'à Cafr-Tsajat et à Mansoura, il existe des chapelles catholiques. Dans la Haute-Egypte, les couvents d'Achmim (l'ancienne Panopolis), de Tahta, de Girgeh, de Farsout, d'Aboutig, de Nakadeh (Nagadeh), de Siout et d'Ammas, où les catholiques sont réunis en paroisses, dépendent de la Congrégation de la Propagande à Rome. Les missions de la Haute et de la Basse-Egypte ont été réunies dans ces derniers temps en un vicariat apostolique. Plusieurs jeunes Egyptiens sont formés à Rome pour l'état ecclésiastique, et le collége d'Antoura, sur le Liban, va être aussi disposé pour recevoir les clercs qui viendront d'Egypte et de l'île de Chypre [1].

Après les chrétiens latins, grecs et arméniens de l'Egypte, les Coptes, dont le nom dérive de Gibtis (c'est-à-dire Egyptien), attirent surtout notre attention. Ce sont les restes des habitants primitifs de l'Egypte, et ils se convertirent à l'Evangile au troisième et au quatrième siècle. Mais hélas! pour se laisser bientôt entraîner à l'hérésie d'Eutychès. Sauf l'erreur du monophysisme, qui consiste dans la négation des deux natures en Jésus-Christ, ils sont d'accord, pour les autres points essentiels de la foi, avec les catholiques. Le chef de leur Eglise est le patriarche d'Alexandrie; leurs prêtres, généralement dépourvus d'instruction, n'ont pour subsister que des ressources d'une extrême modicité et ne sont point astreints à la loi du célibat. Une chose qui étonne chez eux c'est qu'ils célèbrent avec des jeûnes extrêmement rigoureux la cérémonie de la circoncision, et qu'ils regardent comme permise la dissolution du mariage même dans le cas d'une longue infirmité d'une des parties. Lorsqu'en 1441 l'abbé André vint à Florence en qualité de légat du patriarche copte pour travailler à la réunion avec l'Eglise romaine, on lui proposa les mêmes articles de foi qu'aux Arméniens. Les Coptes, qui forment actuellement à peu près le dixième de la population

[1] Comp. Hœninghaus, *Etat actuel de l'Eglise catholique romaine*, p. 265.

égyptienne, ont, nonobstant leur mélange avec des peuples d'autre origine, toujours conservé dans leur extérieur le type caractéristique de leur nation; leurs traits saillants et distinctifs sont un teint brun, un front plat, des lèvres proéminentes et relevées, et un visage épais.

On dépeint les anciens Egyptiens comme parlant peu et ayant un naturel sérieux et sombre; les Coptes encore aujourd'hui paraissent également tout concentrés en eux-mêmes; dans toutes leurs entreprises et leurs démarches, on remarque l'empreinte d'un caractère sérieux et triste. Prokesch ne vit jamais un Copte rire. Les Coptes se comparent eux-mêmes à l'aloès et au pampre, le symbole de la patience qui, alors même qu'il est fauché au pied ou desséché, ne laisse pas de reverdir et de fleurir aussitôt qu'une faible goutte d'eau vient l'humecter, ou bien encore à l'odorante *futem-mimose* qui, jusque sous la hache de celui qui l'abat, répand une odeur agréable.

Parmi les Coptes unis à l'Eglise, dont le nombre est, dit-on, de 12 à 15,000, les franciscains de Terre-Sainte, occupent six stations de mission (à Girgeh, à Siout, à Achmim, à Nagadeh, à Farshout et à Tahta), sous la direction d'un vicaire apostolique qui a son siége au Caire, ville où environ 10,000 Coptes habitent un quartier particulier[1]. Le nombre des Coptes catholiques s'est notablement accru dans ces derniers temps, et leurs livres liturgiques ont été en partie traduits en arabe. Comme ils n'ont pas d'établissement pour leur instruction théologique en Egypte, il se trouve plusieurs Coptes à la Propagande à Rome.

[1] *Organ des Vereins vom h. Grabe, a. a. O.*, livrais. IV, p. 89 et suiv. — *Annales de la propagation de la foi*, 1840, n° 36, p. 337. — Comp. Makrizii *Historia Coptorum*, in linguam latinam translata ab H. J. Wetzer. Solisbaci, 1828.

CHAPITRE V.

PAYS LIMITROPHES DE L'ÉGYPTE.

§ 68. Pays de Chus (Ethiopie).

Le vaste pays situé au sud de l'Egypte, qui comprenait la Nubie de nos jours, le Kordofan et l'Habesch (l'Abyssinie), était désigné chez les Grecs et les Romains sous le nom commun d'Ethiopie, chez les Hébreux, au contraire, sous le nom de Chus (כּוּשׁ), parce que ce fut Chus, un des fils de Cham, qui peupla ce pays avec ses descendants (§ 15). L'Ethiopie, désignée quelquefois aussi dans les temps postérieurs sous le nom d'India citerior ou ulterior (Inde citérieure ou ultérieure)[1], était bornée au nord par l'Egypte, à l'orient par la mer d'Arabie et la mer des Indes, au sud par les contrées de l'intérieur de l'Afrique, et à l'occident par les déserts et la Lybie.

L'Ethiopie proprement dite (la Basse-Nubie) s'étendait depuis Assuan du côté du midi jusqu'à Solib (24° jusqu'à 20° de latitude nord). Pays montagneux avec des plateaux élevés, la Nubie avait à côté de ses contrées sablonneuses des plaines et des vallées fertiles, à traver lesquelles coulaient le Nil et l'Astaboras (Takazza), et était en somme productive et renommée pour son commerce[2].

L'Ethiopie, qui était en partie soumise à l'Egypte, se rencontre souvent conjointement avec elle dans les divines Ecritures[3]. Le royaume de Roboam ayant abandonné la loi du Seigneur, le vengeur vint d'Egypte avec une armée nombreuse dans les rangs de laquelle il y avait aussi des Ethiopiens. Nous lisons en effet : *La cinquième année du règne de Roboam, Sésac, roi d'Egypte, vint contre Jérusalem, parce qu'ils* (les Juifs) *avaient péché contre le Seigneur. Il avait avec lui douze cents chariots de guerre et soixante mille hommes de cavalerie; et le petit*

[1] *Pagi ad Annal. Baronii in ann.*, 327, n° 8 et suiv.
[2] *Is.*, XVIII, 1 et suiv.; XLV, 14. — [3] *Nah.*, III, 9; *Ps.* LXVII, 32.

peuple qui était venu avec lui d'Egypte ne se pouvait compter. C'étaient tous des Lybiens, des Troglodytes (habitant des cavernes sur le côté occidental de la mer Rouge) *et des Ethiopiens* (II Paralip., XII, 2 et suiv.).

Parmi les Israélites dispersés qui, selon l'oracle du prophète, doivent être reçus dans le royaume du Messie, sont aussi compris les Ethiopiens. *Alors le Seigneur étendra encore sa main pour posséder les restes de son peuple qui auront échappé en Assyrie, en Egypte, à Phétros et en Ethiopie* (מכוש), *à Elam, à Sennaar et à Enath, et dans les îles de la mer* (Is., XI, 11).

L'Egypte, d'ailleurs si puissante, fut pendant quelque temps soumise à des princes éthiopiens, parmi lesquels la Bible nomme THARACA[1]. Mais le glaive vengeur de Jéhova frappa les Ethiopiens à leur tour, car ils furent vaincus par Nabuchodonosor; et Zara, malgré ses forces considérables, fut vaincu dans un combat contre Asa, roi de Juda[2].

La religion des Ethiopiens avait beaucoup de rapports avec celle des Egyptiens; leur langue appartient à la famille sémitique et peut être considérée comme un dialecte de l'arabe. Elle se divisait en plusieurs idiomes; celui qui était en usage à Axum s'appelait LANGUE DE GÉES, et c'est en cet idiome qu'a été faite la version éthiopienne de la Bible.

Ce fut sous le règne de l'empereur Constantin que la croix fut arborée en Ethiopie. Frumentius, neveu du philosophe chrétien Méropius de Tyr, s'était chargé de l'éducation du prince royal d'Abyssinie, et réunit en une petite communauté chrétienne les Grecs et les Romains que le commerce attirait en ces contrées. Grâce à l'infatigable activité de Frumentius, que saint Athanase (326) consacra premier évêque d'Abyssinie dans Axuma, ville capitale, on vit s'élever de toutes parts des maisons de prières, si bien qu'il se forma dans la suite un siége métropolitain avec sept évêchés suffragants[3]. Au cinquième et au sixième siècle, l'hé-

[1] IV *Rois*, XIX, 9; *Is.*, XVIII, 1 et suiv.; XXXVII, 9.
[2] Sophon., II, XII. — IV *Rois*, XXIII, 29; *Ezéch.*, XXX, 5; II *Paralip.*, XIV, 9 et suiv.
[3] Athanas., *Apol. ad Constant.*, n° 31. — Le Quien, *Oriens christ.*, II, 642.

résie du monophysisme pénétra dans l'Abyssinie, et s'y est maintenue jusqu'à présent; en Nubie la foi chrétienne a presque entièrement disparu (*a*). Les Abyssins monophysites conservent encore divers usages de la primitive Eglise, par exemple l'immersion dans le baptême, la communion sous les deux espèces donnée aux enfants, l'abstension du sang et de la chair des animaux étouffés (*Act.*, xv, 29), la célébration du dimanche par les Agapes et la participation à la divine Eucharistie. Ils ne reconnaissent que les trois premiers conciles œcuméniques et ne souffrent que les images et les tableaux des saints. Dans ces derniers temps, on a cru apercevoir de la part d'une partie des Abyssins une tendance à se rapprocher de l'Eglise catholique, dispositions qui ont engagé l'éminent missionnaire lazariste de Jacobis à nouer, depuis 1841, de nouvelles liaisons avec Rome, en vue de ménager une réunion avec l'Eglise d'Occident. C'est dans cette vue encore que de jeunes Abyssins catholiques sont formés pour le sacerdoce à la Propagande à Rome.

§ 69. Etat de Saba (Méroé).

De SABA (סְבָא), fils de CHUS (§ 15), descendaient les habitants de la contrée coupée par des montagnes et des vallées fertiles, qui était formée dans la partie septentrionale de l'Ethiopie par les deux bras du Nil, l'Astaboras et l'Astacus (Astabus), contrée qui est mentionnée dans les divines Ecritures sous le nom de SABA conjointement avec l'Egypte et l'Ethiopie (*Is.*, XLV, 14), mais qui, dans les auteurs profanes, est simplement appelée Méroé. Josèphe déjà[1] déclare expressément que, sans aucun doute, c'est MÉROÉ que l'on doit voir sous la dénomination de SABA. L'ancienne contrée de MÉROÉ (Méroé, en éthiopien, veut dire un pays arrosé), entre le Nil et l'Albara, fait aujourd'hui partie de la HAUTE-NUBIE (depuis le 17° jusqu'au 14° de latitude nord) et correspond surtout aux districts de Damer, de Schendy

[1] *Antiq.*, II, x, 2.

(*a*) Par suite de l'influence du mahométisme d'Egypte et de la Mecque. *(Trad.)*

et de Halfai (Hafaya). La capitale qui portait aussi le nom de MÉROÉ, pouvait être située au nord de Schendy[1]. C'était le siége d'un Etat gouverné par des rois-prêtres, avec un oracle de Jupiter-Ammon[2]; on y voit encore de nombreuses pyramides.

SENNAAR, qui est de nos jours la capitale de la Nubie, occuperait l'emplacement de l'ancienne métropole Méroé[3] (*a*). Le petit Etat de MÉROÉ parvint à un haut degré de puissance, et sa capitale était une des places de commerce les plus importantes de l'Afrique intérieure[4]. Les anciens SABÉENS n'étaient pas moins remarquables par leur haute stature que par leurs richesses, comme on le voit dans la prophétie relative à Cyrus et à Cambyse, où il est dit : *Voici ce que dit le Seigneur : Le gain de l'Egypte, le trafic de l'Ethiopie et les Sabéens, ces hommes d'une haute stature, passeront vers toi et ils seront à toi. Ils marcheront après toi, et ils viendront les fers aux mains* (Is., XLV, 14; comp. XLIII, 3).

Dans les temps postérieurs, depuis Alexandre le Grand jusqu'à l'an 400 après Jésus-Christ, l'Etat de MÉROÉ fut gouverné par des reines qui portaient le nom de CANDACE (Κανδάκη)[5]. Ce fut sur la route de Jérusalem à Gaza que le diacre saint Philippe convertit à la foi de Jésus-Christ, fils de Dieu, et reçut par le baptême dans l'Eglise de la nouvelle alliance un intendant qui était au service d'une Candace, reine d'Ethiopie, et qui était venu à Jérusalem pour adorer et prier le vrai Dieu (*Act.*, VIII, 26 et suiv.). Suivant la tradition éthiopienne, cet intendant s'appelait JUDICH, et il répandit à cette époque l'Evangile dans sa patrie[6]. Les ETHIOPIENS et les EGYPTIENS furent en général les premiers peuples de la gentilité qui reçurent la foi chrétienne, ce que les prophètes de l'Ancien Testament avaient déjà fait pressentir : *Il viendra de l'Egypte des ambassadeurs; l'Ethiopie sera la pre-*

[1] Rüppel, *Reisen in Nubien.* — [2] Strabon, II, 113. — [3] Ritter, *Erdk.*, I, I, 564 et suiv. — [4] Pline, VI, XXXV.

[5] Pline, *Hist. nat.*, VI, XXXV. — Eusèbe, *Hist. eccl.*, II, I.

[6] Irén., III, XIII. — Eusèbe, *Hist. eccl.*, II, I. — Comp. plus loin § 123, n° 6.

(*a*) Sennaar, sur la carte de Delamarche, est loin au sud de Schendy, et ne saurait, par conséquent, occuper l'emplacement de Méroé, qui était au nord. *(Trad.)*



mière à tendre ses mains vers Dieu (Ps. LXVII, 32). *Les rois de Tharsis et les îles offriront des présents; les rois de l'Arabie et de Saba apporteront des dons* (Ps. LXXI, 10; comp. Sophon., III, x). On voit encore actuellement en Nubie, sur les murs des temples en ruines des images des saints, qui furent peintes sur les effigies des dieux païens; et il n'est pas rare de rencontrer dans la Nubie supérieure des images de femmes qui représentent des reines [1].

§ 70. Pays des Laabim (Libyens).

La LYBIE, pays du nord de l'Afrique, et qui avait pour limites au nord la mer Méditerranée, à l'est l'Egypte, au sud les déserts sablonneux de l'Afrique, et à l'ouest la Numidie, fut peuplée par les LAABIM (לְהָבִים, Septante, Λίβυες), descendants de MESRAÏM, second fils de Cham (§ 15, 11). On les voit figurer sous le roi éthiopien d'Egypte Sésac comme étant ses alliés ou à sa solde, et en la même qualité encore sous Zara [2].

Parmi les défenseurs de No-Ammon (Thèbes), il y avait entre autres peuples des LIBYENS, car il est dit : *L'Ethiopie était sa force, aussi bien que l'Egypte et une infinité d'autres peuples; l'Afrique et la Lybie vinrent à son secours* (Nah., III, 9). Antiochus s'étant rendu maître de l'Egypte, prit aussi à sa solde les Ethiopiens et les Libyens, qui étaient ses voisins (*Dan.*, XI, 43).

A l'époque des empereurs romains, le pays du côté du nord de l'Afrique, à l'ouest de l'Egypte, fut partagé en trois districts ou régions, la LYBIE CYRÉNAÏQUE, la MARMARIQUE et l'AFRIQUE PROPREMENT DITE.

L'évangéliste saint Marc, au rapport de Nicéphore (243), prêcha l'Evangile non-seulement à Alexandrie et dans les contrées circonvoisines, mais encore dans la Libye Cyrénaïque, et il fonda partout des communautés chrétiennes dans le pays situé sur les

[1] Comp. Prokesch, *D. Land zwischen d. Katarakten des Nil.* Vienne, 1831. — Voyez dans *l'Univers pittoresque,* description de l'Egypte ancienne, des plans et gravures des anciens monuments de Nubie.

[2] II *Paralip.*, XII, 4; XIV, 9; XVI, 8.

bords de la mer Méditerranée. Plus tard, grâce à l'appui de l'empereur Justinien, des églises chrétiennes s'élevèrent là où auparavant existaient en quantité des temples païens et des synagogues. La secte des carpocratiens se répandit malheureusement surtout dans la Cyrénaïque. L'Evangile prenant de plus en plus racine en Egypte, les oasis des déserts de LIBYE devinrent la retraite des disciples de saint Antoine et de saint Pacôme, et ce fut là aussi que le généreux Athanase trouva un asile contre la colère de l'empereur arien Constance et contre la haine de Julien l'Apostat. Des ruines remarquables d'églises et de tombeaux attestent encore qu'autrefois des chrétiens habitaient ces lieux[1].

§ 71. Cyrène.

La ville principale de la Haute-Libye (Libye Cyrénaïque) s'appelait CYRÈNE (Κυρήνη), et était située dans une contrée fertile, à 11 milles romains de la mer Méditerranée[2]. Beaucoup de Juifs s'était fixés à CYRÈNE sous la domination des Ptolémées, et ils possédaient à Jérusalem une synagogue qui leur était exclusivement propre[3]. C'étaient des CYRÉNÉENS qui entendirent annoncer en leur langue *les grandes merveilles de Dieu,* et des Juifs de CYRÈNE disputèrent plus tard avec le diacre saint Etienne, et l'accusèrent d'avoir violé la loi de Moïse (*Act.*, II, 10; VI, 9 et suiv.). SIMON, qui aida au Sauveur à porter sa croix, était pareillement de Cyrène[4]. Des Juifs cyrénéens se convertirent de bonne heure à la doctrine du salut, et quelques-uns d'entre eux prêchèrent même l'Evangile à ANTIOCHE. *Cependant*, comme le rapporte saint Luc (*Act.*, XI, 19 et suiv.), *ceux qui avaient été dispersés par la persécution qui s'était élevée à la mort d'Etienne, avaient passé jusqu'en Phénicie, en Chypre, à Antioche, et*

[1] Comp. *Voyage au temple de Jupiter Ammon dans le désert de Libye,* par Minutoli, édité par Thœlken. Berlin, 1824.
[2] Pline, V, v.
[3] I *Mach.*, XV, 23. — Josèphe, *Antiq.*, XVI, VI, 1.
[4] *Matth.*, XXVII, 32; *Marc*, XV, 21; *Luc*, XXIII, 26.



n'avaient annoncé la parole de Dieu qu'aux Juifs seulement. Mais quelques-uns d'entre eux, qui étaient de Chypre et de Cyrène, étant entrés à Antioche, parlèrent aux Grecs (aux païens), *et leur annoncèrent le Seigneur Jésus*. Parmi les prédicateurs chrétiens à Antioche, il est fait aussi mention de Lucius de Cyrène, qui dans la suite accompagna l'apôtre saint Paul (*Act.*, XIII, 1; *Rom.*, XVI, 21).

Sur l'emplacement de l'ancienne ville de Cyrène, capitale de la contrée, il n'y a plus plus aujourd'hui que le bourg de GRENNE (Kreneh); cependant on y trouve encore de remarquables ruines des temps passés païens et chrétiens[1]. On a parlé ci-dessus (§ 22) de Cyrène, contrée d'Assyrie.

§ 72. Autres peuplades d'Afrique.

Outre les Libyens (Laabim), il est fait encore mention dans les divines Ecritures des peuplades d'Afrique qui suivent :

1° CHUB (כּוּב, selon une autre leçon נוּב), tribu éthiopienne sur la mer des Indes (d'Arabie). On croit reconnaître sous ce nom les NUBIENS, attendu que Ptolémée (IV, VII) parle aussi d'une place de commerce KOBÉ (Κοβή), près de la mer des Indes. Le prophète Ezéchiel dans sa prophétie sur l'Egypte (XXX, 5), nomme les CHUBÉENS à côté des Ethiopiens, des Phutéens et des Libyens : *L'Ethiopie, la Libye, les Lydiens et tous les autres peuples, et Chub, et les enfants de la terre de l'Alliance* (les Juifs qui se sont réfugiés en Egypte) *tomberont avec eux* (les Egyptiens) *sous le tranchant de l'épée.*

2° Par les LUDIM (Septante Λούδ, vulg. Lydia), qui tiraient leur origine de Mesraïm (§ 15, n° II), on prétend voir les Luday, peuple de l'Afrique occidentale, au sud du Maroc[2], bien que le Talmud (*Sab.*, 115) entende en général les Egyptiens. Les LUDIM selon le récit biblique, étaient de bons arbalétriers; ils servaient dans l'armée égyptienne, et étaient aussi au service des Tyriens[3].

[1] R. Pacho, *Voyage dans la Marmarique, Cyrénaïque*. Paris, 1828.
[2] Comp. Michælis *Spicil.*, I, 259 et suiv.; supplément, XIV, XVII.
[3] *Is.*, LXVI, 19; *Ezéch.*, XXVII, 10.

3° Les ANAMIM, également issus de Mesraïm, sont un peuple d'Afrique, dont le séjour aurait été originairement la Mauritanie (Fez et Maroc, § 15, II). D. Calmet se référant à Ptolémée (IV, VI) et à Mela (I, XIII), rapproche les ANAMIM des AMANIENS ou GARAMENTES sur le fleuve CINYPHUS, au nord-ouest de l'Afrique.

4° Les PHUTÉENS (פוט, nom à la place duquel la Vulgate met LYBIA), qui tirent leur origine de PHUT, troisième fils de Mesraïm (§ 15, III), sont les Mauritaniens (Marocains)[1]. Les PHUTÉENS sont nommés avec d'autres peuples d'Afrique dans les armées d'Egypte (*Jér.*, LVI, 3); ils aidèrent à défendre No-AMMON (Thèbes) (*Nah.*, III, 9), et paraissent aussi avoir été au service des Tyriens (*Ezéch.*, XXVII, 10; XXX, 5).

§ 73. Le pays d'Edom (l'Idumée).

Le pays montagneux d'EDOM (אדום, Ἰδουμαία, Idumæa) s'étendait depuis l'extrémité méridionale de la mer Morte jusqu'au golfe Elanitique de la mer Rouge, et formait aussi la limite sud et sud-est de la Palestine[2]. Cette même étendue de pays, y compris le GÉBAL[3], est aussi désignée dans les Ecritures sous le nom de SÉIR, tandis que les Arabes de nos jours la désignent sous le nom de DSCHÉBEL-SCHÉRA. Plus tard on donna au territoire de l'ancien Edom la dénomination de GÉBALÈNE, d'ARABIE-PÉTRÉE, de PALESTINE TROISIÈME, et à cause de la salubrité de son climat et de la fertilité des vallées, de PALESTINE SALUTAIRE[4]; enfin on le désignait encore sous le nom de SYRIE DE SOBAL et d'ARABIE TROISIÈME. Les croisés appelèrent simplement Arabie la région à l'orient et au midi de la mer Morte, donnant ensuite le nom d'ARABIE PREMIÈRE au pays à l'est du Jourdain et de la mer Morte, d'ARABIE SECONDE à la contrée au sud-est de la mer Morte, et d'ARABIE TROISIÈME au pays qui est encore plus au sud. Tout le

[1] Josèphe, *Antiq.*, I, VI, 2.
[2] *Is.*, XLIX, 16 et suiv.; III *Rois*, IX, 26; *Marc*, III, 8.
[3] *Jos.*, XI, 17; XII, 7; II *Paralip.*, XXV, 11; *Ps.* LXXXII, 8.
[4] Hieronym., *Quæst. ad Genes.*, XVII, XXX.

pays coupé par des vallées nombreuses et des ravins formés par des rochers, était difficilement accessible à un ennemi du dehors. La chaîne d'Edom ou de Séir, dernier prolongement vers le nord du groupe du Sinaï, s'étend dans une longueur de 23 à 25 milles allemands, et dans une largeur de 4 à 5 milles, depuis le golfe Elanitique du côté du nord jusqu'au Wadi-Kouraki, et contient du porphyre et du granit entre des bancs horizontaux de craie et de calcaire. Au pied de la montagne, du côté du levant et en la longeant, passe la route actuelle des caravanes. Vues du Wadi-el-Araba (§ 91), les montagnes de Séir offrent dans les gigantesques proportions de leurs rochers et de leurs pics, un majestueux coup d'œil, et elles sont coupées par de nombreuses vallées (wadis). La contrée depuis l'extrémité méridionale de la mer Morte jusqu'au château d'Akaba, à l'extrémité septentrionale de la mer Rouge, peut se traverser par des caravanes en trente-neuf heures.

Les Edomites ou Iduméens descendent d'Esaü, qui fut aussi appelé Edom (le Roux), à cause de la facilité avec laquelle il céda son droit d'aînesse pour se satisfaire en mangeant des lentilles rousses (*Gen.*, xxv, 30); il se fixa sur le mont Séir avec ses descendants, et les Chorréens (Horréens, habitants des cavernes), les habitants primitifs de ces montagnes se virent contraints de leur céder la place [1]. Dans la suite les Edomites, qui s'adonnaient au soin des troupeaux, à l'agriculture et au commerce [2], se répandirent au loin vers le sud, et au nord jusqu'à Bosra dans l'Auranite; mais ils montrèrent toujours des dispositions hostiles à l'égard de leurs frères les Israélites, jusqu'à leur refuser, lors de la sortie d'Egypte, le passage par l'Idumée, ce qui força les Israélites à faire un long circuit autour du territoire des Edomites [3].

Saül se vit dans la nécessité de faire la guerre aux Edomites, et David les assujétit à sa domination [4]. Sous Joram, roi de Juda, les Edomites reconquirent leur indépendance (IV *Rois,* xx et suiv.); mais ils furent de nouveau subjugués par Amasias et

[1] *Gen.*, xiv, 6; xxxii, 2, 3; xxxvi, 8 et suiv.; *Deutér.*, ii, 5 et suiv.
[2] *Nomb.*, xx, 17. — Pline, VI, xxxii.
[3] *Nomb.*, xx, 14 et suiv.; xxi, 4, 10, 11; *Jug.*, xi, 17 et suiv.
[4] *Ps.* lix, 10; comp. *Ps.* lxxxii, 6 et suiv.; I *Rois,* viii, 14.

Ozias (IV *Rois,* XIV, 7; II *Paralip.,* XXXI, 2). Au temps d'Achaz, ils firent de nouvelles incursions sur le territoire de Juda, et remportèrent un butin considérable; *car Dieu avait humilié Juda à cause de son roi Achaz, parce qu'il* (Achaz) *l'avait réduit* (Juda) *à être dénué de tout secours* (en le faisant tomber dans l'idolâtrie), *et qu'il avait méprisé le Seigneur* (II Paralip., XXVIII, 19). Les enfants d'EDOM s'étant ligués avec les Chaldéens, et ayant fait éprouver aux Juifs de cruels traitements, les prophètes firent contre eux des prophéties réitérées, leur prédisant les châtiments qui les menaçaient de la part de Dieu [1]. Cependant il s'éleva au milieu des ravins des montagnes iduméennes une nouvelle domination, celle des Nabathéens, descendants de NABAJOTH, fils d'Ismaël (*Gen.,* XXV, 3), et dans la suite ils firent de Pétra un marché fameux et une place renommée pour son grand commerce; ils vécurent aussi en bonne intelligence avec les Israélites et se montrèrent en général amis de la paix [2].

Les EDOMITES étaient idolâtres; car il est rapporté d'Amasias qu'il emporta les dieux des enfants de SÉIR, qu'il les adora et leur offrit de l'encens (II *Paralip.,* XXV, 14; XX). D'après Josèphe (*Antiq.,* XV, VII, 9), le dieu des Iduméens s'appelait KOTSÉ (Κοζέ). Judas Machabée, ce héros valeureux de la foi, remporta dans la suite une éclatante victoire sur les EDOMITES, et Jean Hyrcan les réunit (120 av. J.-C.) en un seul peuple avec les Juifs par la circoncision [3]. Depuis cette époque, le nom d'Idumée fut effacé, et le pays fut régi par un préfet juif. Hérode le Grand était, comme chacun sait, un Iduméen que l'influence romaine éleva sur le trône de Judée. Cependant les Iduméens nourrirent toujours une haine amère contre les Juifs, haine dont Jérusalem, peu avant sa destruction par Titus, fut encore témoin, car les Iduméens qu'on y avait fait venir se signalèrent partout par le pillage et le meurtre [4]. Dans le cours des temps, les Iduméens se fondirent avec

[1] *Is.,* XXXIV, 1 et suiv.; *Jér.,* XLIX, 7 et suiv.; *Thren.,* IV, 21; *Ezéch.,* XXV, 1 et suiv.; XXXV, 1 et suiv.; *Malach.,* I, 2 et suiv.; *Ps.* CXXXVI, 7, etc.

[2] *Is.,* LX, 7; I *Mach.,* V, 25; IX, 35. — Comp. plus loin § 81, n° 4.

[3] I *Mach.,* V, 3; LXV. — Josèphe, *Antiq.,* XV, VII, 9.

[4] Josèphe, *Bell. jud.,* VII, VIII, 1.

les Arabes et les Sarrasins, et disparurent entièrement de l'histoire comme peuple ; le nom même de l'IDUMÉE se perdit dans la dénomination générale d'ARABIE. Les habitants actuels du pays, en partie Bédouins et en partie Fellahs, appartiennent aux grandes tribus des Haveitat et des Hedschaja [1], et ils n'ont nullement dépouillé la nature sauvage de leurs devanciers.

§ 74. Villes de l'Idumée.

La ville capitale de l'ancien pays d'EDOM était :

1° PÉTRA, סֶלַע, c'est-à-dire Rocher (*Jug.*, I, 36; *Is.*, XVI, 1). Elle était aussi appelée ARCÉ et ARÉCÈNE (Josèphe, *Antiq.*, IV, IV, 7). Située au sud-est du mont Hor, dans une vallée étroite, mais fertile, le Wadi-Mousa (vallée de Moïse) de nos jours, elle était éloignée de Jéricho d'environ trois journées de marche. Comme deux voies de caravanes se croisaient près de PÉTRA, cette ville devint une place de commerce importante et elle donna son nom à l'Arabie-Pétrée. Amasias, roi de Juda (839 av. J.-C.), prit PÉTRA après une victoire sur les Iduméens, et l'appela JECTÉHEL, יָקְתְאֵל (IV *Rois*, XIV, 7). Elle était obligée d'envoyer des agneaux en tribut à Sion (*Is.*, XVI, 1). Le prophète dit d'Edom en général : *L'orgueil de ton cœur t'a élevé, parce que tu habites dans la fente des rochers, et que tu as placé ta demeure dans les lieux les plus hauts; tu dis en toi-même : Qui me fera tomber à terre? Quand tu t'élèverais comme l'aigle, et que tu mettrais ton nid parmi les astres, je t'arracherais de là, dit le Seigneur* (Abd., III, 4; comp. Jér., XLIX, 16). Après la captivité de Babylone, les NABATHÉENS s'emparèrent de PÉTRA, dont les rois portaient le nom d'ARÉTAS [2].

La doctrine de Jésus-Christ trouva accès dans l'ancienne ville de PÉTRA vers l'an 106 [3]. Des évêques de PÉTRA en Idumée, qui dans les écrivains ecclésiastiques est aussi désignée sous

[1] K. Ritter, *Erdkunde, Westasien,* V, I, 969 et suiv.
[2] Josèphe, *Antiq.*, XIV, I, 4; XVIII, V, 1; comp. II *Mach.*, V, 8; *Act.*, IX, 24; II *Cor.*, XI, 32.
[3] *Chronicon paschale,* édit. Bonn., I, p. 472.

le nom de PETRA PALÆSTINÆ, furent présents à plusieurs conciles[1]. En 1101, le roi Baudouin Ier s'avança de Jérusalem dans la contrée de PÉTRA pour y combattre les Arabes, mais ceux-ci se réfugièrent dans les cavernes des rochers, où ils trouvèrent leur salut. La ville bâtie dans des rochers et remplie de cavernes ou de grottes, offre encore des ruines remarquables. Ces ruines ont été découvertes tout-à-fait dans ces derniers temps par des savants d'Occident. Les Français Léon de Laborde et Linand furent les premiers voyageurs qui, en 1828, pénétrèrent d'AKABA par le grand WADI-EL-ARABA jusqu'à PÉTRA. Cette entreprise ne fut pas sans dangers du côté des Bédouins barbares et sauvages qui, fidèles aux traditions des Iduméens (*Nomb.*, XX, 18 et suiv.), interdirent aux étrangers l'entrée dans leur pays. Des temples, des palais, des tombeaux, des monuments de toute sorte et de toute forme, qui excitent l'admiration et l'étonnement, sont taillés dans les parois dégradées d'un grès de diverses couleurs; et comme les Egyptiens, les Syriens et les Romains habitèrent et dominèrent en ces lieux à différentes époques, les monuments témoignent aussi du style architectural de ces peuples.

Du WADI-MOUSA (vallis Moysis des croisés), riche en plantations d'oliviers, on entre dans le WADI-ES-SYK, traversé par un torrent, espèce de galerie pratiquée dans les rochers, remarquablement embellie par la nature et par l'art, et remplie d'un nombre considérable de mausolées, de niches, de figures et de statues brisées de l'ancienne et opulente place de commerce des Iduméens et des Nabathéens. A l'issue du WADI-ES-SYK, où les monuments sont comme semés à profusion, on aperçoit l'œuvre architecturale la plus fameuse de PÉTRA, le KHASNEH-FARAOUN (la maison des trésors du roi), comme l'appellent les Arabes, avec une statue ailée colossale, qui a été sculptée dans la paroi perpendiculaire d'un rocher de grès extrêmement fin et de couleur rose. L'intérieur de l'appartement, creusé dans le roc, offre un espace carré de seize pas en tous sens, et s'élève jusqu'à la hauteur de 25 pieds[2]. Le

[1] Reland. *Palæstin.*, p. 927 et suiv.
[2] Voyez dans J.-M. Bernatz une vue de Pétra, n° 12.

second étage de la façade du bâtiment est orné de niches et de panneaux avec des sculptures de figures de femmes, dont le style est d'une pureté classique et d'une rare élégance. A côté du théâtre, qui est pareillement creusé dans un rocher de grès d'une belle couleur et qui pouvait contenir plus de 3,000 spectateurs, l'attention se fixe avec admiration sur un grand mausolée, haut de 70 à 80 pieds, qui fut autrefois transformé en église chrétienne, comme l'attestent encore des restes d'autel dans trois niches. Une seconde église chrétienne existait également à PÉTRA dans le chaos des rochers de cette construction colossale pratiquée dans le flanc perpendiculaire d'une montagne abrupte, construction que les Bédouins appellent encore EL-DEIR (le couvent), mais dont beaucoup d'ornements, les chapiteaux et les frises, sont restés inachevés; elle appartient manifestement à une époque relativement récente. On peut encore se convaincre jusqu'à l'évidence que sur le mur formant le fond des niches où étaient les autels de la grande salle creusée dans le roc, on avait peint une croix [1]. De ce point, c'est vraiment un coup d'œil majestueux, solennel, que celui des vallées voisines et éloignées, notamment celui dont on jouit lorsque l'œil plonge dans la vallée profonde de PÉTRA, remplie de ruines, de constructions cyclopéennes, d'une infinité de tombeaux creusés dans le roc et des traces des immenses travaux de terrassement, des jardins et des champs autrefois cultivés [2]. Ainsi la vallée des monuments de cette antique cité, par l'abondance des constructions qui lui sont propres, rend témoignage tout à la fois de la grandeur d'âme et de l'audace des EDOMITES qui, semblables à l'aigle, se bâtissaient des demeures dans les fentes des rochers (*Jér.*, XLIX, 16), et des invasions d'autres peuples, des Egyptiens, des Syriens, des Grecs, des Romains, etc., que la voie du commerce amenait vers ce dédale en apparence inextricable de rocs escarpés. Au-dessus de la ville remarquable de PÉTRA s'élèvent, vers le nord-ouest, les deux pics

[1] Foucher de Chartres, dans le *Gesta Dei per Francos* (Hanov., I, 405), fait mention d'un monastère (Monasterium quod dicitur sancti Aaron).

[2] L. de Laborde, *Plan de la villa de Pétra et de ses environs*, et D. Robert, *la Terre sainte, vues et monuments*. Bruxelles, 1844. (Tabul. el-Deir.)

du mont Hor, qui rappellent le souvenir du pèlerinage et des voyages d'Israël à travers le désert.

2° Bosra, ville considérable d'Edom, où régnait un roi particulier (*Gen.*, XXXVI, 37; I *Paralip.*, I, 44), est fréquemment mentionnée dans les écrits des prophètes, où on lit entre autres choses : *Le Seigneur fera une grande immolation de victimes dans Bosra, un grand carnage dans la terre d'Edom* (Is., XXXIV, 6). *Je jure par moi-même, dit le Seigneur, que Bosra sera désolée, qu'elle deviendra déserte, l'objet des insultes et de la malédiction* (Jér., XLIX, 13; comp. Amos, I, 12). Les instruments de l'accomplissement de ces menaces furent les Chaldéens. Il en est qui prennent le village actuel de Bousseyra dans le Dschébal, à deux heures de marche au sud de Taflé, pour l'ancienne Bosra, tandis que d'autres la veulent voir dans Bostra dans le Hauran, dont il est souvent fait mention durant la période romaine. Nous avons reçu dans ces derniers temps du P. Riccadonna, missionnaire, d'importantes observations sur la province de Hauran ou l'Arabie romaine[1]. D'après Rabbi Schwarz (p. 166), il existe à 12 lieues au nord de Pétra, au sommet d'une montagne, un ancien château, appelé Bézeira, avec des ruines très-anciennes et considérables.

3° On doit reconnaître dans le village actuel de Tafilé, situé à deux lieues et demie au nord de Bousseyra, et siége du scheikh du Dschébal, le Tophel mentionné dans le Deutéronome (I, 1). Des sources et des torrents font des environs de Tafilé, qui compte environ 600 maisons, un pays fertile et ravissant.

4° Dédan, livré au glaive vengeur de la justice divine (*Ezéch.*, XXV, 13), s'est, ce semble, conservé dans le village actuel de Déhana, à deux lieues au sud-ouest de Bousseyra.

5° La ville de Théman donna en même temps son nom à un district du pays d'Edom (I *Paralip.*, I, 45). Les habitants de Théman étaient en réputation de sagesse, selon ce qui est marqué dans le prophète : *N'y a-t-il donc plus de sagesse dans Théman? Ses enfants sont sans conseil, leur sagesse leur est devenue inutile*

[1] Comp. *Annales de la propagation de la foi*, 1839, n° 27, p. 102 et suiv.

(Jér., XLIX, 7; comp. Baruch, III, 22 et suiv.; Abd., VIII). Eléphaz, un des amis de Job, était de THÉMAN, et il se distingua parmi les autres par son éloquence (*Job*, II, 11; IV, 1 et suiv.). Les châtiments de Dieu frappèrent aussi cette ville, car il est dit : *J'enverrai un feu contre Théman* (Amos, I, 12; comp. Habac., III, 3; Abd., IX). La prophétie s'accomplit par le moyen de Nabuchodonosor et de Jean Hyrcan. On a rapproché de THÉMAN, le grand village actuel de MAAN, à environ deux lieues au sud-est de Pétra et sur la grande voie des pèlerins de Damas à la Mecque.

6° ASIONGABER (עֶצְיֹן גֶּבֶר, Septante, Γασιών, Γαβέρ), ville d'Idumée sur le bras oriental du golfe Arabique ; il en est fait mention pour la première fois comme lieu de station des Israélites durant leur marche dans le désert (*Nomb.*, XXXIII, 35). C'était au port d'ASIONGABER que Salomon et Josaphat faisaient construire des vaisseaux qui cinglaient vers Ophir [1]. Il ne reste plus aucune trace de l'ancien ASIONGABER. L'endroit de la côte près du golfe d'Aila, avec quelques palmiers et quelques huttes, appelé par les Arabes Aszioun (Assioun), pourrait marquer l'ancien emplacement d'Asiongaber, à moins qu'on n'aime mieux, avec Rabbi Schwarz (p. 167), prendre pour cet emplacement la petite localité d'AKABA, située à l'extrémité orientale de la mer Rouge.

7° ELATH (אֵילַת, Septante, Αἰλών, Αἰλάθ), était également une ville avec un port sur la baie à l'orient du golfe Arabique, tout près d'Asiongaber. Dans les auteurs grecs et romains elle est appelée ÆLANA et AILA. David conquit cette ville, et Salomon y faisait construire des vaisseaux comme à Asiongaber [2]. Sous Joram ÆLATH s'était rendue indépendante; mais elle fut forcée dans la suite de se rendre à Rasin, roi de Syrie (IV *Rois*, VIII, 20 et suiv.; XVI, 6). Au temps de la domination romaine, il y avait une forte garnison à AILA, et deux grandes routes conduisaient de ce point à Jérusalem ; une à l'orient, par Pétra, et une plus à l'occident à travers le désert [3]. Il se forma de bonne heure une Église chré-

[1] III *Rois*, IX, 26; XXII, 49; II *Paralip.*, VIII, 17. — Comp. *Antiq. domest. des Hébr.* — [2] II *Rois*, VIII. 14; III *Rois*, IX, 26; II *Paralip.*, VIII, 17 et suiv.

[3] Sur les chemins et sentiers anciens et actuels de la presqu'île Sinaïtique, voyez K. Ritter, I, 88 et suiv.

tienne à AILA, car aux conciles de Chalcédoine (451), de Constantinople (536), etc., il y avait des évêques d'AILA présents, de même qu'en général il est fait mention dans les écrivains ecclésiastiques d'un grand nombre de siéges épiscopaux dans la PALESTINE TROISIÈME [1]. Les chrétiens de l'Arabie-Pétrée ayant été soumis par les armes victorieuses de Mahomet (630), Jean, évêque d'AILA, se vit aussi contraint de payer annuellement en tribut trois cents pièces d'or [2]. Sous Baudouin Ier, en 1106, les croisés se rendirent maîtres d'AILA, mais cinquante-et-un ans après, cette ville fut de nouveau enlevée aux chrétiens par Saladin. Actuellement, à la place de l'ancienne ÆLATH, s'élève le fort d'AKABA, bâti par le sultan d'Egypte El-Ghoury, fort ainsi appelé d'AKABET-AILA (château d'Aila) 28° 45' lat. n., 57° 19' long. o., avec un poste de trente à quarante hommes pour protéger les pèlerins de la Mecque. Les restes d'antiquité qu'on trouve à l'est d'AKABA portent encore le nom d'Aila [3].

8° Le nom de MASRÉCA, où un roi iduméen avait son siége (*Gen.*, XXXVI, 36; I *Paralip.*, I, 47) paraît s'être encore conservé dans le pauvre village actuel de Ghor-el-Mezraah, qui se trouve à l'extrémité méridionale de la mer Morte, au nord d'El-Ahsa, près de la partie inférieure du wadi de Kérak.

9° Le souvenir du pays montagneux de GÉBAL, dont les habitants se levèrent avec les autres peuples contre Israël (*Ps.* LXXXII, 8), se trouve dans la GÉBALITE ou GÉBALÈNE des Romains, et sous cette dénomination il faut entendre le DSCHÉBAL actuel entre l'extrémité sud de la mer Morte et Pétra.

§ 75. Le pays de Moab.

Les MOABITES sont par leur origine un peuple consanguin des Hébreux, car Moab, le premier père des MOABITES, était un fils de Lot, cousin-germain d'Abraham (*Gen.*, XIX, 37). Après l'expulsion des Emim, tribu de géants, les MOABITES s'étaient fixés

[1] Hieron., *Onomast.* — Reland, *Palæst.*, p. 215, 217, 226.

[2] Abulféda, I, 171. — Comp. J.-J. Dœllinger, *Sur la religion de Mahomet*, Munich, 1838, p. 3 et suiv.

[3] *Ausland*, année 1850, p. 1012. — J. Schwarz, p. 167.

sur le côté oriental de la mer Morte et du Jourdain ; mais ils furent refoulés par les Amorrhéens vers le sud, au delà de l'Arnon, actuellement le Wadi-Modscheb (*Nomb.*, XXI, 13 et suiv.; *Deutér.*, II, 9 et suiv.). Le pays de Moab, aujourd'hui appelé Bélad-al-Kérek, était borné par l'Arnon, par le désert, par la mer Morte et par le pays d'Edom. Outre le mont Abarim, qui commence à l'est de la mer Morte (à son extrémité nord), en face de Jéricho, et qui se développe en forme d'arc d'abord vers le sud-est, puis vers le sud et le sud-ouest, en se prolongeant jusqu'au désert d'Arabie, l'Ecriture nomme encore le mont Phogor et le mont Luith (*Nomb.*, XXIII, 28; *Is.*, XV, 5). Moab avait des vallées fertiles arrosées par l'Arnon, le Zared et le torrent des Saules, et était propre à la production du blé, du vin et des légumes, de même qu'à la nourriture des troupeaux [1]. Une famine s'étant fait sentir dans le pays de Chanaan, le Bethléhémite Elimélech se rendit avec Noémi, sa femme, et ses fils, Mahalon et Chélion, dans la terre de Moab, où ses deux fils se marièrent ensuite avec deux femmes moabites, Orpha et Ruth (*Ruth*, I, 1 et suiv.). Jusqu'à cette heure, Moab (Bélad-al-Kérek) n'a pas cessé d'être une contrée fertile, et elle envoie en particulier du blé à Jérusalem.

Comme les Israélites, durant leur marche vers la terre promise, se trouvaient dans le voisinage de Moab, Balac, roi des Moabites, fit appeler Balaam (Bileam), pour maudire les Israélites ; mais loin de les maudire, Balaam, par une permission de la Providence, bénit les enfants d'Israël (*Nomb.*, XXII, 1 et suiv.; XXIII, 1 et suiv.). Cependant presque aussitôt après les Israélites, séduits par l'effroyable corruption des Moabites, se laissèrent entraîner à l'impureté et au culte des idoles. Le dieu des Moabites, qui était un dieu de la volupté, s'appelait Béelphégor ou Baalphégor ; mais outre ce dieu, les Moabites adoraient encore l'idole Chamos et offraient par conséquent des sacrifices humains [2].

Durant la période orageuse des Juges, Israël paya pendant dix-huit ans tribut aux Moabites, jusqu'à ce que le juge Aod reconquît leur liberté. Les enfants d'Israël commencèrent encore à faire

[1] *Nomb.*, XXI, 12 et suiv.; IV *Rois*, III, 4; *Is.*, XV, 7; XVI, 8 et suiv.
[2] Comp. *Nomb.*, XXI, 29; XXV, 1 et suiv.; IV *Rois*, III, 27; XXIII, 13.

le mal aux yeux du Seigneur, qui fortifia contre eux Eglon, roi de Moab (*Jug.*, III, 12). Plus tard Saül fit la guerre aux MOABITES, et David les assujétit (I *Rois*, XIV, 47; II *Rois*, VIII, 2). Après la mort d'Achab, ils se révoltèrent de nouveau contre Israël, mais Joram et Josaphat les vainquirent (IV *Rois*, I, 1, 3, 6 et suiv.). Après la translation des dix tribus par Téglathphalasar et Salmanasar, les MOABITES se mirent en possession de plusieurs villes au delà du Jourdain (I *Paralip.*, V, 2; IV *Rois*, XVIII, 9 et suiv.); mais eux-mêmes passèrent dans la suite sous la domination des Babyloniens, des Perses et des Grecs.

Une foule de prophéties se rapportent aux MOABITES, toujours animés de dispositions hostiles. La bouche des prophètes inspirés de Dieu avait crié : *Voici ce que dit le Seigneur : Après trois et quatre transgressions de Moab, je ne lui ferai point grâce. J'enverrai contre Moab un feu qui consumera les maisons de Carioth, et Moab périra dans le tumulte, au son des trompettes. Je perdrai le juge* (le roi) *au milieu de lui, et je ferai mourir avec lui tous ses princes, dit le Seigneur*[1].

Comme après la captivité de Babylone les Juifs furent animés d'un nouvel esprit de religion, et que de toutes parts les maux anciens se réparaient, entre autres défenses, on fit celle de contracter mariage avec les MOABITES, dans la vue d'obvier à l'occasion la plus prochaine de séduction et d'entraînement à l'idolâtrie (I *Esdr.*, IX, 1 et suiv.; II *Esdr.*, XIII, 1 et suiv.). Alexandre Jannée, un des Machabées, acheva, 90 ans avant Jésus-Christ, de soumettre les MOABITES, et depuis cette époque ils disparaissent de l'histoire, s'étant perdus au milieu des Arabes, ces enfants de l'Orient[2].

§ 76. Villes du pays de Moab.

Les villes du pays de MOAB proprement dit étaient :

1° AR, ou AR-MOAB (עָר מוֹאָב), la ville capitale, ce qui la fit aussi appeler RABBA, c'est-à-dire la Grande (רַבָּה)[3]. Les Grecs

[1] *Amos*, II, 1 et suiv.; comp. *Jér.*, IX, 26; *Ps.*, LIX, 6; LXXXII, 7, etc.
[2] Josèphe, *Antiq.*, XIII, XIV, 2; *Bell. jud.*, III, III, 3.
[3] *Nomb.*, XXI, 15, 28; *Deutér.*, II, 9; *Jos.*, XIII, 25.

des temps postérieurs l'appelèrent Aréopolis (c'est-à-dire Ἀρ πόλις, la ville d'Ar), tandis que, dans Abulfeda, elle est citée sous le nom de Rabba ou de Ma. Le prophète le plus véhément d'Israël faisant connaître le fardeau de Moab, s'écriait : *Ar-Moab a été saccagée pendant la nuit, elle s'est tue* (elle a cessé d'être). *Is.*, xv, 1. Au cinquième et au sixième siècle, Aréopolis est un siége épiscopal ; et au douzième siècle, elle est comptée parmi les villes du patriarcat de Jérusalem [1]. On trouve encore aujourd'hui des débris de l'antique cité moabite au village de Rabba, à environ quatre lieues au nord de Kérek (Kérak). Un savant français, M. de Saulcy, qui suppose que l'ancienne métropole des Moabites était située au sud de l'Arnon, de Schian et de Beil-Kourm, a découvert à Rabba, un joli bas-relief en lave, qui semble représenter un roi de Moab portant un coup de lance [2]. Les observations de Rabbi Jos. Schwarz (p. 172), qui place le village de Rabba à six lieues au nord de Kérek, manquent tout-à-fait d'exactitude.

2° Kir-Moab (קִיר מוֹאָב, c'est-à-dire le mur ou la forteresse de Moab), est vraisemblablement la même ville qui est aussi mentionnée (*Is.*, xvi, 11 ; *Jér.*, xlviii, 36) sous le nom de Kir-Charéseth (forteresse de briques) et de Kir-Cheres (mur de briques). Le prophète prédit aussi la chute de cette ville : *Kir-Moab a été renversée pendant la nuit ; elle s'est tue* (Is., xv, 1). Dans les temps postérieurs, la ville fut appelée Characa (II *Mach.*, xii, 17), et au sixième siècle, où elle avait un siége épiscopal, elle portait le nom de Charak-Moba. Du temps des croisades, elle était connue sous le nom de Krak (Kérak) et elle avait, outre un siége métropolitain, une citadelle sur une éminence fort élevée [3]. Son nom actuel est Kérek (Kérak). Elle est placée sur un rocher escarpé entre le Wadi-Saffah et le Wadi-Frandschi (dénomination qui rappelle le temps des croi-

[1] Le Quien, *Oriens chr.*, t. III, p. 734. — J.-S. Assemani, *Bibl. orient.*, t. III, part. ii, c. x.

[2] *Ausland*, 1851, p. 1079.

[3] Quatremère, dans l'*Histoire des sultans Mamelouks*, par Makrizi. Par., 1842, t. II, p. 236 et suiv.

sades), à une demi-journée de marche au sud d'AR-MOAB, sur le côté sud-est de la mer Morte. Ses environs sont fertiles et on y jouit d'un point de vue qui s'étend jusqu'à Bethléem et à Jérusalem. Burckhard (II, 641 et suiv.), qui visita Kérek en 1812, porte le nombre de ses habitants à 400 familles turques et 150 familles chrétiennes du rit grec; elles vivaient ensemble dans des relations d'amitié, se distinguaient par leur hospitalité, et vivaient de la culture des champs et de l'élève du bétail. L'évêque grec de Kérek a son siége à Jérusalem. De nos jours, les habitants de Kérek transportent les produits de leurs champs, brebis, chèvres, céréales, olives, laine, garance, etc., à Jérusalem, par la voie d'Hébron, et sont aussi en relations de commerce avec Damas [1]. A une petite lieue au nord de Kérek, le petit torrent de Souffaf se précipite en serpentant vers la mer Morte.

3° Au nombre des villes du pays de Moab proprement dit, on comptait encore ORONAIM, GALLIM (Eglaim), LUITH, KARIOTH et MASPHA (*Is.*, XV, 5, 8; *Jér.*, XLVIII, 5, 24). David se réfugia avec les siens à Maspha (I *Rois,* XXII, 3). Il sera fait plus longuement mention de ces villes de Moab dans la description de la Palestine (§ 205).

§ 77. Pays des Ammonites.

Les AMMONITES (בְּנֵי־עַמּוֹן), qui descendaient d'Ammon, fils de Lot, s'étaient fixés plus loin à l'est des Moabites, au delà du torrent de Jaboc (Nahr-Ammon), vis-à-vis de l'Arabie, et avaient expulsé les redoutables Zomzommims de leurs demeures [2]. Les AMMONITES qui, de même que les Moabites, obéissaient à des rois propres à leur nation (II *Rois,* X, 1 et suiv.) et possédaient le territoire entre l'Arnon (actuellement le Moudscheb) et le Jaboc (actuellement le Zourka), adoraient le dieu Moloch (Molech, Milchom, Malchom), auquel on offrait des victimes humaines (*Lévit.*, XVIII, 21; XX, 2 et suiv.; III *Rois,* XI, 7). Ce ne fut pas sans une permission spéciale d'en haut que les AMMONITES se

[1] Irby et Mangles, dans Ritter, *Erdkunde,* XV, 672 et suiv.

[2] *Gen.*, XIX, 38; *Deutér.*, II, 20; XVI, 3; *Jos.*, XII, 2.

déclarèrent les ennemis d'Israël : *car les enfants d'Israël, ajoutant de nouveaux crimes aux anciens, firent le mal aux yeux du Seigneur, et adorèrent les idoles... Le Seigneur étant* (donc) *irrité contre eux, les livra entre les mains des enfants d'Ammon* (Jug., x, 6, 7). Après diverses humiliations qui furent laissées impunies et de dures épreuves, le peuple d'Israël reprit enfin courage, et tant par les efforts du juge Jephté, soutenu par la puissante armée de Jéhova, que par ceux de Saül et de David, la puissance et l'orgueil des AMMONITES furent brisés [1]. S'étant de nouveau soulevés contre le royaume de Juda, de concert avec les Moabites, ils furent de nouveau domptés (*Paralip.*, xx, 1 et suiv.) et contraints d'envoyer des présents à Ozias et de se soumettre à Joatham (II *Paralip.*, XXVI, 8; XXVII, 5). Les Ammonites, par l'ordre de Nabuchodonosor, marchèrent contre Joakim (IV *Rois*, XXIV, 1 et suiv.) et s'opposèrent dans la suite à la reconstruction de Jérusalem. *Ceux qui étaient employés à bâtir les murs et à porter ou à charger des fardeaux, faisaient leur ouvrage d'une main et tenaient leur épée de l'autre* (II Esdr., IV, 17). Plus tard, alors qu'il profanait le temple de Jérusalem, Antiochus Epiphane, roi de Syrie, ayant excité les AMMONITES à la vengeance contre les Juifs, les Machabées se levèrent avec une armée pleine de courage et donnèrent si bien la chasse aux AMMONITES que leur nom disparut peu à peu et que ce peuple se perdit dans les populations arabes [2].

Les prophètes, dans leurs oracles, s'élevèrent fréquemment contre l'impiété et les dispositions hostiles des AMMONITES, qui auraient dû comprendre les menaces éclatantes dont ils étaient l'objet. Voici ce que dit le Seigneur : *Après les crimes qu'ont commis trois et quatre fois les enfants d'Ammon, je ne leur ferai point grâce, parce qu'ils ont fendu le ventre des femmes grosses de Galaad, pour étendre les limites de leur pays* [3].

[1] *Jug.*, XII, 2 et suiv.; I *Rois*, XI, 1 et suiv.; II *Rois*, XI, 26 et suiv.
[2] Comp. I *Mach.*, V, 6 et suiv.; II *Mach.*, VIII, 30 et suiv.
[3] *Amos*, I, 13; comp. *Jér.*, IX, 25 et suiv.; XXV, 21 et suiv.; XLIX, 1 et suiv.; *Ezéch.*, XXI, 19 et suiv. — Sophon., II, VIII et suiv.

§ 78. Ville capitale des Ammonites.

La ville capitale des AMMONITES, RABBATH-AMMON (רבת בני־עמון), appelée aussi simplement RABBA (רבה, la Grande) était située au delà du Jourdain, au sud du torrent de Jaboc, dans le Belka de nos jours, sur la limite de la Perse et de l'Arabie, et fut attribuée à la tribu de Dan (*Deutér.*, III, 11; *Jos.*, XIII, 25). Les envoyés d'Israël ayant été outragés par les AMMONITES qui leur rasèrent la barbe, Joab, par l'ordre de David, mit le siége devant RABBATH-AMMON, et la prit (II *Rois*, X, 1 et suiv.; XII, 26 et suiv.). Le prophète Amos (I, 14) avait prédit sa dévastation : *Je mettrai,* dit le Seigneur, *le feu aux murs de Rabba, et il consumera ses maisons au milieu des cris au jour du combat, au milieu de l'orage au jour de la tempête* (hébr.). Cette prophétie fut accomplie par Nabuchodonosor qui, après avoir terminé la guerre contre les Juifs, assujétit aussi les peuples voisins de la Palestine. Dans la suite des temps, l'ancienne ville des AMMONITES fut rétablie sous le nom de PHILADELPHIE, par le roi d'Egypte, Ptolémée II, surnommé Philadelphe[1]. Sur les monnaies romaines elle figure comme ville d'Arabie, faisant partie du district des DIX VILLES (de la Décapole). Jusqu'au milieu du quatrième siècle de l'ère chrétienne ce fut une place bien fortifiée, mais sans cesse en butte aux incursions des Arabes; elle devint enfin leur proie et reçut d'une de leurs tribus le nom de BACATHAS[2]. Son nom est de nos jours Amman. On voit encore de RABBATH-AMMON des restes considérables qui se trouvent à sept lieues vers le sud-est d'ES-SZALT partie sur la montagne du fort, partie dans la plaine. M. Léon de Laborde en a dessiné l'imposant tableau[3]. Et non-seulement en ces lieux, mais dans toute l'étendue du pays

[1] Filii Ammon habebant metropolim nomine Rabbath, quæ hodie a rege Ægypti Ptolemæo, cognomento Philadelpho, qui Arabiam tenuit cum Judæa, cognominata est. (Hieronym., *In Ezech.*, cap. XXV.)

[2] Pline, V, XVI. — Josèphe, *Bell. jud.*, III, III, 3. — Hieron., *In Ezech.*, XXV. — Amm. Marc., *Hist.*, XIV, XIII. — Reland, *Palæst.*, XXI, 612.

[3] L. de Laborde, *Voyage en Syrie*, n° 28.

des anciens Ammonites, de toutes parts on ne rencontre que débris de villes, de temples et de palais, aussi bien que des traces de sources et de fontaines comblées. C'est ce que l'Eternel avait déclaré par l'organe de ses envoyés en s'adressant à la métropole du pays : *J'abandonnerai Rabbath pour être la demeure des chameaux, et les enfants d'Ammon pour être la retraite des bestiaux, et vous saurez que c'est moi qui suis le Seigneur. Car voici ce que dit le Seigneur Dieu : Parce que vous avez battu des mains et frappé du pied, et que vous vous êtes réjouis de tout votre cœur en voyant les maux de la terre d'Israël, j'étendrai ma main sur vous, je vous livrerai en proie aux nations, je vous effacerai du nombre des peuples, je vous exterminerai de dessus la terre, je vous réduirai en poudre, et vous saurez que c'est moi qui suis le Seigneur* (Ezéch., xxv, 5 et suiv.). Sur les ruines éparses d'Ammon, on voit venir de temps en temps les Bédouins de l'aride Belka, amenant leurs troupeaux pour les abreuver au torrent.

§ 79. Arabie.

L'immense presqu'île au sud-est de l'Asie, qui chez les Grecs et les Romains était appelée Arabie, et dans les Ecritures pays d'Orient (אֶרֶץ־קֶדֶם)[1], touchait, si l'on excepte les territoires des Edomites, des Moabites et des Ammonites, vers le nord à la Palestine, à la Syrie et à la Babylonie, vers l'orient au golfe Persique et à la mer des Indes (*Erythrium mare*), vers le sud et l'ouest à la mer des Indes et au golfe Arabique ou la mer Rouge (mer des Algues). Une portion peu étendue du pays dont on vient de fixer les limites est désignée dans les Ecritures sous le nom de pays du désert (עֲרָב)[2]. Les anciens avaient coutume de comparer la presqu'île à une peau de léopard, sur laquelle les taches représentaient les oasis. Les Grecs et les Romains ayant porté tantôt plus, tantôt moins loin les confins de l'Arabie, cette contrée se

[1] *Gen.*, xxv, 6; *Jug.*, vi, 3; *Is.*, xi, 14; *Jér.*, xlix, 28; *Matth.*, ii, 1 et suiv.
[2] *Is.*, xxi, 13; *Jér.*, xxv, 23; *Ezéch.*, xvii, 15.

présente aussi dans le Nouveau Testament avec des limites tantôt plus reculées, tantôt plus rapprochées (*Gal.*, I, 17; IV, 25). De nos jours le nom de l'ARABIE est DSCHÉSIRAH-EL-ARAB (presqu'île des Arabes) ou ARABISTAN; les Egyptiens se servent ordinairement du nom de SICKA-EL-HEDSCHAS, c'est-à-dire de route d'Hedschas.

Depuis le second siècle de l'ère chrétienne, on divise ordinairement le pays en trois parties : l'ARABIE-HEUREUSE, l'ARABIE-DÉSERTE et l'ARABIE-PÉTRÉE, au lieu que les ARABES de nos jours comptent quatre divisions qui sont : *a.* l'AL-BAREIN, la contrée le long des côtes du golfe Persique; *b.* l'OMAN, la côte du sud du même golfe; *c.* l'YÉMEN, la côte au sud-ouest de la presqu'île, et *d.* l'HEDSCHAS, la terre sainte des mahométans, avec la Mecque et Médine.

Les anciens ARABES, qui appartiennent aux descendants de Sem et de Cham (§§ 15-16), et qui, dans les Ecritures (*Job*, I, 3; *Jug.*, VI, 3; *Is.*, XI, 14), sont appelés simplement les ENFANTS DE L'ORIENT (בְּנֵי־קֶדֶם), parce qu'une partie d'entre eux étaient campés à l'orient de la Palestine, se partageaient en habitants des villes et des villages et en nomades. Les premiers s'occupaient d'industrie, de commerce et d'agriculture; les derniers parcouraient le pays avec leurs troupeaux, et habitaient sous des tentes, comme les Hébreux du temps des patriarches. Ils étaient soumis à des chefs de tribus, princes et rois (*Ezéch.*, XXVII, 21; *Jér.*, XXV, 24), et entraient fréquemment en hostilité avec les Israélites. Comme de nos jours il n'est pas rare que les Arabes nomades (les Bédouins) dévalisent les caravanes et les voyageurs isolés; les tribus arabes étaient déjà dans l'antiquité fameuses par leurs déprédations [1]. Leur religion dégénéra de bonne heure en sabéisme; car le culte idolâtrique des astres du bonheur GAD et MÉNI (Jupiter et Vénus), au sujet duquel Isaïe (LXV, 11, 12) annonce des châtiments aux Juifs, avait trouvé accès parmi les Arabes [2].

Depuis les temps qui suivirent l'exil, les rois arabes sont

[1] Comp. *Gen.*, XIII, 3, 5; I *Paralip.*, VI, 10; II *Paralip.*, XIV, 15; *Ps.* LXXIX, 7; *Is.*, XIII, 20.

[2] *Job*, I, 15, 17; *Jér.*, III, 2; II *Paralip.*, XXII, 1. — Pline (632) dit pareille-

désignés dans les Écritures et ailleurs sous le nom patronymique d'ARÉTAS [1]. Après la destruction de l'État judaïque par les Romains, des Juifs en grand nombre allèrent se fixer en ARABIE, et quelques-uns d'entre eux se trouvaient à Jérusalem à la première Pentecôte chrétienne (*Act.*, II, 11). Paul, après sa conversion miraculeuse à la foi chrétienne, se rendit à Damas en ARABIE, où il demeura trois ans (*Gal.*, I, 17). Il ne s'est conservé quelques restes des églises chrétiennes d'ARABIE qu'à TOR et à SUEZ, et plus loin le long de la mer Rouge et au SINAÏ. Joquet, vice-préfet de la mission catholique d'ARABIE, écrivait d'Aden, à la date du 9 juin 1844, qu'après la prise de possession de cette ville par les Anglais, il s'y était formé une église de 400 catholiques, la plupart soldats irlandais [2].

La langue arabe, rameau de la famille des langues sémitiques, se distingue non-seulement par sa richesse d'expressions, mais encore par le nombre des formes grammaticales, au moyen desquelles elle exprime les nuances les plus délicates dans les tableaux et les idées, deux avantages qui lui donnent rang avant la langue hébraïque, avec laquelle elle n'était à l'origine qu'une seule et même langue [3]. Le dialecte coréischitique a obtenu la préférence sur l'himjaritique, parce qu'il fut exclusivement employé par Mahomet dans l'écriture et les livres. La langue arabe actuellement vivante dans la bouche des peuples ne s'éloigne pas beaucoup plus de l'ancien arabe que le grec moderne du grec ancien. Le pays qui est sous la domination turque est régi par un gouverneur qui a son siége à Dschedda.

ment des Arabes : « Ex innumeris populis pars æqua in commerciis, aut latrociniis degit. » Sur ce point sont d'accord Strabon, Diodore et tous les anciens.

[1] Pococke, *Spec. hist. Arab.*, p. 92, 140.

[2] II *Mach.*, V, 8 ; *Act.*, IX, 24 ; II *Cor.*, XI, 32. — Josèphe, *Antiq.*, XIII, XV, 2. — *Annales de la propagation de la foi*, année 1845, n° 63.

[3] Hieron., *Præf. in Danielem.*

§ 80. Arabie-Heureuse.

L'Arabie-Heureuse *(Arabia felix)*, actuellement l'Yémen (ce qui en arabe veut également dire *heureux*), comprend la partie méridionale de la presqu'île qui, ainsi qu'on l'a observé ci-dessus, § 16, fut peuplée par les descendants de Sem et de Cham. La partie au sud-ouest était la plus fertile; elle donnait du baume, de l'encens, de la myrrhe, de la casse et d'autres produits estimés du règne végétal; on trouvait en outre, dans les montagnes, des mines d'or et de pierres précieuses [1]. Les trois sages d'Orient (de l'Arabie) offrirent en présent au Sauveur du monde nouvellement né, de l'or, de l'encens et de la myrrhe (*Matth.*, II, 1, 11). Il est deux portions du territoire de l'Arabie-Heureuse qui sont plus fréquemment désignées dans l'Ecriture : ce sont Saba et Ophir.

Saba (שְׁבָא), district fameux dans la partie septentrionale de l'Yémen de nos jours; il était surtout riche en aromates, en encens, en or et en pierreries [2]. Les Sabéens, dont la ville capitale, selon Diodore (III, XLVII), s'appelait Saba, selon Pline, au contraire, Mariaba, ce qui rappelle le Mareb de nos jours, où le voyageur français Arnaud trouva plusieurs inscriptions himjariritiques [3], avaient rendu leur Etat riche et florissant par un commerce qui s'étendait jusqu'à l'Asie antérieure. C'est ce que nous apprend le prophète lorsqu'il dit : *Les marchands de Saba et de Rééma trafiquaient aussi avec toi* (ô Tyr); *ils exposaient en vente sur les marchés les plus excellents parfums, les pierres précieuses et l'or* [4]. Une reine de Saba, qui dans le Coran (27) est appelée Balkis, avait appris la renommée de Salomon, et rendit hommage à ce sage monarque d'Israël en lui offrant de riches présents. *Etant entrée dans Jérusalem avec une grande suite et un riche équipage, avec des chameaux qui portaient des aromates et une quantité infinie d'or et de pierres précieuses,*

[1] Pline, XII, XXX; XXXVII, XV. — [2] *Is.*, LX, 6; *Jér.*, VI, 2. — Pline, VI, XXXII. — [3] Comp. K. Ritter, *Erdkunde*, XII, p. 75. — [4] *Ezéch.*, XXVII, 22; comp. *Job*, VI, 19; *Is.*, LX, 6; *Ps.* LXXI, 15.

elle se présenta devant le roi Salomon et lui découvrit tout ce qu'elle avait dans le cœur. Salomon l'instruisit sur toutes les choses qu'elle lui avait proposées. Et elle donna au roi cent vingt talents d'or, une quantité infinie de parfums et des pierres précieuses (III Rois, x, 2; II Paralip., IX, 1 et suiv.). Dans un discours contre la race incrédule des pharisiens, Jésus-Christ fait expressément mention de cette reine qui, avec des grâces extérieures bien moins considérables, montra une sollicitude et un zèle incomparablement plus ardents que les grands d'entre les Juifs, quoique le Sauveur vécut au milieu d'eux et qu'à leurs yeux brillât le soleil de la vérité divine. *La reine du midi s'élèvera au jour du jugement contre cette race, et la condamnera, parce qu'elle est venue des extrémités de la terre pour entendre la sagesse de Salomon; et voici ici plus que Salomon* (Matth., XII, 42). A côté de SABA est nommée la tribu de DADAN, qui habitait dans le voisinage du golfe Persique, et descendait de Chus (§ 15, 1, 5). La consonnance du nom biblique s'est conservée jusqu'à nos jours dans DADÉNA et DADEN. Nous distinguons ici la tribu de Dadan d'une autre tribu de même nom, qui tirait son origine d'Abraham par Jecsan, et qui se fixa dans l'Arabie septentrionale, non loin d'Edom (*Gen.*, XXV, 1 et suiv.; *Jér.*, XXV, 23; XLIX, 8; *Ezéch.*, XXV, 13; XXVII, 20; *Is.*, XXI, 13).

Salomon faisait cingler ses vaisseaux, sous la conduite de matelots tyriens, d'Elath et d'Asiongaber vers OPHIR, et il en tirait de l'or, de l'argent, de l'ivoire, des pierres précieuses, du bois de santal, des singes et des paons [1]. Les géographes sont fort partagés d'opinion au sujet d'OPHIR, les uns voulant entendre sous cette dénomination la contrée de l'Afrique méridionale où, non loin du mont Afura, en face de l'île Madagascar, on extrait de l'or; les autres, y voulant voir l'Inde [2], à cause des objets rapportés d'OPHIR. OPHIR, étant placée dans la Table des peuples à côté de Saba, doit également se chercher dans l'Arabie-Heureuse.

[1] III *Rois*, IX, 26 et suiv.; X, 11, 22; *Job*, XXVIII, 16; *Ps.* XLIV, 10; *Is.*, XIII, 12. — Cf. Diodore de Sicile, II, L.

[2] Chr. Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. I, livrais. I. Bonn, 1843.

§ 81. Arabie-Déserte.

L'Arabie-Déserte *(Arabia deserta)* comprenait la partie septentrionale, et avait pour limites au nord la Syrie, à l'est la Babylonie, au sud l'Arabie-Heureuse, et à l'ouest l'Arabie-Pétrée, la Palestine et la Syrie. Cette partie au nord-ouest de l'Arabie, où s'étendent des steppes et de vastes plaines de sable, forme le désert actuel de Syrie, et est désignée par les Arabes simplement par le nom de Désert (El-Badiah). D'après la manière de parler des Ecritures, l'expression de désert (מִדְבָּר) marque principalement une contrée où régulièrement il n'existe ni constructions ni habitations, mais qui sert seulement à l'entretien et au pâturage des troupeaux. C'est ainsi que Jérémie (ii, 2) donne le nom de désert à un pays où l'on ne sème point (comp. *Is.*, xxxii, 15).

Quelquefois néanmoins, comme le montre le contexte et l'enchaînement du discours, par désert c'est un désert proprement dit qu'il faut entendre, des steppes arides qui servent de repaire aux bêtes sauvages (*Is.*, xxxv, 1, 6; xli, 18).

L'Arabie-Déserte est un pays assez élevé, accidenté par des collines; les sources pour la plupart en sont salsugineuses, sulfureuses et fétides. La chaleur s'y élève ordinairement à un haut degré, et elle devient presque insupportable par l'échauffement du sable. Le phénomène du mirage (en arabe serab, c'est-à-dire eaux apparentes), par lequel les montagnes et les collines semblent se réfléchir dans l'eau, est ici plus fréquent et plus frappant qu'ailleurs. La surface brûlante du sable (שָׁרָב), par l'effet du mouvement onduleux des vapeurs et des rayons du soleil qui s'y reflètent, apparaît aux voyageurs dans le lointain comme un lac, si bien qu'à peine ils peuvent s'empêcher de prendre pour la réalité l'image trompeuse qui s'agite devant leurs sens. C'est surtout dans la plaine El-Kaa que le manque d'eau est remplacé à l'œil par de fréquents mirages, où la surface du sol apparaît perfidement comme un lac avec des flots tumultueux. Les Arabes appellent justement ce phénomène « l'espérance trompée. » Dans le

tableau des bénédictions des temps messianiques, le prophète, entre autres traits, fait allusion à ce phénomène du désert, lorsqu'il s'écrie : *Des sources d'eau jailliront dans le désert, et des torrents couleront dans la solitude. La terre qui était desséchée* (la surface brûlante du sable) *se changera en un étang, et celle qui brûlait de soif, en des fontaines* (Is., XXXV, 6, 7).

La chaleur est quelquefois tempérée par la fraîcheur des nuits et de grands vents. Parmi les vents qui soufflent, le samoun, appelé par les Turcs vent pestilentiel, est souvent périlleux pour la vie, tant à cause de ses ardeurs excessives que des vapeurs infectes de soufre qu'il transporte. En Arabie, dans les déserts qui avoisinent l'Egypte, dans la Babylonie et la Perse, c'est en juin, juillet et août qu'il se fait sentir; en Nubie, il souffle aussi en mars, avril, septembre, octobre et novembre, mais sans jamais durer plus de cinq à sept minutes. On le reconnaît à un nuage d'un rouge pourpré, souvent environné d'un bord bleu, qui se traîne à une très-petite hauteur au-dessus de terre. A son apparition, les hommes et les bêtes s'étendent par terre et laissent passer au-dessus d'eux le tourbillon brûlant. Si l'on ne se jette à terre assez tôt, on en éprouve des effets très-pernicieux, une grande sécheresse de bouche, de la somnolence, une prostration des forces, mais spécialement une grande oppression de poitrine et la perte de la voix, et de plus des convulsions. Quiconque est pleinement frappé par le nuage meurt instantanément et prend la mine de quelqu'un qui dort; mais bientôt après le sang coule par toutes les ouvertures du corps, la peau devient noire, et tous les membres qui ont été atteints se dissolvent. Les causes de ce redoutable phénomène de la nature consistent vraisemblablement dans le haut degré d'échauffement des sables du désert et dans l'état de stagnation de l'air qui est à leur surface. Ce vent pernicieux est souvent désigné dans les Ecritures simplement sous le nom de vent d'Orient, ou bien encore de vent du désert (*Jér.*, IV, 11; XIV, 24). Job (XXVII, 21) trace le tableau de la prompte mort de l'impie en ces termes : *Un vent brûlant le saisira et l'emportera, et l'enlèvera de sa place comme un tourbillon* (comp. Jon., IV, 8; Ps. XC, 5). Lorsque de violents tourbillons de vent soulèvent

le sable volant du désert, il n'est pas rare que des voyageurs soient ensevelis avec leurs chameaux sous ses épais nuages. Ce châtiment fut annoncé par Moïse aux Israélites infidèles (*Deutér.*, XXVIII, 24).

§ 82. Les plus anciens habitants de l'Arabie-Déserte.

Les premiers habitants de l'Arabie-Déserte étaient en partie des descendants de Sem et de Cham, en partie des descendants d'Abraham.

1° Hus ou Us (עוץ), le premier, fils d'Aram, peupla un district dans la partie septentrionale de l'Arabie-Déserte (comp. § 16, n° V). C'est dans le pays de Hus (Septante, Αὐσῖτις), entre l'Idumée et la Chaldée, que vivait le pieux prince-pasteur Job[1]. Si l'on suppose que la terre de Hus (*Job*, I, 1; *Jér.*, XXV, 20; *Lam.*, IV, 21) est identique avec l'Aisitis de Ptolémée (V, XIX), il faudra admettre qu'elle était située à l'orient d'Edom, vers l'extrémité nord de l'Arabie-Pétrée. Dans les temps postérieurs des rois particuliers ou des chefs de tribus exercèrent l'autorité sur la terre de Hus (*Jér.*, XXV, 20; Ptolém., V, XIX), terre que dans la suite les Romains appelèrent Trachonite, et qu'on appelle actuellement El-Ledscha.

2° Buz (בוץ), le second fils de Nachor (*Gen.*, XXII, 21), se fixa également dans l'Arabie-Déserte. La tribu de Buz est nommée avec celles de Dedan et de Théma (*Jér.*, XXV, 23). Eliu, dont il est fait mention dans le livre de Job, était un Buzite. Le village de Basta, situé au sud de Pétra, pourrait rappeler le souvenir de Buz.

3° Les Agarites ou Agarénéens (הגרים, הגריאים), descendants d'Abraham par Agar, mère d'Ismaël (*Gen.*, XVI, 1; XXVI, 2), erraient comme un peuple arabe nomade à l'est du Jourdain; ils furent repoussés par la tribu de Ruben, et apparaissent dans la suite parmi les ennemis d'Israël[2]. Pline (VI, XXVIII) parle aussi

[1] Comparez dans le Commentaire d'Allioli la préface sur le livre de Job.
[2] I *Paralip.*, L. 10 et suiv.; *Ps.* LXXXII, 7.

des AGRÉENS. On pourrait reconnaître une consonnance avec ces anciens noms dans la dénomination de la petite contrée actuelle d'HADSCHAR, près du golfe Persique.

4° Les ISMAÉLITES, qui descendaient d'Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar, se répandirent en diverses contrées d'Arabie. Dans la Syrie du nord, dans les montagnes des ANSARIENS, il existe encore une petite secte d'ISMAÉLITES, qui honorent l'image d'Agar et d'Ismaël, et chantent des hymnes en leur honneur [1]. Les douze fils d'Ismaël furent NABAIOTH, CÉDAR, ADBÉEL, MABSAM, MASMA, DUMA, MASSA, HADAR, THÉMA, JÉTHUR, NAPHIS et CEDMA (*Gen.*, XXV, 13 et suiv.). Parmi ces descendants d'Ismaël, l'Ecriture signale plus spécialement :

a. Les NABAIOTH (נְבָיוֹת), appelés Nabathéens par les Grecs et les Romains. Ils s'étaient répandus non-seulement dans l'Arabie-Déserte, mais encore dans l'Arabie-Heureuse et l'Arabie-Pétrée, et toute la contrée, depuis l'Euphrate jusqu'à la mer Rouge, reçut d'eux le nom de NABATHÈNE [2]. Leur langue tenait, ce semble, le milieu entre l'araméen et l'arabe. A l'époque des Machabées, les NABATHÉENS habitaient le désert à l'est du Jourdain, et accueillirent amicalement Judas et Jonathan (I *Mach.*, V, 24 et suiv.; IX, 35). Les écrivains grecs et romains dépeignent les NABATHÉENS qui observaient les prescriptions des Réchabites (*Jér.*, XXXV, 8 et suiv.) et se maintinrent pendant quelque temps maîtres de Pétra, l'ancienne capitale des Edomites [3], comme un peuple commerçant et nomade, et Diodore (XIX, XXXIV) dit expressément à leur sujet : « Ils ont pour loi de ne point semer de céréales, de ne point planter d'arbres fruitiers, de ne point boire de vin et de ne point avoir d'habitations. Ils tiennent des chameaux et des brebis, et transportent de l'encens, de la myrrhe et des aromates de l'Arabie du sud aux ports de mer. »

b. La tribu de CÉDAR (קֵדָר), qui s'était surtout fixée dans l'Arabie-Déserte, entre l'Euphrate et les montagnes de Galaad,

[1] *Ausland*, année 1849, p. 850 et suiv.

[2] Hieron., *In Gen.*, p. 25, 13. — Josèphe, *Antiq.*, I, XII, 4. — Cfr. Pline, XII, XXVII. — Reland, *Palæst.*, p. 90 et suiv.

[3] Quatremère, *Mémoire sur les Nabathéens*, journal asiat. Par., 1835, t. XV

changea, selon l'usage des pasteurs, de séjours à différentes époques; du reste, en général la patrie de l'Arabe s'étend aussi loin que ses troupeaux se répandent. Les Cédarénéens, dont il est souvent fait mention comme d'un peuple belliqueux (*Is.*, xxi, 17; *Ps.* cxix, 5), faisaient aussi le commerce et étaient en relations avec Tyr (*Ezéch.*, xxvii, 21). Dans le tableau que le prophète trace du bonheur et des bénédictions des temps messianiques, Cédar est cité avec d'autres tribus arabes (*Is.*, xlii, 11; lx, 7). La défaite des Cédarénéens par les Chaldéens (Nabuchodonosor) fut prédite par les prophètes (Comp. *Jér.* xlix, 28 et suiv.; *Is.*, xxi, 16). Les rabbins appellent la langue arabe simplement la langue de Cédar.

c. La tribu de Duma, à laquelle Isaïe (xxi, 11) prédit des jours de tribulation, était, selon saint Jérôme, campée au nord-est des montagnes d'Edom. On trouve encore actuellement, à sept jours de marche de Damas et à treize de Médine, une ville qui porte le nom de Dumath-al-Dschandel (la rocailleuse Dumah)[1].

d. Il y en a qui veulent voir dans la tribu de Massa (*Gen.*, xxv, 13 et suiv.) les Masanéens qui, selon Ptolémée (V, xix), habitaient vers les montagnes de l'Arabie-Heureuse.

e. Jérémie prédit à la tribu de Théma (xxv, 23) qu'elle serait vaincue. En outre il est fait encore mention de Théma dans le livre de Job (vi, 19). Dans Ptolémée (V, xix), on trouve Théma comme une ville de l'Arabie-Déserte.

f. Les tribus de Jéthur et de Naphis s'étaient liguées avec les Agarites contre Ruben, Gad et la demi-tribu de Manassès (I *Paralip.*, v, 18 et suiv.).

5° Les six fils qu'Abraham eut de Céthura s'appelaient Madian, Sué, Jecsan, Jesboc, Zamram, Madan, et ils se fixèrent en Arabie (*Gen.*, xxv, 2, 6).

a. Les descendants de Madian (מִדְיָן), les Madianites, se répandirent dans l'Arabie déserte et s'avancèrent encore plus au sud.

b. De Sué (שׁוּחַ) tiraient leur origine les Suhites, qui habi-

[1] Niebuhr, t. I, p. 433.

taient dans la partie orientale de la Batanée (Ptolém., V, xv). Baldad, un des trois amis de Job, était Suhite (*Job*, II, 11; VIII, 1; xxv, 1).

c. JECSAN (יָקְשָׁן) engendra SABA (*Gen.*, xxv, 3), dont les descendants devaient habiter non loin de la terre de Hus; car ce furent les SABÉENS qui enlevèrent les bœufs et les ânesses de Job et tuèrent ses bergers (*Job*, I, 14 et suiv.). Mais ces SABÉENS sont différents de ceux de l'Arabie du sud (§ 80).

d. DADAN ou DEDAN, un second fils de Jecsan (*Gen.*, xxv, 3), se fixa avec ses descendants en partie dans l'Arabie-Déserte, en partie dans l'Arabie-Pétrée. On peut conclure de quelques passages que la tribu de DÉDAN avait sa demeure dans le voisinage d'Edom. *J'étendrai ma main sur l'Idumée, j'en exterminerai les hommes et les bêtes, je la réduirai en un désert du côté du midi, et ceux qui sont à Dédan tomberont par l'épée* (Ezéch., xxv, 13; comp. Jér., xxv, 23; XLIX, 8).

e. Le souvenir de JESBOC (*Gen.*, xxv. 2) peut se conserver encore aujourd'hui dans le village de SCHOUBAC, à deux lieues au nord de Pétra.

6. ASOR (הָצוֹר) semble avoir été un district habité par des Arabes qui, contrairement aux Cédarénéens, avaient des demeures fixes, résidaient ensemble dans des villages, des métairies (חצר), et n'erraient pas à la manière des nomades. Dans la prophétie contre les Arabes nomades et ceux qui étaient adonnés à l'agriculture, il est dit : *Contre Cédar et les royaumes d'Asor, que Nabuchodonosor, roi de Babylone, détruira, voici ce que dit le Seigneur : Allez, marchez* (vous Chaldéens) *contre Cédar, et ruinez les enfants de l'Orient* (les Arabes), Jér., XLIX, 28. Ces habitants de l'Arabie déserte, qui, dans leur genre de vie instable, ne se servaient que de tentes, étaient appelés par les Grecs et les Romains avec justesse *Arabes scenitæ* (Arabes des tentes) pour les distinguer de ceux qui habitaient dans des huttes. Aux anciens Arabes scénites correspondent de nos jours les BÉDOUINS (habitants des déserts, de l'Arabe Bedvoun, c'est-à-dire désert), qui sont soumis à des chefs de tribus et de familles (émirs et scheiks). On sait que les Bédouins exigent des voyageurs, spécialement

des pèlerins de la Mecque, un tribut déterminé, et qu'en cas de refus, ils dévalisent les caravanes.

Les Beni-el-Scham de nos jours, qui habitent les chaînes de montagnes et le plateau du grand désert d'el-Tih et de l'ancienne Idumée (Edom), se divisent en plusieurs tribus, celles de Tiyaha, de Térabein, de Haivat, d'Azazimeh, de Saidieh, d'Alovin, d'Omran, de Hoveitat, etc., et semblent en réalité n'être que les sauvages enfants d'Edom, qui ne se distinguent que par leur barbarie et leur goût pour le pillage.

§ 83. Arabie-Pétrée.

L'Arabie-Pétrée (*Arabia petræa*), ainsi nommée par rapport à Pétra, son ancienne capitale (§ 74), est appelée dans l'Ecriture simplement le Désert, הַמִּדְבָּר (*Exode* iii, 18; *Nomb.*, xxxii, 13; *Deutér.*, i, 31). Elle en comprenait la partie au nord-ouest, et était bornée au nord par la Palestine, à l'est par l'Arabie-Déserte et l'Arabie-Heureuse, au sud par les points extrêmes du golfe Arabique, et à l'ouest par l'Egypte. L'Arabie du nord-ouest se rattache étroitement à la Palestine par sa nature et sa constitution physique; dans l'ensemble, c'est un pays montagneux qui se prolonge sans interruption depuis l'Antiliban jusqu'à la mer Rouge. Les Romains la désignaient sous le nom de troisième Palestine, comme ils appelaient le pays de Chanaan Palestine première, et le pays d'au delà du Jourdain Palestine deuxième [1]. La partie de l'Arabie dont il s'agit est montagneuse et en très-grande partie sablonneuse; elle a aussi plusieurs plaines couvertes de pierres et spécialement de silex. Le sol ne produit guère que des acacias, des tamarins avec différentes sortes d'aromates, et en quelques endroits des palmiers. Il est cependant des lieux et des vallées qui se distinguent par leur fertilité, tandis que d'autres parties, au contraire, sont de véritables contrées de steppes arides.

L'Arabie-Pétrée comprend la presqu'île Sinaïtique, renfermée

[1] Cfr. Reland, *Palæst.*, p. 212.

entre les deux golfes de la mer Rouge avec la montagne de Tih, et le désert du même nom; elle s'étend entre le 50 et 53° 1/2 de latitude ouest et le 28 jusqu'au 31° de longitude nord; elle forme la contrée de transition entre l'Egypte et l'Arabie, entre l'Afrique et l'Asie, et a une surface d'environ 1,400 milles carrés. La mer Rouge (*Gen.*, IV, 9; *Sag.*, X, 18), qui reçut son nom soit de la teinte rougeâtre des feuilles de plantes marines qu'elle rejette de son sein, soit de sa position vers les plages du midi, car la zone torride est aussi appelée la zone du soleil ou lumineuse (rouge) (§ 4) (*a*), était nommée chez les anciens Hébreux *Mer des algues* (ים־סוף), à cause des joncs de mer, sorte d'herbe marine qui croissait sur ses côtes (*Ps.* CVI, 7, 9, 22). L'endroit où encore de nos jours on observe qu'il croît des joncs sur les bords de la mer Rouge est la localité d'EL-BOUHS, c'est-à-dire jonc (K. Ritter, I, 343). Les Grecs et les Romains l'appelaient simplement le GOLFE ARABIQUE (*Sinus arabicus*). La mer Rouge, qui est un golfe de l'océan Indien, long de 300 milles allemands, se divise vers le nord en deux bras : l'un, vers l'orient, est connu sous le nom de golfe ELANITIQUE (de l'ancienne ville d'Aila), aujourd'hui de golfe d'AKABA ; et l'autre, vers l'ouest, sous le nom de golfe HÉROOPOLITANIQUE (de l'ancienne ville d'HÉROOPOLIS), actuellement le golfe de SUEZ (Bahr-Assuez ou Kolsoum). Le bras oriental (Elanitique) de la mer, profond comme il l'est, fut de tout temps très-propre à la navigation et au commerce, au lieu que le bras occidental (l'Héroopolitanique), spécialement près de Suez, n'a que peu de profondeur et une largeur d'une demi-lieue seulement.

Il résulte d'une dissertation toute récente sur la géographie physique de la mer Rouge par le Dr Buist, que cette mer a une longueur de 1,280 milles anglais, que sa plus grande largeur est de 200 milles, sa plus grande profondeur de 400 toises, et sa capacité de 800,000 milles cubiques. On a d'autant plus de droit d'attendre du savant docteur anglais, dont le nom vient d'être cité, des recherches exactes sur la nature et les propriétés phy-

(*a*) Le nom de mer Rouge peut aussi venir des bancs de corail qui se forment sur les bords de cette mer, ou de la couleur de ses eaux.

(Trad.)

siques de cette mer si souvent mentionnée dans les Ecritures, que des vaisseaux de la flotte indo-britannique croisent continuellement dans ses eaux, ou stationnent à Suez et à Aden [1].

Les batailles livrées par les hordes mahométanes (629 et 674 après J.-C.) ont réduit sous la puissance écrasante et destructive des Arabes non-seulement la Syrie, mais encore tout l'enfoncement des vallées (l'Araba), depuis Aila jusqu'au côté oriental de la mer Morte : ainsi tout établissement paisible et stable devint-il impossible, et par là s'évanouit toute prospérité domestique.

§ 84. Les plus anciens habitants de l'Arabie-Pétrée.

On voit de très-bonne heure les Edomites et les Moabites en possession d'une partie de l'Arabie-Pétrée (§ 73 et suiv.); mais outre ces deux peuples, les Madianites, les Amalécites et les Cinéens eurent aussi leurs demeures dans l'Arabie-Pétrée; ils en furent même les principales peuplades et la parcouraient dans tous les sens avec leurs troupeaux.

1° Les Madianites (מִדְיָנִים), issus d'Abraham par Madian, le quatrième fils que le patriarche eut de Cétura, exerçaient dès le temps de Jacob le commerce par caravanes, et vendirent Joseph à Putiphar en Egypte [2]. C'était avant tout un peuple pasteur; ils habitaient sur le rivage oriental du golfe Arabique, non loin du mont Sinaï, et se répandirent également en d'autres contrées d'Arabie. La région principale qu'ils habitaient portait le nom de Madian. Ce fut là que Moïse se réfugia auprès du grand-prêtre Jéthro (*Exode,* II, 11 et suiv.). Que le pays de Madian doive être considéré comme identique avec la contrée appelée de nos jours Szitte-Madian dans le Wadi-Magné (Moukné), non loin de Mogair-Schoaib, c'est ce qui ne peut souffrir de contradiction.

Le Français F. Fresnel, qui, en 1839, fit une excursion de Suez aux grottes de Jéthro (Mogair-Schoaib), à l'ouest de la charmante localité de Béden, plantée de palmiers, regarde les monuments qui

[1] Cfr. *Allgem. Zeitung* du 19 avril 1854.
[2] Comp. *Gen.,* XXV, 24, 37; XXVIII, 36.

s'y trouvent comme des monuments madianites[1]. Une partie des MADIANITES s'était retirée à l'orient du pays de Chanaan, et avait, conjointement avec les Moabites, entraîné les Israélites aux impuretés du paganisme, conduite qui fut suivie d'un sévère châtiment (*Nomb.*, XXXI, 1 et suiv.). Après la conquête de Chanaan par les Israélites, les MADIANITES se conduisirent à leur égard en ennemis déclarés; à sept reprises différentes, ils ravagèrent leurs moissons; mais enfin ils furent repoussés et assujétis par Gédéon (*Jug.*, VI, 1-8, 1 et suiv.). Cette victoire de Gédéon est fréquemment rappelée dans les livres postérieurs (*Is.*, IX, 4; X, 26; *Habac.*, III, 7.) Suivant le rapport des géographes arabes Edrisi et Abulféda, il y avait sur le côté oriental du golfe Elanitique une ville du nom de MADAN. Ptolémée connut aussi un MODIANA.

Le fils aîné de MADIAN s'appelait EPHA (*Gen.*, XXV, 4); ses descendants étaient riches en chameaux. Dans la prophétie qui comprend le temps de l'avènement, objet de tant de désirs, et de l'accomplissement rempli de bénédictions du royaume du Messie sur la terre, EPHA est aussi désigné parmi les autres tribus arabes. *Vous serez inondée* (ô Jérusalem) *par une foule de chameaux, par les dromadaires de Madian et d'Epha* (Is., LX, 6). Suivant saint Augustin, les MADIANITES sont les mêmes que les Sarrasins.

2° Les AMALÉCITES (עֲמָלֵק), peuple de pasteurs qui descendait d'Esaü (*Gen.*, XXXVI, 12, 16), habitaient dispersés au midi de la Palestine dans l'Arabie-Pétrée. Ils vivaient sous des rois, qui semblent avoir porté le nom d'Agag (*Nomb.*, XXVII, 7; I *Rois*, XV, 8; XX, 32). Lorsque les Israélites sortirent d'Egypte, les AMALÉCITES s'avancèrent contre eux en ennemis à Raphidim, le Wadi-Féiran de nos jours, où ils avaient sans doute leur établissement central et où s'éleva dans la suite la ville de PHARAN, que Makrizi appelle encore une ville d'AMALEC, et dont des restes nombreux rendent encore l'emplacement reconnaissable[2] (*Exode*, XVII, 8 et suiv.; *Nomb.*. XXXIX, 43 et suiv.). Dans la suite on les voit figurer comme un peuple nomade errant au sud et à l'ouest du pays de Chanaan, toujours ennemis

[1] *Bulletin de la Société de géographie*. Paris, 1839, t. XII, p. 88.
[2] K. Ritter, I, 714.

déclarés d'Israël et adonnés au brigandage. Au temps des Juges, ils combattaient contre Israël, mais ils furent défaits par Gédéon (*Jug.*, III, 12 et suiv.; VI, 33; VII, 22 et suiv.). Plus tard ils succombèrent sous les armes victorieuses de Saül et de David, et ils furent enfin définitivement anéantis par la tribu de Siméon (I *Rois*, XIV, 1; XV, 1 et suiv.; XXX, 1 et suiv.; I *Paralip.*, IV, 42). Les Juifs d'Orient de nos jours donnent généralement aux Arméniens le nom d'AMALEKIN.

3° Les CINÉENS (קֵינִים) sont cités dès les temps les plus reculés avec les Amalécites, et descendent ainsi qu'eux d'Esaü (*Gen.*, XV, 19, 21; XXXVI, 11 et suiv.). Hobab, beau-frère de Moïse, appartenait à la tribu des CINÉENS (*Jug.*, I, 16). Ils étaient unis d'amitié avec les Israélites, et ils se fixèrent en Judée, où Saül leur témoigna de la bienveillance (I *Rois*, XV, 6; XXX, 29). Les Réchabites, descendants de Jonadab et de Réchab, qui tiraient leur origine de Hobab, habitaient dans des tentes et ne buvaient point de vin, portaient aussi le nom de CINÉENS (*Jér.*, XXXV, 2). L'héroïne Jahel, qui tua le général chananéen Sisara, était la femme du Cinéen Haber (*Jug.*, IV, 11 et suiv.; V, 6, 24). Il se trouve encore présentement des descendants des Réchabites en Arabie, notamment sur le rivage oriental de la mer Rouge. Ils ne s'occupent qu'à soigner leurs troupeaux; ils parlent hébreu et arabe, mais ils n'entretiennent aucune relation avec les Juifs[1].

Avant l'invasion des hordes sauvages de Mahomet, toute la presqu'île, sous la domination florissante des empereurs byzantins, était peuplée de chrétiens grecs et de nombreux moines et ermites. Ce fut Théodora, épouse de l'empereur Justinien, qui, ainsi qu'en fait foi l'inscription placée sur la porte, bâtit le fameux couvent du Sinaï (527 après J.-C.), qu'elle dota d'amples possessions[2]. On a dans ces derniers temps entrepris des recherches relativement à la distinction des tribus en Arabie. On a lieu d'espérer qu'il en jaillira quelque lumière sur l'histoire tant ancienne que moderne de ces contrées, d'autant plus que

[1] Jos. Schwarz, p. 407. — [2] *Journal des Savants*, 1836, sept., p. 538.

la race arabe, comme chacun sait, soit pour ses traditions, soit pour les usages particuliers des tribus, s'en tient très-strictement à ce qu'elle a reçu des ancêtres.

§ 85. Montagnes de la presqu'île Sinaïtique.

La presqu'île du Sinaï, dans le sens le plus large, est cette vaste contrée environnée des deux bras du golfe Arabique (de la mer Rouge), qui s'étend du côté du nord jusqu'à la côte de la mer Méditerranée et à la limite méridionale de la Palestine, et comprend une surface d'environ 1,000 milles carrés. Les Arabes l'appellent EL-TIH-BENI-ISRAEL (la migration ou l'égarement des enfants d'Israël); les Egyptiens, qui en sont voisins, lui donnent au contraire le nom de SICCA-EL-HEDSCHAS (route d'Hedschas). Dans un sens plus restreint, elle comprend le pays qui s'étend entre les bras de mer précités jusqu'à la route d'Hedschas au nord, ou jusqu'au golfe de Suez et d'Akaba, et peut avoir une surface de 600 milles carrés. Au nord de la presqu'île se développe le plateau de Tih; au sud s'élèvent majestueusement les hauteurs du Sinaï. La périphérie du groupe montagneux peut avoir de 8 à 12 milles allemands. La roche des montagnes en avant est du grès; celle des montagnes les plus hautes est du granit ou de la syénite. Le granit de la presqu'île offre la même richesse de variétés que dans la vallée du Nil au-dessus des cataractes d'Assuan; on y admire la même beauté dans le grain d'un rouge rose et presque pourpré. Les Egyptiens, dès les temps les plus reculés de l'époque des Pharaons, avaient des mines de cuivre sur la presqu'île Sinaïtique; c'est ce qu'attestent les stèles égyptiennes encore existantes, qui désignent, en langue hiéroglyphique, un district sous le nom de MAFKAT (pays du cuivre)[1].

Les deux groupes de montagnes les plus considérables de la presqu'île, formant un triangle régulier, sont ceux du SINAÏ et du SERBAL. Le groupe du SINAÏ est formé de trois massifs séparés les

[1] Lepsius, *Reise von Theben nach der Halbinsel des Sinai*. Berlin, 1846, p. 9 et suiv.

uns des autres par des ravins, des vallées et des plaines. Le premier massif, au nord-est, le Dschébel-ed-Déir (la montagne du couvent) est borné par les Wadis-esch-Scheikh, Sébaieh et Schoeib (Schoueib) ; il portait aussi autrefois le nom de mont Epistème, parce qu'une pieuse femme chrétienne, nommée Epistème, y avait fondé un couvent de religieuses, dont une croix marque encore aujourd'hui l'emplacement [1]. Le second massif, placé au milieu, est appelé dans les Ecritures Sinaï, par les Arabes Dschébel-Mousa (mont de Moïse), et par les chrétiens le plus ordinairement Horeb : il a pour limites la plaine es-Sébaieh, au nord-ouest la plaine er-Rahab, à l'est le Wadi-Schoeib et à l'ouest le Wadi-Ledscha ou la vallée Erbaïn. Le troisième massif, au sud-ouest, connu des Arabes sous le nom d'el-Houmr, et des chrétiens sous celui de Dschébel-Catherin (mont de Catherine), descend par son pied occidental dans le Wadi-Toulah qui se forme de la réunion des deux Wadis-Zouveitin et Oum-Kouraf.

La montagne où l'Eternel donna sa loi au peuple d'Israël est appelée soit Sinaï (סִינַי, hérissé de pointes), soit Horeb (חֹרֵב, le desséché) (*Exode,* xix, 20; xxiv, 16; *Deutér.,* xviii, 16; *Malach.,* iv, 4). Selon toute vraisemblance, l'Horeb est le nom commun pour tout le groupe montagneux, et le Sinaï désigne spécialement la hauteur particulière, le pic sur lequel la loi fut donnée. C'est du couvent grec de la Transfiguration, situé dans le Wadi-Schoeib (Schoueib) (§ 87), et connu plus tard sous le nom de Couvent-Sainte-Catherine, parce que les restes de la sainte y sont déposés, que les pèlerins ont coutume de monter sur le Sinaï (Dschébel-Mousa). La route se dirige du côté du midi par un ravin semé de rocaille; en quelques endroits on monte par des escaliers réguliers. Au bout d'un bon quart-d'heure, on rencontre une source qui sort de la montagne (Mayan-el-Dschébel) ; et au bout d'une heure on arrive à un portail, par lequel on entre dans la plaine qui enceint par derrière la hauteur du mont Sinaï, entre la vallée du couvent et celle d'el-Ledscha. Autrefois il y avait à ce portail des prêtres qui entendaient les confessions

[1] L. de Laborde, *Voyage dans l'Arabie-Pétrée,* p. 67.

des pèlerins. C'est de cet endroit que l'on commence à découvrir simultanément le pic du SINAÏ (Dschébel-Mousa), et vers le sud-ouest le pic plus élevé encore du mont Sainte-Catherine. Dans la plaine dont il s'agit se trouve une fontaine à côté d'un haut cyprès, et tout près de là un rocher perpétue, par des inscriptions arabes, le souvenir de la visite des pèlerins. Les Arabes d'aujourd'hui appellent cette partie de la montagne DSCHÉBEL-HOREB; c'est le mont sur lequel Jéhova apparut à Moïse. A quelques pas de la fontaine est la chapelle d'Elie le Teshbite, qui se réfugia en ces lieux pour se soustraire aux embûches d'Achab et de Jézabel. *Etant arrivé là* (au mont Horeb), *il* (Elie) *demeura dans une caverne; et le Seigneur, lui adressant la parole, lui dit : Que faites-vous là, Elie? Elie lui répondit : Je brûle de zèle pour vous, Seigneur, Dieu des armées, parce que les enfants d'Israël ont abandonné votre alliance, qu'ils ont détruit vos autels, qu'ils ont tué vos prophètes par l'épée, et qu'étant demeuré seul, ils cherchent à m'ôter la vie* (III Rois, XIX, 9 et suiv.).

De la chapelle d'Elie, en tirant vers le sud, le pèlerin arrive en une heure sur le sommet du SINAÏ (Dschébel-Mousa), dont la surface, d'un granit gris, est de 80 pieds de diamètre. D'après les observations de Ruppel, ce pic est à 7,035 pieds, mesure de Paris, au-dessus de la mer, tandis que Russegger lui donne 7,097 pieds de hauteur, même mesure. On remarque au sommet du pic une petite chapelle presque entièrement en ruines qui, dans les premiers temps, appartenait aux Latins et aux Grecs; à peu près à quarante pas de là, vers le sud-ouest, sur un pic un peu moins élevé, se trouve une petite mosquée également ruinée. Il n'est pas rare que les Bédouins immolent en ce lieu des brebis en l'honneur de Moïse, et les Arabes-Towara ou de la montagne, parmi lesquels se sont conservés nombre de souvenirs des temps mosaïques, comme le prouvent le nom de Hadhera (l'Hoseroth de la Bible) Sina (Sinaï), Pharaoun (Pharaon), Feiran (Pharan), Hor (Horeb), Mousa (Moïse), Assyoun (Asiongaber), etc., croient que les tables de la loi sont enfouies sous le pavé de la chapelle [1].

[1] K. Ritter, *Sinaihalbinsel*, I, 238.

D'après une tradition qui remonte jusqu'aux premiers temps, ce sommet est le lieu où Dieu s'entretint avec Moïse, et où les dix commandements furent publiés (*Exode*, XIX, 1 et suiv.; XX, 1 et suiv.). Du haut de ces formidables hauteurs du SINAÏ, qui est un lieu saint pour le mahométan comme pour le juif et le chrétien, on découvre un horizon de plus de 90 lieues de diamètre et de 400 de circonférence; mais dans cet immense, magnifique et imposant panorama du désert, sous la voûte azurée d'un ciel brillant de pureté, pas une localité habitée, pas un bourg, pas un village sur lequel l'œil puisse se reposer; la scène sublime, mais attristante, qu'offrent ces montagnes, n'est interrompue ni par aucun lac, ni par aucune chute d'eau, ni enfin par la verdure d'une prairie ou d'un champ cultivé.

Au sud, de même qu'à l'orient et à l'occident, on remarque en quelques points la ceinture de la mer, qui baigne les côtes du plateau de l'Arabie-Pétrée; au delà de la mer, dans un lointain reculé, quelques pointes de montagnes des côtes d'Arabie et d'Egypte. C'est comme si l'on se trouvait au milieu de l'aire gigantesque d'un aigle solitaire, établi sur le rocher nu, désolé, entre les limites des mers. C'est dans un lieu aussi digne de fixer l'attention que fut donnée la loi, qui rappelle Jésus-Christ, parce que c'est en lui qu'est la plénitude de la loi (*Rom.*, X, 4).

Le panorama du SINAÏ, tracé par J.-M. Bernatz, est propre à rendre sensible l'admirable tableau de ces montagnes. E. Robinson (*Palest.*, I, 176, 195) suppose que pendant que la loi fut donnée (*Exode*, XIX et suiv.), le peuple d'Israël était rassemblé dans la plaine d'ER-RAHA au nord de l'Horeb, et il prend le pic d'ES-SOUSSAFÉ pour la montagne de la loi; mais cette supposition est contredite non-seulement par les traditions admises jusqu'à présent, mais encore par les recherches topographiques les plus récentes, d'après lesquelles, d'une part, la vaste plaine ES-SÉBAIEH, au pied sud-ouest du Dschébel-Mousa, était le lieu le plus convenable pour la réunion du peuple, et d'autre part, on peut apercevoir de la plaine le pic de la montagne, ce qui est entièrement conforme au récit biblique (*Exode*, XIX, 2 et suiv.)[1].

[1] Comp. F.-A. Strauz, *Sinai und Golgotha*. Berlin, 1850, p. 162 et suiv.

Après le Sinaï, c'est le mont SAINTE-CATHERINE (Dschébel-Catherin) qui attire l'attention. Son sommet se compose de deux rochers élevés. Sur le rocher à l'orient se trouve une petite chapelle basse, dans laquelle, selon la tradition, fut inhumé le corps de sainte Catherine, qui fut martyrisée à Alexandrie au commencement du quatrième siècle [1]. Le mont Sainte-Catherine, élevé de 8,168 pieds, mesure de Paris, au-dessus de la mer, surpasse en hauteur le sommet du SINAÏ, qui, par rapport au mont Sainte-Catherine, est au nord-est. Le point de vue, vaste et majestueux, embrasse presque toute la presqu'île. La montagne est fréquemment visitée par des pèlerins russes et grecs, et même par des femmes [2].

Le SERBAL, montagne de granit, est situé au nord-ouest du groupe du Sinaï. Il est formé d'une longue arête avec cinq pics principaux. Il est d'ailleurs plus de 17 pieds de Paris plus bas que le mont Sainte-Catherine, et a ses pentes du côté du nord dans la profonde vallée du Wadi-FEIRAN et du côté du Midi dans la plaine de la côte maritime EL-KAA : il est célèbre par ses inscriptions. Les lettres de ces inscriptions, longues de plus d'un pied, ressemblent aux caractères phéniciens. On trouve du reste gravées sur les rochers des inscriptions sans nombre, non-seulement près du Serbal, mais encore dans les vallées de Mokatteb et de Ledscha. Autant qu'on a pu jusqu'ici les déchiffrer, les inscriptions sinaïtiques ne contiennent pour la plupart que des noms propres que précède le mot PAIX ou BÉNI. Il résulte des recherches les plus récentes que la langue d'un grand nombre de ces inscriptions est l'arabe, et que les noms des pèlerins sont des noms païens. Le mot SERBAL, dont la dénomination vient vraisemblablement de SIR et de BAAL (montagne de Baal), pouvait être le centre du culte sabéen que pratiquaient les enfants d'Amalec, de Madian, et aussi les Philistins (Phéniciens), qui en vue du commerce s'étaient fixés sur les côtes de la mer Rouge [3].

[1] Baronius, *Annal. A. D.*, 307, XXXIII. Les ossements de sainte Catherine reposent actuellement au couvent de la Transfiguration, sur le Sinaï.

[2] Géramb, *Voyage*, III, 200.

[3] Beer, *Inscriptiones et papyri veteres semitici*. Leipzig, 1833. — Tuch,

Cosmas, écrivain du sixième siècle (535), prit ces inscriptions pour l'œuvre des anciens Hébreux, mais sans avoir sur ce point une tradition sûre [1]. De plus, on rencontre sur les rochers dans le Wadi-Mokatteb (la vallée écrite), située au nord-ouest du Wadi-Feiran, des inscriptions phéniciennes, hébraïques, arabes et grecques. Les croix, que l'on voit souvent à côté des inscriptions, sont selon toute apparence des additions faites postérieurement par des pèlerins chrétiens, de même que les signes de chameaux, de chèvres, d'arbres et d'autres objets semblent être l'ouvrage des mains inexpérimentées de pâtres des temps subséquents. Il se trouve notamment dans le Wadi-Machara de nombreuses inscriptions en hiéroglyphes égyptiens, et à Sarbat-el-Chadeum; tout près du lieu où commence, dans sa partie supérieure, le Wadi-Nasb, des ruines d'un temple égyptien attirent pareillement sur elles l'attention des voyageurs instruits [2]. Le savant français Lottin de Laval, que le gouvernement a chargé d'une mission scientifique en Arabie et en Egypte, a tout récemment découvert et relevé plus de 200 inscriptions dans la presqu'île [3]. Lorsque Lepsius prend le Serbal pour le Sinaï de l'Ancien Testament, et par conséquent pour la montagne de la loi (*Exode*, XIX), il manque pour cette hypothèse de fondement et de raisons sous le rapport de l'histoire et des lieux.

§ 86. Le Sinaï des premiers temps chrétiens.

Durant les cruelles persécutions qui s'élevèrent contre les chrétiens des premiers siècles, un grand nombre de fidèles se réfugièrent d'Egypte vers le Sinaï [4], de même qu'au troisième et au quatrième siècle, beaucoup d'ascètes et d'anachorètes choi-

dans la *Revue de l'histoire germanico-orientale* (allemand), 1849, t. III, p. 129.

[1] Montfaucon, *Collect. nova Patrum*, II, p. 205.

[2] L. de Laborde et R. Lepsius, dans Ritter, *passim*, I, 744 et suiv., 789 et suiv. D'après L. de Laborde, *Comment. géogr. sur l'Exode et les Nomb.*, p. 131, et append., p. 9, 17 et suiv., ce seraient là des monuments de temps bien postérieurs à Moïse.

[3] *Revue archéologique*. Paris, 1850. — [4] Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, XLII.

sirent la montagne Sinaïtique pour leur séjour. Ces hommes, d'une piété et d'une mortification toutes chrétiennes, habitaient disséminés dans des cavernes ou cellules des rochers, et se rassemblaient à des temps déterminés autour de leurs maîtres et de leurs supérieurs ecclésiastiques. Vers le milieu du quatrième siècle, l'abbé Sylvain, anachorète égyptien, se tint pendant plusieurs années sur la montagne du Sinaï, où il cultivait et arrosait un jardin, et était le chef de plusieurs solitaires [1].

Lorsque Ammonius, moine égyptien, visita en 373 les Lieux saints en Palestine, il se rendit aussi au Sinaï. Il y trouva de nombreux solitaires qui, sous la conduite de leur pieux supérieur Doulas, menaient une vie fort mortifiée, se rassemblaient tous les soirs au coucher du soleil, passaient la nuit en prières, participaient le dimanche à la divine Eucharistie, et ensuite retournaient dans leurs cellules pour se renfermer dans la solitude [2]. Vers ce même temps, ces hommes de retraite, de prière et de mortification devinrent en butte aux attaques des Sarrasins barbares, et quarante solitaires succombèrent sous le poignard de ces hordes sauvages. C'est de ces saints martyrs, dont l'Eglise honore la mémoire le 14 janvier, que le couvent d'Erbain (des quarante) dans la vallée de Ledscha, à l'ouest du mont de Moïse, reçut son nom [3]. A Raithou (Ῥαϊθοῦ), que l'on prend pour le lieu actuellement appelé Tor, sur le rivage de la mer Rouge, les Sarrasins massacrèrent pareillement les anachorètes chrétiens, et vers l'an 390 et suiv., ils renouvelèrent leur exécution sanglante, ce dont le pieux Nile fut témoin [4]. Dès le milieu du cinquième siècle, il y avait plusieurs couvents sur le Sinaï, et Théonas, prêtre et délégué de la montagne sainte du Sinaï, du désert de Raithou et de la sainte église de Pharan, apposa sa signature au concile de Constantinople, en 536 [5]. L'ancienne ville de Pharan, située dans

[1] Tillemont, *Mém. pour servir à l'hist. ecclés.*, X, 448 et suiv. — Cotelier, *Eccl. græc. mon.*, I, 563 et suiv. — [2] Tillemont, *loc. cit.*, VII, 573 et suiv.

[3] Cfr. Quaresmius, *Elucid. Terræ sanctæ*, II, 996.

[4] Sancti Nili *Opera*, edit Petro Possino, Lut. Par., 1639; et aussi *Acta sanctorum*, janvier, t. I, 353 et suiv.

[5] Harduin, *Acta concilior.*, II, col. 665, 685, 1281, 1304. — Mich. Le Quien, *Oriens christ.*, III, 750.

le Wadi-Feiran de nos jours, eut depuis le cinquième jusqu'au sixième siècle plusieurs évêques chrétiens, parmi lesquels l'histoire ecclésiastique nomme aussi Théodore, qui prit part aux disputes du monothélisme, et fut frappé d'anathème au concile de Constantinople (680). On rencontre encore dans le Wadi-Feiran, orné d'une riche végétation, de nombreux restes des églises, des couvents et des maisons qui y existaient autrefois [1].

Au sixième siècle, l'empereur Justinien fit construire sur le Sinaï un couvent fortifié, pour protéger les religieux contre les invasions des Ismaélites (des Arabes), et Antoine le Martyr vit vers la fin du même siècle, outre le couvent nouvellement bâti, une chapelle au sommet du Sinaï, et tout autour de nombreuses habitations de solitaires [2]. Depuis le commencement du septième siècle, on trouve le siége épiscopal de Pharan au couvent du Sinaï, et vers le même temps vivaient et travaillaient au mont Sinaï saint Jean Climaque, abbé, et Anastase le Sinaïte. Près de 7,000 moines vivaient sur le Sinaï et dans les autres parties de la presqu'île pendant les conquêtes des mahométans; mais dans la suite le nombre des chrétiens alla toujours en diminuant. Saint Siméon, célèbre par ses connaissances linguistiques, séjourna longtemps sur le Sinaï; il vint en Europe en 1027, et ménagea la fondation d'une abbaye en France [3]. Au quatorzième siècle, il y avait encore dans la presqu'île sept couvents avec de nombreuses chapelles, et sur le Sinaï même vivaient 400 moines sous un archevêque [4].

§ 87. Le Sinaï de nos jours.

Le couvent grec du Sinaï, placé sur le côté oriental du mont de Moïse, dans le ravin du Wadi-Schoeib (vallée de Jéthro), est à une hauteur de 5,115 pieds, mesure de Paris, au-dessus de la

[1] L. de Laborde, *Vue et plan des ruines d'Ouadi* (wadi) *Feiran*, et *Relevé topogr. du Ouadi* (wadi) *Feiran*. — Voy. l'*Arabie-Pétr.*, p. 68 et suiv.

[2] Eutychii *Annal.* Oxon., 1658, II, 160 et suiv. — *Acta sanct.*, mai, t. II.

[3] Mabillon, *Annal. ord. S. Bened.*, I, LVI, p. 35 et suiv.

[4] Cfr. *Reisbuch Des heil. Landes*. Francfort, 1629, p. 839.

mer. Environné de rochers nus et d'un aspect qui inspire l'effroi, il offre un coup d'œil saisissant, en sorte que les pèlerins disséminés à travers les longs sentiers du désert, se sentent tout-à-coup transportés de ravissement. Un jardin qui remplit toute la largeur du fond étroit de la vallée, placé encore en partie au bas du pied de la montagne, enclos d'un mur élevé, forme du côté du nord l'avant-terrain sur lequel s'élèvent du côté du sud les longs et vastes bâtiments du couvent. Les arbres du jardin, qui, dans l'air pur de la montagne, réussissent très-bien, offrent les produits les plus délicats en oranges, limons, amandes, abricots, pêches, olives, grenades, raisins, etc. La vaste enceinte des bâtiments du cloître, longue de 245 pieds et large de 204 pieds, mesure de Paris, forme un carré irrégulier, et est habitée par 20 ou 30 moines qui, pour la plupart, sont des îles de la Grèce et vivent selon la règle de saint Basile [1]. Les portes d'entrée sont murées, précaution nécessaire pour mettre la maison à l'abri des déprédations des Arabes, mais qui met dans la nécessité d'élever au moyen d'une corde jusqu'à une ouverture pratiquée dans le mur à une hauteur de 30 pieds les hommes et tout ce qui doit être introduit dans le couvent. A l'intérieur du couvent se trouvent huit ou dix cours qui montent et descendent, communiquant les unes avec les autres et plantées de cyprès et de vignes. La bibliothèque du couvent, qui compte à peu près 2,000 volumes, contient plusieurs manuscrits grecs et arabes. Celle des nombreuses constructions destinées à divers usages à l'intérieur des murs, qui attire surtout l'attention, est la grande église bâtie par l'empereur Justinien sur le plan des anciennes basiliques. Elle est divisée en trois nefs par deux rangs de colonnes de granit; la voûte qu'elles supportent est peinte en bleu et parsemée d'étoiles d'or. Ces colonnes, que l'on a fort mal à propos revêtues de plâtre, appartiennent à différents ordres d'architecture; la plupart sont de l'ordre corinthien. Tout le pavé, de même que les murs du sanctuaire, est de marbre d'Italie blanc et noir, et d'un très-beau travail. L'église est éclairée par nombre de lampes d'argent

[1] Voy. dans J.-M. Bernatz un plan du couvent dans le *Wadi-Schoeib*, n° 9.

et dorées données par des Russes, parce que c'est dans cette église que reposent les reliques de sainte Catherine, que les Russes honorent d'une manière particulière. Les murs sont ornés de quantité de tableaux, avec de riches cadres, et néanmoins il n'en est pas un seul dont la peinture soit de quelque prix [1]. On montre derrière l'autel l'endroit (la chapelle Alyca) où aurait été le buisson ardent (*Exode,* III, 1 et suiv.); la place est couverte d'argent, et l'on ne peut y marcher que pieds nus. Tout près de là est une fontaine, celle, à ce que racontent les moines, où Moïse faisait boire les troupeaux de Jéthro. Parmi les vingt-quatre chapelles que l'on trouve à l'intérieur du couvent, il y en avait une qui appartenait aux catholiques, mais ils ont été évincés de sa possession par les Grecs schismatiques. Le P. Sicard vit encore en 1715, dans la chapelle catholique du couvent, un tableau de Louis XIV [2]. Non loin de la grande église est aussi une mosquée, dans laquelle les pèlerins turcs font à certains temps leurs dévotions.

Le couvent d'EL-ERBAIN, situé dans la vallée pierreuse, mais abondante en eau, de Ledscha, et désigné par les anciens auteurs de voyages sous le nom de COUVENT-DES-QUARANTE-SAINTS ou MARTYRS, est abandonné déjà depuis quelques années. Il n'est habité qu'en été par deux ou trois religieux, pour prendre soin du jardin, en quoi ils ont pour aide une famille arabe de la tribu des Bédouins Dschébalijes [3]. Au point où la vallée de LEDSCHA ou d'ERBAIN débouche vers le nord dans la vallée d'ER-RAHAH, le voyageur rencontre, outre les restes d'un ancien couvent, plusieurs petits emplacements de jardins, d'où cette partie de la plaine a reçu le nom de BOSTANTHAL (vallée des jardins). A la plaine d'ER-RAHAH, située à 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, se joint du côté de l'orient le Wadi-ESCH-SCHEIKH, dont la longueur en arc convexe, dans la direction du nord, peut être d'environ douze lieues, jusqu'à ce qu'il tombe dans le Wadi-FEIRAN. Il n'est pas, ce semble, hors de propos d'observer que la région des masses centrales des montagnes jouit de l'avantage

[1] Géramb, *Voy.*, III, 180. — [2] *Mémoires des miss. dans le Levant*, I, VIII. — [3] La vallée d'Erbain, peinte dans Bernatz, n° 10.

d'une eau douce et bonne, tandis que le reste de la presqu'île n'a que des eaux amères et saumâtres. Tout le pays est un désert semé de rochers, et les plantes n'y apparaissent que très-isolées. Les palmiers réussissent en quelques endroits de la presqu'île, et les figuiers sauvages sur les hauteurs les plus favorisées. On rencontre dans plusieurs wadis l'acacia (*acacia gummifera*), dont la feuille est un des fourrages les plus agréables au chameau et dont on retire dans la saison d'été de riches masses de gomme. Il sert aussi à faire le charbon de bois, que les Arabes vendent à Suez et au Caire.

Parmi la population actuelle qui se trouve sur la presqu'île du Sinaï, et que l'on porte à 4,000 âmes, il faut distinguer les DSCHÉBALIJES, les BENI-EL-TOUR et les FELLAHS. Les DSCHÉBALIJES, les serviteurs (sujets) du couvent du SINAÏ, au nombre de 1,000 environ, jadis chrétiens, actuellement sectateurs du Coran, sont peu estimés des autres Bédouins. Les BENI-EL-TOUR, enfants du pays montagneux du centre de la presqu'île, appelés au moyen-âge simplement MADIANITES, et présentement ARABES-TOWARA, forment une corporation de cinq tribus principales : la tribu des SZOVALEHA, à l'ouest du couvent; celle d'ALEYKAT, vers le Serbal; celle d'EL-MEZEIM, à l'est de la presqu'île; celle de ULAD-SOLEYMAN, à Tor et dans le Wadi-el-Scheickh; enfin les BENI-VASSEL, vers le sud du groupe du Sinaï. Ces TOWARA qui, en ce qui concerne les fonctions de juges, l'hospitalité, la vengeance du sang, etc., ont conservé beaucoup d'usages du temps des patriarches, s'arrogent jusqu'à ce jour le droit exclusif de transporter les marchandises et de servir de guides dans l'étendue de leur territoire. Les FELLAHS, tribus arabes adonnées à l'agriculture, sont disséminés çà et là; ils sèment et se promènent néanmoins dans tous les sens avec leurs troupeaux. Ils n'ont de demeures fixes (de villages) qu'auprès d'Akaba, au Wadi-Feiran, au Wadi-Mousa, etc.; mais ils sont partout un objet de mépris à cause de leur grossièreté, de leur défaut de droiture et de leur fainéantise. Tous ces Bédouins, que L. Lindsay (*Lettres,* II) appelle un peuple singulier, qui est livré aux exactions, à la mendicité, à la fourberie et au pillage, et qui néanmoins tient la

parole donnée dans les contrats et protége la vie de ceux qui se mettent sous sa protection, sont d'une extrême ignorance, n'ont de goût que pour une indépendance sauvage. Mahométans de nom, ils ne considèrent la religion que comme une affaire d'habitude, et se mettent fort peu en peine des maximes du Coran[1]. Tout ce qui reste encore à ces sauvages enfants d'Ismaël, c'est la croyance en un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre. Les moines grecs du couvent du Sinaï méconnaissent véritablement leur vocation lorsqu'ils demeurent inactifs, au lieu de déployer l'activité des missionnaires au milieu de ces enfants ignorants du désert. Le couvent du Sinaï ne semble être en somme qu'une école pour la vie monastique. De même que depuis l'insurrection de la Grèce on a vu tomber en Turquie tous les établissements d'instruction, on ne trouve plus sur le Sinaï que de bien faibles ressources pour l'éducation et l'instruction ecclésiastiques.

Si maintenant nous considérons l'état et la nature de la presqu'île, nous serons forcément conduits à reconnaître que, par son ancienne richesse de végétation, par les soins qui étaient donnés à la culture et par l'emploi de ses produits, attestés par les antiques restes de monuments égyptiens qu'on y retrouve, par les nombreuses inscriptions gravées sur les rochers, par les ruines d'églises, de couvents, d'habitations, et même par les traces de champs cultivés et de fontaines disséminées sur tous les points, nous serons, disons-nous, forcément conduits à reconnaître que cette contrée pouvait nourrir un bien plus grand nombre d'habitants qu'elle n'en a présentement. On ne peut déduire du petit nombre actuel de ses habitants paresseux aucune conclusion certaine relativement à son état dans les temps passés et primitifs. Dans sa vie instable et son insouciance, le Bédouin de nos jours ne songe ni à augmenter les plantations de dattiers, ni à relever et à améliorer ses troupeaux.

[1] Robinson, I, 148 et suiv., 219 et suiv.

§ 88. Propagation du Christianisme en Arabie.

Les relations commerciales qui existaient entre les habitants de l'Arabie méridionale (Heureuse) avec les peuples voisins, furent le premier moyen qui rendit possible la propagation du christianisme et lui ouvrit la voie dans ces contrées. Nous savons par l'épître aux Galates (I, 17) que l'apôtre saint Paul fit en Arabie un assez long séjour, et cela seul nous autorise à conclure que la connaissance du nom de Jésus-Christ s'y répandit. Au commencement du troisième siècle, un prince arabe (ἡγούμενος τῆς Ἀραβίας), s'adresse à Démétrius, évêque d'Alexandrie, en le priant de vouloir bien lui envoyer un maître de la doctrine chrétienne en Arabie [1]. Dès le milieu du troisième siècle, il est fait mention de plusieurs églises d'Arabie, et au commencement du quatrième siècle, Abdulkalal, roi himyaritique (sabéen), embrassa la foi chrétienne [2]. Dans l'Arabie méridionale (Heureuse), dans le royaume des Homérites (Hamdscharéens ou Sabéens), la religion chrétienne fut prêchée et établie par Théophile, envoyé par l'empereur Constance, mais favorisant l'arianisme, et par ses soins des églises furent élevées à Thaphar, à Aden et à Hormutz. Le juif Dunaan étant monté au commencement du sixième siècle sur le trône des Homérites, il sévit avec le feu et le fer contre les chrétiens du pays. Vers la fin du cinquième siècle, la foi chrétienne, grâce aux efforts d'Euthymius, trouva accès chez un grand nombre de Bédouins; le roi de Hira, Almondar, se convertit aussi au christianisme au commencement du sixième siècle [3]. Il ne faut pas du reste dissimuler que l'hérésie, par divers moyens, put se glisser également en Arabie; le nestorianisme en particulier se répandit dans les contrées du nord-ouest, et le monophysisme dans celle du sud. Enfin les flots furieux de la religion prêchée par MAHOMET, l'*Islam* (résignation

[1] Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, XIX. — [2] Schult, *Hist. Joctanid.*, p. 33. — [3] Assemani, *Biblioth. orient.*, t. III, p. 2 et suiv. — Cotelier, *Monum. eccl. græc.*, t. II, c. XVIII et suiv. — Dœllinger, *Geschichte der christ. Kirche*, 1835, t. I, 2e part., p. 126 et suiv.

à la volonté de Dieu), finirent par inonder tout le pays, si bien qu'actuellement toute trace de christianisme a presque disparu de l'Arabie. Les diverses tribus des peuples arabes n'ont pour religion qu'un pur déisme, comme l'enseigne le Coran [1]; seulement à ADEN et dans quelques villes placées sur les bords de la mer Rouge, il s'est formé de petites communautés ou paroisses catholiques.

En ce qui concerne la situation actuelle du pays, les entreprises de Méhémet-Ali ont rendu les royaumes voisins de l'Egypte plus accessibles aux Européens; et, à la faveur du transit indo-britannique, le commerce du monde a été rétabli dans son ancienne voie par l'isthme de Suez. Ce rétablissement a tiré l'Arabie de la nuit de l'oubli séculaire où elle était restée, et avec elle la NUBIE et l'ABYSSINIE. Par suite de la règle inflexible des Arabes en ce qui regarde les rapports entre tribus et la religion, règle qu'ils ont surtout cherché à faire dominer dans le voisinage de la MECQUE, et par la nature même de la MER ROUGE, qui baigne des côtes pleines de récifs et inhospitalières, la prédication de l'Evangile, ainsi que les recherches et les entreprises des occidentaux, ont jusque dans ces derniers temps rencontré de grands obstacles. La navigation de la mer Rouge fut même interdite par un firman spécial, en 1779, à tout ce qui n'était pas mahométan.

SUEZ, le point de départ du golfe Arabique, est devenu de nos jours aussi le point de contact entre l'Egypte et l'Europe. Néanmoins elle ne prend qu'une part indirecte au commerce intérieur de la mer Rouge par DSCHEDDA, qui est considérée comme le marché de l'HEDSCHA et la première ville de commerce de l'Arabie. Les principaux articles d'exportation de DSCHEDDA, où la sûreté des chrétiens est toujours compromise (*a*), sont l'encens, les dro-

[1] Cfr. Haneberg, *Ueber Entsthehung des Islam und dessen Lehren*, dans *Freib. Kirchenlex.* V, 845 et suiv.

(*a*) En 1858, la foule fanatique des mahométans, excitée et poussée par le cadi et les principaux de la ville, se jeta sur les habitations des consuls de France et d'Angleterre, et massacra impitoyablement les consuls et leurs familles. M. Emerat, secrétaire du consul français, et M[lle] Eveillard, sa fille, parvinrent seuls, par miracle de la Providence, à sauver leur vie.

gues de toutes sortes, la gomme, le café d'Yémen, le musc, les feuilles de séné, la nacre, l'ivoire, la cire, des peaux de bœuf, etc. En retour on y importe des marchandises de toute espèce des manufactures et des fabriques d'Europe[1].

CHAPITRE VI.

VOYAGE DES ISRAÉLITES D'ÉGYPTE AU PAYS DE CHANAAN.

§ 89. Route depuis Socoth jusqu'à Mara.

Après les éclaircissements qu'on a donnés au point de vue de l'histoire et de la topographie sur l'Egypte et l'Arabie, on peut désormais décrire plus en détail la marche des Israélites sortis de l'Egypte pour se rendre dans le pays de Chanaan. Les révélations émanées d'une source surnaturelle et faites aux patriarches, ne devaient pas, quelles que fussent la variété et la multiplicité des égarements de l'esprit humain, se perdre ni être privées de leur accomplissement. Il avait été dit à Abraham : *Sache dès maintenant que ta postérité demeurera dans une terre étrangère, et qu'elle* (ta postérité) *sera réduite en servitude, et accablée de maux pendant quatre cents ans. Mais j'exercerai mes jugements sur le peuple auquel ils seront assujétis, et ils sortiront ensuite de ce pays-là avec de grandes richesses* (Gen., xv, 13 et suiv.). Le temps où cette prophétie devait s'accomplir était arrivé. Les Israélites, qui jusque-là avaient habité dans la contrée de GESSEN (§ 65), se rassemblèrent à SOCOTH (סכות, c'est-

La plupart des commerçants européens eurent beaucoup à souffrir, soit dans leurs biens, soit dans leur personne. Des prières furent faites à la Mecque à cette occasion pour remercier Dieu de ce que la terre sainte avait été purgée des chiens de chrétiens. Mais la ville d'Hedschah fut d'abord bombardée par les Anglais, puis une seconde fois par les Français et les Anglais réunis, qui demandèrent et obtinrent que les principaux instigateurs de l'attentat leur fussent livrés et punis d'une manière exemplaire.

[1] F.-H. Ungewitter, *Die Türkei*, p. 62 et suiv.

à-dire les tentes), lieu fixé par Moïse, et ils attendirent les ordres ultérieurs de leur grand conducteur (*Exode,* XII, 37) (*a*). Par une disposition spéciale de la Providence, le peuple ne devait point se rendre dans le pays de Chanaan par la voie la plus courte, dans la direction du nord, mais se diriger vers le sud-ouest (*b*), du côté du désert, près de la mer Rouge, afin qu'à l'école sévère des souffrances et des privations, il se purifiât de plus en plus et s'affermît toujours davantage dans la foi au seul vrai Dieu. Moïse, qui prit avec lui les ossements de Joseph (*Gen.,* XV, 24; *Exode,* XIII, 19), se rendit avec le peuple de SOCOTH à ETHAM (*Exode,* XIII, 20).

Dans l'opinion des exégètes qui placent SOCOTH près de la ville connue de nos jours sous le nom du Caire, les Israélites, dans leur marche vers la mer Rouge, prirent la même route que suivent encore présentement la plupart des caravanes du Caire à Suez, c'est-à-dire la route qui passe par le WADI-ET-TIH, le WADI-ER-RAMLIEH, le WADI-ET-TAVARIK, et la plaine de BÉDÉ sur le bord de la mer[1]. Il est toutefois beaucoup plus vraisemblable que l'on doit chercher la position de SOCOTH à l'orient de ON (Héliopolis), car l'auteur sacré place le second campement, ETHAM, à l'extrême limite du désert, c'est-à-dire où finit le désert d'Egypte et commence le désert d'Arabie (*Exode,* XIII, 20). D'après cela, les Israélites auraient pris leur route par la plaine située au nord du DSCHÉBEL-ATTAKA, et conséquemment ils passèrent la mer non loin de la ville actuelle de Suez, et touchèrent de nouveau le continent près d'AIJOUN-MOUSA (les sources de Moïse).

Or, le Seigneur marchait devant eux pour leur montrer le chemin, paraissant durant le jour en une colonne de nuée, et pendant la nuit en une colonne de feu, pour leur servir de guide

(*a*) Selon d'autres, le point de rassemblement et de départ des Israélites fut Ramessès. (Voy. *Nomb.,* XXXIII, 3 et suiv.) (*Trad.*)

(*b*) Il faudrait, ce semble, le sud-est. (*Trad.*)

[1] Comp. *Nouveaux Mémoires des Missions*, 8 vol. — K. Raumer, *Zug der Israeliten*. — Lepsius, *Briefe aus Ægypten und der Ralbinsel des Sinai,* 1852 (allemand).

en tout temps (Exode, XIII, 21 et suiv.), prodige qui avait pour fin d'affermir dans la foi en la mission divine de Moïse, et en la confiance dans les soins de la Providence à son égard, le peuple, dont le cœur charnel était encore attaché par des liens multiples au culte de la nature, pratiqué en Egypte.

D'ETHAM, la marche fut dans la direction de PHIHAHIROTH (*Exode,* XIV, 2), et l'on arriva dans le voisinage de la mer. Cependant Pharaon, qui se repentait d'avoir laissé partir le peuple d'Israël, qui rendait de si grands services par le travail des corvées, le poursuivit en toute hâte vers la mer Rouge. Les Israélites, cernés entre la mer et la montagne, étaient humainement perdus sans ressource; l'inquiétude et l'effroi remplirent les cœurs, et dans cette extrémité, ils implorèrent le secours tout-puissant de l'Eternel. *Moïse ayant donc étendu sa main sur la mer, le Seigneur l'entrouvrit, en faisant souffler un vent violent et brûlant pendant toute la nuit, et il la sécha; et l'eau fut divisée en deux. Les enfants d'Israël marchèrent à sec au milieu de la mer, ayant l'eau à droite et à gauche, qui leur servait comme d'un mur* (Exode, XIV, 21 et suiv.). Suivant une tradition qui se perd dans la nuit des temps et qui est encore vivante dans la bouche des Arabes[1], les Israélites traversèrent le golfe Arabique entre Suez et le promontoire d'Attaka, et atteignirent de nouveau la terre ferme près du lieu appelé de nos jours AIJOUN-MOUSA (sources de Moïse). On rencontre en cet endroit huit sources; mais elles se perdent insensiblement dans le sable; autour des sources le sol est émaillé de verdure, et des palmiers sauvages forment un épais hallier, près duquel sont rangées quelques huttes d'Arabes et des espèces de jardins potagers. Ce fut là où, après leur délivrance miraculeuse, Moïse et les enfants d'Israël firent retentir le cantique sublime et inspiré qu'ils chantèrent à la gloire de Jéhova (*Exode,* XV, 1, 20), et où les pèlerins croyants et pieux célèbrent encore, d'une part, la délivrance merveilleuse d'Israël, et, d'autre part, le châtiment rigoureux d'un peuple

[1] Comp. Géramb, *Voyag.*, III, 157. — Schubert, II, 272. — K. Ritter, *Erdk.*, XIV, 825.

aveuglé, et s'écrient avec le chantre sacré, pleins de reconnaissance :

Le Seigneur est ma force et ma louange, parce qu'il est devenu mon Sauveur. Le Seigneur est comme un héros guerrier; son nom est le Tout-Puissant. Il a précipité dans la mer les charriots de Pharaon et son armée; les plus grands d'entre ses princes ont été submergés dans la mer Rouge. — L'eau qui coulait s'est arrêtée; les abîmes se sont amoncelés au milieu de la mer. Vous avez répandu votre souffle, et la mer les a engloutis; ils sont tombés comme du plomb au fond des grandes eaux. Qui d'entre les forts est semblable à vous, Seigneur?

Le miracle éclatant du passage par le golfe de la mer Rouge a non-seulement rempli les enfants d'Israël, à toutes les époques, de respect et de reconnaissance (*Jos.*, II, 10 ; IV, 24 ; *Ps.* CIV, 37 ; *Is.*, LI, 10 ; *Sag.*, XIX, 7 ; *Act.*, VII, 36 ; *Hébr.*, XIX, 29) ; mais il s'est perpétué sous des traits non équivoques même chez les écrivains du paganisme (Eusèbe, *Præpar. evang.*, IX). Aussi l'hypothèse d'un flux et reflux est-elle ici tout-à-fait inadmissible, cela résulte des termes mêmes des divines Ecritures, suivant lesquelles les eaux se ramassèrent comme un mur à droite et à gauche (*Exode*, XIV, 22, 29). Il n'est pas, du reste, sans importance de remarquer ici que, comme l'ont établi les observations très-exactes de M. L. de Laborde, le golfe de Suez, dans les premiers temps, s'étendait beaucoup plus loin vers le nord. En effet, la contrée déserte entre l'extrémité septentrionale du golfe et la chaîne des collines qui s'élèvent à environ quatre lieues de là vers l'orient (le grand bassin des lacs Amers), offre toutes les traces les plus caractéristiques indiquant que ce fut autrefois le fond d'une mer : considération qui à elle seule réduit à néant la supposition que les Israélites auraient été favorisés par le reflux dans leur passage.

D'AIJOUN-MOUSA, nom actuel de la localité, les Israélites, prenant la direction du sud-est, entre la mer et la montagne ER-RAHAH, allèrent, par le désert de SUR, sur la côte, à MARA (*Exode*, XV, 22 et suiv.). Une consonnance du nom de SUR s'est conservée jus-

qu'à ce jour dans le Wadi-Sudr. Accoutumés aux excellentes eaux du Nil, les Israélites ne purent boire de l'eau amère du désert, et ils murmurèrent pour cette raison contre Moïse, qui en souvenir appela ce lieu MARA (מרה, amertume). Par une disposition spéciale de la Providence, l'eau amère devint potable en cette occasion, ainsi que le fait connaître le récit sacré : *Il* (Moïse) *cria au Seigneur, lequel lui montra un bois qu'il jeta dans les eaux, et les eaux devinrent douces* (Exode, XV, 25). Ainsi, Israël pouvait et devait encore ici reconnaître et adorer les soins paternels de Dieu à son égard. La fontaine, située à environ dix-huit lieues au sud de Suez, est connue aujourd'hui sous le nom d'AIN-HOVARA ; son eau est claire, mais amère, en sorte que ni les hommes ni les chameaux n'en peuvent boire[1]. En face de la fontaine AIN-HOVARA se trouve une petite vallée taillée exactement en forme de caisse, que la nature semble avoir disposée comme pour un campement. Les caravanes, dans leur marche ordinaire, parcourent la route d'AIJOUN-MOUSA à AIN-HOVARA en seize heures et demie, ce qui est entièrement d'accord avec la marche du peuple d'Israël (*Exode,* XV, 22, 23). Par la plaine entre AIJOUN-MOUSA et HOVARA, il faut entendre le désert de SUR, qui est aussi mentionné sous le nom d'ETHAM (*Exode,* XV, 22; *Nomb.,* XXXIII, 8).

§ 90. De Mara au Sinaï.

De MARA, le peuple se dirigea dans la direction du sud, vers ELIM, *où il y avait douze fontaines et soixante et dix palmiers* (Exode, XV, 27). Nous nous représentons ELIM dans la vallée de Ghouroundel (Ghorondel), éloignée d'environ trois heures de Hovara, où l'on rencontre des sources vives, qui forment jusqu'à ce jour une des principales station où les Arabes s'approvisionnent d'eau. Il s'y trouve encore aujourd'hui, en nombre assez considérable, des dattiers, ainsi que des tamarins et des acacias. Rabbi J. Schwarz (p. 168) croit, mais sans raison suffisante, devoir

[1] Russegger, *Voy.,* III, XXIV, 219.

placer ELIM vers la pointe de rochers Ras-Zélima, qui s'avance dans la mer à une journée de marche au midi de Hovara, près du Wadi-Taiybey. Au sixième siècle, on prenait quelquefois RAITHOU (Ραΐθοῦ), TOR (Tour) d'aujourd'hui pour l'ELIM de la Bible[1]. TOR est le point où abordent un grand nombre de pèlerins qui se rendent au Sinaï par le Wadi-Hébran.

Et ayant décampé de là (d'Elim), *ils dressèrent leurs tentes près de la mer Rouge* (Nomb., XXXIII, 10). Du Wadi-Ghouroundel, la route conduit en six heures environ par les Wadis-Ouseit et Thâl, plantés de tamarins, d'acacias et de dattiers, au Wadi-TAIYBEH, où l'on extrait du sel gemme transparent, et où croissent près d'un petit ruisseau une quantité de jolies plantes. Au sortir du wadi, la vue s'ouvre sur la mer et ses deux rivages. C'est là sans doute que nous devons placer *le campement près de la Mer des algues* (*Nomb.*, XXXIII, 10). Depuis l'embouchure de la vallée de TAIYBEH, une grande plaine se développe sur le bord de la mer Rouge. Elle commence tout près d'Ain-el-Mourka, sous le nom de Mokattab, mais au nord de Tor elle prend celui d'EL-KAA. Dans cette vaste plaine, qui s'étend le long du rivage oriental du golfe d'Héroopolis, nous devons voir le désert aride et nu de SIN, où les Israélites, qui regrettaient les marmites d'Egypte pleines de viande, reçurent pour nourriture, par les soins de la Providence divine, des CAILLES et la MANNE (*Exode,* XVI, 1 et suiv.; *Nomb.,* XXXIII, 11). La caille d'Orient (*Tetrao alchata,* Lin), de la grosseur d'une perdrix, se tient volontiers notamment dans l'Arabie-Pétrée, et sa chair est un mets recherché par les indigènes. En ce qui concerne la manne, le récit sacré nous dit : *La surface de la terre en étant couverte* (de rosée), *on vit paraître dans le désert quelque chose de menu et comme pilé au mortier, qui ressemblait à ces petits grains de gelée blanche qui sont sur la terre. Ce que les enfants d'Israël ayant vu, ils se dirent l'un à l'autre : Man hu? c'est-à-dire : Qu'est-ce que cela? Car ils ne savaient ce que c'était. Moïse leur dit : C'est là le pain que le Seigneur vous donne à manger. Or, la manne était comme la*

[1] Montfaucon, *Coll. nov. Patr.*, II, 195.

graine de la coriandre, de la couleur du bdellion (une espèce de résine exhalant une odeur agréable). *Et le peuple allait la chercher autour du camp, et l'ayant ramassée, il la broyait sous la meule, ou il la pilait dans un mortier; il la mettait cuire ensuite dans un pot et il en faisait des tourteaux qui avaient le goût comme un pain pétri avec de l'huile*[1]. Les naturalistes et les voyageurs observent qu'il coule en certains temps, par suite de la piqûre d'un insecte (la cochenille, *coccus manniparus*), de la feuille des tamarins de la presqu'île Sinaïtique, une substance liquide, qui est également appelée manne par les Arabes de nos jours. Mais cette manne du tamarin est tout-à-fait différente de la manne de la Bible, qui servait de nourriture aux Israélites et qui a été appelée un *pain du ciel* (Ps. LXXVII, 24 et suiv.). En effet, la manne actuelle n'a ni la vertu nutritive ni les autres propriétés de la vraie manne du temps de Moïse. En outre, que l'on n'oublie pas que la manne, nourriture des Israélites, paraissait comme des grains de gelée sur la terre, et tombait la nuit avec la rosée; tandis que la manne de nos jours suinte seulement dans les temps de grande pluie, pendant les mois de juin et de juillet, de la feuille piquée du tamarin. Les Israélites recueillirent la manne chaque jour, à l'exception du sabbat, pendant prés de quarante ans, et ils la broyaient dans des mortiers, au lieu que la manne du tamarin (ne se rencontre que dans le désert de Sin), ne coule qu'au temps ci-dessus indiqué, et ne se laisse ni broyer ni piler, et ainsi elle n'a ni la vertu nutritive ni les autres propriétés de la manne mosaïque[2].

De RAMESSÈS jusqu'au désert de SIN, Israël avait mis juste un mois (*Exode*, XVI, 1). De là Moïse, avec son peuple, se dirigea plus directement vers le Sinaï, et il alla à DAPHCA et à ALUS (*Nomb.*, XXXIII, 12 et suiv.). Il n'est pas possible de déterminer avec précision les stations de DAPHCA et d'ALUS; peut-être faut-il les chercher dans la grande plaine le long de la mer Rouge. De cette plaine, les Israélites pouvaient s'approcher de la montagne

[1] *Exode*, XVI, 14 et suiv.; *Nomb.*, XI, 7 et suiv.

[2] Comp. Schubert, *Voy.*, II, 338. — *Histor.-polit. Blætter*. Munich, 1851. p. 776 et suiv.

du Sinaï (Dschébel-Mousa) par différents wadis : par le Wadi-Schellal, par le Wadi-Moukatteb et par le Wadi-Feiran. Toutefois, c'était le Wadi-Feiran qui offrait la voie la plus commode pour un peuple nombreux ; et nous ne nous tromperons point si nous supposons la marche par la belle plaine de la vallée où le siége épiscopal de PHARAN fut plus tard établi, et où se rencontrent encore aujourd'hui des ruines nombreuses d'églises, de couvents et d'autres édifices[1]. La station qui est ensuite mentionnée est celle de RAPHIDIM (*Exode,* XVII, 1). On doit la placer dans la vallée ESCH-SCHEIKH, qui débouche dans le Wadi-Feiran. A RAPHIDIM, non loin des premières élévations du mont Horeb, Israël murmura à cause du manque d'eau contre Moïse. Moïse frappa de sa verge le rocher que Dieu lui montra, et il en coula de l'eau en abondance. En souvenir de ce prodige, il nomma ce lieu MASSA (tentation) et MERIBA (contestation), parce que le peuple avait témoigné de la méfiance envers la providence de Dieu, et qu'il s'était laissé aller au murmure contre son guide (*Exode,* XVII, 1-7). Ce fut aussi à RAPHIDIM que les enfants de Jacob, grâce à la prière persévérante de Moïse, remportèrent la première victoire sur les Amalécites (*Exode*, XVII, 8 et suiv.).

Afin de ne pas succomber sous le poids de trop nombreuses occupations, Moïse, par le conseil de Jéthro, avait choisi des hommes capables qui devaient rendre justice au peuple dans les cas de moindre importance (*Exode,* XVIII, 1 et suiv.). Trois mois s'étaient écoulés depuis la sortie d'Egypte, lorsque les Israélites quittèrent RAPHIDIM pour se rendre dans le DÉSERT DU SINAÏ, et dressèrent leurs tentes en face de la montagne (*Exode,* XIX, 2). Selon nous, le DÉSERT DU SINAÏ désigne en général les plaines, les vallées et les ravins qui environnent les massifs de montagnes du Sinaï, et par conséquent les lieux appelés de nos jours Wadis-ER-RHAHAH, ESCH-SCHEIKH, LEDSCHA, SCHOEIB et SÉBAIJEH. La solitude d'un désert semé de rochers était tout-à-fait propre à disposer l'esprit et le cœur d'un peuple léger aux révélations divines qui devaient lui être faites d'en haut. Les Israélites sé-

[1] R. Lepsuis, *Reise von Theben nach der Halbinsel Sinai*. Berlin, 1845.

journèrent près d'un an auprès du Sinaï. Ce fut là qu'ils reçurent leurs lois d'une sagesse plus haute que celle de Solon, et qu'ils renouvelèrent leur alliance avec Jéhova (*Exode*, XIX, 9 et suiv.; XX, 1 et suiv.).

D'après les observations topographiques les plus récentes, on peut avec fondement admettre, contre Robinson et quelques autres, que, pendant que la loi leur fut donnée, les Israélites étaient campés dans la plaine à l'extrémité méridionale de la vallée SÉBAIJEH. De cette même plaine de SÉBAIJEH, le sommet du SINAÏ (de la tradition), qui s'élève en forme de pyramide immédiatement du côté du nord-ouest, pouvait être aperçu par le peuple que Moïse conduisit du camp (dans les Wadis-SCHEIKH, RAHA, EL-LEDSCHA, SCHOEIB,) au-devant de l'Eternel. De la plaine spacieuse de SÉBAIJEH, le Sinaï, cet autel sublime de Dieu, se dresse droit et escarpé en une masse gigantesque, en sorte que tout correspond aux indications de l'Ecriture, lorsqu'elle dit: *Le troisième jour étant arrivé, sur le matin, comme le jour était déjà grand on commença à entendre des tonnerres et à voir briller des éclairs; une nuée très-épaisse couvrit la montagne, la trompette sonna avec grand bruit, et le peuple qui était dans le camp fut saisi de frayeur. Alors Moïse les fit sortir du camp pour aller au-devant de Dieu, et ils demeurèrent au pied de la montagne. Quiconque touchera la montagne sera puni de mort*[1]. Ce qui fait croire que la plaine SEBAIJEH plutôt que la plaine d'ER-RAHA servit de théâtre aux Juifs pendant que la loi leur fut donnée, ce sont les montagnes qui, dans la première, s'élevant insensiblement en amphithéâtre, pouvaient contenir une grande multitude de peuple et permettaient d'avoir constamment en vue le Sinaï (Dschébel-Mousa)[2].

[1] *Exode*, XIX, 16; XVII, 12.

[2] Comp. Léon de Laborde, *Plan topographique du massif de rochers du milieu desquels s'élèvent le Sinaï, l'Horeb et le mont Sainte-Catherine.* Appendice, p. 41. Paris, 1841. — C. Tischendorf, *Reise in den Orient.*, I, p. 232. Leipzig, 1846. — Fr.-A. Strauss, *Sinai und Golgotha.* Berlin, 1847, p. 136 et suiv.

§ 91. Du Sinaï à Cadès (Cadès-Barné) et Asiongaber.

Ce fut le quatorzième mois depuis la sortie d'Egypte que les descendants de Jacob quittèrent le Sinaï, et ils arrivèrent après trois jours de marche au lieu que Moïse appela Kibroth-Hatthaava, c'est-à-dire tombeaux de concupiscence, parce qu'un grand nombre des Israélites s'y étant laissés aller à l'intempérance, durent expier par la mort l'usage immodéré des cailles (*Nomb.*, x, 33; xi, 34). C'est dans le voisinage immédiat qu'il faut placer Tabéera, c'est-à-dire le lieu de l'embrasement, où, par la permission d'en haut, l'extrémité du camp fut consumée par le feu, parce que le peuple avait murmuré contre le Seigneur (*Nomb.*, xi, 1-3). Si l'on admet que Kibroth-Hatthaava soit identique avec Dahab de nos jours, sur une langue de terre près du golfe Elanitique, en ce cas se verifie la supposition que les Israélites partirent du Wadi-Scheikh vers le Sinaï, dans la direction du levant, par le Wadi-es-Zoughera et le Wadi-er-Sal, ce qui concorde avec l'indication des trois jours de marche, car la route du Sinaï à Dahab se fait en dix-huit heures. Il est digne de remarque qu'il se rencontre sur la petite presqu'île de Dahab, outre de l'eau potable de bonne qualité, plusieurs amas de pierres irrégulièrement façonnés, mais dont aucun ne surpasse 5 pieds. Les Arabes donnent à ces amas de pierres le nom de Kobar-el-Noussara (tombeaux des chrétiens). Dans l'opinion de Rabbi J. Schwarz (p. 378), ce serait la source actuelle d'En-al-Schachavah, à neuf lieues sud sud-ouest de la source d'En-al-Chouthéirouth (à ce qu'on prétend le Haseroth de la Bible), qui correspondrait à la station de Kibroth-Hetthaava, tandis que d'autres archéologues font aller les Israélites du Sinaï dans une direction tout-à-fait au nord (par la route actuelle d'Hébron), et placent en conséquence les Tombeaux de concupiscence à el-Ain dans le Wadi-Zoulakah, et la station de Haseroth à Bir et Thémet[1].

[1] Cfr. L. Vœlter, *Das heilige Land*, p. 293.



Des TOMBEAUX de CONCUPISCENCE, le peuple se rendit à HASEROTH, où il séjourna sept jours (*Nomb.*, XI, 33; XII, 14). C'est avec beaucoup de fondement qu'on prend la source de HADHÉRA (Houdhérah), à environ 5 milles allemands au nord de Dahab, et à dix-huit lieues au nord-est du Sinaï, pour le HASEROTH de la Bible[1]. Au sortir de cette station, les Israélites errèrent, en faisant différents circuits, dans la vaste région déserte que les Livres saints appellent Pharan (פארן), et les Arabes généralement ET-TIH (l'égarement). Les Bédouins donnent à une haute plaine particulière précisément le nom de PHARA, ce qui rappelle le désert de PHARAN (*Nomb.*, X, 1 et suiv.; XIII, 1). De HASEROTH, la marche prit, à ce qu'il semble, la direction de la route actuelle d'Hébron, du côté de CADÈS ou de CADÈS-BARNÉ (*Deutér.*, I, 2), localité que nous croyons devoir placer sur la limite nord-ouest du plateau appelé de nos jours Azazimeh, au sud d'Elousa (el-Koulasa) et à l'est du Dschébel-Moyleh. En effet, près des premières hauteurs du plan, avancé vers le nord-est du DSCHÉBEL-HAḶAL (el-Hélal), jaillit un ruisseau d'une eau excellente, qui, encore actuellement, porte dans la bouche du peuple le nom d'AIN-CADÈS (source de Cadès)[2]. Le récit sacré désigne comme campements distincts (*Nomb.*, XXXIII, 18-36) RETHMA, REMMON-PHARÈS, LEBNA, RESSA, TÉELATHA, SÉPHER, ARADA, MACELOTH, THAHATH, THARÉ, METCHA, HESMONA, MOSEROTH, BÉNÉ-JAACAM, GADGAD, JÉTÉBATHA, HÉJRONA et ASIONGABER. Le défaut d'indications topographiques précises ne permet plus de déterminer avec exactitude la plupart de ces campements; il faut en très-grande partie les chercher dans le vaste désert d'AZAZIMATH (Azazimeh). Il paraît vraisemblable que dans ce catalogue (*Nomb.*, XXXIII, 18 et suiv., comparez *Deutér.*, X, 6, 7), il n'y a en général de relatées que les marches et contre-marches en tous sens pendant l'espace de plusieurs années. Selon la supposition de Rabbi J. Schwarz (p. 169), RETHMA serait identique avec CADÈS-BARNÉ, et MOSEROTH se retrouverait dans le Wadi-Mouzera, de même que BÉNÉJAACAM aurait de l'analogie avec le Wadi-Anaka au sud du Wadi-Mouzera, tandis que GADGAD se reconnaî-

[1] K. Ritter, *Sinai-Halbinsel*, I, 251 et suiv.; 270.
[2] J. Rowland, *Letter*. App., 488 et suiv.

trait dans le Wadi-Goudhagid, à une journée de chemin au sud du Wadi-Anaka. Jétébatha pourrait peut-être se chercher dans le Wadi-Taibé situé sur le rivage occidental de la pointe septentrionale de la mer Rouge, et Hébrona désigner le lieu où les Hébreux passèrent du rivage occidental sur le rivage oriental.

De Cadès (Cadès-Barné), Moïse fit visiter le pays de Chanaan par des espions, et il en reçut des renseignements sur la fertilité du pays et sur la force de ses habitants (*Nomb.*, xiii, 1 et suiv.). Le défaut de courage des enfants d'Israël contraignit Moïse de renoncer au plan de tenter de ce côté la conquête du pays de Chanaan, et par suite le mit dans la nécessité de rétrograder vers le midi. Cette marche rétrograde s'exécuta, selon ce qui nous paraît le plus vraisemblable, de Cadès-Barné par le wadi voisin dans l'Araba, cette vallée plane qui s'étend de l'extrémité du bras oriental de la mer Rouge presque jusqu'à la mer Morte, dans une longueur d'à peu près quarante lieues, et dans une largeur de deux à quatre lieues, et est bornée à l'est par la contrée montagneuse d'Idumée; à l'ouest par le grand désert et Tih. On appelle Wadi-Araba l'enfoncement en forme de canal dans la chaîne de collines qui, à trois heures d'horloge au sud de la mer Morte, court a travers le Ghor. De là, l'Araba (la plaine du désert) se prolonge en montant constamment dans une longueur de vingt lieues et demie jusqu'à la hauteur el-Sath (c'est-à-dire le toit), point naturel de la division des eaux entre les torrents et les ruisseaux qui coulent vers le nord dans la mer Morte, et vers le sud dans la mer Rouge. La vallée enfoncée, longue de quinze lieues et demie depuis el-Sath jusqu'à Akaba, est appelée par les indigènes Wadi-Akaba[1]. Les enfants d'Israël, pendant leur pèlerinage de près de quarante ans (*Nomb.*, xxxiii, 35), demeurèrent, ce semble, assez longtemps dans les environs d'Asiongaber (§ 74).

[1] Cfr. Fallmerayer, *Das todte Meer* (*Abhandlung der Akademie der Wissenchaften*). Munich, 1853, p. 108.

§ 92. D'Asiongaber à Cadès (source de Misphat), et de là, en faisant le tour des montagnes de l'Idumée, jusqu'à Basan, au pays de Moab et aux bords du Jourdain.

En reprenant leur marche pour la seconde fois vers le nord, les Israélites se dirigèrent d'Asiongaber, à l'extrémité nord de la mer Rouge, en suivant l'Araba, vers Cadès (*Gen.*, xiv, 7; *Nomb.*, xx, 16). Ce Cadès est différent de Cadès-Babné. Pour le distinguer on le désigne sous le nom d'En-Misphat (source du jugement); il est situé à cinq lieues environ au sud de Pétra (§ 74), et est connu des pèlerins sous la dénomination d'En-al-Sedakah (source de la justice). Ce lieu, où les Israélites arrivèrent dans le cours de la quarantième année de leur migration, eut depuis de la célébrité, parce que Moïse, par l'ordre de Dieu, y frappa le rocher de sa verge et procura au peuple de l'eau en abondance (*Nomb.*, xx, 8 et suiv.). Les Iduméens ayant refusé le passage par leur pays (*Nomb.*, xx, 14 et suiv.), Moïse se vit contraint de rétrograder dans la direction du sud par l'Araba, afin de faire le tour du pays d'Edom. *Et ayant décampé de Cadès, ils vinrent à la montagne de Hor* (Nomb., xx, 22). Ce fut sur cette montagne qu'Aaron s'endormit dans une sainte mort, après avoir pu auparavant élever son fils Eléazar à la dignité de grand prêtre (*Nomb.*, xx, 25 et suiv.)[1].

Le mont Hor, qui, peu distant de Pétra (§ 74), le Wadi-Mousa actuel à une journée et demie de marche à l'extrémité sud de la mer Morte, s'élève dans une majestueuse solitude, est formé d'un grès bigarré de jaune-brun et de rouge. Le sommet de la montagne iduméenne, haut de 7,000 pieds, appelé jusqu'à nos jours Dschébel-Haroun (montagne d'Aaron), se partage, par une dépression de peu de profondeur, en deux pointes. Sur la pointe orientale est le tombeau d'Aaron. Tout près de cette

[1] D'après le *Deutéronome*, x, 6, le lieu où mourut et fut enseveli Aaron est appelé Mosera (מוֹסֵרָה, lieu de la correction). On peut supposer que Mosera et Hor ne marquent qu'un seul et même lieu. Le croquis du mont Hor dans J.-M. Bernatz, n° 13.

pointe se trouve un ravin, dans lequel des degrés bien conservés facilitent la montée ; plus loin sur la hauteur, on aperçoit d'anciennes constructions, des voûtes en forme d'arceaux et une espèce de chambre ou de citerne murée. Il doit y avoir eu dans l'ancien temps un couvent chrétien en cet endroit. Les mahométans, parmi lesquels Moïse et Aaron sont en grande vénération, ont érigé sur cette pointe de la montagne une petite mosquée carrée, qui, à ce qu'ils prétendent, renferme le tombeau d'Aaron.

En descendant par le côté du nord un certain nombre de degrés, on voit des portes de fer à deux battants, et derrière ces portes une pierre avec une inscription hébraïque. Des pèlerins juifs ont écrit leurs noms sur les murs avec du charbon. Du mont Hor, la vue du côté de l'ouest s'étend très-loin par-dessus le pays montagneux, situé en face des bords de l'Araba, dans le désert de Tih, et, du côté de l'est et du nord-est, l'œil plonge dans les vallées des montagnes de l'Idumée [1].

Or, ils partirent de la montagne de Hor par le chemin qui mène à la mer Rouge, pour faire le tour du pays d'Edom (Nomb., XXI, 4). Ce fut pendant cette retraite vers la mer Rouge que le Seigneur envoya parmi le peuple qui murmurait des SERPENTS DE FEU (ainsi nommés à cause de leur venin qui cause l'inflammation et la mort), en sorte qu'un grand nombre moururent de leurs morsures (*Nomb.*, XXI, 4-9). Suivant les observations de doctes voyageurs, il y a encore dans l'Araba, au sud du mont Hor, de gros serpents bigarrés, marqués de taches d'un rouge de feu et de raies sinueuses, qui, à cause de leurs morsures venimeuses, sont très-redoutés des Bédouins [2]. Le Wadi-Araba, vallée profonde entre la mer Rouge et la mer Morte, entre les montagnes de Séir et celles des Amorrhéens, devait être un lieu remarquable du voyage des Hébreux, et servir à épurer les dispositions, sous plusieurs rapports défectueuses, du peuple d'Israël (*Nomb.*, XIV, 25 et suiv.). Les Israélites étant arrivés du mont Hor, par le Wadi-el-Araba, dans le voisinage d'ASIONGABER,

[1] *Gelehrte Anzeigen der k. bayer. Akademie der Wissensch.*, VI, 77 et suiv.; et Laborde, *Voyage*, p. 54 et suiv.

[2] H. Schubert, *Reise*, II, 406.

l'Akaba de nos jours, prirent leur route par la vallée Gétoum (Ithim), pour faire le tour des montagnes de l'Idumée (de Séir), et continuèrent leur marche dans la direction de la voie actuelle que suivent les pèlerins de Damas à la Mecque. Ils cherchaient à pénétrer dans le pays de Chanaan du côté du levant (de l'Arabie-Déserte). Parmi les lieux de campement qu'il n'est possible de déterminer qu'approximativement, ceux qui sont désignés dans les *Nombres* (XXXIII, 41 et suiv.), sont : SALMONA, peut-être le MAAN (Alam-Maan) de nos jours, le PHOUNON[1] du temps de saint Jérôme, petite localité entre Pétra et Zoara ; OBOTH, un peu au sud-est de Bosra, actuellement Besseyra ; YEABARIM, sur la frontière des Moabites; DIBONGAD, vers le côté oriental du mont Abarim. Le torrent de ZARED, près duquel Israël campa (*Nomb.*, XXI, 12; *Deutér.*, II, 14 et suiv.), est, selon l'opinion commune, l'EL-ASA de nos jours, qui a son embouchure à l'extrémité méridionale de la mer Morte, Après avoir passé l'ARNON (actuellement le Moudscheb), torrent qui formait la limite entre le territoire des Moabites et celui des Amorrhéens (*Nomb.*, XXI, 13; *Jug.*, VI, 18), Moïse fit partir du désert de CADEMOTH des envoyés auprès de Séhon, roi des Amorrhéens, pour lui demander le libre passage par son royaume. Séhon s'étant, au contraire, avancé les armes à la main contre les Israélites, *ils le frappèrent à la tête,* près de ZARA, et se tournèrent ensuite, en poussant plus loin leurs conquêtes vers l'occident, du côté de PHASGA, c'est-à-dire du plateau montagneux, sur le côté oriental de la mer Morte, et des plaines de MOAB[2].

Ayant ensuite tourné d'un autre côté, et étant montés par le chemin de Basan, Og, roi de Basan, vint au devant d'eux avec tout son peuple pour les combattre à Edraï. Et le Seigneur dit à Moïse : Ne le crains point, parce que je l'ai livré entre tes

[1] *Onomast. s. v. Fenon.* La position de Phounon, où durant la persécution de Dioclétien, en l'an 300, beaucoup de fidèles furent condamnés aux travaux des mines, et où aux cinquième et sixième siècles se trouvait un siége épiscopal (Eusèbe, *De martyrib. Palæst.*, I, VII, et Le Quien, *Oriens christ.*, III, 747), n'a pu être jusqu'ici déterminée.

[2] Comp. *Nomb.*, XXI, 13 et suiv.; *Deutér.*, II, 24 et suiv.

mains avec tout son peuple et son pays ; et tu le traiteras comme tu as traité Séhon, roi des Amorrhéens, qui habitait à Hésébon. Ils taillèrent donc en pièces ce roi avec ses enfants et tout son peuple jusqu'à l'anéantissement, et ils se rendirent maîtres de son pays (Nomb., XXI, 33). Le souvenir de ces heureux combats fut éternisé par les chants de victoire d'Israël (*Nomb.*, XXI, 14-18, 27-30). D'Edraï les Israélites remontèrent du côté du sud vers les plaines de Moab, en face de Jéricho, où Balaam devait prononcer ses malédictions (*Nomb.*, XXII, et suiv.). Oubliant la bonté et la sainteté du Dieu éternel et juste, Israël, pendant son séjour à SETTIM, pécha de la manière la plus honteuse avec les filles de Moab (*Nomb.*, XXV, 1 et suiv.). Ce fut également dans les plaines de MOAB (§ 75) que Moïse exhorta le peuple avec un zèle enflammé à la fidèle observation de la loi du Seigneur, qu'il prit les précautions nécessaires pour la conquête et le partage futurs de la terre de Chanaan, qu'il déposa sa dignité de conducteur du peuple entre les mains du valeureux Josué, et qu'il bénit encore une fois avant sa mort le peuple tout entier[1].

Moïse monta donc de la plaine de Moab sur la montagne de Nébo, au haut du Phasga, vis-à-vis de Jéricho ; et le Seigneur lui fit voir de là tout le pays. Et Moïse, serviteur du Seigneur, mourut ainsi en ce même lieu, dans le pays de Moab, par le commandement du Seigneur, qui l'ensevelit dans la vallée du pays de Moab, vis-à-vis de Phogor ; et nul homme jusqu'aujourd'hui n'a connu le lieu où il a été enseveli (Deutér., XXXIV, 1, 5, 6). Après la mort de leur illustre chef et grand législateur, les enfants d'Israël passèrent le Jourdain, et, sous la conduite de Josué, s'emparèrent de Jéricho (*Jos.*, III, 1 ; VI, 1 et suiv.).

Pourquoi, demandera-t-on, les Israélites furent-ils près de quarante ans errants dans le désert, tandis qu'en quelque mois et même en moins de temps encore, ils auraient pu aller d'Egypte dans le pays de Chanaan? L'Arabie-Pétrée (§ 83) devait, dans le plan divin, être une école de discipline et d'épuration pour Israël,

[1] Qu'on lise là-dessus *Deutér.*, IV, 1 et suiv.; VI, 1 et suiv.; XI, 1 et suiv.; XXX, 1-33.

qui abandonnait si aisément la source éternelle du salut. *Tous les hommes qui ont vu l'éclat de ma majesté, et les miracles que j'ai faits en Egypte et dans le désert, et qui m'ont déjà tenté dix fois différentes, et n'ont point obéi à ma voix, ne verront point la terre que j'ai promise à leurs pères avec serment. Vous recevrez pendant quarante ans la peine de vos iniquités, et vous saurez quelle est ma vengeance* (Nomb., XIV, 22, 23, 34). L'ancienne génération toute entière devait périr, et faire place à une génération nouvelle plus ferme dans la foi, qui fût capable de conquérir la terre promise et d'y fonder un état social et durable.

Durant leur voyage si digne d'attention, pendant quarante années, les Israélites habitèrent tous ensemble dans un camp spacieux comme dans une ville; ils se construisaient des huttes de feuillage et des tentes couvertes; ils allaient à leurs affaires, s'adonnant, dans les endroits qui y étaient appropriés, à l'éducation du bétail et à l'agriculture, et sur les deux golfes de la mer Rouge, vacant spécialement à la pêche (*Nomb.,* XI, 22), sorte d'occupation dont vivent encore de nos jours les pêcheurs des bords du golfe Elanitique, qui portent leurs denrées desséchées et salées au couvent du Sinaï, à Tor et au Caire[1]. On creusait dans le sable pour y chercher des sources, on établissait des citernes, et on changeait de position et de campement toutes les fois que les circonstances extérieures l'exigeaient. En diverses contrées et en différents temps, les ressources qu'offrait naturellement le désert dans ses vallées et ailleurs furent insuffisantes; et pour l'entretien d'une si grande multitude d'hommes, un secours extraordinaire et divin fut souvent et sous plusieurs rapports nécessaire. Ce fut pour satisfaire à ce besoin que la manne tomba du ciel (*Exode,* XVI, 14), que des cailles furent envoyées et que l'eau coula des rochers (*Exode,* XVII, 1 et suiv.; *Nomb.,* XX). C'était l'Eternel qui conduisait et qui nourrissait avec un soin paternel le peuple élu, qui fixait ses droits, lui donnait ses lois, ses institutions, ses promesses, et qui, à mesure que le

[1] K. Ritter, *Sinai-Halbinsel,* I, 327.

peuple s'augmentait, lui fournissait la nourriture de chaque jour[1]. C'est surtout dans la conduite merveilleuse de la Providence à l'égard d'Israël que se présente à l'esprit l'oracle divin : *Mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes voies ne sont pas vos voies. Car autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont élevées au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées. Et comme la pluie et la neige descendent du ciel, et n'y retournent plus, mais qu'elles abreuvent la terre, la rendent féconde et la font germer, et qu'elles donnent la semence pour semer, et le pain pour s'en nourrir; ainsi en est-il de ma parole qui sort de ma bouche : elle ne retournera point à moi sans fruit, mais elle fera tout ce que je veux, et elle produira l'effet pour lequel je l'ai envoyée* (Is., LV, 8 et suiv.).

Les pèlerins chrétiens et les savants voyageurs ont jusqu'ici pris différentes routes pour se rendre du Sinaï dans la terre promise. Quelques-uns ont choisi la route du couchant le long du Wadi-es-Arisch, par Gaza et Ascalon ; d'autres sont allés du Sinaï à Gaza par le milieu du désert, ou ont fait choix de la route sur le plateau de Tih, allant à Hébron par Bersabée; il en est enfin qui ont préféré la route du levant par el-Araba, et el-Ghor, en suivant le Wadi-Mousa jusqu'à l'extrémité méridionale de la mer Morte[2].

[1] Cfr. Dr Hug, dans *Freiburger Zeitschrift,* IV, 134 et suiv. — Haneberg, *Geschichte der biblischen Offenbarung,* p. 77 et suiv.

[2] Cfr. K. Ritter, *loc. cit.,* I, 830 et suiv.

QUATRIÈME SECTION.

GÉOGRAPHIE DU PAYS DE CHANAAN OU DE LA PALESTINE.

PREMIÈRE DIVISION.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

§ 93. Nom du pays de Chanaan ou de la Palestine.

Pour des chrétiens, le pays le plus important dont il soit fait mention dans les Livres saints, est le pays de Chanaan ou la Palestine. C'est là qu'habitèrent pendant une longue suite de siècles les Israélites, ce peuple remarquable, qui se distingue parmi les autres peuples de l'antiquité, moins par l'éclat des actions guerrières et par l'importance des entreprises commerciales, que par sa religion, sa constitution théocratique, ses usages et ses mœurs[1]. C'est là que s'accomplirent les évènements les plus grands et qui seront à jamais les plus dignes de mémoire ; c'est là enfin qu'il faut aller chercher le berceau et l'origine de la religion du Christ, source de toutes bénédictions. En quelque lieu que battent les cœurs chrétiens de toutes les contrées de la terre, le pays des révélations, si riche en grâces, sera toujours considéré comme le plus fécond en souvenirs ; et les impressions du jeune âge, qui se rattachent aux noms de NAZARETH, de BETHLÉEM, de JÉRUSALEM, et à beaucoup d'autres, vivent encore ineffaçables dans le cœur des vieillards. Le peuple juif lui-même, dispersé à tous les vents, conserve toujours, avec le double sentiment de la joie et de la tristesse, le souvenir de la

[1] Comp. *Antiq. domestiq. des Hébreux.*

terre des patriarches, du temple bâti sur le Moria, des travaux des prophètes et de l'histoire des dominateurs d'Israël. Combien d'entre ce peuple qui se rendent encore chaque année au pays de leurs pères, afin d'y trouver au moins, après les vicissitudes multiples de la vie, un lieu paisible pour leur tombeau. Il n'est pas jusqu'aux enfants de l'Islam, les maîtres actuels de l'Arabie et de la Turquie, qui ne considèrent la Palestine comme le pays le plus saint de la terre, après la patrie de Mahomet, leur prophète. Ce pays, unique dans son genre, est cité sous différents noms ; il est appelé :

CHANAAN (כְּנַעַן, Septante Χαναάν), parce que les Chananéens, descendants de CHANAAN, quatrième fils de Cham (§ 15), y habitèrent originairement. L'Eternel avait promis aux patriarches Abraham, Isaac et Jacob, et à leur postérité, de leur donner le pays de CHANAAN. *J'ai fait,* avait-il dit, *alliance avec eux* (les Israélites), *en leur promettant de leur donner la terre de Chanaan, la terre de leur pèlerinage, où ils furent étrangers* [1]. La terre de CHANAAN comprenait du reste principalement le pays entre le Jourdain et la mer Méditerranée, c'est-à-dire le pays à l'ouest du Jourdain [2] ; mais il embrassait aussi la côte maritime depuis Tyr et Sidon (*Is.*, XXIII, 11), qui reçut plus tard des Grecs et des Romains le nom de PHÉNICIE. Et ceci explique pourquoi le nom de CHANAAN se rencontre sur les monnaies phéniciennes, et comment il fut connu même des Carthaginois (Pœni) [3].

L'apôtre saint Paul (*Hébr.*, XI, 9) l'appelle la TERRE DE PROMISSION (ἡ γῆ τῆς ἐπαγγελίας), ou la TERRE PROMISE, parce que Dieu l'avait solennellement promise à Abraham et à ses descendants pour être leur possession et leur partage, en ces termes : *Je vous donnerai, à vous et à votre race, la terre où vous demeurez maintenant comme étranger, tout le pays de Chanaan, afin que vos descendants le possèdent pour jamais, et je serai leur Dieu* [4].

[1] *Exode,* VI, 4 ; comp. *Lévit.*, XXV, 38 ; *Ps.* CIV, 11.
[2] Comp. *Gen.*, XIII, 9 et suiv. ; *Nomb.*, XXXIII, 51 ; *Deutér.*, XI, 30 ; *Jos.*, XXII, 11.
[3] Eckhel, *Doctr. num.*, IV, 409.
[4] *Gen.*, XVII, 8 ; comp. *Gen.*, XII, 7 ; XIII, 14 et suiv. ; XXIV, 7 ; XXVI, 3 et suiv. ; *Exode,* XXXIII, 1 ; *Nomb.*, XIV, 16 ; XXXII, 11 ; *Act.*, VII, 5.

Il est appelé la terre des Hébreux (ארץ העברים) par rapport à Héber ou Eber, qui fut un descendant de Sem et le premier père des Hébreux; Abraham descendait de lui au septième degré [1]. C'est en ce sens que Joseph disait à l'échanson de Pharaon : *J'ai été enlevé par fraude du pays des Hébreux* [2].

Il reçut le nom de PAYS ou de TERRE d'Israël (ארץ ישראל), parce qu'il fut possédé par les descendants de Jacob, qui portait le vénérable surnom d'Israël, c'est-à-dire lutteur contre Dieu [3]. On rencontre cette dénomination tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament (*Jug.*, XIX, 29; *Ezéch.*, VII, 2; *Matth.*, II, 20 et suiv.); mais il est à remarquer que depuis l'époque de la séparation, Israël désignait spécialement le royaume des dix tribus, par opposition au royaume de Juda (*Ezéch.*, XXVII, 17).

La dénomination de JUDA, Judée (יהודה, Ἰουδαία), se tire de JUDA, quatrième fils de Jacob. JUDA comprit d'abord le territoire de la tribu de Juda; mais au temps des rois, il comprenait aussi le partage de Benjamin. Depuis la captivité de Babylone, on prit JUDA (la Judée) dans un sens plus étendu, et l'on désigna sous ce nom la Palestine méridionale de ce côté du Jourdain (*Matth.*, II, 1; *Luc*, II, 4; *Jean*, III, 22), et même tout le pays possédé autrefois par les douze tribus d'Israël, parce que, suivant la prophétie de Jacob, Juda devait obtenir la domination sur les autres tribus [4]. Le mot de JUDÉE est également employé dans cette acception étendue chez les écrivains grecs et romains [5].

[1] *Gen.*, X, 24; XI, 14-27.

[2] *Gen.*, XL, 15. — Quelques exégètes, ayant égard à la signification étymologique du nom עבר, qui peut signifier aussi « Pays de l'autre côté, » ont entendu par עברים en général les IMMIGRANTS du pays de l'autre côté (de la Mésopotamie), et ont traduit Ἑβραῖοι par Περατικοί (gens de l'autre bord). Josèphe, *Antiq.*, XIV, X, 22.

[3] *Gen.*, XXXII, 24 et suiv.; XXXV, 9 et suiv. — Quelques anciens interprètes ont cru que le nom d'Israël venait de אל איש ראה, c'est-à-dire l'HOMME VOYANT DIEU (Chrysost., *Hom.* LVIII *in Genes.* — Aug., *De civit. Dei*, I, XVI, c. XXXIX).

[4] *Gen.*, XLIX, 8; comp. *Jug.*, I, 2; XX, 18; *Paralip.*, VI, 2. — Eusèbe, *Demonstr. evang.*, lib. VIII.

[5] Les monnaies que les Romains firent frapper postérieurement à la conquête du pays des Hébreux, portent l'inscription : JUDÆA CAPTA.

Sous le nom de PHILISTÆA (פְּלֶשֶׁת, pays des Philistins, c'est-à-dire des immigrants), ou de PALESTINE (Παλαιστίνη), on désignait surtout la partie méridionale du pays de Chanaan, c'est-à-dire le pays étroit des côtes qui s'étend depuis Accaron jusqu'à la frontière d'Egypte, où habitaient les Philistins (*Gen.*, x, 14; *Exode*, xv, 14; *Is.*, xiv, 28); mais plus tard on entendit par PALESTINE *(Philistæa)* tout le pays des douze tribus [1], et c'est cette dénomination qui, depuis les croisades jusqu'à nos jours, a été le plus usitée.

On lui donnait le nom de TERRE DE JÉHOVA (אֶרֶץ יְהוָֹה), parce qu'il devait être considéré comme la possession propre de Jéhova, selon l'oracle divin : *La terre ne se vendra point à perpétuité, parce qu'elle est à moi, et que vous y êtes comme des étrangers à qui je la loue* [2].

Les Juifs appelaient encore leur pays la TERRE-SAINTE (אַדְמַת הַקֹּדֶשׁ), et cela sans doute par rapport à la théocratie de leur gouvernement et au temple de Jéhova (*Zach.*, ii, 12; II *Mach.*, i, 7). Nous autres, chrétiens, les motifs pour lesquels nous lui donnons le nom de TERRE-SAINTE, sont que c'est sur cette terre qu'est né le FILS DE DIEU, Sauveur du monde, que c'est là qu'il a passé, avec la plénitude des grâces d'en haut, le temps de sa vie mortelle; que c'est là que coulèrent leurs jours et jouirent de la présence bénie du FILS UNIQUE DE DIEU la divine Vierge, mère du Seigneur, ses apôtres, ses disciples, de même que les premiers témoins qui scellèrent de leur sang la vérité de l'Evangile [3].

On trouve dans les classiques des langues anciennes les noms de SYRIE DE PALESTINE (*Syria Palæstinæ*) et de SYRIE (*Syria*). La

[1] Παλαιστίνη ἥτις καὶ Ἰουδαία καλεῖται. Ptolém., V, xvi.— Josèphe, *Antiq.*, IX, xiii, 3, appelle aussi les Philistins Παλαιστίνους, et saint Jérôme fait sur Isaïe, xiv 29, cette remarque : « PHILISTÆOS Palestinos significat. »

[2] *Lévit.*, xxv, 23; comp. *Ps.* lxxxiv, 2; *Is.*, viii, 8; *Osée*, ix, 3; *Jér.*, ii, 7; xvi, 18; *Matth.*, xi, 25.

[3] Quam terram merito sanctam diximus, in qua non est etiam passus pedis, quem non illustraverit et sanctificaverit vel corpus, vel umbra Salvatoris, vel gloriosa præsentia sanctæ Dei Genitricis, vel amplectendus apostolorum commeatus, vel martyrum sanguis effusus. (Le pape Urbain II au concile de Clermont.)

raison en est que les Romains, l'an 6 après Jésus-Christ, réunirent le pays de JUDÉE, et plus tard (33 ans après J.-C.) les territoires de la BATANÉE, de la GAULONITE et de la TRACONITE, à la province limitrophe de SYRIE[1].

Lors donc qu'il est dit dans l'Evangile (*Matth.*, IV, 4) *que sa réputation* (de Jésus) *se répandit dans toute la Syrie*, il faut entendre cela aussi bien des parties du territoire de la Palestine qui touchaient à la Syrie, que des pays compris dans la Syrie même (comp. *Marc*, I, 26). On voit par là comment il a pu se faire que les anciens aient donné à la SYRIE tantôt plus, tantôt moins d'étendue (§ 37 et § 48).

Le nom d'IDUMÉE (Ἰδουμαία), sous lequel il faut entendre principalement le pays des Edomites, entre la Judée méridionale, l'Arabie et l'Egypte, était aussi employé à l'époque romaine comme synonime de JUDÉE[2].

Les mahométans de nos jours donnent à la Terre-Sainte le nom de FALESTIN (Falastin), ce qui rappelle l'ancien nom PHILISTÆA (*Palæstina*). Toutefois, par suite de la division politique actuelle, c'est la dénomination de SYRIE qui a en général prévalu.

§ 94. Position et limites de la Palestine.

La Palestine, située dans l'Asie antérieure, le long du rivage oriental de la mer Méditerranée (de la grande mer de derrière, de la mer des Philistins)[3], s'étend à peu près depuis le 31° jusqu'au 33° 1/2 de latitude septentrionale. La Providence divine permit que le peuple élu d'Israël, bien qu'environné des plus grands peuples civilisés de l'ancien monde, des Babyloniens, des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Egyptiens et des Phéniciens, en fut cependant séparé par la nature et la configuration de la Palestine. Le territoire de la Palestine, sillonné de vallées qui rentrent dans son propre centre et sont très-favorables à la culture en terrasses, devait déterminer la direction de la vie du

[1] Hérode, II, 106, 157. — Tibull., *Eleg.*, I, VIII, 18.
[2] Aelian, *De hist. animal.*, lib. VI, cap. XVII. — Martial, lib. X, *Epigr.* L,
[3] *Exode*, XXIII, 32; *Nomb.*, XXXIV, 6 et suiv.; *Deutér.*, XII, 24.

peuple plutôt vers l'intérieur que du côté de l'extérieur, et par là lui était donnée la possibilité de conserver la foi au seul vrai Dieu, d'arriver, à la faveur de cette foi, à l'indépendance religieuse, et enfin dans la plénitude des temps de répandre la connaissance du Sauveur du monde parmi tous les peuples de la terre. Placée presque au centre de l'ancien monde, la Palestine était entièrement dans les conditions voulues pour devenir, à l'égard des peuples de l'Asie, le flambeau de la foi, pour se mettre par la mer Méditerranée en relation avec l'Europe, et par Suez avec l'Egypte et le reste de l'Afrique, et pour faire briller dans la plénitude des jours, la lumière de l'Evangile sur toute la terre, et faire retentir la parole du salut jusqu'aux extrémités de l'univers [1].

Les Livres saints déterminent diversement, à différentes époques, les limites de la Palestine, et ils ne le font souvent qu'en traits généraux, car les prophéties ne présentent en général la possession du pays qu'en perspective. La plus ancienne délimitation porte : *Les limites de Chanaan furent depuis Sidon en allant par Gérara jusqu'à Gaza, puis jusqu'à ce qu'on entre dans Sodome et dans Gomorrhe, dans Adama et Séboïm jusqu'à Lésa* (Lasa) (Gen., x, 19). La limite occidentale du pays dont les Israélites devaient plus tard faire la conquête, s'étendait ainsi du côté de l'occident, le long de la côte de la mer Méditerranée, depuis Sidon jusqu'à Gaza, et la limite du côté du midi, depuis Gaza jusqu'à l'endroit où se forma plus tard la mer Morte. Il faut, du reste, distinguer le pays de Chanaan à l'ouest du Jourdain, et le pays de Chanaan à l'est du même fleuve.

Du côté du nord, la limite du pays à l'ouest du Jourdain, allait depuis la mer Méditerranée (près de Sidon) vers les hauts flancs du Liban (peut-être vers le Dschébel-Nouria d'aujourd'hui), et, en passant par Emath (§ 44), jusqu'au bourg d'Enan, c'est-à-dire dans la contrée de Damas (*Nomb.,* xxxiv, 7-9). La limite au levant courait depuis Enan (depuis la contrée de Damas) jusqu'au

[1] Comp. *Ezéch.*, v, 5; *Ps.* LXXIII, 12; *Rom.*, x, 18. — Saint Jérôme fait sur Ezéchiel, v, 5, cette remarque : « In medio gentium posita est (Jerusalem), ut qui notus erat in Judæa Deus, et in Israel magnum nomen ejus, omnes in circuitu nationes illius sequerentur exempla. »

lac de Génézareth, et de là, le long du Jourdain, jusqu'à l'extrémité méridionale de la mer Morte (*Nomb.*, XXXIV, 10-12). Au midi, la limite, d'après *Nomb.*, XXXIV, 3-5; *Jos.*, XV, 1-4, devait se diriger de la pointe méridionale de la mer Morte vers l'occident, jusqu'au TORRENT D'EGYPTE, qui se jette dans la mer Méditerranée, près de RHINOCORURE, actuellement EL-ARISCH (*Nomb.*, XXXIV, 6.) Les limites au nord et au midi du pays à l'ouest du Jourdain, étaient simplement désignées par les villes de DAN et de BERSABÉE, dont la première était située au pied de l'Antiliban, et la seconde tout-à-fait au sud, dans la tribu de Juda (*Jug.*, XX, 1).

Le pays à l'est du Jourdain, où étaient les territoires des tribus de Ruben, de Gad et de la demi-tribu de Manassé, était borné au nord par l'Hermon (§ 38), à l'est par Seleha avec prolongement (du côté du sud) vers Aroer, au sud par le torrent d'Arnon, et à l'ouest par le Jourdain, depuis les sources du fleuve jusqu'au point où l'Arnon se jette dans la mer Morte [1]. Les possessions effectives d'Israël demeurèrent, il est vrai, beaucoup plus restreintes qu'il n'est marqué dans les prophéties (*Nomb.*, XXXIV, 2 et suiv.; *Ezéch.*, XLVII, 15 et suiv.), mais la raison en est que le peuple ne se conforma pas avec fidélité à la volonté de l'Eternel. Pour ce qui concerne la fixation des limites du territoire de chaque tribu, le livre de Josué (ch. XIII et suiv.) fournit les indications particulièrement nécessaires.

Ce fut sous David et Salomon que les frontières du pays atteignirent leur plus grande extension. David fit en particulier la conquête de Damas et de la contrée environnante (II *Rois*, VIII, 6), et Salomon réduisit sous sa puissance le pays en deçà de l'Euphrate. C'est ce que nous lisons dans son histoire : *Il* (Salomon) *dominait sur tous les pays qui étaient en deçà du fleuve* (de l'Euphrate), *depuis Thaphsa jusqu'à Gaza, et tous les rois de ces provinces lui étaient assujétis. Le roi Salomon équipa aussi une flotte à Asiongaber, qui est près d'Elath, sur le rivage de la mer Rouge* [2]. Ce que l'Eternel avait promis à Abraham :

[1] Comp. *Deutér.*, III, 8, 10; IV, 48; *Jos.*, XII, 5.
[2] III Rois, IV, 24; IX, 26. — Comp. § 74 et § 131.

Je donnerai ce pays à votre race depuis le fleuve d'Egypte jusqu'au grand fleuve d'Euphrate (Gen., xv, 18); et ce que plus tard, il avait dans sa bonté infinie répété aux descendants d'Israël : *Les limites que je vous marquerai seront depuis la mer Rouge jusqu'à la mer des Philistins* (jusqu'à la mer Méditerranée), *et depuis le désert jusqu'au fleuve* (depuis le désert, près de la mer Rouge, jusqu'à l'Euphrate), *je livrerai les habitants de cette terre entre vos mains* (Exode, xxiii, 31); tout cela, disons-nous, s'accomplit excellemment sous le règne de Salomon.

Durant l'époque qui suivit la captivité, sous Esdras et Néhémie, la limite du nord ne se prolongeait pas au delà de Panéas (Banias), tandis que la limite du sud s'étendait jusqu'à Cadès-Barné. La tradition s'est conservée parmi les Juifs de Hasbéya, au nord de Banias, que le fleuve Hasbéya, appelé aussi Kéroni, forme la ligne frontière de la Palestine, ce qui est cause qu'ils enterrent leurs morts de l'autre côté du fleuve, dans le village d'Abel-al-Kéroun, afin qu'ils reposent dans la Terre-Sainte [1].

A l'époque de la domination romaine, la Palestine touchait au nord et au nord-ouest à la Syrie et à la Phénicie, à l'est aux déserts de Syrie et d'Arabie, au sud à l'Arabie-Pétrée et à l'Egypte, à l'ouest à la mer Méditerranée [2].

L'étendue superficielle de la Palestine était relativement petite; les changements survenus dans les limites aux différentes époques, font qu'on ne peut la déterminer qu'approximativement. On peut admettre que son étendue du nord au sud était de 31 milles allemands, de l'est à l'ouest de 20 milles, et que, terme moyen, elle pouvait avoir 15 milles de largeur. Sa surface, dans toute son extension, peut être évaluée à 463 milles carrés, ou quelque chose de plus; par où l'on voit que la Palestine équivalait à peu près au tiers de la Bavière (*a*). Sous l'expression

[1] Jos. Schwarz, *loc. cit.*, p. 13, 40.

[2] Tacite (*Hist.*, V, vi) indique les limites de la Judée de cette manière : « Terra finesque, qua ad orientem vergunt, Arabia terminantur, a meridie Ægyptus objacet, ab occasu Phœnices et mare, septentrionem a latere Syriæ longe prospectant. »

(*a*) Et à trois bons départements de France. (*Trad.*)

depuis Dan jusqu'à Bersabée, l'Ecriture désigne tout le pays de Judée [1].

D'après la division politique actuellement reçue, la Palestine est comprise dans la Syrie, contrée à laquelle appartiennent les quatre pachaliks de SAINT-JEAN-D'ACRE, de DAMAS, d'ALEP et de TÉRABLE.

§ 95. Les montagnes de Palestine.

La Palestine est en général un pays montagneux, que la Bible met également en relief par opposition à l'Egypte en ces termes : *La terre* (de Chanaan) *dont vous* (Israël) *allez entrer en possession, n'est pas comme la terre d'Egypte d'où vous êtes sortis, où, après qu'on a jeté la semence, ont fait venir l'eau pour l'arroser comme des jardins; mais c'est une terre de montagnes et de vallées en plaines, qui attend la pluie du ciel* (Exode, x, 11).

Il est dit en outre dans le sublime cantique de Moïse : *Vous les introduirez et vous les établirez sur la montagne de votre héritage, sur cette demeure très-ferme que vous vous êtes préparée vous-même, ô Seigneur* [2]. Dans la prophétie relative à la délivrance du peuple d'Israël de la captivité de Babylone par l'intervention immédiate de Dieu, il est également fait mention des montagnes de Palestine : *Et je* (Jéhova) *les retirerai d'entre les peuples, et je les rassemblerai de divers pays, et je les ferai revenir dans leur terre, et je les ferai paître sur les montagnes d'Israël* (Ezéch., XXXIV, 13).

Les montagnes et les hauteurs de la Palestine sont des prolongements et des ramifications du LIBAN (§ 38 et § 50), dont la masse principale a ses racines dans le sol de la Syrie. Des deux côtés du Jourdain courent, à partir du LIBAN, deux chaînes de montagnes du nord au sud, et elles se prolongent jusque dans l'intérieur de

[1] I *Rois,* III, 20; II *Rois,* III, 10. — Saint Jérôme évalue la distance depuis Dan, au nord, jusqu'à Bersabée, au midi, à 160 milles romains (= 32 milles allemands), et il dit entre autres choses : « Pudet dicere latitudinem terræ repromissionis, ne ethnicis occasionem blasphemandi dedisse videamur » (*Epist.* CXXIX *ad Dardanum*).

[2] *Exode*, XV, 17; comp. *Deutér.*, III, 25; III *Rois*, XX, 23.

l'Arabie-Pétrée. Les deux suites de montagnes entre lesquelles s'étend la vallée du Jourdain se ramifient en une foule de branches adjacentes, qui quelquefois sont interrompues par de vastes plaines et des vallées spacieuses. C'est sur le côté occidental du Jourdain que se continue la ligne générale de la division des eaux, sur le dos de la chaîne montagneuse de Syrie. Toute la contrée, qui est comme le large dos d'un pays plat, élevé et inégal, est coupée en divers sens par des vallées profondes et raboteuses. Ces vallées descendent du côté de l'orient avec une pente rapide vers le Jourdain ; du côté du couchant, au contraire, elles s'abaissent en terrasses vers la mer Méditerranée. La grande route de Jérusalem à Sichem et plus loin jusqu'au Thabor, près du lac de Génézareth, suit partout à proximité cette ligne de la division des eaux. L'espèce de roche qui domine dans le pays de l'ouest est le calcaire de la formation jurassique, incrusté çà et là de bancs de craie ; à l'est du Jourdain, le basalte se rencontre en masses énormes et sur une grande étendue. Dans la Judée, la plupart des montagnes s'arrondissent en forme conique à leur sommet ; dans la Samarie, au contraire, elles forment des plateaux oblongs. Il se trouve partout le pays des cavernes et des grottes, qui, formées en partie par la nature, en partie par l'art, servaient dès les temps les plus anciens de lieux de refuge (*Jug.*, VI, 2 ; I *Rois.*, XIII, 6 ; XXII, 1 ; III *Rois.*, XVIII)[1].

§ 96. Montagnes de Nephthali et du Carmel.

La montagne de NEPHTHALI, sur laquelle était située Cadès, ville de refuge (*Jos.*, XX, 7), est une ramification de l'Antiliban, au sud, et porte aujourd'hui le nom de DSCHÉBEL-SAFED. Elle se prolonge dans toute la longueur de l'ancien territoire de la tribu de Nephthali ; et à partir de la hauteur de Safed, plusieurs suites de montagnes non moins élevées vont, dans la direction du sud, vers le Thabor et dans la contrée de Nazareth. Le mont ASAMON, où

[1] Comp. Mislin, IV, VI et suiv. — Schubert, *Voyag.*, III, 108 et suiv. — Sur la vaste caverne de CHAREITUN, près de Thécua, voyez § 165.

les Juifs, révoltés sous Vespasien, se réfugièrent[1], est, selon toute vraisemblance, le même que le DSCHÉBEL-DSCHERMAK (Dschébel-Zaboud) de nos jours, la montagne la plus élevée du nord de la Galilée à 1 mille 1/2 à l'ouest du Safed. De ce massif central de montagnes partent, dans toutes les directions, des ramifications, où les torrents et ruisseaux qui prennent naissance sur leur penchant du côté du midi, versent leurs eaux les uns dans le lac de Génézareth, les autres dans la mer Méditerranée.

Parmi les montagnes du pays de Chanaan à l'ouest du Jourdain, nous signalerons encore le CARMEL (כַּרְמֶל, c'est-à-dire le champ fertile), formé d'une suite de montagnes et de collines, et situé au sud du golfe d'ACCHO (Ptolémaïs, actuellement Saint-Jean-d'Acre). Le Carmel se rattache, du côté de l'est, à la première chaîne des collines de la Galilée, et par cet anneau au Liban, et s'avance dans la mer, près de l'embouchure du torrent de Cison (Nahr-el-Moukatta). Cette, montagne qui, à cause du couvent d'Elie, est ordinairement désignée sous le nom de DSCHÉBEL-MAR-ELIAS, s'étend à 10 milles 1/2 vers le sud; elle a au nord 2 milles 1/2 de largeur, 5 milles au midi, et est formée d'un calcaire dur. Elle a néanmoins dans son pourtour de 8 à 10 milles des espaces de terrains fertiles; à ses pieds croissent le laurier et l'olivier, et sur ses hauteurs, en beaucoup d'endroits, le pin et le chêne. Les hyacinthes, les narcisses et d'autres fleurs y viennent sans culture, et une multitude de torrents d'une eau limpide comme le cristal se précipitent entre des rives couvertes d'épaisses broussailles vers le Cison. La beauté du CARMEL fournit aux prophètes (*Is.*, XXXV, 2; *Jér.*, L, 19) des figures de la gloire future de l'Eglise du Christ, et dans le Cantique des cantiques (VII, 5) la tête de l'Epouse est comparée à son sommet majestueux[2].

Le mont CARMEL, avec sa couronne de forêts, est coupé en divers sens de ravins grands et petits; il offre en outre, spécialement du côté de l'ouest, de nombreuses cavernes et grottes creusées dans les rochers, dont les crevasses et les pointes sans

[1] Josèphe, *Bell. jud.*, II, VIII, 11.

[2] Croquis du Carmel dans Bernatz (n° 32), et dans Edm. Wœrndle d'Adelsfried, n° 10.

nombre excitent dans le voyageur un sentiment d'admiration et d'effroi. Divers proscrits trouvèrent, dès les temps anciens, dans ces cavernes et grottes, dont le nombre est évalué à deux mille, un lieu de refuge et de sûreté (*Amos*, IX, 3). Les prophètes Elie et Elisée en particulier, ces hommes de Dieu si puissants en œuvres, se tenaient souvent sur le mont CARMEL (III *Rois*, XVIII, 17 et suiv.; IV *Rois*, II, 25). Ce fut là que les prêtres de l'idole de Baal bâtirent un autel et se rassemblèrent, et qu'Elie dit devant le peuple : *Jusqu'à quand irez-vous en boitant des deux côtés? Si le Seigneur est Dieu, suivez-le; si au contraire c'est Baal qui est Dieu, suivez-le aussi. Et le temps étant venu d'offrir l'holocauste, Elie dit : Seigneur, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, faites voir aujourd'hui que vous êtes le Dieu d'Israël, et que je suis votre serviteur, et que c'est par votre ordre que j'ai fait toutes ces choses. — En même temps le feu du Seigneur tomba et dévora l'holocauste, le bois et les pierres, la poussière même qui était dans la rigole. Ce que tout le peuple ayant vu, il se prosterna le visage contre terre, et il dit : C'est le Seigneur qui est Dieu! c'est le Seigneur qui est Dieu! Alors Elie leur dit : Prenez les prophètes de Baal, et qu'il ne s'en échappe pas un seul. Et le peuple s'étant saisi d'eux, Elie les mena au torrent de Cison, où il les fit mourir* (parce qu'eux-mêmes avaient fait mourir les vrais prophètes et séduisaient le peuple [1]. Comme par tradition de cet évènement, les indigènes appellent encore le CARMEL DSCHÉBEL-MOUKATTA, c'est-à-dire montagne de l'égorgement, tandis que les auteurs païens le signalent comme un sanctuaire de Jupiter (τοῦ Ζεός) [2]. Ce fut aussi sur le CARMEL que le serviteur d'Elie vit le petit nuage que suivit une grande pluie (III *Rois*, XVIII, 42 et suiv.), et ce fut là encore que la Sunamite vint trouver Elisée, le disciple, le compagnon et le successeur d'Elie, le priant avec instance de rappeler son fils à la vie (IV *Rois*, IV, 55 et suiv.). Le prophète habitait alors sur le CARMEL.

Des solitaires et des religieux chrétiens ont choisi, comme les anciens prophètes, les grottes et les cavernes du CARMEL pour

[1] III *Rois*, XVIII, 21 et suiv., 36 et suiv.

[2] Tacite., *Hist.*, II, LXXVIII. — Voy. Movers, *Phœnicier*, I, 670.



leurs paisibles demeures[1]. Sur la pente de la montagne qui incline vers la mer Méditerranée, tout-à-fait à l'extrémité, existait un ancien couvent abandonné. Vers la fin du douzième siècle, le religieux Calabrais Brocardus le choisit pour lui et pour ses frères comme lieu de leur séjour; il restaura l'église qu'y avait bâtie Hélène, la pieuse mère de Constantin, et en 1209 il reçut d'Albert, patriarche de Jérusalem, pour les frères de la divine Vierge du mont Carmel, une règle suivant laquelle la prière, les jeûnes, le travail des mains et le silence devaient partager leur vie. Le poste ou la guérite que les Templiers y érigèrent date de l'an 1217. Un autre couvent bâti plus tard sur le CARMEL fut transformé par les Français, sous Napoléon, en 1799, en hôpital pour les pestiférés. Pendant la dernière guerre contre les Turcs, Abdallah, pacha d'Acre, fit, en 1821, renverser l'ancien couvent et l'église, sous le prétexte que les étrangers pourraient s'emparer du Carmel et s'y fortifier. Grâce aux efforts actifs du frère Jean-Baptiste de Frascati et à la bienveillante assistance de l'Europe, les Pères carmes sont venus à bout, dans ces derniers temps, de bâtir un nouveau couvent et une nouvelle église. Les bâtiments, commencés et achevés sur un beau plan, sont des plus commodes et des plus gracieux que les Latins possèdent en Orient. Il n'y a point d'endroit qui, pour les voyageurs qui vont en Palestine des pays tempérés ou du nord de l'Europe, puisse être, spécialement sous le rapport de la salubrité du site, plus justement recommandé pour leur premier séjour que le couvent du CARMEL. Les religieux exercent, selon leur pouvoir, l'hospitalité la plus généreuse et la plus désintéressée[2].

Dans l'église simple, mais belle, qui est consacrée à saint Elie, et qui possède une statue en bois de la mère de Dieu, artistement sculptée, on montre encore sous le chœur la grotte, longue d'environ 15 pieds et large de 12, dans laquelle, selon la tradition, habitait le prophète. La chapelle qui est attenante à la grotte est sous le vocable de NOTRE BIEN-AIMÉE DAME DU MONT CARMEL. Quelques pas plus haut est la grotte d'ELISÉE, et tout près de là

[1] Jacques de Vitry, *Historia hierosol.*, p. 1075.
[2] Schubert, *Reise*, III, 210 et suiv. — Jac. Mislin, II, 160 et suiv.

une citerne. Ce serait là que la Sunamite, le cœur brisé de douleur de la mort de son enfant, serait venue trouver le prophète. Tout près du couvent, qui, d'après les mesures barométriques les plus récentes, est placé à 582 pieds (le point le plus élevé du mont Carmel peut être à la hauteur de 1,200 pieds) au-dessus du niveau de la mer, sur le revers au nord-ouest du promontoire est un édifice remarquable, dont Ibrahim-Pacha fit don aux religieux, afin de les mettre à même de recevoir un plus grand nombre de pèlerins, et au besoin aussi des malades [1]. Au pied de la montagne se trouve la grotte, longue de 18 pas et large de 10, qui est connue sous le nom d'Ecole d'Elie, et en grande vénération même parmi les juifs et les mahométans. Sur les murs des deux côtés sont gravées dans le rocher des inscriptions grecques, qui probablement viennent de pèlerins chrétiens des premiers siècles. Un moine musulman (un iman) garde la grotte [2].

Bien que le Carmel soit en grande partie dépouillé des bois et des vignes qui l'ornaient dans l'ancien temps, il en conserve néanmoins encore de beaux restes; des arbres isolés couronnent encore présentement son sommet, et des plantes en grand nombre embaument ses versants. On peut dire que sa flore est riche et variée, car elle réunit les espèces des montagnes à celles des vallées et des bords de la mer, en sorte que, dans une excursion même rapide, on peut aisément former un catalogue systématique de cinquante noms de plantes [3]. Les religieux, actuellement au nombre de douze : six prêtres et six frères lais, recueillent avec soin les plantes de la montagne, et en préparent une espèce de liqueur qui est estimée comme moyen curatif en plusieurs cas de maladie; en outre, une petite pharmacie est ouverte aux pèlerins, de même qu'aux Arabes pauvres du voisinage et des lieux plus éloignés, et leur fournit les remèdes qu'ils désirent [4].

Le point de vue du couvent du Carmel est vanté comme ravissant. Au nord et au nord-ouest, on a devant les yeux les sommets couverts de neige du Liban et de l'Antiliban, à l'ouest la mer Méditerranée et au sud les côtes de la mer près d'Athlit et

[1] Géramb., *Voyag.*, II, 248 et suiv. — [2] J.-M.-A. Scholz, p. 151 et suiv. — [3] Schubert, *Reise*, III, 211 et suiv. — [4] J. Mislin, *Voy.*, II, 161 et suiv.



la plaine de Césarée. Le coup d'œil de la baie qui se développe du côté de Saint-Jean d'Acre est d'une beauté peu commune ; il n'y a que du côté du levant que la vue est bornée.

Parmi les personnages célèbres qui ont visité le CARMEL, on cite saint Louis, qui, vers le milieu du treizième siècle, y fit un pèlerinage, et Jeanne de Dreux, femme de Philippe le Long, qu'un sentiment de piété conduisit un peu plus tard à la montagne des Cavernes[1].

Il ne faut pas confondre la montagne du CARMEL, dont il est ici question, avec la ville de CARMEL, dans la tribu de Juda, dont on aura occasion de parler ci-dessous (§ 164) plus au long.

§ 97. Le mont Thabor.

Le THABOR (תבור, c'est-à-dire sommet de montagne) situé dans le territoire de la tribu d'Issachar, à une distance de 3 milles du Carmel, de 2 milles 1/2 du Jourdain, et de 1 mille de Nazareth, s'élève au centre de la Galilée au nord de la plaine de Jezraël (d'Esdrélon), et par sa forme régulière et gracieuse, attire de très-loin sur lui les regards du voyageur. Les Grecs le nomment Ἰταβύριον (Ἀταβύριον), et les Arabes de nos jours DSCHÉBEL-NOUR (montagne de la lumière)[2]. Cette montagne dégagée de trois côtés et formée de calcaire mêlé de craie, se dresse à 1,747 pieds au-dessus du niveau de la mer, et surpasse de plus de 200 pieds en hauteur les montagnes voisines[3]. C'est pourquoi il est dit dans le prophète Jérémie, XLVI, 18 : *Aussi véritablement que je vis,* dit le Roi, dont le nom est le Seigneur des armées, *il* (Nabuchodonosor, le grand dominateur) *viendra* (pour l'exécution des jugements de Dieu sur l'Egypte), *paraissant comme le Thabor entre les montagnes, et comme le Carmel qui commande à la mer*. Le sommet du THABOR est couvert de chênes, de broussailles et de hautes herbes ; il faut une heure pour y

[1] Géramb, *Voy.*, II, 251. — [2] Josèphe, *Bell. jud.*, IV, I, 1. — Polyb., V, LXX, 6.

[3] Cfr. Steinheil, *Resultate der Barometermessungen in den Gelehrten Anzeig. der bayer. Academie.* Munich, 1840, n° 47, p. 383.

parvenir; il forme un plateau oval que l'on parcourt en une demi-heure à peu près dans sa longueur, et en huit minutes dans sa largeur. Le P. de Géramb (II, 204) rapporte qu'il y a sur le Thabor beaucoup d'animaux sauvages; les lieux fourrés et les cavernes creusées en forme de grottes dans les rochers leur servent de repaires. Ceci rappelle les paroles du prophète (*Osée*, v, 1), qui dit des chefs et des prêtres infidèles du royaume d'Israël qui séduisaient le peuple : *Prêtres, écoutez ceci; maison d'Israël, soyez attentive; maison du roi, prêtez l'oreille, car c'est vous que regarde le jugement* (le châtiment), *parce que vous êtes devenus un piége sur le lieu d'où vous veilliez, et un filet étendu sur le Thabor.*

Au livre de Josué (xix, 12, 23) le Thabor est cité comme la limite entre les territoires des tribus de Zabulon et d'Issachar, et au livre des Juges (iv, 6 et suiv.), il est désigné comme le lieu de rassemblement de l'armée qui, par l'ordre de Débora, attaqua et vainquit, sous le commandement de Barac, Sisara, général des Chananéens. *Barac descendit de la montagne du Thabor, et dix mille combattants avec lui. Et le Seigneur frappa d'épouvante Sisara, tous ses charriots et toutes ses troupes, et* (les fit passer) *au fil de l'épée aux yeux de Barac.* La ville de Thabor (I *Paralip.*, vi, 77), qui appartenait à la tribu de Zabulon, mais qui fut concédée aux lévites, était sans doute sur la montagne de même nom. Au rapport de Polybe (V, lxx, 6), cette ville n'était pas encore détruite vers l'an 218 avant Jésus-Christ, puisque Antiochus le Grand, après la prise de Philotéria, sur le lac de Génésareth, gagna par les montagnes la ville d'Itabyrion, et s'en rendit maître par ruse.

Selon la tradition de l'antiquité chrétienne [1], ce fut sur le Thabor qu'eut lieu, aux yeux de ses trois plus fidèles disciples, Pierre, Jacques et Jean, la transfiguration de Celui qui est la *lumière du monde* (Jean, viii, 12); son visage devint brillant comme le soleil et ses vêtements blancs comme la neige. Ce fut donc là qu'apparurent Moïse et Elie, là que Pierre, dans le

[1] Cyrill. Hierosol., *Cat.*, XII, xvi. — Hieron,, *Epist* xliv *ad Marcell.*; *Epist.* lxxxvi.; *Epitaph. Paulæ.*



transport de son bonheur, s'écria : *Seigneur, nous sommes bien ici, faisons-y, s'il vous plaît, trois tentes : une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. Comme il parlait encore, une nuée lumineuse les couvrit, et il sortit de la nuée une voix qui dit : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances ; écoutez-le* (Matth., XVII, 1 et suiv.). Cette apparition céleste avait fait sur les disciples la plus profonde impression, comme on peut le conclure des paroles de saint Pierre, qui longtemps après rappelle ce mémorable évènement. *Ce n'est point en suivant des fables ingénieuses que nous vous avons fait connaître la puissance et l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais c'est après avoir été nous-mêmes les spectateurs de sa majesté. Car il reçut de Dieu le Père honneur et gloire, lorsque de cette nuée, où la gloire de Dieu paraissait avec tant d'éclat, on entendit cette voix : Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute ma complaisance ; écoutez-le. Et nous entendîmes nous-mêmes cette voix qui venait du ciel, lorsque nous étions sur la montagne avec lui* (II Pierre, I, 16-18). Quelques exégètes ont avancé que la transfiguration eut lieu sur la montagne près de Césarée de Philippe, parce que Jésus, immédiatement auparavant, parcourait avec ses disciples les villages de Césarée de Philippe (*Marc,* VIII, 27). Mais on ne peut nullement prouver que dans les six jours qui séparent les deux faits, le Sauveur ne s'en soit point éloigné. Les anciens docteurs de l'Eglise tiennent pour le mont THABOR, et nous n'avons aucune raison suffisante pour nous écarter de leur sentiment, répandu dans toute l'antiquité chrétienne. Il est d'ailleurs digne de remarque que les faits les plus importants de la vie du divin Sauveur, sa transfiguration, sa passion, sa mort et son ascension, s'accomplirent sur des montagnes (comp. T. Veith, *Serm. sur les saintes mont.*).

Sainte Hélène fit bâtir sur le sommet de la montagne une église en l'honneur des trois disciples privilégiés, et vers la fin du sixième siècle, Antonin le Martyr fait déjà mention de trois églises[1]. Des religieux grecs de l'ordre de saint Basile s'établirent

[1] Niceph., lib. VIII, c. XXX. — *Itinerarium* B. Antonini Martyris (§ 6).

de très-bonne heure sur le Thabor dans le couvent d'Elie[1]. Des bénédictins de Cluny, en France, qui fondèrent un second couvent au haut du Thabor, furent massacrés en 1113 par les Sarrasins, qui, dans leurs sauvages incursions, portaient partout la dévastation[2]. Le féroce sultan Bibars, promena de nouveau, en 1263, l'incendie et la mort dans les paisibles et silencieuses retraites des thaborites, qui ne virent pas sans une douleur inexprimable leurs belles églises s'abîmer en un monceau de ruines[3]. L'historien Josèphe, dans la guerre contre les Romains, avait autrefois fortifié le Thabor; les Sarrasins y construisirent aussi dans le même but, au commencement du treizième siècle, une remarquable forteresse[4]. Le voyageur passe aujourd'hui silencieux près de ses ruines et près des restes amoncelés des couvents et des églises. La population catholique de Nazareth se rend chaque année, à la fête de la Transfiguration, sur le Thabor, pour y assister au saint sacrifice de la messe dans une petite grotte, qui renferme une chapelle. Les Grecs célèbrent aussi tous les ans la même fête dans le voisinage de cette grotte. C'est en venant de Nazareth que la plupart des pèlerins gravissent la gracieuse montagne; la sombre verdure des noyers, les buissons de roses, les fleurs d'un blanc jaune du storax, les pistachiers aux troncs enveloppés par les rameaux et les feuilles du lierre charment tour à tour leurs regards. La tradition désigne la partie sud-est du plateau comme le lieu de la transfiguration de Jésus[5].

[1] Adamnanus, abbé bénédictin écossais du septième siècle, dit, dans le second livre de sa description des Lieux saints : « In cujus (montis Thabor) amœna summitate ampla planities silva prægrandi circumcincta habetur, cujus in medio campo monachorum inest grande monasterium, et plurimæ eorumdem cellulæ. » — Il est dit dans l'*Itinerarium S. Willibaldi,* du huitième siècle : « Ibi (in monte Thabor) est nunc monasterium monachorum, et hæc ecclesia Domino est consecrata et Moysi et Heliæ, et illi cives nominant illum locum Ago mons (ἅγιον ὄρος). Ces derniers mots se rapportent à la 2e épître de saint Pierre, I, 18.

[2] Fulgerus Carnot, *Gesta peregrin. Francor.,* XL, p. 423 et suiv. — Guill. de Tyr, XI, XIX.

[3] Brocardus, c. VI, p. 175. — Wilken, *Gesch. der Kreuzzüge,* VIII, p. 461.

[4] Cfr. Josèphe, *Bell. jud.,* IV, I, 8. — Quaresmius, *Elucid. Terræ sanctæ,* II, 844 et suiv.

[5] J. Mislin, *Voy.,* IV, 198 et suiv. — K. Ritter, *Erdkunde,* XV, 392 et suiv.

Sur la beauté du THABOR, qui se dresse au milieu de la plaine comme un autel vers les cieux, et sur la magnificence du tableau qui s'y déroule, tous les voyageurs n'ont qu'une voix. Cette montagne, si belle par sa forme et sa position, est un témoin parlant de la puissance et de la bonté du Créateur : *Le Thabor et l'Hermon tressaillent à votre nom* (Ps. LXXXVIII, 13), s'écriait déjà le Prophète, roi d'Israël. L'œil s'y promène des hauteurs de la Judée jusqu'aux sommets neigeux du Liban ; au sud s'étend la plaine d'Esdrélon, à l'est apparaissent les montagnes qui forment la vallée du Jourdain et le charmant lac de Génésareth ; au nord s'élève l'Antiliban ; à l'ouest se présente le Carmel, et la mer Méditerranée offre du même côté un majestueux tableau. Le THABOR, pour rappeler une image de Schubert (III, 175), ressemble à une goutte de rosée sur une feuille de rose ; sa limpide surface reflète l'azur du ciel et le rayon du soleil. Avec les teintes sombres du lac de Génésareth et de la plaine qui le sépare du Thabor, contraste l'éblouissante blancheur du sommet de l'Antiliban, et à côté du bleu foncé des montagnes d'Ephraïm et de la Judée, s'étale la pâle verdure du mon Gelboé et du Petit-Hermon, qui se dresse près de lui.

Selon une tradition conservée parmi les chrétiens, ce serait près du village de DABOURIEH, situé au pied du THABOR, que serait l'endroit où le Sauveur, descendant de la montagne, trouva les disciples qu'il avait laissés en arrière avec une grande multitude de peuple et ce père qui lui avait amené son fils lunatique[1]. A une lieue du pied de la montagne, du côté du nord, est actuellement le khan EL-TOUDSCHAR (khan des marchands), appelé aussi khan ES-SOUK (khan du marché), où la population des environs se rend au marché tous les lundis[2].

§ 98. Montagne des Béatitudes et Petit-Hermon.

A deux milles au nord du Thabor, l'œil du voyageur découvre dans la plaine de Hittin (Hattin) la colline oblongue et quadran-

[1] *Matth.*, XVII, 14 et suiv ; *Marc*, IX, 13 et suiv.; *Luc*, IX, 37 et suiv.
[2] Comp. J. Mislin, *Voy.*, IV, 207.

gulaire connue sous le nom de MONTAGNE DES BÉATITUDES (*mons beatitudinum*), où Jésus-Christ aurait tenu le discours (*Matth.*, v, 7) qui commence par les sept béatitudes [1]. Il y en a qui appellent encore cette montagne la MONTAGNE DE JÉSUS-CHRIST et la MONTAGNE DES APÔTRES, parce que, suivant une tradition orale des chrétiens, le Sauveur s'y retirait souvent pour prier, et que c'est là qu'il fit choix de ceux qui devaient porter aux peuples l'heureuse nouvelle du salut (*Marc*, III, 13). Au sommet de l'éminence se trouve un petit plateau entièrement uni de 300 à 400 pas de circonférence, où l'on rencontre encore les restes d'un petit édifice, vraisemblablement d'une chapelle. Les pères franciscains de Nazareth s'y rendent tous les ans une fois en pèlerinage [2]. La montagne, qui offre un beau coup d'œil sur le lac de Génésareth et dans la direction de l'Hermon, est désignée aujourd'hui sous le nom de KÉROUN-EL-HITTIN (Kouroun-Hattin), c'est-à-dire cornes de Hittin, parce que du côté de l'orient et du côté de l'occident elle a des pics proéminents (deux pointes qui se dressent en l'air), et qu'elle est située près du village de Hittin, l'Assédim de la Bible (§ 191). Après les pensées pieuses qui rappellent le divin Libérateur, de tristes souvenirs pénètrent, sur cette montagne, l'âme des pèlerins chrétiens, car ce fut dans la plaine de Hittin que Saladin défit, le 4 juillet de l'année 1187, dans une rencontre meurtrière, les soldats chrétiens, et par cette victoire s'ouvrit la route de Jérusalem [3]. Tout près de KÉROUN-EL-HITTIN, le long de son versant méridional, se déroule de l'est à l'ouest une vallée unie dont la pente se dirige vers le bassin du lac de Génésareth ; on y rencontre deux citernes avec des restes d'un khan, car c'était par là que passait la grande route du Thabor à Damas.

A une lieue au sud du Thabor, s'élève au milieu de la plaine de Jezraël une montagne assez haute. Les Arabes l'appellent DSCHÉBEL-DOUHY, mais déjà au temps de saint Jérôme elle était appelé le PETIT-HERMON, pour le distinguer de l'Hermon de l'Anti-

[1] Voyez dans Edm. Vœrndle d'Adelsfried, n° 7, le tableau qui représente le lieu de la prédication.

[2] J. Mislin, *Voy.*, IV, 225. — [3] Cfr. Fr.-V. Raumer, *Hohenstaufen*, XI, 390.

liban dans la direction du nord (§ 38). Le PETIT-HERMON remet en mémoire le chant d'Ethan l'Ezrahite :

Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur, et ma bouche annoncera votre vérité de génération en génération. Les cieux sont à vous, et la terre vous appartient; vous avez fondé l'univers avec tout ce qu'il contient. Vous avez créé l'aquilon et la mer (*a*)*; le Thabor et l'Hermon pousseront des cris de joie à votre nom* (Ps. LXXXVIII, 2, 12 et suiv.).

A l'époque de saint Jérôme, de pieuses vierges habitaient un couvent sur le PETIT-HERMON[1]. Il y a actuellement sur le sommet de la montagne une mosquée qui se découvre de loin, et au bas, dans la vallée, au pied de la chaîne de la montagne, est situé Sulim, qui rappelle l'ancien Sunem des divines Ecritures (III *Rois*, IV, 8 et suiv.).

§ 99. Montagne de Gelboé.

La montagne de GELBOÉ (גִּלְבֹּעַ), Septante Γελβοὲ et Γελβουέ, située au sud-est de la plaine de Jezraël, dans la tribu d'Issachar, court vers le nord-est à partir des montagnes d'Ephraïm, et se prolonge le long du côté méridional du Wadi-el-Beisan vers le sud-est jusqu'au versant escarpé de la montagne dans la vallée du Jourdain, au sud de Bethsan (Beisan). Elle est arrondie en forme d'ondulations, coupée par des enfoncements tapissés de verdure, et porte actuellement le nom de DSCHELBOUN; cependant les habitants de Dschénin l'appellent Dschébel-Foukoua, à cause du village de Foukoua, situé au nord-est de Dschénin. Le village de Dschelboun, qui se trouve sur le versant sud-ouest de la montagne, au sud de Foukoua, rappelle encore l'ancien nom de GELBOÉ. Le mont GELBOÉ, distant de six milles romains de Bethsan

[1] Hieron., *Epist.* XLIV *ad Marcellam; Epist.* LXXXVI *ad Eustach.; Epitaph. Paulæ.* — Ce Père de l'Eglise donne au PETIT-HERMON le nom de HERMONIIM, pour le distinguer de l'Hermon proprement dit au nord. Qu'au psaume LXXXVIIII, 23, il faille nécessairement entendre l'HERMON septentrional de l'Antiliban, ainsi que quelques-uns le prétendent, c'est ce qu'il n'est pas aisé de démontrer par des raisons exégétiques.

(*a*) Le nord et le sud. *(Trad.)*

(Scythopolis)[1], était au temps de Josué couvert de belles forêts (*Jos.*, XVII, 14), et plus tard il devint célèbre par le combat des Israélites contre les Philistins, combat où périrent Saül et ses trois fils (I *Rois*, XXXI, 1 et suiv.).

Des hauteurs du GELBOÉ, qui n'offrent de verdure que dans quelques endroits servant de pâturages, et n'ont rien de gracieux dans leur aspect général, le voyageur croit encore entendre l'élégie de David au sujet de Saül et de Jonathas. *Les plus illustres* (l'ornement), *ô Israël, ont été tués sur tes montagnes. Comment ces vaillants hommes sont-ils tombés! montagnes de Gelboé, que la rosée et la pluie ne tombent plus désormais sur vous; qu'il n'y ait plus sur vos côteaux de champs dont on offre les prémices, parce que c'est là qu'a été jeté le bouclier des forts, le bouclier de Saül, comme s'il n'eût point été sacré de l'huile! Comment les forts sont-ils tombés dans le combat? Jonathas a été tué sur tes hauteurs! Je suis transpercé de douleur à ton sujet, Jonathas mon frère! tu étais beau plus qu'on ne peut le dire, et digne d'être aimé d'un amour plus grand que celui qu'on a pour les femmes! Je t'aimais comme une mère aime son fils unique. Comment les forts sont-ils tombés! Comment les armes guerrières ont-elles péri*[2]*!*

§ 100. Montagnes d'Ephraïm ou d'Israël (avec les monts particuliers de Somer, de Garizim, d'Hébal, de Selmon, de Séméron, de Gaas.)

La montagne d'EPHRAÏM, placée au centre de la Palestine, reçut son nom de la tribu d'EPHRAÏM, à laquelle ce district montagneux échut en partage[3]. On l'appelait aussi montagne d'ISRAEL, parce que c'était la montagne la plus considérable du royaume d'Israël qui fut fondé après la mort de Salomon. Elle s'étendait depuis le mont Gelboé, ou depuis le bourg de Ginéa jusqu'à la montagne de Juda, vers Jérusalem[4]. Le pays montagneux d'Ephraïm était fertile, bien arrosé et rempli d'une multitude de

[1] *Onomast. s. v. Gelbue.* — [2] II *Rois*, I, 19, 21, 25 et suiv. — [3] *Jos.*, XVII, 10, 15; comp. XIX, 50; XX, 7; *Jug.*, XVII, 1; XIX, 16, 18. — [4] Josèphe, *Antiq.*, XX, VI, 1; *Bell. jud.*, III, III, 4.

villes et de villages (*Jos.*, L, 19). Parmi les monts particuliers qu'on y rencontre, nous nommerons :

1° Le mont SOMER (שֹׁמְרוֹן), sur lequel était bâtie la ville de Samarie (III *Rois*, XVI, 24).

2° Le GARIZIM (גְּרִזִּים), appelé actuellement GRISIM et EL-TOUR, la plus haute montagne de Samarie, était situé au midi de la ville de Sichem. Les voyageurs modernes le désignent encore comme fertile. Moïse avait ordonné qu'après la conquête du pays de Chanaan, l'alliance entre Jéhova et Israël fût solennellement confirmée, et c'était du haut du mont GARIZIM que les bénédictions en faveur des observateurs de la loi devaient être prononcées par six tribus[1]. Ce fut du haut de la montagne de GARIZIM que Jonatham, fils du valeureux Gédéon, parla aux habitants de Sichem, et leur reprocha leur coupable folie par cet apologue pleine de sens, des arbres qui se choisirent le buisson pour roi (*Jug.*, IX, 7 et suiv.). Après la captivité, vers l'an 408, les Samaritains, comme on le sait, bâtirent sur le GARIZIM leur temple qui rivalisait avec celui de Jérusalem, ce qui fut cause que la Samaritaine, près du puits de Jacob, dit à Jésus : *Nos pères ont adoré sur cette montagne* (le Garizim), *et vous autres vous dites que c'est dans Jérusalem qu'est le lieu où il faut adorer* (Jean, IV, 20). Bien que Jean Hyrcan, roi d'origine juive, eût renversé, en 129 avant Jésus-Christ, le temple de Samarie[2], la montagne sur laquelle il avait été bâti ne laissa pas d'être toujours considérée comme un lieu sacré par les Samaritains. M. de Saulcy, qui s'est acquis de la réputation par ses études phéniciennes, est monté au sommet du GARIZIM, et a levé le plan de l'ancien temple. Il a pu en même temps reconnaître les ruines d'une ville, d'une forteresse sans doute, non sans importance, désignée sous le nom de Lozahr[3]. Le sommet du GARIZIM peut égaler en hauteur le mont des Oliviers (2,500 pieds). Le docteur Erdl, en gravissant le flanc de la montagne, marcha assez longtemps au milieu de vignes et de plantations d'oliviers ; il vit de là les montagnes

[1] *Deutér.*, XXVI, 11 et suiv ; XXVIII, 2 et suiv.
[2] Comp. II *Mach.*, VI, 2. — Josèphe, *Antiq.*, XIII, III, 4.
[3] *Archives des missions scientifiques et littéraires*. Paris, 1851.

d'Ephraïm et de Juda, la mer Méditerranée et les groupes onduleux du mont Gelboé. L'élévation de ce point a été évaluée, d'après les mesures barométriques, à environ 2,398 ou 2,400 pieds de Paris (Schubert, *Reise*, III, 145). Aujourd'hui encore, le peu de Samaritains qui subsistent après les commotions des siècles, tournent, en priant, le visage vers le GARIZIM, et l'appellent la montagne sainte. Les Samaritains qui résident à Naplouse (Sichem), et dont on évalue le nombre à 156 âmes, se rendent quatre fois l'année (à la fête de Pâques, à la Pentecôte, à la fête des Tabernacles et au grand jour de l'Expiation) sur le GARIZIM, pour y célébrer les cérémonies du culte qu'ils rendent à Dieu. Les Samaritains de nos jours adorent une espèce de figure d'oiseau, qui ressemble à une colombe, et désignent le saint nom de Dieu par ASCHIMA, ce qui rappelle l'idole ASIMA (*a*) (IV *Rois*, XVII, 30) [1].

3° Le mont chauve d'HÉBAL (עֵיבָל), situé au nord de Sichem (Nabulus), est séparé du GARIZIM, par une vallée longue d'environ 3,000 pas, large de 500 à 1,000, dans laquelle était l'ancienne ville de Sichem. D'après les ordres de Moïse, un monument en pierre sur lequel seraient inscrites les lois fondamentales d'Israël, devait être solennellement érigé sur le mont HÉBAL, et un autel devait aussi y être dressé pour offrir à l'Eternel un sacrifice d'action de grâces [2]. C'était de plus du haut de l'HÉBAL que devaient être prononcées les malédictions contre ceux qui transgresseraient les ordonnances de Jéhova. *Après que vous aurez passé le Jourdain, Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Joseph et Benjamin se tiendront sur la montagne de Garizim pour bénir le peuple. Et de l'autre côté se tiendront sur le mont Hébal pour le maudire* (pour confirmer les malédictions des lévites), *Ruben,*

[1] J. Schwarz, *Das h. Land*, I, 429.

[2] *Deutér.*, XI, 29; XXVII, 1-9; *Jos.*, VIII, 30-35. — Vues des monts GARIZIM et HÉBAL dans W.-H. Bartlett, tab. XXIII.

(*a*) ASCHIMA peut être aussi la prononciation du mot hébreu Aschem (הַשֵּׁם), nom par lequel les Hébreux eux-mêmes désignent quelquefois leur Dieu, le nom par excellence, Jéhova. — Cependant ASCHIMA est le nom même que l'Ecriture donne à l'une des idoles des Samaritains primitfs dans l'endroit cité. *(Trad.)*

Gad, Aser, Zabulon, Dan et Nephthali (Deutér., XXVII, 12 et suiv.). L'HÉBAL, rocher stérile, a un grand nombre de cavernes et de grottes, qui autrefois servaient de lieux de sépulture. A son sommet, où l'on vénère le wély (tombeau) d'une sainte mahométane, on reconnaît encore des traces d'anciennes habitations; la vue dont on y jouit dans la direction de Galaad, de l'autre côté du Jourdain, mérite d'être signalée. La belle vallée de Naplouse descend par une pente douce vers la mer Méditerranée jusqu'à la plaine qui forme la côte [1]. Les Samaritains soutiennent que ce fut sur le GARIZIM que l'autel fut érigé et le sacrifice offert, opinion qui leur a fait altérer le texte sacré, ayant substitué (*Deutér.*, XXVII, 4) au lieu de HÉBAL la leçon GARIZIM [2].

4° C'est dans la direction du nord, non loin de Sichem, qu'il faut chercher le mont SELMON, où Abimélech abattit du bois pour mettre le feu à la tour et à la forteresse de Sichem (*Jug.*, IX, 47 et suiv.). Plusieurs interprètes veulent aussi qu'il soit question de la même montagne au psaume LXVII, 15.

5° La position du mont SÉMÉRON, sur lequel se tenait Abia, et où il parla à Jéroboam et à tout Israël (II *Paralip.*, XIII, 4), ne peut être déterminée avec exactitude.

6° A la montagne d'EPHRAÏM appartenait aussi le mont GAAS (גָּעַשׁ), près de la ville de Thamnathsaré, où Josué fut enseveli, car il est dit : *Ils l'ensevelirent dans les limites de ses possessions, à Thamnathsaré, qui est située sur la montagne d'Ephraïm, vers le septentrion du mont Gaas* (Jos., XXIV, 30; Jug., II, 9). Il est également fait mention dans les Livres saints de deux torrents dans le voisinage de cette montagne (II *Rois*, XXIII, 30; I *Paralip.*, XI, 32).

[1] Bartlett, *Walks.*, I, 251.

[2] Sur les rapports du Pentateuque samaritain avec le texte hébreu, voyez de plus longs détails dans *Historisch-kritische Einleitung in die heiligen Schriften des alten Testaments*, par le Dr J.-G. Herbst, publié par le Dr B. Welte. Carlhsruhe et Fribourg, 1840, I, 102 et suiv.

§ 101. Montagnes de Juda (mont des Oliviers, de la Quarantaine, pays montagneux des Amorrhéens).

Les montagnes de Juda se rattachent à celles d'Ephraïm. Elles reçurent leur nom de la tribu de Juda, à laquelle cette contrée montagneuse échut en partage. Elles s'étendaient en plusieurs ramifications depuis la limite septentrionale de la tribu de Benjamin jusqu'à la montagne de Séir, en Arabie ; et depuis la mer Morte jusqu'à la mer Méditerranée. Au sud de Jérusalem la contrée est plus élevée ; les montagnes se divisent en pics brisés, confusément entremêlés, et dirigés vers le sud et le sud-est, où, près de la mer Morte, elles se terminent par des versants abruptes, tandis que du côté du couchant elles s'abaissent par une penté insensible. Dans le principe, ces montagnes étaient appelées *les montagnes des Amorrhéens* (Deutér., I, 20), parce qu'avant l'invasion des Israélites, c'étaient les Amorrhéens qui les possédaient. Au pays montagneux de Juda, qui, dans son ensemble, n'était pas sans fertilité, appartiennent, outre les montagnes de Jérusalem (le mont Sion, le Moria, l'Akra et le Bézétha) :

1° Le mont des Oliviers (הַר הַזֵּיתִים, ὄρος τῶν Ἐλαίων), ainsi appelé à cause de ses plantations d'oliviers. Il se développe du nord au sud, à l'est de la vallée de Josaphat (du Cédron). Les oliviers étaient anciennement en grand nombre sur son versant occidental ; actuellement on n'en voit plus que quelques-uns qui sont isolés, mêlés à d'autres arbres épars sur les flancs de la montagne.

Le mont des Oliviers, au nord-est de Jérusalem, est à la distance du chemin qu'on pouvait faire le jour du sabbat (de 5 à 6 stades), c'est-à-dire à 1/4 de lieue[1]. La roche est calcaire ; la montagne a trois cimes principales et une hauteur absolue de 2,556 pieds. Du pont jeté sur le Cédron, on y monte par trois sentiers. Dans les anciens temps, d'après ce qui est dit dans les Nombres,

[1] *Act.*, I, 11. — Josèphe, *Antiq.*, XX, VIII, 6. — Comp. le plan de Jérusalem.

XXVIII, 11 et suiv., on allumait des feux sur le mont des OLIVIERS pour annoncer au loin, depuis Jérusalem jusqu'à Babylone, le commencement de la nouvelle lune; le signal du feu était donné de ce point à Sartafa, aujourd'hui Kouroun-Sartaf (Sourtoubeh), à six lieues au nord de Silo, de là jusqu'au Géroufna, la chaîne actuelle des montagnes d'Eroupoun (Géroubоun), au nord de Ramoth-Galaad, puis à Choran, pic du Hauran, jusqu'à Bethbaltin (Biran) au delà de l'Euphrate [1].

Ce fut au mont des OLIVIERS que le Sauveur pleura sur l'impénitente Jérusalem (*Luc*, XIX, 37 et suiv.), et que s'étant ensuite assis au milieu de ses disciples, il parla des signes qui devaient précéder la destruction de Jérusalem et du temple, et de ceux qui précéderont la fin du monde (*Matth.*, XXIV, 3 et suiv.). Sur cette montagne commença la passion du Sauveur; sa glorification (son ascension) s'y accomplit aussi plus tard [2]. L'impératrice sainte Hélène, au commencement du quatrième siècle, fit ériger sur la cime du milieu du mont des OLIVIERS, en mémoire de l'ascension du Seigneur, une magnifique église, dont on voit encore des restes dans une petite mosquée octogone, près de laquelle les membres des diverses sectes chrétiennes peuvent, en payant un certain tribut, célébrer l'office divin à la fête de l'Ascension. On montre en cet endroit aux pèlerins une pierre noirâtre sur laquelle on remarque l'empreinte d'un pied de trois doigts de profondeur. Toutefois, cette empreinte, qui est celle du pied gauche, a été, selon la remarque de Mgr Mislin (III, 233), dans la suite de tant de siècles, altérée et oblitérée par le frottement des chapelets, des anneaux et des médailles des pèlerins. Ce fut, selon une tradition chrétienne, le Sauveur qui laissa cette empreinte en montant au ciel [3]. L'autre partie de la pierre sur laquelle était l'empreinte du pied droit, aurait été transportée par les maho-

[1] *Rosch Haschana* (le commencement de l'année), XXII, b.

[2] *Matth.*, XXVI, 30 et suiv.; *Luc*, XXIV, 50 et suiv.; *Act.*, I, 9 et suiv. — Cfr. Eusèbe, *Demonst. evang.*, VI, XVIII, p. 288. Colon., 1688.

[3] Saint Augustin, saint Jérôme, saint Paulin, Sulpice Sévère, le vénérable Bède, etc., reconnaissent cette empreinte comme la trace du pied de Jésus-Christ. On a conclu de l'inspection de l'empreinte que le Sauveur, au

métans dans la grande mosquée située sur le Moria. La petite église actuelle de l'Ascension, qui fut bâtie en 1833 sur la cime du milieu du mont des OLIVIERS, parmi d'anciens murs, vraisemblablement les restes du couvent des religieux olivétains d'autrefois, appartient aux riches Arméniens. Sur la cime septentrionale de la montagne, qui est citée par les anciens auteurs ecclésiastique ssous le nom de *Viri Galilæi* (hommes de Galilée)[1], une colonne monumentale indique l'endroit où se tenaient les anges lorsqu'après l'ascension du Seigneur ils dirent aux disciples : *Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel? Ce Jésus qui, en se séparant de vous, s'est élevé dans le ciel, viendra pour le jugement de la même manière que vous l'y avez vu monter* (Act., I, 11). On donne à la cime méridionale du mont des OLIVIERS le nom de MONT DU SCANDALE (*mons offensionis, mons scandali*), parce que Salomon, dans un âge avancé, y établit pour ses femmes étrangères le culte de Moloch[2]. En descendant de la cime du milieu du mont des OLIVIERS vers le torrent de Cédron, on remarque dans le rocher un enfoncement où les apôtres auraient composé le symbole de la foi ; on montre aussi au pèlerin chrétien, au milieu d'un champ environné de jeunes oliviers et d'un bouquet de grenadiers, l'endroit où le Sauveur enseigna sa prière aux disciples (*Luc*, XI, 1 et suiv.). Et plus loin, en descendant de la montagne, à droite de la route, une petite église en ruines, que sainte Hélène éleva dans le lieu où Jésus-Christ pleura à la vue de Jérusalem (*Luc*, XIX,

moment de son ascension, avait le visage tourné vers le nord-ouest, et qu'ainsi il avait fixé son regard de bénédiction sur l'occident. « Atque ex hujus (montis Olivarum) summitate coram astantibus et intuentibus discipulis, data eis benedictione, in cœlum ascendit, facie (ut etiam ex ultimis pedum ejus vestigiis ad tantæ rei memoriam petroso monti instar ceræ impressis etiamnum evidenter colligitur) ad occidentem versus catholicam ex gentibus romanam spectans Ecclesiam, ad quam ipse ejus caput tanquam geminos et illustres oculos div. Petrum suum in terris vicarium pastorem ac apostolorum coryphæum, et div. Paulum gentium doctorem, missurus erat. » Adrichomius, *Theatrum Terræ sanctæ*, p. 170, n° 192.

[1] Quaresmius, *Elucid. S. Terræ*, II, 119.

[2] III *Rois*, II, 7 et suiv. — Cfr. Brocardus, c. IX. — Adrichomius, p. 171, n° 193. — Les Machabées y bâtirent dans la suite une forteresse.

37 et suiv.)[1]. Les Latins (les franciscains) possèdent au pied de la montagne (Gethsémani) un jardin avec huit oliviers très-anciens; on en recueille avec soin les fruits dont les noyaux sont employés à faire des chapelets. Une petite plante que les voyageurs chrétiens ont coutume de cueillir sur le mont des Oliviers, est la petite immortelle couleur de sang (*gnaphalium sanguineum*); le Carmel et le Liban leur fournissent comme souvenir de leurs pèlerinages la grande immortelle d'Orient[2].

Du haut du mont des Oliviers, que les Arabes nomment Dschébel-et-Tour, et où l'on se rend par trois sentiers depuis Jérusalem, on jouit d'un point de vue que les voyageurs s'accordent à dépeindre comme enchanteur. Du côté du sud-est le regard se porte jusqu'aux montagnes d'Hébron; puis, en descendant jusqu'à la mer Morte, au delà de laquelle on découvre encore les hauts revers des montagnes de Moab, à la teinte bleu-lilas. Vers le nord se déroule une grande partie de la route qui conduit à Sichem, et l'on aperçoit les montagnes d'Ephraïm et spécialement le Garizim et l'Hébal, tandis que vers le nord-est la vallée du Jourdain se dessine comme un étroit ruban de verdure. A l'occident, se présente la vallée de Josaphat (du Cédron), et au delà de la vallée Jérusalem s'étend dans la direction du nord au sud; immédiatement derrière les collines de la ville, l'horizon est borné par des plateaux sur lesquels se prolonge, du nord au sud, la grande division des eaux de la Syrie entre la mer Méditerranée et la mer Morte. Au sud, on découvre les montagnes qui environnent Bethléem, ainsi que le lit du Cédron, qui se précipite en serpentant vers Saint-Sabas.

Un artiste célèbre de Munich, Ulrich Halbreiter, s'est depuis quelques années imposé la tâche de reproduire avec toute la fidélité possible Jérusalem et ses environs. Il a choisi pour prendre ses vues un point très-favorable, la cime du milieu du mont des Oliviers, du haut de laquelle le regard plonge sur Jérusalem

[1] Salzbacher, II, 139 et suiv.

[2] La 6e livraison des *Vues pittoresques d'Orient*, par H. de Mayr, contient une vue du mont des Oliviers.

tout entière et sur le pays d'alentour à une grande distance[1].

2° Cette partie des montagnes court de Jérusalem vers Jéricho, dans la direction du nord-est, et forme un désert sauvage ; le sommet le plus élevé porte le nom de QUARANTAINE ou de MONTAGNE DU JEÛNE DE QUARANTE JOURS. Cette montagne escarpée, de roche calcaire, appelée par les Arabes DSCHÉBEL-KOUROUNTOUL (Karantal), s'élève avec ses nombreuses cavernes sur le côté septentrional de la plaine de Jéricho, et serait (selon ce qui est dit dans saint Matthieu, IV, 1 et suiv.), la montagne où le Sauveur jeûna quarante jours et quarante nuits, et fut ensuite tenté par le démon. On voit encore sur le versant oriental les restes du couvent grec et de la chapelle que, dans les premiers temps du christianisme, on bâtit sur son sommet; on aperçoit aussi depuis la vallée d'Ericha un grand nombre de grottes et de cavernes qui servaient autrefois d'habitations à des ermites[2]. Au pied de

[1] Comp. Ulrich Halbreiter, *Panorama Jérusalems, vom Thurme der Himmelfahrtskirche auf dem Oelberge nach der Natur aufgenommen* (gravé par Ruf). Munich, 1849 (*Album*). — Ce chef-d'œuvre d'Halbreiter a été peint par Aug. Lœffler avec tant d'art et d'une manière si supérieure qu'au jugement des appréciateurs les plus compétents (le Dr Sepp, le Dr Schubert, le Dr Fallmerayer, etc.), aucune autre œuvre de ce genre, soit en Allemagne, soit même en Europe, ne peut être comparée, sous le rapport de la perfection artistique, à ce tableau immense (100 pieds de long et 18 de haut). — Les catholiques de Bavière ont offert cette œuvre distinguée à S. S. Pie IX.

[2] Jacques de Vitry parle de ces ermites : « Alii exemplo Domini specialiter ducti desertum illud desiderabile, in quo Dominus noster jejunavit, quod *Quarantena* appellatur, ut vitam ducerent eremiticam, præeligentes in modicis cellulis Domino devotissime militabant. » — Au milieu du quatorzième siècle (1336-1350), Rudolph (Ludolph), préposé à l'église de Suchem, dit : « A moitié chemin, lorsqu'on monte sur la montagne, les ermites ont une jolie habitation, creusée dans un rocher, à l'endroit où Jésus-Christ a jeûné; les religieux qui y habitent sont géorgiens (de l'ordre de saint Georges). De mon temps le roi Gazare a fait couper cette route, afin que les moines ne pussent descendre ni les pèlerins monter sur la montagne; mais le sultan l'ayant remarqué, a fait rétablir le chemin, et accordé aux moines qui habitent en ces lieux une grande liberté. Au sommet de la montagne s'élève une église bâtie sur le lieu même où le démon tenta Jésus-Christ. » *Reyssbuch*, p. 451, b. — De nos jours, tout au plus trois ou quatre Abyssins vont-ils chaque année à ce pèlerinage; mais pendant le temps du jeûne, ils ne vivent sur la montagne que de plantes

cette montagne, à une demi-lieue au nord-est d'Ericha (Jéricho), coule la source d'ELISÉE, qui sort de la montagne; le prophète, par la force de sa foi, rendit ses eaux potables en y jetant du sel et en disant : *Voici ce que dit le Seigneur : J'ai rendu ces eaux saines, et elles ne causeront plus à l'avenir ni la mort ni la stérilité*, c'est-à-dire elles ne causeront plus ni maladies ni avortements[1]. Parmi les Arabes, cette source, la seule qui existe dans le voisinage de Jéricho, est connue sous le nom d'AIN-ES-SOULTAN (source du sultan). Elle se divise en deux bras, aux bords desquels on voit quelques champs de millet, des groupes d'acacias et d'arbustes dont les feuilles ressemblent au syringa d'Espagne, mais qui ne fleurissent jamais. L'antique aquéduc, alimenté par la SOURCE-DU-SULTAN (Ain-es-Soultan), se dirige vers le Midi par le Wadi-Kelts, puis passe à l'ouest d'Ericha sur les hauteurs du versant oriental; il en reste encore des ruines considérables, consistant en onze arceaux se relevant en pointes à une grande hauteur[2].

3° La partie sud des MONTAGNES DE JUDA était appelée dans le principe MONTAGNE DES AMORRHÉENS. C'est là qu'arrivèrent d'abord les enfants d'Israël. *Etant partis d'Horeb, nous passâmes par ce grand et effroyable désert que vous avez vu, par le chemin qui conduit à la montagne des Amorrhéens, selon que le Seigneur notre Dieu nous l'avait commandé. Et étant venus à Cadès-Barné, je vous dis : Vous voilà arrivés vers la montagne des Amorrhéens, que le Seigneur notre Dieu nous doit donner*[3]. A la MONTAGNE DES AMORRHÉENS se rattache, mais plus loin vers le sud, dans le voisinage de la vallée du Sel, le mont SÉIR (aujourd'hui Dschébel-Schéra), qui se prolonge jusque près du golfe Elanitique[4].

(Robinson, II, 552). — La montagne de la Tentation se trouve représentée dans E. Wœrndle, n° 2.

[1] II *Rois*, II, 21; *Jos.*, XVI, 1. — [2] K. Ritter, *Erdkunde*, XVI, 502 et suiv. — [3] *Deutér.*, I, 19, 20. — [4] *Gen.*, XIV, 6; *Deutér.*, II, 4; *Jos.*, XI, 17; II *Paralip.*, XXV, 11; comp. *Ps.* LXXIII.

§ 102. Montagnes de Galaad, de Basan et d'Abarim.

Le pays au delà (à l'est) du Jourdain n'était pas originairement considéré comme faisant partie de la terre de Chanaan proprement dite; ce ne fut que plus tard qu'il fut compris dans les confins d'Israël (§ 94). C'est dans cette contrée que se trouve le mont GALAAD (גלעד), courant par les ramifications de l'Antiliban (Dschébel-Heisch) dans la direction du sud, à travers les anciens territoires de la demi-tribu de Manassé et des tribus de Gad et de Ruben, jusque dans le désert d'Arabie[1]. Du côté du Jourdain, les montagnes se dressent comme des murs escarpés; du côté de l'Orient elles se perdent par une pente douce dans le Hauran actuel et dans le désert d'Arabie, et au midi elles se joignent aux montagnes d'Idumée. Dans le sens strict et rigoureux, par le mont GALAAD, au pied duquel Jacob et Laban érigèrent un amas de pierres comme monument de leur réconciliation et de leur amitié mutuelle (*Gen.*, XXXI, 43 et suiv.), on doit entendre le DSCHÉBEL-DSCHÉLAAD, à deux lieues au midi du torrent de Jaboc (le Zerka). Le mont GALAAD, qui donna aussi son nom au pays à l'est du Jourdain[2], était renommé pour ses excellents pâturages et ses plantes aromatiques, ce qui fait dire au prophète : *Monte en Galaad et prends du baume, ô vierge, fille d'Egypte*[3]*!* Le BELKA de nos jours, qui comprend la partie septentrionale du pays de Galaad, offre encore de très-bons pâturages, et les Bédouins disent : *Vous ne pouvez trouver aucun pays comme le Belka*[4].

La partie de ce pays montagneux qui était située sur le côté septentrional du torrent de Jaboc, était connu sous le nom de BASAN (vulg. *mons pinguis*). Elle s'appelle actuellement EL-BOTTHIN (el-Boutten). Elle était riche en forêts de chênes et en gras pâturages. Les Tyriens se servaient des chênes du BASAN

[1] *Nomb.*, XXI, 11 et suiv.; *Deutér.*, III, 12 et suiv. — [2] *Deutér.*, III, 10, 13; *Jos.*, XII, 5; IV *Rois*, X, 33; I *Paralip.*, V, 16; *Mich.*, VII, 14. — [3] *Jér.*, XLVI, 11; comp. VIII, 22; *Nomb.*, XXXII, 1; *Cant.*, IV, 1, 6. — [4] Burckhardt, p. 599, 628.

pour faire des rames (*Ezéch.*, VII, 6) et Isaïe, II, 13, compare les orgueilleux et les grands aux chênes de BASAN. Il existe encore de belles forêts de chênes entre le torrent de Mandhour et celui de Jaboc, et dans le nord du BELKA, sur le côté sud du Jaboc[1]. Les montagnes de BASAN, de même que celles de GALAAD, étaient renommées pour leurs gras pâturages : on le voit par cette prophétie des bénédictions et du bonheur d'Israël : *Je ramènerai Israël dans le lieu de sa demeure, il demeurera dans ses pâturages du Carmel et de Basan*[2]. Nous parlerons plus loin, en décrivant la Pérée, du pays de BASAN.

Au mont Galaad se rattache, près du torrent de Jaboc, le mont ABARIM, appelé aussi MONTAGNE DE MOAB, et qui se prolonge vers le sud jusqu'à la mer Morte[3]. Le NÉBO, le PHASGA et le PHOGOR sont des parties de cette montagne. Le NÉBO, du haut duquel on pouvait voir le pays de Chanaan, n'est sans doute que l'extrémité septentrionale du mont Abarim, située à deux lieues au nord-ouest d'Hésébon (Hesban). Cette hypothèse s'accorde avec le Talmud (*Sota*, XIII, b). Il n'est nullement possible de reconnaître le NÉBO dans le Dschébel-Attarous d'aujourd'hui.

Ce fut sur le mont NÉBO, considéré aussi comme une partie distincte du mont Phasga (פִּסְגָּה), que l'Eternel montra au législateur d'Israël, vers la fin de sa vie et au terme de son pèlerinage, la Terre promise en lui disant : *Monte sur cette montagne d'Abarim* (c'est-à-dire des passages), *sur la montagne de Nébo, qui est au pays de Moab vis-à-vis de Jéricho, et considère la terre de Chanaan que je donnerai en possession aux enfants d'Israël, et meurs sur cette montagne. Et Moïse monta de la plaine de Moab sur la montagne de Nébo, au haut du Phasga, vis-à-vis de Jéricho. Et Moïse, serviteur du Seigneur, mourut ainsi au même lieu, dans le pays de Moab, par le commandement du Seigneur, qui* (le Seigneur) *l'ensevelit dans la vallée du pays de Moab, vis-à-vis de Phogor : et nul homme jusqu'aujourd'hui n'a connu le lieu où il a été enseveli*[4]. Sur les hauteurs

[1] Comp. Burckhardt, p. 419, 593. — [2] *Jér.*, L, 19; comp. *Mich.*, VII, 14; *Ps.* XXI, 13; *Ezéch.*, XXXIX, 18; *Amos*, IV, 1. — [3] *Nomb.*, XXXIII, 47; *Deutér.*, XXII, 48; XXXII, 49; XXXIV, 1. — [4] *Deutér.*, XXXII, 49; XXXIV, 1, 5, 6.

du PHOGOR (פְּעוֹר), en face du Nébo, Balaam fit ériger sept autels pour y offrir des sacrifices (*Nomb.*, XXIII, 25 et suiv.).

§ 103. Forêts.

La Palestine ne fut jamais un pays très-boisé; elle n'eut jamais de forêts spacieuses, et celles qui existaient furent encore dans la suite du temps soit diminuées par les Hébreux eux-mêmes, soit en partie détruites par les incursions des ennemis. La maison de Joseph (Ephraïm et Manassé) ayant demandé une possession plus considérable, Josué leur dit : *Si vous êtes un peuple si nombreux, montez à la forêt, et faites-vous place en coupant le bois dans le pays des Phérézéens et des Raphaïm, puisque la montagne d'Ephraïm est trop étroite pour vous* (Jos., XVII, 15). Les Livres saints mentionnent :

1° La FORÊT DE CÈDRES sur le Liban, qui appartenait aux Phéniciens, et la FORÊT DE PINS et DE SAPINS sur l'Antiliban (§ 38). Il y avait aussi dans les basses régions de cette montagne des bois de platanes et de chênes. Les rois de Syrie qui voulurent se rendre agréables aux Juifs, fournirent une partie du bois pour les sacrifices, qu'on prenait sur le Liban [1]; l'Antiliban passa avec le royaume de Damas (§ 40) sous la domination de David [2].

2° Les forêts du Carmel et du Thabor ont été mentionnées ci-dessus, § 96 et suiv.

3° La forêt de chênes de la montagne de Basan n'était pas sans importance (§ 102).

4° La forêt de HARET, qui appartenait à la tribu de Juda, et la montagne boisée du désert de Ziph servirent à David de lieux de retraite pour se soustraire aux piéges de Saül [3].

5° Le divines Ecritures, et, après elles, les voyageurs anciens et modernes, mentionnent les rives boisées du Jourdain, où croissent diverses sortes d'arbres et d'arbustes (vulg. *superbia Jordanis*) [4].

[1] Josèphe, *Antiq.*, XII, XXXIII; *De bell. jud.*, V, I, 5.

[2] II *Rois*, VIII, 5 et suiv.; I *Paralip.*, XVIII, 4 et suiv. — [3] I *Rois*, XXII, 5; XXIII, 14 et suiv. — [4] *Jér.*, XLIX, 19; L, 44; *Zach.*, XI, 3. — Hieron., *In Zach.* XI. — Reland, p. 274 et suiv. — J. Mislin, IV, 82 et suiv.

6° Aux environs de Jéricho croissait surtout le palmier, ce prince du règne végétal (*Jug.*, I, 16; III, 13). Strabon préfère à beaucoup d'autres la forêt de palmiers qui se trouvait près de cette ville (Strab., XVI, II, 14); du reste, la Judée était partout renommée pour ses palmiers [1].

Assez fréquemment les écrivains sacrés tirent leurs figures des forêts; ainsi le Prophète royal, exhortant à louer Dieu, s'écrie : *Les campagnes tressailleront de joie, de même que tout ce qu'elles contiennent; alors les arbres des forêts seront dans la jubilation* (Ps. XCV, 12). Isaïe (X, 17 et suiv.) compare l'armée assyrienne à une épaisse forêt, et il ajoute en prophétisant : *On abattra avec le fer l'épaisseur de la forêt, et le Liban tombera avec ses hauts cèdres* [2]. Les hauteurs de la Palestine auraient encore aujourd'hui des bois pour ornement, si les habitants faisaient plus de cas et prenaient plus de soins des forêts; or, non-seulement on laisse les troupeaux détruire sans obstacle les jeunes rejetons, mais il n'est pas rare que pour s'épargner la peine de couper les bois, on y mette le feu [3].

§ 104. Désert de Juda, avec les déserts d'Engaddi, de Ziph, de Maon, de Thécué, de Jéruël, de Bersabée et de Gabaon.

Les déserts (מִדְבָּרוֹת, *deserta*) de la Palestine, ne sont pas des steppes sablonneuses, comme le désert du Sahara en Afrique; ce sont des étendues de pays, des districts sans habitants ni culture, et servant seulement de pâturages aux troupeaux (§ 81). La plupart se trouvent au midi de la contrée située à l'ouest du Jourdain; parmi eux nous signalerons spécialement le désert de Juda, dans la partie orientale de la tribu de Juda, vis-à-vis de la mer Morte. Il s'étend depuis la rive droite du Cédron jusqu'à l'extrémité méridionale de la mer Morte, et il a pour limite, du côté de l'occident, la montagne de Juda [4]. Le long de la route de

[1] Tacite (*Hist.*, V, VI) dit : « Palmetis (Judææ) proceritas et decor. »
[2] Comp. *Mich.*, VII, 14; *Jér.*, XXI, 14; *Ezéch.*, XX, 46 et suiv.
[3] Bové, dans *Bull. de la société géograph.* Paris, 1835, t. III, 380,
[4] *Jos.*, XV, 61 et suiv.; *Jug.*, I, 16.

Carmel (en Juda) jusqu'à la mer Morte, la contrée devient de plus en plus stérile. Le milieu du désert de Juda offre un sol tout calcaire, mais les rochers contiennent une proportion notable de craie et de silex ; ils contrastent donc avec le terrain calcaire de la partie haute du pays.

Tout autour l'œil découvre des montagnes de forme conique et des éminences hautes de deux à quatre cents pieds, qui la plupart du temps vont en s'abaissant du côté de la mer. Certaines parties de ce désert ont reçu, à cause des localités voisines, des noms particuliers, la Bible mentionne :

1° Le désert d'Engaddi (עֵין גֶּדִי) sur la côte occidentale de la mer Morte, non loin de la ville d'Engaddi. Les montagnes de ce désert, où David se tint pendant quelque temps caché contre les embûches de Saül (I *Rois,* xxiv 2 et suiv.), sont assez hautes et elles ont beaucoup de cavernes et de rocs suspendus. Encore aujourd'hui les vastes cavernes de cette contrée servent de lieux de refuge à ceux qui sont poursuivis et aux proscrits [1].

2° Le désert de Ziph (זִיף), où David se réfugia également (I *Rois,* xxiii, 13 et suiv.), longeait la côte de la mer Morte vers son milieu. Le défilé actuel d'es-Soufah, à l'ouest de l'extrémité méridionale de la mer Morte, rappelle le nom de ce désert.

3° Au sud du désert de Ziph, sur le côté méridional de la mer Morte, se trouvait le désert de Maon. Saül cherchait à surprendre David dans le désert de Ziph; mais le fugitif s'était déjà réfugié dans le désert de Maon (I *Rois,* xxxiii, 21 et suiv.).

4° Ce fut dans le désert de Thécué (תְּקוֹעַ), situé au sud de Bethléem, que le roi Josaphat rencontra les Ammonites et les Moabites (II *Paralip.,* xx, 21 et suiv.); et ce fut là également que Jonathas et Simon, avec leurs compagnons, se retirèrent devant le général syrien Bacchides (I *Mach.,* ix, 33 et suiv.) [2].

5° Le désert de Jéruel qui n'avait, à ce qu'il semble, que peu d'étendue, est mentionné à propos de la guerre de Josaphat

[1] Robinson, II, 432 et suiv.

[2] Saint Jérôme dit du désert de Thécué *(Proleg. in Amos.)* : « Ultra (Thecuam) nullus viculus est..., et quia arida et arenosa, nihil omnino frugum gignitur, cuncta sunt plena pastoribus. »

contre les Ammonites, les Moabites et les Syriens (II *Paralip.*, xx, 16).

6° Au sud, vis-à-vis de l'Arabie-Pétrée, est situé le désert de BERSABÉE, où erra Agar chassée de la maison d'Abraham (*Gen.*, XXI, 14 et suiv.).

7° Le désert de GABAON (גִּבְעוֹן), situé dans le voisinage de la ville de ce nom, est cité dans la circonstance où Joab et Abisaï poursuivaient Abner fuyant devant eux [1].

Ce fut dans le désert de JUDA et ses diverses parties que saint Jean-Baptiste se tint dans une paisible solitude jusqu'au jour *où il devait se montrer à Israël* (Luc, I, 80). Non loin de la mer Morte, il exhortait le peuple à la pénitence et à une vie meilleure, et s'étant retiré plus haut sur le rivage oriental du Jourdain, il baptisait dans l'eau ceux qui étaient disposés à la pénitence [2]. Dans le désert situé à environ deux lieues au sud-ouest de Jérusalem, appelé aujourd'hui SAINT-JEAN, on montre une caverne creusée dans le roc où, suivant la tradition, le saint précurseur aurait habité [3]. De là la route conduit au beau couvent catholique de Saint-Jean (§ 154).

§ 105. Les déserts de Cadès-Barné, de Jéricho, de Bethaven et de Bethsaïde.

Tout-à-fait au midi et joignant la montagne de Séir, se trouvait le désert de :

1° CADÈS-BARNÉ, où les Israélites arrivèrent dans leur marche (§ 91), et d'où des espions furent envoyés dans le pays de Chanaan [4].

2° Le désert de JÉRICHO, contrée montagneuse et sauvage entre Jérusalem et Jéricho, est déjà nommé dans le livre de Josué (XVI, 1). Ce fut dans ce désert que le Sauveur, selon la tradition

[1] II *Rois*, II, 24; comp. *Jos.*, XVII, 25. — [2] *Matth.*, III, 1 et suiv.; *Marc*, I, 4 et suiv.; *Luc*, II, 3; *Jean*, I, 28; III, 23; X, 40. — Cfr. *Tübinger theolog. Quartalschrift*, année 1838, 2e livrais., p. 236 et suiv.

[3] Ul. Halbreiter, *Die Johannesgrotte*, feuille V, n° 6.

[4] *Nomb.*, XXXIII, 36; XXXIV, 4; *Jos.*, XV, 3; *Jug.*, XI, 17. — Comp. § 168.

chrétienne, séjourna quarante jours[1], d'où est venu depuis à ce lieu le nom de QUARANTAINE (§ 101, n° 2). La route qui conduit de Jérusalem à Jéricho par Béthanie est semée de vallées et de ravins profonds; elle était difficile et périlleuse à cause des voleurs, ce qui l'avait fait appeler la ROUTE DU SANG. Une éminence de ce désert portait notamment le nom de MAALE-ADOUMMIM (hauteur des hommes de sang), parce que des meurtres nombreux s'y commettaient[2]. C'est à cause de toutes ces circonstances que, dans la parabole du Samaritain compatissant, le Sauveur place en ces lieux l'histoire de l'homme qui tombe entre les mains des voleurs. A deux lieues et demie de Jérusalem, sur la route de Jéricho, on arrive au khan (à l'hôtellerie) connu sous le nom de KHAN-DU-SAMARITAIN, dont d'anciens auteurs parlent aussi[3].

3° Le désert de BÉTHAVEN est entre Jéricho et Béthel, sur les confins des tribus de Benjamin et d'Ephraïm. De ce désert sortirent, par une permission divine, les ours qui dévorèrent les jeunes insolents qui s'étaient moqués du prophète Elisée[4].

Le désert de BETHSAÏDE, sur le côté nord-est du lac de Génésareth, au delà du Jourdain, est connu par le Nouveau Testament. Ce fut là que Jésus-Christ se retira lorsqu'il eut appris qu'Hérode Antipas avait fait décapiter Jean-Baptiste. Ce fut là encore que la toute-puissance du Seigneur, inspirée par sa charité, nourrit cinq mille hommes avec cinq pains et deux poissons, après avoir auparavant guéri les malades et annoncé à la foule le royaume de Dieu[5].

[1] *Matth.*, IV, 1-11; *Marc*, I, 12, 13; *Luc*, IV, 1-13.

[2] « Addommim, quondam villula, nunc ruinæ in sorte tribus Judæ, qui locus usque hodie vocatur Maledomim, et græce dicitur Ἀνάβασις πυῤῥῶν, latine autem appellari potest Adscensus rufforum, sive rubentium, propter sanguinem qui illic crebro a latronibus funditur » *(Onomast.)*.

[3] Bernard de Breydenbach parle de ce khan en ces termes : « Nous franchîmes donc à cheval le mont des Oliviers vis-à-vis de Béthanie, et nous arrivâmes à une auberge qui avait été autrefois un couvent, et qui était alors appelée en langue étrangère *Cerra rousso*. Et cette route encore aujourd'hui ne peut se faire à pied et à cheval qu'avec de grandes précautions. » *Reyssbuch*, p. 63.

[4] Comp. *Jos.*, XVIII, 12; IV *Rois*, II, 23 et suiv.

[5] *Matth.*, XIV, 14-21; *Marc*, VI, 33-44; *Luc*, IX, 10-17; *Jean*, VI, 1-15. —

§ 106. Plaines le long de la mer Méditerranée.

A partir du promontoire situé entre Accho (Acre) et Tyr, appelé anciennement, à raison de la forme de degrés qu'affectent les roches, ECHELLE DE TYR (*scala Tyriorum*), et actuellement Ras-en-Nakoura, se développe le long de la côte une plaine qui va jusqu'à la frontière de l'Egypte, et qui est bornée à l'orient par les montagnes de Galilée, de Samarie et de Judée. Les parties de cette plaine sont :

1° La plaine d'ACCHO (d'Acre), qui s'étend depuis le Ras-en-Nakoura (l'Echelle de Tyr) jusqu'au pied du Carmel (§ 96) sur une longueur de six lieues et une largeur de deux lieues, de l'est à l'ouest. Le petit fleuve du Bélus, aujourd'hui le Nahr-Naman, coule à travers cette plaine jadis fertile, mais actuellement inculte.

2° La plaine de la CÔTE, qui court depuis le promontoire du Carmel jusqu'à Joppé (Jaffa) sur une longueur d'environ dix milles allemands, offre tour à tour des dunes, des rochers bas et plats, et des endroits charmants et fertiles. Elle était autrefois connue sous le nom de plaine de SARON (שרון, Septante Σαρών, Σαρωνάς), et prise dans un sens tantôt plus restreint, tantôt plus large[1]. L'Ecriture rappelle la beauté et la fertilité de la plaine de SARON ; l'Epouse, au Cantique des cantiques (II, 1), est appelée une FLEUR DE LA CAMPAGNE (de Saron), et Isaïe (XXXV, 2; LXV, 10) parle de la *parure* de la plaine de *Saron* et de *ses parcs de moutons*. Divers petits ruisseaux, qui ont leur embouchure dans la mer Méditerranée, arrosent et fécondent cette plaine. Saint Pierre ayant guéri le paralytique Enée au nom de Jésus, un

Cfr. Hircher, *Betrachtung über die Evangelien der Fasten*, 4e édition, p. 287 et suiv.

[1] Dans l'*Onomasticon*, saint Jérôme détermine ainsi cette plaine : « A Cæsarea Palæstinæ usque ad oppidum Joppe omnis terra, quæ cernitur, dicitur Saronas; » et dans le *Commentaire sur Isaïe*, XXXIII, ce Père dit : « Saron omnis circa Joppen Lyddamque appellatur regio, in qua latissimi campi fertilesque redduntur. »

grand nombre des habitants de la plaine de SARON embrassèrent l'Evangile, ainsi qu'il est marqué : *Tous ceux qui demeuraient à Lydde et à Sarone virent cet homme, et ils se convertirent au Seigneur* (Act., IX, 35). La beauté et la fertilité de la plaine de SARON, spécialement dans les environs de Joppé (Jaffa) et de Lydde (Loudd), sont encore célèbres aujourd'hui. Les fleurs qui, au printemps, font la parure de cette région, sont des roses blanches et rouges, des narcisses, des anémones, des lis blancs et jaunes, des giroflées et une espèce de pervenche d'une odeur très-agréable. Le lis de SARON, comme on le sait, est passé dans les armes des chefs des croisades et des rois de France. Le sol de la plaine se compose d'un sable fin, blanc et rouge, qui est néanmoins très-productif. Que si l'on n'y rencontre plus que quelques misérables plantations de cotonniers, un peu d'orge et de froment, c'est la faute du despotisme turc. Le voyageur n'aperçoit aussi les oliviers et les sycomores qu'isolés et solitaires [1].

3° A la plaine de Saron se réunissait, en s'étendant vers le midi, la plaine du pays des Philistins, appelée SÉPHÉLA (הַשְּׁפֵלָה, c'est-à-dire abaissement), et elle se prolongeait jusqu'au torrent d'Egypte (el-Arisch) [2]. Autrefois fertile, de même que la plaine de Saron, elle est aujourd'hui bien peu cultivée. Depuis el-Arisch jusqu'à Gaza, la contrée est basse et entièrement plane jusqu'à la distance de quatre lieues de la mer Méditerranée [3]. C'était dans la plaine de SÉPHÉLA qu'étaient situées les cinq villes capitales des Philistins : Gaza, Azot, Ascalon, Accaron et Geth. Josué, après divers combats, s'assujétit la plaine de SÉPHÉLA [4].

[1] Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem,* IV, p. 64 et suiv. — Russegger, *Voy.,* III, 257 et suiv.

[2] « Sephela, sicut scripsit Isaias, pro quo Aquila campestrem, Symmachus vallem interpretatur. Usque hodie omnis regio juxta Eleutheropolim compestris et plana, quæ vergit ad aquilonem et occidentem, Sephela dicitur » *(Onomast.).* — Dans les Septante et la Vulgate, I *Mach.,* XII, 38, le nom de Séphéla a été conservé; mais la Vulgate le traduit aussi par *planities, regio campestris* et *campestria.*

[3] Scholz, *Voyages,* 123 et suiv. — [4] Comp. *Jos.,* X, 40; XI, 16; *Jér.,* XXXII, 44; XXXIII, 13; *Zach.,* VII, 7; *Mach.,* XII, 38.

§ 107. Plaine de Jezraël.

La plaine de JEZRAEL (יזרעאל), appelée aujourd'hui MERDSCH-IBN-AMER (prairie, pâturage du fils d'Amer), va du Carmel vers le Jourdain, et est bornée au nord par le plateau de la Galilée et au sud par les montagnes de Samarie. Elle a, de l'est à l'ouest, de huit à dix lieues d'étendue, et du nord au sud, de quatre à cinq de largeur. Elle reçut son nom de la ville de Jezraël, qui appartenait à la tribu d'Issachar (*Jos.*, XIX, 18). Elle est encore mentionnée sous le nom de plaine d'ESDRÉLON et de GRANDE PLAINE (μέγα πεδίον)[1], tandis que dans les croisades, à cause du château de Saba, son nom usité était CAMPAGNE DE SABA (*Campus Sabæ*)[2]. Du côté du midi elle est environnée d'une multitude de petites collines qui courent dans la direction du nord-ouest depuis Dschénim jusqu'à leur jonction avec un prolongement du revers du Carmel. Plus au midi, ces collines s'élèvent et forment les montagnes de Samarie. Ce prolongement du Carmel, consistant en une suite de collines qui tirent vers le sud-est, sépare la grande plaine de Saron, le long de la côte, de la plaine de JEZRAEL. Vue du sommet du Thabor, cette plaine, si l'on fait abstraction des trois grands bras qui vont à l'est, se développe sous la forme d'un triangle dont le sommet présente un angle aigu. A l'est de ce grand triangle, trois vastes embranchements courent vers les bords de la vallée du Jourdain. Une particularité qui mérite d'être signalée, c'est que, tandis que les bras du midi et du nord inclinent vers le couchant et versent leurs eaux dans la mer Méditerranée par le Cison, le bras du milieu penche entre les deux autres vers le levant, et ses eaux, à partir d'un point situé au centre du triangle, s'écoulent par une pente rapide vers le lit du Jourdain, le long de la vallée qui était anciennement connue sous le nom de Jesréel[3].

[1] *Judith*, I, 8; IV, 5; I *Mach.*, XII, 49. — Josèphe, *Antiq.*, XX, VI, 1; *Bell. jud.*, IV, I, 8.

[2] Quaresmius, *Elucid. Terræ sanctæ*, II, 816.

[3] K. Ritter, *Erdk.*, XVI, 689 et suiv.

Une sinuosité de la plaine de Jezraël, qui du pied du Thabor va vers le nord-est de la Galilée, la plaine actuelle de Scheffa, portait le nom de plaine de SARON ou de SARONAS, tandis que la partie qui passe au nord de Nazareth (actuellement la plaine d'el-Battaouf), était désignée sous la dénomination de plaine de ZABULON, de plaine de SEPPHORIS[1]. La partie occidentale de la plaine était appelée plaine de MAGEDDO (מְגִדּוֹ), et servit souvent de champ de bataille, comme du reste la plaine tout entière. Ce fut en effet dans la plaine de JEZRAEL que Barac défit Sisara (*Jug.*, IV, 13 et suiv.), et que Gédéon vainquit les Amalécites et les Madianites (*Jug.*, VI, 33 et suiv.); c'était là qu'étaient campés les Israélites, sous Saül, avant d'en venir aux mains avec les Philistins (I *Rois*, XXIX, 1 et suiv.), et ce fut encore dans ce même endroit qu'Achab triompha des Syriens (III *Rois*, XX, 26 et suiv.). Josias livra près de MAGEDDO un combat sanglant au roi d'Egypte Néchao[2], et l'armée assyrienne, sous la conduite d'Holopherne, se tenait dans la plaine d'ESDRÉLON prête à combattre contre les Israélites (*Jug.*, VII, 3). La plaine de JEZRAEL est la clef du pays; et c'est ce qui explique pourquoi les Romains, sous Gabinius et Vespasien, les Sarrasins et les Croisés[3], les Egyptiens, les Perses, les Turcs, les Arabes, et, en 1799, les Français, commandés par Napoléon et Kléber, y livrèrent des combats et y virent leurs étendards baignés de la rosée du Thabor et de l'Hermon. Plus récemment encore les luttes soutenues par l'armée égyptienne ont rougi cette plaine du sang d'un grand nombre de soldats.

Arrosée par le Cison (Nahr-el-Makatta) et d'autres cours d'eau, la plaine de JEZRAEL, avec son sol d'*humus* rouge et noir, était jadis la contrée la plus fertile de la Palestine, privilége qu'elle conserve encore en partie aujourd'hui. Lorsque Schubert (III,

[1] *Onomast.* — J. Hammer dans les *Annales de Vienne,* 1836, t. LXXIV, p. 57.

[2] IV *Rois,* XXIII, 29; II *Paralip.*, XXXV, 22. — Mageddo passait pour un lieu de défaites et de gémissements. Comp. *Joël,* III, 6, 7; *Zach.*, XII, 11; *Apoc.*, XVI, 16.

[3] Cfr. Josèphe, *Bell. jud.*, I, VIII, 7; IV, I, 8. — Wilken, *Geschichte der Kreuzzüge,* III, II, p. 267 et suiv.

164 et suiv.) traversa la plaine au mois d'avril par la route de Dschénin à Nazareth, son regard ne pouvait se rassasier de voir l'éclat des fleurs et la vigueur de la végétation, et son récit est confirmé par les relations des autres voyageurs[1]. Toutefois, dans cette vaste plaine, qui pourrait fournir leur subsistance à des milliers d'hommes, on ne rencontre plus aujourd'hui aucun lieu habité ; à ses extrémités seulement et sur la ceinture de collines qui l'environnent sont disséminés les villages d'EL-LEDSCHOUN, d'OUM-EL-FAHM, de TAANOUK, de SILEH, d'EL-YAMON, d'EL-BARID, de KEFR-ADAN, etc. Le basalte et le tuf basaltique, l'un des éléments de ce terrain d'alluvion noir et fertile, dominent entre le Petit-Hermon (Dschébel-Douhy) et le Thabor (Dschébel-Tour).

C'est à travers la plaine de JEZRAEL que passe encore la grande route des caravannes, appelée SOULTANA, allant d'Egypte à Damas. Il ne doit pas du reste paraître surprenant que la plaine la plus fertile de la Palestine soit depuis des siècles inhabitée ; car le défaut de sécurité pour la propriété comme pour les personnes dans les plaines ouvertes, a obligé la population à se réfugier dans les pays de montagnes, où, entre les vallées, les rochers et les ravins, il y avait plus de sûreté pour elle et ce qu'elle possédait.

§ 108. Plaine du Jourdain, avec la plaine de Jéricho et de Moab.

Au nombre des plaines de la Palestine les plus considérables et qui en même temps offrent le plus de singularités, il faut citer :

1° La PLAINE ou les ALENTOURS du JOURDAIN (כִּכַּר הַיַּרְדֵּן, ἡ περίχωρος τοῦ Ἰορδάνου), appelée par les Arabes EL-GHOR (la vallée) ; c'est cette vallée plane, au milieu de laquelle coule le Jourdain, depuis l'extrémité méridionale du lac de Génésareth jusqu'à la mer Morte[2]. Cette vallée plane, ou cette plaine, qui près de Bethsan

[1] Bové, *Bulletin de la société géograph.* Paris, 1835. — Russegger, *Voyag.*, III, 125.

[2] Dans Josèphe (*Bell. jud.*, IV, VIII, 2), par τὸ μέγα πεδίον (la grande plaine), qui correspond au nom arabe *El-Ghor* et au mot *Aulon* d'Eusèbe et de saint Jérôme *(Onomast.*, art. *Aulon)*, c'est, dans le sens le plus large, le *grand enfoncement* depuis le Liban jusqu'au golfe Elanitique qui est désigné. Dans

(Scythopolis) est large d'environ deux lieues, et près de Jéricho d'environ trois lieues, est bornée du côté de l'est par les montagnes de Galaad, et du côté de l'ouest par les prolongements des montagnes de Gelboé, d'Ephraïm et de Juda, dont les roches abruptes se dressent à une hauteur de 1,000 à 1,200 pieds au-dessus de la vallée. A l'est, les montagnes ont d'abord peu d'élévation et de pente, mais elles finissent par former une chaîne de 2,000 à 2,500 pieds de hauteur[1]. Le LIT DU JOURDAIN, dont la largeur tantôt n'atteint pas, tantôt dépasse un kilomètre, est notablement (de 40 pieds environ) plus bas que le reste de la vallée. Sur ses bords croissent diverses sortes d'arbres et d'arbustes. Le reste de la plaine du JOURDAIN ou du GHOR qui en est la partie la plus considérable, est une solitude plus ou moins déserte, d'après les témoignages tant des anciens que des modernes[2]. Au-dessous du pont de Dschisser-Medschamié, à peu près à deux milles allemands au midi du lac de Génésareth, le GHOR présente la figure de deux plates-formes distinctes. La PLATE-FORME SUPÉRIEURE, qui part du pied des montagnes à pic et se prolonge des deux côtés de la grande vallée, est assez plane, mais entièrement nue et sans culture, et s'incline par des mamelons de sable ou des rochers blancs et à pic, hauts de 150 à 200 pieds, vers la PLATE-FORME INFÉRIEURE ou la plaine, qui est large de 3/4 de lieue, et constitue la vallée du Jourdain dans le sens strict du mot. Plus loin vers le midi, en face de Bethsan (Beisan), s'étend une belle plaine, couverte d'une riche végétation, tandis qu'au nord du Wadi-ZERKA (Jaboc), sur le côté occidental du Jourdain, on aperçoit des roches calcaires toutes nues, qui s'élèvent à une hauteur de 300 à 400 pieds. A deux lieues à peu près au-dessus de Jéricho, la plaine paraît stérile et le sol, en beaucoup d'endroits, couvert d'une croûte de sel. Dans la partie septen-

le sens le plus strict, par le Wadi-el-Ghor, on doit entendre cette dépression de la terre qui s'étend depuis le lac de Génésareth jusqu'à la chaîne transversale de collines (§ 91) au sud de la mer Morte).

[1] Robinson, II, 507.

[2] Josèphe, *Bell. jud.*, III, x, 7; IV, VIII, 2. — Ritter, *Erdk.*, XV, p. 358 et suiv.

trionale comme dans la partie méridionale du GHOR, on rencontre, il est vrai, des plantes d'une végétation luxuriante dans les lieux voisins des ruisseaux qui descendent des montagnes, mais la plus grande partie du sol est aride, et n'est cultivée que çà et là par les Bédouins de diverses tribus [1].

Loth choisit pour faire paître ses troupeaux la contrée autour du Jourdain (*Gen.*, XIII, 10); ce fut dans la plaine du Jourdain que furent coulés dans l'argile un grand nombre de vases du temple de Salomon [2]. Saint Jean-Baptiste vint dans la contrée près du Jourdain et y prêcha le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés. *Et un grand nombre se firent baptiser par lui dans le Jourdain, en confessant leurs péchés* [3].

2° La PLAINE DE JÉRICHO, appelée aussi CAMPAGNE DE JÉRICHO, s'étendait depuis cette ville jusqu'à la mer Morte, et était large de trois à quatre lieues. Les enfants d'Israël passèrent le Jourdain, sous la conduite de Josué, et quarante mille hommes armés traversèrent en diverses bandes et en bataillons les *campagnes et les plaines de la ville de Jéricho* (Jos., IV, 13). Ce fut dans la plaine de JÉRICHO que l'armée des Chaldéens arrêta dans sa fuite le roi Sédécias (IV *Rois*, XXV, 3). Les légions romaines, sous Vespasien et Titus, après avoir vaincu les Juifs près de Jéricho et dans la vallée du Jourdain, les obligèrent à s'enfuir dans des barques sur le Jourdain, et les poursuivirent jusqu'à la mer Morte; l'embouchure du Jourdain fut obstruée par les cadavres de ceux qui périrent [4]. La plaine dont il s'agit était anciennement fort renommée pour sa fertilité; le miel, le baume et d'autres produits s'y rencontraient en surabondance, et les palmiers y croissaient en grand nombre, ce qui avait fait appeler Jéricho simplement la ville des Palmiers (§ 166); on connaît également les rosiers de Jéricho et ses sycomores [5]. Aujourd'hui, toutes ces productions, qui faisaient la gloire des champs de JÉRICHO, ont à peu

[1] La vallée du Jourdain relevée par Edm. Wœrndle d'Adelsfried, n° 8.

[2] III *Rois*, VII, 46; II *Paralip.*, IV. 17. — [3] *Matth.*, III, 5 et suiv.; *Luc*, III, 3. — [4] Flav. Josèphe, *Bell. jud.*, VII, 5. — [5] *Deutér.*, XXXIV, 3; *Jug.*, I, 16; *Eccli.*, XXIV, 18; *Luc*, XIX, 14. — Josèphe, *Antiq.*, IV, VI, 1; XV, IV, 2; *Bell. jud.*, IV, VIII, 3.

près disparu ; dans toute cette plaine, où vers la fin du septième siècle ou pouvait encore voir plusieurs bois de palmiers, il ne reste plus qu'un seul de ces arbres[1]. Dans la plaine de Jéricho, et en général sur les bords de Jourdain, il y avait aux premiers siècles de l'ère chrétienne de nombreux monastères. Les Croisés trouvèrent dans les environs de Jéricho, entre autres productions, la canne à sucre en grande abondance, et les églises de Palestine tirèrent, dans les années 1111 et 1138, un revenu considérable des produits de cette contrée[2]. Actuellement ce qu'on rencontre surtout en ces lieux, ce sont des scorpions en grand nombre, ainsi que l'araignée-scorpion, plus dangereuse encore ; toutefois on entend rarement parler d'hommes piqués par des scorpions[3].

Vis-à-vis de la plaine de Jéricho, sur le côté oriental du Jourdain est la plaine ou la campagne de Moab (vulg. *campestria Moab*), maintenant appelée el-Kourah (la plaine). C'est là que les Israélites avaient leur camp avant de passer le Jourdain, et un nouveau dénombrement du peuple y fut fait. Ce fut aussi dans la plaine de Moab que les enfants d'Israël pleurèrent la mort de Moïse[4].

§ 109. Vallées.

La Palestine, montagneuse comme elle l'est, offre des vallées, des enfoncements, des ravins et des abîmes en grand nombre et sous toutes sortes de configurations. Il n'entre dans notre plan que de faire connaître les vallées ou petites plaines dont il est fait mention dans les divines Ecritures. Dans la direction du sud au nord, nous rencontrons :

1° La vallée du Raisin (vulg. *vallis botri*), au nord d'Hébron, renommée pour la culture de la vigne. Les hommes que Moïse envoya prendre des renseignements sur la terre de Cha-

[1] Adamnanus, *De locis sanctis*, II, 13. — Robinson, II, 537 et suiv.
[2] Jacques de Vitry, *Histor. hieros.*, c. LVIII, p. 1075. — Guill. de Tyr, XI, XV, XXVI.
[3] Supplément du n° 186 de l'*Allg. Zeitung*, du 5 juillet 1853.
[4] *Nomb.*, XXII, 1 ; XXVI, 63 ; *Deutér.*, XXXIV, 8.— Comp. §§ 74 et suiv.

naan, coupèrent dans cette vallée un sarment avec son raisin d'une grosseur extraordinaire, et le rapportèrent au camp d'Israël comme preuve de la fertilité du pays (*Nomb.*, XIII, 23 et suiv.). La route d'Hébron à Jérusalem monte dans une vallée entre les murs des champs plantés de vigne et d'oliviers. Les vignes qui se trouvent dans la vallée sont encore aujourd'hui renommées, et l'on compte leur raisin entre les plus beaux et les plus gros du pays. Les vignobles qui appartiennent à la ville actuelle d'Hébron (el-Khoulil) s'étendent du côté de l'ouest presque jusqu'à Teffouh, du côté du midi jusqu'à Dhoherieh, et du côté du nord jusqu'à Khourbet-el-Nousara (§ 158). On fait sécher les plus beaux raisins pour les conserver ; le reste est pressuré et réduit en sirop (en arabe *dibs*.)[1].

2° La vallée de SÉPHATA, non loin de Marésa et d'Eleuthéropolis, dans la tribu de Juda, s'ouvre du côté de Gérara, et offre aux armées venant d'Egypte un passage pour entrer dans la Judée. Asa, roi de Juda, après y avoir rangé son armée en bataille contre le prince éthiopien Zara, adressa à Dieu cette prière avec un cœur plein de foi : *Seigneur, c'est une même chose à votre égard de nous secourir avec un petit nombre ou avec un grand. Secourez-nous donc, Seigneur, vous qui êtes notre Dieu ; car c'est parce que nous nous confions en vous et en votre nom, que nous sommes venus contre cette multitude. Seigneur, vous êtes notre Dieu ; ne permettez pas que l'homme l'emporte sur vous. Alors le Seigneur jeta l'épouvante parmi les Ethiopiens en présence d'Asa et de Juda, et les Ethiopiens prirent la fuite* (II Paralip., XIV, 9 et suiv.).

3° La vallée de SOREC, où Samson fit la connaissance de Dalila, était située au pays des Philistins entre Ascalon et Gaza (*Jug.* XVI, 4).

4° Il faut chercher la vallée des ARTISANS (vulg. *vallis artificum*) dans le voisinage de Lod (*Lydda*) et d'Ono. Joab est appelé le *Père de la vallée des ouvriers*[2].

[1] Robinson, I, 356 ; II, 716 et suiv. — Bartlett., *Walks about Jerus.*, p. 216.

[2] *Paralip.*, IV, 14 ; II *Esdr.*, XI, 35.

5° La vallée d'Ono (mentionnée II *Esdr.*, VI, 2), semble n'avoir été qu'une continuation de la plaine de Saron (§ 106).

6° Josué pour s'emparer de Haï (*Jos.*, VIII, 12) avait mis son peuple en ordre de bataille dans la vallée au nord de la ville de Haï (עַי), non loin de Béthel.

7° La vallée près de Gabaon (vulg. *vallis quæ est in Gabaon*), acquit de la célébrité par la victoire que Josué y remporta grâce à sa confiance en Dieu, ayant osé dire en regardant le soleil : *Soleil, n'avance point de Gabaon*[1].

8° La vallée d'Aïalon, située entre Gabaon et Aïalon, fut le théâtre du combat entre les Israélites et les Amorrhéens, combat dans lequel Josué, le fidèle conducteur d'Israël, dit, avec une confiance inspirée par la foi au nom de Jéhova : *Lune, ne bouge pas de la vallée d'Aïalon*[2]. La spacieuse vallée située au nord du village actuel d'Ialo, entre Nicopolis (Amaüs) et Bethhoron, est regardée non sans fondement comme cette vallée d'Aïalon, fameuse dans l'histoire de Josué[3]. Quelques archéologues ont cru que cette vallée n'était autre que l'extrémité de la plaine d'Ibn-Oméir, du côté du sud-est.

9° Ce fut dans la vallée d'Achor, au nord de Jéricho, que le cupide Achan fut lapidé, et tout ce qui lui appartenait livré aux flammes. *Et ce lieu fut appelé et s'appelle encore aujourd'hui la vallée d'Achor* (la vallée de la tribulation)[4].

10° La vallée de Séboïm était dans le voisinage de la ville du même nom, dans la tribu de Benjamin. Durant les temps orageux des rois hébreux, une bande de voleurs philistins s'y était fixée[5].

11° Sous le nom de vallée de Mageddo, qu'Eusèbe et saint Jérôme appellent *campus legionis* (πεδίον τῆς Λεγεῶνος)[6], on doit entendre la partie basse de la plaine le long du Cison, comme on a déja eu occasion de le remarquer ci-dessus, § 107. L'identité de

[1] *Jos.*, X, 12; comp. *Is.*, XXVIII, 21. — [2] *Jos.*, X, 12. — [3] *Epitaph. Paulæ*, p. 673, ed. Mart

[4] *Jos.*, VII, 24, 26; XV, 7; *Is.*, LXV, 10; *Osée*, II, 15. — Le nom d'Achor était encore en usage au temps d'Eusèbe et de saint Jérôme.

[5] I *Rois*, XIII, 17 et suiv.; comp. II *Esdr.*, II, 11, 34.

[6] *Onomasticon*, art. *Gabathon, Arbela, Camon.*

MAGEDDO et de LÉGIO a été mise hors de doute par les recherches géographiques les plus récentes[1].

12° La vallée des PASSANTS, dont parle le prophète Ezéchiel (XXXIX, 11), doit être la vallée située à l'extrémité méridionale du lac de Génésareth, où est actuellement le village de Semakh. On trouve dans les environs de ce village un terrain gypseux dont les Arabes font d'excellents vases de terre[2].

13° La vallée de JEPHTHAHEL, entre les limites d'Aser et de Zabulon (*Jos.*, XIX, 14, 27), devait se trouver près de Jotapata, non loin du Dschébel-Dschéfat d'aujourd'hui, au nord de Sepphoris.

14° La vallée de MASPHÉ (מִצְפָּה, vulg. *campus Masphe*), était située sur les confins du Liban; Josué poursuivit jusque près d'elle les ennemis d'Israël (*Jos.*, XI, 8).

On voit citées allégoriquement : la vallée des LARMES (*vallis lacrymarum*), symbole des misères et des afflictions de la vie de ce monde[3]; la vallée de la VISION, c'est-à-dire Jérusalem, siége des révélations divines[4]; et la vallée du JUGEMENT DE JÉHOVA (*vallis Josaphat*) pour indiquer les châtiments réservés à l'impiété des peuples païens[5].

§ 110. Vallées plus ou moins rapprochées de Jérusalem.

Du côté du sud-est de Jérusalem étaient situées, comme on le voit par le plan topographique (planche IX) :

1° La vallée rocheuses d'ENNOM (גֵּי הִנֹּם), ou la vallée des FILS D'ENNOM; actuellement le Wadi-DSCHÉHENNAM. Les Israélites infidèles à Dieu immolèrent autrefois des enfants en ce lieu à l'idole des Moabites, au dieu Moloch, et l'endroit entre la fontaine de Siloé et Rogel, où se pratiquait ce culte impie et abominable,

[1] Comp. Fallmerayer dans les *Mémoires savants de l'Académie des sciences de Munich*, année 1836, p. 920.
[2] J. Schwarz, *loc. cit.*, p. 160 et 320.
[3] *Ps.* LXXXIII, 7. — Cfr. Rob. Bellarminus, *Explanat. in Ps. ad. h. l.*
[4] *Is.* XXII, 5. — Cfr. Cornelius a Lapide, *Commentar. in h. l.*
[5] *Joël*, III, 2 (7).

fut depuis désigné sous le nom de Topheth (תֹּפֶת, c'est-à-dire horreur)[1]. Dans la suite, la vallée d'ENNOM ou la GEHENNE fut prise comme un des symboles du lieu de damnation, de l'enfer (γεέννα, correspondant à גֵּי הִנֹּם)[2]. En comparant Josué (xv, 18), Jérémie (xix, 2) et les traditions talmudiques (*Sebach*, LIII, 2; *Joma*, XII, 1), nous sommes conduits à prendre pour la vallée d'ENNOM l'extrémité la plus méridionale de l'ancienne vallée des FROMAGERS (*Tyropœon*). Aujourd'hui, une étroite vallée presque entièrement comblée part de la fontaine de Rogel, appelée aussi fontaine de Néhémie ou de Job, et va jusqu'à la porte d'el-Mougharibeh : c'est là l'ancienne vallée d'ENNOM. La limite de la tribu de Juda la traversait en se dirigeant vers le nord jusqu'au temple, d'où elle remontait à l'ouest au-dessus de Sion, en sorte que c'était au midi de cette cité que se trouvait la vallée de Raphaïm, ce qui a échappé à presque tous ceux qui, jusqu'ici, ont tracé la topographie de Jérusalem[3].

2° La vallée de CÉDRON est désignée dans les Ecritures simplement par l'expression de TORRENT DE CÉDRON (נַחַל קִדְרוֹן, vulg. *torrens Cedron*), parce que le Cédron prend son cours par cette vallée[4]. Elle reçut le nom de vallée de JOSAPHAT soit à cause du mausolée du roi Josaphat, soit à cause de l'opinion qu'à la fin du monde ce serait (*Jos.*, III, 2) le lieu du jugement dernier; dans tous les cas, la dénomination de vallée de JOSAPHAT se trouve dès les premiers siècles de l'ère chretienne[5]. Cette vallée fameuse

[1] IV *Rois*, XXIII, 80; *Jér.*, VII, 31; XIX, 5 et suiv.; XXXII, 35. — « Ara Topheth est in valle filii Ennom; illum locum significat, qui Siloe fontibus irrigatur, et est amœnus atque nemorosus hodieque hortorum præbet delicias. » Hieron., *Ad. Jer.*, VII, 31. — Il en est qui font dériver Topheth de תֹּף (tambour), parce qu'on devait battre de cet instrument pendant les sacrifices, afin d'étouffer les cris des malheureuses victimes.

[2] *Matth.*, v, 22 et suiv.; *Marc*, IX, 43 et suiv.; *Luc*, XII, 5.

[3] J. Schwarz, *loc. cit.*, p. 189, 367.

[4] Comp. II *Rois*, XV, 23; III *Rois*, II, 37; *Jean*, XVIII, 1. — Josèphe, *Antiq.*, VIII, I, 5. — Le nom de CÉDRON (de קִדְרוֹן, c'est-à-dire obscur, noir) peut se rapporter soit à l'aridité de cette vallée de rochers, soit à l'eau épaisse du torrent troublée par différents affluents venant de Jérusalem.

[5] *Onomasticon*, art. Κοιλάς, *Cœlas*. — J. Doubdan, le *Voyage de la Terre-Sainte*, p. 262.

commence à environ une demi-lieue de la porte du nord de Jérusalem, près des tombeaux des Juges; elle passe devant les tombeaux des Rois, et est en cet endroit coupée par la route qui conduit à Naplouse (Sichem). Déjà dans cette région, on voit des deux côtés, dans les rochers de la vallée, de nombreuses cavernes servant de tombeaux, tandis que la plaine est plantée d'oliviers, et elle se prolonge ainsi dans la direction du sud entre Jérusalem et le mont des Oliviers [1]. A l'endroit où un sentier conduit par la vallée à l'ancienne Anathoth, actuellement Anata, en franchissant le sommet septentrional du mont des Oliviers, on trouve aussi des plantations d'oliviers et d'autres arbres fruitiers; on rencontre plus loin le long de la vallée des grottes servant de tombeaux. A partir de la porte Saint-Etienne, où les rochers s'élèvent à droite à 100 pieds de hauteur, une route allant au sud-est traverse un pont au delà duquel se trouvent, au nord, l'église qui renferme le tombeau de la sainte Vierge, et au midi, le jardin de GETHSÉMANI. Le fond de la vallée peut avoir en cet endroit 435 pieds de largeur. C'est vers le pont que commencent les premières traces régulières du lit du torrent; la colline occidentale s'élève à partir de ce point plus rapidement que la partie orientale du mont des Oliviers, et la vallée se rétrécit peu à peu. Près du second pont, à gauche, on montre les tombeaux de Josaphat, d'Absalon, de saint Jacques, de Zacharie, et le cimitière des Juifs (§ 153). Toute la vallée est semée de pierres tumulaires, car c'est en ce lieu que, depuis des siècles, la plupart des habitants israélites de Jérusalem ont reçu la sépulture. Bien plus, beaucoup d'Israélites, même à notre époque, viennent des pays étrangers habiter à Jérusalem pour être inhumés dans la vallée de JOSAPHAT, dans l'espérance que l'oracle du prophète aura un jour son accomplissement [2]. Les murailles de rochers suspendus et remplis de cavernes sépulcrales, les collines délavées pendant des siècles par les pluies d'orage, enfin les mausolées brisés et les rochers dénudés, font de cette vallée des ombres une véritable vallée de mort et de larmes [3].

[1] Différents auteurs (Bernatz, n° 22, H. de Mayr, 8e livraison) ont donné des vues de la vallée de Cédron (de Josaphat). — [2] *Zachar.*, XIV, 3-11; *Joël*, III, 7; XVII, 19, 25 (IV, 2, 12, 14, 20). — [3] Salzbacher, II, 145 et suiv.

A environ 550 pieds plus loin, vers le sud, la vallée fait un détour un peu à droite, et c'est là qu'elle est le plus étroite, ne formant qu'un simple ravin entre des rochers hauts de 150 pieds. Dans son cours, l'étroite crête d'OPHEL s'abaisse, et l'on arrive à la fontaine de Marie, autrefois la source de Rogel; puis la vallée s'ouvrant un peu par le haut, on a devant les yeux le pauvre village de Siloé (Kefr-Selvan), à mi-côte des rochers. De là, la route conduit à l'embouchure du Tyropœon (de la vallée des Fromagers), venant du milieu de Jérusalem, actuellement presque entièrement comblée, et à l'étang de Siloé (Siloam). Plus au sud, la vallée s'ouvre de nouveau; on y voit des constructions; elle reçoit, près de la fontaine de Néhémie, la vallée d'Ennom, passe ensuite entre les montagnes du Scandale et du Mauvais-Conseil, et va enfin, à quatre ou cinq lieues et en serpentant, déboucher vers la mer Morte.

Durant les premiers siècles chrétiens, de nombreux solitaires coulaient leurs jours dans le désert de Juda (§ 104). Au commencement du sixième siècle, saint Sabas, appelé par son biographe, Cyrille, « l'ASTRE DU DÉSERT, » fonda un monastère dans la vallée profonde et rocheuse du torrent de CÉDRON, à trois lieues environ de Jérusalem, et à peu près à la même distance de la mer Morte. Actuellement, le couvent de Saint-Sabas (Saint-Sawwa), sur le revers occidental d'un ravin du torrent de CÉDRON, de 1,200 pieds de profondeur, est habité par trente à quarante moines grecs de l'ordre de saint Basile. Les Arabes, pour cette raison, désignent en ce lieu la vallée simplement par le nom de VALLÉE DES MOINES (Wadi-er-Rahib), tandis que plus bas, en approchant de la mer Morte, ils lui donnent le nom de Wadi-en-Nar (vallée du feu). L'église est bâtie sur une petite éminence au fond de la vallée, et les édifices du couvent se développent depuis cet endroit sur des degrés et des retraites taillées dans le roc dans le flanc du *lit du ruisseau,* en montant jusqu'au sommet de la montagne, où ils se terminent par deux tours carrées. Du haut de ces tours, on découvre les têtes chenues des montagnes de Jérusalem comme un champ de ruines et d'horreur, et derrière soi on aperçoit quantité de grottes qui, dans les temps passés, servaient

de demeures à des ermites, et actuellement ne font plus qu'offrir une retraite à des pigeons blancs. Au flanc des rochers, du côté du nord-est, on montre encore la cellule qu'habita jadis le célèbre écrivain ecclésiastique saint Jean Damascène[1]. Le lit du torrent de la vallée de CÉDRON est presque constamment desséché; aucune source ne coule dans son fond rocailleux; seulement en hiver l'eau de pluie s'y ramasse et va se perdre dans la mer Morte.

3° La vallée de RAPHAÏM, qui reçut son nom d'une ancienne race de géants chananéens, les RAPHAÏM (רְפָאִים), passe au sud-ouest de Jérusalem et se réunit insensiblement à l'étroite vallée du Wadi-el-Werd, qui, après s'être jointe au Wadi-Beit-Hanina, s'étend jusqu'au Wadi-Sourar, au Nahr-Roubin et à la mer Méditerranée (*Jos.*, XV, 8; XVIII, 16).

David battit deux fois les Philistins dans la vallée des GÉANTS (II *Rois*, V, 18 et suiv.), qui autrefois était fertile (*Is.*, XVII, 5). Plus tard cependant des troupes armées de Philistins vinrent camper dans la vallée de RAPHAÏM, car c'était par là que généralement les ennemis d'Israël cherchaient à s'ouvrir passage dans leurs invasions (II *Rois*, XXIV, 13).

4° Il faut chercher la vallée du ROI au nord de Jérusalem. Elle s'appelait dans les premiers temps la vallée de SAVÉ. C'est dans cette vallée qu'après la défaite de Chodorlahomor, le roi de Sodome s'avança contre Abraham, et qu'ensuite Melchisédech, roi de Salem, offrit en sacrifice du pain et du vin (*Gen.*, XIV, 7 et suiv.). Dans les temps postérieurs, Absalon se fit ériger, dans la vallée du ROI, une colonne commémorative ou triomphale (II *Rois*, XVIII, 18).

5° La vallée de BÉNÉDICTION (עֵמֶק בְּרָכָה, *vallis benedictionis*) était située au nord-est d'Hébron, où est maintenant le Wadi-Béreikout[2]. Dans cette vallée, Josaphat, roi de Juda, après avoir

[1] Le couvent de saint Sabas est aussi appelé dans les anciens LAURA, parce que les réunions des anachorètes qui vivaient dispersés dans des cellules séparées étaient désignées sous le nom de Lauræ (Λαῦραι), par opposition aux édifices contigus (*Cœnobia*, Κοινόβια) des moines. *Acta sanctor.*, tome II, janvier, p. 258.

[2] Wolcott, dans K. Ritter, *Erdk.*, XV, 635.

été délivré des mains de ses ennemis, les Ammonites, les Moabites et les Syriens, rendit grâce à l'Eternel, selon qu'il est écrit : *Le quatrième jour ils s'assemblèrent* (Josaphat et tout le peuple avec lui) *dans la vallée de Bénédiction; car, parce qu'ils y avaient béni le Seigneur, ils nommèrent ce lieu la vallée de Bénédiction* (d'action de grâces, de louanges) *jusqu'à ce jour*[1].

6° Entre Socho et Azéca, à un peu plus de trois mille au sud-ouest de Jérusalem, s'étendait la vallée du TÉRÉBINTHE, appelée par les Arabes de nos jours, à cause de ses mimosas ou acacias, Wadi-es-Soumt. Cette charmante vallée, dont les collines peu élevées des deux côtés sont couvertes d'oliviers, fut le théâtre du combat entre David et Goliath : *Les Philistins assemblèrent leur armée pour le combat; ils se rendirent tous à Socho, dans la tribu de Juda, et se campèrent entre Socho et Azéca. Saül, d'autre part, et les enfants d'Israël s'étant assemblés vinrent en la vallée du Térébinthe, et mirent leur armée en bataille contre les Philistins. Les Philistins étaient d'un côté sur une montagne; Israël était de l'autre côté sur une autre montagne; et il y avait une vallée* (la vallée du Térébinthe) *entre eux. Alors un homme qui était bâtard* (Goliath), *sortant du camp des Philistins, s'avança contre David. David se hâta et courut contre le Philistin pour le combattre. Il mit la main dans sa panetière, il en prit une pierre, la lança avec sa fronde et en frappa le Philistin au front, en sorte que la pierre s'enfonça dans son front, et il tomba le visage contre terre*[2]. Le Wadi-Soumt se réunit du côté du nord-ouest au grand Wadi-es-Sourar.

§ 111. Vallées autour de la mer Morte.

1° A l'endroit où se trouve actuellement la mer Morte, était autrefois la fertile vallée des Bois ou des ACACIAS (עֵמֶק הַשִּׂדִּים). C'était une continuation de la plaine du Jourdain (§ 108), et elle avait de nombreux puits de bitume (*Gen.*, XIV, 10); mais, par l'ordre de Dieu, elle fut changée en mer, et devint le lac d'Asphalte,

[1] *Paralip.*, XX, 26. — [2] I *Rois*, XVII, 1-4, 48 et suiv.

alors qu'une pluie de souffre et le feu du ciel consumèrent les villes impies de Sodome, de Gomorrhe, d'Adama, de Séboïm et la contrée environnante[1]. *L'Eternel, en réduisant en cendres les villes de Sodome et de Gomorrhe, les a condamnées à la destruction et en a fait un exemple pour ceux qai vivraient dans l'impiété* (II Pierre, II, 6). M. de Saulcy, qui, en janvier 1851, entreprit une excursion de Jérusalem à la mer Morte, et releva à cette occasion plusieurs fautes de la carte de Ritter, croit avoir retrouvé les villes détruites par l'évènement que l'on connaît. Dans le cours de ses investigations, il découvrit en outre des antiquités jusque-là inconnues et remontant au temps des Romains et des Croisés, ainsi qu'un temple moabite du Soleil, qui, sous le rapport de la magnificence et de la grandeur, peut être comparé à celui de Balbek[2]. L'expédition américaine qui, en 1848, tenta la navigation du Jourdain et de la mer Morte, a exprimé aussi l'unanime persuasion qu'on peut reconnaître, à la simple inspection de la plaine, la vérité du récit biblique relatif à la destruction des villes maudites. Les observations les plus exactes ont conduit à la ferme conviction que les montagnes qui s'élèvent en ces lieux sont plus anciennes que la mer[3]. C'est du reste une chose digne de remarque, que, même parmi les musulmans, s'est constamment conservée cette tradition que sur l'emplacement de la mer de Loth (de la mer Morte), il y avait autrefois cinq villes (Sodome, Séboa, Gomorrhe, Rouma, Seadeh)[4].

2° La vallée de SETTIM, appelée aussi ABELSATIM, c'est-à-dire le champ des acacias (*Nomb.*, XXXIII, 49), où les enfants d'Israël avaient leur camp immédiatement avant leur entrée dans le pays de Chanaan (*Nomb.*, XXV, 1), est le wadi actuel d'Hesbon, à l'est du Jourdain, vis-à-vis de Jéricho.

[1] *Gen.*, XIV, 3; XIX, 1 et suiv.; *Deut.*, XXIX, 23; *Is.*, XIII, 19; *Jér.*, L, 40; *Ezéch.*, XVI, 49; *Osée*, XI, 8; *Amos*, IV, 11; *Luc*, XVII, 29; *Jud.*, VII.

[2] *Ausland*, année 1851, p. 1079.

[3] *Narrative of the United States expedition to the river Jordan and the Dead Sea*. Philadelphie, 1849.

[4] Fallmerayer, *Das todte Meer* (dans les *Mémoires de l'Académie de Munich*. Munich, 1853, VII, 58.

3° Par la vallée des SUCHOTH, c'est-à-dire la vallée des TENTES, qui était située près de la ville du même nom, dans la tribu de Gad (*Jos.*, XIII, 27), il faut entendre la vallée par laquelle coule le torrent de Jaboc (le Zerka). Jacob, après son retour de la Mésopotamie, dressa ses tentes (סכות) pendant quelques temps dans cette vallée, et lui donna le nom qu'elle porta depuis (*Gen.*, XXXIII, 17).

4° La vallée du SEL ne faisait plus partie du territoire d'Israël. On donnait ce nom à la plaine large de deux à trois milles et longue d'environ trois lieues, située à l'extrémité méridionale de la mer Morte, et actuellement appelée el-Ghor. David défit les Syriens et les Iduméens dans la vallée du SEL, qui séparait les anciens territoires de Juda et d'Edom[1]. Tout-à-fait à l'extrémité de la mer Morte, vers le sud-ouest, se développe, au milieu d'une enceinte plane et marécageuse formée par des rochers, une MONTAGNE DE SEL (Dschébel-el-Milh), longue de trois lieues, large d'une lieue et ayant de 400 à 600 pieds de hauteur; elle est aussi désignée sous le nom de MONTAGNE DE SODOME (Dschébel-Sodom). Cette montagne de sel s'est incontestablement formée par suite d'un soulèvement volcanique. W. Lynch découvrit sur le flanc oriental de la montagne dont il s'agit, à l'entrée d'un ravin étroit et escarpé, une haute colonne ronde de sel pur, cylindrique par devant et pyramidale par derrière. Cette espèce de colonne, d'environ 40 pieds de hauteur, repose sur un piédestal oval, le tout formant un bloc de 40 à 60 pieds au-dessus de la mer Morte. L'épaisseur de la colonne semble diminuer à mesure qu'elle s'élève; l'extrémité supérieure est comme émiettée, et la masse entière une pure cristallisation. Cette colonne de sel est celle sans doute en laquelle fut changée la trop curieuse femme de Loth (*Gen.*, XIX, 26), et que l'historien juif Flavius Josèphe (*Antiq.*, I, XII, 4) assure avoir vue de ses propres yeux[2]. Phénomène singulier qui avait été rangé par quelques incrédules de

[1] II *Rois*, VIII, 13; IV *Rois*, XIV, 7; I *Paralip.*, XVIII, 12.

[2] Hégésippe en fait aussi mention dans *Léo Allatius* : « In exitu Segor uxor Loth in salis effigiem mutata fuit, cujus adhuc apparent vestigia supra ripam prædicti maris. »

nos jours au rang des fables comme une invention de l'imagination et de la superstition, et dont un homme sérieux, le capitaine de vaisseau W. Lynch, est venu depuis l'Amérique du Nord faire, comme tout de nouveau, la découverte[1]. Si la colonne en question s'était formée par un effet des causes ordinaires de la nature, on ne concevrait pas qu'il ne s'en fût pas formé et qu'on n'en trouvât point d'autres. Or, c'est là cependant un fait certain, le phénomène est unique; et l'on ne peut échapper à la conséquence qu'il apparaît comme un monument destiné à apprendre à toutes les générations de quelle manière la justice de Dieu punit les esprits indociles et désobéissants.

L'extrémité méridionale de la mer Morte n'offre généralement que très-peu de profondeur, et au midi est un bas-fond nu, qui n'est en partie qu'un marais salin. Ce bas-fond s'étend dans la direction de l'ouest, à environ un mille allemand; il est çà et là couvert d'eau de mer, et n'offre aucune trace de végétation; on y remarque en divers endroits des canaux considérables, dont les eaux se dirigent lentement vers la mer. Le côté oriental de la vallée, appelé Ghor-es-Safieh, offre un beau coup d'œil; il est arrosé par la rivière de Kourahy, et ses habitants, peu robustes (les Ghavarineh), y cultivent le blé, l'orge, le dourah et le tabac.

Les Ghavarineh (nombre pluriel de Ghory, habitants de la vallée) sont de pauvres pâtres errants, réduits même physiquement à un état de dégénérescence par les influences climatériques de cette région marécageuse; ils parlent arabe, mais ils sont un objet de mépris même pour les Fellahs proprement dits, c'est-à-dire pour les Arabes adonnés à l'agriculture. Un groupe de Ghavarineh, d'environ 200, se tient à l'extrémité méridionale de la mer Morte; un autre sur la presqu'île dans la mer Morte même et sur son côté septentrional. Outre cela, on en rencontre des groupes isolés autour de Jéricho, dans el-Houleh et dans le Hauran[2]. Le Ghor du sud ne serait-il pas le Bois ou la vallée des

[1] Cfr. *Ausland,* 1849, p. 617, et Fallmerayer, *Das todte Meer,* etc., 120 et suiv. — Voyez une gravure de la colonne de sel à Sedom (Sodome), dans W. Lynch, nº 39.

[2] Cfr. K. Ritter, *Erdkunde,* XV, 277 et suiv.

ACACIAS (le champ de Siddim), dont on a parlé ci-dessus, et qui voyait sur les éminences qui le bordent les villes voluptueuses et criminelles de Sodome et de Gomorrhe? C'est ce que semblent attester encore aujourd'hui des ruines qu'on y trouve.

§ 112. Mers de la Palestine. — Mer Méditerranée.

Parmi les mers de la Palestine, nous plaçons au premier rang la belle mer Méditerranée, à la teinte azurée, qui forme sa limite du côté de l'occident (§ 94). Elle apparaît dans les Ecritures sous les dénominations :

1° De GRANDE MER (*Nomb.*, XXXIV, 6, 7; *Jos.*, I, 4), par opposition à la mer de Galilée (le lac de Génésareth) et à la mer Morte;

2° De MER DE DERRIÈRE, à cause de sa position du côté de l'occident (*Deutér.*, XI, 24; *Zach.*, XIV, 8), parce que les Hébreux, pour déterminer les points cardinaux, tournaient la face vers l'orient, et déterminaient les autres régions du monde d'après cette attitude (§ 4);

3° De MER DES PHILISTINS (יָם פְּלִשְׁתִּים, vulg. *mare Palæstinorum*), nom qu'elle tira des Philistins, qui habitaient sur ses bords[1];

4° En plusieurs circonstances, les écrivains sacrés l'appellent simplement la MER (הַיָּם, ἡ θάλασσα)[2], tandis que chez les Grecs et les Romains on rencontre la dénomination de MER INTÉRIEURE (pour la distinguer de la grande mer extérieure, c'est-à-dire de l'Océan).

Depuis la frontière d'Egypte, en montant jusqu'à Joppé (Jaffa), la côte maritime est basse et forme une chaîne de dunes rarement interrompue; depuis Joppé jusqu'à Tyr, la côte, remplie de rochers, prend de l'élévation; presque nulle part le rivage n'offre d'emplacement propre à former un port. Pour ce qui concerne le courant de la mer, il va régulièrement du sud au nord; et au temps de l'inondation du Nil, des masses de limon et de sable s'amoncellent vers la côte méridionale de l'ancien pays des Phi-

[1] *Exode*, XXIII, 31. — Comp. § 93. — [2] *Is.*, XLIX, 12; III *Rois*, V, 9; I *Mach.*, XIV, 34; XV, 11.

listins[1]. Le flux et le reflux sont peu sensibles vers les côtes de la Palestine. C'est à ce fait que peuvent faire allusion ces paroles de Jérémie (v, 22) : *Ne me redouterez-vous donc point, dit le Seigneur? moi qui ai mis le sable pour bornes à la mer, qui lui ai prescrit une loi éternelle qu'elle ne violera jamais : ses vagues s'agiteront, et elles ne pourront aller au delà; ses flots s'élèveront avec furie, et ils ne pourront passer ses limites.* La mer Méditerranée, dont le niveau est au-dessous de celui de l'océan Atlantique et de celui de la mer Noire, est alimentée par ces mers, ce qui paraît d'autant plus nécessaire que les fleuves de la terre ferme n'y portent pas une masse d'eau suffisante. L'amiral Schmid s'est imposé dans ces dernières années la tâche spéciale de faire des recherches exactes sur les bas-fonds, les rochers et les autres phénomènes de la mer Méditerranée, en donnant en même temps toute l'attention convenable aux évènements tant de l'antiquité que du moyen-âge qui se sont accomplis sur ses côtes[2].

Les Phéniciens et les Egyptiens qui s'adonnaient au commerce entretenaient par la mer Méditerranée des relations multiples, au lieu que les Juifs, dont la loi ne favorisait pas le négoce, n'eurent avec cette mer que peu de contact. Du bois pour la construction du temple de Salomon fut amené, par la mer, du Liban à Joppé, et de là transporté à Jérusalem (II *Paralip.*, II, 16). Le prophète Jonas s'embarqua sur la même mer (*Jon.*, I, 3), et l'apôtre saint Paul la parcourut en divers sens et à diverses reprises durant ses courses évangéliques.

§ 113. Le lac de Mérom.

Le lac de Mérom (מֵי־מֵרוֹם, *aquæ Merom*, c'est-à-dire les eaux de la hauteur) a son bassin, suivant Berton, à 18 pieds 1/2 de Paris au-dessous du niveau de la mer Méditerranée, dans une plaine ou vallée du nord de la Palestine, et il est traversé par le

[1] Athanas. Kircher, *Mundus subterran.*, 678, fol. 162. — Ritter, *Erdkunde*, XV, XIX.

[2] *The Mediterranean and Black Sea.*

Jourdain, ou plutôt par ses deux principaux affluents, le Nahr-Banias et le Nahr-Hasbéia (*Jos.*, XI, 5, 6). Il est encore connu sous le nom de lac de SAMOCHONITES ou SÉMÉCHONITES, ce qui signifie également *eaux de la hauteur*[1], et il a la forme d'un triangle tronqué. Les Arabes d'aujourd'hui l'appellent BAHR-EL-HOULEH, dénomination dans laquelle on pourrait reconnaître une allusion à Hul (Houl), fils d'Aram (*Gen.*, x, 23), qui dans les temps primitifs se fixa dans ces contrées[2]. Enfin, il porte parmi les indigènes le nom de BAHR-CHIS (mer du blé), à cause de la grande quantité de blé qu'on recueille sur ses bords, et une dénomination assez ordinaire encore est celle de BAHR-BANIAS. Le lac n'a de l'eau qu'en hiver et au printemps, à l'époque des grandes rosées; cette eau, en général, est trouble et malsaine; dans les temps chauds de l'année, il demeure presque entièrement à sec, rempli de diverses herbes et broussailles, qui autrefois servaient de retraite aux animaux sauvages[3]. Le lac de Mérom, qu'on peut comparer au lac de Zirkmitz, dans la basse Carniole, peut avoir en hiver environ un mille allemand de long et un demi-mille de large.

Les Israélites défirent sous Josué, dans les environs du lac de MÉROM, Jabin, roi d'Asor, et d'autres Chananéens : *Et tous ces rois se vinrent joindre aux eaux de Mérom pour combattre contre Israël. Alors le Seigneur dit à Josué : Ne les craignez point, car demain, à cette même heure, je les livrerai tous entre vos mains, pour être taillés en pièces à la vue d'Israël. Vous ferez couper les nerfs des jambes de leurs chevaux et brûler leurs charriots. Josué marcha donc sans délai contre eux avec toute l'armée jusqu'aux eaux de Mérom; et les ayant attaqués, le Seigneur les livra entre les mains des enfants d'Israël* (Jos., XI,

[1] Λίμνη Σαμοχωνῖτις (Σεμεχωνῖτις), c'est-à-dire lac élevé, haut lac, dérive de l'arabe *samak* (être haut).

[2] Josèphe, *Antiq.*, I, VI, 4.

[3] Bernard de Breydenbach, doyen à Mayence, dit (1483) : « Ce lac se dessèche presque entièrement en été; il y vient ensuite des arbres, de l'herbe et des broussailles où se tiennent cachés des lions, des ours et d'autres bêtes sauvages, ce qui est cause que c'est un lieu de chasse royale. » *Reisbuch des. h. Lands*. Francfort, 1585, p. 66, b.

5 et suiv.). M. de Saulcy trouva, en 1850, à l'extrémité méridionale et à l'extrémité septentrionale du lac des restes d'antiquité fort importants. Autour du marais d'EL-HOULEY habitent des troupes de pâtres nomades, appartenant aux Ghavarineh, cette race malheureuse et dégénérée des Bédouins du Ghor (§ 111, n° 4). La belle et fertile plaine d'Ard-el-Khait, qui s'étend sur le côté occidental du lac, est actuellement occupée par des Arabes de la tribu de Douphni; les habitants du village de Malcha, situé sur la rive septentrionale, à l'endroit où le Jourdain entre dans le lac, cultivent et exportent beaucoup de riz teinté de rouge[1].

§ 114. Le lac de Génésareth.

A environ deux milles au sud du lac de Mérom, se trouve le lac de GÉNÉSARETH (λίμνη Γεννησαρέτ, et aussi Γεννησάρ et Γεννησαρῖτις)[2]. Sa proximité des deux villes de CÉNÉRETH et de TIBÉRIADE, situées sur les rives, et du pays de GALILÉE, l'a fait appeler aussi mer de CÉNÉRETH (יָם כִּנֶּרֶת), mer de TIBÉRIADE (θάλασσα τῆς Τιβεριάδος) et mer de GALILÉE (θάλασσα τῆς Γαλιλαίας)[3]. Chez les Arabes d'aujourd'hui, il est désigné sous le nom de BAHR-EL-TOUBARIYEH (lac de Toubariyeh). Le Jourdain entre dans le lac près du village de Tanchoum, et il en sort près de Samak. Le lac de GÉNÉSARETH, qui, suivant la remarque de Molineux, a été représenté jusqu'à ce jour trop petit sur les cartes[4], est long de neuf lieues, et large de plus de quatre à son milieu; son eau est douce et limpide, et nourrit beaucoup de poissons appartenant aux espèces qu'on trouve dans le Nil et dans le lac Maréotis[5]. On prend sur le lac beaucoup d'oiseaux aquatiques, et on y voit des pélicans. D'après les observations barométriques les plus récentes,

[1] J. Schwarz, p. 26.

[2] I *Mach.*, XI, 67; *Matth.*, XIV, 34; *Luc*, V, 1. — Josèphe, *Antiq.*, XVIII, XXI. — Ptolém., V, XV.

[3] Comp. *Deutér.*, III, 17; *Jos.*, XIII, 3, 27; XIX, 35; *Jean*, VI, 1; XXI, 1. — L'hébreu יָם de même que le grec θάλασσα est, comme on sait, employé dans les Ecritures aussi bien pour un lac que pour la mer ouverte.

[4] K. Ritter, *Erdk.*, X, 284.

[5] Jacques de Vitry, *Gesta Francor.*, p. 1075. — Schubert, *Reise*, III, 237.

le lac de GÉNÉSARETH a son niveau à 535 pieds au-dessous du niveau de la mer Méditerranée; les montagnes qui s'élèvent sur ses deux côtés offrent, par leurs profonds ravins et leurs pentes rapides, un aspect pittoresque. Profondément encaissé entre des contrées fort élevées, le lac est souvent exposé à des coups de vents et à des tempêtes parfois très-dangereuses pour les canots engagés sur ses eaux, et qui poussent les flots jusqu'aux ruines de Tibériade et près des maisons de la localité actuelle de Toubariyeh [1].

La contrée autour du lac était autrefois très-fertile. Le sol gras du charmant petit pays de GÉNÉSARETH était planté de différentes sortes d'arbres, et sous son doux climat, qui convient à diverses espèces de productions, aucune semence ne trompait le cultivateur. On y récoltait une énorme quantité de noix; les dattes, les figues, les olives y étaient en très-grande abondance, et la vigne très-commune, si bien que la nature semblait avoir pris à tâche de réunir dans ce petit coin de terre tous ses produits, comme en un tableau enchanteur [2]. Les voyageurs modernes s'accordent sur ce point avec ceux d'autrefois, et ils remarquent que les bords du lac de GÉNÉSARETH pourraient être une vaste serre formée par la nature, si les habitants y travaillaient avec le soin nécessaire. Car, bien que la nature y soit laissée, par la paresse des hommes, dans un abandon complet, elle n'a point dégénéré; l'immense bassin formé par les montagnes en terrasses, fournit un abri très-favorable aux productions du sud, et encore aujourd'hui les palmiers, les dattiers, les citronniers, les orangers, les plantations d'indigo, les rizières et la canne à sucre y réussissent [3]. L'éclat des tons de rose couronnant les buissons nombreux de lauriers-roses qui s'épanouissent dans la profondeur de la vallée et sur la colline, répand sur la contrée un charme tout particulier; encore aujourd'hui, surtout dans les premiers mois du printemps, c'est le pays le plus agréable et le plus beau de toute la Palestine [4].

[1] Russegger, *Reise*, III, 136. — J. Schwarz, p. 25. — [2] Josèphe, *Bell. jud.*, III. x, 7. — [3] Comp. K Ritter, *Erdk.*, XV, 293.
[4] Schubert. *Reise*, III. 246. — J. Mislin, IV, 216 et suiv.

Les environs si gracieux du lac de Génésareth, autour duquel se rangeaient, comme une riante couronne, les villes de Capharnaum, de Tibériade, de Bethsaïde, de Tarichée, de Chorozaïn et autres, offrent une riche matière à nos méditations. Nulle contrée de la terre ne fut témoin de plus de merveilles, car le Sauveur se plut à y faire sa résidence habituelle, et c'est là qu'il se fit connaître comme Celui à qui toute puissance avait été donnée (*Matth.*, xxviii, 18). Ce fut parmi les pêcheurs de ce lac qu'il choisit ses premiers disciples, Pierre, André, Jacques et Jean, pour en faire des pêcheurs d'hommes (*Matth.*, iv, 18 et suiv.). Ce fut sur le lac de Génésareth et aux environs qu'il opéra tant de prodiges, qu'une infinité de personnes y accouraient pour entendre la parole de ce maître unique et pour voir ses œuvres divines, preuves de la toute-puissance dont il était investi. Ce fut là qu'il commanda à la tempête, et qu'une fois, comme le peuple le pressait pour entendre la parole de Dieu, il enseigna monté dans une barque[1]. Peu après il fit voir de nouveau à ses disciples que la nature, avec toutes les créatures, lui était soumise, selon ce que rapporte l'Evangéliste : *Lorsqu'il eut cessé de parler, il dit à Simon : Avancez en pleine eau, et jetez vos filets pour pêcher. Simon lui répondit : Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre, mais néanmoins sur votre parole je jetterai le filet. L'ayant donc jeté, ils prirent une si grande quantité de poissons que leur filet se rompait* (Luc, v, 5 et suiv.). Après qu'il eut miraculeusement rassasié les cinq mille hommes, le Sauveur commanda à ses disciples de passer dans une barque à Bethsaïde pendant que lui-même se retira sur la montagne voisine pour prier. Comme déjà il se faisait tard, et que les disciples au milieu de la mer ramaient avec grande peine, parce que le vent leur était contraire, *il vint à eux vers la quatrième veille de la nuit* (vers le matin), *marchant sur la mer ;* et ayant tendu la main à Pierre qui commençait à enfoncer, il lui dit : *Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté? Et étant monté dans la barque, le vent cessa. Alors ceux qui étaient dans*

[1] *Matth.*, viii, 23 et suiv.; *Luc*, v, 3.

la barque s'approchant de lui, l'adorèrent en lui disant : Vous êtes vraiment le Fils de Dieu? Après sa résurrection, Jésus apparut encore aux disciples près du lac de Génésareth, et mangea avec eux. Ce fut en cette occasion qu'il conféra à Pierre la dignité de pasteur suprême de tous les fidèles, et qu'il fonda le règne éternel de son Eglise, en lui disant : *Pais mes agneaux, pais mes brebis* (Jean, xxi, 1 et suiv.). Ainsi à ce lac et à ses environs se rattachent les souvenirs les plus vénérables que l'Evangéliste ait unis à ses exhortations, à ses paroles de consolation, à ses touchantes paraboles et à ses aimables images, pour les faire servir au salut de nos âmes et y nourrir le feu de la piété.

Sous Vespasien, un combat sanglant eut lieu sur le lac de Génésareth. Les Romains ayant occupé le rivage tout autour, s'avancèrent avec leurs barques contre les Juifs révoltés, les massacrèrent ou les précipitèrent dans les flots, tellement que le lac était couvert de cadavres et son eau rougie du sang de ceux qui avaient péri[1]. Actuellement, le lac, entouré de toutes parts de hautes montagnes (des filons de basalte) et ouvert seulement vers le sud par le lit du Jourdain, n'est plus traversé que par de faibles embarcations, la plupart chargées de bois, qui vient du pays à l'est du fleuve. La plus grande profondeur du lac est, suivant Lynch (§ 97), de 27 toises 1/2, c'est-à-dire de 165 pieds, sur quoi il faut observer qu'à raison des pluies cette profondeur varie continuellement. Les rives sont d'un terrain calcaire, surtout d'un calcaire crétacé ; sur les revers des montagnes, au contraire, de même que dans les ravins, c'est le basalte, mêlé à des amygdaloïdes de zéolithe, et des masses de basalte, disposées en gradins, qui dominent en beaucoup d'endroits[2].

Le côté oriental du lac étant resté jusqu'à ce jour inaccessible, c'est du côté de l'occident que les voyageurs s'en approchent. Le lac de Galilée, par sa beauté, forme un contraste émouvant avec la mer Morte, qui, jusqu'à cette heure, apparaît comme un monument propre à imprimer l'effroi de la vengeance divine.

[1] Josèphe, *Bell. jud.*, III, x, 9.

[2] Russegger, *Reise*, III, 260. — Voyez des gravures du lac de Génésareth dans Bernatz (n° 31) et dans Dav. Roberts (livr. x, vign. 27).



§ 115. La mer Morte.

Près de la limite sud-est de la Palestine, sur l'emplacement où existait primitivement la fertile vallée du Bois ou des Acacias (§ 111), se trouve la mer appelée MER MORTE *(mare Mortuum)*. C'est le lac de la Palestine le plus grand et le plus remarquable par ses phénomènes. Le nom de MER MORTE lui a été donné parce que, d'après le témoignage de toute l'antiquité et de la plupart des voyageurs modernes, il ne se trouve dans ses eaux aucune trace de vie animale ou végétale; car si le Jourdain, enflé par la force des pluies, y entraîne quelquefois des poissons, ils y périssent aussitôt[1]. La quantité considérable de bitume qui se trouve dans ses environs, de même que les énormes masses noirâtres de la même substance que l'on voit flotter sur ses eaux, l'ont fait ainsi appeler par les anciens MER D'ASPHALTE *(Asphaltites lacus)*[2]; au moyen-âge, on rencontre, par allusion au sort des villes coupable de Sodome et de Gomorrhe (§ 111, n° 1) les dénominations de MER MAUDITE *(mare Maledictum)* et de MER DU DIABLE *(mare Diaboli)*[3]. Les Arabes de nos jours appellent la MER MORTE BOHR-LOUT (lac de Loth), *Gen.*, XIX, 1 et suiv. Dans les saintes Ecritures, elle est désignée sous les trois noms qui suivent:

1° Elle est appelée MER DE SEL (יָם הַמֶּלַח, *mare Salis, mare Salsissimum*), à cause de l'extrême salure de ses eaux[4], qui ont le goût désagréable d'un mélange de sel et de quelque substance amère. Elles laissent sur les mains, le visage et les habits une croûte grasse et huileuse, et excitent sur la peau un prurit brûlant

[1] Saint Jérôme, qui connaissait bien la Palestine, remarque sur *Ezéchiel*, XLVII, 8 : « Mare Mortuum, in quo nihil poterat esse vitale. Revera juxta litteram huc usque nihil, quod spiret et possit incedere, præ amaritudine nimia in hoc mari reperiri potest, nec cochleæ quidem parvique vermiculi et anguillæ et cætera animantium genera : denique si Jordanes auctus imbribus pisces illuc influens rapuerit, statim moriuntur et pinguibus aquis supernatant. » Ces observations sont confirmées par les voyageurs modernes et par Mislin (IV, 94), Lynch (§ 235), etc.

[2] Josèphe, *Bell. jud.*, IV, VIII, 4. — Diod. de Sicile, II, XLVIII.

[3] Quaresmius, *Elucidat. Terræ sanctæ*, II, 712.

[4] *Gen.*, XIV, 3; *Nomb.*, XXXIV, 12; comp. *Ezéch.*, XLVII, 11.

et picotant. Les objets qu'on y jette sont aussitôt couverts d'un enduit de sel; les pierres mêmes du rivage et les autres choses qui s'y trouvent en sont comme incrustées, en sorte que les Arabes en tirent les provisions de sel nécessaires pour leurs familles et leurs troupeaux. Ces approvisionnements se font surtout par les habitants de Kérek, qui, sur le côté oriental, où le sel forme des couches extrêmement épaisses, en emportent quelquefois des fragments qui font toute la charge d'un mulet. Nous avons parlé ci-dessus (§ 111, n° 4) de la vallée du Sel. Par un effet de sa salure et de sa densité, l'eau de la MER MORTE peut soutenir des corps d'un poids très-considérable que l'on voit y surnager. La pesanteur spécifique de cette eau, qui renferme dans sa composition de fortes proportions des sels qu'elle contient, tels que la magnésie, le natron, etc., est plus grande que celle du corps de l'homme, ce qui était déjà connu des anciens[1]. Un homme vigoureux se soutient sans effort jusqu'à la poitrine sur l'eau. Russegger (III, 106 et suiv.), à la température, de 12° 30' Réaumur pour l'atmosphère et de 12° 30' pour les eaux, trouva que leur poids spécifique égale 1,120, et est par conséquent notablement plus grand que dans la mer Méditerranée, où le rapport avec l'eau distillée est 1,020, et que dans la mer Rouge, où il egale 1,030. D'après les expériences du chimiste anglais Erpet, l'eau de la mer contient surtout des mélanges de chlore[2], car sur 100 parties, il s'y trouve 12 parties de sel de cuisine, 7 parties de chlorure de magnésium,

[1] « Periti imperitique nandi perinde attolluntur. » Tacite, *Hist.*, V, VI.

[2] *Ausland*, année 1851, p. 932. — Dans Lynch (p. 320), on trouve l'analyse suivante de l'eau de la mer Morte :

Pesanteur spécifique par 60° F.	1,22742
Chlorure de magnésium	145,8971
Chlorure de calcium	31,0746
Chlorure de sodium	78,5537
Chlorure de potassium	6,5860
Bromure de potassium	1,3740
Sulfate de chaux	0,7012
	264,1867
Eau	735,8133
	1000,0000
Total des substances solides par une analyse directe.	267,0000



2 parties de chlorure de calcium et 1 partie de chlorure de potassium.

2° La MER MORTE est appelée MER DU DÉSERT (ים הערבה, *mare Solitudinis*), à cause des steppes qui l'environnent en grande partie (*Deut.*, IV, 49). En effet, au sud-est s'élèvent des montagnes abruptes et arides, semblables à des montagnes de fer; sur le côté oriental domine le terrain volcanique mêlé de débris de laves, et à l'ouest de la mer les rochers calcinés et rougeâtres du rivage, reflétant une teinte de cendres brunes, se présentent à l'œil comme des tours de vedette et des châteaux forts. Généralement règnent dans son pourtour la stérilité et le silence de la mort, et ce n'est que de loin en loin qu'on découvre quelques maigres arbustes. Il en est autrement toutefois dès que la route conduit dans les gorges resserrées et coupées de différentes manières; là du moins l'œil est réjoui par la verdure de quelques cistes et d'herbes de l'espèce de l'aristide[1].

3° La dénomination de MER D'ORIENT, ou de MER ORIENTALE (*Ezéch.*, XLVII, 18; *Zach.*, XIV, 8) se tire de sa position par rapport à la mer Méditerranée, et elle se rencontre dans les prophètes. C'est ainsi que Joël (II, 20), prédisant la chute des Chaldéens, dit: *J'écarterai loin de vous celui* (l'ennemi) *qui est du côté de l'aquilon, et je le chasserai dans une terre aride et désolée, son avant-garde, dans la mer d'orient, et son arrière-garde dans la mer de derrière* (d'occident, la mer Méditerranée).

L'état des eaux varie d'une année à l'autre et même en différentes saisons de l'année, ce qui fait que leur surface a tantôt plus, tantôt moins d'étendue. La longeur de la mer Morte peut être de 20 lieues en moyenne, et sa largeur de 4 lieues à 4 lieues 1/2. Il existe à son extrémité méridionale un gué, où, pendant que les eaux sont basses, on peut passer le lac. Une des particularités de la mer Morte est sa presqu'île haute de 40 à 60 pieds. De loin elle paraît comme un banc de sable allongé et bas, et elle se compose principalement d'une arête escarpée et blanche, dans laquelle les pluies ont formé des sillons et des creux. Toute l'éminence en-

[1] Scholz, *Reise*, 132 et suiv. — Schubert, *Reise*, III, 94.

vironnée de sable est couverte d'un enduit de sel, et l'on trouve aussi du salpêtre et du soufre près de la pointe septentrionale de la presqu'île. Le district situé à l'orient porte aujourd'hui le nom de GHOR-EL-NEZRAAH, et il est habité par des Arabes Gavarineh[1]. A l'origine, le lac Asphaltite n'allait, il semble, que jusqu'à la presqu'île actuelle ; ce fut par suite des châtiments infligés par Dieu aux villes coupables (§ 111) que la mer Morte eut des limites plus étendues, la vallée florissante des Acacias ayant été changée en lac. Selon la masse de lumière qui y tombe, selon le moment du jour ou le point de vue que l'on choisit, la surface des eaux se présente à l'œil tantôt comme une glace pure, tantôt comme du plomb fondu, et tantôt comme une nappe d'écume phosporescente. Il n'est pas rare que le soleil se réfléchisse dans l'eau immobile avec une pâleur mortelle, tandis que les montagnes de Moab, avec leurs cimes en noires aiguilles, apparaissent sur le côté oriental comme les gardes silencieuses de la mort.

Un des caractères les plus particuliers à la MER MORTE, c'est l'enfoncement extraordinaire de son lit. D'après les mesures les plus récentes prises par Russegger, il est à 1,341 pieds de Paris, et même, d'après Symonds, à 1,351 pieds au-dessous du niveau de la mer Méditerranée. La MER MORTE, bien que le Jourdain et plusieurs autres rivières et torrents y versent leurs eaux, n'a d'ailleurs aucun écoulement visible, d'où il résulte nécessairement que l'évaporation enlève une grande quantité de ses eaux, et que, sous ce climat ardent, la quantité d'eau qui s'évapore est au moins égale à celle que les affluents y amènent. Les voyageurs ont parlé de l'atmosphère empestée de la MER MORTE et de ses eaux, mais cela a besoin de quelque rectification. Quaresmius (II, 760) n'était déjà point d'accord avec les anciens auteurs de voyages, qui répétaient les on-dit relativement à l'air de la MER MORTE ; et tout récemment W.-F. Lynch, entre plusieurs autres, attestait que nulle part il n'a remarqué que les émanations qui s'élèvent de la mer fussent empestées, ni que les oiseaux ne pussent voler au-dessus du lac. Il est faux qu'il s'élève de la mer des vapeurs

[1] Comp. les *Annales de la Propagation de la foi,* année 1837, p. 575.

sulfureuses ; toutes les vapeurs nuisibles viennent bien plutôt des sources corrompues et des mares d'eau stagnante le long du rivage. L'évaporation considérable due à l'extrême ardeur du soleil et à la profondeur du lit de la mer, a sans doute une influence sur la clarté de l'atmosphère ; mais ces vapeurs ne sont nullement empestées ni pestilentielles. Ce doit être plutôt la température extraordinairement élevée dans toutes les parties du Ghor qui en elle-même est malsaine, et qui fait des habitants une classe d'hommes faibles et maladifs [1].

On connaît les *pommes de Sodome,* qui, selon les récits des anciens, croissent aux environs de la mer Morte. Belles au dehors, elles ne sont au dedans remplies que de cendres [2]. Il est des naturalistes qui prennent ces pommes pour le fruit du *solanum melongena* (morelle, aubergine); mais d'autres, avec plus de raison, entendent par là le fruit de l'arbre appelé en arabe *oesher* (*oscher*), et par les botanistes, *asclepias gigantea,* ou *procera.* Le fruit de l'asclépiade a extérieurement beaucoup de ressemblance avec une grosse pomme lisse ; mais aussitôt qu'on la presse ou qu'on la touche, elle se brise en éclatant comme une capsule et ne laisse dans la main que les fragments d'une mince écorce et quelques filaments [3].

§ 116. Navigation sur la mer Morte.

D'après ce que rapporte Edrisi, géographe arabe du milieu du douzième siècle, on transportait de temps en temps sur la mer Morte, dans de petites embarcations, du blé et d'autres provisions de bouche [4]. Depuis cette époque, on ne rencontre plus aucun récit relatif à la navigation de cette mer jusqu'à ces derniers temps, où l'Irlandais Costigan (1835), puis les Anglais Symonds (1841) et Molineux (1847), et enfin Lynch, de l'Amérique du Nord

[1] Cfr. Fallmerayer, *Das todte Meer,* etc., p. 90 et suiv. — Un relevé de la côte septentrionale de la mer Morte se trouve dans Dav. Roberts (livrais. VIII, vign. 18).

[2] Josèphe, *Bell. jud.,* IV, VIII, 4. — Tacite, *Hist.,* V, VI.

[3] Comp. Chateaubriand, IV, 117 et suiv. — Lynch, p. 201.

[4] Edrisi, selon l'édit. de P.-A. Jaubert. Paris, 1836, I, 338.

(1848), l'ont, en vue d'observations scientifiques, parcourue dans toutes les directions. Voici en peu de mots quels ont été les résultats de leurs tentatives.

Les barques en métal commandées par Lynch, avec le même poids, enfonçaient dans l'eau douce du Jourdain d'un pouce plus bas que dans l'eau de la mer Morte. L'eau de la mer, à cause de sa grande pesanteur, se ridait rarement par des vents légers; mais ses flots pesants, soulevés par la tempête, portaient des coups semblables à ceux des marteaux de forge.

L'eau de la mer, qui avait partout la malpropreté et la couleur de sable de l'eau du Jourdain inférieur, avec une odeur désagréable, produisait sur la peau humide la sensation de l'huile avec des démangeaisons très-désagréables, et avait sur le métal une action corrosive. La barque de cuivre qui, dans l'eau, avait l'apparence de l'or, fut aussitôt qu'elle entra en contact avec l'air toute corrodée (corroded). Des fragments de sel gemme remontèrent du fond de l'eau attachés à l'armature de la sonde. La salure de la mer Morte et les couches de sel gemme de ses environs appartiennent aux grands phénomènes, dont l'origine ne pourrait être éclaircie que par l'étude profonde des rapports géognostiques du globe tout entier. Les cristaux de sel cubiques et entièrement isolés, qui furent amenés des plus grandes profondeurs par les sondages de Lynch et qu'on ne soupçonnait pas auparavant, peuvent être une cristallisation secondaire due à la chaleur sur un fond de mer si abondant en sources thermales.

Dans toute la longueur de la mer Morte, il était facile de distinguer à sa surface un large sillon d'écume qui, en s'enflant continuellement, la parcourait avec un sifflement incessant, semblable au bruit d'un ruisseau qui se précipite. La nuit on remarquait dans l'air, au-dessus de ce sillon spumeux, une traînée de nuages blanchâtres. Une autre fois, par un soir obscur, toute la surface de la mer fut couverte d'une vapeur phosphorescente, et les flots, par leur agitation, jetaient sur les broussailles et les rochers du rivage une pâle et sombre lueur. Par un effet des fortes exhalaisons de vapeur qui s'élèvent dans l'enfoncement profond du lit de la mer, où les ardeurs du soleil portent la tem-

pérature à un degré extraordinaire, et aussi par suite des diverses réflexions que subissent les rayons du soleil et de la lumière, on aperçoit, pendant le jour et pendant la nuit, les jeux de couleurs et les illusions d'optique les plus divers. Et cela explique comment l'eau a pu paraître sur le rivage d'un vert-foncé, et le dessus de sa surface générale d'un gros-bleu ou de couleur de plomb; comment encore quelques voyageurs ont pu se figurer que le lac était semé de nombreuses îles et de bancs de sable, et couvert d'une croûte de sel blanc.

Il fut constaté d'une manière absolument certaine que le niveau de la mer Morte est à plus de 1,200 pieds au-dessous de celui de l'Océan; la hauteur relative de toute la chaîne de montagnes, sur le côté occidental, fut reconnue avoir plus de 3,500 pieds, et celle sur le côté oriental 2,000 pieds au-dessus du niveau de la mer Morte.

La profondeur de ses eaux varie selon les endroits. Symonds trouva pour la plus grande profondeur 1,970 pieds, Molineux, 1,350 pieds, Lynch, 1,227 pieds. Au milieu du bassin du lac, entre Ain-Dschiddi et le Wadi-Moudscheb, il y eut une profondeur de 1,128 pieds, et près de Ras-el-Feschchach, de 1,020 pieds. Entre la côte de Masada et la presqu'île du Ghor-el-Mezraah, on rencontra un endroit assez resserré, qui forme un canal d'entrée dans le bassin peu profond et peu large de la partie méridionale du lac, mais on ne découvrit aucune trace de gué. Les profondeurs du petit bassin au sud furent de l'est à l'ouest de 3, 6, 12, 18, 15, 12 pieds. La presqu'île est formée de marne poreuse et crétacée, avec des incrustations de sel et des traces de soufre, de salpêtre, de gypse et d'argile, et, à l'extrémité septentrionale, il se trouve des rochers calcaires avec du silex. La surface du lac subit des changements, comme l'ont démontré les remarques faites sur ses eaux à l'extrémité méridionale et sur tous les points plats de ses rivages; le fond y demeure paisible aussi bien durant les accroissements du Jourdain et des autres affluents pendant l'hiver et en temps de pluies, que durant les commotions violentes de l'atmosphère.

Comme le 26 avril 1840 on naviguait non loin du Wadi-es-

Safieh, à l'extrémité sud-est, près du rocher En-Nouweireh, qui se dresse à une hauteur de 2,000 pieds, et est formé de couches horizontales d'un calcaire rose, il s'éleva subitement du côté du sud-est un ouragan si brûlant que ceux qui travaillaient sur la barque furent contraints de fermer les yeux contre le courant enflammé de l'air, et de roidir de toutes leurs forces les rames contre la violence des vagues, de peur d'être précipités au milieu du lac. La chaleur avait rendu le métal si brûlant, qu'on ne pouvait toucher les clous ni rien de métallique, et qu'on dut ôter les lunettes d'acier, tant elles s'étaient échauffées.

Ce fut le 30 avril que, par un matin clair et tranquille, on se rendit avec deux barques d'Ain-Dschiddi vers le sud-est. L'eau de la mer réflétait une teinte sombre, tandis que la réflexion des rayons solaires sur le miroir de la surface était extrêmement pénible aux yeux. Les rochers, qui formaient sur les côtés comme deux murs surmontés de hautes tours, ouvraient leurs fentes béantes, et la sonde descendait entre les barques dans un fond limoneux, à la profondeur de 1,200 pieds.

L'équipage se sentit peu à peu affaibli et tomba dans la prostration et un profond sommeil; il n'y eut qu'un seul homme qui, étant resté éveillé, eut encore assez de force pour ranimer les visages défaits et pâles, et exciter ses compagnons à continuer et à terminer promptement leur course.

C'est dans la quantité des sources d'eau sulfureuse et des gaz fétides et chargés de soufre qui s'exhalent des marais du rivage vers les extrémités du nord et du sud, qu'on doit voir la cause de l'extrême insalubrité de l'air, et des impressions pénibles que cause communément, quelle que soit la direction des vents, l'atmosphère du lac. Enfin, le bassin de la mer Morte se compose d'une partie plus grande au nord, avec un lit profond, et d'une autre partie moins considérable et peu profonde au midi. Le plateau de la presqu'île el-Mezraah fait la division entre les deux parties, et il n'y a que le canal étroit et peu profond appelé canal de Lynch, qui mette les bassins du nord et du midi en communication entre eux. Généralement, la pente du fond du lac est beaucoup plus rapide et plus subite sur le rivage oriental que

sur le rivage occidental. Les ruines de différentes sortes qu'on rencontre sur les rivages font justement conclure qu'autrefois des hommes habitaient en ces lieux, et cette conclusion est justifiée par les nombreuses cavernes qui se voient en différents endroits[1].

Véritablement, l'Eternel, par ce lac si étonnant, a établi sur notre terre un monument permanent pour servir d'avertissement à ceux qui vivent dans l'impiété (*Gen.*, XIX, 25; II *Pierre,* II, 6); et quant aux vapeurs qui s'en exhalent, comme aux sources thermales qui se trouvent dans ses environs désolés, la parole prononcée depuis des siècles par le sage d'Israël a jusqu'à cette heure toute sa vérité et sa force :

Elle (la sagesse de Dieu) *délivra le juste lorsqu'il fuyait du milieu des méchants qui périrent par le feu tombé sur les cinq villes, dont la corruption est marquée par cette terre qui en fume encore, qui est demeurée toute déserte, où les arbres portent des fruits qui ne mûrissent point, et où l'on voit une statue de sel, qui est le monument d'une âme incrédule* (Sag., X, 6, 7).

§ 117. Cours d'eau de la Palestine. — Le Jourdain.

Le cours d'eau le plus considérable et le plus digne d'attention de la Terre-Sainte est le JOURDAIN, appelé par les Hébreux יַרְדֵּן (qui coule de Dan), par les Grecs Ἰορδάνης, et par les Arabes EL-OURDOUN, ou bien encore SCHÉRIAT-EL-KEBIR (le grand abreuvoir). Il prend naissance au pied de l'Antiliban ou de l'Hermon (§ 38), près de Banias (l'ancienne Césarée de Philippe), et sort d'une grotte qui n'est nullement en communication avec le petit lac rond de Phiala (Birket-el-Ram)[2]. Autour de la source qui paraît au nord-est du village actuel de Banias (§ 198), et qui, pour cette

[1] Molineux, *Exped. to the Jordan and the Dead Sea,* dans *Journal of the Roy. Geogr. Soc. of London,* XVIII, p. II, 1848, p. 107. — W.-Fr. Lynch, *Narrative of the United States Expedition to the River Jordan and the Dead Sea, with Maps and numerous Illustrations.* Londres, 1849.

[2] Thomson, *Bibl. sacr.,* vol. III, 191.

raison, est aussi appelée la rivière de Banias, on trouve encore beaucoup de pierres taillées de l'ancienne grotte consacrée à Pan. A l'ouest de Banias est une petite éminence appelée Tell-el-Kady, du milieu de laquelle jaillissent également, en cinq ou six endroits, des sources qui anciennement étaient désignées sous le nom commun de Dan (actuellement Nahr-ed-Dhan), et appelées aussi le Petit-Jourdain[1]. En outre, le Jourdain est grossi par l'Hasbény, dont la nappe d'eau est considérable, et qui a sa source dans les hautes montagnes du Liban, en sorte qu'on peut dire que le Jourdain est formé par les trois rivières du Banias, du Dan et de l'Hasbény. Les différentes sources de l'Hermon et du Liban, formées par des réservoirs abondants de neige et d'eau de pluie, alimentent son cours pendant toute l'année.

Le Jourdain traverse la Palestine du nord au midi, et coule à travers les lacs de Mérom et de Génésareth (§§ 113 et suiv.). Après sa sortie du lac de Génésareth[2], près de Kérak de nos jours (l'ancienne Tarichée), il a un lit d'à peu près 30 pieds de largeur et de 6 pieds de profondeur; son eau est limpide comme du cristal; il fait ensuite plusieurs détours, coule d'abord vers les montagnes de l'ouest, puis vers celles de l'est. A deux lieues au-dessous de Beisan (l'ancienne Scythopolis), il se tourne de nouveau du côté occidental de la vallée, se rapproche plus bas des montagnes de l'est, reçoit dans son cours plusieurs affluents, et va enfin se perdre dans la mer Morte. La conjecture qu'originairement le Jourdain allait, par le Wadi-el-Araba (§ 91), se décharger dans la mer Rouge, conjecture que Schwarz a faussement avancée encore dans ces derniers temps (p. 52), ne peut se soutenir, et se trouve directement contredite par le nivellement qu'a tout récemment opéré Berton; en effet, à trois lieues au midi de la mer Morte, une chaîne de collines se dirige transversalement par le Ghor comme un mur allant du versant occidental de la vallée au versant oriental, et les ruisseaux qui sortent du flanc de la montagne prennent tous également leur cours, dans la direction du

[1] Josèphe, *Antiq.*, I, x, 1.
[2] On trouve des relevés du Jourdain à sa sortie du lac de Génésareth dans divers auteurs, et entre autres dans H. de Mayr (livrais. VIII, n° 5).

nord, vers la mer Morte. Le point de partage des eaux entre la mer Rouge et la mer Morte ne se trouve qu'auprès de la hauteur EL-SATH (§ 91). Il est ainsi physiquement impossible que le JOURDAIN se soit jamais jeté dans la mer Rouge par l'Arabie-Pétrée [1].

Le lit du JOURDAIN est presque partout bordé d'arbres élevés et d'une verdure luxuriante; les relations des voyageurs font mention du rhamnus, du laurier-rose et de différentes sortes de roseaux, mêlés çà et là aux tamarins et aux saules. C'est ainsi que le Sauveur avait dit (*Matth.*, XI, 7; *Luc*, VII, 24): *Qu'êtes-vous allés voir dans le désert* (sur les bords du Jourdain)? *un roseau agité par le vent.* Non loin de Jéricho, la largeur du JOURDAIN est de 60 à 90 pieds, et à son embouchure dans la mer Morte, de 200 à 300 pieds. Sa profondeur, au milieu même du fleuve, s'élève à peine au-dessus de 10 pieds; au midi du lac de Génésareth, on porte sa profondeur à 6 ou 7 pieds.

L'eau jaunâtre du JOURDAIN, plutôt tiède que froide, nourrit beaucoup de poissons; elle est potable et peut se conserver assez longtemps. Au temps de la moisson, en avril et au commencement de mai, le lit du fleuve débordait autrefois, car il est dit: *C'était au temps de la moisson, et le Jourdain regorgeait pardessus ses rives* [2]. La même chose arrive encore présentement par suite des pluies de décembre, de janvier et surtout d'avril, où la fonte des neiges sur le Liban augmente considérablement la masse des eaux du fleuve. Pendant les mois secs de l'été, il est guéable en beaucoup d'endroits; mais en général son cours est toujours rapide [3].

Le JOURDAIN a plusieurs passages. Un de ces points de passage existait anciennement près de Jéricho et de Galgala, et un autre au nord près de Bethsan, la Scythopolis d'autrefois [4]. A environ deux lieues au-dessous du lac Mérom on rencontre le pont

[1] Comp. Fallmerayer, *Op. cit.*, p. 105 et suiv.

[2] *Jos.*, III, 15; comp. *Eccli.*, XXIV, 36. — Le prophète Jérémie (XII, 5) parle également de l'orgueil du Jourdain.

[3] Mislin, *Voyag.*, IV, 76.

[4] *Jos.*, II, 7; *Jug.*, III, 28; XII, 5; II *Rois*, XVII, 22, 24; XIX, 15, 39; I *Mach.*, V, 52.

connu sous le nom de PONT DE JACOB [1], construit par Baudouin IV, en 1112. Ce pont, qui a trois arches, a été restauré dans ces derniers temps par Ibrahim-Pacha. Les Arabes l'appellent Dschisser-Beni-Jacoub (pont des enfants de Jacob), et encore Dschisser-Benat-Jacoub (pont des filles de Jacob), parce que c'est en cet endroit que le patriarche Jacob, à son retour de la Mésopotamie, est censé avoir passé le JOURDAIN, ce qui toutefois ne peut se concilier avec le récit biblique (*Gen.*, XXXII, 22; XXXIII, 17 et suiv.), puisque Jacob, sur le côté oriental du JOURDAIN, prit sa route par Galaad. Dans le lit même du JOURDAIN, qui sur ce point a 80 pieds de large, rarement 4 pieds de profond, et coule avec rapidité, on aperçoit en plusieurs endroits le roseau-papyrus, pendant que sur ses rives de charmants nériums réjouissent les yeux. Sur le côté oriental du pont de Jacob s'élève un grand *khan* (une vaste auberge), où, avant la domination égyptienne, un droit de péage assez élevé était exigé de tout pèlerin chrétien. Les ruines qui sont à l'ouest du fleuve appartiennent vraisemblablement aux restes de la forteresse que Baudouin IV bâtit en cet endroit. Un second point de passage se trouve actuellement sur le JOURDAIN, sur le côté sud du lac de Génésareth, vis-à-vis du village de Samak (Semak), où est un pont avec les ruines d'un autre plus ancien. A environ deux lieues plus bas, on rencontre près de l'embouchure du Jarmouk dans le JOURDAIN, des restes d'un autre pont, qui, en arabe, est appelé Dschisser-el-Medschamié (pont du confluent). Les décombres amoncelés sur le rivage occidental font croire qu'il y avait là autrefois un khan [2]; aujourd'hui on ne rencontre plus de khans sur la grande voie des caravanes qu'à el-Ledschoun, et-Toudschar, et-Minyeh et Joub-Joussouf.

Le JOURDAIN était, pour bien des motifs, un objet propre à exciter la reconnaissance et l'admiration d'Israël, car à ce fleuve se rattachaient des souvenirs également nombreux et importants. Jacob passa le JOURDAIN en se rendant en Mésopotamie, et Moïse

[1] Le pont de Jacob relevé par J.-M. Bernatz, n° 35.
[2] *Irby* et *Mangles*, dans Robinson, II, 500.

vint jusqu'au JOURDAIN[1]. Ce fut dans le JOURDAIN que l'Eternel manifesta de nouveau aux yeux d'Israël sa puissance féconde en merveilles, selon qu'il est marqué dans le récit sacré :

Le peuple sortit donc de ses tentes pour passer le Jourdain, et les prêtres qui portaient l'arche d'alliance marchaient devant lui. Et aussitôt que ces prêtres furent entrés dans le Jourdain, et que leurs pieds furent mouillés dans une partie de l'eau (c'était au temps de la moisson, et le Jourdain regorgeait pardessus les bords), les eaux qui venaient d'en haut s'arrêtèrent dans un même lieu et apparurent élevées comme une montagne. Cependant le peuple marchait vis-à-vis de Jéricho (Jos., VIII, 14 et suiv.). Bien que les pierres érigées en monument au milieu du lit du JOURDAIN (*Jos.*, IV, 3 et suiv.) eussent disparu dans le cours des temps, le souvenir du passage miraculeux du fleuve n'en demeure pas moins gravé dans le cœur d'Israël (*Ps.* CXLIII, 3). Dans les guerres contre les Moabites, les Ammonites, les Madianites et les Philistins, de même qu'à l'époque des Machabées, il est fréquemment fait mention du JOURDAIN, qui servait aussi de délimitation[2]. Elisée, comme on le sait, ordonna au général syrien Naaman de se baigner dans le JOURDAIN, après quoi il fut purifié de sa lèpre, et Elisée lui-même se tenait avec les enfants des prophètes près du JOURDAIN, où il fit reconnaître sa mission divine[3].

Pour nous chrétiens, ce qui nous rend le principal fleuve de la Palestine particulièrement cher et digne d'attention, c'est la prédication de saint Jean-Baptiste et surtout le baptême de Jésus-Christ. *Alors Jérusalem, toute la Judée et tout le pays des environs du Jourdain venaient à lui* (à Jean). *Et ils étaient baptisés par lui dans le Jourdain, et confessaient leurs péchés. — Alors Jésus vint de Galilée au Jourdain, trouver Jean, pour être baptisé par lui. Or Jésus ayant été baptisé, sortit aussitôt hors de l'eau, et en même temps les cieux lui furent ouverts, et il vit l'esprit de Dieu qui descendit en forme de colombe, et*

[1] *Gen.*, XXXII, 10; *Deutér.*, II, 37; IV, 21. — [2] *Jug.*, III, 28; VII, 24; X, 8 et suiv.; XII, 5; I *Mach.*, V, 24; LII, 9, 34, 42, etc. — [3] IV *Rois*, V, 9 et suiv.; VI, 1 et suiv.

qui vint sur lui. Et au même instant une voix se fit entendre du ciel, qui disait : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. Ceci se passa à Béthanie, au delà du Jourdain, où Jean baptisait[1].

Les pèlerins chrétiens, après avoir vu avec satisfactions les fleuves majestueux d'Amérique et visité avec curiosité le Tibre, l'Eurotas, le Céphise et le Nil, ont éprouvé près des flots du JOURDAIN quelque chose de plus grand et de plus élevé que nulle part ailleurs; car là l'histoire sacrée leur parlait avec ses enseignements célestes et ses œuvres merveilleuses. Les anciens chrétiens regardaient l'eau du JOURDAIN comme sanctifiée, et nombre de fidèles s'y faisaient baptiser et y renouvelaient l'alliance baptismale[2]. Il y avait anciennement vers le JOURDAIN et dans son voisinage beaucoup de couvents (ceux de Saint-Chrysostome, de Gérasinus, de Saint-Jérôme), parmi lesquels le couvent de Saint-Jean-Baptiste était vraisemblablement le plus ancien. L'empereur Justinien, qui fit faire une fontaine dans le couvent de Saint-Jean-Baptiste, construisit aussi dans le désert de Saint-Jean le couvent dédié à saint Pantéléémon[3]. Les ruines

[1] *Matth.*, III, 5, 6, 13, 16 et suiv.; *Jean*, I, 28.

[2] « Redemptor noster contactu mundissimæ carnis fluvium sanctificavit vim regenerativam conferens universis aquis. » Jacques de Vitry, 1076. — « Bethabara trans Jordanem, ubi Joannes in pœnitentiam baptizabat, unde et usque hodie plurimi de fratribus, hoc est de numero credentium, ibi renasci cupientes vitali gurgite baptizantur. » Hieron., *Onomast.* — Le pieux P. de Géramb (II, 31 et suiv.) renouvela à genoux, près du Jourdain, ses promesses baptismales en ces termes : « O mon Dieu! ô Dieu tout-puissant, et surtout Dieu plein de bonté, de douceur et de miséricorde, je viens renouveler avec humilité les saintes obligations que j'ai contractées à mon baptême, au lieu même où votre Fils, mon Sauveur, a voulu être baptisé : Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, et je me consacre entièrement et absolument à vous, ô mon Dieu, pour vous aimer et pour vous servir jusqu'au dernier soupir de ma vie. »

[3] Procope, *De ædif. Justin.*, V, IX. — Cfr. Saint-Willibad, *Hodoep.*, XVII. — Phocas, *De loc. sanct.*, XXII et suiv. « Il y a sur le bord du Jourdain, rapporte Rodolphe de Suchem, des couvents de Grecs et d'hérétiques, et des demeures d'ermites. On voit beaucoup de bêtes sauvages, grandes et petites, qui y viennent boire sur le soir, et spécialement des lions, qui rencontrent les hommes sans leur faire plus de mal que des animaux domestiques. » *Reyssbuch*, p. 152, b.

chute perpendiculaire de 8 pieds; le bras droit contournait une île, et ses eaux se répandaient sur une vaste nappe de rochers. Les rapides qui vinrent ensuite étaient d'une moindre importance; mais par contre le courant jusqu'au confluent du Wadi-el-Bireh, serpentait dans toutes les directions. Dans le voisinage de la station de Beisan, la largeur moyenne du courant fut trouvée de 35 pas, et sa profondeur de 6 pieds. Durant le reste du trajet, il se présenta bien des endroits pittoresques; les arbres du rivage étaient animés par le chant du rossignol, du boulboul (*a*) et d'autres oiseaux, et les forêts de roseaux allaient toujours en s'élevant à mesure qu'on avançait vers le Ghor inférieur. Pour atteindre le Wadi-Jabès alors desséché, on passa devant douze îles. Plus loin la vallée inférieure du Jourdain se resserra tellement que le courant frappait des deux côtés les murailles de rochers qui forment ses rives; en même temps la végétation se montrait plus vigoureuse : des arbres flottaient en plus grand nombre sur le Jourdain; les broussailles et les branches apparaissaient enlacées au haut des arbres comme signes de la hauteur des torrents pendant l'hiver.

Au-dessous du passage de Damieh, à l'endroit où la route de Naplouse conduit à es-Salt, au delà du Jourdain, on rencontre les ruines d'un pont romain ; plus bas, sur le côté, une quantité de halliers couvraient le pied des rochers du rivage, formés de puissantes masses de silex, çà et là entremêlées de calcaire. Au haut de leurs parois, disposées en couches, se montraient de nombreuses et spacieuses cavernes, et des grottes taillées de main d'homme, sur lesquelles on apercevait une teinte noire produite par la fumée, ce qui fit justement conclure qu'autrefois elles avaient servi d'habitations. Dans les halliers, on vit d'énormes sangliers ; les gazelles se montrèrent sur les hauteurs dénudées, et les chacals sur les rochers suspendus.

A partir d'el-Meschra, où les pèlerins font leurs ablutions, non loin du passage de Hélou, le lit de fleuve s'élargit peu à peu, et ses eaux deviennent troubles; les tamarins, les massifs de roseaux

(*a*) Nom propre du rossignol ou d'un oiseau qui lui ressemble.

de plus en plus rares, disparurent enfin totalement. La largeur du Jourdain atteignit jusqu'à 70 pas, et ses eaux devinrent saumâtres ; les montagnes des bords de la mer Morte prirent une teinte de fer sombre, et en avant de l'embouchure on aperçut deux îles, l'une plus grande, l'autre plus petite. Le neuvième jour de la navigation, il s'éleva une forte tempête, qui lançait avec violence contre les parois métalliques et tremblantes des barques, les flots salés accumulés en masses. A la tempête succéda une nuit paisible éclairée par la lune, durant laquelle, au grand étonnement de tout le monde, en entendit retentir par la vallée du Cédron la cloche du couvent de Saint-Sabas, sonnant minuit[1].

Les efforts de Lynch, qui, outre dix matelots et un nombre d'hommes suffisant pour le protéger, avait aussi quelques savants avec lui, ont fait faire à la cartographie de la Palestine un notable progrès : désormais le cours du Jourdain pourra du moins être indiqué avec exatitude, car jusqu'ici toutes les cartes qui l'indiquaient étaient fort confuses.

§ 119. Rivières et torrents qui ont leur embouchure dans la mer Méditerranée.

Dans la direction du nord au sud, le voyageur rencontre parmi les rivières et les torrents qui se jettent dans la mer Méditerranée :

1° Le WADI-KOURAH, qui prend sa source sur le revers septentrional du Dschébel-Dschermak, dans le nord de la Galilée. Vers la partie inférieure de son cours, il prend aussi le nom de WADI-EL-SCHEMA, et se jette dans la mer au nord du Ras-el-Abiad, le Promotoire blanc (*Promontorium album*).

2° Le NAHR-HERDAVIL a son embouchure au sud de Ras-en-Nakourah, près des ruines de CASALE HUBERTI, qui jadis appartint aux chevaliers de l'ordre Teutonique.

3° Vient ensuite le NAHR-MAFSCHOUCH.

4° Le torrent de BÉLUS, actuellement NAHR-NAMAN, tombe dans la mer au-dessous de Saint-Jean-d'Acre. C'est avec le sable de ce

[1] W.-F. Lynch, *loc. cit.*

torrent que les Phéniciens, comme on sait, firent le premier verre[1]. Dans l'Ecriture (*Jos.*, XIX, 26), il est désigné sous le nom de SCHICHOR-LIBNATH (fleuve du verre).

5° Le torrent de CISON (Septante χείμαῤῥος Κίσων, vulg. *torrens Cison*), actuellement appelé KEITOUN, et aussi, par allusion à la mort des prêtres des idoles, au temps d'Elie (§ 90), NAHR-EL-MOUKATTA (torrent de l'égorgement), a sa source près du Thabor; il est grossi pendant l'hiver et le printemps par plusieurs petits affluents, offre dans son cours à travers la plaine de Jezraël des sinuosités nombreuses, comme le Méandre en Phrygie (§ 107), et se décharge, au nord du Carmel, près de Kaïpha (Hépha) dans la baie de Saint-Jean-d'Acre. Suivant les diverses saisons, le lit du CISON est plus ou moins rempli d'eau, et c'est pour ce motif que les Septante les désignent sous le nom de courant d'hiver, torrent d'orage (χείμαῤῥος). Ce fut sur les bords du CISON que Barac vainquit les Chananéens sous Sisara, car il est dit dans le cantique de Débora et de Barac : *Le torrent de Cison a entraîné leurs corps morts, le torrent de Cadumim* (célèbre depuis les anciens temps), *le torrent de Cison*[2]. Le prophète Elie fit, ainsi qu'on l'a déjà observé, mettre à mort près du CISON les prêtres de Baal comme séducteurs du peuple (III *Rois*, XVIII, 40). Parce que ce torrent serpente à travers la plaine de Mageddo (§ 107), le nom d'EAUX DE MAGEDDO lui fut aussi donné (*Jug.*, V, 19).

6° Au nord de Césarée de Palestine se jettent dans la mer Méditerranée le torrent de CHORSÉUS, actuellement le KORADSCHÉ, et le torrent de ZERKA (Zirka), que quelques-uns prennent pour le fleuve aux crocodiles de Pline.

7° Au sud de Césarée se jettent dans la même mer le NAHR-EL-AKHDAR et le NAHR-ABON-ZABOURA. Le dernier est désigné dans l'Ecriture sous le nom de CANA (*vallis arundineti*, vallée, torrent des roseaux) ; il prend sa source à l'ouest de Sichem (Naplouse), et formait autrefois la limite entre les tribus d'Ephraïm et de Manassé (*Jos.*, XVI, 8 ; XVII, 9).

8° Le NAHR-EL-AUDSCHEH (fleuve Jaune), qui, avec une largeur

[1] Tacite, *Hist.*, V, VII. — [2] *Jug.*, V, 21; cfr. IV, 7, 13; *Ps.* LXXXII, 10.

et une profondeur assez considérables, va tomber dans la mer à deux lieues au nord de Joppé (Jaffa), doit être considéré comme le NAHR-ABI-FOTROUS (le fleuve de Pierre), mentionné par Abulféda, et comme le fleuve de RAMLÉ des Croisés. L'apôtre saint Pierre ayant travaillé dans les environs de ce fleuve, à Joppé et à Lydda (*Act.*, IX, 32 et suiv.), il était naturel qu'on cherchât à conserver le souvenir de l'apôtre par le nom du fleuve[1].

9° Au sud de Joppé se jettent dans la mer Méditerranée le torrent de ROUBIN, qui est aussi appelé SOURAR (Zarar); plus loin, entre Zamnia et Azot, le torrent de SOREC (*Jug.*, XVI, 4), et près d'Ascalon le torrent d'ASCOULAN.

10° Le torrent de BÉSOR, qui sort des montagnes de Juda, traverse le Wadi-Scheriah, et se décharge près de Gaza dans la mer. David passa le torrent de Bésor et défit sur ses bords les Amalécites (I *Rois*, XXX, 9 et suiv.).

11° Le torrent d'EGYPTE, maintenant d'EL-ARISCH, qui formait la limite entre l'Egypte et la Palestine (*Gen.*, XV, 18; *Jos.*, XIII, 3), se jette dans la mer Méditerranée non loin de la station actuelle des caravanes à EL ARISCH, à deux journées de marche au sud-ouest de Gaza. Le WADI-EL-ARISCH, auquel viennent aboutir plusieurs wadis du milieu du plateau de TIH, était désigné par la nature elle-même pour servir de frontière, car au sud de ce wadi s'étend le désert d'Egypte, et au nord commence la contrée sablonneuse, mais belle et fertile, de la Judée (§ 94).

§ 120. Rivières et torrents sur le côté occidental et sur le côté oriental du Jourdain.

Sur le côté occidental du Jourdain coule:

1° Le torrent de CAPHARNAUM, mentionné par Josèphe[2]; il porte actuellement le nom de WADI-EL-LEIMOUN (Amoud), et se jette dans le lac de Génésareth.

2° Le torrent de CARITH (נחל כרית, *torrens Carith*), aujourd'hui WADI-KELT, près duquel le prophète Elie se tint quelque temps,

[1] *Gelehrte Anzeigen der Münchner Akademie der Wissenschaften*, ann. 1836, p. 887 et suiv.

[2] Josèphe, *Bell. jud.*, III, X, 8.

recevant sa nourriture d'un corbeau (III *Rois*, XVII, 3, 5), se jette, près de Jéricho (Ericha), dans le Jourdain, et on le confond avec la fontaine connue sous le nom de FONTAINE D'ELIE (§ 101, n° 2).

3° Le torrent de CÉDRON coule dans la vallée de même nom (§ 110, n° 2) entre Jérusalem et le mont des Oliviers, et n'a de l'eau qu'au temps des pluies[1]. De hauts rochers, nus pour la plupart, forment le lit du torrent, qui se dirige en serpentant vers la mer Morte. Il est souvent fait mention du torrent de CÉDRON dans l'histoire biblique. David le traversa en pleurant lors de la révolte d'Absalon, et le Sauveur, après son mémorable discours d'adieu, passa le torrent de CÉDRON pour se rendre à Gethsémani[2]. Actuellement on passe le torrent de CÉDRON sur deux ponts, dont l'un est au sud-est de la porte de Saint-Etienne et l'autre près du tombeau d'Absalon.

Entre les torrents non mentionnés dans la Bible qui versent leurs eaux dans le Jourdain du côté de l'ouest, et qui n'étant pour la plupart que des torrents de pluie, sont en été totalement desséchés, nous mentionnerons, depuis le lac de Mérom jusqu'au lac de Génésareth : le Wadi-Hendasch, le W.-el-Woukat et le W.-el-Fouram. Entre le lac de Génésareth et la mer Morte se trouvent le Wadi-el-Leimoun (Amoud), le W.-el-Houmam, le W.-el-Fedschas, le W.-el-Bireh, le W.-el-Asche, le W.-Beison, le W.-el-Malih (Maleh), le W.-Fara, le W.-el-Akmar, le W.-en-Navaimeh et le W.-Kelt, le W.-el-Audsché, le W.-el-Abyab. Dans la mer Morte se jettent le Wadi-en-Nar (le Cédron), le W. Ras-el-Ghouvéir, le W.-Deredscheh, le W.-Gousasah, les W.-es-Soukac, le W.-Soudéir, le W.-Areidscheh, le W.-Kouberah, le W.-es-Seiyal, le W.-Zoveirah et le Wadi-Mouhaouvat[3].

[1] « Torrens Cedron aquis pluvialibus factus tumidior hibernis mensibus defluere consuevit. » Guillaume de Tyr, VIII, II. — Quaresmius (II, 155) dit expressément : « Prope sepulchrum virginis Mariæ incipit torrens. » Dans Josèphe (*Antiq.*, VIII, I, 5) il est cité sous le nom de Χείμαῤῥος Κεδρῶνος.

[2] II *Rois*, V, 23; *Jean*, XVIII, 1.

[3] Voy. une description plus détaillée de chacun des wadis dans Berton (*Bulletin de la Société géogr. de Paris*, 1839, tome XII, p. 151 et suiv.).

A l'est du Jourdain on trouve :

1° Le Hiéromax, appelé actuellement Jarmouk et Schériat-el-Mandhour, qui coule dans le Jourdain, au sud du lac de Génésareth, au dessus des ruines du village d'el-Boukah. Il vient des montagnes du Hauran et du Dscholan (*Auranitis et Gaulonitis*); il abonde en poissons, et ses bords sont couverts de lauriers-roses qui sont cultivés par les Arabes-Menadhères, lesquels vivent sous des tentes[1].

2° Le Jaboc (vulg. *Jeboc*), actuellement appelé Zerka, d'une forteresse arabe de même nom, descend par une profonde vallée des montagnes de Galaad ; il formait autrefois la limite du territoire des Amorrhéens et des Ammonites, puis forma plus tard celle des tribus de Gad et de Manassé[2], et tombe dans le Jourdain vis-à-vis de Sichem (Naplouse), à une égale distance du lac de Génésareth et de la mer Morte. Le patriarche Jacob, revenant de la Mésopotamie avec tout ce qui lui appartenait, passa le gué de Jaboc, lutta ensuite avec l'ange, et puis reçut le nom glorieux d'Israël (*Gen.*, xxxii, 22 et suiv.). Aujourd'hui ce même torrent forme la limite entre le Belka actuel et le pays de Morad.

L'Arnon, actuellement le Moudscheb (Wadi-el-Modscheb, prend naissance près de Catrane, et se jette dans la mer Morte. Il formait autrefois la ligne de division entre le territoire des Moabites et des Amorrhéens, et puis entre les tribus de Gad et de Ruben[3]; actuellement il sépare les contrées du Belka et de Kérek (Kérak). Près de son embouchure, il traverse comme un porte de rochers fort pittoresque, formée de masses perpendiculaire de grès rouge, jaune et brun, et qui fait l'admiration des voyageurs[4].

3° Le torrent de Zared (זֶרֶד), appelé aussi le torrent des Saules (*torrens salicum*), actuellement el-Asa, formait anciennement la limite au midi entre le pays de Moab et l'Idumée, et se dirige, par le Wadi-el-Ahsa et le Wadi-el-Kourabi, vers l'extrémité méridio-

[1] K. Ritter, *Erdk.*, XV, 374.

[2] *Nombr.*, xxi, 24; *Jos.*, xii, 2; *Jug.*, xi, 13.

[3] Comp. *Nomb.*, xxi, 13; xxii, 36; *Jos.*, xii, 1; *Is.*, xvi, 2; *Jér.*, xlviii, 20.

[4] L'embouchure de l'Arnon (Moudscheb) relevée dans W.-F. Lynch, *loc. cit.*, p. 229.

nale de la mer Morte. Dans la prophétie contre les Moabites, le prophète fait entendre ces paroles : *Leur visite* (leur châtiment) *sera selon la grandeur de leurs œuvres* (de leurs crimes); *on les conduira au torrent des Saules*[1]. Schwarz (§ 173) serait porté à prendre le petit ruisseau de Souffaf, au nord de Kérek, pour le torrent des Saules.

Les rivières et les torrents non cités dans la Bible que l'on rencontre dans le pays à l'est du Jourdain, depuis le lac de Génésareth jusqu'à la mer Morte, sont : le Wadi-es-Semak, le W.-Fik, le W.-el-Arab, le W.-el-Kouséir, le W.-el-Taibec, le W.-es-Seklab, le W.-Mour, le W.-Jabès, le W.-Radschib (Adschloun), le W.-Kéférein, le W.-Séir, le W.-Beni-Hémad, le W.-Kérak et le W.-Kounéyeh. Sur la carte du cours du Jourdain dressée par Berton, on voit signalés, en allant du Jaboc vers le sud, les Wadis-Hamman, el-Hosamet, Nemrin, Konfrin, el-Thir, Hosban, el-Dschersa et Süemeh.

La plus grande partie des torrents de la Palestine n'ayant de l'eau que durant les mois de pluie, sont une figure de l'illusion et de l'infidélité ; et c'est pourquoi le prophète exhale ainsi ses plaintes. *Pourquoi ma douleur est-elle devenue continuelle? Pourquoi ma plaie est-elle désespérée et refuse-t-elle de se guérir? Elle est à mon égard comme une eau trompeuse, à laquelle on ne peut se fier*[2].

§ 121. Sources et fontaines dans Jérusalem et aux environs.

La Palestine n'est pas très-abondamment pourvue d'eau de sources et de fontaines, et ce n'est que comparativement à l'Egypte et à l'Arabie-Pétrée qu'elle pouvait être appelée *une terre pleine de ruisseaux, d'étangs et de fontaines, où les sources des fleuves répandent leurs eaux en abondance dans les plaines et le long des montagnes* (Deutér., VIII, 7). Du reste, bon nombre du sources et de fontaines se sont taries dans le cours des siècles,

[1] *Is.*, XV, 7; comp. *Nomb.*, XXI, 12; *Deutér.*, II, 14; *Amos*, VI, 14. — [2] *Jér.*, XV, 18; comp. *Is.*, LVIII, 11; *Job*, VI, 15.

et d'autres, comme il arrive toujours, ont été bouchées. L'Ecriture distingue les SOURCES PERPÉTUELLES (*aquæ fideles*), les SOURCES QUI EN ÉTÉ SE DESSÈCHENT (*aquæ quæ deficient*) et les eaux chaudes (*aquæ calidæ*)[1]. Dans le style figuré de l'Orient, la source est en général désignée sous le nom d'*œil de la contrée*.

L'ancienne Jérusalem n'avait pas beaucoup de citernes où l'on recueillait les eaux ; mais elle était à l'intérieur bien pourvue de sources; aussi, durant les siéges nombreux qu'elle soutint, ne souffrit-elle jamais du manque d'eau[2]. Une source abondante coulait notamment dans le sein de la montagne du Temple (du mont Moria), par des conduits souterrains, particularité que remarquent même les auteurs de l'antiquité. D'après les recherches les plus récentes, il coule encore actuellement au cœur du Moria, sous la grande mosquée actuelle es-Soukhrah, à une profondeur de près de 80 pieds, une source dont l'eau a les mêmes propriétés que les sources de la vallée de Josaphat[3]. Des bains turcs placés tout près de cette source, les bains Hammam-esch-Shefa (bains salutaires), en tirent en partie l'eau qui leur est nécessaire, et que l'on puise avec des seaux à une fontaine profonde. Il y a près de la source de nombreux conduits d'eau artificielle; car le sol de rochers sur lequel repose Jérusalem, est sillonné dans tous les sens, à une certaine profondeur, par quantité de canaux et de conduits pour les eaux[4]. Entre les sources qui sont encore aujourd'hui visibles autour de Jérusalem et spécialement dans la vallée de Josaphat, nous désignerons les sources de ROGEL, de SILOÉ et l'ÉTANG DU ROI.

1° La fontaine de ROGEL (עין רֹגֵל, c'est-à-dire de la source de l'Espion ou la source du Foulon) se trouvait au sud-est de Jérusalem, au point de jonction des vallées d'Ennom et de Cédron (de

[1] *Is.*, XXXIII, 16; LVIII, 11; *Gen.*, XXXVI, 24.
[2] « Templum in modum arcis : fons perennis aquæ, cavati sub terra montes, et piscinæ cisternæque servandis imbribus. » Tacite, *Hist.*, V, XII. — Cfr. Strabon, XVI, II, 40. — Aristæas, *De legis divinæ transl.*, dans *Op. Josephi*, t. II, p. 112. *Append.* edit. Havercamp. — Quaresmius, II, 292.
[3] W. Krafft, *Die Topographie Jerusalems*. Bonn, 1846, p. 183 et suiv.
[4] Williams, *The holy City*, p. 183 et suiv.

Josaphat), et est mentionnée dans la détermination des limites entre les tribus de Juda et de Benjamin[1]. Adonias, qui, au temps de David, aspirait au trône, prépara près du rocher de Zohéleth, qui était à proximité de la fontaine de Rogel, une fête, et y attira ses frères avec d'autres d'entre les principaux de Juda[2]. Dans les temps postérieurs, on donna aussi à cette fontaine le nom de fontaine de Néhémie ou du Feu, parce qu'au temps de Néhémie le feu sacré y fut retrouvé (II *Mach.*, I, 19 et suiv.). Bien qu'au moyen-âge la même dénomination fût en usage[3], cette fontaine est désignée dans les itinéraires des Juifs sous le nom de fontaine de Joab, par allusion à Joab (III *Rois*, I, 7), nom que les Arabes ont par erreur transformé en celui de Bir-Eyoub (fontaine de Job). La fontaine, sur laquelle s'élève, en forme de voûte, une construction irrégulière qui de loin ressemble à une petite mosquée, est profonde de 125 pieds, et aux époques des pluies est souvent si remplie qu'elle déborde, accident dont les habitants d'alentour tirent le présage d'une bonne année, et qui devient pour eux un sujet de joie dans leur vallée des ombres de la mort[4]. A environ 225 pas de la fontaine de Rogel, se trouve :

2° La source de Siloé (שִׁלֹחַ, et aussi שִׁלֹחַ, c'est-à-dire envoi, conduite des eaux (Septante Σιλωάμ), sur le côté sud-est de Jérusalem, à l'endroit où la vallée de Tyropœon débouche dans la vallée de Josaphat. D'après le témoignage de saint Jérôme, la source ou fontaine de Siloé était au pied du mont Sion; son eau ne coulait pas d'une manière régulière, mais avec une espèce de flux et reflux, et seulement à certains jours et à certaines heures[5]. L'interruption de l'écoulement de la fontaine de Siloé, qui communique par une voie souterraine avec la fontaine de

[1] *Jos.*, XV, 7 et suiv.; XVIII, 16 et suiv. — [2] III *Rois*, I, 9; comp. II *Rois*, XVII, 17.

[3] Quaresmius, II, 270 et suiv. — Brocardus, c. VIII. — Marinus Sanutus, III, XIV, 9.

[4] Mislin, III, 236. — *Fundgruben des Orients*, II, 130.

[5] « Siloe autem fontem esse ad radices montis Sion, qui non jugibus aquis, sed in certis horis diebusque ebulliat, et per terrarum concava et

Marie, située non loin de là, est également mentionné par les voyageurs modernes les plus exacts, et ils remarquent en même temps que l'eau a un goût doucement salé, de même que l'eau de la fontaine de Marie[1]. Dans les anciens temps bibliques, on puisait, à la fête des Tabernacles, de l'eau à la fontaine de SILOÉ, parce que cette fontaine était considérée comme une figure des flots de bénédiction qui devaient découler de la maison de David, dont le Messie devait sortir (*Is.*, VIII, 6; *Jean*, III, 7). L'eau de la fontaine était conduite dans un étang (κολυμβήθρα, vulg. *natatoria, piscina*), et une construction élevée au-dessus de la source[2]. La piscine de SILOÉ est devenue pour nous digne d'attention, surtout par la guérison miraculeuse de l'aveugle-né, que le Sauveur y envoya (*Jean*, IX, 7). Aujourd'hui la source de SILOÉ, que les Arabes nomment AIN-SELVAN, est renfermée dans un profond réservoir de la forme d'un carré allongé. Du bassin de la source, l'eau très-limpide s'écoule, par un petit canal creusé dans la pierre, dans un bassin plus grand, qui a 53 pieds de long, 18 pieds de large et 19 pieds de profondeur. On voit dans les murs des côtés différentes colonnes qui peuvent avoir appartenu à une ancienne chapelle. Salzbacher et Robinson virent ce grand réservoir à sec; seulement l'écoulement de la source continuait et s'en allait par sa pente naturelle dans les jardins et dans le lit du Cédron. Au dire de J. Schwarz (§ 323), ceux qui boivent de cette eau seraient préservés des fièvres qui règnent communément à Jérusalem. Les pèlerins chrétiens ont coutume, en mémoire du miracle que le Sauveur y opéra, de se laver les yeux à la fontaine de SILOÉ[3]. La petite localité de SELVAN, située à l'orient, est habitée par une tribu d'Arabes-Bédouins sauvages.

3° A 1,100 pieds des pointes de rochers de l'entrée du Tyro-

antra saxi durissimi cum magno sonitu veniat, dubitare non possumus, nos præsertim, qui in hac habitamus provincia. » Hieron., *In Is.* VIII, 6.

[1] Robinson, II, 155. — T. Tobler, dans l'*Ausland*, ann. 1848, n° 2.

[2] II *Esdr.*, III, 15. — Dans *Luc*, XIII, 4, il est fait notamment mention d'une tour de Siloé, laquelle en s'écroulant tua dix-huit hommes.

[3] Géramb, I, 328. — Voy. le dehors de la fontaine de Siloé relevé dans Dav. Roberts (liv. IV) et dans W. Bartlett (*Walks*, tab. XII).

pœon, nous rencontrons au nord, au pied de la colline d'Ophel, sur le côté occidental de la vallée de Cédron, en face du petit village de Selvan, la fontaine de MARIE, ou la source de la VIERGE MARIE (Ain-sitti-Mirjam), appelée aussi par les Arabes, à cause de la montée qu'on y a pratiquée dans le rocher, AIN-OUM-EL-DERAI (mère des degrés). La dénomination de fontaine de MARIE est une ancienne tradition chrétienne, suivant laquelle la divine Vierge, mère du Sauveur, serait souvent venue en ce lieu[1]. Dans les temps qui ont précédé l'ère chrétienne, cette fontaine portait le nom de GIHON, ou de FONTAINE DU DRAGON et d'ÉTANG DE SALOMON[2]. Ainsi qu'on l'a déjà observé ci-dessus, la fontaine de MARIE, à l'entrée de laquelle les Turcs ont une place pour prier, est, au moyen d'une allée souterraine pratiquée artificiellement, qui porte les traces évidentes d'une haute antiquité, et dont Quaresmius (II, 289) parle déjà, en communication avec la fontaine de SILOÉ; les recherches les plus récentes confirment son assertion. On descend à la fontaine de MARIE par vingt-six degrés; son bassin peut avoir 15 pieds de long, 6 pieds de large et environ 8 pieds de haut. Le passage artificiel, en forme de caverne, qui, avec des contours considérables, conduit à la fontaine de SILOÉ, a une longueur de 1,750 pieds[3].

Les Livres saints font mention d'une fontaine supérieure de GIHON, située hors de Jérusalem, et dont le roi Ezéchias fit, à l'approche des armées assyriennes, boucher les eaux, c'est-à-dire qu'au moyen de canaux souterrains taillés dans le roc, il les déroba à l'ennemi et les fit conduire dans la ville (II *Paralip.*, XXXII, 2, 3, 30; IV *Rois*, XX, 20).

Jusqu'ici les archéologues ont pris l'étang actuel de MAMILLA, qui se trouve à l'ouest de Jérusalem (§ 122), pour le GIHON SUPÉRIEUR; mais la supposition que la source du GIHON, dont Ezéchias amena l'eau par une pente à l'ouest de la ville de David (*Paralip.*,

[1] Quaresmius, II, 290. — F. Fabri, *Evagator*, I, 415.

[2] III *Rois*, I, 33, 38, 45; II *Paralip.*, XXXIII, 14; II *Esdr.*, II, 13 et suiv. — Fl. Josèphe, *Bell. jud.*, V, IV, 2.

[3] Robinson, II, 149. — Mislin, III, 250. — Voir le plan de la fontaine de Marie (la source inférieure de Gihon), dans Dav. Roberts (livr. III).

xxxii, 30), était située sur le côté nord, près du champ du Foulon (*Is.*, vii, 3; xxxvi, 2), non loin de la porte actuelle de Damas; cette supposition, disons-nous, paraît bien plus fondée; car il était incomparablement plus facile de conduire les eaux, au moyen de pierres et de tuyaux souterrains, de ce point là que du côté à l'ouest de Jérusalem. En outre, un ancien récit portant que depuis la porte de Damas, on entend, pendant le silence de la nuit, le bruit d'une eau vive dans le sein de la terre, se trouve confirmée par les observations les plus récentes, à quoi on doit ajouter que l'eau de la grande citerne, située devant la porte en question, a le même goût de sel que l'eau des fontaines de Siloé et de Moria, ce qui autorise à conclure que les différents réservoirs de Jérusalem sont alimentés par des conduits d'eau partant du côté du nord[1].

§ 122. Etangs à l'intérieur et autour de Jérusalem.

Le manque d'eaux vives mit les habitants de la Palestine dans la nécessité d'établir au dedans et au dehors des villes des réservoirs où étaient recueillis, pour les usages publics, les eaux de sources et les eaux de pluies, car la Palestine était un pays *qui attendait les pluies du ciel* (Deutér., xi, 11). A Jérusalem, de nos jours, outre la profonde citerne dans la maison appelée Maison-du-Trésor, ou à l'hôpital de Sainte-Hélène, ce sont surtout l'étang des Brebis (Bethesda) et l'étang d'Ezéchias, qui attirent l'attention des voyageurs chrétiens.

Au temps de Jésus-Christ, il y avait près de la porte des Brebis un étang désigné sous le nom de Bethesda (בֵּית־חֶסְדָּה, maison de miséricorde, lieu de salut)[2], avec cinq galeries, où les malades attendaient que l'eau se mît en mouvement, car c'était là le moment où Dieu manifestait sa miséricorde. L'évangéliste saint Jean nous donne à ce sujet un récit touchant : *Or, il y avait là*

[1] Cfr. Krafft, *loc. cit.*, p. 81, 114 et suiv., et G. Williams, dans Ritter, *Erdk.*, XVI, 392.

[2] La Vulgate (*Jean*, v, 2) au lieu de Bethesda porte la leçon Bethsaïda, c'est-à-dire maison de pêcheur ou de bains.

un homme qui était malade depuis trente-huit ans. Jésus l'ayant vu couché, et connaissant qu'il était malade depuis longtemps, lui dit : Voulez-vous être guéri? Le malade lui répondit : Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine après que l'eau a été troublée, et pendant le temps que je mets à y aller, un autre y descend avant moi. Jésus lui dit : Levez-vous, prenez votre lit et marchez. Et à l'instant cet homme fut guéri, et, prenant son lit, il se mit à marcher (Jean, v, 5 et suiv.). Des voyageurs anciens et modernes veulent voir l'étang de BETHESDA dans le réservoir actuel de BIRKET-ISRAÏN, près de la porte Saint-Etienne[1] ; mais d'anciens témoignages du moyen-âge favorisent l'hypothèse qui place l'étang de BETHESDA près de l'ancienne église de Sainte-Anne, et par conséquent un peu au nord du BIRKET-ISRAÏN de nos jours[2]. L'étang d'Israïn, dont la longueur est d'environ 150 pieds et la largeur de 40, est maintenant entièrement desséché et à moitié comblé, car le pacha Tajar y fit jeter, il y a quelques années, les restes de l'église de Sainte-Anne[3].

Le réservoir ou la pièce d'eau que l'on appelle ordinairement aujourd'hui étang d'EZÉCHIAS, porte les traces d'une très-haute antiquité. Il est située au nord-est de la porte de Jaffa, non loin de l'église du Saint-Sépulcre, position qui, dans les premiers temps, lui fit donner aussi le nom d'étang du SAINT-SÉPULCRE (*piscina sancti sepulchri*)[4]. Les Arabes le nomment BIRKET-EL-HAMMAM (étang des bains), parce que des bains placés tout près de là en tirent leur eau. Comme pendant la durée du royaume de Jérusalem, les patriarches avaient leur demeure dans la rue voisine, on donna aussi à l'étang le nom de BAIN DES PATRIARCHES (Birket-el-Batrak). L'étang d'EZÉCHIAS n'a que peu de profondeur; mais à son extrémité septentrionale, il a 144 pieds de largeur, et sa longueur sur le côté oriental est d'environ 240 pieds. Le cou-

[1] Quaresmius, II, 98. — Salzbacher, II, 116.

[2] Guillaume de Tyr, *Gesta Dei per Francos*, p. 573. — Cfr. Krafft, *loc. cit.*, p. 178 et suiv.

[3] Mislin, III, 194. — La piscine de Bethesda (*Birkel-Israin*) relevée dans J.-M. Bernatz (nº 21).

[4] Quaresmius, II, 717.

vent cophte, qui vient d'être reconstruit, est situé à l'extrémité septentrionale de ce réservoir. On a reconnu, en faisant les fouilles pour la pose de la première pierre des murs du nouveau couvent, que l'ancien étang d'Ezéchias (II *Paralip.*, xxxii, 30) était bien, il est vrai, situé en cet endroit, mais qu'il s'étendait autrefois plus loin vers le nord[1]. On a déjà remarqué ci-dessus (§ 121, n° 4) que le roi Ezéchias, qui rendit à sa nation tant de services, amena dans la ville l'eau de la source de Gihon et creusa un étang.

Un autre petit réservoir se trouvait en dedans de la porte de Jaffa, à l'extrémité septentrionale de la rue, en face de la forteresse (de la tour) de David; il était connu des Francs sous le nom d'étang de Bethsabée (II *Rois*, xi, 2). Le consul français fit combler ce réservoir en 1844[2].

D'autres réservoirs furent aussi établis hors des murs de la ville pour recueillir l'eau de pluie venant des collines et des montagnes. Il y avait notamment au côté occidental de Jérusalem, dans la vallée de Raphaïm (§ 110, n° 3), deux étangs d'une étendue considérable. L'étang situé à l'ouest de la porte de Jaffa ou de Bethléem est connu des Arabes sous le nom de Birket-el-Mamilla (étang de Mamilla), parce qu'une église dédiée à sainte Mamilla s'élevait autrefois dans le voisinage[3]. C'est cet étang, aujourd'hui détruit en partie, et dont la longueur est de 125 pas et la largeur de 80, que l'on prenait communément pour la fontaine supérieure de Gihon, vers le chemin du champ du Foulon (IV *Rois*, xviii, 17; *Is.*, vii, 3; xxxvi, 2); mais cette opinion, par suite de recherches récentes, a perdu toute probabilité (§ 121, n° 4). L'eau qui se ramasse au temps de pluie dans l'étang placé au midi de la porte de Jaffa, dans la vallée de Raphaïm, est désigné parmi les Arabes sous le nom de Birket-es-Soultan, et il était alimenté en partie par le trop-plein de l'étang supérieur, en partie par les pluies.

[1] Robinson, II, 134 et suiv. L'étang d'Ezéchias se trouve gravé dans W.-H. Bartlett (*Walks.*, pl. vii).

[2] Mislin, III, 209.

[3] Bernardi (sapientis monachi) *Itinerar. in loca sancta*, xvi. — *Fundgruben des Orients*, II, 131.

La longueur de ce bassin, en suivant la ligne du milieu, est de 592 pieds anglais, sa largeur, à l'extrémité septentrionale, de 245 pieds, et de 275 à l'extrémité méridionale. Sa profondeur vers la pointe au nord est de 35 pieds, et de 42 pieds vers la pointe du midi[1]. Plusieurs archéologues ont cru que c'était là qu'on devait placer la fontaine inférieure de GIHON (III *Rois*, XXXIII, 38, 45); mais, selon nous, cette supposition est sans fondement (§ 121, n° 3).

C'est au nord de la porte Sainte-Etienne, à l'est de la Jérusalem actuelle, que se trouve le réservoir appelé fontaine de MARIE (Birket-hammam-sitti-Mirjam), et c'est du côté du nord de la ville, non loin de la porte d'Hérode, que se rencontre le petit bassin qui porte le nom d'étang des PÈLERINS (Birket-el-Hedsched).

Selon la Bible, les nomades creusaient des fontaines et pratiquaient des citernes; on cherchait aussi dans les villes et dans les villages à recueillir l'eau de pluie dans des citernes ou des fossés, parce que les sources et les ruisseaux, durant les mois d'été, ne suffisaient point aux besoins les plus indispensables. Les citernes, de forme tantôt ronde, tantôt carrée, et en général très-profondes et cimentées avec du mortier, étaient et sont encore en très-grand nombre à Jérusalem; chaque maison a ses réservoirs petits ou grands où l'on recueille l'eau de pluie qui tombe des toits plats du pays. Le couvent latin de Jérusalem a, lui seul, 28 citernes. On rencontrait également autrefois beaucoup de réservoirs de ce genre dans les environs de Bethléem[2]. Outre cela, on s'efforçait d'amener l'eau des bonnes sources des lieux éloignés. On en a une preuve encore existante dans le grand aquéduc qui, des étangs de Salomon, près de Bethléem, conduisait l'eau à Jérusalem. Cet aquéduc va de Bethléem à Jérusalem le long du revers des montagnes (§ 156, n° 5); c'est une rigole murée en pierres de tailles; elle est couverte de pierres plates, et

[1] Robinson, II, 132 et suiv.

[2] « In his locis (Bethleem), in quibus nunc degimus, præter parvos fontes omnes cisternarum aquæ sunt, et si imbres divina ira suspenderit, majus sitis, quam famis periculum est. » Hieron., *In Amos* IV, 7.

se prolonge par la vallée de Raphaïm jusqu'à la montagne du Temple[1].

§ 123. Autres sources et fontaines.

Outre la fontaine d'Elisée, près de Jéricho, dont il a été parlé ci-dessus (§ 101, n° 2), on peut signaler comme encore existantes les fontaines et les sources de la Palestine qui suivent :

1° La fontaine ou le puits de Jacob, situé à environ 30 minutes au sud-est de Sichem, aujourd'hui Naplouse, à l'entrée de la vallée. Le patriarche Jacob, qui avait acheté près de Sichem un champ qu'il donna à son fils Joseph, fit creuser et restaurer cette fontaine[2]. Comme le Sauveur, après avoir été baptisé par saint Jean-Baptiste, se rendait, par la Samarie, de Judée en Galilée, il arriva vers la fontaine de Jacob, où il initia la Samaritaine à la connaissance du salut, et l'entretint de la destruction du mur de séparation entre les peuples et les peuples, les tribus et les tribus, de même que des travaux futurs des apôtres (*Jean*, IV, 1 et suiv.). Au quatrième siècle, il y avait sur la fontaine une église bâtie en forme de croix, que visita sainte Paule[3]. Les voyageurs des siècles subséquents font mention de cette église, jusqu'à Sœvulf (1103) et à Phocas (1185), qui ne la mentionnent plus; Rodolphe de Suchem (1336-1350) et d'autres en parlent déjà comme étant détruite[4]. Autrefois la fontaine était couverte d'une voûte en pierres, sous laquelle se trouvait, vers 1555, un autel, où on disait la messe une fois dans l'année[5]. D'après les récits des anciens, le puits avait 100 pieds de profondeur et environ 9 pieds de dia-

[1] F.-G. Crome a rassemblé ce qu'ont dit les anciens et les modernes sur cet aquéduc dans sa topographie de Jérusalem. Cfr. Ersch et Gruber, *Encyclopédie*, II, section XV, p. 279 et suiv.

[2] *Gen.*, XXXIII, 19; *Jos.*, XXIV, 32; *Jean*, IV, 5 et suiv. (*Act.* VII, 15 et suiv.).

[3] « Transivit (S. Paula) Sichem, et ex latere montis Garizim exstructam circa *puteum Jacob* intravit ecclesiam, super quo residens Dominus sitiensque et esuriens Samaritana fide satiatus est. » Hieron., *Epist.* LXXXVI, p. 678, édit. Mart.

[4] *Reyssbuch*, p. 452, b. — Cotov., p. 337. — Brocard, c. VII, p. 177.

[5] Quaresmius, II, 801, col. a, b.

mètre ; mais la quantité de pierres qu'on y a jetées aurait diminué sa profondeur, et elle ne serait plus actuellement que de 75 pieds[1]. Au nord du puits de Jacob, dont une grosse pierre bouche l'orifice, sont disséminées présentement quelques habitations ; peut-être la Samaritaine de l'Evangile demeurait-elle aussi près du puits.

2° La source de Harad, près de laquelle arriva Gédéon dans le combat contre les Madianites (*Jug.*, vii, 1), était dans la plaine de Jezraël (§ 107); plus tard, les Philistins ayant rassemblé leur armée à Aphec, Israël campa encore près de la fontaine qui était à Jezraël (I *Rois*, xxix, 1 et suiv.). Cette source, qui est considérable, paraît au pied du mont Gelboé. Au temps des croisades, elle est désignée sous le nom de Tubaina; les indigènes lui donnent de nos jours celui d'Aïn-Dschaloud (source de Goliath), par allusion au combat des Philistins sous David. L'eau sort des fentes des rochers ; elle est excellente et se ramasse actuellement dans un bassin de 40 à 50 pieds de diamètre. Le torrent qui y prend son cours, et qui est assez fort pour faire tourner une meule de moulin, se précipite, avec des détours nombreux, du côté de l'orient au bas de la vallée, près de Beisan[2].

3° A une demi-lieue au sud près de Tibériade, à trente pas du lac de Genésareth, coulent quatre sources sulfureuses d'eau thermale, que l'on emploie avec succès contre les douleurs rhumatismales. Ces sources thermales (de 46 à 48° Réaumur) contiennent du sel et de l'hydrosulfure de fer, et peuvent être comparées aux eaux de Carlsbad[3] ; elles étaient connues des anciens sous le nom d'Amaüs[4], ce dont les Arabes ont fait hammam (bains). On rencontre également, du côté du nord de Tibériade, dans l'enfoncement de Szermadin, un ruisseau d'eau thermale à 20° Réaumur.

4° Au sud-est de l'extrémité méridionale du lac de Génésareth, près de Gadara, soint les bains d'Amatha, actuellement Hammam-

[1] Mislin, IV, 133 et suiv. — Wilson, II, 54 et suiv.
[2] Guillaume de Tyr, XXII, 26 et suiv. — Ritter, *Erdk.*, XV, 416.
[3] Russegger, *Reise*, III, 134 et suiv. — Schubert, *Reise*, III, 239 et suiv.
[4] Pline, *Hist. nat.*, VI, xv. — Josèphe, *Antiq.*, XVIII, ii, 3.

el-Hammi ; ces bains étaient très-estimés des Romains, et ils ont actuellement de l'importance[1].

5° D'autres bains célèbres étaient les bains thérapeutiques de Callirhoé (belle fontaine), sur le côté oriental de la mer Morte, à environ deux lieues à l'est de l'embouchure du Wadi-Sourka dans la même mer. Saint Jérôme a déjà fait la remarque que Callirhoé est identique avec l'ancienne Lésa (Lasa), désignée dans la Bible comme ville frontière[2]. L'eau de cette source, quoique thermale, est douce et potable. Ce fut en vain, au rapport des livres historiques des Juifs, qu'Hérode, surnommé le Grand, eut recours à ces bains chauds[3].

6° La fontaine abondante qui coule près d'ed-Dirweh, l'ancienne Bessur (§ 16), à deux lieues au nord d'Hébron, était considérée, dès le commencement du quatrième siècle, comme la source où le chambellan éthiopien fut baptisé par le diacre Philippe[4]. On voit encore tout près de la source les restes d'une très-ancienne église, avec un parvis dans lequel se trouve une piscine en pierre de forme ronde, semblable à une piscine pour le baptême. Du reste, on a, dans les nombreuses ornières encore visibles et creusées au vif dans les rochers, la preuve que dans les anciens temps une grande route de Jérusalem par Hébron passait ici près d'ed-Dirweh[5]. C'est faussement qu'en s'éloignant de la tradition respectable des temps primitifs, on montre, comme le lieu du baptême du chambellan de la reine Candace, un endroit près d'el-Wéléïeh dans le Wadi-Bittir, au nord-ouest de Bethléem, et que Robinson (II, 360) le place vers le Tell-el-Hasy, entre Eleuthéropolis et Gaza.

[1] Reland, *Palæst.*, p. 775. — Comp. § 200.

[2] « Quod Lasa sit quæ nunc Callirrhoe, ubi aquæ prorumpentes in mare mortuum defluunt. » Hieron., *In Genes.* x, 19. — Comp. § 204.

[3] Josèphe, *Antiq.*, XVII, vi, 5 ; *Bell. jud.*, I, xxxiii, 5 et 51. — Pline, *Hist. natur.*, V, xv.

[4] Cfr. *Act.* viii, 26 et suiv. — *Itiner. Burdigal. ad ann.* 333, et Hieron., *Onomast.*

[5] W. Krafft, dans Ritter, *Erdk.*, XVI, 267 et suiv. — Cfr. *Missions-Notizen*. Vienne, 1850, livrais. iv, p. 62.

§ 124. Climat, température, vents.

La terre des révélations de Dieu, nonobstant sa position dans les plages méridionales (§ 94), a généralement un climat tempéré, et par là même doux et sain ; les écrivains anciens et modernes sont d'accord sur ce point[1]. On peut admettre que la température moyenne de la Palestine est de 21° Réaumur. Toutefois, il existe une différence essentielle entre les plaines et les montagnes du pays ; car souvent, pendant que dans les hautes montagnes (le Liban et l'Antiliban) règne un froid vif, on jouit sur les côtes du plus beau printemps. La même différence se fait sentir entre les montagnes et les plaines de la Palestine proprement dite. Si actuellement quelques plaines, comme celles autour d'Ascalon, de Jaffa, etc., sont malsaines, il faut en chercher la cause principalement dans le fâcheux état où la culture est laissée et surtout dans le manque d'arbres. La distinction des saisons est en général peu sensible, ce qui est cause que l'Ecriture ne distingue guère que deux saisons, l'été (קַיִץ) et l'hiver (חֹרֶף), *Gen.*, VIII, 22.

L'été commence au milieu ou à la fin d'avril. Durant la première moitié de ce mois, il tombe généralement beaucoup de pluie ; mais au mois de mai, le ciel est ordinairement serein, la chaleur accablante et la pluie fort rare. A partir de ce moment, la fraîche verdure des champs disparaît de toutes parts, et le pays prend un aspect de stérilité et d'aridité. Il ne reste plus de vert que le feuillage des arbres fruitiers dispersés çà et là, et quelquefois aussi les vignes et les champs de millet. David dit de l'homme pieux : *Il sera comme un arbre qui est planté proche le courant des eaux, lequel donnera son fruit dans son temps, et sa feuille ne tombera point* (Ps. I, 3). La moisson durait depuis le milieu d'avril jusqu'au milieu de juin, ce qui a encore lieu en partie actuellement, spécialement dans la partie du midi, où vers le milieu d'avril on voit déjà l'orge toute jaune. Sur les mon-

[1] Josèphe, *Bell. jud.*, IV, VIII, 2. — J.-G. Buhle, *Calendar. Palæst. œconom.* Gœttingue, 1785. — Scholz, *Reise*, 137 et suiv.

tagnes, la maturité des récoltes arrive naturellement plus tard que dans les plaines du Jourdain et des côtes de la mer. La moisson de l'orge précède celle du froment d'une ou de deux semaines. Robinson (II, 308) remarque qu'au 12 mai, autour de Jéricho, le battage était déjà presque entièrement terminé, tandis que les habitants d'Hébron, au 4 et au 5 juin, commençaient à ramasser le froment, et qu'au 11 et 12 juin, les aires sur le mont des Oliviers étaient en pleine activité[1]. Pendant le temps des chaleurs, depuis le milieu de juin jusqu'à la fin de septembre, la plupart des rivières se dessèchent, et néanmoins les nuits, même dans les mois chauds, sont souvent d'un froid pénétrant, parce qu'il tombe après le coucher du soleil une abondante rosée, qui humecte comme une douce pluie[2]. La rosée, en ce temps de l'année, où il ne tombe presque jamais de pluie, est un très-grand bienfait, puisque sans cela toute maturité des fruits serait impossible. C'est pour cette raison que les auteurs sacrés mettent la rosée au nombre des plus grandes bénédictions du ciel, comme dans la bénédiction de Jacob à Isaac où il est dit : *Que Dieu vous donne de la rosée du ciel;* et lorsque Moïse dit à la tribu de Joseph : *Que la bénédiction du Seigneur soit sur sa terre, les fruits du ciel, la rosée et les eaux*[3]. Dans les prophètes, la rosée est employée comme figure d'un bienfait signalé et de la bénédiction divine. Osée (XIV, 6) annonce à Ephraïm la bénédiction de Jéhova en ces termes : *Je serai comme une rosée,* et Michée (V, 7) dit de ceux d'entre les Juifs qui reconnaîtraient le Messie : *Les restes de Jacob seront au milieu de la multitude des peuples comme une rosée qui vient du Seigneur*.

L'hiver, qui comprend aussi l'automne et même une partie du printemps, s'étend depuis octobre jusqu'au commencement d'avril. Les premiers raisins mûrissent en juillet, et la vendange

[1] Sur les semailles et la moisson, de même que sur la manière de battre et de purifier les céréales, voyez de plus amples détails dans les *Antiquités domestiques des Hébreux*.

[2] *Gen.*, XXVII, 39; *Deutér.*, XXXIII, 13; *Eccli.*, XVIII, 16; *Dan.*, IV, 12, 22; comp. *Luc*, XXII, 55; *Jean*, XVIII, 18.

[3] *Gen.*, XXVII, 28; *Deutér.*, XXXIII, 13; comp. *Job*, XXIX, 19; *Zach.*, VIII, 12.

vents secs et souvent tempêtueux de l'est sont pernicieux (surtout pour la Palestine du sud)[1]. Les tourbillons de vents ou les rafales n'étaient pas rares non plus, puisqu'il est dit dans le prophète : *Il* (Jéhova) *s'élèvera contre eux* (les ennemis d'Israël), *et les fera fuir bien loin; ils seront dissipés devant lui comme la poussière que le vent soulève sur les montagnes, et comme un tourbillon qui est emporté par la tempête*[2].

§ 125. Fertilité.

La Palestine est appelée dans les Livres saints *une terre bonne, fertile, magnifique, une terre où coulent le lait et le miel,* c'est-à-dire où les troupeaux et la culture de la vigne réussissaient très-bien[3]. Les classiques anciens sont, du reste, d'accord sur ce point avec l'Ecriture, ils louent également la fécondité du sol et l'excellence des fruits du pays[4]; témoignage qui est confirmé par les emblêmes mêmes (le palmier, l'olivier, le pampre de la vigne) qui se remarquent sur les monnaies relatives à la Palestine du temps des Machabées et des Romains[5]. A l'époque où florissait le peuple hébreu, les plaines et les vallées ressemblaient à de beaux jardins, et la plupart des montagnes étaient cultivées jusqu'à leurs sommets, au moyen de terrasses soutenues par des digues en terres, et dont il reste encore de nombreux vestiges. Le peuple d'Israël avait d'ailleurs la promesse d'une bénédiction particulière, s'il demeurait fidèle à la loi divine de Jéhova, de même que son pays devait, au contraire, être désolé et changé en désert, dans le cas où le peuple n'obéirait point à l'Eternel et mépriserait ses préceptes[6].

[1] *Is.*, XXVII, 8; *Osée*, XIII, 15; *Ezéch.*, XVII, 10; *Ps.* XLVII, 8.

[2] *Is.*, XVII, 13; comp. *Prov.* X, 25; *Job*, XXI, 18; XXXVII, 9.

[3] Comp. *Exode*, XIII, 5; *Deutér.*, III, 25; VIII, 7 et suiv.; *Jos.*, XXIII, 13; *Ezéch.*, XX, 6; *Is.*, XXXVI, 17; *Dan.*, XI, 16, 41.

[4] Sur le sol (de la Palestine) : « Exuberant fruges nostrum ad morem, præterque eas balsamum et palmæ. » Tacit., *Hist.*, V, VI. — Cfr. Ammien Marcell., XIV, VIII.

[5] J.-H. Eckhel, *Doctrin. num. vett.*

[6] *Nomb.*, XXV, 18 et suiv.; *Deutér.*, XI, 8, et suiv.; XXVIII, 16 et suiv.; XXIX, 22 et suiv.; comp. *Malach.*, IV, 6; *Zach.*, VII, 14.

Si quelques géographes et certains auteurs de voyages ont révoqué en doute la peinture que la Bible nous fait de la fertilité primitive de la Terre-Sainte, sur ce motif que de nos jours elle est en très-grande partie désolée, ils n'ont point fait attention que le changement qui s'y est opéré en ce qui concerne les richesses de la nature, s'explique très-bien, soit par le sort qui, à cause de son infidélité, pèse généralement sur l'ancien peuple de Dieu, soit par les divers évènements qui, dans la suite des siècles, se sont accomplis dans la Terre promise. Malgré les ravages multipliés dont le pays a été le théâtre de la part des Assyriens, des Babyloniens, des Egyptiens, des Syriens, des Romains, des Perses, des Sarrasins, des Croisés, des Turcs, des Mongols et d'autres peuples, et quoiqu'il gémisse encore présentement sous l'indolente domination turque, impuissante à tirer l'agriculture de l'état déplorable où elle est tombée, il n'en est pas moins vrai que, même de nos jours, on ne peut nier que le sol n'en soit excellent et très-susceptible de culture. Nous ne pouvons nous empêcher de rapporter ici les paroles d'un voyageur éloquent et bien expérimenté en tout ce qui regarde la connaissance de la nature : « Quiconque a vu la beauté et la richesse indestructible du règne végétal au Carmel et au bord du désert ; quiconque a considéré les plaines verdoyantes d'Esdrélon et des rives du Jourdain, les bois touffus du Thabor ; quiconque a promené ses regards sur les bords des lacs de Tibériade et de Mérom, auxquels il ne manque que des mains d'hommes pour les cultiver, et confier au sol fécond ses grains de semence et ses plantes, celui-là peut dire quelle autre partie de notre hémisphère, après avoir été désolée pendant des milliers d'années par les guerres, paraîtrait plus propre à être de nouveau cultivée. En ces lieux, il est vrai, c'était surtout la bénédiction d'en haut qui donnait l'abondance de toutes choses ; mais le canal par lequel le torrrent des bénédictions se répandait, est encore aujourd'hui ouvert comme autrefois[1]. »

[1] Schubert, *Reise*, III. 111.

§ 126. Productions de la nature.

On ne peut ici qu'énumérer sommairement, dans un coup d'œil rapide, les principales productions du règne végétal, du règne animal et du règne minéral, dont il est fait mention dans les Livres saints.

1° Au nombre des principales récoltes que produisait la Terre promise, se trouvaient le froment, l'orge, l'épeautre (*triticum spelta*), le cumin, le sorgho (millet des marais), la fève, le lin et le riz. Parmi les arbres, nous signalerons l'olivier, le figuier, le dattier, le bananier, le grenadier, l'amandier, le noyer, le pommier, l'arbre à myrrhe, le caroubier et le térébinthe[1]. Le pays, tout parsemé de collines, était très-propre à la culture de la vigne, et c'est pourquoi Israël était comparé à un cep de vigne dont l'ombre couvre les montagnes, et dont les sarments s'enlacent jusqu'au haut des arbres (*Ps.* LXXIX, 9 et suiv.). Les chênes étaient en grande partie sur les montagnes de Basan (§ 102), et il a déjà été parlé ci-dessus (§ 96 et suiv.) des bois du Liban, de l'Antiliban, du Carmel et du Thabor. Il a été aussi question (§§ 96, 106 et 114) des fleurs, des jacinthes, des narcisses, des roses, etc. qui émaillent et ornent le Carmel, la plaine de Saron et les bords du lac de Génésareth. Chacun sait l'allusion que le Sauveur fait aux lis des champs, voulant par là engager ses disciples à mettre de côté les soins trop inquiets pour les besoins et les nécessités de la vie[2]. On trouve encore aujourd'hui la flore la plus diversifiée dans la profonde vallée du Jourdain, en remontant depuis la mer Morte jusqu'à l'Antiliban, où l'on peut parcourir en quelques jours toutes les zônes climatériques et en même temps rencontrer les principaux genres du règne végétal qui se trouvent en des contrées de la terre distantes de centaines de milles les unes des autres[3].

[1] Sur l'agriculture, voyez les *Antiquités domestiques des Hébreux*.

[2] *Matth.*, VI, 28 et suiv.; comp. *Is.*, XXXV, 1; *Cantiq.*, II, 1; *Eccli.*, L, 8.

[3] Voir le catalogue des plantes les plus importantes de la Palestine dans W.-F. Lynch, p. 321 et suiv. — Cfr. Schubert, *Reise*, III, 112 et suiv.

Outre la culture des champs, des légumes et de la vigne, l'élève du bétail formait aussi une branche importante des richesses du peuple hébreu. Ses troupeaux consistaient en brebis, chèvres et bœufs ; pour les bêtes de somme et de monture, on se servait du chameau, de l'âne, du mulet et du cheval ; pour le chien, qui n'est entretenu par les nomades que pour la garde des troupeaux, il était méprisé. Les porcs, à raison de l'insalubrité de leur chair, étaient mis au nombre des animaux impurs et prohibés [1]. Aujourd'hui en Palestine, malgré l'abondance du fourrage, on ne rencontre que rarement des troupeaux de bœufs, tandis que les chevaux sont en nombre considérable dans la vallée du Jourdain et sur le Liban, près de Balbec. L'éducation du cheval est en général très-négligée ; l'animal qu'on recherche surtout pour voyager dans les montagnes, où les routes sont difficiles, est le mulet. Autrefois les bois et les ravins servaient de repaires aux lions, aux ours et à d'autres bêtes sauvages, qui s'y trouvaient en grand nombre ; et il est question aussi des cailles, des scorpions, des sauterelles, de même que de différentes sortes d'animaux amphibies et de reptiles. Actuellement l'ours ne se rencontre plus que dans les montagnes du Liban, notamment autour de Damas, et le sanglier (khanzir), dans les bas-fonds vaseux de l'Hermon et du Jourdain. On ne voit plus qu'en quelques endroits des traces de la panthère ordinaire (nimr), au lieu que le chacal (dib) se montre en bandes, et est l'ennemi déclaré des troupeaux. Beaucoup d'oiseaux de nos climats, la poule d'eau, la caille, l'alouette, le corbeau, le passereau, le rossignol, la colombe, la cigogne, l'aigle, naissent et vivent aussi en Palestine [2]. Il est traité des abeilles dans les *Antiquités domestiques des Hébreux*.

3° La roche qui domine sur la rive occidentale du Jourdain est, comme on l'a déjà observé (§ 96), le calcaire crétacé, tandis que dans certaines parties, sur la rive orientale du même fleuve,

[1] *Nomb.*, XI, 7 ; *Deutér.*, XIV, 8 ; comp. *Matth.*, VII, 6 ; II *Pierre*, II, 22. — De plus longs détails sur le produit des troupeaux dans les *Antiquités domestiques des Hébreux*.

[2] Schubert, *Reise*, III, 117 et suiv.

spécialement dans le Ledscha, le Dschédour, le Dscholan et le Hauran, c'est le basalte. Il y a dans les rochers calcaires un très-grand nombre de cavernes, œuvres de la nature ou de la main des hommes, où pouvaient se cacher ceux qui étaient poursuivis, ainsi que les brigands (§ 96). Ces cavernes servent en été d'abri contre les ardeurs du jour, et en hiver contre les averses de pluie et les vents. Il ne se rencontrait en Palestine ni pierres précieuses ni métaux de prix; c'étaient l'Ethiopie, l'Inde et l'Arabie qui les fournissaient (§§ 7 et 80). Le fer et le cuivre se trouvaient surtout sur le Liban et dans le pays à l'est du Jourdain, et c'est pourquoi il était dit du pays de Chanaan que c'est un pays dont les *pierres sont de fer* (se tirent des mines de fer), *et qu'on arrache l'airain du sein de ses montagnes*[1]. Le sel gemme, l'asphalte et le soufre se trouvent en surabondance sur le rivage de la mer Morte (§§ 111 et 115), et l'on a découvert aussi des mines de soufre près de Jéricho[2].

§ 127. Plaies du pays.

Le pays de Chanaan, quoique comblé de bénédictions, ne laissait pas d'être sujet à certaines plaies. Parmi ces plaies, il faut compter : 1° Le vent brûlant d'orient (קָדִים, *urens ventus*), qui a de l'analogie avec le samoum de l'Arabie (§ 81), étant par sa violence et ses ardeurs très-nuisible aux hommes et aux bêtes, et desséchant la végétation du pays. Aussi est-il, selon l'expression du prophète, une figure des châtiments divins : *Parce que Ephraïm* (Jéroboam) *a séparé les frères les uns d'avec les autres, le Seigneur fera venir un vent brûlant, qui s'élèvera du désert, sèchera les ruisseaux et en fera tarir les sources*[3].

[1] *Deutér.*, VIII, 9; comp. *Deutér.*, III, 11; XXXIII, 25; III *Rois*, IV, 13. — Selon Ritter, le lit de fer du roi de Basan Og (*Deutér.*, III, 11) était un lit de basalte, et les verroux d'airain de ses villes (III *Rois*, IV, 13) n'étaient non plus que des portes en basalte. Cette opinion a été avec raison contredite par Fallmerayer. — Comp. *Gelehrte Anzeigen der Münchnen Akademie der Wissensch.*, 1836, p. 880.

[2] Abulféda, *Tab. syr.*, XXXV.

[3] *Osée*, XIII, 15; comp. *Ezéch.*, XVII, 10; XIX, 12; *Jér.*, XVIII, 17; LI, 1.

2° Avec le vent pernicieux d'Orient venaient aussi très-souvent du désert d'Arabie d'innombrables sauterelles, dont les essaims, longs de plusieurs lieues, obscurcissaient l'air et portaient partout le ravage dans les champs. Les sauterelles des contrées orientales, qui se divisent en plusieurs espèces, ont en petit la forme d'un cheval, des pieds pour sauter, quatre ailes vertes ou jaunâtres et une longueur d'environ cinq pouces. Au moyen de leurs ailes de dessus et de leurs pieds, elles produisent en volant un bourdonnement ou un bruit retentissant. C'est un grand bonheur quand le vent d'orient pousse ces ennemis dangereux dans la mer Morte ou dans la mer Méditerranée, où ils trouvent la mort. Les sauterelles, qui sont une plaie redoutable du pays, anéantissent, partout où elles s'abattent, les semences, détruisent la verdure des prairies, des arbres et des vignes, et sont ordinairement suivies de la cherté et de la disette [1]. Néanmoins, les Hébreux mangeaient certaines espèces de sauterelles (*Matth.*, III, 4), ce que font encore fréquemment les Arabes de nos jours.

3° En outre, certaines maladies contagieuses, telles que différentes espèces de lèpres et la peste, peuvent aussi être mises au nombre des plaies du pays [2].

En Palestine, comme dans les autres pays situés près de la mer, les tremblements de terre n'étaient pas inconnus, ainsi que nous l'apprend l'histoire, sans qu'on puisse néanmoins les classer parmi les plaies proprement dites de la contrée. Les Livres saints (III *Rois*, XIX, 11) font mention d'un tremblement de terre du temps du prophète Elie et d'un autre sous le roi Ozias (*Amos*, I, 1). En l'an 31 avant Jésus-Christ, une commotion terrestre se fit sentir; une semblable commotion arriva également lors de la mort et de la résurrection du Sauveur du monde [3]. Les auteurs du moyen-âge nous parlent de tremblements de terre qui affligèrent la Terre-Sainte dans les siècles postérieurs [4]. En 1835,

[1] *Joël*, I, 1 et suiv.; *Deutér.*, XXXII, 24. — [2] *Nomb.*, XIII, 1 et suiv.; *Jér.*, XIV, 12; II *Rois*, XXIV, 13-15; III *Rois*, XVIII, 37. — [3] *Matth.*, XXVII, 51; XXVIII, 2. — Josèphe, *Antiq.*, XV, V, 2.

[4] Fouques de Chartres. *Gesta Francor.*, 419 et suiv. — Guill. de Tyr, 824. — Jacques de Vitry, 1097.

Jérusalem fut violemment agitée par un tremblement de terre, et en 1837, Tibériade et d'autres localités éprouvèrent des secousses plus violentes encore. Il se passe rarement une année sans que de légères commotions de ce genre ne se fassent sentir, et le voyageur attentif, non-seulement remarque d'anciennes traces des forces volcaniques, mais il discerne encore les effets de l'action incessante de ces forces, comme les laissent apercevoir l'asphalte de la mer Morte et de nombreuses sources thermales autour du lac de Génésareth.

SECONDE DIVISION.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

DIVISION DU PAYS DE CHANAAN.

§ 128. Ancienne population.

Parmi les plus anciennes tribus du pays de Chanaan, on comptait :

1° Les PHÉRÉZÉENS (פרזי, Septante Φερεζαῖοι), qui, au temps d'Abraham, étaient fixés entre Béthel et Aï, et dont quelques-uns se maintinrent jusqu'à l'époque de Salomon[1].

2° Les RAPHAÏM (רפאים, hommes géants), dont faisaient partie les ZUZIM (זוזים, les forts), les ZOMZOMMIM (זמזמים, les Astucieux), les EMMIM (אימים, les Redoutables), et les CHORRÉENS (חרי, les habitants des cavernes). Au temps d'Abraham, ces diverses tribus habitaient le pays à l'est du Jourdain ; mais plus tard, elles émigrèrent vers l'ouest[2]. Parmi ces races de géants, il faut ranger les ENFANTS D'ENAC (ענקים), qui habitaient près d'Hébron et furent vaincus par Josué (*Jos.*, XI, 21 et suiv.), mais qui, dans la suite, se relevèrent en se déclarant ennemis d'Israël (II *Rois*, XXI, 15 et suiv.).

3° Outre les CINÉENS (קינים, Septante Κιναῖοι), qui s'étaient fixés sur la frontière sud-est du pays de Chanaan (§ 84, n° 3) on voit mentionnés les CÉNÉZÉENS (קנזים) et les CEDMONÉENS (קדמנים); ces derniers avaient quitté l'est de la Palestine pour passer dans le sud[3].

[1] *Gen.*, XIII, 1, 3, 7; *Jos.*, XI, 3; XII, 8; XVII, 15; III *Rois*, IX, 20. — [2] *Gen.*, XIV, 5 et suiv.; *Lévit.*, XIII, 23; *Deutér.*, II, 10, 20. — [3] *Gen.*, XV, 19; comp. I *Rois*, XV, 6; XXVII, 10; XXX, 29; *Jug.*, VI, 3.

4° Les PHILISTINS (פְּלִשְׁתִּים, Septante Φυλιστιείμ), qui descendaient de Cham (§ 15, II). Ils étaient venus de l'île de Caphtor (de Crète), s'étaient mis en possession des côtes de la mer Méditerranée au sud-est et de cinq villes depuis Gaza jusqu'à Accaron. Pendant plus de cinq siècles, c'est-à-dire depuis l'entrée des Israélites dans le pays de Chanaan jusqu'au partage du royaume de Salomon, ils furent continuellement en lutte avec le peuple choisi. Cette lutte, dans les vues de la Providence, devait avoir pour effet de retremper spirituellement et corporellement le peuple de Dieu [1]. Les prophètes dans leur oracles s'élèvent fréquemment contre l'impiété et l'humeur guerrière des Philistins [2].

5° Parmi les tribus qui, un peu plus tard, possédaient aussi une partie de la terre promise, figurent les DESCENDANTS DE CHANAAN, quatrième fils de Cham (§ 15, IV). Ils habitaient d'abord sur les bords de la mer Rouge, puis s'avancèrent vers le nord, et dès l'époque des patriarches possédaient une partie considérable de la Palestine actuelle. Des onze fils de Chanaan, il en est notamment cinq dont les descendants se fixèrent en ces contrées, savoir :

1° Les HÉTHÉENS (חִתִּים), issus d'Heth, le second fils de Chanaan. Ils habitaient dans la Palestine méridionale aux environs d'Hébron, où Abraham acheta d'eux une caverne pour servir de tombeau à sa famille [3]. Lorsque plus tard les Israélites eurent fait, sous Josué, la conquête du pays, un grand nombre d'Héthéens se soumirent, et quelques-uns d'entre eux se fixèrent aussi plus tard, dans les environs de Béthel. Salomon s'assujétit les restes encore subsistants de cette tribu, de nouveau mentionnée même après la captivité [4].

2° Les JÉBUSÉENS (יְבוּסִי, Septante Ἰεβουσαῖοι) issus de Jébus, troisième fils de Chanaan, habitaient dans Jébus, nom antique de Jérusalem, et dans les environs. David emporta d'assaut leur

[1] *Gen.*, XXI, 34; XXVI, 1; *Deutér.*, II, 23; *Jos.*, XIII, 3; *Jug.*, III, 1 et suiv., *Jér.*, XLVII, 4; *Amos*, IX, 7. — Cfr. Movers, *Die Phœnicier*, I, 3 et suiv. II, 258. — [2] *Is.*, XIV, 29 et suiv.; *Jér.*, XLVII, 1 et suiv.; *Ezéch.*, XXV, 15 et suiv.; *Amos*, I, 6 et suiv.; *Sophon.*, II, 4 et suiv.; *Zach.*, IX, 5 et suiv. — [3] *Gen.*, XXIII, 2 et suiv.; XXV, 9 et suiv.; *Zach.*, IX, 5 et suiv. — [4] *Jug.*, I, et suiv.; III *Rois*, IX, 20; IV *Rois*, VII, 6; I *Esdr.*, IX, 1.

ville et la forteresse de Sion, et Salomon rendit les restes de ce peuple tributaires. Les Jébuséens sont encore nommés après la captivité [1].

3° Les Amorrhéens (אֱמֹרִי, Septante Ἀμοῤῥαῖοι), issus d'Amorrhée, quatrième fils de Cham, possédaient la rive occidentale du Jourdain, et formaient à l'époque de Moïse, la tribu la plus nombreuse et la plus puissante, ce qui est cause que souvent les Amorrhéens sont mis pour tous les peuples de Chanaan [2]. Dans la suite ils se fixèrent dans le pays à l'est du Jourdain, entre l'Arnon et le Jaboc, s'étendirent encore plus au nord jusqu'à l'Hermon, et fondèrent deux royaumes. Moïse, après les victoires remportées à Hésebon sur Séhon et à Ataroth (Astaroth), sur Og, tous deux rois des Amorrhéens, partagea leurs petits Etats entre les tribus de Ruben et de Gad et la demi-tribu de Manassé [3]. Le bras de Josué, fortifié par le secours d'en haut, assujétit les Amorrhéens du pays à l'ouest du Jourdain, et plus tard Salomon rendit tributaires les restes de ces populations (III *Rois*, IX, 20 et suiv.).

4° Les Gergéséens (גִּרְגָּשִׁי, Septante Γεργεσαῖοι), qui tiraient leur origine de Gergéséus, cinquième fils de Cham, semblent avoir passé du pays à l'est du Jourdain dans la contrée autour de Jéricho (*Jos.*, XXIV, 11).

5° Les Hévéens (חִוִּי, Septante Εὐαῖοι), qui étaient des descendants de Hévée, sixième fils de Cham, étaient venus s'établir dans la Palestine du nord, au pied de l'Hermon (de l'Antiliban), et dans la contrée environnante, et furent contraints dans la suite de se rendre à Josué victorieux. Les habitants de Gabaon et de Sichem appartenaient aussi à la race des Hévéens [4].

Sous le nom de Chananéens (כְּנַעֲנִי, Septante Χαναναῖοι), il faut entendre, dans le sens large, tous les habitants du pays de Chanaan, dont l'origine vient d'être indiquée (*Gen.*, X, 15 et suiv.); mais dans le sens strict, on ne doit entendre par les Chananéens

[1] *Jos.*, XI, 3; XV, 8; *Jug.*, XIX, 11; II *Rois*, V, 6 et suiv.; I *Paralip.*, XII, 4 et suiv.; III *Rois*, IX, 20 et suiv.; I *Esdr.*, IX, 1 et suiv. — [2] *Gen.*, XIV, 7, 13; XV, 16; XLVIII, 22; *Nomb.*, XIII, 30; *Jos.*, XI, 3; *Jug.*, VI, 10; *Amos*, II, 10. — [3] *Nomb.*, XXI, 13 et suiv.; XXXII, 33, 39; *Deutér.*, III, 8; IV, 46 et suiv.; *Jos.*, IX, 10. — [4] *Gen.*, XXIV, 2; *Jos.*, XI, 3, 19; *Jug.*, III, 3; II *Rois*, XXIV, 7.

que les tribus ou les populations qui habitaient sur les bords du Jourdain et sur les côtes de la mer[1]. Ces populations, qui ne se sont jamais mêlées aux autres, étaient divisées en un grand nombre de petits Etats, et vivaient sous presque autant de petits rois qu'il y avait de villes, car à peu près chaque ville avait son roi particulier. On trouve mentionnés jusqu'à soixante-dix rois chananéens , qui étaient très-fréquemment en guerre les uns contre les autres, et se chassaient souvent de leurs possessions (*Jos.*, XII, et suiv.; *Jug.*, I, 7).

§ 129. Le pays de Chanaan sous les patriarches et leurs descendants.

Au milieu de la dégénération presque universelle des enfants de Noé, la connaissance et le culte du seul vrai Dieu se conservèrent dans la famille d'Abraham, et cet homme, d'une fidélité inébranlable et d'une foi ferme comme le rocher, étant sorti, par l'ordre de Dieu, de Hus en Chaldée, vint à Haran (§ 35) et de là dans la terre promise, où il mena la vie nomade des pasteurs, et éleva à Sichem, à Béthel et à Hébron des autels à l'Eternel[2].

Isaac mena aussi la vie nomade dans les pâturages du pays de Chanaan; mais il essaya en même temps de cultiver la terre, ainsi que nous l'apprennent les Livres saints : *Isaac sema en ce pays, et il recueillit l'année même le centuple, car le Seigneur le bénit. Il possédait aussi des brebis et des bœufs, et un très-grand nombre de serviteurs et de servantes* (Gen., XXVI, 12 et suiv.)

Jacob qui, à l'exemple de ses ancêtres, faisait paître ses troupeaux dans le pays de Chanaan, fut le père de douze fils, qui devinrent les chefs d'autant de tribus. Le patriarche, dans une vieillesse avancée, se rendit en Egypte sur l'invitation de son fils Joseph (§ 85), mais sans renoncer au pays de Chanaan, car il voulut même que son corps y fût rapporté après sa mort[3].

Conformément à la promesse divine, les descendants de ce pa-

[1] *Nomb.*, XIII, 30; *Deutér.*, VII, 1; *Jos.*, V, 1; XI, 3. — Cfr. Movers, *Die Alten Chanaaniter,* dans la *Bonner Zeitschrift,* 6e année, 1re livrais. — [2] *Gen.*, XII, 6 et suiv.; XIII, 18; XVII, 8. — [3] *Gen.*, XXVII, 1 et suiv.; XXVIII, 1 et suiv.; XLVI, 1 et suiv.; XLVII, 29 et suiv.

triarche revinrent dans la terre de Chanaan (§§ 89 et suiv.). Or, pendant leur absence, c'est-à-dire pendant quatre siècles environ, à mesure que la puissance des tribus chananéennes s'était accrue, la corruption des mœurs avait fait parmi elles d'affreux progrès; non seulement l'impureté et les sacrifices humains faisaient partie du culte de leurs idoles, mais le mal était monté si haut, que la mesure de leurs crimes étant comble, l'ordre fut donné d'en haut à Josué de faire la conquête du pays et d'en exterminer les adorateurs inhumains des faux dieux. Pour préserver tout le genre humain d'une chute rapide dans la dégradation totale des mœurs, c'était une nécessité de faire disparaître la masse pervertie des populations chananéennes. Ce furent les Israélites qui, sous la conduite de Josué, furent les instruments de la justice divine. Dieu, comme le maître souverain de la vie et de la mort des hommes, à qui tout est soumis et de qui tout dépend au ciel et sur la terre, avait déjà, dans les plans de sa providence, fait depuis des siècles aux Israélites la promesse de leur donner le pays de Chanaan [1]. Du reste, les Israélites, pour la première possession, ne devaient pas conquérir la terre promise dans sa plus grande étendue, mais seulement dans ses limites restreintes. Ces limites allaient (§ 94), au sud, depuis l'extrémité méridionale de la mer Morte, par l'Idumée et le désert de Cadès-Barné, jusqu'au Torrent d'Egypte; à l'ouest le long des côtes de la mer Méditerranée jusqu'au Liban; au nord vers l'Hermon, à l'exception des royaumes de l'Hémath et de Damas, et à l'est, dans une étendue indéterminée, à travers le désert d'Arabie, jusqu'à l'Arnon [2].

§ 130. Division du territoire entre les douze tribus.

Le pays à l'est du Jourdain ayant été conquis sous la conduite de Moïse, deux tribus et demie y reçurent leurs possessions. D'après ce partage, Ruben se fixa dans la partie sud du pays, Gad

[1] *Gen.*, XV, 16; XLIX, 1 et suiv.; *Deutér.*, XXXIII, 6 et suiv.; *Jos.*, I, 1 et suiv. — Comp. Stolberg, *Geschichte der Religion Jesu Christi*, II, 188 et suiv.

[2] Calmet, *Dissertatio in tabulam geographic. terræ promissionis*, t. I *Dissertat.*, p. 429 et suiv., édit. Wurzb.

dans la partie du milieu, et la demi-tribu de MANASSÉ dans la partie du nord[1]. Israël s'étant ensuite assujéti, sous la conduite de Josué, le pays à l'ouest du Jourdain, il se fit un nouveau partage de ce territoire beaucoup plus vaste, car ce fut là que les tribus de Juda, d'Ephraïm et de la demi-tribu de Manassé d'abord, puis les tribus de Benjamin, de Siméon, de Zabulon, d'Issachar, d'Aser, de Nephthali et de Dan, reçurent leurs héritages[2]. Plaçons ici une remarque. Pour entendre dans leur vrai sens les indications : « en deçà du Jourdain, au delà du Jourdain, » qu'on trouve dans la Bible, il faut prendre en considération les partages de territoires dont il vient d'être question. Dans le Pentateuque l'indication « en deçà du Jourdain, » désigne le pays à l'est du fleuve, l'expression « au delà du Jourdain » le pays à l'ouest[3]. Au contraire, après la conquête du pays de Chanaan par Josué, c'est la contrée à l'ouest du Jourdain qui est marquée par l'expression « en deçà du Jourdain, » et la contrée à l'est, par l'expression « au delà du Jourdain[4]. »

D'après l'ordre formel de Dieu, le pays devait être partagé par le sort, et chaque tribu recevoir avec soumission et reconnaissance la portion qui lui serait venue par cette voie providentielle. (*Jos.*, XIII). Toutefois, la tribu de Lévi, dont l'héritage était le sacerdoce du Seigneur (*Jos.*, XVIII, 7), ne devait point recevoir de territoire continu, mais sa portion devait consister en 48 villes qui étaient disséminées par tout le pays, avec le droit de prélever la dîme[5]. Au contraire la tribu de Joseph obtint un double héritage, et ses enfants Ephraïm et Manassé furent comptés pour deux tribus, parce que Jacob, au moment de sa mort, avait adopté les enfants de Joseph comme ses enfants propres, en disant : *Vos deux fils, Ephraïm et Manassé, que vous avez eus en Egypte avant que je vinsse ici, seront donc à moi, et ils seront mis au nombre de mes enfants, comme Ruben et Siméon* (Gen., XLVIII,

[1] *Nomb.*, XXII, 2 et suiv.; *Deutér.*, III, 12 et suiv.; *Jos.*, XIII, 15 et suiv. — [2] *Jos.*, XV, 1 et suiv., jusqu'au chapitre XIX, 1 et suiv. — [3] *Nomb.*, I, 49 et suiv.; *Deutér.*, XI, 3 et suiv.; XII, 10. — [4] *Jos.*, XII, 1, 7; XIII, 8, 32; XXII, 4, 7; XXIV, 8. — [5] *Nomb.*, I, 49 et suiv.; *Deutér.*, X, 8 et suiv.; *Jos.*, XXI, 1 et suiv.

5). En résumé, le résultat du partage fut que la partie sud du pays de Chanaan échut aux tribus de Juda, de Siméon et de Benjamin, la partie du milieu à la tribu d'Ephraïm et à la demi-tribu de Manassé, enfin la partie nord aux tribus d'Issachar, de Zabulon, d'Aser et de Nephthali.

On ne peut, du reste, déterminer que d'une manière approximative les limites des territoires respectifs des tribus situées dans le pays à l'ouest du Jourdain. En suivant dans la détermination du territoire de chaque tribu la direction du sud au nord, on voit que :

1° La tribu de JUDA, le jeune lion (*Gen.*, XLIX, 9), reçut son partage dans la partie la plus méridionale du pays de Chanaan. Elle avait pour limites au sud, le désert de Sin et le territoire des Edomites et des Amalécites, à l'est la mer Morte jusqu'à l'embouchure du Jourdain, à l'ouest, la mer Méditerranée, et au nord les environs de Jérusalem avec une étendue allant de l'extrémité septentrionale de la mer Morte presque jusqu'à la mer Méditerranée [1]; mais ce territoire montagneux et riche en pâturages devait dans la suite être fractionné et retourner en partie aux tribus de Siméon et de Dan, en partie aux Philistins, fixés sur les côtes de la mer.

2° La tribu de SIMÉON, la plus faible, à laquelle échut une portion disséminée çà et là dans le territoire de Juda, notamment du côté du sud-est, vers le pays des Philistins et vers l'Idumée, avait dix-neuf villes. Plus tard les SIMÉONITES se retirèrent au sud vers les montagnes de Séir [2].

3° La tribu peu nombreuse de BENJAMIN reçut dans son partage un pays qui, quoique montagneux, était néanmoins fertile et bien arrosé ; situé dans le centre du pays de Chanaan, tout près du Jourdain, entre les territoires de Juda, de Dan et d'Ephraïm, il renfermait dans ses limites la ville de Jérusalem [3].

4° Le petit héritage de la tribu de DAN, également placé au centre du pays de Chanaan, dans la plaine de Séphéla (§ 106,

[1] *Jos.*, XV, 1-12; XIX, 1. — Josèphe, *Antiq.*, V, I, 22. — [2] *Gen.*, XLIX, 6 et suiv.; *Jos.*, XIX, 1-9; comp. I *Paralip.*, IV, 24 et suiv. — [3] *Jos.*, XVIII, 11-28. — Josèphe, *Antiq.*, loc. laud.

nº 3), touchait aux tribus de Juda, de Benjamin et d'Ephraïm. Les DANITES, qui ne conservèrent point leur territoire sans combat, émigrèrent en partie vers le nord jusqu'aux sources du Jourdain ; ils s'emparèrent de la ville de Laïs et la nommèrent Dan [1]. Les DANITES, pour être ensuite tombés dans l'idolâtrie, se virent justement accusés, dans le chant de victoire de Débora, d'aimer mieux s'adonner à la navigation et au commerce que de combattre contre les Chananéens, leurs ennemis communs (*Jug.*, v, 17). Ils méritèrent également par leur apostasie d'être passés sous silence dans le recensement des tribus (I *Paralip.*, IV, 8; *Apoc.*, VII, 6 et suiv.).

5º Le territoire de la nombreuse et puissante tribu d'EPHRAÏM s'étendait depuis le Jourdain jusqu'à la mer Méditerranée, et était borné au sud par Benjamin et Dan, et au nord par la demi-tribu de Manassé et par celle d'Issachar. En plusieurs occasions, Ephraïm se montra jaloux de Juda, et après la mort de Salomon, il contribua plus qu'aucun autre à la malheureuse division du royaume des Hébreux [2].

6º Une partie de l'héritage de la populeuse tribu de MANASSÉ était située à l'orient du Jourdain, et l'autre dans le pays à l'ouest du fleuve, et c'est de cette dernière qu'il est ici question. MANASSÉ de l'ouest était borné au sud par Ephraïm, à l'ouest par la mer Méditerranée, au nord et à l'est par Issachar [3].

7º La tribu d'ISSACHAR eut un riche et fertile patrimoine dans la plaine de Jezraël (§ 107); il s'étendait depuis le Jourdain jusqu'au Carmel, et était placé entre Manassé, Aser et Zabulon [4]. Selon ce qui était marqué dans la prophétie (*Gen.*, XLIX, 14; *Deutér.*, XXXIII, 18), les membres de la famille d'ISSACHAR se mirent au service des marchands phéniciens.

8º La tribu d'ASER eut en partage l'excellent district situé sur

[1] *Jos.*, XIX, 1-47; *Jug.*, I, 34 et suiv.; XVIII, 1 et suiv.; III *Rois*, XII, 30. — [2] *Jos.*, XVI, 1-10; XVII, 7 et suiv.; *Jug.*, VIII, 1 et suiv.; II *Rois*, XXIX, 19, 41 et suiv. — Josèphe, *Antiq*,. l. l.

[3] *Nomb.*, XX, 28 et suiv.; *Jos.*, XVI, 8; XVII, 7 et suiv. — Bonfrerius, *Comment. in Jos.*, XVII, IX.

[4] *Jos.*, XIX, 17-23. — Josèphe, *Antiq.*, l. l.

la côte au nord-ouest de la Palestine, lequel s'étendait vers le sud jusqu'au Carmel, et vers l'orient jusqu'à Nephthali et à Zabulon [1].

9° La tribu de ZABULON était avec son territoire comprise entre Issachar, Aser et le lac de Génésareth. Les ZABULONITES, qui prirent part au commerce des Phéniciens, se montrèrent en plusieurs occasions de valeureux guerriers [2].

10° Le fertile territoire de la nombreuse tribu de NEPHTHALI était situé dans la Palestine du nord, et il touchait du côté du sud à Zabulon, du côté de l'ouest à Aser, du côté du nord au Liban, et du côté de l'est au Jourdain et au lac de Génésareth [3].

11° A la tribu de RUBEN échut la partie la plus méridionale du pays à l'est du Jourdain. Elle était bornée au sud par l'Arnon, à l'ouest par la mer Morte et par le Jourdain, au nord par la tribu de Gad et à l'est par le désert d'Arabie. Les RUBÉNITES, dans leur territoire riche en pâturages, le Belka de nos jours, s'adonnaient au soin des troupeaux [4].

12° La tribu de GAD eut en partage la partie méridionale des montagnes de Galaad comprise actuellement dans le Belka. Ses limites étaient au sud Ruben, à l'ouest le Jourdain, au nord le Jaboc ou Manassé de l'est (toutefois la plaine du Jourdain jusqu'au lac de Génésareth appartenait à la tribu de Gad) et à l'est le désert d'Arabie. Les GADITES, qui étaient également pasteurs, se montrèrent plus d'une fois d'intrépides combattants [5].

La demi-tribu de MANASSÉ, à l'est du Jourdain, avait reçu la partie la plus septentrionale, le royaume de Basan et une partie du pays de Galaad. Son territoire, qui comprenait une grande partie du Hauran de nos jours, s'étendait au sud jusque vers Gad, à l'ouest jusqu'à la plaine du Jourdain et au lac de Génésareth, au nord jusqu'à la Cœlésyrie, et à l'est jusqu'au désert d'Arabie [6].

[1] *Jos.*, XIX, 24-31; *Jug.*, I, 31 et suiv.; V, 17; comp. *Gen.*, XLIX, 20; III *Rois*, V, 11; II *Paralip.*, II, 15. — [2] *Jos.*, XIX, 10-16; *Jug.*, IV, 1 et suiv.; V, 14, 18; VI, 35; comp. *Gen.*, XLIX, 13. — [3] *Jos.*, XIX, 32-39; comp. *Deutér.*, III, 18 et suiv. — Josèphe, *Antiq.*, l. l. — [4] *Nomb.*, XXXII, 1 et suiv.; XXXIV, 14; *Jos.*, I, 14; XIII, 15 et suiv.; XVIII, 17. — [5] *Nomb.*, XXXII, 1, 24, 29, 34 et suiv.; *Deutér.*, XXXII, 20; *Jos.*, XIII, 24 et suiv.; XXII, 25; I *Paralip.*, V, 11. — [6] *Nombr.*, XXXII, 39 et suiv.; *Jos.*, XII, 6; XIII, 29 et suiv.; *Jug.*, III, 3.



§ 131. Territoires des royaumes de Juda et d'Israël.

La division du pays de Chanaan entre les douze tribus qui formaient autant de petites républiques, subsista durant le temps des Juges et des trois premiers rois, Saül, David et Salomon. Sous les deux derniers souverains, Israël atteignit le plus haut degré de sa grandeur religieuse et civile; David fit la conquête de Damas et de la contrée environnante (II *Rois*, VIII, 6), et Salomon non-seulement se rendit maître du pays en deçà de l'Euphrate, depuis Taphsa jusqu'à Gaza, mais il faisait construire des flottes à Asiongaber sur la mer Rouge[1]. Avec cette étendue considérable de territoire, Israël avait en même temps gagné sous le rapport de l'unité, Jérusalem étant devenue le centre de la vie civile et religieuse. Cependant la tribu de Juda avait insensiblement acquis une influence prépondérante; la tribu d'Ephraïm, toujours jalouse, en prit ombrage, et ainsi se préparait le déplorable déchirement de l'Etat des Hébreux. Après la mort de Salomon, les rênes du gouvernement passèrent entre les mains du présomptueux Roboam (רְחַבְעָם), et ce fut sous lui (975) que dix tribus s'étant séparées de Juda et de Benjamin, choisirent Jéroboam pour roi, et fondèrent ainsi le royaume d'Israël, dont la capitale dans le principe était Sichem (III *Rois*, XII, 16 et suiv.).

Les deux tribus de Juda et de Benjamin reconnurent Roboam pour leur roi, et formèrent le royaume de Juda, auquel demeurèrent aussi attachés les lévites disséminés dans quarante-huit villes, ainsi que plusieurs villes de Siméon et de Dan.

Le royaume de JUDA, où se trouvaient Jérusalem et le temple, quoique bien loin d'avoir un territoire aussi vaste que le royaume rival, jouit toujours d'une autorité morale bien supérieure à celle du royaume d'ISRAEL[2]. Cette séparation des deux royaumes divisa le pays de Chanaan en deux parties, affaiblit les forces du peuple

[1] III *Rois*, IV, 24; IX, 26. — Comp. § 74 et § 94.

[2] II *Rois*, XIX, 40 et suiv.; III *Rois*, XII, 1 et suiv.; XVI, 21 et suiv.; XV, 3; II *Paralip.*, XI, 10. — Comp. les *Antiquités politiques des Hébreux*.

hébreu, ébranla et restreignit sous plusieurs rapports sa vie religieuse. Du reste, bien que la division du pays en territoires distincts pour les diverses tribus demeurât en somme ce qu'elle avait été, de nombreuses atteintes furent néanmoins portées au partage primitif. Après une durée de 253 ans, le royaume d'Israël cessa d'exister (722), lorsque Salmanasar, roi d'Assyrie, rendit tributaire Osée, son dernier roi, et l'emmena en Assyrie avec la plus grande partie de ses sujets (§ 26).

Le royaume de Juda survécut de 134 ans au royaume d'Israël; mais il fut contraint de céder devant la puissance de Nabuchodonosor qui (588) transporta également les Juifs les plus riches dans la Babylonie (§ 21). Sous Cyrus, une partie des enfants d'Israël rentrèrent dans le pays de leurs pères et relevèrent les murs de Sion et du temple (§ 32). Mais après des troubles de plus d'un genre qui vinrent l'éprouver dans la suite, la Judée, après la mort d'Alexandre le Grand, se vit forcée de se courber sous la domination des Séleucides et des Romains (§ 48).

§ 132. Division en quatre contrées.

Après la captivité et la restauration politique, on adopta une nouvelle division. Tout le pays en deçà du Jourdain, surtout au commencement de la domination romaine et au temps de Jésus-Christ, fut divisé en trois contrées : la Judée, la Samarie et la Galilée. On voit déjà poindre l'idée de cette division du territoire d'après les chaînes de montagnes dans l'ancienne distribution des villes de refuge. Ainsi Cédès en Galilée, sur la montagne de Nephthali, est une de ces villes, Sichem, sur la montagne d'Ephraïm, en est une autre, et Cariatharbé (Hébron), sur la montagne de Juda, une troisième (*Jos.*, xx, 7). Plus tard, sous la dynastie iduméenne des Hérodes, eut lieu aussi la division en tétrarchies et toparchies[1]. Tout ce qui était au delà du Jourdain fut compris sous le nom de Pérée (Περαία = τό πέραν τοῦ Ἰορδάνου, le

[1] *Matth.*, viii, 28; *Act.*, ix, 31. — Josèphe, *Antiq.*, XIII, ii, 3; XV, xiii. — Pline, V, xiv.

pays au delà du Jourdain)[1]. Cette division en quatre contrées n'a pu être ici exposée que sommairement. Nous y reviendrons et l'exposerons plus au long dans la description de la Palestine, d'autant plus que le Nouveau Testament et les auteurs contemporains y font constamment allusion.

Lorsqu'au commencement du cinquième siècle, il s'opéra une nouvelle division de l'empire romain, le pays de Chanaan fut aussi distribué en trois nouvelles contrées : La PALESTINE PREMIÈRE (*Palæstina prima*), qui comprenait la plus grande partie de la Judée avec la Samarie et les côtes des Philistins ; la PALESTINE SECONDE (*Palæstina secunda*), qui embrassait la Galilée et la partie septentrionale de la Pérée ; enfin la PALESTINE TROISIÈME (*Palæstina tertia*) ou SALUTAIRE (*Palæstina salutaris*), à laquelle appartenait la partie méridionale de la Judée, la Pérée méridionale et une partie de l'Arabie-Pétrée[2].

§ 133. Langue de la Palestine.

La langue hébraïque (לְשׁוֹן עִבְרִית), un des idiomes des descendants de Sem, est appelée dans Isaïe (XIX, 18) la langue de Chanaan. Les Araméens (les Assyriens) ayant porté au loin leurs armes victorieuses, l'araméen (le syro-chaldaïque), qui avait avec l'hébreu les rapports d'un dialecte de la même famille, prit aussi de l'extension, surtout lorsque Salmanasar (722 av. J.-C.) eut envoyé des colons assyriens dans le pays d'Israël soumis à sa domination (IV *Rois*, XVII, 1 et suiv.). En outre, lorsque dans la suite les habitants du royaume de Juda eurent été transportés par Nabuchodonosor (588 av. J.-C.) sur les bords de l'Euphrate et du Tigre (IV *Rois*, XXV ; *Jér.*, LII), le peuple adopta l'araméen, la langue du vainqueur ; d'où il arriva que l'ancien hébreu se perdit peu à peu comme langue populaire, et ne se maintint plus que comme langue sacrée ou comme la langue des prêtres[3].

[1] *Matth.*, IV, 25; *Marc*, III, 8. — Josèphe, *Bell. jud.*, XXXIII, V.
[2] *Codex Theodos.*, lib. III.
[3] II *Esdr.*, VIII, 8. — Tharg. Hierosol., *Genes.*, XXI, 1. — Jonath., *Genes.*, XLV, 12. — Comp. L. Hug, *Zeitschrift für die Geistlichkeit der Erzbisthums Freiburg*, 4e livrais.

L'araméen ou le syro-chaldaïque, qui était devenu dans le cours des temps la langue vulgaire en Palestine, et que pour cette raison l'on désignait simplement sous le nom de langue hébraïque ἑβραΐς διάλεκτος (*Act.*, XXI, 40; XXII, 2; XXVI, 14; *Jean*, V, 2; XIX, 13; XVII, 20), était l'idiome dont se servait le divin Sauveur dans ses relations avec les apôtres et avec le peuple [1].

Du reste, à côté de l'araméen, depuis le temps des Séleucides, le grec, avec l'accent et les variantes du dialecte macédonien (κοινὴ γλῶσσα τῶν Ἑλλήνων), s'était également introduit en Palestine et ailleurs comme langue populaire ; et comme en Palestine l'idiome hébraïco-judaïque se mêla à ce dialecte grec vulgaire, il se forma de ce mélange un grec particulier tel qu'il se rencontre dans les écrits du Nouveau Testament et dans la version des Septante. Ce grec populaire était en usage même parmi les contemporains de Jésus-Christ ; les relations et les rapports ordinaires de la vie contribuaient à le propager, et même les préteurs et les gouverneurs romains en Syrie se servaient de la langue grecque dans les actes judiciaires et dans les allocutions au peuple. Cependant les véritables Hébreux eurent toujours une prédilection pour leur langue maternelle, l'araméen, et la préférèrent toujours au grec [2]. Depuis la conquête de la Palestine par les Arabes, l'arabe est devenu, comme il l'est encore à cette heure, la langue du peuple.

[1] C'est ce que prouvent d'une manière évidente les expressions : *Raca* (Matth., V, 22); *Rabbi* (Matth., XXIII, 7); *Eli, Eli, lamma sabachthani* (Matth., XXVII, 46); *Boanerges* (Marc, III, 17); *Talithakoumi* (Marc, V, 41); *Ephpheta* (Marc, VII, 34); *Cephas* (Jean, I, 42); *Rabboni* (Jean, XX, 16); *Haceldama* (Act., I, 19). — Comp. Bern. de Rossi, *Della lingua propria di Christo*. Parme, 1772. — Wisemann, *Horæ syriacæ*. Rome, 1828.

[2] Comp. *Act.*, XXI, 40; XXII, 1 et 2. — L. Hug, *Einleit.*, II, § 10, p. 30 et suiv.

CHAPITRE II.

PROVINCE DE JUDÉE.

§ 134. Limites et nature de la province de Judée.

Des trois provinces situées en deçà du Jourdain, la Judée était la plus étendue et la plus avancée vers le midi. L'ancien territoire de la tribu de Juda en formait la partie la plus considérable, et les Israélites qui revinrent de la captivité et qui furent depuis compris sans distinction sous le nom de Juifs, s'y étaient pour la plupart fixés; aussi la province fut-elle simplement appelée Juda ou Judée. Dans le sens large, la Judée, ainsi qu'on l'a déjà remarqué (§ 93), désignait aussi toute la Palestine.

Outre les anciens territoires des tribus de Juda, de Siméon, de Dan et de Benjamin, et la partie d'Ephraïm située sur les bords de la mer Méditerranée, la Judée comprenait aussi l'Idumée (§ 73), que Jean Hyrcan (135-106) avait conquise[1]. Cette contrée, en très-grande partie montagneuse, mais fertile, avait pour limites au sud l'Arabie-Pétrée et l'Egypte, à l'ouest la mer Méditerranée, au nord la Samarie, et à l'est la mer Morte et le Jourdain. L'étendue de la contrée de Judée varia d'ailleurs avec les différentes époques. Du temps de Flavius Josèphe, comme il nous l'apprend lui-même, la limite septentrionale de la Judée allait depuis le Jourdain, en passant par Anuath, jusqu'à Joppé; la Judée était divisée en onze districts (κληρουχίαι), savoir : Jérusalem, Gophna, Acrabatta, Thamna, Lydda, Ammaüs, Pella, l'Idumée, Engaddi, Hérodion et Jéricho, sans compter les districts de Jamnia et de Joppé[2]. Pline, au contraire (*Hist. nat.*, V, xiv), ne cite que dix toparchies. Le Nouveau Testament ne suit nulle part cette division. Les villes maritimes de la Judée s'étendaient, en remontant le long des côtes de la Méditerranée, jusqu'à Saint-Jean-

[1] Josèphe, *Bell. jud.*, III, iii, 5. — Strabon, XVI, ii, 31.
[2] Josèphe, *Bell. jud.*, III, iii, 5.

d'Acre. Après la mort d'Hérode le Grand, la Judée, y compris l'Idumée et la Samarie, forma le royaume d'Archélaüs, et après que ce prince eut été dépossédé, les Romains réunirent la Judée à la province de Syrie, qui était gouvernée par un procurateur[1].

Le voyageur qui s'avance aujourd'hui de la dernière plaine déserte de la presqu'île Sinaïtique vers la limite méridionale de la Judée, voit s'élever au-dessus d'une plaine verdoyante, dont quelques points isolés sont cultivés près du Wadi-Chalil (Hébron), les premières montagnes arrondies de la Judée, avec de courtes vallées sur les flancs. Des rubans de verdure serpentent au milieu du pittoresque labyrinthe formé par les masses grisâtres de calcaire jurassique et de bancs de craie, et déjà de nombreux champs en terrasses étalent leur riche végétation. A la limite méridionale de la Judée, près de Gaza, où l'on trouve encore le dattier, se développe le long de la côte une plaine fertile qui s'étend vers le nord jusqu'au Carmel. Les plaines, fort étendues pour la plupart, dont se composent les plateaux de la contrée, et hautes de 2,000 à 3,000 pieds, pourraient encore comme autrefois, avec un travail convenable, suffire à l'alimentation d'une nombreuse population. Bien que la nature du terrain soit assez uniforme, on remarque cependant une différence sensible entre la région du sud et celle du nord, selon les influences plus ou moins favorables de la position et du climat[2].

§ 135. Noms et position de Jérusalem.

Il convient de commencer par Jérusalem, capitale de la Judée, et en même temps la première et la plus importante cité de toute la Palestine. Au temps d'Abraham, elle portait le nom de Salem (שָׁלֵם, paix, salut), et était la résidence du roi Melchisédech[3]. Sous les Jébuséens, elle était appelée Jébus (§ 128, 2), et plus tard elle reçut le nom de Jérusalem (יְרוּשָׁלֵם, en chaldéen שְׁירוּלֵם,

[1] *Matth.*, II, 22. — Josèphe, *Antiq.*, II, 51; *Bell. jud.*, II, VII, 3.
[2] Russegger, *Reisen*, III, p. 71, 200 et suiv. — Schubert, *Reis.*, III, 114.
[3] *Gen.*, XIV, 18; comp. *Ps.* LXXV, 3.

habitation de la paix)[1], parce que, grâce à sa forte position, environnée de vallées, escarpée de tous côtés, on était dans son sein en sûreté et en paix (*Ps.* cxxiv, 2). Cité de Dieu, Cité sainte et Cité du grand Roi étaient d'autres dénominations sous lesquelles on la désignait, par allusion à l'arche d'alliance et au temple de Jéhova[2]. Dans le partage du pays elle était échue à la tribu de Benjamin (*Jos.*, xviii, 28). L'empereur Ælius Adrien ayant fait rebâtir en partie Jérusalem (126 ap. J.-C.), la nomma Ælia capitolina, d'abord à cause de son nom d'Ælius, puis parce qu'il se proposait d'élever sur l'emplacement de l'ancien sanctuaire du vrai Dieu un temple à Jupiter Capitolin. La dénomination d'Ælia fut depuis Adrien jusqu'à Constantin exclusivement en usage parmi les païens[3]. Dans le Talmud (*Sanhed.*, xxxvii), elle est désignée sous le nom de Nabel (*Umbilicus*, point central de la terre), et dans les auteurs arabes elle paraît sous le nom de Beit-el-Moukaddis ou Beit-el-Moukdis (le sanctuaire); les indigènes la nomment actuellement el-Kouds (la sainte), parce que la mosquée bâtie par le calife Omar à la place du temple de Salomon est pour les sectateurs du Coran l'objet d'une très-grande vénération, et qu'un pèlerinage à ce lieu vénéré est considéré comme aussi méritoire qu'un pèlerinage à la Mecque.

Jérusalem (par 31° 46' 43" de latitude nord, et 32° 52' 36" de longitude est, méridien de Paris), était située sur la limite des territoires des tribus de Juda et de Benjamin, et appartenait à cette dernière tribu[4]. Originairement elle fut bâtie sur un sol montagneux divisé en plusieurs collines, avec une enceinte de vallées courant à l'est, à l'ouest et au sud (§ 110), d'où, dans les Livres saints, l'expression *monter à Jérusalem* (ἀναβαίνειν, *ascendere*)[5]. Le groupe montagneux de roche calcaire sur lequel

[1] *Jos.*, x, 1; xii, 10; *Jug.*, xix, 10; *Dan.*, v, 2. — Dans le grec, on lit : Ἰερουσαλήμ et Ιεροσόλυμα (ἡ), et aussi : Ἱεροσόλυμα (τά); dans le latin, ce nom est ordinairement neutre pluriel, *Hierosolyma*, mais aussi féminin. Flav. Josèphe (*Antiq.*, I, x, 2) se sert aussi du nom *Solyma*.

[2] *Ps.* xlv, 5; II *Esdr.*, xi, 1; *Matth.*, iv, 5; v, 35.

[3] Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, 2. — Basnage, *Hist. des Juifs*, tome II, p. 131.

[4] *Jos.*, xv, 8; xviii, 28 et suiv.; *Jug.*, i, 21.

[5] *Matth.*, xx, 18; comp. *Luc*, ii, 42-51; *Jean*, vii, 8; *Act.*, xviii, 20.

s'élevait Jérusalem, se compose de quatre montagnes ou collines, dont la plus haute et la plus considérable est :

1° Le mont Sion (צִיּוֹן, l'aride), environné, à l'est, de la vallée d'Ennom, ou du Tyropœon des temps postérieurs (§ 110, n° 1), au sud et à l'ouest de la vallée de Raphaïm (§ 110, n° 3), et au nord de l'enfoncement du Tyropœon. C'était sur la colline de Sion, isolée de tous côtés, et dont la hauteur au-dessus de la mer est, du côté de l'orient, de 2,381 pieds, et, du côté de l'occident, de 2,500 pieds, qu'était placée l'ancienne forteresse sur laquelle se reposaient les Jébuséens, qui la regardaient comme inexpugnable; ce qui n'empêcha point qu'elle fût emportée d'assaut par David (1050 av. J.-C.), qui la fortifia encore davantage et la destina à devenir la résidence royale [1].

Le quartier de la ville placé sur le mont Sion, protégé au nord par un mur ou rempart (מִלּוֹא), était le principal et le plus peuplé. Il était désigné simplement sous le nom de Ville de David ou de Forteresse de Sion, ou bien encore de Fille de Sion. Du reste, Sion est mis souvent pour la ville de Jérusalem tout entière [2]. Le mont Sion est encore appelé la Montagne sainte, parce qu'avant la construction du temple l'arche d'alliance était déposée dans le palais de David, qui se trouvait sur cette montagne (II *Rois,* vi, 12; *Ps.* ii, 6). Ce fut sur le mont Sion que s'étala plus tard la magnificence du palais de Salomon, la Maison du Bois, ainsi appelée à cause de la quantité de bois de cèdre du Liban qui fut employé dans la construction de ce somptueux édifice, lequel renfermait aussi la salle du trône et la salle de justice [3]. David, Salomon et d'autres rois du royaume de Juda furent enterrés sur le mont Sion, et l'on montrait encore le tombeau de David au temps des apôtres [4]. Ce quartier de la ville prit aussi dans la suite le nom de Haute ville (ἡ ἄνω πόλις), de Forum supé-

[1] II *Rois,* v, 8 et suiv.; *Jos.,* xv, 63; I *Paralip.,* xi, 6. — [2] II *Rois,* v, 4 et suiv.; I *Paralip.,* xi, 4 et suiv.; *Ps.* ix, 12; lxxiii, 2; *Is.,* ii, 3; xvi, 1; *Zach.,* ii, 10; *Mich.,* iii, 10; *Matth.,* xxi, 5. — [3] III *Rois,* vii, 2, 7; x, 17.

[4] III *Rois,* ii, 10; xi, 43; xiv, 31; *Act.,* ii, 29. — Jean Hircan et Hérode le Grand cherchèrent, comme on sait, à s'emparer des objets précieux qui se trouvaient dans le tombeau de David. — Josèphe, *Antiq.,* VII, xv, 3; XIII, viii, 4; *Bell. jud.,* I, ii, 5. — Saint Jérôme, *Ep.* xvii.

RIEUR (ἡ ἄνω ἀγορά), et on l'appela encore par antonomase LA VILLE (πόλις); il était habité partie par les rois, partie par les grands du pays[1]. Dans la suite des temps l'ancienne ville de Sion reçut des agrandissements du côté du nord-est et du côté de l'est; Hérode, entre autres, éleva à l'angle nord-ouest de Sion un palais flanqué des trois tours d'Hippicus, de Phasaël et de Mariamne[2]. L'empereur Adrien ayant fait relever, soixante ans après la ruine de Jérusalem, la ville et les murs d'enceinte, une partie assez considérable de Sion demeura hors des murs, et, selon le témoignage des *Annales ecclésiastiques*, fut convertie en champs de labour[3].

2° Au nord-est de Sion se trouvait une colline un peu plus basse, le mont MORIA. Il était environné à l'ouest par la vallée d'Ennom (le Tyropœon), au nord par une dépression du sol, et à l'est par la vallée du Cédron (de Josaphat). Cette colline, qui tombe à pic dans la vallée de Cédron, s'élève à 2,280 pieds au-dessus du niveau de la mer, et 141 pieds au-dessus de la vallée de Cédron. Ce fut vers le mont MORIA que, par l'ordre de Dieu, le fidèle Abraham se rendit de Bersabée pour immoler son fils Isaac (*Gen.*, XXII, 2 et suiv.). Dans le principe, cette colline n'était qu'une éminence irrégulière. Salomon, afin de pouvoir y bâtir le temple, fit construire un très-gros mur depuis le pied de la vallée de Josaphat et niveler la surface de la colline. Le temple, occupant la plus grande partie du plateau, on désigna depuis le mont Moria simplement sous le nom de MONTAGNE DU TEMPLE[4]. Le plateau d'Ophel se prolongeait dans la direction du midi entre la vallée d'Ennom et la vallée de Josaphat, et portait les habitations des Nathinéens, qui étaient les serviteurs du temple[5]. Dans les temps postérieurs, le mont SION fut réuni au mont MORIA par des chaussées, des ponts et des portes.

[1] Josèphe, *Antiq.*, V, II, 2. — [2] Josèphe, *Bell. jud.*, IV, IV, 4.
[3] Eusèbe, *Demonstr. evang.*, VIII, III. — Cyrill. Hieros., *Catech.*, XVI, XVIII.
[4] III *Rois*, VI, 1 et suiv.; II *Paralip.*, III, 1. — Josèphe, *Antiq.*, VIII, III, 9. — Ugolin, *Thesaur.*, VII.
[5] Comp. II *Paralip.*, XXVII. 3; XXXIII, 14. — Josèphe, *Bell. jud.*, V, IV, 2; V, VI, 1.

3° La colline d'ACRA, située au nord-est de Sion, avait la forme de la lune dans son troisième quartier. Elle était bornée au sud-est par le Moria et au nord par le Bézétha. Le quartier qui y fut bâti dans la suite prit le nom de VILLE BASSE (ἡ κάτω πόλις). Antiochus Epiphane, roi de Syrie, y éleva la forteresse d'Acra, afin d'avoir Jérusalem en sa puissance et de dominer le temple. Simon Machabée, qui s'empara de cette forteresse, fit pendant trois ans travailler à l'abaissement de la colline d'Acra, jusqu'à ce que le temple la dominât à son tour. Les décombres et les terrains enlevés servirent à combler en grande partie le Tyropœon, situé entre le Moria et l'Acra [1]. Lorsque les Romains s'emparèrent de Jérusalem, il y avait sur l'ACRA les palais d'Agrippa et d'Hélène, reine de l'Adiabène, la maison du conseil et le dépôt des archives [2].

4° Plus tard, comme le nombre des habitants de Jérusalem s'était considérablement accru, on bâtit sur la colline de BÉZÉTHA, qui était au nord de l'Acra, la VILLE NEUVE (בֵּית חֲדָתָה, καινόπολις) [3]. Un enfoncement en forme de vallée qui se réunissait à la vallée de Tyropœon dans la direction du sud, séparait la colline de BÉZÉTHA de l'Acra. Aujourd'hui le côté occidental de BÉZÉTHA atteint presque la hauteur de l'Acra, tandis que le côté oriental incline par une pente douce vers le bord de la vallée de Josaphat. BETHZÉCHA (Βηζέθ), où le général syrien Bacchide se retira en quittant Jérusalem (I *Mach.*, VII, 19), est pris par quelques archéologues pour la colline de BÉZÉTHA.

§ 136. Murs et tours de l'ancienne Jérusalem.

Jérusalem, assise sur quatre collines, était, au rapport de Josèphe, entourée de murs.

Le premier, et en même temps le plus ancien, enveloppait le mont Sion ou la ville haute (§ 135), courait depuis la forteresse de David, plus tard la tour Hippicus, située sur le côté occi-

[1] Josèphe, *Antiq.*, XIII, VII; XV, VII, 8.

[2] Comp. I *Mach.*, I, 29; XIII, 49; XIV, 36. — Josèphe, *Antiq.*, XII, V, 4; XIII, VI, 3.

[3] Josèphe, *Bell. jud.*, V, IV, 2.

dental de la ville, vers l'ouest et le sud du Moria, revenait, en enfermant le plateau d'Ophel, au midi du mont Sion et se rattachait ensuite à l'ancienne forteresse de David. Soixante tours protégèrent ce mur dans la suite[1].

Le second mur (le mur de l'Acra) prenait naissance à la porte de Gennath (la porte des jardins), qui se trouvait au nord de Sion, près du premier mur, courait, en formant la courbure d'un arc, vers la forteresse Antonia, au nord-ouest du Moria, et enceignait la ville basse de l'Acra, d'où il résultait que le Golgotha, comme le rapportent les écrits sacrés (*Jean*, XIX, 20; *Hébr.*, XIII, 12), était placé en dehors des murs de la ville (§ 143). Quatorze tours flanquaient ce second mur[2].

Le troisième mur, construit à cause de l'accroissement de la population, deux ans après la mort de Jésus-Christ, par Hérode Agrippa, sous l'empereur romain Claude, dans la direction de l'ouest et du nord, commençait à la tour Hippicus, courait au nord-ouest vers la tour Pséphinus, se prolongeait de là vers le nord-est, passait devant le tombeau d'Hélène et les catacombes des rois, et allait, dans la direction du sud, rejoindre le second mur. Le troisième mur, qui renfermait dans son enceinte la colline des Crânes (le Golgotha) et entourait le faubourg de Bézétha, servait, avec ses quatre-vingt-dix tours, de moyen de défense du côté du nord, où Jérusalem était le plus accessible[3]. Or, tous ces murs, et notamment le troisième, ne s'étendaient pas en droite ligne; mais ils formaient une série d'angles rentrants et saillants, de sorte que les assiégeants étaient exposés aux traits de plusieurs côtés[4]. L'enceinte de Jérusalem, telle qu'elle résultait de ce troisième mur, était de 33 stades (1 lieue 1/2), et ainsi non-seulement le tombeau de Jésus-Christ, mais encore plusieurs autres tombeaux, avec des jardins, étaient compris dans l'intérieur de la nouvelle ville (Bézétha)[5].

[1] Josèphe, *Bell. jud.*, V, 3 et suiv. — [2] Id., *loc. cit.*, V, IV, 2; VI, 2. — [3] Id., *loc. cit.*, V, IV, 2.

[4] « Muri (urbis Jerusalem) per partem obliqui aut introrsus sinuati, ut latera oppugnantium ad ictus patescerent. » Tacite, *Hist.*, V, XI.

[5] Comp. Dr Sepp, *Anlage und Umfang Jerusalems, Histor.-polit. Blætter*. Munich, 1847, p. 349 et suiv.; 603 et suiv. — Schulz, *Jerusalem*, p. 62 et suiv.

C'est au sujet des tours du premier et du plus ancien mur de Jérusalem que le Psalmiste s'écrie : *Faites le tour de Sion, et considérez son enceinte ; proclamez* (sa force) *du haut de ses tours*[1]. A l'époque de la destruction de Jérusalem par les Romains, les quatre tours qui passaient pour les plus fortes étaient les tours d'HIPPICUS, de PHASAEL, de MARIAMNE et de PSÉPHINUS.

La tour d'HIPPICUS, placée à l'angle de Sion, vers le nord-ouest, et de forme quadrangulaire, fut bâtie par le premier Hérode, qui lui donna le nom de son ami Hippicus, sur l'emplacement de l'ancienne forteresse de David. Sa hauteur était de quatre-vingt coudées judaïques[2].

La tour de PHASAEL, élevée par Hérode et nommée ainsi du nom de son frère (de son ami) Phasaël, se trouvait près du premier des anciens murs, qui allait de la tour d'Hippicus au temple et formait le rempart de Sion du côté du nord.

La tour MARIAMNE, qui tirait son nom de l'épouse du premier Hérode, était également érigée vers le premier mur, à proximité de la tour de Phasaël, et était en communication avec le somptueux palais d'Hérode Agrippa.

La tour octogone de PSÉPHINUS, haute de soixante-dix coudées, bâtie en petites pierres (ψήφινος), au nord-ouest du troisième mur, offrait le plus vaste point de vue[3]. Or, si l'on excepte quelques restes de la tour Pséphinus, que les Arabes d'aujourd'hui appellent Kasr-Dschaloud (forteresse de Goliath), et le mur qui servait de fondement à la tour d'Hippicus, on ne découvre presque plus aucune trace de toutes ces fortifications ; les orages des temps, qui ont sévi en ces lieux plus cruellement que nulle part ailleurs, et les mains robustes d'ennemis impitoyables, ont détruit et fait disparaître jusqu'aux vestiges de ces forts boulevards. (Plusieurs pensent que la tour de David subsiste dans quelques-unes des assises inférieures de la tour encore appelée de son nom, près de la porte de Jaffa.)

[1] *Ps.* XLVII, 13; comp. II *Paralip.*, XXVI, 9; XXXII, 5; *Jér.*, XXXI, 38; *Zach.*, XIV, 10.
[2] Josèphe, *Bell. jud.*, V, IV, 3 et suiv. — [3] Id., *ibid.*, V, IV, 2.

§ 137. Rues et portes.

Il devait nécessairement résulter de la position même de la ville que les rues et autres voies de communication étaient en montées et en descentes. Elles portaient en partie les noms des corps de métiers qui les habitaient. L'Ecriture nomme une rue des Boulangers, et dans le Talmud il est fait mention d'une rue des Bouchers, d'une rue des Cardeurs de laine et d'une rue Supérieure[1]. Parmi les places publiques, où se tenaient les assemblées populaires, on comptait la place devant la porte des eaux et la place de la porte d'Ephraïm, où Esdras lut et expliqua la loi au peuple (II *Esdr.*, VIII, 2 et suiv.).

Dans les temps antérieurs à la captivité, Jérusalem avait les portes qui suivent : la porte des POISSONS (II *Paralip.*, XXXIII, 14), la porte de l'ANGLE (IV *Rois*, XIV, 13), la porte de BENJAMIN *Jér.*, XXXVIII, 7), la porte d'EPHRAÏM (IV *Rois*, XIV, 13), la porte de la VALLÉE (II *Paralip.*, XXVI, 9), la porte des CHEVAUX (*Jér.*, XXXI, 40), la porte des BRIQUES (*Jér.*, XIX, 2), la porte du MILIEU (*Jér.*, XXXIX, 3), la VIEILLE porte (*Zach.*, XIV, 10) et la porte SUPÉRIEURE (*Ezéch.*, IX, 2). Lorsqu'après le retour de la captivité, le temple et la ville furent réédifiés, on fit sans doute servir les fondations des murs et les ruines qui restaient encore debout, et l'on rétablit les portes autant que possible d'après l'ancien plan[2].

Parmi les portes de Jérusalem telle qu'elle fut rétablie après le retour de la captivité, portes dont on ne peut du reste fixer qu'approximativement la position respective, on voit figurer du côté de l'orient :

1° Tout près de la piscine, connue depuis sous le nom de Bethesda (§ 122), vers la montagne du temple, la porte des BREBIS, qui tirait son nom des animaux destinés aux sacrifices que l'on conduisait au temple par cette porte (II *Esdr.*, III, 1; XII, 38; *Jean*, V, 2).

[1] *Jér.*, XXXVII, 21; comp. II *Esdr.*, III, 30. — Erubhin, X, 9. — Schecalim, VIII, 1. — Josèphe, *Bell. jud.*, V, VIII, 1.

[2] Les passages qui se rapportent à cette question se trouvent II *Esdr.*, II, 13-15; III, 1-32; XII, 31-40.

2° La porte de la GARDE (la porte des Chevaux); elle devait se trouver au midi du Moria, dans le voisinage du temple (II *Esdr.*, XII, 38; II *Paralip.*, XXIII, 15).

3° La porte d'ORIENT ou la porte du MATIN (II *Esdr.*, III, 29); elle pouvait occuper la place de la porte appelée aujourd'hui porte Dorée.

4° La porte des EAUX (II *Esdr.*, III, 36); elle était dans l'enceinte du plateau d'Ophel, près de la fontaine du Dragon, depuis la fontaine de Marie (§ 121, n° 3).

5° La porte de la FONTAINE; elle était dans le voisinage et à peu de distance de la fontaine de Siloé (II *Esdr.*, III, 15).

6° La porte des IMMONDICES (II *Esdr.*, II, 13), appelée ainsi à cause des égoûts qui venaient se décharger dans la vallée de Cédron. Dans Josèphe, elle est désignée sous le nom de porte des Esséniens[1].

On doit chercher à l'ouest de Jérusalem :

7° La porte de l'ANGLE (II *Paralip.*, XXVI, 9; *Jér.*, XXXI, 38), non loin du Golgotha.

8° La porte de la VALLÉE (II *Esdr.*, II, 13), dans le voisinage de la forteresse de David.

Au nord-ouest se trouvaient :

9° La porte d'EPHRAÏM (II *Esdr.*, XII, 38), actuellement la porte de Damas, et

10° Au nord de l'Acra était placée la VIEILLE porte (II *Esdr.*, III, 6, 12, 38).

Après le retour de la captivité, sur les exhortations de Néhémie, cet homme puissant en œuvres, on se mit résolûment à relever les murs, les tours et les portes de Jérusalem; les Juifs présents et absents prêtèrent généreusement leur concours à cette grande restauration, et par leur courage ils triomphèrent des obstacles les plus puissants et de l'opposition la plus acharnée; les jeunes gens, dans leur ardeur, se tenaient toujours prêts au travail et au combat, comme le rapporte l'Ecriture : *Ceux qui étaient employés à bâtir les murs, et à porter et à charger les fardeaux,*

[1] *Bell. jud.*, V, IV, 2.

faisaient leur ouvrage d'une main et tenaient leur épée de l'autre; car tous ceux qui bâtissaient avaient l'épée au côté. Ils travaillaient à la construction et ils sonnaient de la trompette auprès de moi (II Esdr., IV, 17 et suiv.).

§ 138. Edifices publics.

Parmi les édifices publics de l'ancienne Jérusalem, en mettant à part le temple somptueux bâti sur la colline du Moria, et dont la description détaillée est du domaine des *antiquités religieuses* (*a*), voici ceux qui attirent l'attention de l'archéologue occupé des monuments bibliques :

1° La forteresse élevée sur l'Acra sous la domination syrienne. Cette forteresse, qui menaçait le temple, fut pour cette raison même détruite par Simon Machabée, qui fit abaisser considérablement la colline (I *Mach.*, I, 33 et suiv.). Plus tard néanmoins, cette forteresse fut relevée sous le nom de BARIS[1], à l'angle nord-ouest de la montagne du temple, par Jean Hyrcan, rendue plus forte encore par Hérode le Grand, et nommée ANTONIA, en l'honneur du Romain Marc-Antoine[2]. La forteresse, qui était placée sur un rocher abrupte du quartier d'Acra, haut de 50 coudées, et séparée par un profond fossé de la ville nouvelle de Bézétha, était quadrangulaire, touchait au côté septentrional du temple et le dominait, de même que toute la ville. Pendant la principale fête des Juifs, pour laquelle des milliers de pèlerins allaient à Jérusalem, les Romains jugeaient nécessaire de renforcer par des troupes venues de Césarée la garnison de la forteresse ANTONIA, qui communiquait avec le temple au moyen d'un passage souterrain[3]. Claudius Lysias, commandant de la cohorte romaine, arracha plus tard l'apôtre saint Paul des mains des Juifs soulevés et le fit monter à la forteresse ANTONIA, et ce

[1] Le nom *Baris* dérive de l'hébreu בִּירָה (forteresse) et du persan *Baris* (château).

[2] Josèphe, *Antiq.*, XV, II, 4. — [3] Josèphe, *Bell. jud.*, I, III, 5; V, V, 8. — Tacite, *Hist.*, V, XI, 4.

(*a*) Voy. aussi III *Rois*, VI et VII; II *Paralip.*, III et IV.

fut du haut des degrés de cette forteresse, que le courageux citoyen de Tarse adressa à la populace ses graves paroles, et démontra son innocence[1]. Au temps de Jésus-Christ, il y avait aussi dans l'enceinte de la forteresse ANTONIA, qui était la clef du temple, un palais que l'on appelait le PALAIS-DE-JUSTICE (πραιτώριον, *prætorium*). C'était en dehors de ce palais, sur une éminence (גבתא) et sur un pavé en mosaïque (λιθόστρωτον), qu'était dressé le siége du gouverneur romain Pilate, qui confirma la sentence de mort portée contre le Sauveur[2] (*a*).

2° Au nord-est de Sion s'étalait le palais d'Hérode Agrippa, environnée d'un mur de trente coudées de haut, et remarquable par sa beauté et sa somptuosité. Il y avait dans son enceinte des jardins et des citernes, et au nombre des pièces était une salle à manger dans laquelle cent personnes pouvaient se mettre à table[3].

3° Au nord-est du palais d'Hérode se trouvait le XYSTE[4], place unie sur laquelle se tenaient les assemblées populaires, et où l'on se livrait à des exercices gymnastiques. Du XYSTE un pont traversait la vallée de Tyropœon et joignait Sion au Moria[5].

4° On appelait GAZITH l'édifice où le grand sanhédrin avait coutume de se rassembler. C'était un monument tout bâti de pierres d'un grand prix et taillées avec art. D'après les données des talmudistes, le GAZITH était attenant au côté méridional du temple; mais l'historien juif Josèphe, dont l'autorité nous semble ici d'un plus grand poids, place ce lieu fameux des assemblées du sanhédrin (βουλευτήριον) entre le portique occidental du temple et le Xyste[6].

[1] *Act.*, XXI, 30 et suiv.; XXII, 1 et suiv.; XXIII, 10.

[2] *Matth.*, XXVII, 27; *Jean*, XIX, 13 et suiv. — Cfr. J.-H. Friedlieb, *Archæologie der Leidengeschichte Unsers Herrn Jesu Christi.* Bonn, 1843, p. 103 et suiv.

[3] Josèphe, *Antiq.*, XV, 93; *Bell. jud.*, V, IV, 4.

[4] Ainsi appelé de ξύω (polir).

[5] Josèphe, *Bell. jud.*, II, XVI, 3; VI, III, 6; *Antiq.*, XV, XI, 5.

[6] Comp. Friedlieb, *loc. cit.*, p. 6 et suiv.

(*a*) Pilate ne fit pas que confirmer la sentence de mort portée contre Jésus-Christ : c'est lui-même *qui le condamna.* On peut voir sur ce point le travail de Dupin aîné en réponse au juif Salvador, *Démonstration évang.* Migne. *(Trad.)*

Jérusalem, dans un espace de près de trois mille ans environ, fut prise dix-sept fois, détruite à plusieurs reprises ; il ne doit pas paraître étonnant qu'il y ait, en plusieurs endroits, des masses de décombres d'une hauteur immense. On a rencontré dans ces derniers temps, lors de la construction de l'église protestante sur le mont Sion, des ruines nombreuses remontant à la plus haute antiquité, à une profondeur de 40 pieds[1]. Il faut réserver pour un avenir meilleur les conclusions que les fouilles et les nivellements pourraient fournir sur la topographie de l'ancienne Jérusalem.

§ 139. Jérusalem de nos jours.

La Jérusalem des temps actuels, qui, vue de loin, et surtout du haut du mont des Oliviers, apparaît comme une ville royale et dominatrice, mais qui dans son intérieur n'offre, par ses rues étroites et ses masses accumulées de décombres, qu'une triste image de l'oppression et de l'esclavage, occupe en grande partie l'emplacement de la Jérusalem des temps anciens, dont l'enceinte était d'une lieue et demie (§ 136). La nouvelle Jérusalem, qui, avec ses toits plats, ses maisons à coupole et ses arceaux à aiguilles élancées, accuse, comme le Caire, Damas, Alep et Bagdad, les lois de l'architecture arabe, n'occupe point, spécialement au sud et au nord, les limites de l'ancienne ville. Les murs actuels de la ville, bâtis en 1543 par le sultan Soliman et flanqués de 40 tours, hautes d'environ 40 pieds et larges de 3 pieds, n'ont en longueur, celui du nord que 1,435 pas, celui de l'orient que 1,005 pas, celui du sud que 1,290 pas, et celui du couchant que 900 pas ; on peut en faire le tour en une heure et six minutes[2].

I. Sur le mont Sion (§ 135), dont la partie méridionale est en dehors du mur actuel de la ville, s'élèvent au nord-ouest :

1° La citadelle d'EL-KALAH, sur les murs de fondation de l'ancienne forteresse de David et de la tour d'Hippicus des temps postérieurs (§ 136). Les Croisés la nommèrent FORTERESSE

[1] Wildenbruch, dans K. Ritter, *Erdk.*, XVI, 361. — [2] Mislin, III, 143.

DE DAVID ; mais au sixième siècle, elle était désignée sous le nom de FORT DES PISANS, parce que des citoyens de la république de Pise en avaient entrepris la restauration [1].

2° A l'est de la citadelle el-Kalah, l'église protestante, érigée en 1842 à frais commun par les Anglais et les Prussiens, sur les fondements du palais d'Hérode.

3° Au sud-est de la même citadelle, le vaste et imposant couvent des Arméniens, avec l'église Saint-Jacques ; il fut à l'origine bâti par les rois d'Espagne en faveur des nombreux pèlerins de ce pays ; mais dans la suite les Arméniens, qui disposent de grandes richesses, en firent l'acquisition. A quelque distance de là se trouve aussi un couvent arménien de religieuses (Deir-el-Zeitouneh).

4° Le petit couvent qui se voit sur le côté nord du Sion et qui appartient aux Syriens (monophysites).

5° En dehors du mur actuel de la ville, du côté du sud, un second couvent arménien, avec l'église du Sauveur. Ce serait, d'après la tradition, sur l'emplacement de cette église qu'aurait été la maison de Caïphe (*Matth.*, XXVI, 3).

Les chrétiens arméniens, qui ont continué d'arroser d'eau de roses ceux qui entrent et sortent, montrent du côté de l'épître de cette église une étroite cellule dans laquelle Jésus aurait été renfermé avant son interrogatoire, ce qui est cause que l'église est aussi appelée la prison du Messie (Hhabs-al-Mesihh).

On y voit aussi un fût de colonne engagé dans le mur, et ce serait celui auquel le Sauveur fut attaché. La table du maître-autel passe pour être la pierre qui couvrait le tombeau de Jésus-Christ creusé dans le roc. Dans la cour, on montre l'endroit où aurait été Pierre lorsqu'il renia son Maître. Les Pères de l'ordre de Saint-François étaient autrefois en possession de cette église ; actuellement ils n'ont plus que le droit d'y offrir le saint sacrifice une fois dans l'année [2].

[1] Guill. de Tyr, VIII, III; IX, III. — Cotov., p. 279. — Adrichom, p. 156. — Voy. des croquis de la citadelle actuelle de Jérusalem dans Bernatz, n° 19, et dans Halbreiter, II, n° 2.

[2] Salzbacher, II, 113, *Annales de la propagat. de la foi,* 1837, tome VI,

6° Plus loin vers le midi, un grand édifice avec une mosquée, appelé par les mahométans En-Nebi-Daoud (tombeau de David). Cet édifice, dont les proportions sont considérables, était au quatrième siècle une église dédiée aux saints apôtres ; au moyen-âge il fut désigné sous le nom de Cénacle (salle à manger) et d'église de Sion, jusqu'à ce que les Turcs changeassent le sanctuaire chrétien en une mosquée avec un hôpital [1]. Halbreiter a donné un plan du Cénacle dans ses *Points de vue de Palestine et de Syrie* (feuil. iii, n° 12). On montre encore aujourd'hui, à l'intérieur de l'édifice, une salle longue de 50 pieds et large de 25, dans laquelle, selon la tradition, Jésus-Christ célébra la sainte Cène avec ses apôtres, leur lava les pieds et apparut aux disciples après sa résurection (*Jean*, xiii, 1 et suiv.; xx, 19 et suiv.). Cette salle passe encore pour être le lieu où saint Mathias fut élu comme apôtre, où s'accomplit la descente du Saint-Esprit, où les sept diacres furent chargés du soin des aumônes et où le premier concile fut tenu par les apôtres (*Act.*, i, 13; ii, 1 et suiv.; vi, 1 et suiv.; xv, 1 et suiv.). Depuis 1313 jusqu'à 1561, les franciscains eurent leur principale résidence sur le mont Sion ; le Cénacle et le tombeau de David leur appartenaient ; mais en 1421 ils furent contraints de les céder aux Turcs [2]. Au midi de la montagne de Sion, dont la hauteur près du Cénacle est évaluée à 2,381 pieds, on voit encore d'anciens restes de mur avec les ruines d'une citerne, que les indigènes appellent Hammam-Toubariyeh (bains de Tibériade). Il faut remarquer encore qu'il se trouve actuellement sur le mont Sion quatre cimetières, ceux des Latins, des Arméniens, des Grecs et des Américains (protestants). Le cimetière des juifs se trouve sur le versant occidental du mont des Oliviers, au midi des tombeaux de Zacharie et d'Absalon, tandis que les mahométans ont placé les leurs près du mur à l'orient du Moria, au nord de la

n° 19, p. 7 et suiv. — Rudolph de Suchem et Tucher parlent aussi de cette église. — Comp. *Reyssbuch*, p. 449, b.

[1] Cyrill., *Catéch.*, xvi, 2. — Adamn., I, 13. — Phocas, *De loc. sanct.*, XIV. — Le Quien, *Oriens christ.*, III, 105.

[2] Adrichomius, *Theatrum Terræ sanct.*, p. 150. — Quaresmius, II, li, 120. — Félix Fabri, *Reyssbuch*, p. 130, b.

ville, non loin de la grotte de Jérémie et à l'ouest, près de l'Etang supérieur. La plupart des tombeaux chrétiens sur le Sion ne se composent que d'une pierre unie avec une inscription gravée. Le reste du mont Sion ne présente que de mauvais champs labourés, où croît un peu d'orge et d'avoine, en sorte qu'on voit encore se vérifier aujourd'hui la parole du prophète : *Sion se labourera comme un champ* [1].

II. Sur le mont Moria, où le temple saint formait autrefois le lien qui unissait les tribus d'Israël (§ 135), s'élèvent actuellement :

1° La principale mosquée, Koubbet-es-Soukhrah (coupole des rochers), bâtie par le calife Omar en 637 de l'ère chrétienne, ou, selon d'autres, par Abdel-Melek, en 686. Les Croisés, après s'être emparés de Jérusalem en 1099, convertirent cette mosquée en église chrétienne et l'appelèrent le Temple du Seigneur *(Templum Domini)* ; mais en 1187, Saladin rendit cette église à l'islamisme et la croix dorée fut renversée du haut de la coupole et remplacée par le croissant [2]. L'ancienne place du temple se compose aujourd'hui d'une terrasse libre et spacieuse formant un parallélogramme à côtés inégaux, et que les mahométans, à cause des édifices qui s'y trouvent, désignent simplement sous le nom d'El-Haram-es-Shérif (le sanctuaire principal) [3]. Une plate-forme située à peu près au centre, exhaussée de 15 pieds, ayant en longueur de l'ouest à l'est 450 pieds, et en longueur du sud au nord 550 pieds, pavée d'un marbre d'un blanc bleuâtre, porte la mosquée d'Omar, environnée de fontaines jaillissantes, d'oliviers, d'orangers et de cyprès. Du côté de l'ouest, où se trouvent les colléges des derviches (les écoles turques), cinq avenues conduisent par des escaliers à l'Haram. La partie inférieure des murs de cette remarquable mosquée est en tablettes de marbre de couleur; la

[1] *Jér.*, XXVI, 18; *Mich.*, III, 12. — Voy. un plan de Jérusalem actuelle du côté du sud dans Bernatz, n° 20.

[2] Guill. de Tyr, IX, IX. — Jacques de Vitry, ch. LXII. *Fundgruben des Orients*, II, 84 et suiv.

[3] D'après les données du Talmud (*Middoth*, II, 1), la montagne du temple était anciennement un carré de 500 coudées (1,000 pieds allemands).



partie supérieure est percée de 56 fenêtres à ogives garnies de verrières de couleurs diverses, et la grande coupole, travaillée avec art et couverte en plomb, supporte le croissant doré. Quatre portes surmontées d'arceaux en marbre, conduisent des quatre points cardinaux à l'intérieur du sanctuaire mahométan[1], et afin qu'il n'entre dans ce lieu sacré que des sectateurs de Mahomet, il est jour et nuit gardé par des derviches berbères et africains, privilége distingué que ces derviches doivent à leur valeur[2].

2° La mosquée EL-AKSA (c'est-à-dire la plus reculée), qui s'élève sur le côté au midi du Moria, était autrefois une église dédiée à la sainte Vierge. Cette église fut bâtie par l'empereur Justinien, et les anciens écrivains en font mention sous le nom d'église de la Présentation de Marie ou d'église de la Purification, parce qu'on la croyait bâtie à l'endroit où, selon saint Luc (II, 22), la sainte Vierge offrit à Dieu, dans le temple, le Sauveur après sa naissance, et aussi où elle-même, selon la tradition, s'était consacrée à Dieu dès l'âge de trois ans[3]. Un jardin, situé au midi, est attenant à cette mosquée, dont la nef du milieu et les nefs latérales portent évidemment le caractère d'une origine chrétienne. On trouve dans J. Ferguson une vue de l'intérieur de cette mosquée telle qu'elle est aujourd'hui.

3° Deux autres mosquées ont encore été élevées à l'ouest de celle d'el-Aksa : la mosquée d'ABOU-BEKR et la mosquée des MOGHREBIN (Africains),

On a constaté que sous ces édifices passent de grandes allées avec d'innombrables colonnes qui semblent remonter à Salomon, ou à Hérode le Grand. L'angle sud-est des murs de la ville actuelle ou l'angle sud-est de l'aire du temple, est certainement un des plus anciens et des plus remarquables restes des constructions de Jérusalem. On en a la preuve dans les assises inférieures de ces murs, qui sont formées d'énormes pierres de taille longues de 17

[1] On trouve des plans et des vues de la mosquée d'Omar et de ses environs dans Bartlett (*Walks,* tab. X et XX), de même que dans Ferguson (*Ess.,* tab. I et IV).

[2] Jos. Schwarz, *Das h. Land,* § 218.

[3] Procope, *De ædif.,* V, VI. — Quaresm., II, 77 et suiv.

à 20 pieds, et hautes de 3 à 4 pieds, et qui, par leur disposition, reportent au temps de Salomon (*a*).

4° Le monticule d'Ophel (§ 135, n° 2), aujourd'hui plat à son sommet, mais qui descend vers le sud avec rapidité par quelques degrés formés par les rochers. Le sol est labouré et porte aussi des oliviers et d'autres arbres à fruit. A l'extrémité du côté du nord, précisément vers l'angle sud-est du mur de la ville actuelle, le plateau de l'éminence est déjà de 100 pieds plus bas que les murs de l'aire de la mosquée. Les passages souterrains qui se prolongent à l'intérieur de l'Ophel servaient dès les temps les plus anciens soit à entrer dans la ville, soit à en sortir secrètement[1].

5° La vallée de Tyropœon (des faiseurs de fromages) se prolongeait entre le Sion, le Moria et l'Acra jusqu'à la porte actuelle de Damas ; elle a été dans le cours des siècles en grande partie comblée par des ruines et des décombres, en sorte que l'on a pu bâtir à l'ouest du Moria un bazar couvert et un collége de derviches. Cependant, lorsque de quelque point élevé, par exemple de la terrasse du couvent latin, on promène sa vue sur Jérusalem, telle qu'elle se présente aujourd'hui, on aperçoit encore un vaste enfoncement, suivant depuis la porte de Damas, dans toute leur étendue, le bazar, l'Acra, le Moria et l'Ophel à gauche et le Sion à droite. C'est là la vallée du Tyropœon que Schwarz ne put reconnaître, parce qu'il la chercha dans une direction entièrement fausse[2].

III. Dans l'ancienne Acra on montre aux pèlerins chrétiens : 1° l'ancien couvent des joannites, dans lequel jadis 400 chevaliers étaient occupés à soigner les malades, et 400 autres, dans un hospice à part, se tenaient toujours prêts à combattre contre les infidèles[3] ; 2° l'hôpital de la pieuse impératrice Hélène (aujourd'hui hôpital turc) ; 3° la maison de sainte Véronique ; 4° la

[1] Robinson, II, 29. — T. Tobler, dans l'*Ausland*, ann. 1848, n° 19.

[2] Comp. Dr Sepp, dans les *Histor.-polit. Blætter*. Munich, 1852, p. 759. — On trouve dans Bernatz, n° 16, une vue de Jérusalem du côté du levant.

[3] *Codice diplom. del S. militare ordine san Giovani Gerosolimit.* Lucques, 1733.

(*a*) Admis par MM. de Saulcy, Charles Lenormant, etc. *(Trad.)*

maison du mauvais riche, au seuil de laquelle était gisant le pauvre Lazare (*Luc*, XVI, 19); 5° le palais de Pilate (*Matth.*, XXVII, 1 et suiv.), avec d'autres monuments des temps antérieurs au christianisme. C'est une chose déplorable que tant de lieux sacrés pour les chrétiens aient été ou transformés en mosquées, ou bien soient entièrement inaccessibles. D'autres lieux dignes de vénération sont ensevelis sous des décombres de murs, mais le bras des chrétiens d'Orient est trop faible pour mettre de côté les décombres et ériger de nouveaux édifices sur ces emplacements mémorables [1].

IV. Dans l'enceinte de l'ancien quartier de Bézétha, qui forme actuellement la partie de la ville du côté du nord-est, on ne rencontre que des huttes pour la plupart fort basses, ainsi que des monuments ruinés de l'antiquité chrétienne. La mosquée de derviches MAULAWIYEH, qui s'élève à l'est de la porte de Damas, fut dans le principe la célèbre église de Saint-Jean. Plus loin, vers l'orient, au haut de la rue de la porte d'Hérode (Bab-el-Zahari), on trouve les ruines de l'église de Sainte-Marie-Madeleine, église désignée par les pèlerins sous le nom de maison de Simon le Pharisien (*Luc*, VII, 37 et suiv.), et par les Arabes sous celui de MAMOUNIJEH. Dans la direction du sud-est par rapport à la maison de Simon le Pharisien, dans la rue Souket Bab-el-Hotta, est l'ancienne église de Sainte-Anne. Saladin (1187) avait cédé cette église aux Schaafiites pour en faire une école [2]; mais en 1856 les Turcs la rendirent aux chrétiens et en firent don à l'empereur des Français [3]. Le couvent de femmes qui était attenant à l'église de Sainte-Anne n'est plus malheureusement qu'un amas de ruines.

Sur le côté septentrional des murs actuels de la ville, depuis l'étang des Pèlerins (Birkel-el-Hadsch) près du mur de l'est, se présente en allant vers le midi jusqu'à la fontaine de Marie (Birket-Hoummam-Sitti-Marjam), non loin de la porte Saint-Etienne, une

[1] Comp. Scholz, *Reyssb.*, 166. *Uber die Ruinen in und um Jerusalem.* — Prokesch, p. 49, 60 et suiv.

[2] J. de Vitry, *Hist. hieros.*, LVIII, p. 1078. — J. Mislin, III, 201 et suiv.

[3] *Organ des Vereins des h. Grabe.* Cologne, 1857, livrais. I, p. 24 et suiv.

suite de tombeaux taillés dans le roc. En dehors des murs de la ville actuelle, toujours du côté du nord et dans la vaste enceinte du quartier de Bézétha, formée par le mur d'Agrippa, le voyageur trouve encore aujourd'hui une infinité de petits fragments de mosaïques provenant des somptueuses maisons de plaisance ou villas des grands Juifs et Romains. En plusieurs endroits, les traces antiques des ornières des charriots sont encore sensibles dans le roc qui servait de pavé. La principale rue de Bézétha dans les temps anciens était sans doute la voie conduisant de la porte de Damas à Naplouse et à Samarie, voie qui n'est plus aujourd'hui qu'une large ravin, sur les côtés duquel gisent amoncelés des pierres et des décombres[1].

Les maisons de Jérusalem, en général peu élevées, ont quelquefois deux, rarement trois étages. Les toits n'en sont pas, comme dans le nord de la Syrie, entièrement plats, mais en forme de terrasses, quelque peu élevés au milieu, car sur chaque maison est une petite coupole voûtée de 4 à 5 pieds de hauteur. C'est là que souvent les musulmans font leurs prières, là que les Juifs, à la fête des Tabernacles, érigent leurs tentes, et c'est là encore que montent les habitants pour observer ce qui se passe dans les rues. La plupart des maisons n'ont point de fenêtres sur la rue ; seulement on voit de loin en loin, à la manière des anciens temps bibliques (II *Rois*, VI, 16; *Jug.*, V, 28), de petites ouvertures aux murs, ou des treillis rouges en bois, mis là comme des contre-châssis sur la rue. Il n'est pas rare non plus que des arceaux en pierres aillent en voûte d'une maison à l'autre ; ces constructions privent de lumière les passages étroits. Au lieu de clochers, de nombreux minarets s'élèvent dans les airs, et la voix des mouezzins appelle dans la cité désolée les enfants de Mahomet à la prière[2].

Si le Sauveur, du haut du mont des Oliviers, a dit, à la vue des édifices du temple, cette parole prophétique : *Il ne demeurera pas ici pierre sur pierre qui ne soit détruite* (Matth., XXIV, 2),

[1] Dr Sepp, dans les *Hist.-polit. Blætter*. Munich, 1847, p. 608 et suiv.
[2] J. Mislin, *Voy.*, III, 210 et suiv. — Salzbacher, II, 219 et suiv.

cela ne signifiait point que tout, jusqu'aux fondements du temple et des autres édifices, serait arraché et dissipé ; non, ce n'est pas dans un sens rigoureusement littéral qu'il faut entendre la prophétie, car il entrait sans aucun doute dans le plan de la Providence divine qu'il en restât au moins quelques débris pour servir de témoins aux siècles à venir.

Lorsque l'archéologue a passé la porte Saint-Etienne, située du côté de l'orient, et qu'il est arrivé vers la porte Dorée, actuellement fermée (§ 141), il aperçoit à quelque distance des soubassements de murs cyclopéens, d'énormes pierres de taille avec des rebords profonds du temps de Salomon ; ce sont les fondements des murs de l'ancien temple. Les colonnes et les fûts coupés à la scie, qui ont été placés au haut des murs actuels, sont incontestablement encore des restes et des débris des portiques qui régnaient autour du temple. A l'endroit où s'élève la mosquée d'EL-AKSA, au midi de la ville, on voit une porte rongée par le temps, et au-dessus de laquelle avait été construit un portique dont les créneaux, d'une hauteur à produire le vertige, laissaient échapper la vue sur les deux profondes vallées ; la construction de cette porte est certainement de la plus haute antiquité[1]. En outre, en se dirigeant vers le nord-ouest de la mosquée mentionnée, près du lieu appelé Lamentations des Juifs, on peut aisément reconnaître les formes carrées et pyramidales de fondements de l'époque de Salomon sur le Moria. La forteresse de David, placée sur le Sion, offre aussi les pierres gigantesques et munies de rebords des anciens temps bibliques. Enfin, dans toutes les rues de la Jérusalem actuelle, ont voit épars des débris faciles à discerner de la Jérusalem antique, débris qui consistent tantôt en grosses masses ouvragées, tantôt en fûts de colonnes ou en pierres de diverses couleurs. D'autres restes ont été employés dans les murs des maisons, ou servent à supporter un balcon, et l'on doit encore tenir compte des ruines qui se rencontrent dans les anciens étangs[2].

[1] Flav. Josèphe, *Antiq.*, XV, XI, 5.
[2] Comp. Dr Sepp, dans les *Hist.-polit. Blætter*. Munich, 1847, p. 457 et suiv.

La Jérusalem actuelle, réduite à n'être plus qu'une ville ordinaire, chef-lieu d'un pachalik turc, se divise en cinq quartiers : le quartier des Mahométans (Hareth-el-Mouslimin), au nord-est de la ville ; le quartier des Chrétiens (el-Noussarah), autour de l'église du Saint-Sépulcre ; le quartier des Arméniens (el-Arman), sur le Sion ; le quartier des Juifs (el-Jahoud), sur le versant du Sion, vers le Moria, et le quartier des Africains (el-Mougharibeh), au sud-ouest du Moria. D'après un recensement tout récemment fait, le nombre total des habitants, y compris la garnison turque et le personnel des consulats et des missions, peut tout au plus s'élever à 17,000, savoir : 3,400 chrétiens, 7,120 juifs et 5,000 mahométans[1]. C'est par une erreur tout-à-fait surprenante que J. Schwarz, dans son ouvrage sur la Terre sainte, porte à 28,000 le nombre des habitants (8,000 juifs, 10,000 mahométans et 10,000 chrétiens).

Les deux places où se tiennent les marchés (les bazars), et qui sont au sud-est de l'église du Saint-Sépulcre, consistent en deux étroits passages munis d'un toit, avec des devantures sur les deux côtés. A l'exception des merciers grecs et arméniens, ces bazars sont en général occupés par des ouvriers et de pauvres marchands. Le marché est approvisionné par les fellahs (les cultivateurs) des villages voisins, et les grains y sont amenés du voisinage et de pays plus éloignés. La plus grande partie des biens-fonds sont ce qu'on appelle des wakoufs, c'est-à-dire la propriété des mosquées, des établissements publics et des églises. Excepté neuf fabriques de savon, autant d'usines d'huile d'olive et de sésame et une tannerie assez considérable, qui sont pour la plupart entre les mains des mahométans, la ville ne possède point d'autres établissements industriels. D'après les rapports les plus récents venus de Jérusalem, on a élevé, à l'ouest de la ville, une tour massive, haute de 50 pieds, pour recevoir le mécanisme d'un grand moulin à vent fabriqué en Angleterre, innovation qui est un véritable bienfait, attendu que le peu de moulins à chevaux qui ont existé jusqu'ici étaient tout-à-fait

[1] E.-G. Schulz, *Jérusalem*, p. 33. — J. Mislin, III, 145.

insuffisants. On doit encore considérer comme un signe de progrès que, sur les instances des étrangers, on ait fait disparaître du quartier des Juifs un abattoir dégoûtant, et qu'on l'ait transféré dans un endroit convenable hors de la ville. L'établissement autrichien destiné à recevoir les pèlerins est aujourd'hui entièrement achevé. Le nombre des pèlerins de toutes religions qui y viennent annuellement varie de 3,000 à 10,000.

Les pèlerins qui arrivent du côté de Jaffa (Joppé) ne voient la ville qu'à la distance de dix minutes; ceux qui viennent du côté de Jéricho ont à gravir le mont des Oliviers pour apercevoir les créneaux de la cité[1]. Du côté de Sichem, on jouit un peu plus tôt de son aspect. Rien d'étonnant qu'à la première vue de Jérusalem les pèlerins chrétiens, au souvenir des temps passés, se découvrent la tête, et, avec un cœur brûlant d'amour et des yeux baignés de larmes, baisent le sol que le Sauveur foula avec ses disciples, où il étendit ses bras sur la croix et sortit victorieux des ténèbres du tombeau[2]. La Jérusalem de nos jours, environnée de ruines et de monuments funèbres, ne peut plus, il est vrai, rien offrir qui ressente la grandeur et la gloire terrestres; la parure et l'éclat de l'ancienne fille de Sion ont entièrement disparu, et néanmoins le pèlerin chrétien, qui se rappelle, avec un cœur ému, les souvenirs des temps anciens, ne peut s'empêcher de s'écrier avec saint Bernard : « Je te salue, tabernacle que le Très-Haut a sanctifié pour sauver en toi et par toi le genre humain! Je te salue, cité du grand Roi, dans laquelle ont été opérés, presque sans interruption depuis le commencement du monde, d'incessants prodiges! Je te salue, dominatrice des peuples, mère des prophètes, maîtresse de la foi, gloire du peuple chrétien! Tu as été par la permission divine sans cesse attaquée, afin de donner à tes vaillants défenseurs l'occasion de montrer leur courage et de mériter le salut. »

[1] Voy. dans Bernatz, n° 17, un plan de Jérusalem du côté du nord.
[2] Géramb, I, 79. — Mislin, II, 261 et suiv.

§ 140. Rues actuelles de Jérusalem, y compris la voie Douloureuse.

Les rues de la Jérusalem actuelle, en général peu animées, sont pour la plupart montueuses, malpropres, étroites et mal pavées, et forment à leurs intersections des angles presque droits.

1° La grande rue, qui traverse la ville du sud au nord, avec une légère déviation, est désignée vers le sud sous le nom de rue de Sion, et vers le nord sous celui de rue de Damas.

2° Presque parallèlement à la rue de Sion, court dans un enfoncement la rue des Juifs (Hareth-el-Jehoud).

3° La rue qui, de la porte de Jaffa (la porte de Bethléem) va de l'ouest à l'est et coupe la rue de Sion, est appelée rue de David et débouche, en se prolongeant vers l'orient, dans la rue du Temple. La partie de la ville située au sud de la rue du Temple forme le quartier des Juifs (Hareth-el-Jehoud), tandis que la partie du nord forme le quartier mahométan (Hareth-el-Mouslimin). Des rues plus petites conduisent de la rue du Temple dans ces mêmes quartiers.

4° La rue de la Vallée des Moulins (el-Wadi) se prolonge dans le fond d'une vallée depuis la porte de Damas vers le sud-est, et va rejoindre la rue du Temple.

5° Parmi les petites rues, il faut citer la rue aux Fleurs, qui se trouve dans la partie nord-est de la ville, et la rue des Chrétiens, qui passe au nord-ouest du saint Sépulcre et conduit au couvent latin. Les autres n'ont pas de noms déterminés.

6° La rue qui s'étend du couvent latin à la porte Saint-Etienne, du côté de l'orient, comprend la voie connue sous le nom de voie Douloureuse (*via dolorosa, via crucis*, en arabe Haret-el-Halam), qui fixe l'attention de tous les chrétiens[1]. Cette voie d'humiliations et de souffrances, par laquelle le Maître de la vie porta le bois de la croix, depuis la maison de Pilate jusqu'au sommet du Calvaire, a une longueur d'environ 1,320 pas. Toutes

[1] Voyez un relevé de la voie Douloureuse dans Ul. Halbreiter, pl. I, n° 3.

les stations qu'il y fit sont indiquées par des fûts de colonnes ou par des pierres incrustées dans les murs des maisons, de sorte que le pèlerin chrétien peut satisfaire sa piété sans être d'aucune manière troublé par les Turcs. L'amour et la reconnaissance envers le Sauveur souffrant ont, dans tous les pays catholiques, imité la voie douloureuse de la croix à Jérusalem, voie tracée par quatorze stations, dont neuf se trouvent dans la *via dolorosa* et cinq dans l'église du Saint-Sépulcre. La maison de Pilate, placée au nord-ouest de la montagne du temple (*Matth.*, XXVII, 2), jadis la demeure du gouverneur turc de Jérusalem, est maintenant en partie tombée en ruines. On montre encore le lieu où était l'escalier[1] sur lequel Jésus fut conduit; on fait aussi remarquer l'arceau de fenêtre qu'on donne pour celui où Pilate présenta le Sauveur au peuple en disant : *Voilà l'homme* (Jean, XIX, 5).

De l'autre côté de la rue se trouve, selon une ancienne tradition, le lieu où Jésus fut flagellé. C'est une construction en forme de tour avec une coupole. Les Pères de l'ordre de saint François, grâce aux généreuses libéralités de l'archiduc Maximilien de Bavière, en firent l'acquisition en 1838, et restaurèrent l'édifice pour le faire servir au culte de Dieu. La colonne de la flagellation, qui est conservée à Jérusalem dans l'église du Saint-Sépulcre, vient, à ce que l'on suppose, du prétoire, tandis que celle que l'on montre dans l'église de Sainte-Praxède, à Rome, a été apportée de la maison de Caïphe. Plus loin, au détour de la rue, on arrive à l'endroit où la plus sainte des vierges tomba sans force à la vue de son fils succombant, couvert de sang et épuisé, sous le fardeau de la croix. Autrefois, il y avait là une église avec un couvent de femmes; le terrain en est présentement occupé par des bains turcs qui tombent en ruines. Non loin de là, on montre le lieu où Simon de Cyrène aida au Sauveur à porter sa croix (*Marc*, XV, 21).

La voie fait ensuite un angle, commence à monter un peu, et

[1] Le saint escalier *(scala sancta)*, composé de vingt-huit degrés en marbre, fut par l'ordre de Constantin apporté à Rome, où il est conservé dans un édifice particulier à côté de la basilique S. Giovanni in Laterano.

l'on arrive à la maison de sainte Véronique, qui essuya avec son voile le sang et la sueur du visage du Sauveur. On montre aussi trois endroits où Jésus succomba sous le poids de la croix, et l'on indique le lieu où il adressa aux femmes en pleurs ces paroles dignes d'être méditées : *Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos enfants* (Luc, XXIII, 28). Ensuite on avance vers la porte appelée autrefois porte de la Justice (*porta judiciaria*), par laquelle le Sauveur sortit en plaine campagne, pour aller accomplir, par sa mort sur le Golgotha, l'œuvre de la rédemption (*Hébr.,* XIII, 12). Une antique colonne marque cette station[1].

De brûlantes larmes de pénitence, d'amour et de reconnaissance sont, depuis des siècles, tombées des yeux de millions de pèlerins et ont arrosé la voie Douloureuse, car depuis le temps de Constantin et de sainte Hélène la piété filiale a puisé, près de ces pierres si fécondes en souvenirs, une nouvelle ardeur, et le cœur fidèle s'est senti édifié et rempli de consolations spirituelles. Admettons qu'au milieu des nombreux changements qui ont eu lieu dans Jérusalem, telle ou telle station du chemin de la croix ait été ôtée de sa place originaire, la piété chrétienne en est-elle moins autorisée à s'édifier de la présence des lieux qui rappellent les récits bibliques, à vénérer ces lieux sacrés le front dans la poussière, à se faire enfin l'écho de ce qui s'est autrefois accompli dans la cité célèbre du Temple et qui a eu des milliers de témoins oculaires[2]? T. Tobler (*Ausland,* 1848, n° 21) fait partir la voie Douloureuse primitive du mont Sion, et lui fait suivre en conséquence la direction du sud au nord, mais en cela il a contre lui la tradition de l'antiquité chrétienne; en outre, il faut nécessairement admettre, et cela sans crainte de se tromper, que la résidence du grand-prêtre, où les membres du sanhédrin s'assemblèrent pour condamner Jésus, était située proche du palais du gouverneur romain, sur le côté nord-ouest de l'aire du temple.

[1] Cfr. Adrichomius, *loc. cit.*, p. 164. — Prokesch, *Reise,* III, 75 et suiv. — Ul. Halbreiter (pl. I, n° 8) a un relevé de la place de la *porte du Jugement.*

[2] Comp. J. Mislin, III, 34 et suiv.

§ 141. Portes actuelles.

Jérusalem a de nos jours huits portes, dont quatre sont ouvertes et quatre fermées. Les premières sont :

1° La porte de Damas, qui se trouve du côté du nord. Cette porte, ornée de deux tours majestueuses élevées à ses côtés, est appelée par les Arabes Bab-el-Amoud (la porte des colonnes des indigènes). Elle repose sur des soubassements en pierres de taille colossales, qui sont encore un ouvrage des Juifs et des Romains, et sur lesquels les Sarrasins ont ensuite bâti. La tour à l'ouest offre encore des restes des anciens aquéducs[1].

2° Du côté de l'est est la porte Saint-Etienne, près de laquelle le diacre Etienne fut lapidé. Parmi les Turcs, elle est désignée sous le nom de Bab-es-Soubab (porte des tribus), parce que les Israélites, d'après le Deutéronome (xvi, 16), faisaient trois fois dans l'année le pèlerinage de Jérusalem. Les chrétiens d'Orient, au contraire, à cause de l'église et du tombeau de Marie dans la vallée de Josaphat, lui donnent le nom de Bab-Sitti-Marjam (porte de la vierge Marie). De cette porte, sur laquelle sont sculptés quatre lions, diverses routes conduisent sur le mont des Oliviers, en Galilée, à Béthanie, à Bethphagé et à Jéricho.

3° La porte du côté du midi, qui conduit vers la partie du mont Sion située en dehors des murs de la ville, est désignée par les chrétiens d'Occident sous le nom de porte de Sion, ou de porte de David, et par les Arabes sous celui de Bab-en-Neby-Daoud (porte du prophète David). C'est une tour d'une majestueuse construction, bien qu'aucune des principales routes n'y passe[2].

4° Du côté de l'ouest est la porte de Bethléem ou de Jaffa, connue aussi sous le nom de porte des Pèlerins. Les indigènes l'appellent Bab-el-Khalil (porte d'Hébron, porte du Bien-Aimé, c'est-à-dire porte d'Abraham, qui habita à Hébron). C'est une tour massive et quadrangulaire, d'où plusieurs routes conduisent à Bethléem, à Jaffa et à Hébron[3]. Une inscription arabe en fait

[1] La porte de Damas en croquis dans Ul. Halbreiter (pl. ii, n° 8).
[2] Voyez-en le dessin dans Ul. Halbreiter (pl. ii, n° 6).
[3] Halbreiter a donné un relevé de cette porte (pl. ii, n° 1).

connaître l'auteur et l'époque de sa construction (le sultan Soliman, vers l'an 1542 ap. J.-C.).

Les quatre portes actuellement fermées sont :

1° Du côté du nord, la porte d'HÉRODE, connue parmi les indigènes sous le nom de BAB-EZ-ZAHARI (porte des fleurs), tandis qu'au moyen-âge elle était appelée, par allusion à Isaïe (VII, 3, et XXXVI, 2), la porte du FOULON (*porta fullonis*).

2° Du côté de l'est, la porte DORÉE. Elle est placée près de l'aire de la grande mosquée d'Omar. Parmi les Arabes, elle porte le nom de BAB-ED-DAHARIYEH (la porte éternelle). C'est une construction romaine, qui se compose de deux arceaux d'ordre corinthien. Elle était déjà fermée du temps des croisades; mais on l'ouvrait tous les ans pour le dimanche des Rameaux [1]. Les mahométans sont persuadés qu'un jour un roi entrera par cette porte, et se mettra en possession de Jérusalem et de toute la terre; c'est là le motif pour lequel la porte Dorée est encore murée. L'intérieur a une profondeur de 70 pieds et a été changé en une petite mosquée. Sur l'étroit plateau qui s'étend à l'extrémité extérieure du mur oriental, se trouvent des tombeaux mahométans.

3° La porte qui se trouve dans le mur au sud de l'aire de la mosquée d'Omar, est une tour carrée de peu d'élévation. Elle ne porte aucun nom particulier.

4° Du côté du sud, dans la vallée du Tyropœon, est la porte connue des Croisés sous le nom de porte des IMMONDICES, et que les Arabes désignent sous celui de BAB-EL-MOUGHARIBEH (porte des Africains, des Occidentaux). Devant cette porte, près de laquelle est le misérable quartier des Barbaresques (des noirs gardiens du harem), on rencontre des amas de décombres hauts de 30 ou 40 pieds et qui sont couverts de cactus. Cette porte, qu'Ibrahim Pacha fit murer en 1834 à cause des révoltes des Bédouins, a été depuis réouverte [2].

Les portes de Jérusalem connues des Croisés étaient : du côté de l'ouest, la porte de DAVID (la porte actuelle de Bethléem) et la

[1] Quaresmius, II, 340. — On en trouve une gravure dans la 6e livraison des *Vues pittoresques* de Henri de Mayr.

[2] Jos. Schwarz, p. 197.



porte du CHAMP-DU-FOULON (dans Brocard, la porte du Jugement); du côté du nord, la porte SAINT-ETIENNE (nommée aussi porte d'Ephraïm), et la porte de BENJAMIN (de nos jours porte d'Hérode); du côté de l'est, la porte de JOSAPHAT et la porte DORÉE; enfin, du côté du sud, la porte des IMMONDICES et la porte de SION[1].

§ 142. L'église du Saint-Sépulcre.

L'église du Saint-Sépulcre, qui s'élève dans la partie nord-ouest de la ville, sur l'ancien Calvaire (Golgotha), date des premiers temps du christianisme. Sainte Hélène, la pieuse mère de l'empereur Constantin, fit en 326 le voyage de Palestine pour visiter les Lieux saints, qui avaient été profanés de plusieurs manières par les païens. Cette noble femme parvint non-seulement à découvrir l'emplacement du saint Sépulcre, que les ennemis de l'Evangile avaient couvert de terre et sur lequel ils avaient élevé un temple de Vénus, mais encore à retrouver la croix que le Sauveur avait teinte de son sang[2]. En effet, suivant d'anciennes prescriptions, le bois auquel un patient avait été suspendu était enfoui dans la terre à côté du condamné[3]. Constantin fit ériger un magnifique temple à l'endroit où s'était accomplie l'œuvre de notre rédemption. Avant tout, le saint Sépulcre (la sainte Grotte) fut orné de colonnes et d'autres embellissements; la place autour du Sépulcre fut pavée de pierres de diverses couleurs, et de trois côtés on éleva une colonnade. Ce parvis était à ciel ouvert; vis-à-vis l'entrée du Sépulcre, qui regardait l'orient; une somptueuse basilique était attenante aux galeries de la grotte. Les deux nefs latérales, avec des plafonds dorés, supportés par des colonnes, étaient divisées en deux étages, dont l'un était souterrain. Du côté oriental de la basilique se trouvaient trois portes, et en face de ces portes, du côté de l'ouest, était le saint Sépulcre, environné de douze colonnes, nombre égal à celui des apôtres;

[1] Comp. Robinson, II, 119 et suiv.
[2] Cyrill., *Catéch.*, X, XIX; *Epist. ad Constant.*, III. — Hieron., *Epist. ad Eustach.*
[3] *Talmud babyl. Tract. Sanhedrin*, p. 45, col. 2.

la nef de l'église entourait la colline du Golgotha à l'est et à l'ouest, le saint Sépulcre occupant la place de l'autel. La chapelle bâtie sur le saint Sépulcre fut appelée Anastasie (résurrection), et la grande église qui s'éleva au-dessus de la chapelle, Martyrion (témoignage)[1]. Vers l'an 600 après Jésus-Christ, le saint Sépulcre (actuellement la chapelle de la Résurrection) fut entièrement détaché du rocher et couvert d'argent[2].

Ce monument sacré a subi dans le cours des siècles bien des ravages et des changements. Les dégâts qu'y causa, en 615, la main barbare et dévastatrice du roi de Perse Chosroès, furent généreusement réparés par l'empereur Héraclius (629), et l'église du Saint-Sépulcre, en partie incendiée par le sultan d'Egypte, Hacem (1010), fut plus tard réédifiée par les Croisés[3]. Sous Saladin (1187) l'église du Saint-Sépulcre fut de nouveau pillée et devastée; mais, grâce à la charité et au zèle des chrétiens d'occident, elle fut aussi bientôt restaurée. Depuis l'année 1304, les franciscains sont les seuls gardiens des saints Lieux, Robert de Sicile et son épouse Sanchia ayant obtenu de la Porte que les membres de cet ordre pussent, moyennant un tribut annuel, résider près du tombeau du Sauveur et y célébrer les offices divins.

L'église du Saint-Sépulcre, appelée par les Arabes Kiyameh (la Résurrection), est certainement pour tous les chrétiens le monument le plus digne de vénération et le plus important qui soit aujourd'hui dans Jérusalem. Comme on le voit par le plan annexé à cet ouvrage, planche x, l'église du Saint-Sépulcre en comprend trois des plus anciennes, savoir : l'église du Saint-Sépulcre proprement dite (A), l'église de la place du crucifiement (C) et l'église de l'Invention de la Croix (D). Depuis le règne des Francs, plusieurs des saints Lieux ont été compris sous un toit commun. Par ce travail, la symétrie extérieure et in-

[1] Eusèbe, *Vit. Constant.*, III, 25-40; *De laudib. Constant.*, c. IX. — Sur les formes des anciennes basiliques, comp. L.-V. Klenze, *Anweisung zur Architectur des christlichen Cultus*, p. 10 et suiv.

[2] Anton., Mart., *Itinér.*, p. 14.

[3] Michel Le Quien, *Oriens christ.*, III, p. 253-466. — Guill. de Tyr, VIII, 2 et suiv.

térieure, et la beauté architectonique des édifices, ont dû nécessairement souffrir; néanmoins le grandeur et la hauteur des portiques, les passages, les chapelles et les galeries ne laissent pas de remplir encore les pieux pèlerins d'un profond sentiment de religion et d'admiration. C'est par les ouvertures de deux hautes coupoles voûtées, dans le genre du Panthéon de Rome, que la lumière nécessaire descend à l'intérieur et dans les portiques de l'immense édifice. Sans doute par suite des destructions, des ravages causés par les incendies et par les constructions ajoutées dans le cours des siècles, l'ancien caractère byzantin de l'église du Saint-Sépulcre a été de bien des manières altéré, mais néanmoins il reste encore des traces de sa haute antiquité, soit dans des pans de murs plus ou moins ruinés, soit dans les portails, les colonnes et autres ornements, et l'œil exercé reconnaît encore la disposition primitive de l'édifice de Constantin, dans lequel le rocher du Golgotha se trouvait réuni sous un même toit avec le saint Sépulcre, situé au nord-ouest du rocher [1]. La partie la plus ancienne, l'église proprement dite du Saint-Sépulcre (A), est une construction à coupole du style byzantin ; les pilastres et les colonnes, qui ont été aussi dans la suite flanquées de piliers forment une rotonde et supportent des arceaux en hémicycle, au-dessus desquels a été ajouté un second étage en arcades, semblable au premier étage. Au-dessus du troisième étage, formé par des niches de forme semi-circulaire, s'élève la voûte de la coupole, dont la restauration, faite par les Grecs après le dernier incendie, en 1808, lui a fait perdre l'aspect qu'elle avait auparavant.

La principale entrée (K) de l'église se trouve au midi. Un escalier en pierre, placé à droite de l'entrée, conduit à la chapelle (a) qui marque l'endroit où se tenait la divine Vierge, mère de Jésus, pendant le crucifiement du Sauveur (*Jean*, XIX, 25). Les franciscains, qui ont la clef de cette chapelle, ont coutume d'y célé-

[1] Comp. Krafft, *Topographie*, p. 157 et suiv., 236 et suiv. — Fr. Baudri, *Organ für christ. Kunst*. Cologne, 1852, n° 7. — Ul. Halbreiter (pl. I, n° 14), et Dav. Roberts (*la Terre sainte*, liv. I et II) ont donné des plans du saint Sépulcre.

brer chaque jour la sainte messe. A gauche de l'entrée, on remarque la tour abattue (I); les Turcs ne permettent pas que les chrétiens possèdent de hautes tours semblables aux minarets des mosquées. Dans le porche (N) à gauche, il y a, pour les gardes turcs chargés de la surveillance pendant le temps que l'église de Saint-Sépulcre doit rester ouverte, une estrade en bois, garnie de tapis et semblable à un divan. Les clefs de l'église du Saint-Sépulcre sont entre les mains du gouverneur de Jérusalem, qui, à certaines époques, en fait ouvrir les portes. Durant le temps de Pâques, où les pèlerins affluent en très-grand nombre à Jérusalem, il y a constamment dix ou douze gardes turcs à la porte, et il n'est par rare qu'ils fassent sentir leur fouet aux pèlerins qui occasionnent quelque trouble, ou qui veulent pénétrer dans l'église sans payer tribut [1].

A droite du porche s'élève, environné d'un mur, le rocher du Calvaire ou le Golgotha (b). On y vit les mausolées des deux premiers rois chrétiens de Jérusalem, Godefroy de Bouillon (c) et Baudouin son frère (d), jusqu'en 1244, où les sauvages hordes des Charesmiens, venues des bords de l'Euphate et du Tigre, forcèrent les tombeaux de ces héros chrétiens et réduisirent leurs ossements en cendres [2]. On monte par un escalier de 18 degrés à la chapelle du Calvaire (C), dont l'autel occupe la place du crucifiement.

Tout près de l'endroit où la croix fut dressée, on contemple cette remarquable fente de rocher qui se fit par le tremblement

[1] Géramb, II, 93.

[2] Le premier mausolée portait l'inscription : « Hic jacet inclytus rex GODEFRIDUS DE BULION, qui totam istam terram acquisivit cultui christiano, cujus anima regnet cum Christo. Amen. »

Sur le second étaient gravés ces vers :

Rex BALDUINUS, Judas alter Machabæus,
Spes patriæ, vigor Ecclesiæ, virtus utriusque,
Quem formidabant, cui dona tributa ferebant
Cedar et Ægyptus, Dan et homicida Damascus.
Proh dolor! in modico clauditur hoc tumulo. »

Les Grecs, poussés par leur esprit d'hostilité contre les catholiques, ont dans ces derniers temps fait couvrir ces inscriptions de mortier. — Comp. *Annal. de la propagation de la foi,* 1837, tome VI, n° 19, p. 22.

de terre à la mort de Jésus (*Matth.*, XXVII, 51). La fissure du rocher, garnie d'une feuille d'argent à sa partie supérieure, a un peu plus d'une palme (*a*) de largeur, et se prolonge à une profondeur de vingt pieds. Au jugement du protestant Maundrell et d'autres observateurs exempts de préjugés, il ne peut ici être question d'une fente opérée plus tard artificiellement, puisque la fissure traverse les veines obliquement, et qu'il est absolument impossible à l'art d'imiter au moyen d'un instrument quelconque de pareils contours [1]. C'est un sentiment communément admis, que le Sauveur en croix regardait vers l'occident, comme si son dernier soupir eût dû porter ses conquêtes surtout vers cette région du monde [2].

A gauche du Calvaire est la pierre de l'Onction (e) enchassée dans du marbre; ses bords sont ornés d'inscriptions; de nombreuses lampes suspendues et les chandeliers qui l'entourent lui font une gracieuse décoration. Du porche on arrive entre des pilastres carrés, supportant des galeries, dans le vaisseau de l'église qui possède le précieux tombeau du Sauveur; il est renfermé dans l'enceinte d'une petite chapelle (B) [3]. Dans la première section (F) de la chapelle du Saint-Sépulcre, qui, par allusion à saint Matthieu (XXVIII, 6), est désignée sous le nom de chambre de l'Ange, se trouve une pierre enchâssée dans du marbre qui passe pour avoir été la clef de voûte de la grotte du tombeau. La seconde section (g) qu'éclairent plus de cinquante lampes, et qui appartient aux catholiques, comprend le tombeau de Jésus-Christ, dont l'intérieur est fermé avec une pierre de marbre blanc.

[1] Comp. J. Mislin, III, 70 et suiv.

[2] « Ea autem positione crux Judæorum studio fuit erecta, ut Christus dorsum suum contra Jerusalem haberet, faciem autem versus occidentem. — Quapropter etiam merito nos christiani, ut hujus rei non immemores nos esse ostendamus, fere ad orientem versi oramus, et cum beatissima Virgine Maria et sanctis apostolis facie ad orientem conversi Christum mori, ascendere, et judicatum descendere, ac denique paradisum reddere contemplamur. » Adrichomius, *Theatrum Terræ sanctæ*, p. 178 et suiv.

[3] Les artistes Henry de Mayr (4e livrais.) et J.-M. Bernatz ont donné des dessins du saint Sépulcre.

(*a*) La palme vaut environ trois pouces. *(Trad.)*

L'emplacement même du tombeau, long de six pieds, large de trois pieds et haut de deux pieds et demi, a la forme d'un autel, sur lequel chaque jour les Latins et les Grecs célèbrent tour à tour le service divin, et c'est là que depuis des siècles des millions de chrétiens ont prié avec la plus profonde émotion, qu'ils ont versé d'ardentes larmes d'amour et de reconnaissance, et offert leurs offrandes pour ne pas laisser éteindre les lampes devant ce tombeau qui a dissipé les ténèbres du monde par la douce lumière de la consolation et des espérances de l'éternité [1].

A l'ouest de la chapelle du Saint-Sépulcre, les chrétiens cophtes se sont construit un petit oratoire en planches (h). En outre, il existe entre les pilastres qui s'élèvent autour de la chapelle du Saint-Sépulcre plusieurs niches ou enfoncements (i), dans lesquels les Abyssiniens, les jacobites, les nestoriens, les géorgiens, les sinaïtes, les maronites, etc., ont coutume de prier. Quant à la galerie qui se trouve au-dessus, la moitié, au nord, appartient aux catholiques, l'autre moitié, au sud, aux Grecs et aux Arméniens. En s'éloignant du saint Sépulcre, vers le nord, on arrive à un parvis dans lequel est, à droite, l'autel de Sainte-Madeleine (k), et à gauche, l'orgue des Latins (l). De la sacristie (m), on va à la petite église catholique de l'Apparition (L), appelée aussi l'église

[1] « Le 10 mai 1838, raconte l'archiduc Maximilien de Bavière (p. 220), j'entrai pour la première fois dans le saint Sépulcre. A mon entrée retentirent les sons joyeux de l'orgue, dont depuis si longtemps déjà je n'avais pas entendu les sublimes mélodies. Comment trouver des paroles pour rendre la profonde émotion que j'éprouvai près d'un tombeau si sacré, les sentiments élevés et les dispositions saintes qui s'emparèrent de mon âme, lorsque je mis le pied dans ce temple majestueux, lorsque je me prosternai devant le saint Sépulcre même, dans une silencieuse prière? — Il me sembla voir les esprits de mes ancêtres qui reposaient dans le sommeil de la mort, s'agiter autour de moi avec amour. Je croyais entendre distinctement les accents de leur joie de voir leur fils là, dans le lieu le plus saint du vaste univers, et les larmes d'une ardente piété remplirent mes yeux, qui avec le plus vif transport se fixèrent sur le tombeau du Sauveur. Je remerciai mon Créateur de m'avoir conduit sain et sauf au terme de mon pèlerinage; je le louai de ces sentiments de piété longtemps inconnus qui s'étaient emparés de moi. Non, jamais le souvenir de cette heure, la plus sublime de mon existence, ne s'effacera de ma mémoire. »

de Sainte-Marie. Sur l'autel à droite (n) se trouve une moitié de la colonne à laquelle Jésus fut flagellé, et au milieu de l'église une pierre (o) marque l'endroit où, dit-on, le Sauveur, après sa résurrection, apparut à Marie-Madeleine (*Jean*, xx, 11 et suiv.). Le couvent des Latins (M), édifice oblong, composé de plusieurs parties ou compartiments, et où sont reçus les pèlerins, communique par des passages obscurs avec l'église de la Résurrection.

A l'est du saint Sépulcre, on entre dans la vaste et riche église des Grecs (F G), dont le maître-autel (p) est d'une grande beauté. Cette église, avec nefs (H), portail (K) et clocher (J), fut bâtie au commencement du treizième siècle dans le style de transition, avec des arceaux à ogives, qui supportent également une coupole. Derrière l'autel (p), s'élèvent en hémicycle des degrés d'où partent des colonnes qui soutiennent la grande abside et forment un mur perpendiculaire du côté du pourtour. Au milieu de cette église, une pierre de marbre marque le centre prétendu du monde, et dans le pourtour hors de l'église, on montre différents endroits qui ont rapport à la passion et à la mort de Jésus-Christ. Dans le coin, au nord, est une caverne souterraine (q), appelée la Prison de Jésus, où le Sauveur aurait été placé pendant que les soldats romains s'occupaient des préparatifs du crucifiement (*Matth.*, xxvii, 28). La chapelle de Longin (r), sous l'arceau à l'orient, n'est pas reconnue par les catholiques comme un sanctuaire. La chapelle du Partage des vêtements (s) se trouve, d'après la tradition, à l'endroit où les exécuteurs du supplice jetèrent le sort sur les vêtements du Seigneur (*Matth.*, xxvii, 35). La chapelle (t) marquerait la place où le Sauveur aurait été assis pendant qu'on le couronnait d'épines (*a*). Entre les deux derniers sanctuaires, un escalier (u) conduit par 28 degrés à la chapelle souterraine de Sainte-Hélène (D), chapelle qui appartient aux Arméniens et où l'on descend, par un autre escalier de 16 degrés, à la chapelle de l'Invention de la Croix (E). Les catholiques, auxquels le nouvel et magnifique autel (v) appartient [1], célèbrent chaque année, le

(*a*) C'est inexact : Notre-Seigneur n'a pas été couronné d'épines au Calvaire, mais au prétoire. *(Trad.)*

[1] S. Alt. Apost. et Imp. l'archiduc Ferdinand-Maximilien d'Autriche.

3 mai, jour de la fête de l'Invention de la sainte Croix, les offices divins dans cette chapelle [1].

A l'époque des croisades, tous les Lieux saints dont il vient d'être question appartenaient naturellement à l'Eglise catholique, et après que les sectateurs de l'islamisme furent devenus les maîtres de l'Orient, Robert, roi de Sicile, et son épouse Sanchia, rachetèrent, au quatorzième siècle, tous ces mêmes Lieux du sultan d'Egypte, pour la somme de 14 millions, en faveur de l'Eglise d'Occident. En 1673, la France acquit le droit de protection sur les mêmes saints Lieux; mais depuis le siècle dernier les Grecs, soit par ruse, soit par corruption des Turcs, ont su de plus en plus évincer les catholiques occidentaux de leurs possessions, et ils ont profité de toutes les occasions, notamment de l'incendie de la grande coupole, survenu en 1808, pour enlever aux Latins leur droit de propriété sur les sanctuaires, sous prétexte des réparations qu'ils y avaient faites [2]. Lorsqu'en 1847 le siége patriarcal catholique romain de Jérusalem fut rétabli, le gouvernement français s'employa près de la Porte, afin que les catholiques rentrassent en possession des Lieux saints, dont ils

ayant remarqué, en visitant Jérusalem en 1855, l'état défectueux des saints Lieux, fit faire, de retour dans sa patrie, un nouvel et magnifique autel pour la grotte de l'Invention de la sainte Croix, et l'envoya, au mois de mai 1857, à Jérusalem, avec de riches présents pour la décoration des autres sanctuaires. Nul sujet ne convenait mieux pour la décoration de cet autel que la statue de sainte Hélène. Elle s'élève sur un piédestal, auquel une large pierre clivée (un serpentin vert) sert de soubassement, et qui forme le fond de la chapelle sous les croisées de l'autel. La tablette, reposant sur deux colonnes de style roman, cache l'inscription placée dans le mur sous la même tablette : FERDINANDUS-MAXIMILIANUS, ARCHIDUX AUSTRIÆ, EREXIT, MDCCCLVII. Cette inscription est encadrée dans les armes de l'archiduc et de la Terre sainte.

[1] Parmi les anciens, ceux qui ont décrit les Lieux saints avec détail, sont : Pierre Belon du Mans, dans ses *Observations de plusieurs singularités et choses mémorables trouvées en Grece, en Asie, en Judée*, etc. Paris, 1555. — Joannes Cotovicus, *Itinerarium hierosolymitanum et syriacum*. Antverpiæ, 1619. — Quaresmius, II, 358 et suiv. — Parmi les modernes : Chateaubriand, V, 1 et suiv. — Prokesch, p. 49 et suiv. — Salzbacher, II, 45 et suiv. — J. Mislin, III et suiv., etc.

[2] Géramb, I, 102 et suiv. — Michau, dans *la Revue orientale et algérienne*. — J. Mislin, III, 113 et suiv.

avaient été expulsés par violence. La France, dans sa demande, s'appuyait sur les traités de 1673 et de 1740, traités par lesquels la Porte s'était formellement obligée à conserver aux catholiques tous les sanctuaires dont ils étaient alors en possession. L'article 33 de ces traités porte : « Les religieux francs qui, suivant un antique usage, se trouvent au dedans et au dehors de Jérusalem et dans l'église du Saint-Sépulcre ne seront plus, comme auparavant, troublés en ce qui regarde la visite des sanctuaires des lieux qu'ils habitent et qui se trouvent entre leurs mains, et ils ne seront plus surchargés de tributs dans cette vue. » Bien que ces traités n'aient jamais été annulés ni rapportés, et qu'encore en juin 1851 la Porte les ait confirmés par une note officielle au gouvernement français, les Grecs ne laissent pas de tenter tous les moyens, afin d'anéantir, par l'influence de l'empereur de Russie, les prétentions des catholiques [1]. Présentement les franciscains ne possèdent plus que l'église de l'Apparition (L) avec le cloître adjacent, la place (w) à l'orient du saint Sépulcre, l'autel (v) dans la chapelle de l'Invention de la sainte croix (E) et la chapelle de la Mère de douleur (a). Toutes les confessions chrétiennes (*a*) ont part tour à tour à la chapelle du Saint-Sépulcre (B), mais les Grecs se sont exclusivement emparés, comme de leur possession propre, de la partie de beaucoup la plus considérable des Lieux saints.

§ 143. Authenticité du Golgotha et du saint Sépulcre.

Le libraire allemand Korte, qui, en 1738, fit le voyage de Palestine, souleva le premier des doutes sur l'authenticité du saint Sépulcre. Beaucoup de protestants ont depuis accueilli ces doutes avec empressement [2]. Du reste, K. Raumer (*Palæstina*, p. 356) remarque avec raison que Korte n'eût certainement pas été cité si souvent, s'il n'eût émis une opinion en contradiction avec une tradition des temps primitifs. Tout récemment l'Américain

[1] *Annales de la propagation de la foi*, 1853.
[2] Comp. Plessing, *Golgotha und Christi Grab*. Halle, 1789.
(*a*) Sauf les protestants, qui ne vénèrent pas les reliques. *(Trad.)*

E. Robinson[1] et le Suisse T. Tobler[2] se sont donné des peines infinies pour stigmatiser comme une folie et une pieuse illusion la tradition plus que millénaire relative au Golgotha et au saint Sépulcre. Le grand argument qu'ils font valoir est le récit de saint Matthieu (XXVIII, 11), de saint Jean (XIX, 20), et l'Épître aux Hébreux (XIII, 12), suivant lequel Jésus-Christ fut crucifié et enseveli hors de la porte et près de la ville, tandis que les emplacements actuels du Golgotha et du saint Sépulcre se trouvent non au dehors, mais au dedans de la porte. Le point que les critiques précités s'efforcent d'établir, c'est que l'église actuelle du Saint-Sépulcre est comprise dans l'enceinte du second mur (§ 136), attendu que ce mur partait de la porte de Gennath, placée près de la porte actuelle de Jaffa, et enfermait par conséquent le Golgotha de nos jours. Mais, suivant les recherches les plus exactes, il est impossible de placer la porte de Gennath si près de la porte actuelle de Jaffa, et il faut, au contraire, la chercher plus loin vers l'orient[3]. Abstraction faite de cette considération, on ne peut en général, après que l'antique Jérusalem a été tant de fois détruite et bouleversée, prendre avec quelque ombre de vraisemblance, soit les restes des murs qui subsistent encore, soit la position de la Jérusalem actuelle, pour règle, quand il s'agit de décider de l'authenticité ou de la non authenticité des Lieux saints; il serait bien plus juste, dans l'impossibilité où l'on est de rétablir exactement dans toutes ses parties le plan de l'ancienne Jérusalem d'après les indications topographiques de Flav. Josèphe, d'adopter un autre moyen sûr de solution, celui que fournit l'histoire; cela, disons-nous, serait plus juste et plus logique, car c'est de cette manière seulement que l'on pourra dirimer l'interminable débat soulevé depuis des années au sujet de l'authenticité des sanctuaires.

C'est aujourd'hui un fait démontré et constant, qu'il n'y eut

[1] *Palæstina,* II, 210 et suiv., 268 et suiv., et *Neue Untersuchungen über die Topographie Jerusalems.* Halle, 1847.

[2] *Golgotha, seine Kirchen und Klœster.* Saint-Gall et Berne, 1851.

[3] Ph. Wolff, *Reise in das Gelobte Land.* Stuttgard, 1849. — Dr Sepp, dans les *Hist.-polit. Blætter.* Munich, 1847, p. 394 et suiv.

jamais à Jérusalem une *colline des malfaiteurs* déterminée, un lieu d'exécution particulier, selon l'idée des orientaux[1]. Il en était aurefois en Orient comme de nos jours; on choisissait, pour mettre à mort ceux que le dépositaire du pouvoir condamnait à la peine capitale, un point quelconque, soit dans les rues, soit dans les lieux de divertissement ou ailleurs[2]. L'endroit où le Sauveur fut crucifié était une éminence de rochers, qui avait la forme d'un crâne humain, ou une saillie en forme de tête, ce qui lui avait fait donner aussi le nom de lieu du Crâne (Golgotha)[3]. Vu les nombreux accidents de terrains qu'offrait Jérusalem, il ne doit pas paraître surprenant d'y voir figurer un tel nom de lieu; dans les plus grandes villes d'Orient, chaque partie de la ville est désignée par un nom pris de la nature ou des accidents du sol. Dans la supposition même que l'emplacement considéré par nous aujourd'hui comme le Golgotha, fût situé à l'intérieur du second mur, il ne s'ensuivrait nullement que l'on pût mettre en question et contester l'identité du Golgotha et du saint Sépulcre actuels, parce qu'il est marqué dans les Livres saints que Jésus fut crucifié et enseveli au dehors, quoique près de la ville (*Matth.*, XXVIII, 11; *Jean*, XIX, 20; *Hébr.*, XIII, 12). Suivant la manière de parler en usage du temps des apôtres, par la ville (πόλις), c'est la porte de la ville, située sur le Sion, la partie la plus considérable, la plus riche et la plus forte, la ville proprement dite, l'ancienne Jérusalem (§ 135, n° 1), qu'il faut entendre, à l'exclusion des faubourgs et de la nouvelle ville. C'est en ce sens que l'historien juif prenait l'expression ville[4], et les évangé-

[1] Dr Fallmerayer, *Denkschrift über Golgotha und das h. Grabe*, avec un plan de Jérusalem, imprimé dans les *Mémoires de l'Académie royale des sciences de Munich*, vol. VI, part. III, p. 634 et suiv. Munich, 1852.

[2] Comp. II *Rois*, I, 13 et suiv.; III *Rois*, II, 25, 34, 46; II *Paralip.*, XXIII, 14 et suiv. — Flav. Josèphe, *Bell. jud.*, I, IV, 6.

[3] *Matth.*, XXVII, 33; *Marc*, XV, 22; *Luc*, XVIII, 33; *Jean*, XIX, 17. — Comp. Ambroise *Sur saint Luc*, XXIII. Si la colline eût tiré son nom des crânes des exécutés qui s'y seraient trouvés, les évangélistes l'auraient désignée sous la dénomination de *Lieu des Crânes* (κρανίων τόπος).

[4] Flav. Josèphe, *Bell. jud.*, II, 12; V, 4 et suiv.; VI, I, 1; VI, VI, 1 et suiv. — *Antiq.*, XIV, IV, 13, etc.

listes et les apôtres se sont également servis de la manière de parler alors généralement en usage.

Ainsi la région située autour du Golgotha actuel n'était point la ville (πόλις), mais un faubourg (προάστειον) ; elle ne portait point le nom de ville, mais celui de faubourg ; et par conséquent, comme Fallmerayer (p. 685) l'observe avec autant de pénétration que de vérité contre Robinson et Tobler, on ne peut rien conclure avec fondement de la topographie actuelle de Jérusalem contre le Golgotha de nos jours, vu surtout que toutes les circonstances parlent en faveur de la tradition.

La question de savoir si les emplacements du saint Sépulcre et du Golgotha, qui actuellement se voient à l'entrée de l'église du Saint-Sépulcre, sont authentiques, doit tirer sa solution de la tradition constante de l'antiquité chrétienne. Nous pouvons effectivement admettre, avec toute certitude, que les apôtres et les premiers chrétiens de Jérusalem et des environs connaissaient exactement la place du Golgotha et celle du saint Sépulcre, et que, bien éloignés d'une stupide indifférence, ils vénéraient ces lieux comme de précieux monuments de leur foi (*a*) Il n'est même point de souvenir qui généralement se conserve plus vivace, parmi la classe ordinaire des hommes, que celui des places d'exécution et des lieux où des hommes extraordinaires ont trouvé leur tombeau. La connaissance et la vénération des emplacements du saint Sépulcre et du Golgotha se sont transmis d'une génération à l'autre, car la foi et l'amour des fidèles disciples de Jésus ne pouvaient d'aucune sorte ni oublier ces lieux sacrés, ni les laisser sans attention. Que la destruction de Jérusalem par Titus (70 ap. J.-C.) ait eu pour effet d'accumuler ruines sur ruines, il n'en était pas moins possible aux chrétiens de distinguer et de remarquer les lieux saints, d'autant plus que, depuis l'apôtre saint Jacques le Mineur, il y eut à Jérusalem une succession non interrompue d'évêques, et que, dès les premiers temps, de nombreux confesseurs de Jésus accouraient en pèlerinage aux saints Lieux. Le tombeau de Jésus-Christ était,

(*a*) Voy. *Hébr.*, XIII, 12. (*Trad.*)

même avant le temps de Constantin, très-bien connu des Juifs et des païens. Le paganisme en particulier, par un raffinement de rage, avait rempli d'immondices le tombeau du Sauveur et bâti sur la grotte du sépulcre un temple de Vénus, afin, par ce moyen, d'ôter aux chrétiens la foi en la croix et en la résurrection[1].

On ne doit pas, selon la judicieuse remarque de G. Finlay[2], laisser non plus inaperçu cette circonstance que, vu la perfection de l'organisation municipale chez les Romains et des tableaux indiquant les lieux, il était impossible que les vraies localités du Golgotha et du saint Sépulcre tombassent entièrement dans l'oubli. L'empereur Constantin put, à l'aide des tablettes extrêmement exactes du cens romain, qui s'étendait aussi sur la Palestine[3], tablettes qui mentionnaient jusqu'aux moindres possessions, reconnaître avec certitude le domaine du sanhédriste Joseph d'Arimathie (*Matth.*, XXVII, 57-60), et par conséquent la position du saint Sépulcre de Jésus-Christ, sur lequel un temple de Vénus avait été élevé, et l'impératrice Hélène, qui se rendit à Jérusalem en 326, était en mesure de soustraire le tombeau du Seigneur à la profanation païenne. C'est ainsi que le temple même de Vénus, érigé sous le règne d'Adrien (126-130) sur le Golgotha, servit à constater l'identité des saints Lieux ; et en outre la fente du rocher qui s'ouvrit sur la colline du Calvaire lors de la mort du Sauveur (*Matth.*, XXVII, 51), visible alors comme elle l'est encore à l'heure qu'il est, allant de l'endroit du crucifiement jusqu'à la chapelle d'Adam, dans une profondeur de 20 pieds, a toujours excité l'étonnement de tous ceux qui l'ont considérée (§ 142). Que depuis l'époque de Constantin (313 et suiv. ap. J.-C.), la position du Golgotha et du sépulcre du Sauveur ait été changée, c'est ce dont on ne peut donner la moindre preuve[4]. Le pèlerin de Bordeaux mentionne, en 333, la petite colline du Golgotha, où

[1] Hieron., *Epist. ad Paulin.*, XLIX.
[2] *On the Site of the Holy Sepulchre with a Plan of Jerusalem.* Londres, 1847, p. 40.
[3] Ulpian, III, *De censibus.* — *Luc*, II, 1 et suiv.
[4] Comp. Chateaubriand, *Itinéraire*, second Mémoire, tome I, 122.

le Seigneur fut crucifié, et il parle également du tombeau de Jésus-Christ, éloigné du Golgotha d'environ un jet de pierre, et sur lequel l'empereur Constantin fit bâtir une basilique[1]. L'évêque français Arculf décrivait, en 696, le tombeau du Sauveur comme une chapelle ronde creusée dans le roc, qui au dehors était couvert d'un marbre précieux, mais qui au dedans était resté sans ornement, en sorte qu'on pouvait encore apercevoir dans le calcaire rougeâtre les traces du ciseau[2].

Quant à la forme primitive du saint Sépulcre, c'était ce qu'on appelle un tombeau couché (*Leggrab*), creusé dans le rocher et fermé avec une grande pierre plate. Il avait en même temps un avant-caveau (*vestibulum*), dont l'entrée pouvait également se fermer du dehors avec une pierre. Les récits des évangélistes sont d'accord avec ces indications ; ils disent : *Joseph, ayant reçu le corps, l'enveloppa dans un linceul blanc, et le mit dans son sépulcre neuf, qu'il avait fait tailler dans le roc, et puis ayant roulé une grande pierre à l'entrée du sépulcre, il se retira* (Matth., XXVII, 59, 60). *Et le premier jour de la semaine, de grand matin, elles* (les saintes femmes) *vinrent au sépulcre au lever du soleil. Et elles disaient entre elles : Qui nous ôtera la pierre de l'entrée du sépulcre? Mais en regardant, elles virent que cette pierre était renversée ; car elle était fort grande. Et entrant dans le sépulcre* (dans l'avant-caveau), *elles virent un jeune homme assis du côté droit, vêtu d'une robe blanche, et elles furent effrayées. Il leur dit ne craignez point ; vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié : il est ressuscité, il*

[1] « A sinistra parte est monticulus Golgotha, ubi Dominus crucifixus est. Inde quasi ad lapidis missum est crypta, ubi corpus ejus positum fuit, et tertia die resurrexit. Ibidem modo jusso Constantini imperatoris basilica facta est, id est dominicum, miræ pulchritudinis, habens ad latus exceptu-ria, unde aqua levatur, et balneum a tergo, ubi infantes levantur. » — *Itinerarium hierosolymit. seu burdigalense*, edit. Parthey. Berlin, 1848, p. 279. — Comp. L. Hug, *Ehrenrettung Constantins. Zeitschrift der Erzbisth.* Fribourg, 1829, livrais. III.

[2] Adamnanus, *De situ Terræ sanctæ*, ed. Gretserus. Ingolstadt, 1619. — Mabillon, *Acta sanct. ben.*, tome IV.

n'est point ici; voici le lieu où on l'avait mis (Marc, XVI, 2 et suiv.; comp. Jean, XXII, 4 et suiv.).

Le barbare sultan d'Egypte Hacem ayant fait détruire le saint Sépulcre (1010), le rocher primitif fut de plusieurs manières endommagé; mais dans la suite, toute la grotte du Sépulcre, avec l'entrée et la voûte, fut doublée de murs et rétablie dans la forme primitive du tombeau. Un autre fait à constater, c'est qu'en 1808 les Grecs enlevèrent au ciseau un fragment de roc vif dans la grotte de l'Ange, et élevèrent autour de la sainte Grotte, sans nécessité, un mur dans le style moscovite, afin, par ce moyen, de chasser peu à peu les chrétiens occidentaux de leur possession.

Plusieurs savants voyageurs de nos jours, qui ont fait de leurs propres yeux des recherches et des observations sur les lieux mêmes, conviennent que la chapelle intérieure du Saint-Sépulcre se trouve encore dans le roc primitif, quoique le rocher, afin qu'on pût le comprendre dans l'église, ait été, autant qu'il était nécessaire, taillé et abaissé, et revêtu à l'extérieur et à l'intérieur de plaques de marbres. D'ailleurs, bien que l'ancienne forme de crâne qui le caractérisait ait éprouvé une altération par les constructions postérieures, néanmoins il est encore aujourd'hui facile de reconnaitre l'éminence du Golgotha dans l'espace compris dans l'église du Sépulcre, en sorte que l'observateur exempt de préjugés n'a en réalité aucun motif plausible de douter de l'authenticité des Lieux saints, dont il est ici question, comme nous l'apprennent les relations exactes d'honorables savants de nos jours [1].

L'Américain Robinson (*a*), pour donner quelque consistance à ses objections topographiques contre l'authenticité du Golgotha et du saint Sépulcre, croit également devoir qualifier de pieuse fraude la découverte de la sainte Croix par l'impératrice Hélène. Une pareille critique portée dans l'histoire ne peut que soulever

[1] Comp. Schubert, *loc. cit.*, III, 507. — Dr Sepp, *Histor.-polit. Blætter*. Munich, 1847, p. 670 et suiv. — E.-G. Schulz, *Jerusalem*. Berlin, 1845, p. 96 et suiv. — Dr A. Schaffter, *Die æchte Lage des h. Grabes*. Berne, 1849. — J. Mislin, *Voyage en Terre sainte*, III, 39 et suiv. — W. Krafft, 158 et suiv.

(*a*) Robinson est un rationaliste décidé. *(Trad.)*

un juste mépris, et paraîtra, aux yeux des hommes sans préjugés qui étudient les véritables traditions chrétiennes [1], ne mériter que pitié et réprobation. Ce n'est pas sans raison qu'on a dit que la cuirasse du savant Yankée n'est manifestement pas encore partout assez ferme, et que la connaissance de l'Orient sémitique, de ses mœurs et de ses antiquités, paraît encore en plus d'un endroit, laisser chez lui des lacunes, tandis que l'intrépidité de Tobler dans la négation, n'est pas non plus de nature à satisfaire entièrement [2].

§ 144. Culte catholique dans l'église du Saint-Sépulcre.

Les catholiques, les Grecs et les Arméniens ont, dans les cloîtres des couvents construits autour de l'église du Saint-Sépulcre, leurs gardiens constants des saints Lieux. Les Pères de l'ordre de Saint-François, qui résident dans le couvent placé au nord, célèbrent chaque jour les offices divins et vont prier à chacun des Lieux saints. Les sublimes cantiques de David, qui, il y a plus de trois mille ans, retentissaient à Jérusalem, y sont encore aujourd'hui chantés dans les offices de l'église près du tombeau de Celui qu'ils annonçaient prophétiquement. Vers minuit, on chante, dans le chœur de la petite église catholique, Matines et Laudes, et vers quatre heures du matin, on dit trois messes dans la chapelle du Saint-Sépulcre (§ 142). Suivant un antique usage, chaque jour le saint sacrifice de la messe est offert à l'autel du Saint-Sépulcre pour un des princes régnants de l'Europe catholique [3]. Après Prime et Tierce, qui commencent vers six heures, une grand'messe est chantée alternativement dans la chapelle du Saint-Sépulcre et sur le rocher du Calvaire [4], après quoi, vers

[1] Eusèbe, *Histor. eccles.*, IV, v; *Vita Constantini*, III, xxvi. — Socrate, *Histor. eccles.*, I, xvii. — Sozom., *Histor. eccles.*, II, i. — Hieron., *Epist.* xlix *ad Paulinum*. — Ambroise, *Oratio in fun. Theodos.*

[2] Fallmerayer, *Ueber Golgotha*, par T. Tobler (*Allgem. Zeitung*, 10 fév. 1851).

[3] Comp. *Missions-Notizen aus dem h. Lande*. Vienne, 1850, livrais. iv, p. 44.

[4] A l'exception des fêtes doubles de première classe, toute l'année on dit sur l'autel de la chapelle du Saint-Sépulcre la messe *De resurrectione Domini*, et sur celui du Golgotha, la messe *De passione Domini*. Salzbacher, II, 55.

dix heures, suivent Sexte et None. A une heure de l'après-midi, on dit les Vêpres, et vers quatre heures Complies, à la fin desquelles, tous les jours, commence la procession solennelle aux Lieux saints.

Les Pères s'assemblent dans l'église de l'Apparition, près de l'autel de la Colonne de la flagellation, et se rendent ensuite, accompagnés des pèlerins, tenant tous à la main des cierges allumés, au lieu appelé la Prison de Jésus-Christ, à la chapelle du Partage des vêtements, à la crypte de l'Invention de la sainte Croix, et de là à l'autel de la chapelle de Sainte-Hélène. De la chapelle de la Colonne, la procession s'avance sur le rocher du Calvaire à l'autel de l'Erection de la Croix et à celui de la Déposition de la Croix, puis on visite la pierre de l'Onction et le tombeau du Seigneur. De l'autel de Sainte-Madeleine, la procession solennelle retourne dans l'église de l'Apparition, et se termine par le chant des litanies de la sainte Vierge, auxquelles répond un chœur de fortes voix d'hommes se mêlant aux accords de l'orgue.

Les hymnes et les oraisons qui se chantent et que l'on récite aux saints Lieux, et qui se trouvent rassemblées en un recueil, sont, de l'aveu de tous, tout-à-fait propres à rafraîchir et entretenir vivant au fond des cœurs reconnaissants le souvenir de l'amour infini du divin Sauveur, qui daigna souffrir pour nos péchés d'inexprimables douleurs et des tourments inouïs, accomplissant ainsi notre rédemption (*Matth.*, xx, 28; *Gal.*, I, 3 et suiv.). Un pèlerin allemand, qui, en 1837, s'associa à la procession que l'on fait chaque jour, s'exprime ainsi : « Le chant antique et majestueux *Vexilla regis prodeunt*, qui inspire l'enthousiasme de la foi au chrétien, gravissant sous l'étendard de son roi le rocher du Golgotha; le *Pange lingua*, célébrant le Sauveur quittant, pour entrer dans son triomphe éternel, le combat qu'il a livré ici-bas, et cela pendant qu'on descend pour aller visiter la pierre même sur laquelle fut embaumé le corps du Seigneur, Roi des hauteurs et des profondeurs, ces chants, disons-nous, ne parlent nulle part à l'âme avec une telle puissance d'émotion; nulle part non plus, les cantiques, qui célèbrent le matin de la résurrection

ne retentissent d'une manière aussi sublime que là, près du rocher du saint Sépulcre et à l'endroit où le divin Ressuscité apparut à Marie-Madeleine. Comme la pluie du printemps, qui humecte la terre altérée et réveille dans la forêt et dans la campagne mille boutons fermés, la plénitude de ces mélodies inonde l'esprit et le cœur, et y excite des pensées et des sentiments qui semblent porter un germe de vie et d'immortalité[1]. »

Les solennités de la semaine sainte surtout, célébrées selon le rite romain, parlent au cœur là plus qu'en aucun lieu du monde, et, par leur profonde signification, nourrissent la ferveur de la piété. Le dimanche des Rameaux, la procession solennelle autour du tombeau du Sauveur est suivie de la grand'-messe; le mercredi, les franciscains se rendent, vers les deux heures du matin, à Gethsémani, à la grotte de l'Agonie, et y célèbrent une grand'messe. Ce jour là, les chrétiens de Jérusalem et des environs vont en très-grand nombre dans la vallée de Josaphat et au jardin de Gethsémani. Le jeudi-saint, la grand'-messe commence par la communion des prêtres présents devant la chapelle du Saint-Sépulcre, et à deux heures de l'après-midi, a lieu le lavement des pieds devant le saint Sépulcre; puis vers quatre heures, on dit, comme le jour précédent, l'office prescrit. Le vendredi-saint, les offices se font devant le saint Sépulcre vers cinq heures du matin, et le soir, de sept à onze heures, a lieu la procession aux sanctuaires, où se font aussi des prédications particulières dans les différentes langues des populations chrétiennes qui y assistent. En 1854 notamment, on prêcha en italien à la chapelle de Marie, en turc dans la Prison du Sauveur, en anglais dans la chapelle de Longin, en allemand à la station de la Descente de la Croix, en français à la station de l'Erection de la Croix, en arabe près de la pierre de l'Onction, et enfin en espagnol au saint Sépulcre. Le samedi-saint, les fidèles font retentir le chant joyeux de l'*Alleluia*, et le jour de Pâques les offices de l'Eglise commencent dès le matin, avant le lever du soleil, avec la résurrection du Sauveur; puis vers huit heures

[1] Schubert, *Reise*, II, 511 et suiv.

se chante la grand'messe. En ce jour de jubilation, on voit apparaître les dons précieux, croix et chandeliers, dont la piété des princes catholiques de France, d'Autriche, d'Espagne, de Sicile, etc., ont enrichi l'église du Saint-Sépulcre[1].

De pieux pèlerins ne trouvent point assez de paroles pour exprimer les émotions dont leur âme fut pénétrée lorsqu'ils entendirent chanter la passion près du tombeau du Rédempteur, et retentir sous les immenses voûtes du temple, en mélodies saisissantes, les lamentations du prophète d'Anathoth. Véritablement le cœur croyant bat alors avec plus de force et se souvient des paroles du prophète : *En ce jour là, le rejeton de Jessé sera exposé comme un étendard devant tous les peuples; les nations viendront lui offrir leurs prières, et son sépulcre sera glorieux* (Is., XI, 10). Suivant les relations des voyageurs amis de la vérité de toutes les communions chrétiennes, il n'y a que les catholiques qui célèbrent la semaine sainte d'une manière digne de son objet[2]. Si l'on ne considère que la magnificence des décorations de l'église et le nombre des pèlerins accourus pour la fête, les processions solennelles des Grecs et des Arméniens ont sans doute plus de grandeur; mais, malgré cet éclat extérieur, on regrette de ne pas trouver chez eux la sublimité des cérémonies, le sérieux du chant, de même que la modestie, la piété et la dignité dans les prêtres et le peuple. Chez les Latins, au contraire, on remarque généralement un sens religieux plus vrai, joint à une appréciation plus digne de la sainteté des choses et des lieux, ce qui du reste n'échappe pas même aux observateurs paisibles d'entre les Turcs. La curiosité ayant conduit de ces musulmans dans l'église du Saint-Sépulcre, ils furent frappés de la solennité et de la dignité du culte catholique, et plusieurs, ainsi que le raconte de Géramb (II, 102), se disaient entre eux que s'ils ne savaient pas que leur religion est la vraie, ils n'hésiteraient pas à se faire catholiques.

[1] Prisac, chanoine de Cologne, *Die Feier der h. Woche in Jerusalem.* — Comp. *Organ der Vereins vom h. Grabe.* Cologne, 1857, livrais. II, p. 46 et suiv.

[2] Scholz, *Reise,* 225 et suiv.

§ 145. Les catholiques à Jérusalem.

Après l'ascension, saint Jacques, fils d'Alphée, surnommé le Mineur, et parent de Jésus, tint d'une main ferme, mais avec autant de justice que de douceur, la houlette pastorale comme premier évêque de l'Eglise-Mère de Jérusalem. Par ses prédications vraiment apostoliques et ses pressantes exhortations, il excita les Juifs à la foi active[1]. Le temps de la fuite prédit par le Sauveur (*Matth.*, XXIV, 16) approchant, immédiatement avant la destruction de la ville par Titus, en 70, les chrétiens de Jérusalem, sous leur second évêque, Siméon, se rassemblèrent à Pella[2]; mais peu de temps après que l'épreuve fut passée, ils retournèrent vers Sion. Là, ils eurent de nouveau à *supporter tout le poids du jour et de la chaleur,* car le judaïsme et le paganisme s'élevèrent à l'envi avec une fureur acharnée contre l'église naissante, mais pleine de vie, de Jésus-Christ, lui suscitèrent au loin des persécutions et firent couler à flots le sang des martyrs, jusqu'au jour où Constantin, premier empereur chrétien, renversa les idoles élevées sur le tombeau du Sauveur et y fit bâtir, comme ailleurs, des temples chrétiens. Les annales ecclésiastiques font connaître la succession non interrompue des évêques de Jérusalem, et nous apprennent aussi qu'un siége patriarcal fut établi dans cette ville vers la fin du quatrième siècle[3]. A l'époque de saint Jérôme, ce Père de l'Eglise qui a rendu de si grands services pour l'interprétation des Livres saints (420), la vie monastique et érémitique avait encore de nombreux adeptes à Jérusalem et dans ses environs; mais ces fleurs de la vie et du sentiment chrétiens furent foulées et écrasées, ainsi que beaucoup d'autres, par les Perses et les Sarrasins depuis le commencement du septième siècle jusqu'à l'an 1099, où les Croisés firent la conquête de Jérusalem et fondèrent un

[1] *Matth.*, X, 3; *Act.*, XV, 13 et suiv.; *Gal.*, I, 19. — Eusèbe, *Hist. eccles.*, II, XXIII.

[2] Eusèbe, *Hist. eccles.*, III, V.

[3] Le Quien. *Oriens Christ.*, III, CX.

royaume chrétien, qui, à travers bien des vicissitudes, subsista jusqu'à la fin du treizième siècle.

Après que les armées chrétiennes eurent quitté la Palestine, Dieu suscita d'autres Croisés, qui, l'humilité et la charité dans le cœur, devaient combattre et protéger les saints Lieux avec les armes chrétiennes de la parole et du bon exemple.

Ce fut en 1219 que saint François d'Assise fit, avec douze pauvres frères de son ordre, le pèlerinage de la Palestine; il y prêcha l'Evangile, et, de retour en Italie, il envoya d'autres de ses religieux dans la *terre des révélations divines*, afin d'y exercer les fonctions du ministère ecclésiastique sur le mont Sion et au saint Sépulcre. Les lieux consacrés par la présence du Sauveur, que Robert, roi de Sicile, racheta des mains du sultan d'Egypte, furent confiés, par le pape Clément V, en 1342, à la garde particulière des franciscains, dont un grand nombre ont, dans le cours des temps, subi le martyre au milieu des populations turques aveuglées par le fanatisme.

Les Pères possédaient des documents authentiques, émanés des sultans, qui leur assuraient la propriété du saint Sépulcre, de la moitié du Golgotha, du couvent sur le mont Sion et de l'église de Bethléem, avec la grotte de la Nativité, qui s'y trouve annexée; mais nonobstant ces titres, ils furent contraints, en 1561, d'abandonner ce qu'ils possédaient sur le Sion (§ 139, n° 6), et ils se virent dans la nécessité d'acheter le couvent du Sauveur, avec son église, située du côté nord du saint Sépulcre, et qui appartenait autrefois aux géorgiens. Cet édifice, semblable à une forteresse, renferme trois cours et deux petits jardins; son élévation au-dessus du niveau de la mer est évaluée à 2,475 pieds[2]. Actuellement cet édifice est habité par le supérieur des franciscains, qui porte le titre de Gardien de la sacrée montagne de Sion et de Custode de Terre sainte (*Guardianus sacri montis*

[1] Quaresmius, I, 400 et suiv. *Missions-Notizen aus dem h. Lande.* Vienne, 1846, livrais. I.

[2] L'artiste autrichien Edm. Wœrndle d'Adelsfried a publié récemment la photographie de Jérusalem vue de la terrasse du couvent des franciscains, du côté de l'orient.

Sion et custos Terræ sanctæ), et 28 prêtres et 32 frères lais de cet ordre, sans compter les 12 ou 14 religieux qui sont destinés à garder tour à tour, chacun durant une année, le saint Sépulcre[1].

Le roi de Naples Ferdinand, qui portait le titre honorifique de roi de Jérusalem, a récemment fait don de deux cloches à l'église du couvent des franciscains et à la chapelle qui s'élève sur la grotte de la Nativité, à Bethléem. Çà été le sujet d'une joie d'autant plus grande, qu'avant 1856 les catholiques ne pouvaient faire entendre le son d'aucune cloche. Comme les moines ne possèdent point de biens-fonds et que d'ailleurs ils ne retirent rien des Arabes catholiques généralement pauvres, ils sont obligés d'attendre d'Europe les dons de la charité, qui leur servent ensuite à payer de gros tributs au gouvernement pour les sanctuaires, à entretenir les écoles des enfants pauvres, à protéger la religion des chrétiens arabes contre les exactions de leurs oppresseurs et à fournir gratuitement de la pharmacie du couvent les remèdes et médicaments aux nécessiteux.

Afin de pouvoir héberger à Jérusalem les pèlerins européens, sans distinction de religion, les Pères ont fait construire tout près de leur couvent une maison appelée la maison des Pèlerins, ou la Maison-Neuve (*la Casa Nuova*). Là ils exercent une noble hospitalité et traitent les étrangers aussi bien qu'ils peuvent; sur ce point il n'y a qu'une voix, aussi bien parmi les protestants que parmi les catholiques d'Occident. Ces hommes, généralement vénérés, ne s'épargnent d'ailleurs ni dangers, ni peines, ni sacrifices, quand il s'agit des intérêts de la religion et du bien-être des nécessiteux et des pauvres; en toutes ces occasions, ils déploient un zèle vraiment apostolique. « Je ne dirai certainement rien de trop, écrit l'archiduc Maximilien de Bavière, si je les signale comme des modèles de la vraie piété et des types

[1] Le couvent latin possède encore l'épée, les éperons et la croix placée sur la poitrine de Godefroy de Bouillon, qui, en 1099, fonda l'ordre du Saint-Sépulcre. Avant qu'un patriarche latin fût établi à Jérusalem, le supérieur du couvent avait le pouvoir de conférer cet ordre. Les pièces relatives à cette collation, ainsi que la formule du serment, se trouvent dans N.-Chr. Radziwil, *Hierosol. Reise*. Mayence, 1603, p. 286. — Comp. Prokesch, *Reise*. Vienne, 1831, p. 102.

pour tous les ecclésiastiques. La preuve la plus belle et la plus parlante qu'on en puisse donner, c'est qu'ils font nourrir et instruire plusieurs milliers de pauvres des deux sexes dans une maison spécialement appropriée à cette fin; et ils manquent même du nécessaire, pendant que le clergé grec vit dans l'abondance, et leur arrache, d'année en année, leurs sanctuaires l'un après l'autre. L'indifférence religieuse de notre temps est seule cause qu'on ne met pas un terme à cette iniquité de la part des moines grecs[1]. » Un autre pèlerin des temps les plus récents considère en général chaque couvent des franciscains en Orient comme une *tente de Dieu* parmi les hommes, parce que là se trouve le règne de cette paix que le monde, avec toute sa gloire, ne peut donner, et qu'on y rencontre des hommes en qui vit et agit l'esprit de charité des premiers temps apostoliques[2].

Quoique menacés presque chaque jour par des déprédateurs et des sicaires, les Pères de Saint-François n'ont point laissé éteindre les lampes sur le Golgotha, et ils ont été les seuls qui aient maintenu toujours visible la vie catholique au milieu des infidèles. Le pourront-ils encore à l'avenir? Toujours dépouillés, pourront-ils plus longtemps soutenir les exactions des Turcs et résister aux empiètements des Grecs? Cela dépendra de l'assistance des princes catholiques et de la générosité des peuples de la catholicité. Les lampes, que la piété des siècles antérieurs a allumées au saint Sépulcre, continueront-elles encore à luire; l'évangile de la Passion et de la Résurrection sera-t-il encore lu, le sacrifice de Jésus-Christ offert et la Pâques célébrée par la bouche des prêtres catholiques là où s'est accomplie l'œuvre de la rédemption? La réponse dépendra des princes et des peuples catholiques. D'abondants secours sont, dans les temps passés, partis d'Espagne, de Portugal, de France et de quelques Etats d'Italie; la Sardaigne surtout et Naples se sont constamment signalées par leur noble libéralité[3]. Nous espérons de la bonté de Dieu que l'Allemagne catholique, qui, de nos jours, a fait par-

[1] *Wanderung nach dem Orient*, p. 208.
[2] Schubert, *Reise*, II, 498, 585; III, 16, 49, 302 et suiv.
[3] J. Mislin, III, 108 et suiv.

venir des sommes notables aux gardiens du saint Sépulcre, ne se lassera pas de présenter ses offrandes toutes spontanées. Au moyen de la pieuse cotisation que, notamment en Autriche et en Bavière, on recueille tous les ans dans les églises pendant la semaine sainte, elle continuera à prendre une part digne d'éloges au soutien des missionnaires de la Palestine (*a*). En constituant naguère un fonds considérable, dont la rente est destinée à la fondation d'une messe au saint Sépulcre et la gestion confiée à l'archevêque de Munich et Freising, l'Allemagne catholique a eu expressément en vue que cette rente fût remise aux Pères franciscains de Jérusalem, afin que le sacrifice divin de Jésus-Christ fût offert à son tombeau pour notre salut [1]. Nous avons aussi salué avec une très-vive joie la nouvelle que l'Autriche a entrepris, en 1856, la construction, à Jérusalem, d'une vaste hôtellerie pour les pèlerins, et qu'elle a par là notablement facilité les pèlerinages. Cette grandiose construction, au coin de la voie Douloureuse et de la rue de Damas, vient d'être achevée, et fait un honneur mérité à l'empire d'Autriche.

La paroisse catholique de Jérusalem compte actuellement environ 1,000 âmes; elle possède une école de garçons, partagée en deux divisions, avec à peu près 70 élèves et deux maîtres, et en outre une école pour 100 petites filles, sous la direction de trois religieuses. Ces sœurs, de la congrégation de Saint-Joseph, dont la maison-mère se trouve à Toulouse, connaissent les langues arabe, française et italienne, rassemblent autour d'elles non-seulement les enfants des chrétiens du rit latin, mais encore ceux des Cophtes, des Grecs et des Turcs, et ont fait en peu de temps, sous le rapport de l'instruction et de l'éducation des jeunes filles, tout ce qu'il était possible de faire. Elles reçoivent les livres d'instruction nécessaires de l'imprimerie des Pères fran-

[1] *Histor.-polit. Blætter*. Munich, 1853, p. 882 et suiv. — Comp. année 1846, livrais. I et II; ann. 1847, p. 129 et suiv., p. 321 et suiv.

(*a*) L'administration de l'*Œuvre de la propagation de la foi,* dont le centre est à Paris, assigne chaque année des sommes assez fortes aux missions de la Palestine, et en particulier aux religieux gardiens du saint Sépulcre. *(Trad.)*

ciscains. Ces généreuses vierges, qui se consacrent d'elles-mêmes à une œuvre si belle, apparaissent en vérité comme les anges protecteurs visibles des petites filles pauvres. La musique passant pour un excellent moyen d'éducation, le P. Nado, célèbre musicien, bien connu en Espagne et en Italie, fonda aussi en 1850 une école de musique pour les petits garçons, et par cette fondation permit de rehausser à l'avenir le chant de l'Eglise dans les solennités du culte catholique[1]. Les catholiques d'origine arabe, et dont l'arabe est la langue maternelle, habitent autour du couvent latin, et pourvoient en très-grande partie à leurs besoins en faisant des chapelets et des croix que les pèlerins achètent et que les Pères envoient dans les diverses contrées du monde. L'hôpital catholique, tout nouvellement érigé, et dans lequel sont reçus les malades de toute religion et de tout pays, est dirigé avec autant d'intelligence que de zèle par trois sœurs de l'ordre de Saint-Joseph. De plus, il s'est aussi formé à Jérusalem une société de Saint-Vincent de Paul, dont les associés visitent les pauvres et les malades à domicile, et leur portent tous les secours qui dépendent d'eux. Le nombre des maronites (§ 51) qui résident à Jérusalem est peu considérable.

En 1847, le Saint-Siége apostolique nomma patriarche catholique à Jérusalem le R. P. Joseph Valerga, de Gênes, qui travaillait déjà depuis longtemps et avec beaucoup de succès dans cette mission[2]. Afin de former un clergé indigène, l'actif patriarche, qui, le 17 janvier 1848, fut reçu avec beaucoup de pompe à Jérusalem, ouvrit, au commencement d'octobre 1852, un séminaire, disposé pour 20 élèves, et qui compte aujourd'hui 10 théologiens, la plupart Arabes[3]. Grâce à la généreuse médiation de la France, le patriarche se vit en état de faire, en 1852, une visite pastorale à Jaffa, à Saint-Jean-d'Acre, à Nazareth, à Tibériade, au Carmel,

[1] Comp. *Missions-Notizen aus dem h. Lande.* Vienne, 1851, livrais. v, p. 98 et suiv.; ann. 1850, livrais. iv, p. 76 et suiv.

[2] Comp. *Missions-Notizen aus dem h. Lande.* Vienne, 1849, livrais. iii, p. 28 et suiv.

[3] Ce séminaire a dû être transféré à Beit-Dschalla. — Comp. *Organ des Vereins vom h. Grabe.* Cologne, 1857, livrais. iii, p. 81 et suiv.

à Haïfa, à Beyrouth, à Ramleh, à Bethléem et dans l'île de Chypre, et d'administrer dans tous ces lieux le sacrement de confirmation.

Depuis 1848, le patriarche catholique des melchites s'est aussi fixé dans la cité de David[1].

§ 146. Autres communions chrétiennes.

Parmi toutes les communions chrétiennes qui ont leurs représentants à Jérusalem, les plus nombreuses sont :

1° Les 2,000 Grecs schismatiques; à l'exception des moines qui viennent de l'Archipel, ils sont d'origine arabe. Ils ont à Jérusalem huit couvents d'hommes et cinq de femmes, et possèdent la plus grande partie de l'église du Saint-Sépulcre. Le patriarche grec habite un palais princier entre l'église du Saint-Sépulcre et le couvent latin. Les couvents d'hommes sont le grand couvent de Constantin, près de l'église du Saint-Sépulcre, et les petits couvents de Saint-Démétrius, de Saint-Théodore, de Saint-Georges, de Saint-Michel, de Saint-Nicolas, de Saint-Jean et de Saint-Grégoire. Les petits couvents, dans lesquels les pèlerins sont reçus, ne sont, du reste, habités que par un ou deux moines. L'empereur de Russie a, dans ces derniers temps, autorisé des collectes pour la fondation d'établissements de bienfaisance en faveur des pèlerins russes en Palestine. La mission religieuse à Jérusalem et la société des paquebots et du commerce dirigent, par leurs agents, la construction de ces établissements et prennent soin des pèlerins[2]. Cyrille, évêque de Mélitopolis, a officiellement pris possession, le 17 février 1858, d'un vaste terrain situé devant la porte de Bethléem, sur lequel va se faire la construction d'une église aux frais du gouvernement russe. D'autres constructions d'églises et de maisons de pèlerins seront en outre élevées en Palestine partout où l'évêque Cyrille le jugera convenable. Le premier don qui ait été fait pour cette fin

[1] *Theol. Quartalschrift*, Tubingue, 1848, livrais. I. — *Annales de la propagation de la foi*, 1853.

[2] *Allgem. Zeitung*, 25 mars 1858.

est celui du conseiller d'Etat et chambellan Jakowlew, qui s'élève à la somme de 30,000 roubles (*a*). Les cinq couvents grecs de femmes que nous voyons figurer sont les deux de la Sainte-Vierge (Panagia), puis celui de Saint-Basile, de Sainte-Catherine et celui de Saint-Euthymius. Le service dans l'église du Saint-Sépulcre se fait à tour de rôle par 30 moines. La haine et la ruse, qui percent dans toute la conduite des Grecs vis-à-vis des catholiques, et les secrets efforts que fait le moscovisme gréco-slave, afin d'enlever à tout prix le saint Sépulcre aux Latins, sont signalés par les voyageurs anciens et modernes, qui tracent à ce sujet des tableaux navrants [1] (*b*).

[1] Félix Fabri (1483) eut déjà à essuyer cette haine des Grecs, ce qui lui fait dire : « Parmi les mauvais chrétiens, il n'y en a point qui nous soient plus hostiles que les Grecs, qui se sont de toutes manières montrés opposés à l'Eglise romaine, désobéissants au Saint-Siége de Rome, sans foi en beaucoup de conciles et parjures à notre égard. » *Reyssbuch*, p. 156 et 235. — La ruse avec laquelle les Grecs travaillent à enlever les sanctuaires aux Latins est dévoilée entre autres par Scholz (*Reise*, p. 207 et suiv.); Salzbacher (II, 98 et suiv.); Robinson (II, 300 et suiv.), et Fallmerayer *Fragmente aus dem Orient*, II, 278 et suiv.

(*a*) 120,000 fr. *(Trad.)*

(*b*) Le passage suivant d'une lettre écrite de Jérusalem le 15 janvier 1860, montre combien sont persévérants les efforts de la Russie pour étendre son influence religieuse en Palestine : « Les missionnaires protestants ne peuvent parvenir à prendre racine d'une manière durable sur aucun point de la Palestine, malgré la protection efficace qui les couvre partout. Ils ont déjà abandonné successivement plusieurs stations, et tout récemment ils ont fermé leur établissement de Naplouse, en Samarie, ville où le patriarcat latin inaugure présentement une modeste mission où nos pèlerins d'Occident recevront un accueil fraternel en se rendant de Jérusalem à Nazareth. Bien que le prosélytisme protestant soit un mal en Palestine comme ailleurs, son action me paraît peu à redouter à Jérusalem.

» Je ne dirai pas la même chose des projets et des progrès de la mission russe, implantée de fraîche date à Jérusalem et inaugurée avec un certain appareil. Les établissements nombreux et grandioses qu'il s'agissait primitivement de construire à Jérusalem ne s'élèveront pas dans l'intérieur de la ville, comme le voulait l'évêque russe, mais extra muros, sur un vaste terrain acheté en partie à beaux deniers, en partie cédé gracieusement par la Sublime-Porte, comme l'ont exigé le grand-duc Constantin et d'autres personnages considérables. »

Les édifices dont on jette actuellement les fondements sur ce magnifique

2° Les 350 Arméniens schismatiques, qui possèdent deux couvents d'hommes et un de femmes. Ils ne sont pas indigènes pour la plupart ; ils appartiennent généralement à la classe des commerçants et possèdent de grandes richesses. Ils ont sur le mont Sion (§ 139, n° 3) le couvent le plus remarquable de Jérusalem, le plus beau jardin et la plus riche église, dédiée à saint Jacques, fils de Zébédée. Des deux patriarches arméniens, l'un a son siége à Jérusalem, l'autre à Constantinople. Les Arméniens, comme les Grecs, sont en général les marchands des bazars, et ils possèdent les fabriques de savon et les filatures.

3° Les 100 chrétiens cophtes, attachés à l'hérésie des monophysites et unis aux Abyssiniens, n'avaient plus, en 1842, que six petites maisons et le couvent situé du côté oriental de l'église du Saint-Sépulcre, sur la grande citerne, appelée le Trésor (la chambre du trésor) d'Hélène.

4° Les Syriens, appelés aussi jacobites (du moine Jacques Baradéus), également monophysites, n'ont plus que la petite église et le couvent de Saint-Marc, sur le mont Sion. Leur nombre total est porté à 20, de même que celui des Abyssiniens. Les géorgiens, qui possédaient autrefois onze églises et couvents, avec la chapelle de la Croix, mais que leurs guerres fréquentes avec les

et salubre plateau, situé au nord-ouest de Jérusalem, entre les deux portes de Jaffa et de Damas, consistent :

1° En un hospice (maison d'hospitalité) pour trois ou quatre cents pèlerins du peuple; 2° en un second hospice pour loger six cents pèlerines des basses classes, car les femmes accourent en Terre sainte plus nombreuses que les hommes; 3° un corps de bâtiment qui sera confortablement meublé et orné pour cinquante à soixante pèlerins de distinction et pour des familles de haute société; 4° un beau palais épiscopal pour l'évêque russe et les dignitaires ecclésiastiques qui habiteront avec lui; 5° une maison pour le personnel de la mission religieuse; 6° une grande et magnifique église bizantine; 7° un hôpital divisé en deux corps de bâtiments pour les pèlerins et les pèlerines; 8° enfin un superbe consulat, mais dans l'intérieur de la ville, tout près et à l'orient de l'église du Saint-Sépulcre, sur un terrain acheté aux Cophtes. Au consulat sera annexé un pied-à-terre pour l'évêque, lorsqu'il aura à venir en ville à l'occasion des fonctions ecclésiastiques. — Toutes ces constructions dépasseront de beaucoup la somme de 12 millions de francs, qui avait été la première estimation (*Gazette de France*, n° du 17 février 1860). *(Trad.)*

Perses, les habitants du Caucase et les Turcs ont réduits à un état d'extrême faiblesse, n'ont plus que le couvent DÉIR-EL-MOUSSALLABEH (du saint bois de la Croix) (§ 154), situé à une demi-lieue à l'ouest de Jérusalem, et sont depuis 1801 sous le sceptre du czar.

5° Les protestants (luthériens) possèdent sur le mont Sion une église nouvellement bâtie, avec une maison pour les malades et une petite école industrielle, et ils ont pour évêque le Suisse Samuel Gobat. Cet évêque jusqu'ici demeure assez isolé avec sa foi dans le cercle de sa juridiction, car toute la mission, en dehors du personnel des consulats d'Angleterre et de Prusse, compte à peine 50 juifs prétendus convertis. L'évêché, érigé à Jérusalem en 1840 par l'Angleterre et la Prusse, devait, disait-on, préparer les voies à la conversion des juifs, ce qui toutefois ne se réalise pas, parce que, comme le rapporte Tobler, les missionnaires protestants d'Angleterre, très-riches du reste en paroles religieuses, sont pauvres en vraie charité chrétienne, et montrent beaucoup plus de zèle pour leur commodité et leur bien-être, que pour le mont Sion, le Golgotha et le mont des Oliviers[1]. La distribution des bibles protestantes à la porte de l'église du Saint-Sépulcre ne produisant pas de conversions, ces émissaires, bien pourvus d'argent, témoignent malheureusement, tantôt en secret, tantôt ouvertement, des dispositions hostiles envers les catholiques, soit de Jérusalem, soit de l'étranger, et s'efforcent par toutes sortes de moyens de porter atteinte à leur foi[2].

L'évêque protestant réunit d'ailleurs en sa personne, chose assez étrange, un double caractère : il est évêque de l'Eglise anglicane et de l'Eglise nationale protestante de Prusse. Or, on sait assez combien ces deux Eglises sont éloignées l'une de l'autre, non-seulement sous le rapport de la liturgie et de la discipline, mais encore sous le rapport des dogmes, et il n'est pas nécessaire de développer ici ce sujet plus au long. La fondation d'un évêché anglo-germano-protestant à Jérusalem, sous le patronage de la haute société protestante d'Allemagne, n'a point

[1] *Ausland,* année 1849, p. 946. — [2] J. Mislin, III, 264-303.

rencontré, comme plusieurs journaux permettent de le conclure [1], beaucoup de sympathie, parce qu'on redoute les entreprises violentes de l'anglicanisme, et qu'en outre il saute aux yeux que cet épiscopat de nouvelle création n'est pas de nature à procurer l'unité du protestantisme.

§ 147. Les juifs à Jérusalem.

Les juifs qui habitent sur le Meidan (large place), en face du Moria, et surtout dans le Hareth-el-Jahoud, c'est-à-dire dans le petit espace entre le Moria (Haram) et le Sion, la plupart dans des maisons malpropres, se divisent en trois parties, celui des aschkenasim, celui des sephardim et celui des karaïtes. Les aschkenasim, qui sont des juifs venus principalement d'Allemagne, de Pologne et de Russie, se partagent en outre en peroschim (pharisiens), et en chasidim (puritains). Ces derniers se font remarquer par des cris fanatiques et une gesticulation animée dans la célébration de leur culte; ils étudient la Cabbale et considèrent le Sohar comme la plus haute autorité. Ils ont deux synagogues et une imprimerie. Les sephardim comptent à peu près 3,000 âmes; ils sont en partie originaires des provices de l'empire turc, en partie issus des juifs jadis chassés d'Espagne. Ils peuvent être rangés parmi les plus aisés, et ils sont sous la direction d'un grand rabbin, qui a la dignité de hakim-pacha et lève des impôts. Les karaïtes sont ceux qui, au lieu de suivre le Talmud, ne s'en tiennent qu'à la lettre de la Bible (Kera, Mikra). Ils sont en très-petit nombre. On les désigne aussi sous le nom de jérusalémites, parce qu'ils pleurent avec une pieuse amertume la chute de Sion. Les juifs qui actuellement vivent à Jérusalem ne s'adonnent presque à aucun genre de trafic ni d'affaires; leur principale occupation est de prier pour leurs frères en religion

[1] *Das anglo-preussische Bisthum zu S. Jacob in Jerusalem und was daran hængt*. Fribourg et Berne, 1842. — *Neuer Sophronizon. Die anglicanische Bischœflichkeit*, etc. *Berliner Allgemeine Kirchenzeit*, 1842, n° 14. — *Histor.-polit. Blætter*. Munich, 1842, p. 178 et suiv., 242 et suiv.; ann. 1846, p. 721 et suiv.

§ 148. Situation civile des habitants de Jérusalem.

Les chrétiens ne peuvent posséder à Jérusalem aucune espèce de biens-fonds. Ils ne se distinguent des mahométans dans leur extérieur que par la couleur de leur turban. Les chrétiens le portent d'ordinaire bleu, gris cendré ou noir, à l'exception des Francs qui le portent blanc; chez les musulmans, il est le plus souvent blanc, bariolé de rouge, de couleur variée ou verte. Les juifs ne portent qu'un tarbousch, ou bien autour de leur haut bonnet une étoffe blanche et de couleur cendrée par-dessus. Ils se distinguent particulièrement des chrétiens par une mèche de cheveux saillante et pendant sur l'oreille [1].

Depuis qu'en 1841 la domination turque a remplacé la domination assez ferme du vice-roi d'Egypte, la sécurité des propriétés et des personnes est exposée à Jérusalem et aux environs à des dangers multiples. En outre, le déplorable système du fermage des impôts devient, particulièrement pour les chrétiens, une source de cruelles vexations, et ils ont encore à souffrir de l'irrégularité des formes de la justice chez les Turcs. Devant leurs tribunaux, il n'y a, d'après la loi, de valable contre un musulman que le témoignage d'un musulman; celui du chrétien n'est pas admis; contre un chrétien on admet le témoignage du musulman et du chrétien; contre le juif tous peuvent servir de témoins, musulmans, chrétiens et juifs. On a, il est vrai, établi à Jérusalem, à Hébron, à Gaza et à Naplouse un conseil provincial et un conseil municipal (medschlis); mais ces conseils sont tellement constitués qu'il ne peut en résulter aucune amélioration ni aucun ordre dans l'administration. A Jérusalem, le conseil municipal se compose de huit membres ordinaires, savoir, quatre mahométans, trois chrétiens (un Latin, un Grec, un Arménien) et un juif. En outre le muphti (l'interprète turc des lois), le cadi (le grand juge), puis le président des descendants de Mahomet (le schérif) et un juge d'instruction, en font toujours partie.

[1] Scholz, *Reise*, 220 et suiv.

Le pacha de Jérusalem et de Palestine, qui touche une pension annuelle de 324,000 piastres (environ 70,000 francs), est président du medschlis, et, en son absence, la présidence appartient au muphti ou à un autre orateur. Les assemblées ont lieu regulièrement deux fois par semaine ; les matières qui y sont traitées sont rédigées par écrit et laissées à la décision du pacha. Ce qui concerne l'instruction, l'agriculture, l'industrie, le commerce, les relations sociales, etc., est complètement ignoré du pacha, dont toute l'attention se concentre sur le maintien de l'ordre dans le pays et la levée des impôts. La noblesse du pays (les scheiks), qui devrait maintenir l'ordre et la sécurité dans les petits districts, est généralement trop cupide pour veiller sérieusement à la sécurité des personnes et des biens. L'organisation militaire de la province de Jérusalem présente les mêmes défauts. L'infanterie régulière, composée d'environ 300 hommes, fait à tour de rôle la garde aux portes et à la caserne, mais elle ne s'exerce presque jamais. Le nombre des hommes présents n'est d'ailleurs pas le moins du monde en rapport avec les règlements et les cadres.

L'instruction élémentaire chez les mahométans de Jérusalem est extrêmement défectueuse en elle-même, et n'est donnée que dans des réduits étroits et obscurs. Celui qui sait passablement lire et écrire l'arabe, passe déjà pour un savant ; il n'est donc pas étonnant que le mahométan considère « comme un insensé[1] » le voyageur européen qui s'occupe de recherches historiques et topographiques. On voit un tableau fidèle de la vie sociale et domestique dans le café (caffané) placé à côté du bazar. C'est un grand bâtiment isolé, fort ancien et ressemblant assez à une église à demi-ruinée, avec une haute coupole, des piliers et des divisions ou nefs latérales. Sur un tertre en terre élevé au milieu, se trouvent de grands pots de cuivre, et sur les côtés, des bancs informes engagés dans les murs. Le fond de la pièce sert d'étable aux bêtes, chevaux, ânes et chèvres, que celui qui entre mène avec lui ; à l'entrée, un enfant couvert d'un sac et à peine âgé de quelques mois, appelle par ses cris la bédouine sa mère, qui

[1] K. Ritter, *Erdk.*, XVI, 817 et suiv.

fait ses affaires au marché, sans qu'une autre bédouine fatiguée et couchée par terre, près de la porte, se réveille de son sommeil[1].

Il serait inutile de remarquer que l'agriculture est complètement négligée dans toute la province, qu'il n'y a ni routes ni chemins pour faciliter les relations, qu'on ne rencontre dans les villes grecques aucune trace de cette activité et de cette industrie auxquelles on se livre dans les pays d'occident. En outre, les mesures et les monnaies changent à tout propos et arbitrairement, et les transports, qui ne peuvent se faire qu'à dos de chameaux et de mulets, sont aussi lents que dispendieux. Le sentiment national est entièrement inconnu aux sujets turcs; aussi les vingt populations différentes d'origine et de religion qui forment l'ensemble des habitants de Jérusalem, vivent-elles entièrement séparées les unes des autres, s'observant avec une défiance, une crainte et une jalousie mutuelles, et vont-elles fréquemment, à la manière des nomades, chercher d'autres demeures dans des contrées rapprochées ou lointaines. Sous ce rapport Jérusalem n'est qu'un emplacement où chacun dresse sa tente; la ville de David n'a plus proprement un peuple[2].

§ 149. Climat et végétation autour de Jérusalem.

Jérusalem est placée à 2,449 pieds au-dessus de la mer Méditerranée et à 3,684 pieds au-dessus de la mer Morte. Sa température moyenne est de 13° 1/2 Réaumur, et sa température moyenne d'été de 24° Réaumur. Elle est ainsi notablement au-dessous de la température des contrées voisines les plus rapprochées, tellement que le cotonnier et les autres plantes des pays chauds, qui viennent naturellement autour de Jéricho, ne réussissent pas à Jérusalem. Le mois de janvier est le plus beau mois du printemps; la neige n'y paraît que momentanément, tandis qu'en février et en mars la pluie de l'arrière saison donne de l'humidité et amène souvent des jours orageux. Vers le temps de Pâques, l'herbe et les champs ensemencés étalent leur verdure, et au commencement de juin se fait la moisson de l'orge et du froment. Il tombe

[1] Jos. Schwarz, p. 424 et 431. — [2] J. Mislin, III, 209 et suiv.

dès les premiers jours d'août une rosée abondante, tandis qu'en septembre et octobre la chaleur atteint un très-haut degré. Depuis la fin d'octobre jusqu'à fin de décembre, il fait souvent un temps humide et froid.

La roche qui domine dans les environs de Jérusalem est, comme on a déjà eu occasion de l'observer, le calcaire généralement répandu en Palestine, avec des bancs de craie subjacents. Il se présente aussi à de plus grandes profondeurs des couches ferrugineuses d'une teinte rouge avec des encrinites, et, dans les vallées fertiles, de la marne, ainsi qu'un terrain argileux propre à la culture [1].

Quant aux légumes et aux arbres, les jardins connus sous le noms de Jardins royaux, et qui se trouvent au point de jonction des vallées d'Ennom et de Josaphat, fournissent en abondance des choux, du persil, des artichauts, des melons d'une chair verte, des courges, des concombres et des plantes aromatiques ; ils donnent aussi des fruits, spécialement des grenades, des prunes, des pommes, des poires, des pêches, des figues, des mûres et des pistaches [2]. Parmi les arbres, dans les environs de Jérusalem, le voyageur rencontre l'olivier, le figuier et l'amandier. Le cyprès n'est cultivé que dans les jardins. Sur les collines, on trouve croissant à l'état sauvage le noyer, l'arbousier (*arbutus*), le laurier franc, le pistachier, le térébinthe, le chêne vert, plusieurs espèces de rhamnus, de cèdres, de genévriers, de sapins et de pins, enfin le caroubier et le mûrier. On rencontre sur le mont des Oliviers la petite immortelle-sauge, appelée aussi la goutte de sang de Jésus (*gnaphalium sanguineum*), tandis que la mandragore (*mandragora autumnalis*), aux fruits de laquelle les mahométans et les chrétiens attribuent une vertu particulière, rare autour de Jérusalem, se trouve en abondance près d'Hébron, sur le Carmel et le Thabor [3].

[1] Russegger, *Bericht in der Beilage zur Allg. Zeitung* du 23 fév. 1839. — Schubert, *Reise*, III, 108 et suiv.

[2] Bové, naturaliste, récit dans le *Bulletin de la Société géogr.* Par., 1835, III, 383.

[3] Schubert, *Reise*, III, 112 et suiv. — Sieber, *Reise*, 32.

§ 150. Histoire de Jérusalem jusqu'à sa destruction par les Romains.

A la suite des détails que nous venons de donner (§§ 135 et suiv.), nous placerons l'histoire de Jérusalem. Aussitôt que David eut conquis la forteresse de Sion sur les Jébuséens et qu'il en eut fait la résidence royale (§ 135, n° 1), la ville devint le centre de l'Etat des Hébreux, et sous le rapport politique et sous le rapport religieux, et David y transféra l'arche d'alliance, au milieu des cris de joie et au son des trompettes[1]. Depuis ce moment, les hauteurs et les vallées de Jérusalem retentirent des accents sublimes de la harpe de David, accents divins qui excitaient merveilleusement la confiance en Dieu dans les cœurs des fidèles enfants d'Israël. Au milieu du Temple plein de magnificence et de majesté que Salomon érigea à la gloire de l'Eternel, brillait la lumière sacrée, et dans le Saint des saints étaient conservées dans l'arche d'alliance la verge d'Aaron et la manne descendue du ciel dans le désert ; là reposaient aussi les tables de la loi, audessus desquelles planait la majesté de Jéhova (III *Rois*, VIII). Les tribus d'Israël, unies comme une famille, accouraient sur les hauteurs où avait choisi sa demeure Dieu, leur Roi invisible, *qui est devenu le refuge du pauvre, et qui vient en temps opportun à son secours, lorsqu'il est dans la tribulation* (Ps. IX, 10). Alors mille bouches répétaient le cantique enflammé du pèlerin : *Je suis dans la joie, lorsqu'on me dit : Allons à la maison du Seigneur ! Nos pieds se tiennent dans tes portiques, Jérusalem ! Jérusalem est bâtie comme une ville qui est unie pour ne former qu'une seule cité. Là montent les tribus, les tribus du Seigneur, selon le témoignage d'Israël, pour louer le nom du Seigneur. Car là sont établis les siéges pour le jugement, les siéges sur la maison de David. Demandez pour Jérusalem ce qui peut contribuer à la paix ; que ceux qui t'aiment soient dans l'abondance ! Que la paix règne dans tes murs et l'abondance dans tes tours ! C'est à cause de mes frères et de mes proches, que je*

[1] II *Rois*, V, 6 et suiv.; VI, 12 et suiv.; *Ps.* LXXV, 3; XCIV, 1 et suiv.

forme pour toi des vœux de paix. C'est à cause de la maison du Seigneur, notre Dieu, que je te souhaite du bien (Ps. CXXVII, 1 et suiv.).

Jérusalem, placée en dehors des grandes voies de communication de l'ancien monde, ne devait pas acquérir une grande importance sous le rapport du commerce, des arts et des richesses ; son rôle devait être de se maintenir comme le temple du seul vrai Dieu, comme le flambeau de la vérité en face de l'univers livré au culte des idoles (*Zach.*, XIV, 7; *Is.*, II, 3). Toutefois, la cité qui rayonnait comme la couronne de la terre devait bientôt passer par l'épreuve des tribulations. On vit s'approcher de sombres tempêtes, parce que la fille de Sion, commençant à chanceler dans la fidélité envers l'Eternel, tourna, à l'exemple de ses chefs animés de sentiments tout terrestres, ses regards vers les dieux des nations. Après la funeste division de l'Etat des Hébreux en deux royaumes (§ 131), l'histoire de Jérusalem se confond avec l'histoire des rois de Juda. Les enfants de la maison s'étant divisés entre eux et ayant mis en oubli la voix de Dieu qui les invitait à revenir à de meilleurs sentiments, Sésac, roi d'Egypte, fit, sous Roboam même, une invasion en Palestine (971), et porta dans Jérusalem le pillage et la dévastation [1]. Quelques dizaines d'années plus tard, la ville, en punition de ses péchés, devint la proie de Joas, roi d'Israël, qui rasa les murs depuis la porte d'Ephraïm jusqu'à la porte de l'Angle, enleva tout l'or, l'argent et les vases du Temple, ainsi que les trésors du roi, et emmena des otages à Samarie (IV *Rois,* XIV, 13 et suiv.). Parce que le roi Achaz (742–726) ne faisait pas ce qui était agréable aux yeux de Dieu, mais qu'au contraire il brûlait de l'encens en l'honneur de Baal sur les hauts lieux et dans les vallées, il fut fait captif par Rasin, roi de Syrie, et les habitants de Jérusalem tombèrent de nouveau sous le glaive d'Israël [2]. A Achaz succéda le fidèle Ezéchias. Ce prince pieux rouvrit les portes de la maison du Seigneur, ralluma les lampes

[1] III *Rois,* XIV, 25 et suiv. — [2] IV *Rois,* XVI, 1 et suiv.; II *Paralip.,* XXVIII, 1 et suiv.

du sanctuaire, et ranima le zèle des prêtres et des lévites pour le service du Temple longtemps délaissé (II *Paralip.*, XXIX, 3 et suiv.).

L'esprit de l'antique piété, qui avait inspiré à Josias, le destructeur des idoles, une force invincible (IV *Rois*, XXIII, 1 et suiv.), allait cependant en s'éteignant peu à peu dans ses successeurs, et la voix pressante des prophètes envoyés de Dieu était tournée en dérision [1]. Alors s'avança Nabuchodonosor, ce fléau sorti de la Chaldée, qui saccagea la cité de Dieu, devenue une cité corrompue par l'esprit du siècle, la renversa ainsi que son Temple, et emmena captif à Babylone (588 av. J.-C.) son roi Sédécias, après lui avoir crevé les yeux (§ 21). Le silence du tombeau régna dès lors à Jérusalem et dans ses alentours, et durant soixante et dix ans, les Juifs captifs dans la Babylonie pleurèrent la chute de la capitale de leur patrie et celle de son peuple.

Le Seigneur a résolu d'abattre les murailles de la fille de Sion; il a tendu son cordeau, et il n'a point retiré sa main que tout ne fût renversé; l'avant-mur est dans le deuil et le mur pareillement en ruines. Ses portes sont enfoncées dans la terre; il en a détruit et brisé les barres; son roi et ses princes sont parmi les nations. Les vieillards de la fille de Sion sont assis sur la terre, et demeurent dans le silence; ils couvrent leur tête de cendres; ils se sont revêtus du cilice; les vierges de Jérusalem tiennent leur tête baissée vers la terre (Jér., Lam., II, 8 et suiv.).

Cyrus, roi de Perse et vainqueur de Babylone, devait être, dans les vues de la Providence, l'instrument destiné à accomplir les prophéties. Il permit (536 av. J.-C.) aux enfants d'Israël de rentrer dans leur patrie et de réédifier Jérusalem et son Temple, ce qui fut exécuté sous Esdras et Néhémie, mais non sans peine et sans combats (§ 32). La nouvelle cité, à l'exemple de la première, chancela, après un certain laps de temps, entre le service de Dieu et les satisfactions de la terre, et, en punition de ses crimes, passa des mains des rois de Perse sous la puissance d'Alexandre le Grand et de ses successeurs. Après la mort

[1] *Is.*, III, 8 et suiv.; *Mich.*, III, 1 et suiv.; *Sophon.*, III, 1 et suiv.

d'Alexandre (323), elle fit d'abord partie de la monarchie des Ptolémées, qui régnaient en Egypte, puis de la monarchie des Séleucides, maîtres de la Syrie.

Antiochus Epiphane (175), s'étant emparé de Jérusalem, pilla et profana le Temple, mit une garnison dans la ville, et s'efforça d'étouffer entièrement la foi d'Israël. Alors l'Eternel inspira aux Machabées le courage des héros; par leurs prières ardentes et leurs victoires sur leurs ennemis, ils délivrèrent leurs frères dans la foi du joug écrasant du culte des idoles [1]. Judas Machabée purifia le sanctuaire profané et institua la fête de la Dédicace du Temple, à laquelle dans la suite Jésus-Christ assista [2]. Jonathan, frère et successeur de Judas, fut grand prêtre et prince de Juda, jusqu'à ce qu'il devînt la victime de la trahison de Triphon. Simon, qui succéda à Jonathan, renouvela l'alliance conclue par ses frères avec les Romains, et vit son gouvernement béni du ciel. Son fils, Jean Hyrcan Ier, fit la conquête de la Samarie, de l'Idumée et d'autres provinces voisines. Il eut pour successeur Judas, surnommé Aristobule Ier, qui prit le titre de roi. Sous son frère Alexandre Ier, portant le surnom de Jannée, Jérusalem (104 av. J.-C.) devint le théâtre d'affreuses cruautés : Alexandre fit d'une seule fois massacrer 800 Juifs [3].

Les Romains, attentifs à profiter de toutes les occasions d'agrandir leur pouvoir, surent tirer avantage des rivalités d'Aristobule II et d'Hyrcan II, fils d'Alexandre Jannée. Pompée (65 av. J.-C.) se déclara pour Hyrcan, rasa les murs de la ville, entra dans le Saint des saints, et emmena Aristobule chargé de fers à Rome. Ainsi, parce que les descendants de la noble race des Machabées avaient dégénéré de la piété de leurs pères, les aigles romaines enfoncèrent profondément leurs serres dans le cœur de Juda. Ce ne fut point assez que Crassus (53 av. J.-C.) vînt à Jérusalem et enlevât tous les trésors du Temple; les Hérodes, qui n'étaient point Juifs d'origine, furent établis en qualité de rois sur la Judée. Jules César donna à Hyrcan II, qui s'était

[1] I *Mach.*, I, 22 et suiv. — Josèphe, *Antiq.*, V, IV. — Tacit., *Hist.*, V, VIII. — [2] I *Mach.*, IV, 43 et suiv.; *Jean*, X, 22. — [3] Josèphe, *Antiq.*, XIII, XIII, 5; XIV, I, 2.

efforcé de restaurer les murs de Jérusalem renversés en plusieurs endroits, l'Iduméen Antipater pour régent du royaume[1]. Hérode, depuis surnommé le Grand et fils d'Antipater, ayant été proclamé par les Romains tétrarque de la Judée, Alexandre Jannée, fils d'Aristobule, aidé du secours des Parthes, s'empara de Jérusalem, reprit le Temple et se mit en possession du trône. Après ces premiers succès, les Romains, à qui rien ne résistait, proclamèrent Hérode roi, et, par des massacres réitérés, lui frayèrent la voie au trône dans la cité de David. Le favori des Romains, qui, dès le principe, avait souillé le siége de sa domination par le meurtre, bâtit en l'honneur d'Auguste un théâtre à Jérusalem, et institua des jeux de gladiateurs qui avaient lieu tous les cinq ans. Le même Hérode, qui éleva à Rhodes un temple d'Apollon, et près des sources du Jourdain un autre temple à Auguste, entreprit aussi d'ajouter de nouvelles constructions et de faire des embellissements au sanctuaire consacré au seul vrai Dieu à Jérusalem. Ce roi impie, après avoir vieilli dans le crime, termina enfin sa vie coupable par le massacre des enfants innocents de Bethléem[2]. Hérode, par ses dernières dispositions, avait remis le royaume à Archélaüs; une sédition qui s'éleva contre ce prince à Jérusalem, devint l'occasion de la mort de 3,000 hommes.

Ce fut à cette époque de sang et d'extrême confusion que se leva sur le peuple juif opprimé le Soleil de justice et la Lumière de la paix céleste. Les soixante et dix semaines (*Dan.*, IX, 24) étaient écoulées, et la parole du prophète accomplie : *J'ébranlerai tous les peuples, et le Désiré de toutes les nations viendra*[3]. L'astre du ciel avait, durant le silence de la nuit, brillé sur Bethléem. Le Sauveur du monde et l'unique Prince de la paix était né et fut présenté au Temple (*Luc*, II, 1 et suiv.). Mais le Sauveur, qui, dans la plénitude des temps fixés dans les desseins de Dieu, avait apparu *plein de grâce et de vérité,* ne fut pas reçu des siens (*Jean,* I, 11-15). Du haut du mont des Oliviers, il

[1] Josèphe, *Antiq.,* XIV, IV, 5; XIV, VII, 1 et suiv. — Tacit., *Hist.,* V, IX.
[2] Josèphe, *Antiq.,* XV, VIII, 1. — *Matth.,* II, 1 et suiv.
[3] *Agg.,* II, 8.; comp. *Gen.,* XLIX, 10; *Gal.,* IV, 1; *Rom.,* V, 6.

avait dit les larmes aux yeux : *Ah! si tu reconnaissais* (ô Jérusalem) *au moins en ce jour qui t'est encore donné ce qui te peut apporter la paix! Mais maintenant tout cela est caché à tes yeux. Car il viendra des jours pour toi où tes ennemis t'environneront de tranchées, où ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts; où ils t'environneront par terre, toi et tes enfants qui sont au milieu de toi, et où ils ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps auquel Dieu t'a visitée*[1]. L'amour et la miséricorde infinie du Prince de la paix furent récompensés de la part de l'ingrate Jérusalem par la couronne d'épines et le bois de la croix, et comme il était conduit, chargé de ce fardeau, sur le Golgotha, les femmes en pleurs l'entendirent leur dire : *Filles de Jérusalem! ne pleurez point sur moi; mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. Car il viendra un temps auquel on dira : Heureuses les stériles et les entrailles qui n'ont point porté d'enfants, et les mamelles qui n'en ont point allaité! Alors ils commenceront à dire aux montagnes : Tombez sur nous, et aux collines : Couvrez-nous*[2]*!*

Cependant jusqu'à la catastrophe qui devait venir, l'heureuse nouvelle de la réconciliation et de la rédemption par Jésus-Christ fut annoncée à Jérusalem d'abord, puis au dehors de tous côtés, car il fallait que la parole solennelle que le Seigneur avait prononcée peu avant son ascension s'accomplit à l'égard des siens : *Vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui descendra sur vous, et vous me servirez de témoins à Jérusalem et dans la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre* (Act., I, 8). Pierre, par sa prédication inspirée, convertit à l'Eglise naissante de Jérusalem trois mille âmes une première fois, puis cinq mille une seconde (*Act.*, II, 41; IV, 4), et les apôtres Pierre et Jean, remplis d'une générosité sans crainte, n'hésitèrent point, comme on leur eut défendu de parler de Jésus crucifié et ressuscité du tombeau, à dire aux membres endurcis du sanhédrin : *Jugez vous-mêmes s'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu* (Act., IV, 19).

[1] *Luc*, XIX, 42 et suiv.; comp. *Matth.*, XXIV, 1 et suiv. — [2] *Luc*, XXIII, 28-30.

La Providence ayant permis que les pharisiens, au cœur endurci, et les frivoles sadducéens suscitassent une persécution aux disciples du Sauveur (*Act.*, VIII, 1 et suiv.), ce fut dans ses vues un moyen de frayer la voie à une plus grande et plus rapide propagation de la foi dans la Judée, la Samarie, la Syrie, la Phénicie et Chypre, et une seconde Eglise centrale fut fondée et devint florissante à Antioche. Durant ce temps-là, Jacques, fils d'Alphée et proche parent du Sauveur, évêque de l'Eglise-Mère de Jérusalem, priait à genoux dans le Temple pour le salut du peuple, et à cause de sa sainteté universellement reconnue, il apparaissait comme un médiateur entre les chrétiens austères sortis du milieu des juifs, et les chrétiens à l'esprit plus libre sortis du milieu des gentils [1]. Or le judaïsme, institution de préparation, ayant pris fin par l'avènement du Christ (*Rom.*, X, 4; *Gal.*, III, 24), Jérusalem et son Temple avaient perdu leur signification originaire, et le moment approchait de plus en plus où les flammes dévastatrices devaient embraser le sanctuaire de l'Ancien Testament.

Les injustices multipliées que commettait en Judée le gouverneur romain Gessius Florus (65 ap. J.-C.), qui désolait en particulier Jérusalem par le pillage, l'incendie et le meurtre, firent mûrir dans le peuple juif la résolution de se soulever [2]. Le jeune Eléazar, fils d'un grand prêtre, se déclara le chef de la rébellion, se mit à la tête des Juifs révoltés, occupa le Temple, brûla les archives et massacra la garnison romaine dans la forteresse Antonia. Ces attaques et ces premiers succès mirent le gouverneur de Syrie, Cestius, dans la nécessité de marcher avec une armée bien équipée contre les Juifs; il brûla le faubourg de Bézétha, et prit d'assaut la ville haute (le Sion); mais après sa retraite il se vit enveloppé par les Juifs à Béthoron, et perdit dans l'action cinq mille hommes [3]. Vespasien ayant fait peu à peu la conquête de la Judée, les zélateurs juifs (les zélés pour la

[1] *Act.*, VIII, 1 et suiv.; XI, 27 et suiv.; XV, 13 et suiv. — Hégésippe, dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, II, 23. — Comp. *Freiburger Zeitschrift für Theol.*, année 1849, IX, 52 et suiv.

[2] Josèphe, *Bell. jud.*, II, XIV, 7-9. — [3] Id., *loc. cit.*, II, XVII, 2; II, 19.

loi), comme ils s'appelaient, exercèrent sous Eliézer les injustices les plus criantes dans Jérusalem, en sorte qu'Ananus, le plus ancien grand prêtre, s'éleva contre eux, et que le peuple, se jetant sur les séditieux, les repoussa dans le Temple, où il les tint cernés. Mais, aidés par une troupe d'Iduméens, ces fanatiques scièrent les barres des portes du Temple, et s'étant répandus dans la ville sainte, le sang y coula par flots, et Zacharie, fils de Barachie, fut mis à mort dans le Temple même [1]. Durant ces temps de calamité, une sédition éclatait à Jérusalem au milieu de la sédition, et les zélateurs eux-mêmes se divisèrent en plusieurs partis. Eléazar occupa le Temple, Jean de Giscale, la montagne du Temple, et Simon s'efforça de s'établir dans la ville haute et dans une partie de la ville basse. La misère et les larmes régnaient de tous côtés, tellement que beaucoup d'entre les Juifs les mieux disposés souhaitaient de voir arriver les Romains comme des libérateurs [2].

Titus, fils de Vespasien, s'approcha des murs de la cité, si souvent profanés, avec une armée altérée de vengeance. Il plaça la dixième légion sur le mont des Oliviers, une autre partie des troupes au nord-ouest de la ville, et la division qui restait près de la tour d'Hippicus (§ 136). Des chaussées furent élevées et toutes les issues fermées aux assiégés qui cherchaient des moyens de subsister ; mais la faim brisait les barrières, et chaque jour les soldats romains s'emparaient de cinq cents Juifs et plus, infortunés à qui ils faisaient subir un cruel martyre sous les yeux même des assiégés. Les soldats, exaspérés et le cœur plein de haine, crucifiaient les prisonniers ; mais la multitude en était si grande que la place manqua pour ériger les croix et le bois pour les faire [3]. Durant le siége, la famine et la misère des Juifs croissaient d'heure en heure ; les mères arrachaient le pain de la bouche de leurs enfants, et une femme riche, nommée Marie, ayant tué son enfant encore à la mamelle, se reput de sa chair, attentat qui inspira à Titus, lorsqu'il l'apprit, une si profonde horreur

[1] Josèphe, *loc. cit.*, IV, v, 4. — *Matth.*, XXIII, 35. — [2] Josèphe, *loc. cit.*, V, I, 1-4. — Tacite, *Hist.*, V, XII. — [3] Josèphe, *Bell. jud.*, V, XI, 1.

qu'il prit Dieu à témoin de son innocence en ce qui regardait cette affreuse misère, et qu'il résolut d'ensevelir ces excès de cruauté sous les décombres de la ville. Le général romain aurait voulu épargner le Temple, mais il en était autrement décidé. Les Juifs révoltés l'ayant contraint d'en battre en brèche les portiques et d'y appliquer les échelles, les soldats romains, contre la volonté de Titus, jetèrent un tison ardent dans les bâtiments du Temple même, et la flamme dévora l'édifice : le sanctuaire, avec ses plafonds dorés, s'affaissa le 10 août de l'année 70 après Jésus-Christ, et le sang coula par torrents de la montagne du Temple, couverte des cadavres des Juifs qui avaient succombé. Simon et Jean, les chefs des révoltés, ne s'étant point encore rendus, mais ayant tenté de se fortifier dans la ville haute, Titus commanda de piller, d'incendier et de détruire la ville dans toutes ses parties, sauf les tours de Phasaël, d'Hippicus et de Mariamne (§ 136), qui devaient servir de lieux de station pour la garnison romaine. Parmi les Juifs qui étaient venus de tous les pays pour la dernière fête de Pâques, 97,000 furent faits prisonniers, et 1,100,000 périrent pendant le siége, qui commença le 7 mai et finit le 11 septembre. Ceux qui ne périrent point furent vendus ou traînés en esclavage. Au triomphe de Titus à Rome, on vit paraître Jean et Simon, et les vainqueurs promenèrent dans la ville les vases sacrés du Temple, le chandelier, la table des pains de proposition et les vases d'or avec le livre de la loi des Juifs. Les vases sacrés furent conservés dans le temple de la Paix, et la loi avec le voile du Temple dans le palais de César[1].

Suivant le récit des anciens écrivains, témoins oculaires des évènements, la destruction de Jérusalem fut précédée de nombreux signes avant-coureurs. On vit paraître sur la ville un météore qui ressemblait à un glaive, et, peu avant que la guerre éclatât, une lumière jeta, à la troisième heure de la nuit, une si vive clarté autour de l'autel et du Temple, que pendant une demi-heure il sembla qu'on fût en plein jour. A la fête de la Pentecôte, les prêtres entendirent durant la nuit, lorsqu'ils en-

[1] Josèphe, *Bell. jud.*, VI, IV, 5-8; VI, VIII, 9; VII, III, 1; VII, V, 3-7.

trèrent dans le temple pour y remplir leurs fonctions, d'abord une commotion et un bruit, puis une voix, comme la voix d'une grande multitude, qui disait : « Sortons d'ici ! » Un certain Jésus, fils d'Ananus, homme de la campagne et du vulgaire, vint quatre ans avant que la guerre éclatât à Jérusalem pour la fête des Tabernacles, et il se mit à crier près du Temple : « Voix de l'orient, voix de l'occident, voix des quatre vents, voix contre Jérusalem et contre le Temple, voix contre l'époux et contre l'épouse, voix contre tout le peuple ! » Ainsi criait-il le jour et la nuit à travers les rues de la ville. Appliqué à la torture et battu de verges, cet homme, dénué de tout, ne versa pas une larme, mais il continua à proférer ses cris de malheur. Ne souhaitant aucun mal à ceux qui le battaient, il ne remerciait non plus jamais ceux qui lui donnaient à manger. C'était surtout au temps des fêtes qu'il faisait entendre ses menaces contre Jérusalem. Pendant le siége, il monta sur les murs, et courant au-dessus, il criait d'une voix perçante : Malheur, malheur à la ville, au peuple et au Temple! Et ayant ajouté : Malheur, malheur aussi à moi ! il fut frappé d'une pierre lancée par une machine des Romains, et il expira.

Il s'éleva au milieu du peuple juif aveuglé une multitude d'imposteurs, qui se donnaient pour des envoyés de Dieu et promettaient d'écarter le joug des Romains, et ce furent leur promesses trompeuses qui empêchèrent de faire attention aux signes précurseurs des jours d'effroi depuis longtemps annoncés[1].

Lorsque ces jours arrivèrent, il s'était écoulé trente-sept ans depuis que le Sauveur, du haut du mont des Oliviers, avait fait entendre ces paroles à la vue des édifices du Temple : *En vérité, je vous le dis, il n'y restera pas pierre sur pierre qui ne soit renversée. On verra s'élever peuple contre peuple, et royaume contre royaume, et il y aura des pestes, des famines et des tremblements de terre. Quand donc vous verrez que l'abomination de la désolation, qui a été prédite par le prophète Daniel, sera dans le lieu saint, que celui qui lit entende bien ce qu'il lit.*

[1] Josephe, *Bell. jud.*, VI, v, 3 et suiv.

— *Alors que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient sur les montagnes; que celui qui sera au haut du toit, n'en descende point pour emporter quelque chose de sa maison, et que celui qui sera dans le champ ne retourne point pour prendre sa robe. Et malheur aux femmes qui seront grosses ou nourrices en ces jours-là*[1] *!*

La ville qui mit à mort le Sauveur a éprouvé les châtiments de la justice divine qui lui avaient été annoncés, parce que, par une épouvantable condamnation portée contre elle-même, elle s'était écriée : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants* (Matth., XXVII, 25)! Le pied du conquérant a foulé les ruines de ses murs, les restes du peuple ont été vendus, réduits en captivité et dispersés sans patrie au milieu des nations de la terre. C'est que l'Eternel a jugé ! Et depuis ce moment ce peuple erre d'un pied incertain et les yeux voilés dans toutes les régions du monde, ne recherchant que les choses du temps et le gain, attaché à une parole sans vie, croyant aux prophéties relatives au Messie, sans en vouloir reconnaître l'accomplissement. Martyrs de la foi et de l'incrédulité, partagés comme les branches du cèdre suspendu aux rochers des vallées, les Juifs, monument vivant, rendent et rendront jusqu'à la fin des jours témoignage, d'une part, à la vérité historique du christianisme, et de l'autre, à la juste vengeance de Dieu annoncée par les prophètes (*Ezéch.*, XII, 15 et suiv.)[2].

§ 151. Jérusalem après sa destruction par les Romains.

Au milieu des excès de la fureur et de la cruauté du paganisme romain contre les Juifs séditieux et de la rapide conquête du reste de la Palestine, et des châtiments qui lui furent infligés après la

[1] *Matth.*, XXIV, 2, 7, 15-19. — Comp. J. Maldonati, *Commentar. in Matth.*, XXIV. — Dr J.-B. Hirscher, *Betrachtungen über die sonntægl. Evangelien*, I, 3 et suiv.

[2] Comp. Basnage, *Histoire des Juifs.* — Fr.-L. Stolberg, *Geschichte der Religion Jesu*, II, 3 et suiv. — *Chronologische Notizen über Jerusalem*, dans les *Missions-Notizen aus dem h. Lande.* Vienne, 1850, livrais. IV, p. 1 et suiv.; ann. 1851, livrais. V, p. 1 et suiv.

destruction de Jérusalem [1], l'Eglise de Jésus-Christ, qui n'entendait autour d'elle que le fracas des armes sanglantes, allait se fortifiant, et du sang de ses martyrs germait une nouvelle et nombreuse génération de fidèles confesseurs. Les Juifs, rassemblés sous Bar-Cochébas, s'étant de nouveau révoltés, s'emparèrent de la forteresse de Béther, située non loin de Jérusalem et appelée aujourd'hui Kirbet-el-Jehoud, et en firent le centre de leur résistance. Une horrible guerre d'extermination fut de nouveau dirigée contre les rebelles. Ælius Adrien (126-130), bâtit sur l'emplacement de Jérusalem détruite une nouvelle ville, qu'il appela de son nom et de celui de Jupiter Capitolin, Ælia Capitolina, et favorisa partout le culte des idoles; ce fut pour les Juifs (133 ap. J.-C.) l'occasion d'une nouvelle révolte. Julius Sévérus, envoyé par Adrien, détruisit (135 ap. J.-C.), après divers combats, beaucoup de villes et de villages; le pays redevint comme un désert et un vaste cimetière, tellement qu'à Béther les morts demeurèrent un temps considérable sans être enterrés [2]. Les Juifs qui conservèrent la vie furent bannis, et il ne leur fut plus permis de tourner leurs regards qu'une fois l'année vers la ville où jadis s'élevait le Temple, ne pouvant ainsi gémir et pleurer que de loin sur son ancienne gloire désormais évanouie, et cela encore au prix d'un gros tribut [3]. Pour les chrétiens, ils trouvaient un libre accès dans la nouvelle cité et dans tout le pays.

Après des combats aussi divers que multipliés, après trois siècles d'atroces persécutions, l'Eglise obtint enfin protection, et Constantin (313) permit le libre exercice de la religion. L'œil de sa noble et pieuse mère sut aussi bientôt découvrir les Lieux

[1] Dio. Cass., vol. II, cap. LXIX, § 13 et suiv., édit. Reimar.

[2] *Echah. Rabathi*, II, 2.

[3] « Dispersi, palabundi et cœli et soli sui extorres, vagantur per orbem sine homine, sine Deo rege, quibus nec advenarum jure terram patriam saltem vestigio salutare conceditur. » Tert., *Apolog.*, XXI. — « Usque in præsentem diem prohibentur ingredi Jerusalem, et ut ruinam suæ eis flere liceat civitatis, pretio redimunt, ut qui quondam emerant sanguinem Christi, emant lacrymas suas. » Hieron., *In Sophon.*, c. I, 15. — Cfr. Eusèbe, *Demonstr. evang.*, VIII, 18. — Dio. Cass., LXIX, 12-14. — Epiphan., *De mens. et pond.*, XV, 171, ed. Petav.

saints de Jérusalem (§ 142 et suiv.), et dès lors commença peu à peu une ère de paix et de bénédiction. La croix, qui auparavant n'était qu'un poteau d'abjection et de honte, fut élevée comme un étendard; elle s'étala sur les tours des temples consacrés à Jésus-Christ, brilla sur les couronnes des rois, étincela à la poitrine des chevaliers chrétiens, orna les autels, transforma en autant de chapelles les demeures chrétiennes, s'inclina du haut des montagnes et des collines vers les vallées, et fut plantée, comme le signe de la rédemption, sur les tombeaux des fidèles [1]. L'empereur partout vainqueur fit commencer, sur les lieux de la Palestine consacrés par de pieux souvenirs, la construction de plus de trente églises et chapelles chrétiennes [2].

Julien l'Apostat (363), qui favorisait les Juifs par haine contre les chrétiens, voulut relever le Temple de Jérusalem de ses ruines. Une intervention visible de la puissance divine fit évanouir son drojet ; des globes de flammes, s'échappant miraculeusement du sol où l'on creusait les fondements, jetèrent l'effroi parmi les ouvriers, qui se dissipèrent [3]. Depuis cette époque des milliers de chrétiens accoururent vers la Terre sainte, spécialement vers le temps où le Visigoth Alaric (409 et 410) ravageait l'Italie et emportait Rome d'assaut. Du nord de l'Afrique, où depuis 419 les Vandales promenèrent la mort et l'incendie, on vit également les chrétiens se rendre en grand nombre en Palestine, et y chercher la paix et le repos sous le sceptre des empereurs chrétiens de Byzance.

Lors du partage de l'empire romain (395), la Palestine échut à l'empire d'Orient, et il fut décrété au concile de Chalcédoine (451-453) que Jérusalem formerait à l'avenir un patriarcat indépendant, comprenant la Palestine première, seconde et troisième. Jérusalem, comme l'Eglise d'où étaient sorties toutes les autres

[1] Comp. *Abhandlung über die Bedeutung des Kreuzes im Sinne des Evangeliums und nach dem Glauben der Christen,* imprimée dans les travaux des conférences du clergé d'Augsbourg. Augsbourg, 1832, tome II, 2e livrais., p. 154 et suiv.

[2] Nicéph., *Hist.,* VIII, XXX.

[3] Ammien Marcell., XXIII, I. — Socrate, *Hist. eccl.,* c. III, 20. — Voir plus de détails dans l'Histoire de l'Eglise (Fleury, Rohrbacher, Alzog, etc.)

Eglises de Judée (§ 145), de Galilée et de Samarie, fut aussi dans le principe leur métropole; mais depuis sa destruction le rang et les prérogatives de métropole étaient passés à Césarée. Lorsqu'au quatrième siècle les Lieux saints eurent été ornés et embellis par de somptueux édifices, il était naturel de restituer à l'Eglise fondée par les apôtres ses premiers droits [1]. Depuis cette époque les chrétiens d'Occident firent en grand nombre le pèlerinage de Jérusalem, pour prier sur les Lieux saints, et la foule s'accrut encore lorsque l'empereur Justinien eut bâti, vers l'an 530, à l'extrémité sud du Moria, une magnifique église en l'honneur de la très-sainte Vierge Marie, mère de Dieu (§ 139, II). Bientôt cependant arriva un temps plein d'angoisses, sous une domination tyrannique et barbare; Chosroès II, roi des Perses, s'étant emparé de Jérusalem au mois de juin 614, des milliers de chrétiens perdirent la vie, les églises furent renversées et un grand nombre des habitants de Jérusalem conduits en captivité. La charité des chrétiens toutefois ne se ralentit pas; les temples consacrés à la gloire de Dieu furent relevés, et Héraclius, empereur grec, ayant défait les Perses, vint, en 629, à Jérusalem et rapporta aux chrétiens avec la sainte Croix la liberté et le repos longtemps désirés. C'est depuis cette époque que l'Eglise célèbre chaque année, le 14 septembre, la fête de l'Exaltation de la sainte Croix [2].

Cependant la ville sainte ne fut que peu de temps sous une domination chrétienne. L'Orient étant devenu la proie de l'islamisme, les Sarrasins (636 et suiv.), sous le calife Omar, firent la conquête de toute la Syrie et de Jérusalem, où ils érigèrent le croissant à la place de la croix [3]. Au septième et au huitième siècle, si les pèlerins chrétiens ne trouvaient pas toujours des obstacles insurmontables ou des persécutions, les chrétiens indigènes n'en avaient pas moins à endurer les caprices et les oppressions du

[1] Caroli a S. Paulo *Geographia sacra*, p. 298 et suiv. — Reland, *Palæst.*, p. 219-222. — Gams, *Das Patriarchat von Jerusalem. Kirchenlexicon. Freib.*, V, 534.

[2] *Chron. paschale,* p. 385 et suiv., edit. Paris. — *Biblioth. vet. Patrum,* tome I, p. 1023 et suiv. — Baronii *Annal.*, ann. D. 628.

[3] Eutychius, *Annal.*, II, 284 et suiv.; *Fundgruben des Orients,* II.

musulman[1]. Charlemagne (771-814) tourna sa charité et sa compassion du côté des pauvres chrétiens d'Orient; il leur fit distribuer des aumônes à Jérusalem, employa ses soins pour la reconstruction des églises qui s'y trouvaient, et obtint du calife Haroun-al-Raschid qu'il lui envoyât les clefs du saint Sépulcre et du Calvaire. Cet exemple du généreux empereur d'Occident fut suivi par son fils Louis le Pieux et son petit-fils Louis le Germanique[2]. Après la mort de Haroun-al-Raschid, Jérusalem se vit de nouveau exposée à la fureur des partis sarrasins, et avec la nouvelle domination des califes fatimites d'Egypte (969 et suiv.) se fit sentir un redoublement de vexations et d'oppression à l'égard des chrétiens, qui soupiraient toujours avec plus d'ardeur après le secours de leurs frères d'Occident. Le calife d'Egypte El-Hacem, d'un fanatisme sauvage, fut celui qui persécuta les chrétiens de Palestine et d'Egypte avec le plus de cruauté; non content d'interdire l'exercice de la religion et de détruire les églises, il arrachait des bras des parents leurs fils et leurs filles, et s'ils refusaient de renier leur foi, il leur faisait subir le martyre du pal ou de la croix. Dans la suite, le tyran ayant changé de sentiments se repentit de ses violences et de ses cruautés, et permit aux chrétiens de rebâtir leurs églises[3].

Bientôt après (1033) une ardeur comme irrésistible poussa de nombreux pèlerins des différentes contrées de la chrétienté au tombeau du Sauveur : nobles, princes, évêques, dirigèrent leurs pas vers Jérusalem, bien que les musulmans exigeassent de chaque pèlerin qui voulait entrer dans la ville une pièce d'or pour tribut. C'est dans ce siècle que tombe en particulier le pèlerinage du duc Robert de Normandie, dont la piété et la grandeur d'âme furent pour les Turcs eux-mêmes un sujet d'étonnement[4]. L'archevêque de Mayence, les évêques Gunther de Bamberg, Othon de Ratisbonne et Guillaume d'Utrecht emmenèrent à leur suite,

[1] *Acta sanctor. martyr.*, t. III, 167 et suiv. — Jul., t. III, 331 et suiv.

[2] Eginhardus, *Vita Carol. Mag.*, c. v et suiv.

[3] Baronii *Annal.*, ann. D. 1009. — Guillaume de Tyr, I, IV, 5. — Elmacin, *Hist. saracen.*, III, VI, p. 260.

[4] Rod. Glaber, IV, IV. — Bouquet, *Recueil*, t. XI, 362 et suiv.

au printemps de l'année 1064, sept mille pèlerins pour la Terre sainte[1]. Les Sarrasins avaient permis aux chrétiens, moyennant un tribut, d'habiter dans le voisinage du saint Sépulcre, et les marchands chrétiens d'Amalfi obtinrent, en 1048, l'autorisation de bâtir près du saint Sépulcre, en l'honneur de la sainte Vierge, une église et un cloître qui devait servir à recevoir les pèlerins d'Occident. Peu de temps après s'éleva aussi dans le voisinage un couvent de religieuses, où les femmes qui faisaient le pèlerinage trouvaient un abri. Vers ce temps-là les Fatimites ayant entrepris de réparer les fortifications de Jérusalem, les pauvres chrétiens (1063) furent contraints de relever une partie considérable des murs[2]; et comme dans la suite la tyrannie turque s'appesantissant de plus en plus sur les confesseurs de la foi menaçait de les réduire à un complet esclavage, un cri d'angoisse profond alla retentir jusqu'à l'occident de l'Europe chrétienne; telle fut l'occasion des croisades, auxquelles prirent aussi part plusieurs chevaliers bavarois, notamment les deux Andechser, Frédéric de Diessen, Othon de Hohenwarth, le sire comte d'Eckard, l'archiduc Welf Ier[3], etc., etc.

Le 6 juin 1099, l'armée des Croisés se mit en mouvement pour s'avancer d'Emmaüs vers Jérusalem, où l'ardeur religieuse des chrétiens devait triompher du fanatisme sauvage des Sarrasins. A la vue de la cité si riche en souvenirs, le cœur des combattants chrétiens oublia toutes les fatigues d'un long et pénible voyage, et d'un œil enflammé et rempli d'émotion, ils purent enfin en contempler le terme, comme dit le poète :

« Tous volent, et leur vol n'est pas encore assez prompt au gré de leurs désirs; il leur semble que la terre disparaît trop lentement sous leurs pas. Enfin le soleil plus élevé darde des feux plus ardents et brûle les campagnes. Tout-à-coup Jérusalem paraît : tous se montrent Jérusalem; mille voix confondues répètent : Jérusalem! Jérusalem! A la joie qu'inspira cette première vue succède tout-à-coup une tristesse profonde, mêlée de crainte et

[1] Baronii *Annal.*, ann. D. 1064, XLIII-LVI. — [2] Guillaume de Tyr, IX, 17, 18. — [3] Andr. Buchner, *Bayer. Geschichte*, IV, 88.

de respect. A peine osent-ils lever les yeux vers cette cité qu'un Dieu choisit pour son séjour, où il mourut, où il fut enseveli, où triomphant il reprit sa dépouille mortelle [1]. »

Le 15 juillet 1099, le général en chef Godefroy de Bouillon, dont la valeur égalait la piété, ayant livré à Jérusalem un assaut sanglant, s'en rendit maître et planta sur ses tours les étendards de la croix en signe de victoire, pendant que ses soldats suspendaient leurs lances et leurs épées devant les maisons conquises, pour marquer que c'était désormais une propriété inviolable. Cependant le noble Godefroy se refusa à orner son front de la couronne royale dans la ville où le Sauveur avait porté une couronne d'épines. Ce fut sous un habit grossier de pénitence que le pieux vainqueur se rendit au saint Sépulcre pour rendre grâces à l'Eternel et implorer sa miséricorde pour les péchés de son armée. Les confréries et les fondations ecclésiastiques ne tardèrent pas à se multiplier. Les moines bénédictins avaient fondé un hôpital dans leur couvent avec la chapelle de Saint-Jean. Après la conquête de Jérusalem, Gérard, Français d'origine, en fut établi gardien et supérieur, et prit dans la suite, avec ceux qui se consacrèrent au soin des pauvres et des malades, l'habit de l'ordre et la règle du couvent. Raymond du Puy, qui, en 1118, succéda à Gérard, se vit déjà obligé d'adjoindre aux frères servants des frères chevaliers, pour la défense des pèlerins et des chrétiens en général.

Ces chevaliers chrétiens, appelés simplement frères hospitaliers, frères de Saint-Jean (*fratres hospitalis sancti Joannis*), ou bien encore, depuis qu'ils eurent pris possession de Rhodes et de Malte, chevaliers de Rhodes, chevaliers de Malte, portaient, comme chacun sait, sur leurs armes, une croix octogone en or sur champ rouge, surmontée d'une couronne ducale et un chapelet en sautoir avec la devise : *Pro fide* [2]. Neuf chevaliers français, anciens compagnons d'armes de Godefroy de Bouillon, avaient en outre résolu, vers l'année 1118, de joindre, en l'honneur

[1] Torquato Tasso, *la Jérusalem délivrée*, chant IIIe, n°s 3 et 5 (trad. de Lebrun).

[2] Pauli, *Codice diplom. del. S. militare ordine Gerosolimit.*

la douce Mère de Dieu, la vie monastique à la vie de chevaliers, et de protéger par les armes les pèlerins contre leurs ennemis. Ces chevaliers ayant pour habitation une partie du palais qui touchait à l'emplacement du Temple, furent pour cette raison nommés *Chevaliers du Temple (Templarii, Militis Templi)*. Saint Bernard fut constamment un chaud défenseur de ces chevaliers, qui portaient, en signe de la pureté du cœur, un manteau blanc, et en signe de leur fidélité à soutenir la foi au prix même de leur sang, une croix de couleur rouge-sang, et qui, semblables à des lions dans la guerre, dans la paix ressemblaient à des agneaux, et dans la maison de Dieu à des religieux [1]. De nombreux pèlerins allemands étaient aussi allés à Jérusalem durant la croisade. Parmi eux plusieurs se consacrèrent avec tous leurs biens à l'hôpital allemand, près de l'église de Sainte-Marie, et, dès 1128, il se forma une confrérie qui faisait les vœux monastiques. C'est de là que sortit l'ordre des Chevaliers teutoniques, que le pape Célestin III confirma en 1191. Ses membres, de même que les chevaliers de Saint-Jean et les templiers, avaient pour mission de protéger et de soigner les pèlerins; ils étaient connus sous le nom de Chevaliers de Sainte-Marie ou de Seigneurs de la Croix, parce qu'ils portaient un manteau blanc avec une croix noire, et que leurs armes et leur bannière consistaient en une croix noire dans un écu blanc [2].

Lorsqu'on eut pris possession de Jérusalem, un patriarche latin de Jérusalem fut aussi nommé [3]. Godefroy de Bouillon, après une vie vraiment noble et sans tache, ferma les yeux le 17 août 1100; sa mort fut aussi belle que sa vie. Son valeureux frère, Baudouin Ier lui succéda en qualité de roi de Jérusalem (1100-1118). Baudouin bâtit plusieurs forteresses pour la défense de ses Etats, et peupla Jérusalem d'habitants chrétiens. Sous son neveu, Bau-

[1] Maillard de Chambure, *Règle et statuts des templiers*. Paris, 1840.

[2] J.-H. Hennes, *Urkundenbuch des deutschen Ordens*. Mayence, 1845. — Comp. *Monumenta boica*, t. XXIX, p. 558; t. XXX, p. 119 et suiv.; t. XXXI, p. 424 et suiv.

[3] Jacques de Vitry, p. 1083. — Voy. de plus amples détails dans l'ouvrage du savant dominicain Michel Le Quien, *Oriens christ.*, III, 1242 et suiv.

douin II (1118-1131), les chrétiens atteignirent un très-haut degré de puissance, mais ses successeurs Baudouin III, Amaury, Baudouin IV et Baudouin V virent l'étoile de leur grandeur pâlir et s'éclipser peu à peu.

Si le royaume chrétien fondé par Godefroy fut relativement de peu de durée, c'est que les chrétiens d'Occident souillèrent, par la multitude de leurs péchés, le tombeau sur lequel leur trône reposait[1]. Le sultan d'Egypte Saladin brisa, en 1187, dans le combat de Hittin (§ 98), la puissance des chrétiens, leur enleva Jérusalem, et comme il voyait cette ville menacée par Richard, roi d'Angleterre, il la munit de fortifications. Le sultan Mélek-el-Mouadden, qui, en 1219, était maître de la ville, fit de nouveau renverser beaucoup de murs et de tours, et ainsi dépourvue de défense, Jérusalem passa par une capitulation (1229) entre les mains de l'empereur Frédéric II. Mais ce prince ne put non plus fonder un royaume durable, car les Sarrasins reprirent Jérusalem en 1239, et la fleur des trois ordres de chevaliers religieux périt au malheureux combat de Gaza (1244), qui fut suivi de la prise de Jérusalem. Cette ville, après bien des vicissitudes, passa enfin, en 1517, sous la domination du féroce sultan Sélim Ier[2]. Ce fut sous Sélim III que Napoléon, en 1798, fit la conquête de l'Egypte, et en 1799 vainquit les Turcs à Gaza, à Jaffa et près du Thabor. Les habitants de Jérusalem s'étant dans la suite (1824) révoltés contre Soliman, tyrannique pacha de Damas, le sultan soumit de nouveau la ville en 1825. Elle fut encore prise et saccagée en 1834, sous le vice-roi d'Egypte Méhémet-Ali, par 40,000 Arabes. Depuis 1840, l'intervention de l'Autriche et de l'Angleterre l'a remise sous l'autorité du sultan.

Telle a été la grande destinée de la fille de Sion, comblée de tant de faveurs, mais aussi frappée plus tard de tant de malédictions, tour à tour témoin des plus beaux exemples de sainteté et réduite à la plus profonde abjection. Les tempêtes du temps se sont cruellement déchaînées contre ses murs, et elle a enduré les

[1] Fréd. Hurter, *Hist. du pape Innocent III,* I, 48 et suiv., 217; II, 459, 2e édit.

[2] Hammer, *Geschichte der Osmanischen Reiches,* I, 691 et suiv.

plus grandes vicissitudes du monde[1]. Aujourd'hui, Jérusalem, triste et déchirée comme ses rochers, demeure solitaire, loin des grandes voies du commerce ; elle éveille encore, dans son deuil et sa viduité, les souvenirs sacrés de tant de siècles ; elle attire à elle les pas empressés des pèlerins chrétiens, dont le cœur brûle des ardeurs de la foi et de la charité envers le divin Sauveur, qui y vécut, y souffrit et y mourut, pour réconcilier le genre humain déchu avec son Père qui est dans les cieux. C'est sous ce rapport que Jacques de Vitry appelait déjà Jérusalem la *Mère de la foi*, le *Berceau de notre salut*, la *Maîtresse des apôtres*, de même que Rome est la mère des fidèles. Pour les juifs, Jérusalem n'est que la ville de la malédiction et de la désolation ; pour les chrétiens, c'est la ville de la résurrection et de la prédication de la foi. Souvent, dans les Livres saints, Jérusalem est aussi présentée comme la figure du christianisme vainqueur et florissant, de l'Eglise de Jésus-Christ, de la cité surnaturelle de Dieu, séjour de la vie éternelle. En effet, si la Jérusalem terrestre a été brisée, sur ses ruines a été fondé l'édifice d'une Jérusalem céleste et éternelle, toute resplendissante d'un éclat immuable, sur les fondements de laquelle brillent les noms des douze apôtres, dont Jésus-Christ est le chef et la pierre angulaire, et dont les portes, formées chacune d'une pierre précieuse, s'ouvriront pour tous les pèlerins fidèles[2].

§ 152. Alentours de Jérusalem.

Parmi les lieux qui avoisinent Jérusalem, on distingue :

1° Le Golgotha, petite éminence située au nord-ouest de la ville, qui avait la forme d'un crâne humain, ou une saillie

[1] Sur la topographie et l'histoire de Jérusalem, voyez Adrichomius, *Theatrum Terræ s.*, p. 145 et suiv. — J.-B. Villalpandi, *Apparatus urbis ac templi hierosol.* in Ezech. explanat. Rome, 1604. — B. Lamy, *De S. civit. Jerus.* Paris, 1720. — Poujoulat, *Histoire de Jérusalem.* — T. Tobler, *Topographie von Jerusalem und seinen Umgebungen*, 2 vol. Berlin, 1853. (Critique exagérée sous bien des rapports.)

[2] *Is.*, LXV, 18 et suiv.; LXVI, 20; *Joël*, III, 5; *Zach.*, VIII, 22; *Gal.*, IV, 26; *Hébr.*, XII, 22; *Apoc.*, III, 12; XXI, 2, 11 et suiv.

figurant une tête (§ 143), et qui, pour cette raison, suivant le récit biblique (*Matth.*, XXVII, 33; *Jean*, XIX, 17), était appelé simplement le LIEU DU CRANE [1]. Ce fut là que le Sauveur mourut pour nos péchés, et que, pour rendre au genre humain déchu ses droits au bonheur de l'éternité, il rougit le rocher de son précieux sang ; c'est là que fut planté le bois de la croix, qui est devenu l'arbre de la vie, qui, depuis bientôt deux mille ans, va toujours en s'élargissant sur la terre, et à l'ombre duquel des millions et des millions d'âmes ont cherché et trouvé déjà, comme d'autres chercheront et trouveront encore à l'avenir, la consolation, la paix et le bonheur.

Le péché fut, hélas! de la croix l'inventeur;
Le bois de la croix fut du péché le vainqueur.
Oh! maudit péché, toi de la croix l'inventeur,
Dans le bois de la croix, tu trouvas ton vainqueur.

C'était sur le GOLGOTHA, où, suivant une tradition des temps primitifs, était le tombeau d'Adam [2], que le second Adam devait mourir (I *Cor.*, XV, 45 et suiv.), pour procurer au monde une nouvelle vie. Sur sa grande carte de Jérusalem et des alentours, Adrichomius plaça près du GOLGOTHA, dans une espèce de vignette, ces mots pleins de sens : *Christus se tibi, — tu te Christo* (Jésus-Christ s'est sacrifié pour toi, sacrifie-toi pour Jésus-Christ), ce qui rappelle les tendres et amoureuses strophes du *Stabat Mater :*

Sancta Mater, istud agas,
Crucifixi fige plagas
Cordi meo valide.

Tui nati vulnerati,
Tam dignati pro me pati,
Pœnas mecum divide.

[1] Le nom de Golgotha est formé de l'araméen גלגלתא ou de l'hébreu גלגלת (crâne).

[2] « Venit enim ad me traditio quædam talis, quod corpus Adami primi hominis ibi sepultum est, ubi crucifixus est Christus, ut, sicut in Adam omnes moriuntur, sic in Christo omnes vivificentur. » Orig. *In Matth.*, c. III, p. 43. — Cfr. saint Ambroise, *In Luc*, c. XXIII. — Saint Jérôme, *In Ephes.*, V, 14. — Theophyl., *In Joann.*, c. XIX.

Fac ut portem Christi mortem,
Passionis fac consortem,
Et plagas recolere.

Virgo virginum præclara,
Mihi jam non sis amara :
Fac me tecum plangere.

Après l'époque de Jésus-Christ, Jérusalem ayant pris de l'extension dans la direction du nord-ouest, le Golgotha fut compris dans l'intérieur des murs, comme on l'a déjà observé ci-dessus (§ 136).

2° Gethsémani (גת־שמנא, c'est-à-dire presssoir à huile, presse à huile) était une métairie isolée sur le penchant occidental du mont des Oliviers, au delà du torrent de Cédron. Tout à côté était un jardin, dans lequel Jésus-Christ se retira avec ses disciples les plus intimes, Pierre, Jacques et Jean (*Matth.*, xxvi, 36 et suiv.), pour les rendre témoins de ses inexprimables souffrances, comme ils l'avaient été auparavant de sa transfiguration. Ce fut en ce lieu d'angoisses et de douleurs que le perfide Judas trahit par un baiser son Seigneur et son Maître, qui fut pris et conduit devant Anne et Caïphe par une troupe d'archers [1].

A l'époque de saint Jérôme, il y avait à Gethsémani une église [2]. Près du pont sur lequel passe la route qui de la porte Sainte-Etienne conduit au mont des Oliviers, on montre aujourd'hui un terrain uni que l'on prétend être l'ancien jardin de Gethsémani; il porte le nom de Dsches-Manijeh, renferme huit oliviers très-anciens et est environné d'un mur long de 160 pieds du côté de l'ouest et de 150 pieds du côté du nord. On indique aussi les endroits où Jésus-Christ pria, où les trois disciples s'endormirent, et où Judas trahit son Maître (*Matth.*, xxvi, 40 et suiv.). La grotte de l'Agonie, située tout près du jardin de douleur, est une espèce de voûte dans laquelle la lumière pénètre d'en haut par une ouverture. Sur l'autel de la grotte, on lit ces paroles qui font allusion à saint Luc (xxii, 44) : *Hic factus est*

[1] *Matth.*, xxvi, 46 et suiv.; *Jean*, xviii, 13 et suiv.
[2] *Onomastic.*, art. *Gethsémani.*



sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram. — Là il lui vint une sueur comme des gouttes de sang, qui découlait jusqu'à terre. « Nous nous jetâmes à genoux par terre, écrit Mgr J.-B. Auvergne, archevêque d'Iconium, là où le Fils de Dieu s'était prosterné et avait prié, l'âme plongée dans une si profonde tristesse. Comment ne pas se sentir pénétré du plus vif repentir à l'endroit même où l'âme du Sauveur, se représentant les péchés de tous les hommes, endura pour les expier un si effroyable tourment [1]. » Les Pères de l'ordre de Saint-François, auxquels le jardin appartient et qui conservent les clefs de la porte de la grotte, s'y rendent tous les ans le troisième jour de la semaine sainte, vers les trois heures du matin ; ils y célèbrent le saint sacrifice de la messe et récitent ensuite les offices du jour [2].

3° De Bethphagé (בֵּית־פַּגֵּא, c'est-à-dire lieu des figuiers), sur le revers oriental de la montagne des Oliviers, Jésus envoya deux de ses disciples à Béthanie, pour lui amener l'ânesse sur laquelle il fit sa dernière entrée à Jérusalem. *Lorsqu'ils approchèrent de Jérusalem, et qu'ils furent arrivés à Bethphagé, sur la montagne des Oliviers, Jésus envoya deux de ses disciples, et leur dit : Allez à ce village qui est devant vous, et vous y trouverez en arrivant une ânesse liée et son ânon avec elle : déliez-les, et me les amenez* [3]. L'ancien Bethphagé, qui devait être situé un peu plus à l'est que Béthanie, puisque Jésus revenant de Jéricho entra d'abord à Bethphagé (*Matth.*, xxi, 1), n'a laissé aucun vestige. La supposition que cette petite localité, suivant les indications rabbiniques, était située sous les murs de Jérusalem, manque entièrement de fondement [4].

4° Le bourg de Béthanie, pareillement situé sur le versant oriental du mont des Oliviers, dans une vallée, était à une distance d'environ quinze stades (*Jean*, xi, 18), ou d'une petite lieue

[1] *Annales de la propagat. de la foi*, ann. 1837, VI, n° 19.

[2] Géramb, I, 87; II, 103. — Voyez une gravure de la grotte de l'Agonie dans Ul. Halbreiter, pl. iii, n° 10.

[3] *Matth.*, xxi, 1 et suiv.; *Marc*, xi, 1 et suiv.; *Luc*, xix, 29 et suiv.; *Jean*, xii, 12.

[4] Comp. Dr J.-L. Hug, *Einleitung ins Neu. Testam.*, I, 18 et suiv.

de Jérusalem [1]. Le Sauveur allait souvent et volontiers s'abriter à Béthanie dans la maison de Lazare et de ses sœurs Marthe et Marie. Nous lisons en effet : *Or, comme ils* (Jésus et ses disciples) *continuaient leur chemin, Jésus entra dans un bourg* (à Béthanie), *et une femme, nommée Marthe, le reçut dans sa maison. Elle avait une sœur nommée Marie, qui, se tenant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. Cependant Marthe était fort occupée à préparer tout ce qu'il fallait; et s'arrêtant devant Jésus, elle lui dit : Seigneur ne considérez-vous point que ma sœur me laisse servir toute seule? Dites-lui donc qu'elle m'aide. Mais le Seigneur lui répondit : Marthe, Marthe! vous vous empressez et vous vous troublez dans le soin de beaucoup de choses. Cependant une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée* (Luc, x, 38 et suiv.). Nous ne devons pas non plus passer sous silence la résurrection de Lazare, ni la démarche inspirée tout à la fois par un tendre amour et un sentiment profond d'humilité et de reconnaissance, par laquelle Marie oignit les pieds de Jésus, et les essuya de ses cheveux dans la maison de Simon de Béthanie, pendant le festin du sabbat [2].

Dès le quatrième siècle, époque à laquelle on désignait BÉTHANIE sous le nom de LAZARIUM, il y avait une église sur le tombeau de Lazare, et au septième siècle il se trouvait à côté un couvent [3]. Suivant d'anciennes relations, la pieuse Mélésinda (Mélisandra), fille aînée de Baudouin II et épouse de Foulques, roi de Jérusalem, bâtit aussi, vers l'an 1138, à BÉTHANIE, un couvent de femmes de l'ordre de Saint-Benoît, dont sa sœur Ivette devint abbesse [4]. Aujourd'hui, BÉTHANIE, qui, au rapport de Rodolphe de Suchem, possédait encore au quatorzième siècle trois églises, une sur le tombeau de Lazare, la seconde sur la maison de

[1] Le nom de Béthanie peut dériver soit de בֵּית־הִינֵי, c'est-à-dire lieu des dattes, soit de בֵּית־עֲנִיָּה, c'est-à-dire lieu d'humiliation, d'affliction.

[2] *Matth.*, XXVI, 6 et suiv.; *Jean*, XI, 1 et suiv.; XII, 1 et suiv.

[3] Saint Jérôme, *Onomast.*, art. *Bethania.* — Adamnanus, *De locis sanct.*, I, 24. — Bollandi *Acta sanctor.*, t. XX, *Vie de S. Euthym.*

[4] Rozière, *Cartulaires de l'église du Saint-Sépulcre.* Paris, 1849, p. 61.

Marthe et de Marie, la troisième sur la maison de Simon, est réduit à n'être plus qu'un petit village, appelé, en souvenir de Lazare, EL-AZIRIJEH[1], et habité par de pauvres Arabes, dont les demeures consistent en une vingtaine de misérables cabanes dispersées au milieu d'anciens restes de murs ruinés. Cependant l'ombrage et la verdure d'une quantité d'arbres répandus dans les champs d'alentour rendent le petit village assez agréable ; les pèlerins chrétiens y séjournent volontiers, et on ne manque pas de leur montrer les ruines prétendues de la maison de Lazare et de ses sœurs, et de celle de Simon. Il y a au pied de la colline une cavité creusée dans le roc, qui passe pour être le tombeau de Lazare. On y descend par trente degrés, et l'on arrive, après le vingt-quatrième, à une espèce d'esplanade où se trouve un autel en pierre, sur lequel les Pères de l'ordre de Saint-François célèbrent chaque année deux fois le saint sacrifice de la messe. On voit à la partie la plus élevée du village des restes d'une église et d'une tour encore faciles à reconnaître[2]. (Sur BÉTHANIE, près du Jourdain, voyez § 203.)

5° La localité de BAHURIM était située dans le territoire de la tribu de Benjamin, non loin de Jérusalem, sur la route qui, passant par le mont des Oliviers, se dirigeait vers le Jourdain. Ce fut à BAHURIM que David, fuyant devant le rebelle Absalon, eut à essuyer les outrages de Séméi (II *Rois,* XVI, 5 et suiv.). Cette localité, qui dans Josèphe est désignée sous le nom de BACHURIS, et au sixième siècle s'appelait BETH-ABOUDISON, est citée par Brocard comme un joli château à l'orient de Béthanie. Le petit endroit aujourd'hui abandonné d'ABOU-DIS, à un quart de lieue à l'est de Béthanie, peut occuper l'emplacement de l'ancien BAHURIM.

6° La ville d'AMOSA (מֹצָה), dépendante de la tribu de Benjamin (*Jos.*, XVIII, 26), aurait été située, suivant les indications rabbiniques (*Succ.*, XLV, a), à une lieue à l'ouest de Jérusalem, à l'endroit où se trouve présentement le village de COULONIEH. On

[1] Forme arabe d'*el-Azir,* c'est-à-dire Lazare.

[2] J. Mislin, III, 242 et suiv. — Voyez des relevés de Béthanie et du tombeau de Lazare, dans Ul. Halbreiter, pl. III, n° 13, et pl. V, n° 9.

rapproche également de Coulonieh l'Emmaüs du Nouveau Testament (§ 174).

7° L'ancienne ville d'Anania (II *Esdr.*, xi, 32) doit avoir occupé l'emplacement du village actuel de Beit-Hanina, au nord-ouest de Jérusalem.

8° La ville de Séboïm (II *Esdr.*, xi, 34), appartenant à la tribu de Benjamin, peut avoir été située à l'endroit ou s'élève actuellement le village de Soba (Zouba), au haut de la montagne, à environ deux lieues à l'ouest de Jérusalem. La forteresse ruinée d'Om-Basras, à une lieue et demie à l'est de Jérusalem, non plus que le village de Déir-Yésin (Gésin), située à une lieue et quart à l'ouest de la capitale, ne peuvent aucunement prétendre à une origine biblique.

§ 153. Cimetières autour de Jérusalem.

Jérusalem était comme environnée de cimetières; non-seulement dans le fond des vallées de Josaphat, de Raphaïm et d'Ennom (§ 111), mais jusque sur les collines qui les forment on rencontre de nombreuses cavernes sépulcrales, avec des sculptures et des inscriptions. Les ouvertures pratiquées dans les parois perpendiculaires des rochers, conduisent à des vestibules, et ceux-ci à leur tour dans des pièces latérales renfermant des enfoncements destinés à servir de tombeaux. Dans quelques-unes de ces cavernes ou grottes sépulcrales, il n'est pas rare de rencontrer encore lisibles les mots ΤΗΣ ΑΓΙΑΣ ΣΙΩΝ (de la sainte Sion, de l'église chrétienne sur le Sion), ou bien ΜΝΗΜΑ (souvenir), parce que les anciens lieux de sépulture des juifs servirent ensuite aux chrétiens pour la même fin.

1° Le champ du Potier, appelé depuis Haceldama (le champ du sang, parce qu'il fut acheté par les membres du sanhédrin avec l'argent de la trahison, les trente pièces d'argent, prix de la trahison de Judas), pour la sépulture des étrangers (*Matth.*, xxvii, 6 et suiv.; *Act.*, i, 19), était situé au sud de Jérusalem, au-dessus de la vallée de Raphaïm [1]. Il y avait autrefois sur cette

[1] Hiéron. *Onomast.*, art. *Acheldamach*. — Quaresm., II, 284.

place, longue d'environ 90 pieds et large de 40, une église, qui en 1143 fut cédée à l'hôpital de Saint-Jean, mais qui est aujourd'hui tombée en ruines[1]. Les tombeaux sur l'HACELDAMA sont des grottes creusées en voûte dans le roc. Du reste, il existe encore en ce lieu une couche d'argile blanche, qui est exploitée pour la poterie. Dans les alentours, sur le penchant de la colline vers la vallée de Raphaïm, on voit aussi une quantité de monuments tumulaires, avec des inscriptions hébraïques et grecques, mais que l'action du temps a fort endommagées et rendues pour la plupart illisibles[2].

2° La vallée de JOSAPHAT, qui, dès l'époque du pieux roi Josias, servait de sépulture au commun du peuple (IV *Rois,* XXIII, 6), peut être considérée comme un vrai cimetière (§ 110, n° 2). Le village actuel de SELVAN (Silvan) est en très-grande partie construit sur d'anciens lieux de sépulture, et les fellahs habitent pour la plupart d'anciennes chambres sépulcrales. De nos jours, les cimetières des juifs s'étendent au nord du village.

Parmi les monuments funéraires dignes de remarque, sans que toutefois ils soient mentionnés dans les divines Ecritures, nous citerons :

1° Les tombeaux appelés TOMBEAUX DES PROPHÈTES, sur le versant occidental du mont des Oliviers, au-dessus du cimetière actuel des juifs. Ce sont des excavations assez grandes et pourvues de nombreuses cellules pour recevoir les morts. Il en est qui ont voulu faire de ce singulier labyrinthe sépulcral un monument élevé aux prophètes mis à mort par les Juifs (*Luc,* XI, 47)[3].

2° Les tombeaux de ZACHARIE, de SAINT-JACQUES, d'ABSALON et de JOSAPHAT, situés au nord-ouest des tombeaux des prophètes. Les tombeaux de ZACHARIE et d'ABSALON sont de vrais monuments en pierres (monolithes), tandis que les deux autres ne semblent être que des grottes sépulcrales pourvues de portes. Dans tous, le style architectural offre un mélange d'égyptien,

[1] Seb. Pauli *Codice diplom.,* I, 23.

[2] Scholz, *Reise,* 179 et suiv. — Schulz, p. 39.

[3] Quaresmius, II, 305. — Chateaubriant, *Itinér.,* II, 37. — Krafft, *Topog.,* p. 202.

de persan et de grec. Le tombeau de ZACHARIE, haut de 30 pieds, est creusé dans le roc vif; on regarde ce Zacharie comme le prêtre que le roi Joas mit à mort dans le temple (II *Paralip.*, XXIV, 21; *Matth.*, XXIII, 35). La grotte sépulcrale de SAINT-JACQUES a une porte peu élevée, supportée par deux colonnes doriques; elle contient au moins six chambres mortuaires avec de nombreuses niches, et l'on suppose que c'est le lieu où se réfugia l'apôtre saint Jacques, et dont il fit sa demeure après le crucifiement de Jésus. Le tombeau d'ABSALON est situé près du pont au fond de la vallée de Cédron; c'était à l'origine une colonne commémorative ou triomphale qu'Asbalon s'érigea à lui-même [1]; plus tard on lui donna une nouvelle forme, et il consiste actuellement en une cavité carrée, creusée dans le vif du rocher. Il a 20 pieds de chaque côté, et est orné à l'extrémité de petits pilastres ioniques [2]. Le Juif ne manque pas de jeter en passant, en signe d'horreur, une pierre contre la colonne du rebelle Absalon. Le monument funéraire le plus au nord des quatre est attribué au pieux roi Josaphat. Un fronton triangulaire couronne l'entrée qui conduit aux cavités sépulcrales.

3° Au nord de Gethsémani (§ 152, n° 2), on rencontre le tombeau de MARIE, construction carrée, de l'intérieur de laquelle on descend par un escalier de cinquante degrés à la chapelle creusée dans le roc, où se trouve le monument funéraire de la Reine des vierges. C'est là que, selon une ancienne tradition, la sainte Vierge reçut la sépulture; mais Dieu ne voulut point que cette demeure de la mort retînt le corps qui avait été la demeure de Celui qui est la vie : pur de la souillure du péché, le corps de Marie devait échapper à la corruption [3]. L'autel où l'on dit la messe est surmonté d'une coupole. On montre également en ce lieu les tombeaux de saint Joachin, de sainte Anne et de saint Joseph, père nourricier de Jésus. L'église, qui d'abord appartint

[1] II *Rois*, XVIII, 18. — Josèphe, *Antiq.*, VII, XXX, 3.

[2] Voyez un plan des tombeaux de Zacharie et d'Absalon dans Henri de Mayr (livrais. VIII) et W.-H. Bartlett (*ouv. cit.*, p. 114, pl. XIV).

[3] Calmet, *Dictionn. de la Bible*, aux mots *Maria*, *Dei Mater* et *Virgo*. — Voyez le plan du tombeau dans H. de Mayr, livrais. IV.

aux catholiques, est aujourd'hui partagée entre les Abyssiniens, les Grecs et les Arméniens[1].

3° Les tombeaux désignés sous le nom de TOMBEAUX DES ROIS, à une distance d'un quart de lieue au nord de la porte de Damas, consistent en un enfoncement carré, en forme de citerne, long de 92 pieds et large de 87. Près du mur occidental de cette avant-cour, actuellement profonde de 18 pieds, se trouve une galerie taillée dans le roc, longue de 39 pieds, large de 17 et haute de 15. Au-dessus de la porte règne une guirlande de grappes de raisins, de fleurs et de couronnes artistement entremêlées. De l'extrémité méridionale de cette galerie, on arrive aux chambres mortuaires creusées dans le roc vif, et que l'on peut, à juste titre, appeler un ouvrage royal. Mais quels rois furent déposés en ces lieux? C'est ce qu'on ne peut dire avec certitude. Puisque les rois de Juda, à l'exception de quatre, avaient leurs tombeaux sur le mont Sion, dans la cité de David, et que les princes Machabées furent enterrés à Modin[2], il est plus que vraisemblable que les rois inhumés dans les monuments funéraires situés au nord de Jérusalem, sont ceux de la famille d'Hérode. Cette supposition est confirmée par Josèphe, qui fait mention de *grottes royales* (mausolées) au nord de la ville, et signale ces grottes comme des monuments d'Hérode[3]. Non loin des TOMBEAUX DES ROIS et de la route de Naplouse, l'attention est attirée par quelques amas de cendres d'un gris bleuâtre. D'après les indigènes, ce seraient des restes des fabriques de savon qui auraient autrefois existé en ces lieux; mais de savants voyageurs anglais ont cru, au contraire, que ce qu'il y avait de plus probable, c'est que ces amas de cendres proviennent des holocaustes offerts anciennements par les Juifs, hypothèse confirmée par l'analyse d'une certaine quantité de ces cendres apportées en Allemagne dans le laboratoire du profes-

[1] Jacq. Mislin, III, 230.

[2] III *Rois*, II, 10; XI, 43; II *Paralip.*, XXVIII, 27; XXXII, 33; *Act.*, II, 29; I *Mach.*, II, 70; IX, 19; XIII, 26, etc.

[3] *Bell. jud.*, V, III, 2; V, IV, 2. — Comp. Salzbacher, II, 157 et suiv. — Robinson, II, 183 et suiv.

seur Liebig. Suivant le rapport du Dr Roth, le résultat de cette analyse aurait montré que ces cendres sont effectivement des restes des holocaustes, attendu que ce ne sont pas les substances végétales, mais les substances animales qui y dominent, et que même il s'y trouve de petits fragments d'os et de dents carbonisés[1].

4° A un quart de lieue au nord de la porte de Damas, on rencontre encore le monument sépulcral d'Hélène, reine d'Adiabène, qui vint à Jérusalem avec son fils Izate, et embrassa le judaïsme. Ce monument peut avoir fait partie des tombeaux des Rois, ou tout au moins avoir été placé près de ces tombeaux. Les restes considérables qui subsistent témoignent encore de la somptuosité que les anciens apportaient tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de ces sortes de constructions[2].

5° Les tombeaux des JUGES, auxquels on arrive de la porte de Damas en une demi-heure de marche, dans la direction du nord-ouest, offrent également de nombreuses chambres mortuaires situées horizontalement dans les parois des rochers. L'entrée en est aussi ornée d'un travail emblématique de fleurs et de feuilles. Quaresmius (II, 728), sans en donner d'ailleurs aucune preuve historique, rapporte ces tombeaux aux juges de l'Ancien Testament. D'autres archéologues les prennent pour les tombeaux des JUSTES (*Matth.*, XXIII, 29). Les juifs de nos jours ont pour ces lieux autant de vénération que pour le tombeau de Simon le Juste, fils et successeur du grand-prêtre Onias, qui se trouve au sud-est dans la partie supérieure de la vallée de Cédron.

6° Au nord-ouest de la ville, entre la porte de Damas et la porte d'Hérode, on montre la grotte de JÉRÉMIE, et ce serait dans cette grotte, longue et large de 30 pas et haute d'environ 40 pieds, que cet homme de Dieu aurait écrit ses touchantes lamentations. Le terrain en avant de l'entrée est actuellement environné d'un mur, derrière lequel se trouve un petit jardin avec une petite

[1] *Ausburger Postzeitung* du 1er juin 1855.

[2] Josèphe, *Bell. jud.*, V, IV, 2; *Antiq.*, XX, IV, 3. — Saint Jérôme, *Ad Eustoch.*; *Epitaph. Paulæ*. — Comp. Krafft, *Topogr.*, p. 217 et suiv.

mosquée[1]. Les mahométans vénèrent dans la grotte de Jérémie, qui est probablement une ancienne carrière, quelques tombeaux de leurs saints. Les citernes qui se trouvent autour remontent pareillement à une haute antiquité. Il y a eu des archéologues qui ont cru qu'on devait reconnaître dans la grotte dite de Jérémie soit les tombeaux des Rois, dont il a été fait mention ci-dessus, soit le monument d'Hérode, dont parle Flavius Josèphe (*De bell. jud.*, V, IV, 2).

§ 154. Aïn-Charim et le couvent de Saint-Jean.

AÏN-CHARIM ou KARIM, rappelle la ville de Karem (*Jos.*, XV, 60, dans les Septante). C'est un village à une lieue et demie au sud-ouest de Jérusalem, situé dans une vallée qui produit en abondance des raisins magnifiques, des olives, de la germandrée-romarin, et qui renferme une grande et belle source[2]. Le couvent catholique de SAINT-JEAN à Karim fut bâti en 1621. Il est environné de cyprès et d'autres arbres, et peut être considéré comme le plus beau des couvents latins de Terre sainte[3]. Il est habité par des religieux franciscains, au nombre de huit ou dix, qui sont tous Espagnols. De l'église du couvent, qui est très-belle et bâtie à l'européenne, un escalier en marbre, placé du côté gauche du maître-autel, conduit à une chapelle souterraine, éclairée par une multitude de lampes : c'est là, à ce qu'on prétend, la grotte où naquit saint Jean-Baptiste. Cinq bas-reliefs de marbre blanc placés sur un fond noir, d'environ 15 pouces de hauteur, représentent les principales scènes de sa vie, savoir sa naissance, sa prédication dans le désert, la visitation, le baptême de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le Jourdain et le martyre du saint précurseur. Ces magnifiques bas-reliefs, dûs à la générosité du roi de Naples, sont disposés en demi-cercle autour du

[1] Salzbacher, II, 156 et suiv. — Edm. Vœrndle d'Adelsfried a donné une photographie de la grotte de Jérémie et des environs de Jérusalem du côté du nord (n° 6).

[2] Russegger, *Reise*, III, 113.

[3] Voyez-en le plan dans Ul. Halbreiter (pl. III, n° 11).

sanctuaire. Au-dessus de l'autel se trouve un tableau estimé d'un maître espagnol, dont le sujet est la naissance de saint Jean. La population catholique du village d'Aïn-Karim, groupée autour du couvent, se compose d'environ 100 âmes qui reçoivent des moines les secours spirituels[1]. L'archiduc Maximilien de Bavière, qui fit en 1838 la route pénible de Bethléem au couvent de Saint-Jean, dit entre autres choses : « Je passai l'après-midi au milieu des religieux, dont l'accueil bienveillant et empressé ne s'effacera jamais de ma mémoire. Le soir j'assistai aux vêpres; un des Pères joua de l'orgue avec habileté. Les enfants de l'école se mirent à genoux dans l'église, leur maître à leur tête. Le son solennel de l'orgue et le chant des enfants ravivèrent en moi le souvenir de la patrie. J'eus peine à retenir mes larmes[2]. »

A une petite demi-lieue d'Aïn-Karim, on montre l'endroit connu sous le nom de Lieu de la Visitation (*Luc,* I, 74 et suiv.), où Marie et Elisabeth se seraient rencontrées. Il y avait autrefois sur cet emplacement une église et un couvent; mais de tout cela il ne reste plus que des décombres. Une grotte qui s'y trouve est l'objet d'une très-grande vénération de la part des chrétiens et des mahométans; ces derniers y apportent de l'huile dans des cruches pour l'offrir en sacrifice[3].

A une lieue à l'est de Saint-Jean se trouve le couvent grec de la Sainte-Croix. Ce couvent, habité par des religieuses, ressemble à une forteresse, et est appelé par les Arabes Déir-el-Moussallabeh. Sous le maître-autel de l'église, qui est spacieuse et bien ornée, on montre une ouverture où était, dit-on, l'olivier qui servit à faire la croix du Sauveur. Ce couvent de femmes, dont il est déjà fait mention au troisième siècle, possède, à ce qu'on assure, plusieurs manuscrits géorgiens[4].

[1] Comp. J. Mislin, IV, 35 et suiv., et *Missions-Notizen,* Vienne, 1849, livrais. III, p. 43 et suiv.

[2] *Wanderung nach dem Oriente,* p. 218 et suiv. — [3] Salzbacher, II, 158 et suiv. — [4] J. Mislin, IV, 38.

§ 155. Bethléem.

A deux petites lieues, ou, selon Eusèbe et saint Jérôme, à six milles romains au sud de Jérusalem, est assise sur un monticule du territoire de la tribu de Juda, courant de l'est à l'ouest, la petite ville de BETHLÉEM (בֵּית־לֶחֶם, c'est-à-dire maison de pain), célèbre dans l'histoire sainte, et primitivement appelée EPHRATA (אֶפְרָתָה, c'est-à-dire fertilité)[1]. Ses deux noms font allusion à la richesse et à la fécondité de la contrée. Peu considérable par son enceinte, Bethléem reçut des évènements historiques sa célébrité et son importance. Elimélech, Noémi, Ruth, Booz, Obed, Jessé y eurent leur demeure, et David y naquit, ce qui fit appeler Bethléem simplement la VILLE DE DAVID[2]. C'était dans les plaines de BETHLÉEM que le jeune fils de Jessé, sacré plus tard roi d'Israël par Samuel, gardait les troupeaux de son père, selon ces paroles du livre des Rois : *Isaï fit donc venir ses sept fils devant Samuel, et Samuel lui dit : Le Seigneur n'a choisi aucun de ceux-ci. Alors Samuel dit à Isaï : Sont-ce là tous vos enfants? Isaï lui répondit : Il en reste encore un petit* (David) *qui garde les brebis. Envoyez-le quérir, dit Samuel. Isaï l'envoya donc quérir, et le fit venir. Or il était roux, d'une mine avantageuse, et il avait le visage fort beau. Le Seigneur dit à Samuel : Sacrez-le présentement, car c'est celui-là*[3]. Plus tard, Roboam fit, entre autres villes, fortifier celle de Bethléem (II *Paralip.*, XI, 6). Mais ce qui a valu à Bethléem une place importante dans l'histoire du monde, c'est surtout que parmi les pasteurs est né le Pasteur unique (*Jean*, X, 11), dont le troupeau devait se répandre sur toute la terre. Un prophète de Dieu avait fait cette prophétie :

Et toi, Bethléem-Ephrata, tu es petite entre les villes de Juda; mais de toi sortira Celui qui doit régner dans Israël, et sa sortie (sa génération) *est dès le commencement, dès l'éternité. Il demeurera ferme, et il paîtra son troupeau dans la force du*

[1] Comp. *Gen.*, XXXV, 16, 19; XLVIII, 7; *Jos.*, XV, 59 (LXX); *Jug.*, XVII, 9. — [2] Comp. le livre de *Ruth;* I *Rois*, XVI, 1 et suiv.; XVII, 1 et suiv.; *Luc*, II, 4, 11. — [3] I *Rois*, XVI, 10 et suiv.

Seigneur, dans la majesté du nom du Seigneur, son Dieu; et ils se convertiront, parce que sa gloire éclatera jusqu'aux extrémités du monde. Et il sera la paix[1].

La parole du prophète eut son accomplissement sous l'empereur romain Auguste. *Or il arriva en ces jours qu'il parut un édit de César-Auguste, pour faire un dénombrement de toute la terre. Alors Joseph partit aussi de la ville de Nazareth, qui est en Galilée, et vint en Judée à la ville de David, appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour se faire inscrire, avec Marie, son épouse, qui était grosse. Et pendant qu'ils étaient en ce lieu, il arriva que le temps auquel elle devait accoucher s'accomplit. Et elle enfanta son premier-né; elle l'enveloppa de langes, et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. Or il y avait là aux environs des bergers qui passaient la nuit dans les champs, veillant à la garde de leur troupeau. Et tout d'un coup un ange du Seigneur se présenta à eux, et une lumière divine les environna, ce qui les remplit d'une grande frayeur. Alors l'ange leur dit : Ne craignez point; car je viens vous apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie. C'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. Au même instant, il se joignit à l'ange une grande troupe de l'armée céleste, louant Dieu et disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*[2]. Le Libérateur, si longtemps et si ardemment

[1] *Mich.*, V, 2 et suiv.; comp. *Is.*, VII, 14; VIII, 10; IX, 1 et suiv.; XI, 1 et suiv.; XII, 1 et suiv.; *Jér.*, XXIII, 3 et suiv., etc.

[2] *Luc*, II, 1 et suiv.; comp. *Matth.*, I, 18 et suiv.; II, 1 et suiv. — L'édit de l'empereur concernant le dénombrement du peuple fut, en ce qui regarde le Messie, une œuvre providentielle; il en résulte que le Messie fut compris dans un registre public, et qu'ainsi son existence civile, de même que le lieu de sa naissance, à Bethléem, purent être constatés par des documents. Aussi les premiers apologistes du christianisme ont-ils fait appel à ce registre pour établir ces faits (Saint Justin, martyr, *Apolog.*, I, § 34. — Tertull., *Ad. Marcion*, IV, c. VII, c. XIX). Pour ce qui regarde le temps de la naissance de Jésus-Christ, elle tombe en la nuit du 24 au 25 décembre, suivant la période julienne, et du 22 au 23 du

attendu, est apparu par la bonté et la grâce de Dieu; de la racine de Jessé a poussé le rejeton et est sortie la fleur destinés à devenir un étendard pour tous les peuples (*Is.*, XI, 1-10). *L'étoile de la maison de Jacob* (Nomb., XXIV, 10) a brillé au milieu de la nuit obscure du monde, et à cette vue le ciel et la terre ont tressailli de joie :

« Avec Marie, qui, pleine de joie, l'a enfanté, l'étable s'est réjouie d'avoir été choisie pour lui servir d'abri; la crèche s'est réjouie d'avoir été jugée digne de lui servir de berceau;

» Les pasteurs se sont réjouis d'avoir vu la gloire des anges descendant du haut des cieux sur la terre auprès de lui;

» A sa naissance, le ciel et la terre ont mêlé leur joie[1]. »

Suivant une tradition fort ancienne, le lieu de la naissance de Jésus-Christ fut une grotte ou caverne (σπήλαιον), dont on se servait très-souvent dans le pays montagneux de la Palestine comme d'abri pour les troupeaux, ce qui arrive encore aujourd'hui. Nul doute, du reste, que la grotte où le Sauveur naquit n'ait été non-seulement bien connue des chrétiens du premier et du second siècle, mais encore qu'elle n'ait été pour eux l'objet de la plus haute vénération; nous en avons une preuve sans réplique dans l'ordonnance de l'empereur Adrien, en vertu de laquelle cette grotte vénérée fut, en haine des adorateurs de Jésus, consacrée au culte païen[2]. Or, au troisième siècle, c'était un sentiment universellement reçu que c'était bien là le lieu où Jésus-Christ était né[3]. Ce fut en conséquence de cette persuasion universelle que,

même mois comput romain de l'an 4000 de la création (*a*), de la 41e année de la période julienne, de l'an 748 (749) de la fondation de Rome, et de la 5e année de l'ère vulgaire. Comp. J.-B. Weigl, *Abhandlung über das wahre Geburts-und Sterbjahr Christi*. Salzbach, 1849, II, 173.

[1] *Harfenklænge vom Libanon*, traduit du syriaque par Pius Zingerle. Innsbruck, 1840, p. 29 et suiv.). — Comp. dans l'appendice l'hymne devant la sainte Crèche, et dans le Bréviaire l'hymne de Prudence, pour le jour de l'Epiphanie : *O sola magnarum urbium*.

[2] Eusèbe, *De vita Constant.*, III, 26. — Saint Jérôme, *Ad Paulin. Epist.* LVIII.

[3] Saint Justin, martyr., *Dialog. cum Tryph.* LXXVIII. — Baron., *Ad ann.* 326, n° 37.

(*a*) Encore toutes ces dates sont-elles très-contestées. *(Trad.)*

vers l'an 326, la noble et pieuse impératrice sainte Hélène, fit bâtir une somptueuse église sur la grotte de la Nativité, après en avoir éloigné toutes les statues du culte idolâtrique. Plus tard, mais peu de temps après (384 jusqu'à 420), saint Jérôme, ce docte Père de l'Eglise, vécut pendant plusieurs années dans le voisinage de Bethléem [1], et durant ce temps des milliers de pèlerins visitèrent le lieu sacré. Au sixième siècle l'empereur Justinien restaura les édifices consacrés à Dieu dans Bethléem [2]; et, comme nous l'apprennent les plus anciennes relations, les pieux pèlerins Antonin et Arculfe visitèrent à Bethléem la sainte grotte [3]. De même qu'au second siècle, les païens, sans le vouloir, donnèrent un sûr moyen de constater l'authenticité de la grotte de la Nativité, les mahométans au septième siècle fournirent aussi des preuves en faveur de ce sanctuaire. Omar visita Bethléem en 637, et fit sa prière sur le lieu où Jésus-Christ était né, et plus tard Abdallah, fils d'Amrou, envoya même de l'huile pour l'entretien des lampes qui se trouvaient dans la grotte de la Nativité [4]. Une infinité de monuments attestent quelle a été, depuis le huitième siècle jusqu'au dix-neuvième, la profonde vénération des chrétiens envers le célèbre sanctuaire. Il est d'ailleurs hors de toute vraisemblance que les chrétiens d'Orient aient laissé dans l'oubli les lieux si dignes de souvenir où avait commencé et avait été consommé le grand œuvre de la rédemption, ou qu'ils aient porté sur d'autres leur vénération. Si dans le cours des âges la grotte de la Nativité a été ornée de marbre, d'argent et d'or par la piété chrétienne, si, par des constructions jugées nécessaires ou utiles, on a cherché à prévenir diverses dégradations ou destructions, ce ne sont pas là des changements qui puissent en rien infirmer l'authenticité du lieu, attendu qu'en plusieurs endroits on peut encore apercevoir le rocher nu. Ces considérations sont plus que suffisantes pour éclaircir les doutes sans fondements soulevés par le comte de Gasparin et toutes les réflexions que fait

[1] Eusèbe, *De vita Constant.*, III, 41, 43. — Hieron. *Epitaph. Paulæ.*

[2] Procop., *De ædif. Justin.*, V, IX.

[3] Adamnanus, *De locis sanct.*, lib. III. — Mabillon, *Sæc.* III.

[4] *El-Makin*, I, III, 28. — *Medschired-din*, 134.

K. Ritter (*Erdk.,* XVI, 292) contre l'authenticité de ce lieu célèbre, et si on les rapproche des faits historiques relatés ci-dessus et de la tradition constante qui s'en est conservée, on conviendra qu'il ne manque rien à la réfutation [1].

La noble matrone sainte Paule, issue de la race fameuse des Gracques et des Scipions, vint en 385 avec sa fille Eustochium à Bethléem, y passa dans une pieuse retraite les dernières années de sa vie, et y fonda trois couvents, deux de femmes et un d'hommes [2]. Bethléem, dont les Croisés, avant de s'avancer contre Jérusalem, se mirent d'abord en possession, fut, à la prière de Baudouin Ier, érigée en évêché par le pape Pascal II en 1110; mais dans le siècle suivant (1244) la petite cité fut plus d'une fois dévastée par les sauvages Charismiens (ou Charasmiens) [3]. L'église de Sainte-Marie, bâtie sur le lieu de la naissance de Jésus-Christ, repose sur une hauteur de calcaire jurassique crétacé. Elle est en forme de croix, avec cinq nefs, et l'une des plus anciennes du pays; elle a une longueur de 170 pieds sur une largeur de 80. La charpente, toute visible et sans plafond, repose sur 48 colonnes de marbre hautes de 22 pieds, et au lieu d'architrave, des poutres en bois placées sur les chapiteaux servent de support à tout le faîtage, ce qui fait une impression singulière sur le spectateur [4]. L'intérieur de cette église, qui appartenait autrefois aux catholiques, est partagé maintenant entre les Grecs et les Arméniens; les premiers se sont approprié le chœur, les seconds, le vaisseau séparé par un mur. Les Maronites et les Cophtes ont des autels dans le bras gauche de la croix du chœur. A côté de l'église, au nord et au midi, sont les couvents des Latins et des Grecs, et à l'ouest, celui des Arméniens, constructions qui ressemblent à des forteresses. Le couvent catholique, dont

[1] Comp. *Histor.-polit. Blætter.* Munich, 1856, p. 275 et suiv.

[2] Saint Jérôme, *Epist.* LXXXVI *ad Eustach.; Epitaph. Paulæ.*

[3] Guillaume de Tyr, XI, XII. — Adrichomius, p. 41 et suiv. — Comp. Fr.-Jos. Hehlen, *Wallfahrt nach Bethlehem und Hebron.* Munster, 1846, p. 50 et suiv.

[4] J.-W. Sieber, *Reise,* p. 48. Le plan de l'église de Sainte-Marie se trouve en différents ouvrages. — Voyez T. Tobler, *Bethléem.* Saint-Gall et Berne, 1850.

la petite église de Sainte-Catherine est en même temps l'église paroissiale des catholiques de Bethléem, comptait, en 1848, quinze religieux, parmi lesquels huit prêtres. De l'église de Sainte-Catherine et du chœur des Grecs on descend par un escalier de 15 degrés à la grotte de la Nativité, qui, longue de 15 pieds, large de 5 et haute de 10, va en se retrécissant vers le fond. La voussure et les parois du rocher furent vraisemblablement taillées lorsqu'on les revêtit de marbre. Afin de faciliter les fonctions et le service des prêtres, on a aussi pratiqué des allées et des corridors, et l'on a couvert les pilastres de marbre semé de jaspe et de porphyre. L'étoile d'argent, qui autrefois se voyait au centre, avec l'inscription : *Hic de virgine Maria Jesus Christus natus est*, a été furtivement enlevée par les Grecs en 1847, afin d'expulser les catholiques de la possession du lieu sacré où le Sauveur vit le jour [1]. « Cette pensée et ces paroles : ICI JÉSUS-CHRIST EST NÉ DE LA SAINTE VIERGE MARIE, ont pour le fidèle, s'écrie le pieux P. de Géramb (I, 159), un charme et une douceur que l'on ne peut bien sentir, que l'on ne peut même concevoir, à moins que l'on ne se trouve sur le lieu même. L'âme, le cœur, toutes les puissances de l'esprit s'émeuvent à ces paroles ; elles reviennent sans cesse sur les lèvres, qui brûlent de reconnaissance et d'amour. Il n'y a vraiment point d'endroit au monde où le cœur puisse éprouver une plus douce émotion que dans cette grotte de Bethléem. Je priais, je soupirais, j'élevais au ciel mes yeux pleins de larmes, je prononçais doucement le saint nom de Jésus, les saints noms de Marie et de Joseph, et je louais le Dieu trois fois saint de m'avoir donné, dans sa miséricorde, son Fils pour Sauveur. Je le louais de m'avoir donné pour mère Celle qu'il avait jugée digne de devenir la mère de son Fils. Je le louais d'avoir mis en moi une âme capable d'être touchée, émue et pénétrée par de si incompréhensibles bienfaits. »

A trois pas de l'entrée, on montre l'endroit où les Mages offrirent leurs présents au Sauveur du monde nouvellement né (*Matth.*, II, 11), et directement en face la piété chrétienne vénère

[1] J. Mislin, III, 313 et suiv. — Comp. Fr.-Jos. Gehlen, *ouv. cit.*, p. 19 et suiv.

le lieu où les bergers trouvèrent l'Enfant divin couché dans la crèche. Deux autels, qui sont la propriété des catholiques, marquent ces lieux vénérables. Ces autels sont disposés pour l'oblation du très-saint sacrifice, et un orgue pour l'accompagnement des chants de l'église contribue à l'ornementation du pieux sanctuaire, qui est constamment éclairé par 32 lampes, présents de plusieurs souverains chrétiens d'Europe [1].

Du fond de la sainte grotte, une porte conduit dans une allée taillée dans le roc, assez longue, mais tortueuse. On y voit l'autel de Saint-Joseph, l'autel de Saint-Eusèbe (421) et le caveau supposé des saints Innocents. A trente pas de là se trouvent la grotte et l'oratoire de saint Jérôme, orné d'un autel et d'un tableau. En avançant toujours dans cette allée souterraine on rencontre les tombeaux de sainte Paule (404) et de sainte Eustochium, sa fille (420), à côté du tombeau de saint Jérôme (420), dont les ossements furent plus tard transportés à Rome. Sur tous ces tombeaux s'élèvent des autels ornés de tableaux ayant trait aux personnages [2]. A l'extrémité de l'allée, trente degrés conduisent à l'église de Sainte-Catherine, sanctuaire de petites dimensions, mais richement décoré. Chaque jour les Pères de Saint-François s'y rassemblent vers les trois heures, et font à tous les lieux mentionnés une procession, durant laquelle on chante des hymnes et l'on récite des oraisons que l'on trouvera dans un appendice à la fin de cet ouvrage. Du haut du toit plat du couvent de Bethléem, dont Russegger (III, 79) évalue à 2,538 pieds la hauteur au-dessus de la mer, on jouit d'un point de vue qui s'étend sans

[1] Henri de Mayr (6e livr.) et Dav. Roberts (5e livr.) ont donné des plans de la grotte de la Nativité.

[2] « Il y a peu de tableaux, écrit le P. Géramb (I, 153) qui m'aient autant plu que celui de sainte Paule et de sainte Eustochium, sa fille. Il ne me semble pas, il est vrai, être l'ouvrage du pinceau d'un grand maître, et néanmoins il est d'un grand effet. Il représente ces deux personnes couchées dans un seul et même sarcophage. Ce fut, suivant la judicieuse remarque de Chateaubriant, une touchante pensée du peintre de donner à la mère et à la fille une parfaite ressemblance entre elles; la jeunesse, un voile blanc et une couronne de roses les distinguent cependant l'une de l'autre. » — Adrichomius (*Theat. Terræ sanct.*, p. 43) a recueilli l'épitaphe composée par saint Jérôme.

obstacle jusqu'au Jourdain et à la mer Morte ; au sud-est se présente à l'œil la montagne des Francs et Thécué, à l'ouest se déroule, jusqu'au tombeau de Rachel, une suite irrégulière de collines et de vallées, et au nord apparaît, semblable à une forteresse, le couvent grec de Saint-Elie (Deir-Mar-Elias) ; pour Jérusalem, on ne peut l'apercevoir.

Bethléem, appelée par les Arabes Beit-Lachem (maison de nourriture), est actuellement située à l'ouest du couvent. De loin elle apparaît au voyageur comme une ville agréable, majestueusement assise sur une montagne ; lorsqu'on la considère de près, l'intérieur ne répond pas à l'attente : les rues en sont étroites et malpropres, et beaucoup de maisons sont en ruines ou creusées dans le rocher [1]. En 1848, on estimait sa population à environ 3,000 âmes ; 1,500 catholiques, 1,000 grecs et 100 arméniens ; le reste se compose d'Arabes (Mislin, III, 324). Autrefois les Turcs habitaient aussi un quartier à part ; mais, après la révolte de 1834, ce quartier fut détruit par l'ordre d'Ibrahim-Pacha. Les habitants chrétiens de Bethléem, habitués à se contenter de peu, s'occupent soit à cultiver la terre et à soigner leurs troupeaux, soit à confectionner des chapelets, des crucifix et d'autres objets de piété, pour lesquels ils emploient la nacre et l'asphalte de la mer Morte. Les fruits du palmier-dôme (crucifère), les noyaux des petites dattes brunes, les graines de différentes sortes de plantes légumineuses et de divers arbrisseaux servent à faire des chapelets, qui sont distribués aux pèlerins de toutes les contrées du monde. Les femmes de Bethléem se font remarquer par leur application à s'occuper des soins domestiques et par une extrême pureté de mœurs. De graves et vénérables pèlerins ont signalé la beauté de leur physionomie, la délicatesse de leurs traits, de leurs yeux et de leurs cheveux noirs. Quant aux petits garçons, instruits dans l'école du couvent, on loue surtout les beaux chants latins qu'ils exécutent durant les offices divins [2].

[1] Les artistes Ul. Halbreiter (pl. v, n° 5), J.-M. Bernatz (n° 23), Henri de Mayr (4ᵉ livr.), etc., ont pris des points de vue de Bethléem telle qu'elle est de nos jours.

[2] Géramb, I, 169 et suiv. — Russegger, *Reise*, III, 81.

Le noyau de la population catholique de Palestine se trouvant à Bethléem, où maintenant encore, comme dans les temps primitifs, chaque maison conserve l'usage du moulin à main, le patriarche de Jérusalem a fait en sorte d'avoir des sœurs de Saint-Joseph pour la direction de l'école des petites filles. Le climat ordinaire de la contrée est signalé comme des plus doux, tellement que, même à Noël, le temps est encore favorable aux herbes fourragères. La route de Jérusalem à Bethléem peut, comparativement à l'état actuel des autres routes de la Palestine, être considérée comme excellente. En 1857, la fête de Noël fut célébrée à Bethléem avec une magnificence toute particulière. Depuis deux ans le patriarche n'avait pu y paraître à cause des obstacles qu'on avait fait naître. Cette fois, grâce à une escorte que le gouverneur de Jérusalem lui avait envoyée, il put s'y rendre de Beit-Dschalla, où il avait établi un séminaire au mois d'octobre. Il sera plus loin (§ 191) question de Bethléem dans la tribu de Zabulon (*Jos.*, XIX, 15).

§ 156. Les environs de Bethléem.

Le pied destructeur des farouches Sarrasins a partout rudement foulé le sol, et la main cruelle d'un barbare oppresseur a porté des atteintes profondes à la fertilité du pays de promission; néanmoins, la ville où le Sauveur daigna prendre naissance ne laisse pas d'avoir encore autour d'elle une belle ceinture de vignobles considérables et de vastes plantations d'oliviers et de figuiers [1]. Les collines autour de Bethléem sont, comme sur le Liban, distribuées en terrasses, et les figuiers et les oliviers qui y croissent en grand nombre paraissent plus frais qu'à Jéru-

[1] C'est aussi ce que rapportait au quatorzième siècle Rodolphe de Suchem, comme on le voit dans sa relation de voyage (*Reyssbuch*, p. 448) : « Bethléem est une jolie et ravissante localité, peu étendue, située sur une montagne, et presque entièrement habitée par des chrétiens, environnée de prés agréables et de vallées fertiles, forte et bien gardée, car les rois de Jérusalem avec leurs troupes y séjournent volontiers, parce qu'on y récolte du vin et les autres choses dont on a besoin. »

salem (Mislin, III, 307). Ses gracieux alentours sont riches en souvenirs des anciens temps.

1° A un quart de lieue à l'est de Bethléem, se trouvent les murs ruinés d'une église que sainte Hélène fit bâtir à l'endroit où les anges du ciel apparurent aux bergers et leur annoncèrent la naissance du Sauveur du monde (*Luc,* II, 8 et suiv.). Actuellement cet emplacement, à la garde duquel veille un prêtre grec, est environné d'un mur et planté d'une cinquantaine d'oliviers [1]. Près du village de Beit-Sahour, où habitaient les bergers qui attendaient la consolation d'Israël, s'élevait autrefois un couvent de femmes, et c'est dans ce couvent, dont elle était la fondatrice, que vécut et mourut sainte Paule [2] (*a*).

2° La fontaine à laquelle trois braves soldats allèrent, au péril de leur vie, puiser de l'eau pour David (II *Rois,* XXIII, 15 et suiv.; I *Paralip.,* XII, 17 et suiv.), est très-vraisemblablement celle qui se trouve entre la ville et l'église de la Nativité, à l'endroit où la colline se tourne vers le sud. Quelques-uns ont pris pour la fontaine de David la grande citerne qui est au delà de la profonde vallée, à un quart de lieue environ de Bethléem, au nord-est de cette ville [3].

[1] L'ouvrage d'Edm. Wœrndle d'Adelsfried contient une photographie du champ des bergers au sud-est de Bethléem. Vienne, 1856, n° 5.

[2] Foulques de Chartres, *Itinerar.,* 223. — Géramb, I, 188.

[3] Quaresmius, II, 614.

(*a*) Une découverte qui intéresse à un haut degré les catholiques vient d'avoir lieu à Bethléem, sur le lieu même où la tradition fait apparaître l'ange aux bergers dans la nuit qui donna naissance au Sauveur du monde. Une excavation de quelques mètres a mis à découvert les ruines d'un couvent de l'époque de saint Jérôme et de sainte Paule; on y reconnaît les restaurations postérieures faites par les Croisés.

Les citernes sont immenses, dit à ce sujet une lettre de Jérusalem, et dans un parfait état de conservation. Déjà le pavé en mosaïque de plusieurs chambres est à découvert, et on est sur les traces du pavé en marbre de l'église, ainsi que de l'entrée des souterrains. L'emplacement de ces ruines est connu des Arabes sous le nom de Siar-el-Ganem (la Promenade des Brebis). Un nombre considérable de grottes très-profondes l'environnent, et jusqu'à ce jour les bergers s'y mettaient à l'abri avec leurs troupeaux. Tout près de ces grottes se trouve une grande citerne hébraïque. Un village placé près de là s'appelle Beth-Sekour (Maison des Bergers). *Gazette de France,* n° du 11 mars 1859. *(Trad.)*

3° A une distance d'environ 400 pas, dans la direction du sud-est, on rencontre la grotte connue sous le nom de GROTTE DU LAIT; un petit autel a été creusé dans la grotte, et autour brûlent ordinairement plusieurs lampes. De temps en temps on y dit la sainte messe et l'on y chante les litanies. C'est là que, suivant une tradition qui remonte très-haut, Marie et Joseph se seraient cachés avec l'enfant Jésus avant de fuir en Egypte (*Matth.*, II, 13 et suiv.). Les chrétiens et les mahométans attribuent à la couche friable et tendre de calcaire, appelée en minéralogie *lait de montagne*, une vertu efficace pour rendre sain et plus abondant le lait des mères qui allaitent leurs enfants [1]. Il se trouvait autrefois en cet endroit une église dédiée à saint Nicolas.

4° A une demi-lieue au nord-ouest de Bethléem s'élève, sur la route rocailleuse qui conduit d'Hébron à Jérusalem, le tombeau de RACHEL, épouse de Jacob, dont l'Ecriture (*Gen.*, XXXV, 19; XLVIII, 7) dit : *Rachel mourut donc, et elle fut ensevelie sur le chemin qui conduit à la ville d'Ephrata, qui est Bethléem. Et Jacob dressa un monument sur son tombeau.* L'emplacement, dont saint Jérôme fait déjà mention [2], était marqué au septième siècle par une pyramide et au douzième par un monument composé de douze pierres, suivant le nombre des douze enfants de Jacob, et surmonté d'une coupole. De nos jours il y a en ce lieu un petit édifice carré et à coupole, appartenant aux Turcs, et connu parmi les indigènes sous le nom de Koubbet-Rahil (tombeau de Rachel). A l'intérieur de l'édifice, auquel sir Moïse Montefiore fit ajouter un porche en 1841, se trouve le tombeau, long de trois coudées et demie, large de deux coudées et haut de deux; il est formé de grosses pierres et est un objet de vénération pour les juifs, les chrétiens et les mahométans [3]. Tout près de là est le CHAMP DES Pois, c'est-à-dire une pièce de terre couverte de petites pierres rondes en forme de pois. Les pèlerins ont coutume de prendre de ces pierres et de les emporter comme souvenirs dans

[1] Schubert, III, 22. — Fr.-J. Gehlen, p. 36.
[2] Saint Jérôme, *Epist.* LXXXVI *ad Eustoch.; Epitaph. Paulæ.*
[3] J. Schwarz, p. 81. — J. Mislin, III, 308. — Ul. Halbreiter (pl. III, n° 1) a donné le plan du monument.

leur patrie. L'opinion populaire rattache un miracle à ce phénomène ; les propriétaires cupides de ce champ ayant refusé une aumône à la sainte Famille, les fruits de leur champ se changèrent en pierres comme celles qu'on voit encore [1].

5° A une lieue au sud-ouest de Bethléem, on arrive par un sentier pierreux vers la partie supérieure du Wadi-Ourtas et vers l'ancien château d'Al-Bourak. Les étangs situés près de là et appelés par les Arabes BIRKAAT-AL-BOURAK (étangs de Bourak), sont considérés comme des ouvrages de Salomon. Ces trois grands réservoirs, construits en pierres carrées et d'une haute antiquité, sont placés sur une pente; le plus élevé verse son eau dans le deuxième, d'où elle coule dans le bassin inférieur. Les canaux sont actuellement en très-mauvais état [2]. Une source, que l'on prend pour la fontaine scellée du Cantique des cantiques (IV, 12), alimente le réservoir supérieur. Dès la plus haute antiquité un aquéduc fait de main d'homme et dont il reste encore de nombreux vestiges, conduisait à Jérusalem l'eau de ces réservoirs, connus aux jours de Josué sous le nom d'EAUX DE NEPHTOA (*Jos.*, XV, 9).

De nos jours encore, ces étangs lui fournissent leurs eaux. L'aquéduc, tantôt s'enfonce à une certaine profondeur sous terre, tantôt paraît à la surface du sol dans des talus de terre ou de petits canaux. Il passe près de Bethléem, à l'est, et se prolonge ensuite dans la direction du nord jusqu'à proximité de Jérusalem, tourne autour du mont Sion d'abord au sud, puis à l'est, et va aboutir à la petite porte Bab-el-Mougharibeh (§ 122), qui est au midi. On découvrit, en 1845, non loin de l'endroit où les juifs font leurs lamentations (§ 147), un vaste réservoir, dont les eaux s'en allaient autrefois dans diverses directions sur la montagne du Temple [3]. La tradition attribue ces travaux grandioses de

[1] Fr.-J. Gehlen, p. 40.

[2] Suivant Mgr Mislin (III, 375) l'étang ou réservoir supérieur a 403 pieds de longueur, le second 562 pieds et le troisième 619 pieds, sur une largeur moyenne de 253 pieds; la profondeur varie de 25 à 50 pieds.

[3] J. Mislin, III, 358. — J. Schwarz, p. 224. — On trouve des plans des réservoirs de Bourah dans l'ouvrage de W.-H. Bartlett, *The Christian in Palæstine*, tab. LXI, p. 170.

Bourak au roi Salomon, qui disait de lui-même : *J'ai fait faire des réservoirs d'eau pour arroser les plantes des jeunes arbres* (des jardins que j'avais créés) (*Eccl.*, II, 6).

6° A une demi-lieue à l'est des réservoirs dont on vient de parler, vraisemblablement tout près du village actuel d'Ourtas, qui doit occuper l'emplacement de l'ancienne ville d'ETAM (II *Paralip.*, XI, 6), se trouvaient les fameux JARDINS DE SALOMON. L'historien juif Josèphe raconte que Salomon embellit ETAM par des jardins et des aqueducs[1].

La source d'OURTAS, dans le wadi de même nom, fournit de très-bonne eau, et forme un ruisseau qui coule en murmurant le long d'une fertile et agréable vallée. Les vieilles murailles de diverses sortes que l'on voit entre les jardins, comme des fragments de travaux importants de la plus haute antiquité, attestent des temps de prospérité depuis longtemps disparus, de même que la beauté du printemps, qui commence au mois de mars, les fleurs des cerisiers et des abricotiers et les roucoulements des tourterelles rappellent d'une manière saisissante les gracieuses peintures du Cantique des cantiques (II, 11 et suiv.)[2]. Quelques émigrés allemands se sont depuis quelques années fixés dans le Wadi-Ourtas et y ont loué les jardins appartenant aux Arabes[3].

7° MIGDAL-EDER (la tour des troupeaux), où le patriache Jacob dressa sa tente (*Gen.*, XXXV, 21), aurait été, suivant une tradition du pays, à une lieue au sud-ouest de Bethléem.

8° En une heure trois quarts, on va, dans la direction du sud-est, de Bethléem à la MONTAGNE DES FRANCS, connue par les Arabes sous le nom d'EL-FOUREIDIS (le petit jardin). Cette montagne, haute de 400 pieds, et qui, spécialement du côté du nord, offre un vaste point de vue, ressemble à un cône tronqué ; son sommet forme un cercle d'à peu près 750 pieds de circonférence et est environné de murs en ruines. Quatre fortes tours rondes s'élevaient aux quatre coins vers les quatre régions du ciel. Le nom

[1] Josèphe, *Antiq.*, VIII, VII, 3.

[2] Mariti, p. 506. — Schubert, *Reise*, II, 489. — J.-M. Bernatz a pris une vue des jardins d'Ourtas (n° 25).

[3] Strauss, *Sinai*, p. 358.

de MONTAGNE DES FRANCS n'est employé que parmi les Occidentaux; les historiens des croisades eux-mêmes ne mentionnent pas la montagne sous ce nom. Cette forte position aurait été conservée encore quarante ans après la chute de Jérusalem par les Francs (les chevaliers de Saint-Jean). Félix Fabri, écrivain du quinzième siècle, cite le château fort bâti sur la montagne sous le nom de BÉTHULIE, et, selon lui, le sommet de la montagne aussi bien que ses penchants étaient très-fertiles. Il n'y manquait pas non plus de citernes, et il fallut une maladie contagieuse qui sévissait parmi la garnison chrétienne pour amener la reddition de ce point fortifié. Fabri vit encore de nombreux pans de murs du monastère de l'abbé Agathon, situé à peu de distance de là [1]. La forteresse d'HÉRODIUM, bâtie par Hérode le Grand, à soixante stades de Jérusalem, devait se trouver sur cette MONTAGNE DES FRANCS, et la ville où ses restes furent transportés, au pied de la même montagne [2]. J. Mislin (IV, 18) trouva le sommet creux à son milieu, creux comme le cratère d'un volcan, et il reconnut encore les fondations des tours, ainsi que quelques restes des murs des citernes. Le soleil se coucha directement derrière les montagnes d'Ephraïm, et la vallée du Jourdain, dans son développement vers le nord, se perdait dans les ombres des montagnes de Samarie. Les éminences onduleuses de la plaine apparaissaient aux yeux du voyageur comme des monceaux de cendres et de poussière (*Deutér.*, XXVIII, 24), et la mer Morte, s'étendant silencieuse à ses pieds, semblait vouloir dissimuler le souvenir des crimes des anciens habitants de ses bords. Nous avons émis plus bas (§ 165) la conjecture que le poste de BÉTHACAREM était placé sur la montagne dont il s'agit ici.

9° A une lieue et demie à l'ouest de Bethléem, dans le village d'el-Khoudr, on rencontre le couvent de SAINT-GEORGES [3]. Les pèlerins des premiers siècles ne manquaient pas de les visiter; on y montrait dans l'église la longue chaîne et les fers dont saint Georges fut garrotté et eut le cou lié. Aujourd'hui, deux moines

[1] *Reyssbuch*, p. 154, b.
[2] Josèphe, *Bell. jud.*, I, XXI, 10; I, XXXIII, 9; *Antiq.*, XV, IX, 4.
[3] Doubdan, *Voyage*, p. 171. — Foulques de Chartres, p. 240.

grecs résident dans le couvent à côté de l'église de Saint-Georges; le village d'el-Khoudr ne compte que des habitants mahométans. Suivant le rapport de Bové, presque toutes les montagnes à l'ouest du couvent sont plantées de vignes, qui produisent un vin délicieux, et sur la route entre Bethléem et Hébron, on aperçoit presque sur toutes les hauteurs des vestiges de terrasses, preuves encore subsistantes de la culture autrefois en usage chez les Chananéens et les Israélites. On rencontre aussi beaucoup de citernes creusées dans les rochers et fermées par de grosses pierres, afin d'empêcher les étrangers d'y puiser, ce qui rappelle les temps des patriarches (*Gen.*, XXIX).

Pour nous aider à déterminer avec toute la précision possible la position géographique des autres villes et localités de la contrée de Judée, nous croyons utile de faire d'abord connaître Hébron, Ramath-Léchi (Bétogabra, Eleuthéropolis), Lod (Lydda, Diospolis) et Emmaüs (Nicopolis).

§ 157. Hébron.

Hébron, située à environ huit lieues au sud de Jérusalem et à près de six lieues au sud de Bethléem, portait primitivement le nom de Cariath-Arba (קִרְיַת אַרְבַּע, la ville d'Arba, le père des Enacim)[1]. Elle fut bâtie sept ans avant Tanis en Egypte (§ 64), et était placée dans une vallée des montagnes de Juda[2]. Les patriarches Abraham, Isaac et Jacob vécurent à Hébron, et y furent ensevelis, ainsi que plusieurs membres de leurs familles, selon ce qui est marqué dans l'Ecriture : *Abraham levant donc sa tente, vint demeurer près de la vallée de Mambré, qui est vers Hébron, et il dressa là un autel au Seigneur. — Jacob vint ensuite trouver Isaac son père, à Mambré, en la ville d'Arbé, appelée Hébron, où Abraham et Isaac avaient demeuré*[3]. Sara, Rébecca et Lia furent ensevelies dans la double caverne qu'Abraham avait achetée d'Ephron l'Héthéen[4].

Hébron, où s'étaient rendus les espions envoyés par Moïse,

[1] *Jos.*, XIV, 15; XV, 13; XX, 7. — [2] *Gen.*, XXXVII, 14; *Jos.*, XX, 7; II *Rois*, IV, 12. — [3] *Gen.*, XIII, 18; XXXV, 27. — [4] *Gen.*, XXIII, 17 et suiv.; XLIX, 29 et suiv.; L, 12 et suiv.

était la capitale d'un roi chananéen, et fut plus tard emportée d'assaut par Josué, et donnée en possession à Caleb, fils de Jéphoné. Bientôt après HÉBRON devint l'une des six villes de refuge, et en même temps ville sacerdotale [1]. Ce fut là que David régna près de huit ans sur la tribu de Juda, et où il fut en outre sacré roi sur tout Israël; là que commença l'insurrection du rebelle Absalon contre son père, car il envoya des émissaires dans toutes les tribus, avec cet ordre : *Aussitôt que vous entendrez sonner de la trompette, publiez qu'Absalon règne dans Hébron* [2]. Dans la suite, Roboam fortifia la ville, et plusieurs des Juifs qui revinrent de la captivité se fixèrent tant à HÉBRON que dans les environs [3]. Judas Machabée enleva dans la suite HÉBRON aux descendants d'Esaü (les Iduméens), et Simon, fils de Gioras, conquit la ville sur les Romains, qui cependant plus tard, sous leur général Céréalis, la ravagèrent [4]. Dans le Nouveau Testament HÉBRON n'est pas mentionnée.

Dès le premier siècle de l'ère chrétienne, il est parlé des tombeaux des patriarches à HÉBRON, et au temps d'Eusèbe et de saint Jérôme on montrait le mausolée d'Abraham, sur lequel plus tard les chrétiens bâtirent une église [5].

Bientôt après la prise de Jérusalem par les Croisés, HÉBRON passa aussi sous la domination des chrétiens; en 1100, la ville fut donnée comme fief à Gérard d'Avesnes, et durant la période des croisades elle est communément citée sous le nom de Château d'Abraham (*castellum, præsidium ad S. Abraham*). Les restes des constructions massives de l'ancienne citadelle se dressent encore sur le bord occidental de la vallée. HÉBRON, qui, en 1167, fut érigée en évêché sous le titre de Saint-Abraham, tomba dès 1187 sous la verge de fer des mahométans [6].

[1] *Nomb.*, XIII, 23; *Jos.*, X, 1 et suiv.; XIV, 6 et suiv.; XX, 7; XXI, 11. — Sur l'établissement des villes de refuge, voyez *Antiq. polit. des Hébreux*.

[2] II *Rois*, XV, 10; comp. II *Rois*, II, 1 et suiv.; V, 1 et suiv.

[3] II *Paralip.*, XI, 10; II *Esdr.*, XI, 25.

[4] I *Mach.*, V, 65. — Josèphe, *Antiq.*, XII, VIII, 6; *Bell. jud.*, IV, IX, 9.

[5] Josèphe, *Antiq.*, I, XIV; *Bell. jud.*, IV, IX, 7. — *Onomast.*, au mot *Arboch*. — Antonin, mart., *Itiner.*, XXX. — Guill. de Tyr., XX, III.

[6] *Gesta Dei per Franc.*, I, 303; X, 32; XII, 22. — Guill. de Tyr, XX, III.

Au quinzième siècle il y avait à Hébron un hospice fameux, où chaque jour on donnait à tous ceux qui se présentaient, sans distinction de religion, le pain, l'huile et les autres choses nécessaires [1].

Actuellement Hébron, que les Arabes appellent simplement el-Chalil (l'Ami), en souvenir d'Abraham, le bien-aimé de Dieu (*Is.*, xli, 8; *Jacq.*, ii, 23), s'élève à 2,842 pieds au-dessus de la mer. La ville, divisée en trois quartiers, s'étend en forme d'amphithéâtre le long de la colline vers les deux côtés du fond de la vallée; elle est entourée de murs, et compte 400 maisons avec environ 5,000 habitants, qui, à l'exception d'à peu près 400 juifs, sont tous mahométans [2]. Au bas de la colline, du côté oriental de la vallée, s'élève, semblable à une forteresse, la principale mosquée (el-Haram), jadis église chrétienne; elle renferme les tombeaux d'Abraham, des autres patriarches et de leurs épouses. Les tombeaux d'Abraham et de Sara se trouvent dans un vestibule, et dans un autre les tombeaux de Jacob et de son épouse; tandis que les tombeaux d'Isaac et de Rebecca sont placés à l'intérieur entre douze gros piliers. Les monuments funéraires de ces saints patriarches sont couverts de tapis de soie verte brodés d'or, et ceux des femmes de tapis rouges aussi avec des broderies d'or, ouvrages que les sultans envoyèrent à différentes époques de Constantinople. Il y a notamment sur le tombeau d'Abraham neuf tapis les uns sur les autres, et l'accès en est défendu par une grille en fer, avec des portes et des serrures plaquées d'argent [3]. Cette mosquée, autour de laquelle sont groupées la plupart des maisons avec leurs toits plats et de petites coupoles, passe aux yeux des musulmans pour un lieu très-saint. Il n'est

[1] « Il y a près de la mosquée un hôpital musulman. Qui que l'on soit et à quelque nation et secte qu'on appartienne, si l'on veut recevoir l'aumône, on reçoit du pain, de l'huile et une soupe. Chaque jour on y cuit douze cents pains que l'on distribue, tellement qu'année commune on dépense 24,000 ducats. » Fabri, *Reyssbuch*, p. 135, b. — Comp. *Fundgruben des Orients*, II, 377.

[2] J. Mislin, III, 346. — On trouve des vues d'Hébron dans J.-M. Bernatz (n° 14), W.-H. Bartlett (pl. lxiii, p. 190), et Dav. Roberts (livrais. vii, n° 44.)

[3] J. Mislin, III, 347 et suiv. — Fr.-J. Gehlen, p. 87 et suiv.

permis ni aux juifs ni aux chrétiens de la visiter; en certains temps seulement on accorde aux étrangers de distinction et aux juifs indigènes la permission de regarder par une fenêtre dans l'intérieur de la mosquée [1].

La ville est approvisionnée d'eau par le grand réservoir qui se trouve devant la porte du sud et par un autre petit réservoir placé à l'extrémité septentrionale du principal quartier. Ce fut près d'un de ces deux réservoirs, qui portent les signes d'une très-haute antiquité, que David fit pendre les meurtriers d'Isboseth, quatrième fils de Saül [2]. Les habitants d'HÉBRON et de la contrée environnante ayant pris part à la révolte en 1834, Ibrahim-Pacha fit bombarder et saccager la ville. Les habitants de cette antique cité se distinguent en général des autres par leur taille et leur physionomie, avantage que l'on doit attribuer à la salubrité de son climat et à la fertilité de ses environs. On voit à Hébron une manufacture d'outres à eau et des fabriques de verroterie qui livrent surtout au commerce ces bracelets et autres ornements de diverses couleurs dont se parent les femmes de la Palestine et du Liban, et que les pèlerins chrétiens achètent aussi à Jérusalem pour les emporter en divers pays [3]. Des traces de l'ancienne voie romaine pavée, qui au sortir d'HÉBRON se divisait en deux bras dans la direction de l'Egypte et de Pétra, s'observent encore au nord de la ville.

§ 158. Alentours d'Hébron.

Dans beaucoup de clos de vignes situés autour d'Hébron, s'élèvent de petites tours en pierres, dans lesquelles se tiennent les gardiens des vignes, ce qui rappelle la parabole du Sauveur: *Un homme planta une vigne, l'entoura d'une haie, et creusant un pressoir, il bâtit une tour* (Marc, XII, 1 et suiv.; comp. § 109, n° 1). Lorsqu'on arrive du côté du désert, les alentours d'HÉBRON apparaissent comme un paradis de délices, tant est grande la

[1] On trouve un plan de la mosquée avec les tombeaux des patriarches, à Hébron, dans J.-M. Bernatz (n° 15), et J. Schwarz, *Das heil. Land,* p. 240.

[2] II *Rois,* IV, 1 et suiv. — Comp. Quaresmius, II, 785.

[3] Mengin, *Histoire sommaire de l'Egypte.* Par., 1839, p. 73. — K. Ritter, *Erdk.,* XVI, 275 et suiv.

quantité de grenadiers, de figuiers, d'abricotiers, de cognassiers, qui se mêlent aux plantes des jardins et aux fleurs des prés pour charmer le regard le long de la vallée. Il y a aussi en abondance dans la contrée environnante une argile dont on forme des briques qu'on fait ensuite sécher à l'air et au soleil.

1° A environ trois quarts de lieues au nord d'HÉBRON, on voit, près de la route raboteuse et montagneuse qui conduit à Jérusalem, les ruines d'un village habité jadis par des chrétiens, et qui porte actuellement le nom de KHOURBET-EN-NOUSARAH ou KERBET-EL-NASSARA. Dans tout le district appelé EL-CHALIL, il ne doit plus actuellement exister de chrétiens, car la haine des mahométans contre les confesseurs de l'Evangile y a éclaté plus encore qu'ailleurs.

2° Sur le monticule qui à l'ouest domine la ville d'HÉBRON, on montre au voyageur la fontaine appelée Fontaine d'Abraham. De là un sentier difficile et pierreux conduit entre des murs de jardins à un endroit rempli de décombres, que les Juifs appellent le Tombeau de Jessé (Isaï). De jolis bois d'oliviers, de pistachiers et de superbes noyers ornent cette éminence à l'occident d'HÉBRON, et en outre on découvre au loin des groupes de figuiers à larges feuilles et d'abricotiers, tandis que le pampre couvre les gracieux penchants des collines (*a*).

3° A une lieue au nord d'HÉBRON, on arrive en un lieu rempli de murs en ruine, appelé par les Arabes Ramet-el-Choulil (la hauteur de l'Ami de Dieu) et par les juifs la Maison d'Abraham [1]. On considère ce lieu comme l'emplacement de la tente d'Abraham et du Térébinthe [2] où l'Eternel s'entretint avec Abraham dans la

[1] Voyez dans W.-H. Bartlett, *The Christian*, pl. LXX, l'aire de la maison appelée Maison d'Abraham.

[2] Luther a traduit inexactement אֵלֹנֵי מַמְרֵא (*Gen.*, XIII, 18; XIV, 13) par « Haïn Mamré » (bois de Mamré); la Vulgate traduit ces mots par *Convallis Mambre*, et les Septante par ἡ δρῦς ἡ Μαμβρῆ, ce qui est d'accord avec la manière de parler autorisée de l'antiquité.

(*a*) Les colons de ces vignobles, tous sectateurs de Mahomet, n'usant pas de vin, car le Coran l'interdit, font sécher les raisins de leurs vignes et les expédient en grande quantité en Egypte et dans d'autres contrées. *(Trad.)*

vallée de Mambré, et lui promit une nombreuse postérité (*Gen.*, xviii, 1 et suiv.). Près du Térébinthe, où avait été dressée la tente d'Abraham, et où anciennement se tenait un marché très-fréquenté, des milliers de Juifs captifs furent (135) vendus comme esclaves sous l'empereur Adrien[1]. Constantin, en mémoire d'Abraham, le père des croyants (*Rom.*, iv, 13 et suiv.), dont le Seigneur choisit la famille pour faire son entrée dans le monde, fit construire une église dans ce même lieu et renverser l'autel que les païens avaient érigé près du Térébinthe[2].

La contrée environnante est d'une grande fécondité, et les collines, couvertes d'arbres et de bocages, charment encore actuellement le voyageur, tandis que les troupeaux dispersés dans les pâturages rappellent les temps antiques des patriarches pasteurs. Les trois fontaines de la vallée, qui fournissent à Hébron une eau excellente, sont désignées par les noms d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Les montagnes en avant d'Hébron ne s'élèvent au-dessus de ses alenteurs que de quelques centaines de pieds. Le type dominant des montagnes qui forment l'extrême limite de la Palestine vers le sud, ce sont des cimes onduleuses ressemblant à des dômes, des vallées arrondies et de peu d'étendue, des côtes en pente douce parsemées d'arbustes et des blocs d'une pierre grisâtre au milieu d'une vive verdure. Le calcaire de ces montagnes est compact et dur, blanc, jaune, d'un brun rougeâtre et rempli de cavernes[3].

4° C'est à une lieue à l'ouest d'Hébron, près du village de Beth-Chachal, qu'on doit chercher la colline de Hachila, où David se cacha pour se soustraire aux embûches de Saül (I *Rois*, xxiii, 19).

[1] Saint Jérôme, *Commentar. in Zachar.*, xi, 4. — *Jér.*, xxxi, 15. — Sozom., *Hist. eccl.*, II, iv.

[2] Eusèbe *Vita Constantini*, III, 51 et suiv. — *Onomast.*, art. *Arboch* et *Drys*. — Comp. Calmet, *Dictionn. bibl.*, aux mots *Mambré* et *Térébinthe*.

[3] Russegger, *Reise*, III, 246.

§ 159. Ramath-Léchi (Betogabra, Eleuthéropolis).

Il est fait mention dans l'histoire de Samson, juge d'Israël, d'un lieu appelé Ramath-Léchi (c'est-à-dire lieu où fut levée la mâchoire, ou encore la hauteur de la mâchoire). C'est là que Dieu, à la prière du héros, fit jaillir une source [1]. De très-bonne heure on désigne simplement sous le nom de Mâchoire (Σιαγών) [2] l'endroit où l'eau coula du rocher, et, vers l'an 600, on montra à Antonin Martyr, près d'Eleuthéropolis (la ville libre), la source de Samson [3]; et une relation du douzième siècle dit aussi qu'on voyait la source de Samson dans le faubourg d'Eleuthéropolis [4]. Robinson (II, 616, 663 et suiv.) trouva à mi-chemin, entre Beit-Dschibrin et les ruines de l'église de Sainte-Anne, une grande fontaine portant le nom d'Oum-Joudeia. Ce n'est pas sans vraisemblance que l'on prend cette source pour celle de Samson. Dans la suite, au lieu de Ramath-Léchi on rencontre dans les rabbins le nom de Beth-Goubrin (ville des héros), par allusion à la race de géants qui, d'après le livre de Josué (xiv, 15), résidait aux environs), et chez les Grecs et les Romains, le non de Bétogabra (Βαιτογαβρά) et d'Eleuthéropolis [5]. La ville est désignée sous le nom d'Eleuthéropolis notamment au commencement du troisième siècle, sous l'empereur Septime-Sevère (202 de J.-C.) [6]. Il y avait en cette ville, au quatrième siècle, un siége épiscopal fort illustre, qui s'est maintenu assez longtemps, car on voit figurer les noms des évêques d'Eleuthéropolis dans les actes des

[1] *Jug.*, xv, 17.

[2] Josèphe, *Antiq.*, V, viii, 9.

[3] Voici ce que porte le passage de l'*Itinéraire* d'Antonin Martyr (xxx, 32) : « Venimus in civitatem quæ dicitur Eliotropolis (Eleutheropolis), in loco ubi Samson ille fortissimus maxilla asini mille occidit viros, ex qua maxilla illo orante aqua profluxit, qui fons loca illa usque in hodiernum diem irrigat, et in loco, ubi surgit, fuimus. »

[4] Mich. Glycas, *Annales*, II, 164. Paris, 1660.

[5] *Bereschit Rabba*, c. xlii. — Ptolém., IV, xvi, *Tabula Peutinger*.

[6] L'abbé Belley, *Sur les Médailles des villes de Diospolis et d'Eleuthéropolis*, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tom. XXVI, p. 429 et suiv.

conciles de Nicée (325), d'Antioche (363), de Diospolis (415) et de Jérusalem (536) [1]. La ville est d'ailleurs d'une certaine importance au point de vue de la géographie et de la topographie bibliques, parce que Eusèbe et saint Jérôme, dans l'*Onomasticon*, déterminent la position d'un grand nombre de lieux d'après leur distance d'Eleuthéropolis. Dans la guerre civile qui, en 796, s'éleva entre diverses tribus sarrasines, la ville fut détruite, et depuis la domination mahométane le nom grec d'Eleuthéropolis a peu à peu disparu, si bien qu'il ne s'en est plus conservé que l'ancienne dénomination de Bétogabra, dans sa forme arabe Beigeberin (Beit-Gerbein, Bethgebrim [2]). La forteresse que les Croisés construisirent à Bethgebrim, en 1134, conserva le nom de Gibelin, et la défense en fut confiée aux chevaliers de l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem; mais dès 1187 Saladin s'en rendit maître. Les auteurs arabes du moyen-âge désignent la forteresse tantôt sous le nom de Beit-Dschibrill (la ville de Gabriel), tantôt sous celui de Beit-Dschibrin [3].

De nos jours on rencontre un Beit-Dschibrin à six lieues environ au nord-ouest d'Hébron. C'est un village d'une moyenne grandeur et le chef-lieu du district d'Azazé dans la province de Gaza. Ce Beit-Dscribrin occupe sans aucun doute l'emplacement de l'ancien Bétogabra ou Eleuthéropolis, Des masses de gros murs en ruines et l'église Sainte-Anne (Santa-Hanneh) qui se trouve à 20 minutes au sud du village, autorisent à conclure avec une entière certitude qu'il y eut autrefois en ce lieu une ville considérable, et les indications d'Eusèbe et de saint Jérôme relativement à la distance où diverses localités se trouvaient d'Eleuthéropolis démontrent qu'en effet Beit-Dschibrin est bien le Bétogabra ou l'Eleuthéropolis des anciens. En outre, des relations bien autorisées qu'on voit dans les annales ecclésiastiques, nous apprennent que le district de Beth-Goubrin est celui que les Grecs

[1] Caroli a S. Paulo *Geograph. sacr.*, p. 306. *Parergon*, p. 6. — Le Moyne, *Varia sacra*, p. 231. — Robinson (II, 661 et suiv.).

[2] *Acta sanct. mart.*, III, p. 167 et suiv. — *Gesta Dei per Francos*, p. 1045.

[3] Bohæddini, *Vita et res gestæ Saladini*. Leyde, 1735, p. 72. — Guill. de Tyr, XIV, 22.

et les Latins désignent comme la contrée formant les alentours d'ELEUTHÉROPOLIS [1].

Les cavernes qui se trouvent dans la contrée autour de BEIT-DSCRIBRIN, méritent aussi une attention particulière. Façonnées par la main des hommes avec assez d'art, elles reçoivent la lumière d'en haut au moyen d'ouvertures qui laissent aussi passer l'air. C'étaient là les demeures du peuple antique des Horrhéens ou Chorréens (*Gen.*, XIV, 6; *Deutér.*, II, 12-22), auquel succédèrent dans la suite les Iduméens, qui, comme le remarque saint Jérôme (*Abd.*, c. I), habitaient la contrée depuis ELEUTHÉROPOLIS jusqu'à PÉTRA et AÏLA. Ce singulier labyrinthe de cavernes autour de Beit-Dschibrin formait autrefois une grande ville de troglodytes, qui n'était point exposée aux brûlantes ardeurs du soleil.

§ 160. Lod (Lydda, Diospolis).

La ville de LYDDA fut, dans les temps qui suivirent la captivité, habitée par les Benjamites sous le nom de LOD [2]; elle était située à dix lieues au nord d'Eleuthéropolis, sur la route de Joppé à Jérusalem, à neuf lieues de Jérusalem et à six lieues de Joppé. Dans la suite la ville fut, sous le nom de LYDDA, cédée par le roi de Syrie Démétrius Soter à Jonathas, surnommé Apphus ; mais plus tard elle eut à subir entièrement la dure oppression de Cassius, qui après la mort de Jules César agit en maître dans la Palestine ; les habitants furent vendus et réduits en esclavage [3]. L'apôtre saint Pierre, qui après l'ascension du Seigneur prêcha l'Evangile à Jérusalem et dans la Samarie, porta aussi, vers l'an 37 ou 38, la bonne nouvelle aux pays des côtes de la mer Méditerranée ; et, par les prodiges qu'il y opéra, notamment par la guérison subite du paralytique Enée, montra qu'il était véritablement l'envoyé de Dieu. Voici ce que nous lisons dans les Actes des

[1] Comp. *Acta sanct. martyr. Orient.*, ed. Assemani, tom. II, 209. — On trouve un relevé des ruines que l'on voit à Beit-Dschibrin (Eleuthéropolis) dans Dav. Roberts (livrais. VII, pl. 47).

[2] I *Paralip.*, VIII, 12; I *Esdr.*, II, 33; II *Esdr.*, XI, 34. — [3] *Mach.*, XI, 30 et suiv. — Josèphe, *Antiq.*, XIV, XI, 2.

apôtres : *Or Pierre, visitant tous les disciples, vint aussi voir les saints* (les fidèles) *qui habitaient à Lydda. Il y trouva un homme, nommé Enée, qui depuis huit ans était couché sur un lit, étant paralytique. Et Pierre lui dit : Enée, le Seigneur Jésus vous guérit; levez-vous, et faites vous-même votre lit. Et aussitôt il se leva. Tous ceux qui demeuraient à Lydda et à Sarona virent cet homme, et ils se convertirent au Seigneur* (Act., IX, 32 et suiv.).

Le général romain Cestius, proconsul sous Néron, fit détruire LYDDA dans le dernière guerre des Romains. Elle se releva bientôt de ses ruines[1], et posséda même pendant un certain temps une école juive renommée, qui avait donné lieu au proverbe connu parmi les Juifs : Que celui qui veut devenir sage se tourne du côté du sud (vers Lod), et que celui qui veut devenir riche se tourne du côté du nord (vers la Galilée)[2]. Les païens donnèrent à la ville le nom de DIOSPOLIS (ville de Jupiter); on le sait par les monnaies frappées sous Septime-Sévère et Caracalla, et par d'autres témoignages encore, car dans les souscriptions des décrets des conciles, on rencontre tantôt le nom de DIOSPOLIS tantôt celui de LYDDA[3]. Il y avait à LYDDA, dès le quatrième siècle, un siége épiscopal, et Pélage y comparut en 415 dans un concile agité. Au temps des croisades, l'évêché fut rétabli sous le titre de Saint-Georges. Saint Georges, en grande vénération en Orient et en Occident, était originaire de LYDDA, et mourut martyr à Nicomédie vers la fin du troisième siècle, sous Dioclétien et Maximien. La piété des chrétiens transporta ses restes mortels à LYDDA, et Constantin ou Justinien fit élever sur son tombeau une somptueuse église. Saladin la renversa (1191), mais le zèle ardent des fidèles ne tarda pas à la relever[4]. Au quatorzième siècle, Rodolphe de Suchem admirait l'église de Saint-Georges, ornée de

[1] Josèphe, *Bell. jud.*, II, x, 1.
[2] *Baba Bathra*, xxv b. — Othon, *Lex. rabb.*, p. 399.
[3] Eckhel, *Num. doctr.*, III, 432. — Saint Jérôme, *Epitaph. Paulæ*, 673, ed. Mart. — Le Quien, *Oriens chr.*, III, 282 et suiv.
[4] Guill. de Tyr, XII, 25. — Le Quien, *Oriens christ.*, III, 1271 et suiv. — Bolland., *Acta sanctor.*, avril, tom. III, p. 100 et suiv.

marbres et de travaux en mosaïque; mais dès 1483 Félix Fabri la trouva dans un état de délabrement complet, et il ne vit plus dans ce lieu sacré que des chandeliers et des lampes que la piété des chrétiens de l'endroit y entretenait[1].

De nos jours, Loudd (Lydi), située dans un wadi à une lieue de Ramleh (Arimathie), n'est plus qu'un gros village mahométan. C'est encore le siége d'un évêché grec, mais le titulaire réside à Jérusalem. Dans le village, on voit de nombreuses ruines qui datent soit de l'époque romaine, soit du moyen-âge. Les restes de l'église de Saint-Georges sont surtout remarquables; les murs, près de l'autel du chœur, du côté de l'orient, sont encore debout; le fond de l'église, du côté de l'occident, a été transformé en mosquée. Plusieurs colonnes subsistent encore, et au sud de la nef s'élève, comme témoin de l'ancienne grandeur et de la puissance passée des chrétiens, un arceau encore bien conservé [2]. Le sol de la plaine cesse d'être fertile à peu de distance à l'est de Loudd, et aussitôt commencent à paraître les bancs horizontaux et uniformes dont se composent les montagnes de calcaire crétacé, qui s'étendent depuis Gaza jusqu'en Samarie et donnent en général à la contrée l'aspect d'un pays en amphithéâtre disposé en degrés, avec de nombreuses retraites et terrasses pour faciliter la culture. Depuis Loudd, en tirant vers le nord, il y a dans la plaine un sol de grès tertiaire et poreux, qui en beaucoup d'endroits constitue une excellente terre labourable, grasse et noire[3].

§ 161. Emmaüs (Ammaüs, Nicopolis).

Emmaüs ou Ammaüs, ville assez considerable, était située à dix milles romains (à quatre lieues) au sud-est de Lydda, entre des montagnes et des vallées dans le bassin de Juda, où Judas Machabée, plein de confiance en Dieu, remporta sur le général syrien Gorgias une victoire signalée. *L'armée marcha, et vint camper près d'Emmaüs, du côté du midi. Et Judas leur dit:*

[1] *Reyssbuch,* 129 b, 144. — Comp. *Fundgruben d. Orients,* II, 136.
[2] Robinson, III, 262.
[3] Sieber, *Reise,* p. 31. — Russegger, *Reise,* III, 118.

Prenez vos armes, et remplissez-vous de courage; tenez-vous prêts pour demain au matin, afin de combattre contre ces nations assemblées contre nous pour nous perdre et pour renverser notre sainte religion. Ne craignez point cette grande multitude, et n'appréhendez point leur choc. Souvenez-vous de quelle manière nos pères furent sauvés dans la mer Rouge, lorsque Pharaon les poursuivit avec une grande armée. Crions donc maintenant au ciel, et le Seigneur nous fera miséricorde; il se souviendra de l'alliance qu'il a faite avec nos pères, et il brisera aujourd'hui toute la force de cette armée devant nos yeux Alors ils les chargèrent, et les troupes des nations furent battues, et s'enfuirent dans la plaine[1]. Bacchide, gouverneur Syrien, fit plus tard fortifier EMMAÜS (I *Mach.*, IX, 50). Sous la domination romaine la ville devint le chef-lieu d'une toparchie; elle avait une source minérale, et elle reçut depuis le troisième siècle après Jésus-Christ, en mémoire de la victoire remportée sous Titus par les troupes romaines, le nom de NICOPOLIS (ville de la victoire)[2]. Eusèbe et Saint-Jérôme, dans la fixation des distances, prennent souvent pour point de départ NICOPOLIS, de même que Diospolis (§ 160).

AMOUAS de nos jours, située sur une éminence, indique l'emplacement de l'ancien EMMAÜS. Il y avait un second EMMAÜS dans le voisinage de Jérusalem (*Luc*, XXIV, 15 et suiv.), et un troisième sur le lac de Génésareth; nous en parlerons plus loin.

§ 162. Le sud-est de la Judée (Engallim, Engaddi, Asergadda, Masada, Sodome, Séboïm, Gomorrhe et Ségor).

L'indication de chaque ville et de chaque localité par lettre alphabétique détruisant l'ordre naturel et empêchant de les embrasser toutes d'un même coup d'œil, il paraîtra sans doute préférable d'apprendre d'abord à connaître la Judée de l'est, puis

[1] I *Mach.*, III, 57-59; IV, 8-10, 14.

[2] Josèphe, *Bell. jud.*, II, III, 5. — *Chronicon paschale ad ann.* 223. — Monnaies de Nicopolis, dans *Mionnet*, V, 550.

celle du centre et enfin celle de l'ouest[1]. Nous commencerons donc encore notre pèlerinage à partir de Jérusalem, et nous suivrons la direction du nord au sud, le long de la mer Morte.

Engallim.

ENGALLIM (עֵין עֶגְלַיִם, c'est-à-dire fontaine des veaux), ville des Moabites, était, suivant les indications de saint Jérôme, sur le côté occidental de la mer Morte, non loin de l'embouchure du Jourdain[2]. Le prophète Ezéchiel (XLVII, 10) nous représente des pêcheurs qui sèchent leurs filets depuis Engallim jusqu'à Engaddi.

L'endroit où coule, à l'extrémité septentrionale de la mer Morte, la source salée d'AÏN-DSCHÉHAÏR ou bien l'endroit plus au sud où est l'abondante source d'AÏN-EL-FESKHAH peut être considéré comme l'emplacement d'ENGALLIM.

Engaddi.

La ville d'ENGADDI (עֵין גֶּדִי, c'est-à-dire la source du chevreau), était située dans le désert de la tribu de Juda, sur la rive occidentale de la mer Morte. Environnée de toutes parts de rochers escarpés et abruptes, elle se trouvait, suivant le rapport des anciens, à une distance de 300 stades de Jérusalem[3]. ENGADDI, dont le désert voisin tirait son nom (§ 104), était renommée pour ses sources, ses vignes et ses plantations de balsamiers et de palmiers. Il est dit dans le Cantique des cantiques (I, 13) : *Mon bien-aimé est pour moi comme une grappe de raisin de Chypre dans les vignes d'Engaddi.* Ses magnifiques palmiers et son baume exquis firent donner de bonne heure à la ville le nom d'ASASONTHAMAR (חַצְצוֹן תָּמָר, c'est-à-dire fragment de palmiers[1]. Elle était habitée par des Amorrhéens et formait, au temps de Josaphat, roi de Juda, le centre où se réunissaient les Ammonites,

[1] Ce n'est pas sans raison qu'on a blâmé dans la *Palæstina* de Raumer l'indication des villes et autres lieux selon l'ordre alphabétique. — Comp. *Gelherte Anzeigen der k. Akademie der Wissensch.* Munich, 1836.

[2] « Engallim in principio est maris Mortui, ubi Jordanes ingreditur. » Saint Jérôme, *In Ezech.*, XLVII, 10.

[3] *Jos.*, XV, 62; *Ezéch.*, XLVII, 10. — Josèphe, *Antiq.*, IX, I, 2. — Pline, V, XV.

les Moabites et les Syriens, selon ces paroles de la Bible : *Des courriers en vinrent apporter la nouvelle à Josaphat et lui dirent : Voici une grande multitude qui vient contre vous des lieux qui sont au delà de la mer* (Morte) *et de la Syrie, et ils sont campés à Asasonthamar, qui est Engaddi*[1]. Au temps d'Eusèbe et de saint Jérôme (400 ap. J.-C.), ENGADDI était encore un gros village. Actuellement le voyageur ne voit plus que des ruines dispersées autour d'AÏN-DSCHIDDI, situé à huit lieues et demie à l'est d'Hébron. AÏN-DSCHIDDI, en Arabe, signifie également « source des chèvres » et s'identifie avec ENGADDI. Les matelots qui, en 1848, parcoururent la mer Morte sous les ordres de Lynch découvrirent dans le voisinage d'AÏN-DSCHIDDI plusieurs grottes, dont l'une avait à son entrée un arceau en voûte. Les anciens degrés par lesquels on montait autrefois dans les grottes avaient été détruits par l'action du temps. Vainement l'œil du voyageur chercherait-il à découvrir les palmiers; ils ont disparu jusqu'aux racines, emportés au milieu de la violence des évènements et par le vandalisme de la main des hommes. Il ne reste plus avec l'ancien nom que ce que l'homme ne pouvait détruire, les douces teintes de l'atmosphère, le ruisseau que la source alimente sans cesse, les touffes indestructibles d'arbres et d'arbrisseaux, les terrasses, une tendre verdure et les habitations vides des troglodytes. Parmi les arbustes et les arbres des halliers impénétrables du lit du ruisseau, on trouve en quantité plus considérable le tamarin et l'oléandre giroflier, tandis que sur le delta d'ENGADDI le lotus, le pommier de Sodome, avec ses grappes de fleurs purpurines campaniformes, la rose des rochers, le giroflier ordinaire, la guimauve et le réséda jaune sans parfum servent seuls de parure[2]. La plaine, longue et large d'environ un quart de lieue, est surtout couverte de jardins à concombres, et elle est habitée tour à tour par les tribus arabes des Rashaïdeh.

[1] II *Paralip.*, XX, 2; comp. *Gen.*, XIV, 17. — On ne peut conclure rigoureusement de saint Jérôme (*Commentar. in Ezech.*, XLVII, 10, et *Onomast.*, art. *Engaddi*) qu'il y eut deux Engaddi.

[2] Fallmerayer, *Das todte Meer*, p. 137, 140. — Voyez une vue d'Engaddi (Aïn-Dschiddi) dans W.-F. Lynch.

Les pierres déjà couvertes d'une croûte de sel luisante ou d'un aspect huileux indiquent la proximité de la mer Morte.

Asergadda.

Si Asergadda, qui appartenait à Juda (*Jos.*, xv, 27), est le même lieu que Gadda[1] sur la mer Morte, mentionné par saint Jérôme, il faut voir Engaddi sous cette dénomination.

Masada.

La forteresse de Masada, bâtie sur un rocher, fut construite par le grand prêtre Jonathas sur le rivage occidental de la mer Morte, vis-à-vis de la presqu'île située à l'orient et fortifiée plus tard par Hérode le Grand. Durand la guerre des Juifs, les sicaires surent se rendre maîtres de la forteresse, et c'est de là qu'ils entreprirent leurs exploits de brigandage du côté d'Engaddi. Comme après la destruction de Jérusalem, le procurateur romain Flavius Silva tenait la forteresse de Masada assiégée, la garnison juive, sur les exhortations de son chef Eléazar, se dévoua d'elle-même à la mort, et, d'un mutuel consentement, ils firent choix de dix hommes qui furent chargés de passer tous les autres, dont le nombre s'élevait à 960, au fil de l'épée. Les derniers, après avoir mis le feu à la forteresse, se donnèrent eux-mêmes la mort[2]. On voit à un peu plus de six lieues au sud d'Engaddi une ruine que les Arabes désignent sous le nom de Sebbeh. Placée sur un roc pyramidal et fort escarpé, qui s'élève de la mer, elle frappe de loin la vue du voyageur; cette ruine occupe l'emplacement de l'ancienne forteresse de Masada. La conjecture de Raumer (*Traité de géographie biblique,* p. 28), qu'on doit chercher Masada sur le roc élevé de Mersed, au nord d'Engaddi, est entièrement détruite par des recherches plus récentes.

Sodome, Séboïm et Gomorrhe.

Sodome (סְדֹמָה, c'est-à-dire lieu fort), ville de Chanaan (*Gen.*,

[1] *Onomast.*, art. *Gadda.*
[2] Josèphe, *Bell. jud.*, VII, viii, 2 et suiv.; *Antiq.*, XIV, xi, 7.

x, 19), était située dans la vallée du Bois ou des Acacias (§ 111), jadis fertile et traversée par le Jourdain. Au temps d'Abraham, Sodome avait un roi particulier (*Gen.*, xiii, 12; xiv, 17), et Loth, neveu d'Abraham, s'y était fixé (*Gen.*, xiii, 12). Des habitudes d'impureté contre nature et d'autres vices horribles s'étant enracinés parmi les habitants de Sodome, la ville coupable fut frappée par la justice de Dieu; une pluie de feu et de soufre descendue du ciel la détruisit, ainsi que Gomorrhe, Adama et Séboïm (*Gen.*, xix, 1 et suiv.), et toute la plaine fut transformée en une mer appelée mer Morte (§ 115), afin que ce châtiment visible servît d'exemple pour ceux qui vivraient dans l'impiété (II *Pierre*, ii, 6). Le souvenir de Sodome ne s'est point perdu; il s'est conservé non-seulement dans la pomme appelée Pomme de Sodome, qui se rencontre autour de la mer Morte, mais encore et surtout dans le monticule de sel gemme qui s'étend à l'extrémité sud-ouest de la mer Morte, haut de 400 pieds environ et sur une longueur de trois lieues et une largeur d'une lieue; ce monticule est connu parmi les Arabes sous le nom de Dschébel-el-Milhh (montagne de sel) et aussi sous celui de Dschébel-Sédom (montagne de Sodome)[1]. Cette montagne de sel fut soulevée peut-être par l'effet d'une éruption volcanique qui occasionna la destruction de Sodome. D'après ce que rapporte M. de Saulcy, qui, au mois de janvier 1851, fit des recherches dans les environs de la mer Morte, on rencontre à quelque distance du monticule de sel dont il est question, à l'extrémité sud-ouest de la mer Morte, des débris assez considérables de murs cyclopéens avec d'autres restes que les Arabes nomment Kherbet-Sédom (ruines de Sodome)[2]. M. de Saulcy croit également avoir découvert sur le rivage sud-est de la mer Morte des restes de la ville de Séboïm dans le Kherbet-Sabana. Pour l'emplacement de Gomorrhe, on pourrait peut-être le trouver à l'endroit où, au midi de la mer Morte, les deux côtes qui forment le Ghor sont encore couvertes de ruines

[1] Lynch (p. 205), où se trouve aussi un plan de Masada. — De Saulcy, *Revue des Deux-Mondes*, février 1852.

[2] Comp. *Ausland*, année 1851, p. 1079, et Fallmerayer, *Das todte Meer* (*Abhandlungen der k. Akademie der Wissenschaft*). Munich, 1853, p. 119.

de la plus haute antiquité, ou bien au sud d'Aïn-Feschcha, comme le prétend M. de Saulcy [1].

Ségor.

La ville de Ségor (צֹעַר, Septante Σηγώρ et Ζόγαρα), qui d'abord fut appelée Bala (בֶּלַע), avait au temps d'Abraham un roi particulier (*Gen.*, xiii, 10; xiv, 2, 8). Lorsque les villes criminelles de Sodome, de Gomorrhe, d'Adama et de Séboïm furent détruites par le feu du ciel, Ségor, située dans leur voisinage, fut épargnée à la prière de Loth, qui dit à l'un des trois anges : *Il y a ici près une ville où je puis fuir; elle est petite et je puis m'y sauver.* L'ange lui répondit : *Hâtez-vous de vous sauver en ce lieu-là, parce que je ne pourrai rien faire jusqu'à ce que vous y soyez entré. Et le soleil se levait sur la terre au même temps que Loth entra dans Ségor* (Gen., xix, 20 et suiv.). Selon nous, c'est dans le Wadi-Zouveirah (Zoéirah), vers la pointe septentrionale du delta de Sodome, à un peu plus d'une lieue des restes cyclopéens de cette dernière ville, que l'on doit placer Ségor. La raison sur laquelle nous nous appuyons, c'est que Loth put aller de Sodome à Ségor dans l'espace de temps qui s'écoula entre les premières lueurs du jour et le lever du soleil (*Gen.*, xix, 15, 23), et que M. de Saulcy a effectivement trouvé des restes d'antiquité à Souéra. Lorsque les Américains Robinson et Lynch placent l'ancien Ségor (Zoar) vers le Wadi-Kérek, situé beaucoup plus loin à l'est, ils vont manifestement contre le récit biblique [2]. Dans les premiers temps du christianisme, Ségor portait le nom de Zoara, et avait une garnison romaine. Dans la suite, cette ville eut un siége épiscopal qui dépendait du patriarche de Jérusalem; les Croisés appelèrent la localité Village des Palmiers [3].

[1] *Bulletin de la Société de géographie*, t. II, p. 53.
[2] Comp. Fallmerayer, *Das todte Meer*, p. 124 et suiv.
[3] *Onomast.*, art. *Bala*. — Caroli a S. Paulo *loc. cit.*, *Parergon*, 60. — Guill. de Tyr, x, 8.

§ 163. Cabséel, Acrabathané, Cadès, Asemona, Baloth.

Il n'est plus possible de déterminer exactement la position de la ville de CABSÉEL dans la tribu de Juda, vers la frontière de l'Idumée (*Jos.*, XV, 21). Banaïas, chef des gardes du corps de David (des Céréthéens et des Phélétéens), était de CABSÉEL, où après le retour de la captivité se fixèrent aussi les enfants de Juda [1].

Acrabathané (Acrabbim).

Le district d'ACRABATHANÉ (Ἀκραβαττίνη), au sud de la Palestine, reçut son nom de la hauteur d'ACRABBIM (מַעֲלֵה עַקְרַבִּים, c'est-à-dire montée des scorpions), située au sud de la mer Morte. Il est plusieurs fois fait mention de cette montée ou hauteur dans la détermination des limites du pays de Chanaan [2], et elle fut témoin des faits héroïques de Judas Machabée, qui soumit par les armes les descendants d'Esaü (I *Mach.*, V, 3). Il faut distinguer de l'ACRABATHANÉ la toparchie d'Acrabitène dans la Palestine du centre près de Sichem. Non loin d'ACRABBIM, le Wadi-Fikreh, en se prolongeant vers le sud, conduit sur la route qui va du Wadi-Araba à Hébron.

Cadès (Cadès-Barné).

CADÈS (קָדֵשׁ), appelée aussi CADÈS-BARNÉ (קָדֵשׁ בַּרְנֵעַ), ville sur la limite sud-est de Chanaan (*Nomb.*, XXXIV, 4), fut dans la suite attribuée à la tribu de Juda, et donna son nom à la contrée environnante [3]. De CADÈS-BARNÉ, où les enfants d'Israël séjournèrent assez longtemps la seconde année après leur sortie d'Egypte (*Deut.*, I, 2), Moïse envoya des espions dans la terre de Chanaan (*Nomb.*, XIII, 1 et suiv.); mais le peu de courage des Israélites le contraignit de rétrograder vers le sud, et il s'écoula trente ans jusqu'à ce qu'il arrivât sur le côté oriental de la mer Morte.

De tout temps il y a eu une grande division de sentiments sur

[1] II *Rois*, VIII, 18; XXIII, 20 et suiv.; II *Esdr.*, XI, 25.
[2] *Nomb.*, XXXIV, 4; *Jos.*, XV, 3; *Jug.*, I, 36. Comp. plus haut, § 94.
[3] *Jos.*, X, 41; XIV, 7; XV, 23. Comp. plus haut, § 105.

la position de CADÈS (Cadès-Barné), parce que plusieurs (E. Robinson, Steph. Mayer, etc.) ont fait de CADÈS en Misphat (*Gen.*, XIV, 7; XX, 1), et de CADÈS-BARNÉ une seule et même localité, ce qui toutefois paraît inconciliable avec la marche des Israélites (§ 91). J. Schwarz (§ 5 et § 375) croit devoir fixer la position de CADÈS-BARNÉ à neuf milles allemands au sud de Gaza, au point de jonction des vallées de Geyan et de Birein ; pour nous, nous réglant sur les recherches de l'anglais J. Rowland, nous plaçons l'ancienne CADÈS (Cadès-Barné) près de la fontaine appelée par les Arabes AÏN-CADÈS, et qui coule au sud d'Eluse (el-Khoulasah), à quatre heures et demie, en prenant un chameau pour monture, à l'est-sud-est de Moïlahi. Sortie des hauteurs les plus avancées vers le nord-est du Dschébel-Halal (Hellal), elle se perd bientôt dans les sables. La fontaine, en souvenir du récit de la Genèse (XVI, 7, 14), est connue parmi les Arabes sous le nom de MOÏLAHI-HADSCHAR, c'est-à-dire fontaine d'Agar [1]. De là, s'il faut en croire les Bédouins, une grande route conduit, en traversant le wadi, à la montagne de Hor [2].

Cadès (en Misphat, source de Misphat).

CADÈS, avec la désignation spéciale de source de Misphat (עֵין מִשְׁפָּט) d'après la Genèse (XIV, 7; XX, 1), diffère de la ville de Cadès située à l'ouest, ou de Cadès-Barné. Les Israélites arrivèrent dans la vingt-quatrième année de leur marche d'ASIONGABER à CADÈS en Misphat (§ 92), qui était une ville des Iduméens, située non loin du mont HOR (*Nomb.*, XX, 16). C'est sur des preuves solides que saint Jérôme place ce CADÈS dans le voisinage de Pétra [3].

A environ quatre ou cinq lieues au sud du Wadi-Mousa coule la source d'EN-AL-SEDAKAH (la source de la justice), bien connue des pèlerins ; c'est là que, selon nous, doit avoir été ce second CADÈS, où Israël parvint dans la vingt-quatrième année de son pèlerinage, et où Moïse ayant frappé le rocher de sa verge, le peuple eut de l'eau pour se désaltérer (*Nomb.*, XX, 8 et suiv.).

[1] Comp. Russegger, *Reise*, III, 214. — K. Ritter, I, 1086. — [2] J. Rowland, *Letter*. Append., p. 488 et suiv. — [3] *Commentar. in Gen.*, XIV, 7.

Asemona.

Asemona (עַצְמֹן, Septante, *Jos.*, xv, 4, Σελμωνά), était une ville sur la frontière méridionale de Chanaan (*Nomb.*, xxxiv, 4; *Jos.*, xv, 4). Il n'est pas possible d'en déterminer la position, si ce n'est d'une manière approximative, et l'on ne peut considérer que comme une pure conjecture la supposition de J. Schwarz (p. 5), suivant laquelle cette ville aurait été dans le Wadi-Kisaïmih, à quatre milles et demi au sud-est du Wadi-Birein.

Baloth.

Tout ce qu'on peut dire au sujet de Baloth (בְּעָלוֹת), c'est également que cette localité se trouvait dans la partie méridionale de Juda (*Jos.*, xv, 24), et l'on ne peut non plus fixer maintenant avec précision la situation de Baloth mentionné dans le troisième livre des Rois (iv, 16).

§ 164. Harma, Athach, Jethnam, Thamar, Esem, Arad, Maon, Carmel.

Arrivés à la limite méridionale de la Judée, tournons de nouveau nos regards du côté du nord vers Jérusalem, et, en suivant la route qui du Wadi-Araba conduit par Hébron à la capitale, énumérons les villes et autres localités qui se rencontreront sur notre passage et celles que l'on rencontre à l'orient de la même route.

Harma (Horma).

Harma ou Horma était une ville chananéenne qui avait un roi. Près d'elle furent défaits les Israélites indociles, qui de Cadès voulurent pénétrer dans la terre promise. *Les Amalécites et les Chananéens qui habitaient sur la montagne descendirent donc contre eux, et les ayant battus et taillés en pièces, ils les poursuivirent jusqu'à Horma*[1]. Plus tard, les enfants d'Israël s'étant affermis dans la confiance en Dieu et ayant élevé leurs

[1] *Nomb.*, xiv, 45.

mains vers l'unique Seigneur et Protecteur, qui donne *le vouloir et le faire,* remportèrent à leur tour une victoire dans les mêmes lieux : *Le Seigneur exauça les prières d'Israël, et lui livra les Chananéens, qu'il fit passer au fil de l'épée, ayant détruit leurs villes : et il* (Moïse) *appela ce lieu Horma, c'est-à-dire anathème*[1]. L'ancienne ville s'appelait primitivement Séphaath (צְפַת), et elle passa de la tribu de Juda à celle de Siméon, selon qu'il est marqué : *Juda s'en étant allé avec Siméon, son frère, ils défirent ensemble les Chananéens qui habitaient Séphaath, et les passèrent au fil de l'épée. Et cette ville fut appelée Horma, c'est-à-dire anathème*[2]. Cette ville, qui au temps de David reçut une partie du butin fait sur les Amalécites (I *Rois,* xxx, 30), devait être située à deux lieues et demie au sud-ouest de Khoulasa (l'ancien Elusa), où se trouvent encore quelques ruines appelées Sépata par les Arabes[3].

Athach.

La ville d'Athach, dans le désert de Juda (I *Rois,* xxx, 30), peut avoir été située dans la vallée actuelle d'Atacha (Atheuché), au nord de la montagne de Madara (Madoura).

Jethnam.

Jethnam (יִתְנָן) est citée, en même temps que Cadès et Asor, comme une ville située sur la limite méridionale de Juda (*Jos.,* xv, 23). On ne sait où la placer.

Thamar.

Thamar est mentionnée dans Ezéchiel (xlvii, 19; xlviii, 8). La limite méridionale du pays devait se mesurer depuis Thamar jusqu'à Cadès d'un côté, et de l'autre côté jusqu'à la mer de l'ouest. Il y a beaucoup de vraisemblance qu'on doit chercher cette ville sur l'emplacement du village actuel de Kournoub, qui est situé à six milles géographiques au sud d'Hébron, excellent pays de pâturages, riche en fontaines, et gardant des ruines

[1] *Exode,* xxi, 3. — [2] *Jug.,* i, 17; comp. *Jos.,* xii, 14; xv, 30; xix, 4; I *Paralip.,* iv, 30. — [3] J. Rowland, *Letter.* Append., p. 488.

éparses d'une antique cité. Dans l'*Onomasticon,* cette localité est désignée sous le nom de HAZAZON-THAMAR; dans Ptolémée (IV, XIV) et dans la carte de Peutinger sous celui de THAMARA. Les voyageurs qui arrivent de l'Arabie-Pétrée saluent avec joie la terre de l'ancienne promission, qui leur fait enfin oublier leurs fatigues. Lorsqu'une fois ils ont franchi la montagne qui s'étend au sud-ouest de la mer Morte, le passage el-Mouzéikah, ils entrent dans une belle plaine, bordée tout autour de collines verdoyantes, et qui ressemble à un véritable jardin émaillé de fleurs, où, dès le mois de mars, fleurissent les anémones aux couleurs variées, les hyacinthes et plusieurs espèces de tulipes[1]. Là aussi et dans un rayon étendu des environs, les tribus arabes du Doullam et du Tiyaha font paître leurs nombreux troupeaux.

Esem.

ESEM ou ASEM et ASAM était une ville au sud de Juda et fut plus tard donnée à Siméon[2]. On n'a plus aucun moyen d'en déterminer la position.

Arad.

ARAD, ville chananéenne, dont le roi vainquit les Israélites, fut attribuée à la tribu de Juda[3]. Saint Jérôme la place à vingt milles romains au sud d'Hébron et à quatre milles de Molada, dans le voisinage du désert de Cadès-Barné[4]. Le village de TELL-ARAD, situé à environ six lieues au sud d'Hébron, rappelle encore l'antique ville des Chananéens.

Maon.

C'est entre Arad et Hébron, à l'endroit où s'élève en forme de cône le mont actuel de MAÏN, et d'où l'on jouit d'un point de vue immense vers le nord, l'est et l'ouest, dans la partie montagneuse de la tribu de Juda, qu'il faut chercher la ville de MAON, qui

[1] Schubert, *Reise*, II, 449 et suiv.

[2] *Jos.*, XV, 29; XIX, 3; I *Paralip.*, IV, 29. — [3] *Nomb.*, XXI, 1 et suiv.; XXXIII, 40; *Jos.*, XII, 14; *Jug.*, I, 16.

[4] *Onomasticon*, art. *Arath* ('Αραμά).

donna son nom au désert de MAON (§ 104)[1]. Robinson (II, 421) vit au sommet du mont MAÏN, à deux lieues au sud d'Hébron, des ruines nombreuses et une citerne; un mur disposé en carré lui fit conclure qu'il y avait eu là autrefois une tour ou un petit château.

Carmel.

La ville de CARMEL appartenait à la tribu de Juda (*Jos.*, XV, 55). Ce qui la rend remarquable dans la Bible, c'est que Saül y érigea un arc de triomphe après sa victoire sur les Amalécites (I *Rois*, XXV, 12.) Le riche Nabal, dont la femme Abigaïl devint dans la suite l'épouse de David, avait un domaine à CARMEL, qui, selon saint Jérôme, était située à dix milles romains à l'est d'Hébron[1]. Le village actuel de KIRMIL (Kourmoul), situé à environ trois lieues au sud-est et où se rencontrent encore des débris considérables d'antiquité, à l'entrée et le long d'une vallée, occupe sans doute une partie de l'ancienne ville. Les restes d'une église et les ruines hautes d'environ trente pieds d'un château quadrangulaire, qui était un ouvrage d'Hérode ou des Romains, méritent l'attention. A environ dix minutes du château, vers le nord-est, les restes d'une église et d'autres édifices annonçant une haute antiquité fixent également sur eux les regards du pèlerin. La contrée autour de la route allant de Carmel à Hébron est du reste l'une des plus belles du pays montagneux de Juda; ses champs de froment se parent chaque année de moissons abondantes; elle rappelle enfin les anciennes bénédictions de la terre promise[2].

On a parlé plus haut (§ 96) du promontoire du CARMEL, situé vers le nord.

[1] *Jos.*, XV, 55; I *Rois*, XXV, 2. — *Onomast.*, art. *Carmelus.*
[2] Wolcott, dans K. Ritter, *Erdk.*, XV, 640.

§ 165. Ziph, Récha, Chapharbarucha, Bascath, Bethbessen, Halhul, Bessur, Bethanoth, Thécua, Béthacarem, Eltécon, Sior.

Ziph.

Ziph (זיף), dans la montagne de Juda, donna son nom au désert de Ziph (§ 104), et fut, ainsi que d'autres villes, fortifiée par Roboam [1]. Saint Jérôme, à l'époque duquel Ziph existait encore, mais réduite à l'état de village, la place à huit milles romains d'Hébron [2]. La colline de Zif, à deux petites lieues au sud-est d'Hébron, et dans le voisinage de laquelle se rencontrent des murs en ruines et des fondations gigantesques avec des citernes, peut indiquer l'emplacement de l'ancienne ville de Ziph.

Il y avait une seconde ville de Ziph (*Jos.*, xiv, 24) dans la partie méridionale de Juda, vers le pays d'Edom. Peut-être est-ce à cette dernière ville que se rapporte l'évaluation de la distance donnée par saint Jérôme.

Récha.

Récha (רֵכָה), localité mentionnée au premier livres des Paralipomènes (iv, 12), occupait, selon toute vraisemblance, l'emplacement du village actuel de Rachia, à une lieue et un quart au sud d'Hébron [3].

Chapharbarucha.

L'endroit jusqu'où Abraham accompagna le Seigneur en demandant grâce pour Sodome et d'où il vit s'élever la fumée de l'incendie de la ville coupable (*Gen.*, xviii, 20 et suiv.; xix, 27 et suiv.), a conservé dans la tradition le nom de Capharbarucha, c'est-à-dire village de bénédiction, et doit se retrouver dans le village actuel de Béni-Naïm, à une lieue et demie à l'est d'Hébron. Les mahométans vénèrent le tombeau de Loth dans la mosquée bâtie à la partie supérieure du village. De cette contrée montagneuse on peut par un ravin apercevoir la mer Morte. Sainte

[1] *Jos.*, xv, 55; I *Rois*, xxv, 14 et suiv.; xxvi, 1 et suiv.; II *Paralip.*, xi, 8.
[2] *Onomast.*, art. *Ziph*. — [3] J. Schwarz, p. 87.

Paule étant, après son départ d'Hébron, arrivée à CHAPHARBARUCHA, aperçut la contrée de la mer Morte, où avait été autrefois Sodome, et se souvint d'Abraham et de Loth [1]. Tout près s'étendait la vallée de Bénédiction (§ 110, n° 5).

Bascath.

Idida, mère du roi Josias, était de BASCATH (ou BÉSÉCATH) dans la tribu de Juda [2]. On n'en connaît pas la position précise.

Bethbessen.

On peut dire seulement d'une manière générale au sujet de BETHBESSEN ou BETHBASI (Βαιθϐασί), qu'il se trouvait dans le désert, et qu'il fut fortifié par Simon et Jonathan (I *Mach.*, IX, 62, 64).

Halhul.

HALHUL, ville des montagnes de la tribu de Juda (*Jos.*, XV, 58), était dans le voisinage d'Hébron, et elle est sans doute la même que le village actuel de HOULHOUL, situé sur une éminence à deux lieues au nord d'Hébron, où se rencontrent des restes considérables de murs et de pierres de fondation, ainsi que les ruines d'une mosquée du prophète Jonas (Néby-Jonas). Du temps de saint Jérôme, cette petite localité était désignée sous le nom d'ALULA [3], et au quatorzième siècle les juifs y montraient le tombeau du prophète Gad [4].

Bessur.

BESSUR (בֵּית־צוּר, lieu du rocher, Septante Βηθσούρ Βαιθσούρα), était une ville des montagnes de la tribu de Juda, et fut fortifiée par Roboam [5]. Les habitants de BESSUR aidèrent plus tard à relever

[1] « Altera die stetit (Paula) in supercilio Caphar-Barucha, id est, villæ benedictionis, quem ad locum Abraham Dominum prosecutus est. Unde latam despiciens solitudinem ac terram quondam Sodomæ ac Gomorrhæ, Adamæ et Seboim, contemplata est balsami vineas in Engaddi et Segor, etc. » Saint Jérôme, *Epist.* LXXXVI *ad Eustoch.; Epitaph. Paulæ.* tome IV, II, p. 675. — Comp. Adrichom., 14. — Robinson, II, 415.

[2] *Jos.*, XV, 39; IV *Rois*, XXII, 1. — [3] *Onomast.*, art. *Elul.* — [4] Carmoly, *Itinér.*, p. 242. — [5] *Jos.*, XV, 58; II *Paralip.*, XI, 7.

les murs de Jérusalem (II *Esdr.*, III, 16). A l'époque des Machabées, BESSUR était considérée comme une forteresse du côté de l'Idumée ; elle fut emportée par Antiochus Eupator, rétablie par Bacchide, et reprise par Simon Machabée [1]. Au cinquième siècle de l'ère chrétienne, l'ancienne ville n'était plus qu'un bourg appelé BÉTHSORON, et situé à vingt milles romains (huit lieues) au sud de Jérusalem. C'était dans son voisinage que, suivant une ancienne tradition, se trouvait la fontaine où le diacre saint Philippe baptisa l'intendant de la reine d'Ethiopie (*Act.*, VIII, 26 et suiv.), qui allait de Jérusalem à Gaza en passant par Hébron. On peut admettre avec une entière certitude que BESSUR était placée à proximité du village actuellemunt connu sous le nom d'ED-DIRWEH, à six lieues au sud de Jérusalem et à deux lieues au nord d'Hébron, à l'endroit où le voyageur rencontre, près de la fontaine dont on a parlé, une ancienne tour et d'autres restes de murs, que les habitants désignent encore sous le nom de BÉIT-SOUR. Il y a auprès de la source une pierre milliaire renversée de l'époque romaine, sans doute la vingtième à partir de Jérusalem, et dont fait mention saint Jérôme [3].

Béthanoth.

On peut fixer la position de la ville de BÉTHANOTH (dans l'*Onamast.*, au mot *Béthone* ou *Béthanin*) qui est nommée avec Halhul, Bessur, etc. (*Jos.*, XV, 58, 59), près de la localité actuelle de BÉIT-AÏNOUN, à un mille au nord d'Hébron. Des ruines, qui sont considérables, sont éparses sur le versant méridional d'une éminence placée en avant des montagnes [4]. Sur l'identité de BÉTHANOTH avec AENNON, près de Salim, voyez § 185.

Thécua.

La petite ville de THÉCUA (תְּקוֹעַ, Θεκουέ), qui était éloignée d'un

[1] I *Mach.*, IV, 61; VI, 31, 50; IX, 52; X, 14; XI, 65 et suiv.; XIV, 7, 33.

[2] *Onomast.*, art. *Bethsur.* — Quaresm., II, 696 et suiv. — Schubert, III, 488. — Comp. plus haut, § 123, n° 6.

[3] Wolcott, dans K. Ritter, *Erdk.*, XVI, 236.

[4] *Beitrag zur Geographie des gelobten. Landes*, dans les *Hist.-polit. Blætter*. Munich, 1855, p. 720.

peu plus de deux lieues de Bethléem, d'où l'on pouvait la voir, était placée à l'entrée du désert de Thécua (§ 106) et appartenait à la tribu de Juda[1]. Ce fut de THÉCUA que Joab, fils de Sarvia, fit venir cette femme prudente qui réconcilia Absalon avec David[2]. La ville, fortifiée par Roboam, servait de lieu d'observation, car, à l'approche des armées ennemies des Chaldéens, le prophète s'écrie : *Préparez-vous* (à la fuite), *enfants de Benjamin, au milieu de Jérusalem; faites retentir la trompette à Thécua*[3]. L'intrépide prophète Amos, dont les prophéties sont presque exclusivement dirigées contre le royaume d'Israël, était originaire de THÉCUA, et menait dans la contrée voisine la vie nomade de pasteur avant de se produire comme voyant de Jéhova et de crier au peuple apostat : *Cherchez celui qui a créé l'ours* (la constellation de l'ours) *et Orion, qui fait succéder aux ténèbres de la nuit la clarté du matin, et la nuit au jour; qui appelle les eaux de la mer, et les répand sur la surface de la terre : son nom est le Seigneur*[4].

Après le retour de la captivité, les habitants de THÉCUA prêtèrent un concours actif à la reconstruction des murs de Jérusalem (II *Esdr.*, III, 5, 27).

Saint Sabas, qui mourut en 532 après une carrière remplie d'œuvres fécondes, avait fondé dans le voisinage de THÉCUA une association claustrale appelée Laura[5]. Saint Willibald trouva au huitième siècle à THÉCUA des chrétiens qui s'y maintinrent jusqu'au temps des croisades. Les chevaliers du Temple accoururent en 1138 au secours des chrétiens de THÉCUA; mais ils se virent malheureusement dans la nécessité de céder devant le nombre des ennemis. Au commencement du dix-septième siècle, la ville fut désolée par suite de la fureur et des dévastations des Sarrasins, et depuis cette époque les incursions et les attaques des Arabes pillards n'ont plus permis aux pèlerins chrétiens de la

[1] Saint Jérôme, *In Jerem.*, VI, 1. — *Jos.*, XV, 59 (LXX).
[2] II *Rois*, XIV, 1 et suiv. — [3] *Jér.*, VI, 1; comp. II *Paralip.*, XI, 5 et suiv. — [4] *Amos*, V, 8 et suiv.; comp. I, 1; II *Paralip.*, XX, 20; I *Mach.*, IX, 33.
[5] Cyrill. Scyth., *Vita S. Sabæ*, I, 353 et suiv.

Eusèbe, elle se prolongeait le long de la route qui, par de profonds défilés, conduisait de Jérusalem à Jéricho. Elle était fameuse par les attaques des brigands, ce qui fit donner en particulier à un endroit le nom de CÔTE DU SANG (מַעֲלֵה אֲדֻמִּים), parce que plusieurs meurtres y avaient été commis (§ 105, n° 2). Dans la suite, les Romains bâtirent en ce même lieu contre les malfaiteurs un château-fort dont les ruines se voient encore au nord de Khan-Houdrour[1]. Une colline rocailleuse, à deux lieues et demie au nord-est de Jérusalem, est appelée actuellement par les Arabes TELL-ADOUM (montée rouge)[2].

Jéricho.

Cette ancienne ville chananéenne avait son roi propre. Eloignée d'environ sept lieues au nord-est de Jérusalem et d'environ trois lieues du Jourdain, située dans une plaine fertile qui produisait en abondance des roses et des palmiers, elle était désignée spécialement sous le nom de VILLE DES PALMIERS[3]. Israël ayant passé le Jourdain, Josué, aidé par le secours d'en haut, fit la conquête de JÉRICHO et la détruisit; car l'Eternel avait dit au fils de Nun ces paroles : *Voici que j'ai livré entre vos mains Jéricho et son roi et tous les vaillants hommes qui y sont. Faites le tour de la ville, tous tant que vous êtes de gens de guerre, une fois par jour; vous ferez la même chose pendant six jours. Mais qu'au septième jour les prêtres prennent les trompettes dont on se sert dans l'année du jubilé, et qu'ils marchent devant l'arche de l'alliance. Vous ferez sept fois le tour de la ville, et les prêtres sonneront de la trompette. Et lorsque les trompettes sonneront d'un son plus long et plus coupé, et que ce bruit aura frappé vos oreilles, tout le peuple, élevant sa voix tout ensemble, jettera un grand cri; et alors les murailles de la ville tomberont jusqu'aux fondements, et chacun entrera par l'endroit vis-à-vis duquel il se trouvera* (Jos., VI, 2 et suiv.).

L'impie Achab fortifia JÉRICHO qui n'avait pas tardé à se repeu-

[1] E.-G. Schulz, dans Ritter, *Erdk.*, XV, 493. — [2] J. Schwarz, p. 67, 357.
[3] *Lévit.*, XXXIV, 3; *Jug.*, I, 16; II *Paralip.*, XXVIII, 15. — Josèphe, *Bell. jud.*, IV, VIII, 3. — Tacite, *Hist.*, V, VI. — Comp. plus haut, § 108, n° 2.

pler, et au temps d'Elie et d'Elisée il y avait une école florissante de prophètes, dans laquelle les jeunes gens, espérance du pays, apprenaient la religion, la poésie et la musique [1]. Le dernier roi de Juda, Sédécias, qui lors du siége de Jérusalem par Nabuchodonosor avait pris la fuite, fut arrêté près de Jéricho par les Chaldéens [2]. Parmi les habitants de Jéricho qui, sous Cyrus, rentrèrent dans leur ville natale, un grand nombre montrèrent beaucoup d'activité dans la reconstruction des murs de Jérusalem [3]. Jéricho étant placée sur une ancienne route stratégique et étant la clef de la Judée pour une armée arrivant du côté du nord-est, Jonathas, prince Machabée, la fit environner de travaux de fortification (I *Mach.*, IX, 50), et Hérode le Grand fit encore davantage pour son embellissement, car il construisit le château de Cypros, établit un cirque et éleva un somptueux palais. Pendant la douloureuse maladie dont il mourut, le cruel tyran avait attiré à Jéricho les principaux du pays et donné à sa sœur Salomé l'ordre de les rassembler tous dans le cirque et de les faire massacrer au moment où il expirerait, voulant par cette sanglante exécution, au lieu de la joie qui aurait éclaté, répandre partout le deuil. Heureusement cette inhumaine recommandation ne fut point suivie lorsque ce monstre furieux termina sa vie chargée de crimes [4].

Sous la domination romaine, un intendant supérieur des douanes était établi à Jéricho à cause des expéditions de baume, et Zachée, que ses nobles aspirations conduisirent au Dispensateur tout-puissant des grâces et de la vérité, en remplissait les fonctions. Jésus, qui savait ce que faisait Nathanaël sous le figuier (*Jean*, I, 48), connut aussi les désirs ardents de l'homme qui à Jéricho l'attendait sur le figuier; aussi lui dit-il : *Zachée, hâtez-vous de descendre, parce qu'il faut que je loge aujourd'hui dans votre maison. Le Fils de l'homme est venu pour chercher et sauver ce qui était perdu* [5]. L'antique cité des Palmiers fut

[1] III *Rois*, XVI, 34; IV *Rois*, II, 4 et suiv.; comp. *Jug.*, III, 13. — [2] IV *Rois*, XXV, 5 et suiv. — [3] I *Esdr.*, II, 34; II *Esdr.*, III, 2.

[4] Josèphe, *Antiq.*, XVI, v, 2; XVII, VI, 5; *Bell. jud.*, I, XXXIII, 6-8; II, XVIII, 6.

[5] *Luc*, XIX, 5, 10; comp. *Matth.*, XVIII, 11.

aussi témoin du pouvoir tout puissant du charitable Sauveur ; à son entrée, près de l'une de ses portes, il rendit la vue à un aveugle, et en sortant de ses murs il fit connaître, par la guérison de l'aveugle Bartimée, qu'il était la Lumière du monde et Celui *en qui étaient apparues la miséricorde et la puissance de son Père* qui est au ciel[1].

La ville fut détruite par les Romains, l'an 70 après Jésus-Christ. Elle se releva bientôt de ses ruines. De 325 à 536 elle compta cinq évêques ; elle eut au sixième siècle, grâce à l'empereur Justinien, une église dédiée à la sainte Vierge et une hôtellerie pour les pèlerins chrétiens[2]. Les aquéducs et le château que les voyageurs des temps postérieurs prirent pour la maison de Zachée, sont, à n'en pas douter, des ouvrages des Romains. Tout près du dernier de ces monuments de l'ancienne architecture, l'épaisseur des arbres cache des colonnes renversées et des débris de colonnes çà et là dipersées[3]. Jéricho fut pendant les croisades attribué à l'église du Saint-Sépulcre, et passa plus tard, par la faveur de la reine Mélésinde, au couvent de femmes de Béthanie[4]. L'ancienne ville des Palmiers, à en juger par des restes des murs de fondation[5], avait selon toute vraisemblance son emplacement à une demi-lieue à l'ouest du village actuel d'Ericha (el-Richa), misérable et malpropre ; il sert de demeure à des Arabes, que les voyageurs modernes désignent, il est vrai, comme hospitaliers, mais aussi comme très-dissolus, tellement que les péchés de Sodome et Gomorrhe semblent s'être naturalisés parmi eux[6]. Le ruisseau

[1] *Luc,* xviii, 35 et suiv.; *Marc,* x, 46 et suiv. — L'évangéliste saint Matthieu (xx, 29 et suiv.) réunit ensemble, suivant son usage, ces deux miracles opérés séparément.

[2] *Onomast.,* art. *Jéricho.* — Mich. Le Quien, *Oriens christ.,* III, 654 et suiv. — Procop., *De ædif.,* V, 6.

[3] Scholz, *Reise,* p. 164. — K. Ritter, *Erdk.,* XV, 500.

[4] Guill. de Tyr, XI, 15; XV, 26.

[5] Gadow, dans K. Ritter, *Erdk.,* XV, 523.

[6] Fabri se plaignait déjà de la conduite grossière des habitants de Jéricho. Il l'éprouva lors de son premier pèlerinage, en 1480, au sujet duquel il dit (*Reyssbuch,* p. 144) : « Jéricho est actuellement un village, et les gens qui y résident sont noirs, robustes et grossiers. Dans mon premier voyage, lorsque nous arrrivâmes à Jéricho, ceux de la localité,

d'Aïn-es-Sultan, c'est-à-dire la source principale, la fontaine d'Elisée de la Bible (§ 101, n° 2), coule à travers le petit village, que d'épaisses lignes de plantes à épines, telles que le cactus ou le ficus-opuntia, enveloppent comme d'un mur. Tout près d'Ericha, sur le côté septentrional du Wadi-Kelt, s'élève le château de Jéricho, appelé dans la légende du pèlerin la maison de Zachée. Il sert présentement de résidence à un officier turc, avec une petite garnison contre les incursions des Bédouins pillards. Le climat de ces parages est extrêmement chaud et souvent pernicieux, notamment pour les étrangers, et ce qui contribue encore à augmenter la chaleur et ses influences, c'est que Jéricho se trouve à 640 pieds au-dessous du niveau de la mer Méditerranée. Les environs étaient autrefois renommés pour leur fertilité et leurs moyens d'irrigation; ils peuvent encore actuellement être considérés comme une oasis au milieu du désert. C'est des fruits du chalef épineux *(eleagnus angustifolius)* qu'on fait le baume connu de nos jours sous le nom d'*huile de Jéricho,* que les Arabes et les pèlerins vantent comme salutaire contre les blessures et les contusions[1]. Les roses appelées roses de Jéricho, et qui croissent dans les environs sur les haies, s'envoient en quantité dans les pays étrangers. Elles ont cela de particulier, que, mises dans l'eau plusieurs années après avoir été cueillies, elles s'épanouissent de nouveau. Au sud de Jéricho, non loin du Jourdain, on rencontre les scorpions en grand nombre, et leur piqûre est souvent mortelle. Les Arabes emploient contre la piqûre du scorpion ce remède singulier : ils

hommes et femmes, se levèrent contre nous et nous chassèrent à coups de pierre, et ce ne fut qu'à grande peine que nous parvînmes à leur échapper. Cette fois, au contraire, nous avons traversé le village bien en paix, et nous sommes allés en un autre endroit de la ville, entre de jolis jardins garnis d'arbustes, dans lesquels croissent les roses de Jéricho, et où il y a quantité de figuiers et d'oliviers, car le ruisseau de la fontaine de saint Elisée y descend de la montagne, arrose le pays autour de Jéricho et y porte la fertilité. »

[1] Comp. Schubert, *Reise,* III, 75 et suiv. — *Die Reisen Jesu Christi.* Lintz, 1836, p. 400 et suiv.

prennent le scorpion qui a piqué quelqu'un, le font frire dans de l'huile et en frottent la plaie [1].

Galgala.

Galgala, Galgal (גִּלְגָּל), était, suivant d'anciennes estimations, à une distance de dix stades de Jéricho et à cinquante (un peu plus de deux lieues) du Jourdain [2]. Israël, ayant passé le Jourdain, campa à Galgala, à l'orient de la ville de Jéricho. *Josué mit ausi à Galgala les douze pierres qui avaient été prises du fond du Jourdain, et il dit aux enfants d'Israël : Quand vos enfants interrogeront un jour leurs pères et qu'ils leur diront : Que veulent dire ces pierres? Vous le leur apprendrez et vous leur direz : Israël a passé à sec au travers du lit du Jourdain, le Seigneur votre Dieu ayant séché les eaux devant vous, jusqu'à ce que vous fussiez passés* [3].

La circoncision, qui avait été interrompue pendant la marche à travers le désert, fut reprise au campement de Galgala, et l'on y célébra aussi la Pâque. En ce même lieu, la manne, qui avait jusque-là servi de nourriture au peuple, cessa, et le tabernacle y demeura jusqu'à ce qu'il fût transporté à Silo (*Jos.*, v, 1 et suiv.; xviii, 1). Dans les temps postérieurs, Samuel, dans les tournées qu'il faisait annuellement pour remplir ses fonctions, tenait à Galgala son lit de justice, et Saül y offrit également un sacrifice à l'Eternel [4]. Lorsque David fugitif revint du pays à l'orient du Jourdain, le peuple de Juda s'avança à sa rencontre jusqu'à Galgala; il y fut ensuite établi une école de prophètes; et ce lieu devint aussi le théâtre des prodiges accomplis par les prophètes Elie et Elisée [5]. Aux jours malheureux de la séparation des deux royaumes, Galgala fut l'un des centres du culte monstrueux des idoles contre lequel le zèle des prophètes fit entendre des paroles enflammées par l'indignation.

[1] J. Schwarz, p. 304, 317. — Voyez une vue de l'oasis de Jéricho dans Dav. Roberts (livr. vi, pl. 17, vign. 16).

[2] Josèphe, *Antiq.*, v, 1; iv, 11.

[3] *Jos.*, iv, 19 et suiv.; ix, 6; xiv, 6 et suiv. — [4] I *Rois*, vii, 16; x, 8; xiii, 7 et suiv. — [5] II *Rois*, xix, 15, 4; IV *Rois*, ii, 17; iv, 38 et suiv.

Ils font paraître toute leur malice à Galgala; c'est là qu'ils ont attiré ma haine. Parce que toutes leurs actions sont pleines de la malignité de leur cœur, je les chasserai de ma maison, je n'aurai plus d'amour pour eux, tous leurs princes sont des apostats[1].

Des restes de murs qu'on voit à une demi-lieue au nord d'Ericha (Jéricho) peuvent indiquer l'ancien emplacement de GALGALA. Suivant les relations d'Arculf et de saint Willibald, au huitième siècle les pèlerins admiraient la grande église de GALGALA, dans laquelle on voyait encore les douze pierres que Josué avait autrefois érigées comme un monument du passage du Jourdain[2]. S'il faut en croire J. Schwarz (p. 99), il se trouve tout près du Jourdain une petite colline semblable à un amas de pierres, à laquelle les Arabes donneraient encore actuellement le nom de GALGALA.

Il y a un second GALGALA (*Jos.*, XII, 23) qu'il faut chercher en Samarie, et il est fait mention d'un troisième dans le *Deutéronome* (XI, 30).

Bethhagla.

C'était une ville antique des Chananéens, dans le territoire de la tribu de Benjamin, sur la limite septentrionale de la tribu de Juda, éloignée de trois milles romains de Jéricho et de deux milles du Jourdain[3]. Plusieurs exégètes, à la suite de saint Jérôme, font de BETHHAGLA une seule et même ville avec l'AIRE-D'ATAD et ABEL-MISRAÏM, où arrivèrent Joseph et sa suite lorsqu'il rapporta d'Egypte au pays de Chanaan les restes de son père Jacob. *Lorsqu'ils furent venus à l'aire (au lieu élevé) d'Atad, qui est située au delà du Jourdain, ils y célébrèrent les funérailles pendant sept jours avec beaucoup de pleurs et de cris. Ce que les*

[1] *Osée,* IX, 15; comp. IV, 15; XII, 11; *Amos,* IV, 4 et suiv.

[2] Adaman, Arculfe, éd. Mabill., t. II, p. 514.

[3] *Jos.,* XV, 6; XVIII, 19, 21. — *Onomast.,* art. *Area Atad.* — A l'article *Bethagla,* l'*Onomasticon* cite un village d'Agla, à dix milles romains d'Eleuthéropolis, dans la direction de Gaza, et un village de Bethagla, sur la côte, à huit milles de Gaza.

habitants du pays de Chanaan ayant vu, ils dirent : Voilà un grand deuil parmi les Egyptiens; et c'est pourquoi ils nommèrent ce lieu le deuil de l'Egypte (אָבֵל מִצְרַיִם). Gen., L, 10 et suiv.

La source abondante d'Aïn-Hadschla, à environ un mille allemand au sud-est d'Ericha (Jéricho), rappelle Bethhagla, dont le souvenir se conserve également dans les ruines d'un couvent et d'une église qu'on voit à vingt minutes vers le sud-ouest, ruines que les Arabes appellent Kousr-Hadschla, et les chrétiens aborigènes, au contraire, Déir-Mar-Johanna-Hadschla (couvent de Saint-Jean d'Hadschla), pour le distinguer d'un autre Déir-Mar-Johanna (couvent de Saint-Jean-Baptiste), qui se trouve à trois quarts de mille vers le nord-est[1]. D'Aïn-Hadschla, en suivant la route qui traverse un terrain nu et salsugineux, on arrive en trois quarts d'heure vers le Jourdain, au gué de Hélou, au-dessus de l'endroit où se baignent les pèlerins, et dans les environs duquel erre la tribu arabe des Béni-Sacher.

Naaratha.

Des vestiges de Naaratha, ville sur la limite d'Ephraïm (*Jos.*, xvi, 7), dont au commencement du cinquième siècle le petit village de Naorath occupait l'emplacement[2], doivent s'être conservés dans le village actuel de Naama, à deux lieues au nord-nord-est de Jéricho[3].

§ 167. Doch, Phasélis, Ophéra (Ephrem), Remmon, Thopo, Haï, Magron, Machmas, Almon, Beth-Araba.

Doch.

Doch (Δώκ) était un château fort au nord de Jéricho. Il devint le théâtre du meurtre que Ptolémée commit perfidement sur la personne de son gendre, le prince Simon Machabée.

Simon faisait la visite des villes qui étaient dans le pays de

[1] Scholz, *Reise*, 164. — K. Ritter, *Erdk.*, XV, 543. — [2] *Onomast.*, art. *Naaratha*. — [3] Comp. J. Schwarz, p. 364.

la Judée, et avait un fort grand soin d'y régler toutes choses. Etant arrivé à Jéricho, lui et ses deux fils Mathathias et Judas, le fils d'Abob les reçut avec un mauvais dessein dans le petit fort appelé Doch, qu'il avait fait bâtir ; et il leur fit un grand festin, ayant caché auparavant plusieurs hommes en ce lieu. Après donc que Simon et ses fils eurent bien bu, Ptolémée se leva avec ses gens ; et ayant pris leurs armes, ils entrèrent dans la salle du festin, et tuèrent Simon, ses deux fils et quelques-uns de ses serviteurs[1].

Dans le voisinage de la source actuelle de Douk, à deux lieues et demie au nord-est de Jéricho, sur le versant septentrional de la montagne de la Quarantaine, on trouve des traces de fondations de murs que l'on peut considérer comme les restes du château dont il s'agit. L'histoire du moyen-âge cite le château de Douk comme étant une forteresse des montagnes appartenant aux chevaliers du Temple[2].

Phasélis.

La ville de Phasélis, dans la plaine du Jourdain (§ 108), au nord de Jéricho, fut bâtie par Hérode le Grand, qui la céda à sa sœur Salomé[3]. On trouve à environ six lieues au nord de Jéricho, vers l'embouchure du Wadi-Fassaïl, des restes d'antiquité qui, on peut l'admettre avec certitude, indiquent l'emplacement de l'ancienne Phasélis. La conjecture de Robinson (II, 555), fixant la position de cette ville vers el-Aoudsché de nos jours, ne repose sur rien de positif[4].

Ophéra (Ephrem).

Eusèbe fixe la position d'Ophéra (עפרה), ville de Benjamin, à cinq milles romains au nord-est de Béthel[5]. Aux jours de Samuel, Ophéra eut à éprouver les effets de la rapacité des belliqueux

[1] I *Mach.*, XVI, 14-17.

[2] Münter, *Recueil des statuts de l'ordre des chevaliers du Temple*, I, 419. — Comp. Fr. Hurter, *Histoire d'Innocent III*, IV, 332 et suiv.

[3] Josèphe, *loc. cit.*, XVI, v, 2; XVII, viii, 1.

[4] Comp. K. Ritter, *Erdk.*, p. 458. — [5] *Jos.*, xviii, 23. — *Onomast.*, art. *Ophra*.

Philistins (I *Rois,* XIII, 16 et suiv.). C'est, ce semble, la même ville qu'EPHREM (Ἐφραΐμ), dont il est question dans le Nouveau Testament, et où Jésus se retira après la résurrection de Lazare (*Jean,* XI, 53 et suiv.). D'après les données qu'on trouve dans l'*Onomasticon,* on peut supposer que le village actuel de TAIYBEH, placé sur une colline de forme conique, à une lieue trois quarts au nord-est de Béthel (Beitin), occupe l'emplacement de l'ancienne OPHRA et de l'EPHREM du Nouveau Testament. Les habitants de TAIYBEH, au nombre de 300 à 400, sont des chrétiens du rit grec; ils possèdent des fonds et des terrains sans obligations féodales et payent un tribut déterminé. Du haut d'une tour en ruines qui se trouve tout près, un vaste panorama s'ouvre du côté de l'orient, au delà de la vallée du Jourdain, sur les ravins du Wadi-Zerka et du Wadi-Adschloun, puis, du côté du sud, vers Jérusalem et Bethléem, jusqu'à la montagne des Francs [1].

Remmon.

La ville de REMMON (רמון), bâtie sur un rocher, servit de refuge aux restes des Benjamites poursuivis par les enfants d'Israël (*Jug.,* XX, 47; XXI, 13). Elle peut avoir occupé la place du village actuel de ROUMMON (Rimoun), situé sur une montagne calcaire en forme de cône, à un mille à l'est de Béthel. Eusèbe place REMMON à quinze milles romains (6 lieues) au nord de Jérusalem [2].

Il y avait un second REMMON sur la frontière méridionale de Juda (*Jos.*, XV, 32), et un troisième sur la limite de Zabulon (§ 191).

Thopo.

La localité de THOPO (Septante Τεφών), qui fut fortifiée par les Syriens (I *Mach.*, IX, 50), est désignée dans les livres talmudiques sous le nom de TABA (טאבא), et peut se reconnaître dans le village actuel de TAÏBI, placé sur une éminence, à quatre lieues à l'est de Béthel [3].

[1] K. Ritter, p. 520. — [2] *Onomast.*, art. *Remmon.* — [3] J. Schwarz, p. 129.

Haï.

La ville de HAÏ ou AJATH (עַי, Septante Γαί, Αγγαί), à l'orient de Béthel, est déjà mentionnée dans l'histoire d'Abraham, où il est dit : (Abraham) *étant passé de là vers une montagne qui est à l'orient de Béthel, il y tendit sa tente, ayant Béthel à l'occident et Haï à l'orient ; il dressa en ce lieu-là un autel au Seigneur, et il invoqua son nom* (Gen., XII, 8). La ville ayant été conquise et détruite par les Israélites sous Josué, fut rebâtie plus tard par les Benjamites qui l'occupèrent[1]. Au temps d'Eusèbe, on en voyait encore quelques restes. Nous pouvons admettre avec toute vraisemblance que les monceaux de décombres qui se rencontrent à environ trois quarts de lieue au sud-est de Béthel sur le bord d'une vallée, décombres appelés par les Arabes CHIRBATH-MEDINAT-GAÏ (restes de la ville de Gaï), indiquent la position de notre ville[2].

Magron.

MAGRON (מִגְרוֹן), où arrivèrent les Syriens (*Is.*, X, 28), et où Saül était assis sous un grenadier pendant que l'intrépide Jonathas avec son écuyer s'avançait vers les sentinelles des Philistins (I *Rois*, XIV), était situé tout près de Béthel, comme le montrent, à n'en pouvoir douter, les ruines de BOURDSCH-MAGROUN (tour de Magroun) qui se voient au sud-est (J. Schwarz, p. 100) de cette ville.

Machmas.

MACHMAS (מִכְמָשׂ, lieu du trésor), selon Eusèbe à neuf milles romains (3 lieues 1/2) au nord de Jérusalem, appartenait à la tribu de Benjamin. Tout près était un étroit défilé formé par deux rochers aux pointes fort escarpées, appelés l'un BOSÈS et l'autre SENNÉ, qui lui donnaient de l'importance au point de vue militaire, ce qui n'échappa point aux Philistins, bons juges en

[1] *Jos.*, VIII, 1 et suiv.; I *Esdr.*, II, 28; II *Esdr.*, VII, 32; XI, 31.
[2] Cfr. *Onomast.*, art. *Agaï* (Γαί). — J. Schwarz, LVII, 337, et Krafft, dans K. Ritter, *Erdk.*, XVI, 526.

ces matières, car il est dit : *Les Philistins s'assemblèrent aussi pour combattre contre Israël avec trente mille* (selon la version syriaque, et la version arabe, trois mille) *charriots, six mille chevaux et une multitude de gens de pied innombrable comme le sable de la mer. Et ils vinrent se camper à Machmas, vers l'orient de Béthaven* (Béthel). *Jonathas* (fils de Saül) *monta donc* (sur une chaîne de rochers, où les Philistins avaient placé leurs charriots), *grimpant avec les mains et les pieds, et son écuyer derrière lui. Les uns tombaient sous la main de Jonathas, et son écuyer qui le suivait tuait les autres. Ce fut là la première défaite des Philistins, où Jonathas et son écuyer tuèrent d'abord environ vingt hommes*[1]. Après la conclusion de la paix avec le général syrien Bacchide, Jonathas, prince Machabée, demeura à Machmas (I *Mach.*, IX, 73). Le village de MOUCHMAS, situé à trois lieues et demie au nord-est de Jérusalem, village actuellement désert et près duquel est un défilé vers le Wadi-es-Souveinit, fait connaître l'emplacement de l'ancien MACHMAS, dont il ne reste plus que quelques fondements de murs.

Almon.

ALMON, ville sacerdotale (*Jos.*, XXI, 18), qui appartenait au territoire de la tribu de Benjamin, doit avoir été située à l'endroit où se trouvent actuellement, sur une montagne, à une demi-lieue au nord-est d'Anathoth, les ruines d'AL-MOUTH.

Beth-Araba.

BETH-ARABA, localité formant la limite entre les tribus de Juda et de Benjamin, fut attribuée à cette dernière[2]. Les monuments de l'antiquité gardent le silence sur sa position précise.

§ 168. Gabaa, Baalthamar, Gabaé, Bethazmoth, Aphara, Anathoth, Médéména, Séla, Samaraïm, Gallim, Nobé.

Gabaa de Saül.

GABAA (גִּבְעָה), lieu de la naissance et de la résidence de Saül, dans la tribu de Benjamin, était, suivant les données de l'anti-

[1] I *Rois*, XIII, 5; XIV, 13 et suiv.; comp. I *Esdr.*, II, 27; II *Esdr.*, XI, 31; *Is.*, X, 28 et suiv. — [2] *Jos.*, XV, 6, 61; XVIII, 18, 22.

quité, située à trente stades (1 lieue 1/2) au nord de Jérusalem[1]. A l'époque des Juges, ses habitants furent sévèrement châtiés de l'horrible traitement qu'ils avaient fait subir à la femme d'un lévite (*Jug.*, XIX, 14 et suiv.; XX, 1 et suiv.), exemple que le prophète Osée (IX, 9; X, 9) rappela dans la suite aux membres coupables du royaume d'Israël pour les porter à la pénitence.

Ils (les enfants d'Israël) *ont péché par une corruption profonde, comme aux jours de Gabaa; il* (le Seigneur) *se souviendra de leur iniquité, et il se vengera de leurs péchés.*

Les Philistins étant campés, prêts au combat, à Machmas, Saül et Jonathas établirent leur camp près de GABAA, et ce fut de là que Jonathas partit pour surpendre les sentinelles ennemies, après avoir, dans sa confiance au Protecteur tout-puissant d'Israël, *qui jamais ni ne s'endort, ni ne sommeille,* adressé au jeune homme qui lui servait d'écuyer ces paroles : *Viens, passons jusqu'au poste de ces incirconcis. Peut-être que le Seigneur combattra pour nous, car il lui est également aisé de donner la victoire avec un grand nombre ou avec un petit nombre*[2]. GABAA était dès le temps de saint Jérôme réduit en ruines[3]. On en doit chercher la position à une lieue un quart au nord de Jérusalem, près de la colline de forme conique connue aujourd'hui sous le nom de TOULEIL-EL-FOULIL (montagne des fèves), où se rencontrent encore des restes de murs d'une grande épaisseur.

Il faut distinguer GABAA, ville lévitique (*Jos.*, XVIII, 24), de GABAA dans le pays de Juda (§ 169).

Baalthamar.

BAALTHAMAR, dans la tribu de Benjamin, non loin de Gabaa, était connue à l'époque de saint Jérôme sous le nom de BETHAMARI[4]. Actuellement il n'en reste plus aucune trace. Les Israélites

[1] I *Rois*, X, 26; XIII, 2; XV, 34; XXIII, 19; XXVI, 1. — Josèphe, *Bell. jud.*, VI, II, 1. — [2] I *Rois*, XIV, 6.

[3] Hieron., *Epist.* LXXXVI *ad Eustoch.*

[4] « Baalthamar juxta Gabaa... usque hodie Bethamari viculus appellatur. » *Onomast.*, art. *Baalthamar.*

remportèrent autrefois en ce lieu une victoire sur les Benjamites : *Tous les enfants d'Israël se levant donc du lieu où ils étaient, se mirent en bataille dans le lieu appelé Baalthamar. Les gens aussi des embuscades qu'on avait dressées autour de la ville, commencent à paraître peu à peu et à s'avancer en venant du côté de la ville qui regarde l'occident* (dans l'hébreu, de la caverne de Gabaa). *Et le Seigneur les tailla* (les Benjamites) *en pièces aux yeux des enfants d'Israël*[1].

Gabaé.

Gabaé, et aussi Gabéé, Gabaa (גֶּבַע֫ה, hauteur), était une ville lévitique appartenant à Benjamin, à environ trois lieues au nord-est de Jérusalem[2]. Le roi Asa, qui s'efforça d'établir l'ordre dans les choses religieuses et civiles dans le royaume de Juda, fortifia la ville contre les incursions du dehors. *Le roi Asa fit publier ceci par des courriers dans toute l'étendue de Juda : Que nul ne prétende être exempt! Et toutes les pierres et tout le bois que Baasa* (roi d'Israël) *avait employés à bâtir Rama ayant été emportés, le roi Asa l'employa à bâtir Gabaa de Benjamin et Maspha*[3]. Le village actuel de Dschéba, situé à environ trois lieues au nord-est de Jérusalem, indique l'emplacement de l'antique ville lévitique. Tout auprès on voit les tombeaux appelés Tombeaux des Amalécites (Kabour-oul-Amalikeh) ; ils sont longs, bas, construits en blocs de calcaire, disposés en rectangles, et ont beaucoup de ressemblance avec les tombeaux anciens que l'on voit près des pyramides d'Egypte[4]. Le livre des Juges (xii, 15) parle d'une montagne des Amalécites dans le pays d'Ephraïm.

Bethazmoth.

Le Bethazmoth (בֵּית עַזְמָוֶת), cité dans le second livre d'Esdras (vii, 28) à côté d'Anathoth, occupait peut-être l'emplacement du village actuel de Hizmeh (Hesmeh) au nord d'Anathoth.

[1] *Jug.*, xx, 33 et suiv. — [2] *Jos.*, xviii, 24; xxi, 17; *Is.*, x, 29. — [3] III *Rois*, xv, 22.
[4] Newbold, dans K. Ritter, *Erdk.*, XVI, 522.

Aphara.

La ville d'Aphara, située dans les possessions de Benjamin (*Jos.*, xviii, 23), doit se chercher dans le wadi appelé de nos jours Wadi-Farah, qui de Hismah se prolonge au nord-est du côté de la vallée du Jourdain.

Anathoth.

Anathoth, ville sacerdotale de la tribu de Benjamin, fut le lieu de la naissance non-seulement du vaillant Abiézer, mais du prophète Jérémie, qui passa par tant d'épreuves et qui fut méconnu et persécuté par ses concitoyens stupides [1]. La main vengeresse du Tout-Puissant s'appesantit sur la ville ingrate; les Assyriens s'approchèrent portant partout le ravage, la voix du prophète cria : *Attention, infortunée Anathoth* [2] *!* Après la captivité, la ville, qui, selon Josèphe, était à vingt stades, et selon saint Jérôme, à trois milles romains de Jérusalem, fut bientôt repeuplée [3]. Les géographes ont jusqu'ici supposé qu'Anathoth devait être placée dans le voisinage du village de Kouryet-el-Enab, à trois lieues de Jérusalem, sur la route d'Arimathie (Ramleh). Cette supposition ne peut plus longtemps prévaloir, car outre que le petit village actuel d'Anata, situé entre le Wadi-Souleïm et le Wadi-Sélam, à une lieue et demie au nord-est de Jérusalem, porte en partie dans ses murs de fondation le cachet d'une haute antiquité, si l'on a égard à son nom et aux indications qu'on trouve dans Isaïe (x, 28 et suiv.), on peut très-bien admettre qu'il occupe la place de l'antique ville sacerdotale [4]. Dans le village, qui compte à peine cent habitants, on voit encore une portion des murs d'une ancienne forteresse en grosses pierres taillées; sur la hauteur qui domine le village, il y a des champs où l'on recueille du grain; ils sont

[1] *Jos.*, xxi, 18; II *Rois*, xxiii, 27; *Jér.*, i, 1; xi, 21 et suiv. — [2] *Is.*, x, 30.
[3] I *Esdr.*, ii, 23; II *Esdr.*, vii, 27. — Josèphe, *Antiq.*, X, vii, 3. — *Onomast.*, art. *Anathoth*. — Saint Jérôme, *Commentar. in Jer.*, xxxi, 1.
[4] Quaresmius, II, 15. — Robinson, II, 319 et suiv.

parsemés de figuiers et d'oliviers, tandis que du côté du nord s'étend une carrière importante.

Médéména.

Médéména (מַדְמֵנָה), dont, suivant la parole du prophète (*Is.*, x, 3), les habitants durent sentir la verge des Assyriens, était au nord de Jérusalem, non loin d'Anathoth et de Nobé. Jusqu'ici on n'a découvert aucune trace de cette localité. Une autre ville de même nom était située dans la partie méridionale de la tribu de Juda (*Jos.*, xv, 31).

Séla.

Séla, ville de Benjamin à proximité de Jérusalem, fut le lieu où furent déposés les restes mortels de Saül et de Jonathas[1]. Il ne s'en est conservé aucun vestige.

Samaraïm.

Samaraïm (צְמָרַיִם), dans le territoire de la tribu de Benjamin (*Jos.*, xviii, 22), est sans doute encore représentée par les ruines de Chirbath-al-Zamra, situées au nord-est de Jéricho[2].

Gallim.

Gallim était une ville de la tribu de Juda. Phalti, fils de Laïs, à qui Saül donna sa fille Michol, était de Gallim[3]. Cette ville, dont les cris de détresse, lors de l'approche des armées ennemies des Assyriens, furent entendus au loin, devait, comme on peut le conclure d'Isaïe (x, 30), être située au nord de Jérusalem, dans le voisinage d'Anathoth et de Nobé. Il y avait un second Gallim sur la frontière de Moab (*Is.*, xv, 8).

Nobé.

Nobé (נֹב, Septante Νομβά), appartenant à Benjamin, était située au nord de Jérusalem, près de l'ancienne route stratégique, et se

[1] *Jos.*, xviii, 28; II *Rois*, xxi, 14. — [2] J. Schwarz, *loc. cit.*, p. 96. — [3] *Jos.*, xv, 59 (lxx); I *Rois*, xxv, 44.

voyait de la cité du Temple [1]. L'armée du roi d'Assyrie s'avança comme un fléau vengeur dans la main de Dieu, de Nobé vers la ville capitale de Juda.

Il ne lui faut plus qu'un jour pour être à Nobé; il menacera de la main la montagne de Sion et la colline de Jérusalem [2].

Aux jours de Saül, l'arche d'alliance se trouvait à Nobé. David, s'y étant rendu, reçut du prêtre Achimélech les pains de proposition et l'épée de Goliath, ce qui fut cause que Saül ordonna de mettre les prêtres à mort. Le roi dit à ses gardes qui l'environnaient : *Tournez-vous et tuez les prêtres du Seigneur, car ils sont d'intelligence avec David. Ils savaient bien qu'il était en fuite, et ils ne m'en ont point donné avis. Mais les serviteurs du roi ne voulurent point porter leurs mains sur les prêtres du Seigneur. Alors le roi dit à Doeg : Vous, allez, et jetez-vous sur ces prêtres. Et Doeg, Iduméen, se jeta sur eux, et tua en ce jour-là quatre-vingt-cinq hommes qui portaient l'éphod de lin* (le vêtement sacerdotal placé au-dessus des autres sur les épaules). *Et à Nobé, qui était la ville des prêtres, il fit passer au fil de l'épée les hommes et les femmes, sans épargner les petits enfants, ni ceux qui étaient à la mamelle, ni les bœufs, ni les ânes, ni les brebis* [3]. L'emplacement de l'ancienne Nobé est peut-être celui qu'occupe aujourd'hui la localité d'el-Isaviyeh, à une petite lieue au nord-est de Jérusalem. Cependant J. Schwarz (p. 101) croit devoir reporter Nobé à la place du village de Beit-Nouba, qui se trouve à deux milles trois quarts au nord-ouest.

§ 169. La Judée centrale au sud-ouest de Jérusalem. (Gilo, Gabaa, Azéca, Gédéra, Gédor, Bézec, Macéda, Asan, Adullam, Nésib, Morescheth, Tricomias, Céila, Béthaphua, Dabir, Bethzacara, Anim, Aduram.)

Pour connaître exactement la Judée centrale dans la direction indiquée, tournons-nous d'abord de Jérusalem vers le sud, et faisons le dénombrement des localités dignes de remarque au

[1] II *Esdr.*, XI, 32. — Saint Jérôme, *In Is.*, X, 32; *Epist.* LXXXVI; *Epitaph. Paulæ*, p. 673. — [2] *Is.*, X, 32. — [3] I *Rois*, XXII, 17 et suiv.

point de vue de la Bible, qui se trouvent entre les deux routes, dont l'une va de Jérusalem à Hébron, et l'autre de Jérusalem à Eleuthéropolis.

Gilo.

Gilo, localité sur la montagne de Juda (*Jos.*, xv, 51), peut, ainsi que le remarque J. Schwarz (p. 76), se reconnaître dans le village actuel de Beit-Dschala, à une demi-lieue au nord-ouest de Bethléem.

Gabaa.

Le souvenir de la ville de Gabaa (גִּבְעָה, hauteur), dans la montagne de Juda (*Jos.*, xv, 57), se conserve très-certainement dans le village appelé présentement Dschéba, qui s'élève sur une petite colline à trois lieues et demie au sud-ouest de Bethléem.

Azéca.

La ville d'Azéca ou Azécha (עֲזֵקָה), qu'Eusèbe et saint Jérôme placent entre Jérusalem et Eleuthéropolis, fut témoin du triomphe de Josué, qui défit à Gabaon cinq rois chananéens, et les poursuivit jusqu'à Azéca [1]. Ce fut dans la vallée du Térébinthe, située tout près de là, actuellement le Wadi-es-Sount (§ 110, n° 6), que le jeune David combattit le géant Goliath [2]. Azéca, que Roboam fortifia contre les entreprises des ennemis, fut dans la suite assiégée par Nabuchodonosor, et repeuplée, dans la période qui suivit le retour de la captivité, par des Juifs rentrés dans leur patrie [3]. Le village actuel de Tell-Esakaria (Zakarija), à environ deux lieues au sud-ouest de Souveiché (l'ancien Socho), occupe très-vraisemblablement l'emplacement d'Azéca.

Gédéra.

Gédéra, ville de la tribu de Juda (§ 106, n° 3), était, au temps de saint Jérôme, une petite localité connue sous le nom de Gadora

[1] *Jos.*, x, 10; xv, 35. — *Onomast.*, art. *Azéca.* — [2] I *Rois*, xvii, 1 et suiv.
[3] II *Paralip.*, xi, 9; *Jér.*, xxxiv, 7; II *Esdr.*, xi, 30.

et située dans le voisinage de la vallée du Térébinthe, non loin d'Azéca[1].

Gédor.

Près de GÉDOR (Gador), dans les montagnes de Juda, les Siméonites trouvèrent de bons pâturages[2]. Nous prenons sans hésiter, avec J. Schwarz (p. 69), pour l'ancien GÉDOR, Dschédour (Dschadour) de nos jours, qui est placé au pied d'une haute montagne, à trois lieues et demie au nord-ouest d'Hébron. GÉDOR, près d'Accaron (I *Mach.*, xv, 39), est différent de GÉDOR dont il est ici question.

Bézec.

A BÉZEC (בזק), qui appartenait à la tribu de Juda et peut se chercher non loin de Gédor, furent défaits par les tribus de Juda et de Siméon, ainsi qu'il est raconté au livre des Juges (I, 3 et suiv.), les Chananéens et les Phérézéens (§ 128). Juda dit à Siméon, son frère : *Venez avec moi pour m'aider à me rendre maître de mon lot et combattre contre les Chananéens, afin que j'aille aussi avec vous dans votre héritage. Et Siméon s'en alla avec Juda. Juda ayant donc marché* (contre les ennemis), *le Seigneur livra entre leurs mains les Chananéens et les Phérézéens, et ils taillèrent en pièces dix mille hommes à Bézec. Et ils trouvèrent à Bézec Adonibézec* (le roi de Bézec) ; *ils combattirent contre lui, et ils défirent les Chananéens et les Phérézéens.*

Macéda.

MACÉDA (מקדה), ville chananéenne, qui échut à la tribu de Juda, était à huit milles romains (2 lieues 3/4) à l'orient d'Eleuthéropolis[3]. Josué, après sa victoire près de Gabaon, poursuivit les Amorrhéens jusqu'à MACÉDA, où les cinq rois ennemis se cachèrent dans une grotte, mais furent bientôt découverts et pendus à des poteaux (*Jos.*, x, 10 et suiv.).

[1] *Jos.*, xv, 36. — *Onomast.*, art. *Gaddara.* — [2] *Jos.*, xv, 58; I *Paralip.*, IV, 39 et suiv. — [3] *Jos.*, XII, 16; xv, 41. — *Onomast.*, art. *Macéda.*

Asan.

Asan était dans la contrée basse de Juda (*Jos.*, xv, 42). Il n'en reste plus aucun vestige.

Adullam.

Adullam ou Odollam, ville très-ancienne, se trouvait dans la plaine de la tribu de Juda et était le siége d'un roi chananéen. Hiram (Hiras), ami de Juda, fils de Jacob et gardien de ses troupeaux, était d'Odollam [1]. La ville fut fortifiée par Roboam, et après la captivité habitée de nouveau par les Juifs [2]. Judas Machabée y célébra le sabbat avec ses compagnons d'armes (II *Mach.*, xii, 38). Adullam, dans les environs de laquelle il y avait beaucoup de cavernes, où David chercha un asile contre les piéges de Saül (I *Rois*, xxii), est placée par Eusèbe et saint Jérôme à dix milles romains (à 4 lieues) à l'orient d'Eleuthéropolis [3].

Nésib.

La ville de Nésib (נְצִיב), dans la plaine de la tribu de Juda, à six milles romains d'Eleuthéropolis, en tirant vers Hébron, était, selon nous, à la place du village appelé de nos jours Beit-Nousib, à deux lieues et demie à l'est de Beit-Dschibrin, où se rencontrent encore des débris d'une grande tour et d'un autre édifice considérable [4].

Morescheth.

Morescheth, ville natale du prophète Michée, est citée par saint Jérôme sous le nom de Morasthi, et placée à l'orient d'Eleuthéropolis [5].

Tricomias.

Tricomias, mentionnée dans les annales ecclésiastiques comme un siége épiscopal de la Palestine-Première, se reconnaît dans le

[1] *Gen.*, xxxviii, 1, 12, 20; *Jos.*, xii, 15; xv, 35. — [2] II *Paralip.*, xi, 7; II *Esdr.*, xi, 30. — [3] *Onomast.*, art. *Adollam*. — [4] *Jos.*, xv, 43. — *Onomast.*, art. *Neesib*. — Robinson, II, 600; III, 218. — [5] *Mich.*, i, 1; *Jér.*, xxvi, 18. — *Onomast.*, art. *Morasthi*.

village actuel de Terkoumieh, qui est situé à deux lieues et demie de Beit-Dschibrin, l'ancienne Eleuthéropolis (§ 159), près de la route qui conduit à Hébron entre deux wadis, et abonde en figuiers d'excellente espèce [1].

Céila.

La ville de Céila (קְעִילָה), dans la plaine de la tribu de Juda, à huit milles (2 lieues 3/4) d'Eleuthéropolis, dans la direction d'Hébron, fut délivrée par David des mains des Philistins, service dont elle se montra peu reconnaissante, car le fils de Jessé étant venu à Céila lorsqu'il fuyait devant Saül, ses habitants l'auraient livré à son persécuteur, s'il ne se fût promptement sauvé de la ville [2]. Après la captivité de Babylone, les habitants de Céila, où l'on montrait le tombeau du prophète Habacuc, concoururent à la reconstruction des murs de Jérusalem [3]. On a vainement jusqu'ici cherché des traces de cette antique cité.

Béthaphua.

Béthaphua, cité au livre de Josué (xv, 53), devait être à l'endroit où le village actuel de Teffou, bordé de bois, d'oliviers et de vignobles, frappe agréablement le voyageur, et lui offre plusieurs restes de murs anciens, spécialement de ceux qui servaient à la culture en terrasses, en usage chez les Chananéens. Le village, distant d'environ deux lieues d'Hébron dans la direction de l'ouest, est assis sur le plateau des montagnes de Juda, dans un lieu où se trouvent, à côté de bois d'oliviers et de beaux vignobles, des champs fertiles en blé.

Dabir.

Dabir (דְּבִר), dans les montagnes de Juda, non loin d'Hébron, fut primitivement appelé Cariathsepher (קִרְיַת־סֵפֶר, ville des livres,

[1] Caroli a S. Paulo *Geograph. sacr. Parergon*, p. 6, 59. — Le Quien, *Oriens christ.*, III, 678. — Robinson, III, 217.

[2] *Jos.*, xv, 44; I *Rois*, xxiii, 1 et suiv. — *Onomast.*, art. *Céila* et *Echela*.

[3] II *Esdr.*, iii, 17 et suiv. — Τοῦ νομα ἥστην Κελὰ ἡ πρὶν Κεῖλα ὀνομαζομένη πόλις, καθ' ἣν ὁ Ἀϐακούκ εὑρέθη. — Sozom., *Hist. eccles.*, VII, xxix.

et CARIATHSENNA (קִרְיַת־סַנָּה, ville des documents). Elle était par conséquent, sous le rapport de la conservation des documents nationaux chez les Chananéens, ce qu'était Ecbatane chez les Perses (I *Esdr.*, VI, 2). Elle avait son roi particulier. Conquise dans la suite par Josué, elle fut attribuée à la tribu de Juda, et élevée au rang de ville lévitique[1]. Si l'on fait attention qu'il y avait des sources dans son voisinage (*Jos.*, XV, 19), et qu'on en rencontre effectivement dans la direction du sud-ouest d'Hébron à Dohériyeh (Taharie), on conviendra que DABIR peut très-bien avoir été située près de la forteresse d'el-Bourdsch actuellement en ruines (à 2 milles 3/4 au sud-ouest d'Hébron), d'autant plus que la vallée qui s'étend au sud-ouest d'Hébron est encore actuellement désignée par les Arabes sous la dénomination de Wadi-Dibir[2].

Une seconde ville de DABIR (*Jos.*, XIII, 26), dans le pays à l'est du Jourdain, était habitée par les Gadites.

Bethzachara.

BETHZACHARA (Septante, Βαιθζαχαρία), qui était située à soixante et dix stades de Bessur, dans les montagnes de Juda, était un lieu remarquable dans l'histoire, parce que ce fut là que la valeureuse armée de Judas Machabée rencontra les troupes d'Antiochus Eupator et les força à la retraite[3]. Le village mahométan actuel d'ED-DOHÉRIYEH, placé sur une éminence, à cinq lieues au sud-ouest d'Hébron, occupe incontestablement l'emplacement de BETHZACHARA, où, selon une ancienne tradition, naquit le prophète Habacuc. Il est encore facile d'y distinguer des restes d'antiquité[4].

Anim.

ANIM, dans les montagnes de Juda (*Jos.*, XV, 50), a laissé des

[1] *Jos.*, X, 36 et suiv.; XII, 13; XV, 15; XLIX, 21, 15; *Jug.*, I, 11. — *Onomast.*, art. *Dabir* et *Cariathsenna.*

[2] Comp. J. Wilson, I, 186. — J. Schwarz, p. 59.

[3] I *Mach.*, VI, 32 et suiv., 47. — Josèphe, *Antiq.*, XII, IX, 4; *Bell. jud.*, I, I, 5. — *Onomast.*, au mot *Bethzacharam.* — Dans le *Chronicon paschale* (I, 151, 282), la localité est appelée Βηθιτουχάρ.

[4] Russegger, *Reisen*, III, 72 et suiv,

vestiges dans le village actuel de Beni-Naïm (Ben-Enim), à une lieue et demie au nord-est d'Hébron [1].

Aduram.

La ville d'ADURAM ou d'ADOR (אֲדוֹרַיִם, Septante, Ἀδωραΐ), que Roboam, fils et successeur de Salomon, fortifia, et où entra plus tard le Syrien Tryphon durant ses courses en Judée [2], est désignée sous le nom d'ADORA et de DORA par l'historien Josèphe, qui la range parmi les villes d'Idumée, et rapporte en même temps qu'elle fut conquise par Hyrcan [3]. Nous plaçons cette antique cité sur l'emplacement du village actuel de Doura, éloigné d'un peu plus d'un mille allemand d'Hébron du côté du sud-ouest, et où un scheikh distingué de la maison Ibn-Omar a son siége. La route de Doura au Wadi-el-Kéir, située au sud-ouest, traverse des collines verdoyantes et des vallées fertiles, en sorte que le voyageur peut, avec le Psalmiste (*Ps.* LXIV, 12, 13), bénir l'Eternel, et dire :

Vous comblez de bénédictions tout le cours de l'année dans votre bonté; et vos champs sont remplis d'abondance. Les pâturages du désert sont engraissés, et les collines se revêtent de joie.

§ 170. Continuation. (Jotta, Anab, Olon, Esthémo, Socoth, Arab, Ruma, Aïn, Jéther, Molada, Aroër, Hasersual, Gosen.)

Afin de rendre plus facile le coup d'œil d'ensemble, nous allons continuer de noter, dans la direction du nord au sud, les lieux qui, dans l'histoire biblique, présentent quelque chose de remarquable, et que nous rencontrerons entre les deux routes dont il a été ci-dessus question (§ 169).

Jotta.

JOTTA ou JETA (יוּטָּה), ville lévitique dans la tribu de Juda (*Jos.*, XV, 55; XXI, 16), est désignée dans saint Jérôme sous le nom

[1] J. Schwarz, p. 76. — Comp. plus haut, Capharbarucha (§ 165).
[2] II *Paralip.*, XI, 9; I *Mach.*, XIII, 20.
[3] Josèphe, *Antiq.*, XIII, VI, 4; XIII, IX, 1; XIV, V, 3.

de JETHAN. Elle était située à dix-huit milles romains au sud (au sud-est) d'Eleuthéropolis, dans le district de Daromas ou Darom, c'est-à-dire du midi, comme on appelait la contrée qui s'étendait au sud d'Eleuthéropolis et de Gaza jusqu'à Gérara et à Bersabée [1]. Dans le Nouveau Testament la ville est citée comme la résidence des aïeux de saint Jean-Baptiste, sous le nom de Jutta (Juda). Nous sommes d'avis que le village mahométan actuel de Youtta, situé à deux lieues au sud d'Hébron, sur une éminence couverte d'arbres, s'élève sur le sol de l'ancienne ville sacerdotale.

Anab.

ANAB, dans les montagnes de la tribu de Juda, était habitée par les Enacim (§ 128), et fut conquise par Josué, d'après ce passage : *En ce temps-là Josué s'étant avancé, extermina les Enacim des montagnes d'Hébron, de Dabir, d'Anab et de toute la montagne de Juda et d'Israël, et ruina toutes leurs villes* [2]. Le village d'ANAB, à environ quatre lieues au sud d'Hébron, rappelle encore l'ancienne localité. Cependant J. Schwarz (p. 105), sans autre raison du reste, croit devoir renvoyer au village d'Anaba, situé à l'orient de Ramleh.

Olon.

Quel fut au juste l'emplacement de la ville sacerdotale d'OLON (חלן), dans la partie montagneuse de la tribu de Juda, c'est ce dont on ne trouve nulle indication précise ni dans les Livres saints, ni ailleurs [3].

Esthémo.

La ville sacerdotale d'ESTHÉMO ou d'ISTÉMO, dans les montagnes de Juda, reçut de David, après sa victoire sur les Amalécites, une partie du butin [4]. ESTHÉMO, qui aux jours de saint Jérôme

[1] « Jethan in tribu Juda civitas sacerdotalis est hodieque vicus prægrandis Judæorum in decimo octavo lapide ab Eleutheropoli ad australem partem in Daroma. » — *Onomast.*, art. *Duma*.

[2] *Jos.*, XI, 21 ; comp. XV, 50. — [3] *Jos.*, XV, 51 ; XXI, 15. — [4] *Jos.*, XV, 50 ; XXI, 14 ; I *Rois*, XXX, 28.

était encore un village considérable[1], s'élevait sans aucun doute sur l'emplacement où se trouve actuellement le village de Sémoua, placé sur une éminence, à quatre lieues à peu près au sud d'Hébron, et près duquel, en plusieurs endroits, se rencontrent encore des débris de murs faits de grosses pierres à rebords. Sur la route de Pétra (§ 74) à Hébron, c'est le premier endroit constamment habité où l'on trouve tout à la fois de l'eau et des plantations d'oliviers, de vignes et de pistachiers, plantations qui forment comme une ceinture autour du village[2].

Socoth.

Socoth (שׂוֹכֹה), sur les montagnes de Juda (*Jos.*, xv, 48), doit se retrouver dans la localité actuelle connue sous le nom de Souveikeh, à deux milles allemands au sud-ouest d'Hébron, et à un mille et demi à l'ouest de Maon (Maïn)[3].

Arab.

Suivant J. Schwarz (p. 76), le nom d'Arab (*Jos.*, xv, 52) se conserve encore dans le village d'al-Arab, placé sur une hauteur à deux lieues au sud-est d'Hébron.

Ruma.

Quant à Ruma (selon une leçon plus exacte Duma (דּוּמָה), ville sacerdotale de Juda, située à dix-sept milles romains au sud d'Eleuthéropolis[4], il n'en reste plus aucune trace, à moins qu'on ne veuille accepter la conjecture hasardée de J. Schwarz (p. 76), que le village actuel de Beit-Dimi, au nord d'Ascalon, est le Duma de la Bible.

Aïn.

Aïn (עַיִן), qui appartint d'abord à Juda, puis à Siméon, était une ville sacerdotale[5]. Peut-être occupait-elle l'emplacement du village actuel d'el-Ghouwein, qui se trouve à environ cinq lieues

[1] *Onomast.*, art. *Esthémo.* — [2] Schubert, *Reise*, II, 458. — [3] *Onomast.*, art. *Soccho*; comp. J. Schwarz, p. 75. — [4] *Jos.*, xv, 52. — *Onomast.*, art. *Duma* — [5] *Jos.*, xv, 32; xix, 7; xxi, 16.

au sud d'Hébron. Peut-être aussi le BÉTANÉ des Septante (*Judith*, I, 9) est-il le même que le BETHENNIM (Βηθανίν) de saint Jérôme, et BETHENNIM le même qu'AÏN [1], à moins qu'on ne veuille le rapprocher simplement de Bethanoth (§ 165).

Jéther.

La ville sacerdotale de JÉTHER (יַתִּיר), dans les montagnes de Juda, trouve encore un témoin qui atteste son existence dans le village d'ATTIR, à six lieues au sud d'Hébron [2]. Aux jours de saint Jérôme, qui la place à vingt milles romains d'Eleuthéropolis, dans le voisinage de Malatha (Molada), JÉTHER était encore un gros village, dont les habitants étaient généralement chrétiens [3].

Molada.

La ville de MOLADA était située dans la partie méridionale de la tribu de Juda. Elle fut donnée à la tribu de Siméon, et plus tard reçut pour habitants des Juifs revenus de la captivité de Babylone [4]. L'historien Josèphe en fait mention comme d'une forteresse iduméenne sous le nom de MALATHA [5]. On trouve encore aujourd'hui près de la fontaine d'EL-MILH, à un peu plus de deux milles géographiques au sud d'Hébron, des vestiges nombreux qui permettent de conclure que c'était là qu'était l'ancienne ville de MOLADA [6].

Aroër.

La ville d'AROER, dans la tribu de Juda, où David envoya une partie du butin pris sur l'ennemi (I *Rois*, XXX, 26 et suiv.), était située selon toute vraisemblance à un plus de cinq milles allemands au sud d'Hébron, dans le wadi appelé de nos jours Ararah, où se trouvent des traces d'une ancienne localité et de nombreuses citernes [7].

[1] *Onomast.*, art. *Aïn.* — [2] *Jos.*, XV, 48; I *Rois*, XXX, 27; I *Paralip.*, VI, 42. — [3] *Onomast.*, art. *Jéther.* — [4] *Jos.*, XV, 26; XIX, 2; I *Paralip.*, IV, 28; II *Esdr.*, XI, 26. — [5] Josèphe, *Antiq.*, XVIII, VII, 2. — [6] Robinson, III, 185. — J. Schwarz, p. 71. — [7] Wilson, I, 147.

Un second Aroer appartenait à Ruben (*Jos.*, xiii, 9-16), et un troisième à Gad (*Jos.*, xiii, 25), dans le pays à l'est du Jourdain.

Hasersual.

Hasersual (חצר שועל), ville du midi de Juda, passa plus tard à Siméon, et eut encore des habitants après le retour de la captivité [1]. On ne peut en déterminer exactement la position.

Gosen.

Gosen (גשן), ville située dans la partie montagneuse de la tribu de Juda, et dont les alentours portaient également le nom de Gosen [2], n'a laissé aucun vestige. Elle se trouvait, ce semble, au midi d'Eleuthéropolis (Beit-Dschibrin), dans le district actuel d'al-Hassy ou de Hénady.

§ 171. Continuation. (Elusa, Bersabée, Tholad, Siceleg, Hasersusa, Thalcha, Remmon, Télem, Lachis, Lebna, Marésa, Naas.)

Nous irons maintenant du sud au nord, dans la direction d'Eleuthéropolis, en suivant l'ancienne route de l'Arabie-Pétrée à Hébron, par Bersabée. Or, dans cette direction, nous rencontrons d'abord :

Elusa.

Cette ville, qui n'est point mentionnée dans les Livres saints, est citée par Ptolémée parmi les villes d'Idumée à l'ouest de la mer Morte, et placée sur la table de Peutinger près de la voie romaine, à soixante et onze milles au sud de Jérusalem. Plusieurs évêques chrétiens eurent leur siége à Elusa (Eluza), qui dans la suite fit partie de la *Palestine troisième* [3]. La découverte de la position de cette ville, oubliée dans le cours des âges, était réservée à notre époque. Russegger (III, 69-246) trouva dans le

[1] *Jos.*, xv, 28; xix, 3; I *Paralip.*, iv, 28; II *Esdr.*, xi, 27.
[2] *Jos.*, x, 41; xi, 16; xv, 51.
[3] Mich. Le Quien, *Oriens christ.*, III, 735. — Reland, *Palæst.*, p. 755 et suiv. — Caroli a S. Paulo *Geogr. sacr.*, p. 308.

Wadi-el-Chalassa (Khoulasah), à deux milles et deux tiers au sud-ouest de Bersabée, une grande fontaine ronde, et dans le voisinage de la fontaine de nombreux débris de murs encore considérables. Ces restes, appelés par les Arabes EL-KHOULASAH, marquent sans doute l'emplacement de l'ancien ELUSA, conclusion qui s'appuie non-seulement sur le nom qu'ils portent encore aujourd'hui, mais sur les indications de distance données ci-dessus. La fontaine dont il a été question, élevée encore de 661 pieds au-dessus de la mer, indique la plus profonde dépression du sol dans ces parages, qui forment la limite naturelle entre l'Arabie au sud et la Palestine au nord.

Bersabée.

BERSABÉE (בְּאֵר־שֶׁבַע, c'est-à-dire fontaines, puits du serment), sur la frontière méridionale de la Palestine, servit souvent de lieu de résidence aux patriarches Abraham, Isaac et Jacob. Abraham y creusa un puits, y fit alliance avec Abimélech, et y planta un bois dans lequel il invoqua le nom du Dieu éternel[1]. Ce fut de BERSABÉE que le fils de Tharé, plein de foi et de confiance, se rendit, par l'ordre de Dieu, avec son fils Isaac, sur le Moria (§ 135, n° 2), pour y offrir en sacrifice ce qu'il avait de plus cher au monde, et ce fut près du puits du Serment que Jacob partit pour se rendre à Haran (§ 35); dans la suite, ce fut encore là qu'il offrit à Dieu un sacrifice avant d'aller en Egypte trouver son fils Joseph[2]. Après la conquête du pays de Chanaan, BERSABÉE, qui successivement s'était élevée au rang des villes les plus considérables, fut d'abord donnée à la tribu de Juda, puis à la tribu de Siméon[3]. Durant le gouvernement de Samuel, ses deux fils Joël (Vasséni) et Abia furent juges à BERSABÉE, où se rendit aussi, sous l'impie Achab, Elie le Thesbite, lorsqu'il fut contraint de fuir devant Jézabel[4]. Au temps d'Amos, la ville, ainsi que Béthel et Galgala, s'était rendue fameuse par le culte des idoles, ce qui faisait dire au prophète dans ses sévères aver-

[1] *Gen.*, XXI, 27 et suiv. — [2] *Gen.*, XXII, 1 et suiv.; XXVIII, 10; XLVI, 1 et suiv. — [3] *Jos.*, XV, 28; XIX, 2; I *Paralip.*, IV, 28. — [4] I *Rois*, VIII, 2; I *Paralip.*, VI, 28; III *Rois*, XIX, 1.

tissements : *Ne cherchez point Béthel, n'allez point à Galgala, et ne passez point à Bersabée*[1].

Un grand nombre d'entre les Juifs rentrés dans leur patrie après la captivité se fixèrent à BERSABÉE et dans les environs de la ville, qui formait la limite de la Palestine du côté du midi, et donna en outre son nom au désert situé dans le voisinage (§§ 94, 104)[2]. Au quatrième siècle de l'ère chrétienne, BERSABÉE était un gros bourg qui avait une garnison romaine, et était, suivant Eusèbe, à vingt milles romains au sud d'Hébron[3]. Avant la conquête de la Palestine par les mahométans, le christianisme était florissant à BERSABÉE et y portait des fruits abondants, qui ne se flétrirent que longtemps après ; car au quatorzième siècle, il y avait encore en ce lieu des temples chrétiens[4]. Il existe dans le wadi actuel d'es-Seba, vaste lit d'un torrent, deux profondes fontaines qui sont désignées par les Arabes sous le nom de BIR-ES-SEBA (fontaines, puits des lions), et distantes de cinq milles et demi allemands d'Eleuthéropolis vers le sud, et de six milles d'Hébron vers le sud-ouest. A un quart de lieue au nord de ces fontaines s'étendent des collines peu élevées, sur lesquelles se voient encore des fondations de murs. Ces restes, avec deux gros amas de pierres qui se trouvent aussi là, en permettant de conclure que c'est là l'ancien emplacement des églises, ou que du moins d'autres édifices publics s'y élevaient, conservent le souvenir de BERSABÉE[5]. Il y avait un second BERSABÉE en Galilée[6].

Tholad.

La position de THOLAD ou ELTHOLAD, ville de la partie méri-

[1] *Amos*, v, 5; comp. VIII, 13 et suiv. — [2] II *Esdr.*, XI, 27, 30. — [3] *Onomast.*, art. *Bersabée.*

[4] Caroli a S. Paulo *Geogr. sacr.*, p. 6, 59. — Rodolphe de Suchem dit à la date de 1336 et 1350, dans sa *Relation de voyage*, p. 448 : « Lorsqu'on fait route par ce désert du côté du midi, on arrive à la première ville de la terre promise, qui se nomme Bersabée. Elle est assez belle, et fut autrefois ornée de magnifiques églises, qui sont encore en partie debout. Mais la ville est sans habitants. »

[5] Robinson, I, 337 et suiv. — [6] Josèphe, *Bell. jud.*, II, XX, 6.

dionale de Juda, et qui dans la suite échut à Siméon [1], ne peut plus d'aucune manière se déterminer.

Siceleg.

SICELEG (צִקְלַג, Septante Σικελὰκ), était aussi une ville du midi de Juda ; elle passa plus tard à Siméon et tomba au pouvoir des Philistins ; mais leur roi Achis en fit présent à David lorsqu'il fuyait devant Saül. David dit à Achis : *Si j'ai trouvé grâce devant vos yeux, donnez-moi un lieu dans l'une des villes de ce pays pour y demeurer, car pourquoi votre serviteur demeurera-t-il avec vous dans la ville royale* (Geth)? *Achis lui donna donc dès ce jour-là Siceleg. Et c'est en cette manière que Siceleg est venue aux rois de Juda qui la possèdent jusqu'à ce jour* [2]. Les Amalécites ayant pillé et incendié SICELEG ne tardèrent pas à recevoir de la part de David, par leur défaite, le châtiment qu'ils méritaient ; David demeurait précisément à SICELEG lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de Saül [3]. Dans les temps d'après la captivité, la ville, qu'Eusèbe met dans la contrée méridionale de Daroma (§ 170), fut de nouveau habitée [4]. Félix Fabri, qui en 1483 alla d'Hébron à Gaza [5], crut retrouver SICELEG sur le mamelon de TELL-EL-HASY, à quatre milles au nord-est de Gaza, ce qui s'accorde assez bien avec les indications bibliques. Dans ces derniers temps, J. Schwarz (§ 72) s'est rapproché de cette supposition en plaçant l'antique cité entre le Wadi-Bésor (le Wadi-Schériah) et le Wadi-Simsim (Simsoum).

Hasersusa.

Il n'est plus possible de fixer la position de HASERSUSA autrement qu'en disant qu'elle échut à la tribu de Siméon, et qu'elle est nommée avec Siceleg et Bethmarchaboth [6].

[1] *Jos.*, XV, 30 ; XIX, 4 ; I *Paralip.*, IV, 29. — [2] I *Rois*, XXVII, 5 et suiv.; comp. *Jos.*, XV, 31 ; XIX, 5 ; I *Paralip.*, V, 20. — [3] I *Rois*, XXX, 1 et suiv.; II *Rois*, I, 1 et suiv. — [4] II *Esdr.*, XI, 28. — *Onomast.*, art. *Siceleg* (Σικελάγ). — [5] *Evagatorium*, II, 359. — [6] *Jos.*, XIX, 5 ; I *Paralip.*, IV, 31.

était originaire de MARÉSA; Michée annonça aux habitants de cette ville qu'ils seraient subjugués par les Assyriens [1]. Après s'être assujéti Hébron, Judas Machabée se dirigea vers MARÉSA et la ravagea [2]. Relevée de ses ruines et fortifiée par Gabinius, cette ville fut bientôt de nouveau attaquée et détruite par les Parthes pendant leur expédition contre Hérode. Elle était éloignée de deux milles romains d'Eleuthéropolis, et dès le temps d'Eusèbe n'offrait plus qu'un amas de décombres [3].

Les restes de MARÉSA (Maressa), situés à une demi-lieue au sud de Beit-Dschibrin, attestent encore l'existence de l'ancienne ville de Juda.

Naas.

On peut admettre avec certitude que la ville de NAAS (נחש), mentionnée au premier livre des Paralipomènes (IV, 12), s'est conservée jusqu'à ce jour dans la ville actuelle de DIR-NACHAS, à une demi-lieue à l'est de Beit-Dschibrin [4].

§ 172. Continuation. (Socho, Dibon, Jérimoth, Nétupha, Bethsamès, Cheslon, Zanoé, Saraa, Estaol, Masépha, Déléan.)

Parvenus, dans notre pèlerinage, tout à fait à proximité d'Eleuthéropolis, dirigeons-nous de là vers le nord, le long de la route qui conduit à Emmaüs (Nicopolis), et, chemin faisant, énumérons, en donnant de chacun une courte description, les lieux dignes d'attention sous le rapport bibliques situés ou sur cette route ou à l'orient.

Socho.

SOCHO (שׂוֹכֹה), différent de Sochoth sur les montagnes de Juda (§ 170), était une ville de Juda, non loin de laquelle David combattit contre le géant Goliath [5]. Bien que fortifiée par Roboam,

[1] II *Paralip.*, XX, 37; *Mich.*, I, 15. — [2] Josèphe, *Antiq.*, XII, VIII, 6. — [3] Josèphe, *loc. cit.*, XIV, IV, 5; XIV, XIII, 9. — *Onomast.*, art. *Maresa* (Μαρησά). — [4] J. Schwarz, p. 87. — [5] *Jos.*, XV, 35; I *Rois*, XVII, 1 et suiv.; comp. plus haut, § 110, n° 6.

elle tomba sous Achaz au pouvoir des Philistins [1]. Eusèbe la place à neuf milles romains d'Eleuthéropolis, dans la direction de Jérusalem [2]. On peut admettre avec certitude que le village actuel de SOUVEICHÉ, à deux lieues et demie au nord-est de Beit-Dschibrin, rappelle SOCHO.

Dibon.

La localité de DIBON, dans le territoire de la tribu de Juda (II *Esdr.*, XI, 27), occupait selon toute vraisemblance l'emplacement du village actuel de DIR-DIBOUN, qui est à la distance de deux lieues de Beit-Dschibrin du côté du nord.

Jérimoth.

JÉRIMOTH (ירמות), ville royale des Chananéens, dans la région basse de la tribu de Juda, fut conquise par Josué après qu'il eut, près de Macéda, vaincu et mis à mort Pharam, son roi, avec quatre autres princes chananéens [3]. Quelques-uns des Juifs qui revinrent de la Babylonie y fixèrent de nouveau leur séjour [4]. Le bourg de JERMOUCHA, qui selon saint Jérôme était à dix milles romains d'Eleuthéropolis, sur la route de Jérusalem, est sans doute le même que JÉRIMOTH; cette opinion a été émise aussi par Bonfrérius dans son édition de l'*Onomasticon* [5]. JARMOUCK de nos jours, à trois lieues et demie au nord-est-nord d'Eleuthéropolis, rappelle évidemment JÉRIMOTH.

Nétupha.

NÉTUPHA, qui fut réhabitée après la captivité de Babylone (I *Esdr.*, II, 22 ; II *Esdr.*, VII, 26), se retrouve dans le village de BEIT-NETTIF, situé sur un plateau planté d'oliviers, au sud-est de Jérimoth (Jarmouk). De BEIT-NETTIF il ne faut qu'une petite demi-heure pour descendre au Wadi-Soumt, vers le sud-ouest.

Bethsamès.

BETHSAMÈS (בית־שמש, maison du soleil), ville lévitique sur les

[1] II *Paralip.*, XI, 7; XXVIII, 1, 18. — [2] *Onomast.*, art. *Soccho.* — [3] *Jos.*, X, 3, 23 et suiv.; XII, 11; XV, 35. — [4] II *Esdr.*, XI, 29. — [5] *Onomast.*, art. *Jermus.*

confins du territoire de Juda, citée aussi sous le nom de Hirsémès (עִיר שֶׁמֶשׁ, ville du soleil), était, au rapport des anciens, à dix milles romains au nord d'Eleuthéropolis [1]. Les Philistins ayant, aux jours de Samuel, renvoyé l'arche d'alliance dont ils s'étaient emparés à la guerre, elle fut d'abord transportée à Bethsamès (I *Rois*, VI, 13). *Les Bethsamites coupaient alors le blé dans une vallée et levant les yeux, ils aperçurent l'arche et eurent une grande joie en la voyant. Le charriot vint se rendre dans le champ de Josué, Bethsamite, et s'arrêta-là. Il y avait au même lieu une grande pierre, et les Bethsamites ayant coupé en pièces le bois du charriot, mirent les vaches dessus et les offrirent au Seigneur en holocauste. Les lévites descendirent l'arche de Dieu avec la cassette qui était auprès, où étaient les figures d'or, et ils les mirent sur cette grande pierre. Les Bethsamites offrirent alors des holocaustes et immolèrent des victimes au Seigneur. Or le Seigneur punit de mort quelques-uns des hommes de Bethsamès, parce qu'ils avaient regardé l'arche du Seigneur* (sans respect).

Un des douze officiers que Salomon établit sur Israël résidait à Bethsamès, dans le voisinage de laquelle Joas, roi d'Israël, remporta une victoire sur Ananias, roi de Juda [2]. Sous Achaz, les Philistins se rendirent maîtres de la ville, qui depuis le christianisme est citée sous le nom de Bitsama [3].

Un peu à l'ouest du village actuel d'Aïn-Schems (source du soleil), qui est à quatre lieues et demie d'Eleuthéropolis, à l'endroit où les vallées du Wadi-Soumt et du Wadi-Souraz se touchent, on rencontre encore de nombreux restes de cette antique ville de Juda [4].

Il y avait un second Bethsamès (*Jos.*, XIX, 38) dans le territoire de la tribu de Nephthali, et un troisième appartenait à Issachar (*Jos.*, XIX, 22). On, en Egypte, portait aussi le surnom de ville du Soleil (§ 64).

[1] *Jos.*, XV, 10, 45 et suiv.; XXI, 16; XIX, 41 et suiv.; I *Rois*, VI, 13; III *Rois*, IV, 9. — *Onomast.*, art. *Bethsamès*. — [2] III *Rois*, IV, 9; IV *Rois*, XIV, 11 et suiv. — [3] II *Paralip.*, XXVIII, 18. — *Notit. Dignit. Orientis*, ed. Bœcking, I, p. 78, 345. — [4] Robinson, III, 224 et suiv.

Cheslon.

Cheslon (כסלון), ville sur les limites de la tribu de Juda, était selon toute vraisemblance située non loin de Bethsamès. Au temps de saint Jérôme, c'était encore un gros village [1].

Zanoé.

Zanoé ou Zanoa (זנוח), dans la plaine de Juda, dont les habitants, après la captivité de Babylone, prirent une part active à la reconstruction de Jérusalem, était aux jours de saint Jérôme un village portant le nom de Zanua [2]. Robinson (II, 598 et suiv.) prend pour le Zanoé de la Bible la localité actuellement connue sous le nom de Zanoua ; elle se trouve à peu près à deux milles trois quarts au nord-est-nord d'Eleuthéropolis, et à peu près à trois milles à l'ouest de Jérusalem. Une seconde localité de même nom devait se trouver dans les montagnes de Juda (*Jos.*, xv, 56).

Saraa.

Saraa ou Saréa (צרעה), lieu de la naissance de Samson, était pareillement dans la plaine de la tribu de Juda, mais fut attribué à Dan [3]. Ce fut entre les deux villes de Saraa et d'Estaol que Samson fut déposé dans le tombeau de son père Manué, après avoir été juge dans Israël pendant vingt ans [4]. Ce fut des mêmes villes que partirent les six cents Danites qui, après avoir traversé les armes à la main le pays de Chanaan, allèrent s'établir sur sa frontière septentrionale [5]. Roboam avait aussi fortifié Saraa, où dans la suite se fixèrent quelques-uns des Juifs auxquels Cyrus avait permis de rentrer dans leur patrie [6]. La ville de Saraa est placée par Eusèbe à environ dix milles romains au nord d'Eleuthéropolis. Elle était vraisemblablement située à l'endroit où se voit actuellement la localité de Sourah, à peu près à six lieues au nord de Beit-Dschibrin, l'ancienne Eleuthéropolis [7].

[1] *Jos.*, xv, 10. — *Onomast.*, art. *Chaslon.* — [2] *Jos.*, xv, 34; II *Esdr.*, iii, 13; xi, 30. — *Onomast.*, art. *Zanohua.* — [3] *Jos.*, xv, 33; xix, 41; *Jug.*, xiii, 2, 24. — [4] *Jug.*, xvi, 31. — [5] *Jug.*, xviii, 1 et suiv. — [6] II *Paralip.*, xi, 10; II *Esdr.*, xi, 29. — [7] *Onomast.*, art. *Saraa.* — Robinson, II, 595.

Estaol.

Le village de Stoual, qui actuellement se voit à l'ouest de Sourah, indique certainement l'ancienne ville d'Estaol (אשתאול), qui de Juda passa à Dan et était située à dix milles romains au nord d'Eleuthéropolis [1].

Maspha et *Déléan.*

Les localités de Maspha (מצפה) et de Déléan (דלען), dans la région basse de la tribu de Juda, peuvent avoir été situées non loin du village actuel de Tell-Zaphieh, à peu près à quatre lieues au nord-ouest de Beit-Dschibrin [2].

§ 173. Judée du nord. (Rama, Ramath, Béroth, Béthel, Ophni, Atharoth-Addar, Jephleti.)

Sur la route qui va de Jérusalem à Sichem, s'offre à nous en premier lieu

Rama.

Rama (רמה, c'est-à-dire hauteur), à six milles romains au nord de Jérusalem, appartenant à Benjamin, fut ensuite annexée au royaume d'Israël et devint, sous Baasa, une forteresse de frontière contre Juda [3]. Cependant la ville ne tarda point à sentir les effets de la puissance d'Asa, roi de Juda, qui, ainsi qu'il est marqué dans le récit sacré, s'était procuré à prix d'argent l'assistance du Syrien Bénadad : *Baasa, roi d'Israël, vint en Juda, et bâtit* (la forteresse de) *Rama, afin que personne ne pût sortir ni entrer du côté d'Asa. Alors Asa prenant tout l'argent et l'or qui était demeuré dans les trésors de la maison du Seigneur et dans les trésors du palais du roi, les mit entre les mains de ses serviteurs, et les envoya à Bénadad, et Bénadad s'étant rendu à la prière du roi Asa, envoya les généraux de son*

[1] *Jos.*, XV, 33; XIX, 41. — *Onomast.*, art. *Esthaul.* — Comp. J. Schwarz, p. 72. — [2] *Jos.*, XV, 38; *Onomast.*, art. *Maspha.* — [3] *Jos.*, XVIII, 25; II *Paralip.*, XVI, 1. — *Onomast.*, art. *Rama.*

armée contre les villes d'Israël. Baasa ayant reçu ces nouvelles cessa de bâtir (la forteresse de) *Rama, et s'en revint à Thersa. Alors le roi Asa fit publier ceci par des courriers dans toute l'étendue de Juda : Qu'il n'y ait personne d'exempt! Et toutes les pierres et tout le bois que Baasa avait employés à bâtir Rama ayant été emportés, le roi Asa les employa à bâtir Gabaa en Benjamin et Maspha*[1]. RAMA, où le prophète Jérémie reçut la liberté de Nabuzardan, eut aussi à trembler devant la puissance des Assyriens, et fut après la captivité de nouveau habitée par les Benjamites[2]. Le village actuel d'ER-RAM, placé sur une hauteur à deux lieues et demie au nord de Jérusalem, à l'endroit où le Wadi-Farah s'étend dans la direction de l'ouest vers le Jourdain, offre encore de nombreuses traces de l'antique cité, et de grosses pierres carrées ainsi que de remarquables colonnes y gisent dispersées çà et là dans les champs. La petite mosquée du misérable village fut, ce semble, primitivement une église[3]. C'était sur la montagne d'Ephraïm, qui commence à RAMA et se prolonge vers le nord, que Débora s'asseyait sous un palmier pour rendre la justice, et qu'elle appela le valeureux Barac pour combattre Sisara (*Jug.*, IV).

Ramath du côté du midi.

RAMATH OU RAMOTH DU CÔTÉ DU MIDI (רָמַת נֶגֶב) appartenait à Benjamin, et fut du nombre des villes auxquelles David envoya de Siceleg une partie du butin qu'il avait enlevé aux Amalécites[4]. Il n'est plus possible d'en fixer la position précise. (Sur Ramoth en Galaad, voyez § 202.)

Béroth.

BÉROTH (בְּאֵרוֹת, fontaines) appartenait à la tribu de Benjamin; c'était la seconde ville du territoire de Gabaon; elle était située à sept milles romains de Jérusalem, dans la direction de Naplouse,

[1] III *Rois*, XV, 17 et suiv. — [2] *Jér.*, X, 4 et suiv.; *Is.*, X, 29; I *Esdr.*, II, 26; II *Esdr.*, VII, 30; XI, 33. — [3] Comp. Robinson, II, 566. — [4] *Jos.*, XIX, 8; I *Rois*, XXX, 27.

c'est-à-dire de Sichem [1]. Baana et Réchab, les meurtriers d'Isboseth, fils de Saül, étaient fils de Remmon de Béroth [2]. Le village appelé de nos jours EL-BIREH (el-Bir), qui se trouve à trois lieues au nord de Jérusalem, près de la route de Naplouse, sur le versant d'une chaîne de montagnes allant de l'ouest à l'est, et où l'on voit, avec d'antiques murs de fondation, les restes d'une église du moyen-âge dans le style ogival, occupe sans doute l'emplacement de l'ancienne ville. Tout près du village, qui est habité par des mahométans, une belle source (*bir*) coule au bord du chemin [3]. Les anciens topographes ont voulu voir dans EL-BIR la localité de Machmas (§ 167); mais on doit la chercher plus loin vers le sud-est. Nous devons ici rappeler une ancienne tradition, suivant laquelle la très-sainte Vierge ne se serait aperçue qu'à BÉROTH que son divin Fils était resté à Jérusalem [4].

Béthel.

Parmi les villes les plus anciennes et en même temps les plus remarquables du pays de Chanaan, on doit compter BÉTHEL (בית אל, maison de Dieu), primitivement appelée LUZA (לוז, amandier), et éloignée, suivant Eusèbe et saint Jérôme, de douze milles romains de Jérusalem [5]. Abraham se fixa successivement avec ses troupeaux en différents endroits dans le voisinage de BÉTHEL; il y dressa un autel à l'Eternel et y invoqua son nom (*Gen.*, XII, 8). Le patriarche Jacob, se rendant à Charan (§ 35), y vit en songe l'échelle céleste qui lui figurait les soins paternels de la Providence, et s'écria après son réveil : *Vraiment, le Seigneur est en ce lieu-ci, et je ne le savais pas. Que ce lieu est terrible* (saint)! *Ce n'est rien autre que la maison de Dieu et la porte du ciel. Jacob se levant donc le matin, prit la pierre qu'il avait mise sous sa tête, et l'érigea comme un monument, répan-*

[1] *Jos.*, IX, 17; XVIII, 25; II *Rois*, IV, 2. — C'est avec raison que Bonfrérius a fait la remarque que, dans l'*Onomasticon* (art. *Béeroth*), il faut lire Neapolis, au lieu de Nicopolis.

[2] II *Rois*, IV, 2 et suiv. — [3] J. Mislin, IV, 120. — Wilson, II, XXXIX, 287. — [4] Quaresmius, II, 786. — [5] *Jos.*, XVIII, 13; *Jug.*, I, 22 et suiv. — *Onomast.*, art. *Béthel*, *Agaï*, *Luza*.

dant de l'huile dessus. Et il donna aussi le nom de Béthel à la ville qui auparavant s'appelait Luza[1]. Après son retour de la Mésopotamie, Jacob bâtit un autel, reçut le nom d'Israël et les promesses du Seigneur[2]. La ville, séjour d'un roi chananéen, fut plus tard attribuée à Benjamin, mais dans la suite conquise par Ephraïm[3]. Le tabernacle, qui renfermait l'arche d'alliance, demeura un certain temps à Béthel, et sous Samuel les lits annuels de justice s'y tenaient[4]. L'impie Jéroboam, premier roi des dix tribus d'Israël, fit élever à Béthel un autel où Dieu était adoré sous la figure d'un veau d'or[5]. Rien d'étonnant que par suite de ce culte idolâtrique, qui s'y maintint longtemps, la ville ne soit désignée qu'avec horreur par les prophètes, et que son nom de Béthel (maison de Dieu) ait été changé en celui de Béthaven (maison des idoles). *N'allez point à Galgala, ne montez point à Béthaven, et n'y dites point par serment : Vive le Seigneur*[6] ! Le pieux Josias, plein de zèle pour l'honneur du seul vrai Dieu, déploya à Béthel la force de son bras pour y détruire l'autel de l'idole, ce qu'il fit pareillement dans les villes de Samarie livrées à l'idolâtrie[7]. Nabuchodonosor emmena les habitants de Béthel à Babylone, et après le retour du pays de l'oppression, les Benjamites se mirent en possession de la ville, qui fut, à l'époque des Machabées, fortifiée par le syrien Bacchide, jusqu'à ce qu'enfin elle succombât devant les armes victorieuses de Vespasien ; aux jours de saint Jérôme, ce n'était plus qu'un petit village[8].

L'hypothèse que le village actuel de Beitin, à quatre lieues et demie au nord de Jérusalem, s'élève sur l'emplacement de Béthel, est bien fondée. Sur le penchant de la colline, du côté du nord-est, on rencontre encore des restes d'antiquité fort considérables, et à huit ou dix minutes vers le sud-est, on voit non-

[1] *Gen.*, XXVIII, 16 et suiv. — [2] *Gen.*, XXXV, 1 et suiv. — [3] *Jos.*, XII, 16; XVIII, 22; *Jug.*, I, 22 et suiv.; III *Rois*, XII, 29 et suiv. — [4] *Jug.*, XX, 26 et suiv.; I *Rois*, VII, 16; X, 3. — [5] III *Rois*, XII, 27 et suiv. — [6] *Osée*, IV, 5; comp. V, 8; *Amos*, IV, 4; V, 4. — [7] IV *Rois*, XXIII, 15 et suiv. — [8] I *Esdr.*, II, 28; II *Esdr.*, VII, 32; XI, 31; I *Mach.*, IX, 50. — Josèphe, *Bell. jud.*, IV, IX, 9. — *Onomast.*, art. *Agaï*, *Béthel*.

seulement les décombres d'un château, mais encore des colonnes brisées d'anciennes églises [1], ce qui permettrait de conclure que la ville, depuis l'époque de saint Jérôme, avait reçu des agrandissements.

Ophni (Gophna).

Gophna, fréquemment mentionné dans l'histoire des Juifs, fait penser à Ophni, appartenant à la tribu de Benjamin (*Jos.*, XVIII, 24). Cette ville était à quinze milles romains de Jérusalem, en allant à Naplouse (Sichem); elle donna son nom à la région environnante *(Gophnitica regio)*; elle fut subjuguée par Cassius et traversée par Titus marchant contre Jérusalem [2]. Le village actuel de Dschifna (Dschifni), le même que Gophna, est, sur le côté occidental de la grande route de Naplouse, à environ cinq lieues de Jérusalem; il a pour habitants 200 grecs schismatiques, et on y voit des ruines considérables d'un château et d'une église. Une vallée fertile, dans laquelle on récolte en très-grande abondance les olives, les figues, les grenades, les abricots, le vin, etc., entoure cette localité, dans le voisinage de laquelle se rencontrent des restes d'une ancienne voie romaine encore bien conservés [3].

Atharoth-Addar.

Atharoth-Addar, ville sur les confins d'Ephraïm et de Benjamin [4], se retrouve dans Atara d'aujourd'hui, éloignée de trois milles et demi de Jérusalem, dans la direction du nord. Il en existe encore des restes, consistant en deux réservoirs et quelques débris de murs. Il y avait, au rapport d'Eusèbe et de saint Jérôme, un second Atharoth, dont la localité actuelle d'Atara, à

[1] Wilson, dans K. Ritter, *Erdk.*, XVI, 532. — La vue de Béthel (*Beitin*) dans W.-H. Bartlett, *The Christian in Palestine*, pl. XXIX.

[2] Josèphe, *Bell. jud.*, I, XI, 2; III, III, 5; IV, IX, 9; *Antiq.*, XIV, XI, 2. — *Onomast.*, art. *Vallis Botri*.

[3] Scholz, *Reise*, 206. — J. Mislin, IV, 125 et suiv.

[4] *Jos.*, XVI, 2, 5, 7; XVIII, 13 et suiv.

une demi-lieue au sud de Béeroth, semble encore rendre témoignage[1].

Jéphléti.

JÉPHLÉTI (יַפְלֵט), localité mentionnée au livre de Josué (XVI, 3), peut avoir été entre Béroth et Bethhoron.

§ 174. Continuation. (Adasa, Baalath, Béthoannaba, Aïalon, Béthhoron, Gabaon, Emmaüs, Maspha, Bethchar, Aphéca, Cariathiarim, Ramathaïm-Sophim.)

Arrivés aux confins de la Samarie, nous retournerons, pour connaître ce qui reste encore des villes de la Judée centrale, vers le sud, dans la direction de l'ancienne grande route qui conduisait de Joppé à Jérusalem.

Adasa.

ADASA ou ADARSA, éloignée de trente stades (3/4 de mille) de Bethhoron, était dans le voisinage de Gophna[2]. Comme Nicanor était campé à Bethhoron, Judas Machabée, se tenant à ADASA avec trois mille soldats, adressa à Dieu cette prière : *Seigneur, lorsque ceux qui avaient été envoyés par Sennachérib vous blasphémèrent, un ange vint qui leur tua cent quatre-vingt mille hommes. Exterminez de même aujourd'hui cette armée devant nous, afin que tous les autres sachent que Nicanor a déshonoré par ses blasphèmes votre maison sainte, et jugez-le selon sa malice. La bataille fut donc livrée le treizième jour du mois d'adar* (de mars), *et l'armée de Nicanor fut défaite, et lui tué le premier dans le combat*[3].

Baalath.

La ville de BAALATH, dans la tribu de Dan, que Salomon fit fortifier, étant nommée à côté de Bethhoron, devait se trouver

[1] *Onomast.*, art. *Atharoth.* — Comp. Bonfrérius, *Ad h. l.* — Scholz, *Reise*, 368. — Robinson, II, 566; III, 298.
[2] Josèphe, *Antiq.*, XII, x, 5. — *Onomast.*, art. *Adasa.*
[3] I *Mach.*, VII, 40 et suiv.

dans le voisinage de cette dernière, et c'est ce que fait aussi entendre l'historien Josèphe[1]. Quelques exégètes ont voulu voir dans BAALATH la ville de BAALGAD (Balbec), située sur l'Hermon, et dont on a parlé (§ 50), tandis que d'autre part J. Schwarz (p. 94, 107) inclinerait à croire que le village actuel de BEILIN, situé à environ quatre lieues au nord-ouest de Beit-Dschibrin, occupe l'emplacement de l'ancien BAALATH.

Béthoannaba.

Eusèbe et saint Jérôme font mention d'un village de BÉTHOANNABA qui était à huit milles romains à l'orient de Diospolis ou Lydda[2]. Ce n'est pas sans vraisemblance que l'on fait de BÉTÉNOPOLIS (Bettenouble) du moyen-âge et du village actuel de BEIT-NOUBAH, à deux milles géographiques à l'est-sud-est de Lydda, une seule et même localité avec BÉTHOANNABA. C'est aussi en ce lieu qu'il faut chercher le château d'Arnaud, que les Croisés bâtirent pour protéger Jérusalem, et dans lequel Richard Cœur de Lion (1192) fit, au détriment de sa gloire, un séjour de plusieurs semaines[3].

Aïalon.

AÏALON (Septante Αἰλών), ville lévitique de la tribu de Dan, était située dans la vallée du même nom (§ 109), où Josué remporta une éclatante victoire sur les Amorrhéens[4]. Cette ville, fortifiée par Roboam, éloignée, selon l'*Onomasticon*, de deux milles romains de Nicopolis, dans la direction de Jérusalem, tomba sous Achaz au pouvoir des Philistins[5]. Le petit village actuel d'IALO, à une lieue au nord-est d'Amouas (Ammaüs, Nicopolis), et à cinq lieues au nord-ouest de Jérusalem, indique le lieu où s'élevait l'ancien AÏALON. Au sud-est de Lod (Lydda), une grande vallée s'étend entre deux hauts pics de montagnes ; IALO est placé sur le pic au sud, et BEIT-OUR-ET-TAHTA (Bethhoron inférieur

[1] *Jos.*, XIX, 44; III *Rois*, IX, 18. — Josèphe, *Antiq.*, VIII, VI, 1. — [2] *Onomast.* art. *Anob.* — [3] Guill. de Tyr, XIV, 8. — Wilken, *Gesch. der Kreuzzüge*, II, 508 et suiv. — [4] *Jos.*, XIX, 42; XXI, 24. — [5] II *Paralip.*, XI, 10; XXVIII, 18. — *Onomast.*, art. *Aïalon*.

sur le pic au nord. Un second Aïalon appartenait à la tribu de Zabulon (*Jug.*, xii, 12).

Bethhoron supérieur et Bethhoron inférieur.

Bethhoron (בֵּית חוֹרֹן, lieu des grottes, défilé, Septante Βαιθωρών) était situé sur la limite entre Ephraïm et Benjamin, et se divisait en Bethhoron supérieur et Bethhoron inférieur. Le premier s'élevait sur une éminence difficile à gravir[1]; le dernier au contraire se trouvait près d'un ravin dans la vallée, et appartenait aux lévites; les deux localités étaient séparées l'une de l'autre par un étroit passage[2]. Josué, par son courage, triompha près de Bethhoron de cinq rois amorrhéens, ainsi que nous l'apprend le récit biblique : *Josué étant venu toute la nuit de Galgala, se jeta tout d'un coup sur eux. Et le Seigneur les mit tous en désordre à la vue d'Israël, et il les frappa d'une grande plaie près de Gabaon. Josué les poursuivit par le chemin qui monte vers Bethhoron, et les tailla en pièces jusqu'à Azéca et à Macéda. Et lorsqu'ils fuyaient devant les enfants d'Israël, et qu'ils étaient dans la descente de Bethhoron, le Seigneur fit tomber du ciel de grosses pierres sur eux jusqu'à Azéca*[3]. Les villes de Bethhoron supérieur et inférieur, bâties par Sara, fille d'Ephraïm, furent fortifiées par Salomon, parce qu'elles étaient, pour une armée faisant invasion par le nord, la clef de la Judée et de la capitale du pays[4]. Nicanor, favori du roi de Syrie Antiochus, s'était placé à Bethhoron pour combattre contre Judas Machabée, et essuya dans le voisinage de la ville une grande défaite[5]. Les Juifs soulevés enfermèrent aussi dans les défilés de Bethhoron le général romain Gallus Cestius[6]. Au temps de saint Jérôme, les deux villes successivement déchues n'étaient plus que de petits villages. Bethhoron supérieur, que ce Père de l'Eglise place à douze milles romains (au nord-ouest)

[1] *Jos.*, x, 11; xvi, 3, 5; I *Mach.*, iii, 15 et suiv. — *Babyl. Sanhedr.*, p. 32, 2. — [2] *Jos.*, xviii, 13 et suiv.; xxi, 22. — Josèphe, *Bell. jud.*, II, xix, 8. — [3] *Jos.*, xl, 9 et suiv. — [4] I *Paralip.*, vii, 24; II *Paralip.*, viii, 5. — [5] I *Mach.*, vii, 39 et suiv.; comp. iii, 15; ix, 50; II *Mach.*, xv, 25 et suiv. — [6] Josèphe, *Bell. jud.*, II, xix, 8.

de Jérusalem[1], doit avoir été situé à l'endroit où se trouve actuellement, sur une éminence à l'extrémité de la montagne, le village de BEIT-OUR-EL-FOKA, tandis que le village de BEIT-OUR-ET-TAHTA rappelle BETHHORON INFÉRIEUR. Le premier village renferme des débris considérables de murs, et est à quatre lieues au nord-ouest de Jérusalem ; le second au contraire en est à une distance de cinq lieues[2]. Des hauteurs de BEIT-OUR, la vue s'étend sur la fertile vallée formant la plaine de Merdsch-Ibn-Oméir, qui va en descendant vers Akir (Accaron). A l'époque des croisades, le passage près de BETHHORON est cité sous le nom de CASTRUM-BÉTHAR et de BÉTHERON[3].

Gabaon.

La ville remarquable de GABAON (גִּבְעוֹן, colline, éminence), qui, avec Béroth, Céphira et Cariathiarim, formait l'Etat confédéré Gabaonitique, se trouvait entre Béthel et Jérusalem, et était, suivant les données des anciens, à cinquante stades (2 lieues 1/2) de la première, et à quatre milles romains (1 lieue 1/2) de la seconde[4]. Les habitants indigènes du district de GABAON, ayant, au temps de Josué, eu recours à un artifice mensonger pour se procurer une paix particulière, furent, lorsque leur mensonge eut été découvert, astreints à rendre les plus bas services dans le tabernacle, et de là le nom de Nathinéens (נְתִינִים, serviteurs du tabernacle) qui leur fut donné[5]. Ce fut dans la vallée de GABAON que Josué, plein de confiance en Dieu, dans la chaleur du combat contre les Amorrhéens, s'écria en invoquant le Seigneur du ciel et de la terre : *Soleil, arrête-toi*

[1] *Onomast.*, art. *Bethoron.*; comp. saint Jérôme, *In Sophon.*, I, 15; *Epist.* LXXXVI; *Epitaph. Paulæ*, 673.

[2] Comp. Scholz, *Reise*, 269. — *Gelherte Anzeigen der Münchener Akademie*, ann. 1836, p. 896. — J. Schwarz (p. 115) représente Bethhoron, beaucoup plus au nord, à l'endroit où est actuellement le village de Havara, au sud de la montagne de Garizim.

[3] Sebast. Pauli *Codice diplom.*, I, 430.

[4] *Jos.*, IX, 17; XVIII, 25 et suiv. — Josèphe, *Antiq.*, VII, XI, 7; *Bell. jud.*, II, XIX, 1. — *Onomast.*, art. *Gabaon.*

[5] *Jos.*, IX 27; I *Paralip.*, IX, 2; I *Esdr.*, II, 43; II *Esdr.*, VII, 46. — Ugolin *Thesaur.*, XIII.

sur Gaabon (hébreu)[1]. Dans le partage du pays de Chanaan, la ville fut donnée à la tribu de Benjamin et séparée de cette tribu pour être donnée aux lévites[2]. Sous les règnes de David et de Salomon, le Tabernacle demeura à GABAON, et ce fut là que Salomon demanda à Dieu la sagesse, en lui offrant un sacrifice[3]. Abner, avec les serviteurs d'Isboseth, ayant campé sur un des côtés du grand étang près de GABAON, et Joab, avec les serviteurs de David, ayant pris position de l'autre côté, le dernier remporta sur le premier une victoire signalée[4]. Dans les temps postérieurs, le général romain Cestius s'avança avec son armée d'Antipatris vers Jérusalem, en passant par Lydda, Bethhoron et GABAON[5]. A l'endroit où était jadis assis le GABAON de la Bible, s'élève actuellement sur une éminence le village d'EL-DSCHIB, à deux lieues et demie de Jérusalem, et le voyageur y voit encore des masses de ruines des temps passés[6]. A cent pas à peu près du village, dans la direction du nord, il y a une belle source, et à quelque distance de là, entre des oliviers, on rencontre les restes d'un autre réservoir public, appelé Birkat-Malchi, qui peut avoir cent vingt pieds de long sur cent pieds de large[7]. L'étang de GABAON était célèbre dès les temps les plus anciens (*Jér.*, XLI, 12).

Emmaüs.

EMMAÜS, qu'il ne faut pas confondre avec Emmaüs (Nicopolis) à quatre lieues au sud-est de Lydda (§ 161), était un bourg, éloigné de soixante stades (environ 3 lieues) au nord-ouest de Jérusalem[8]. Au jour de la résurrection du Seigneur, deux disciples, dont l'un s'appelait Cléophas, firent de Jérusalem à EMMAÜS un voyage dont l'Evangile (*Luc*, XXIV, 15 et suiv.) nous fait le touchant récit : *Et il arriva que pendant qu'ils s'entretenaient et conféraient ensemble, Jésus lui-même les joignit et se*

[1] *Jos.*, X, 12; comp. *Is.*, XXVIII, 21. — Voy. § 109, n° 7. — [2] *Jos.*, XVIII, 25; XXI, 17. — [3] III *Rois*, III, 4 et suiv.; II *Paralip.*, I, 3 et suiv. — [4] II *Rois*, II, 17; comp. *Jér.*, XLI, 12. — [5] Josèphe, *Bell. jud.*, II, XIX, 1. — [6] Voyez un plan dans W.-H. Bartlett, *The Christ.*, pl. XXXIV. — [7] Robinson, II, 35 et suiv. — J. Schwarz, p. 97. — [8] *Luc*, XXIV, 13.

mit à marcher avec eux. Mais leurs yeux étaient retenus, afin qu'ils ne pussent le reconnaître..... Et ils approchèrent du bourg où ils allaient, et il fit semblant d'aller plus loin. Mais ils le forcèrent (de s'arrêter), *en lui disant : Demeurez avec nous, parce qu'il est tard et que le jour est déjà sur son déclin, et il entra avec eux. Et comme il était avec eux à table, il prit le pain et le bénit, et l'ayant rompu, il le leur donna. Et leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent; mais il disparut de devant leurs yeux. Alors ils se dirent l'un à l'autre : Notre cœur n'était-il pas tout brûlant en nous, lorsqu'il nous parlait durant le chemin, et qu'il nous expliquait les Ecritures.* Une ancienne tradition place le bourg d'Emmaüs sur l'emplacement du village actuel d'el-Koubeibeh, situé à deux milles et demi allemands au nord-ouest de Jérusalem [1]. Mais cette tradition paraît peu fondée ; en effet, d'après l'historien Josèphe, Titus établit une colonie (*colonia*) de huit cents soldats émérites à Emmaüs, distante de soixante stades de Jérusalem, et leur donna des portions de terrain [2] ; on peut donc conclure avec beaucoup plus de vraisemblance que l'ancienne Emmaüs se retrouve dans le village connu de nos jours sous le nom de Koulonieh, à deux lieues au nord-ouest de Jérusalem, sur la route de Joppé, et qui offre encore dans son nom une consonnance avec l'ancienne colonie romaine [3]. On ne conçoit pas comment K. Ritter (*Palæst.*, p. 545) a pu confondre le bourg d'Emmaüs avec la ville d'Emmaüs située au sud-est de Lydda (§ 161).

Maspha.

Maspha, Masphé ou Masphath (מִצְפָּה, c'est-à-dire lieu d'observation, Septante Μασσηφά), ville de Benjamin, non loin de Cariathiarim, servit sous les Juges et sous Saül de lieu de réunion pour plusieurs assemblées du peuple [4]. Samuel y offrit des sacrifices, y rendit la justice, y vainquit les Philistins, et *prit une*

[1] Quaresmius, II, 718. — [2] Josèphe, *Bell. jud.*, VII, vi, 6.
[3] Comp. *Beitrag zur bibl. Geogr.*, dans les *Histor.-polit. Blætter*. Munich, 1855, p. 718.
[4] *Jos.*, xviii, 26; *Jug.*, xx, 1; xxi, 1.

pierre qu'il plaça entre Masphath et Sen, et il appela ce lieu la pierre du Secours (אבן העזר) *en disant : Le Seigneur est venu jusqu'ici à notre Secours*[1]. Ce fut aussi à MASPHA que Samuel convoqua l'assemblée du peuple, où Saül fut élu roi par le sort[2]. La ville était certainement située dans le voisinage de Rama, ainsi qu'on peut le conclure de cette circonstance, qu'Asa, roi de Juda, enleva les pierres et le bois de Rama, et les employa à fortifier MASPHA[3]. Après la conquête de Jérusalem, Godolias, gouverneur pour les Chaldéens, fixa son siége à MASPHA, et après le retour de la captivité, les habitants de la ville prirent part à la reconstruction des murs de Jérusalem[4]. Les Syriens avaient, en l'année 164 avant Jésus-Christ, formé le projet d'anéantir le peuple juif. Les gentils occupaient déjà la forteresse de Jérusalem ; ce malheur avait fait disparaître de Jacob toute joie et taire le son des flûtes et des guitares. Judas Machabée se rendit alors avec ses frères à Maspha, et là tous ensemble, après s'y être préparés par le jeûne, la pénitence et la prière, ils firent retentir avec éclat le son des trompettes, afin de s'exciter à affronter généreusement tous les dangers d'un combat inégal contre les païens leurs oppresseurs[5]. Dans la suite des temps, en mémoire du prophète Samuel, qui y rassemblait le peuple (I *Rois*, VII, 5), le nom du lieu s'est transformé en celui de NÉBY-SAMOUÏL, et nous croyons que le NÉBY-SAMOUÏL de nos jours, à deux lieues au nord-ouest de Jérusalem, indique l'emplacement de l'ancien MASPHA ; c'est du moins ce qu'attestent les restes d'une ancienne ville qui se trouvent en cet endroit. Une ancienne tradition y plaçait notamment le tombeau du prophète Samuel, et c'était là que, selon Procope (*De ædif.*, V, IX), se trouvait le couvent de Saint-Samuel, qui fut dévasté par Saladin.

De Néby-Samouïl, la vue s'étend, par dessus le mont des Oliviers, jusqu'à la mer Morte et aux montagnes du pays à l'est du Jourdain, et du côté de l'ouest on peut apercevoir la plaine le long des côtes et une partie de la mer Méditerranée. Si l'on

[1] I *Rois*, VII, 12. — [2] I *Rois*, X, 17 et suiv. — [3] III *Rois*, XV, 22. — [4] IV *Rois*, XXV, 22 et suiv.; *Jér.*, XL, 6; XLI, 11; I *Esdr.*, III, 7 et suiv. — [5] I *Mach.*, III, 42 et suiv.

s'en rapporte à J. Schwarz (p. 68, 97), on rencontrerait encore à deux lieues au nord-ouest de Jérusalem, dans le voisinage du village de Koustel, une ruine, CHIRBATH-IZPA, qui ferait conclure que c'était là MASPHA.

Une partie du territoire près de l'Hermon portait aussi le nom de MASPHA (*Jos.*, XI, 3, 8), et il y avait en outre une ville de MASPHA dans le pays à l'est du Jourdain (*Jug.*, XI, 11), et une autre de même nom dans le pays de Moab (I *Rois*, XXII, 3).

Bethchar.

BETHCHAR (Septante Βαιθχόρ), qui, à ce qu'il paraît, appartenait au territoire de la tribu de Juda, acquit sous Samson de la célébrité par la victoire qu'il y remporta sur les Philistins[1]; elle occupait peut-être l'emplacement du village actuel de KAROUA, à trois quarts de lieue à l'ouest de Béroth[2].

Aphéca.

APHÉCA ou APHEC était situé dans les montagnes et compris dans l'héritage de Juda (*Jos.*, XV, 53). Après la mort de Samson, les Philistins vinrent à APHEC pour combattre Israël. *Or il arriva en ces jours-là que les Philistins s'assemblèrent pour faire la guerre. Le peuple d'Israël se mit aussi en campagne pour aller combattre les Philistins, et l'armée campa près de la pierre du Secours. Les Philistins vinrent à Aphec, et rangèrent leurs troupes pour combattre contre Israël. La bataille s'étant donnée, les Israélites fuirent devant les Philistins, et il y en eut environ quatre mille de tués dans ce combat au travers des champs*[3]. Il n'est plus possible de déterminer la position de cette localité, à moins qu'on n'adopte la conjecture de J. Schwarz (p. 76), que le village actuel d'ABIK, situé à deux lieues au nord-est de Jérimoth (Jarmouk), est l'ancien APHÉCA.

Il y avait un second APHEC dans la tribu d'Aser (*Jos.*, XIX, 30), un troisième dans Issachar (I *Rois*, XXIX, 1 ; III *Rois*, XX, 26), et

[1] I *Rois*, VII, 11, 12. — Bonfrerius, *Anmerkg. zum Onomasticon*, art. *Bethcur*. — [2] Comp. J. Schwarz, I, 106. — [3] I *Rois*, IV, 1 et suiv.

un quatrième sur la rive orientale du lac de Génésareth ; on en parlera plus bas.

Cariathiarim.

La ville de CARIATHIARIM (קִרְיַת יְעָרִים, ville des bois) appelée aussi simplement BAALA (בַּעֲלָה, ville de Baal) était située sur la limite de la tribu de Benjamin, appartenait à Juda, et était distante de neuf milles romains (3 lieues) de Jérusalem, dans la direction de Lydda [1]. L'arche d'alliance y demeura plus de vingt ans, jusqu'à ce que David la transportât à Jérusalem, comme le rapporte l'auteur du livre des Paralipomènes : *David, suivi de tout Israël, prit le chemin de la colline de Cariathiarim, qui est en Juda, pour aller quérir l'arche du Seigneur Dieu, assis sur les chérubins, où l'on invoque son nom. David et tout Israël jouaient devant Dieu de toutes leurs forces, joignant des cantiques au son des harpes, des lyres, des tambours, des tymbales et des trompettes*[2]. CARIATHIARIM, lieu de la naissance du prophète Urie, fils de Séméi, fut de nouveau habité après la captivité [3]. Malgré l'opinion des anciens topographes qui y voient l'emplacement d'Anathoth (§ 168), il faut reconnaître CARIATHIARIM dans Kouryet-el-Enab ou Kiriah de nos jours, à trois lieues au nord-ouest de Jérusalem, sur la route de Joppé. Les templiers avaient à Kouryet-el-Enab une belle église à trois nefs, dont il reste encore des ruines et des fresques en partie conservées ; les débris de murs dispersés sur les collines et les rochers rappellent aussi la présence des héros chrétiens en ces lieux dans les temps passés [4].

Ramathaïm-Sophim.

RAMATHAÏM-SOPHIM (רָמָתַיִם צוֹפִים, les deux hauteurs des Zophéens (*a*), appelé aussi RAMATHA ou RAMA DE SAMUEL, se trouvait dans les montagnes et fut le lieu de la naissance de Samuel,

[1] *Jos.*, XV, 9; XVII, 60; XVIII, 14. — *Onomasticon*, art. *Baal-Cariathiarim*.
[2] I *Paralip.*, XIII, 6, 8; comp. I *Rois*, VII, 12.
[3] *Jér.*, XXVI, 20 et suiv.; I *Esdr.*, II, 25; II *Esdr.*, VII, 29.
[4] *Archives des Missions scientifiq. et littér.* Paris, 1850, février, p. 106.
(*a*) Des observateurs, des sentinelles. *(Trad.)*

prophète et juge [1]. Lorsqu'il fuyait devant Saül, David chercha un refuge à RAMATHAÏM-SOPHIM. *David s'enfuit et se sauva, et étant venu trouver Samuel à Ramatha, il lui rapporta la manière dont Saül l'avait traité, et ils s'en allèrent ensemble à Naïoth* (à savoir dans les bâtiments du collége de l'école des prophètes), *où ils demeurèrent* [2]. Ce fut à RAMATHA que Samuel, après une vie pleine de grandes et belles actions, ferma les yeux à la lumière et fut pleuré par tout Israël [3]. De bonne heure il s'est manifesté une grande divergence d'opinions relativement à la position de RAMATHAÏM-SOPHIM, les uns confondant cette ville avec Arimathie (§ 179), les autres avec le village de Néby-Samouïl (Maspha), situé à deux lieues au nord-ouest de Jérusalem, les autres enfin l'identifiant avec Soba de nos jours, à deux lieues et demie à l'ouest de Jérusalem [4]. Suivant J. Schwarz (p. 120 et suiv.), si l'on se reporte au premier livre des Rois, I, 4 et suiv., ce serait dans le village actuel de Ramé, à environ cinq lieues au nord-ouest de Sichem, qu'on devrait chercher RAMA DE SAMUEL. Vu le manque d'indications précises, nous pouvons nous décider pour Soba.

§ 175. Judée de l'ouest. (Joppé, Gazer, Jamnia, Harsa, Azot.)

Cherchons maintenant à connaître d'une manière plus exacte la Judée de l'ouest, et pour cela passons d'abord en revue les villes qui sont situées sur la côte de la Méditerranée ou à proximité de cette même côte. Dans la direction du nord au sud, la première de ces villes qui se présente à nous est

Joppé.

JOPPÉ (יפו, יפוא), ville maritime et commerçante du pays des Philistins (Phénicie), à quinze lieues au nord-ouest de Jérusalem et à environ six lieues au nord de Jamnia (Jabné, Jabnié), était

[1] I *Rois*, I, 1, 19 et suiv.; VII, 15 et suiv. — [2] I *Rois*, XIX, 18. — [3] I *Rois*, XXV, 1.

[4] *Onomast.*, art. *Armatha-Sophim*. — Brocard, c. IX. — Foulques de Chartres, p. 116 et suiv. — K. Ritter, p. 110.

bâtie sur une éminence près de la mer Méditerranée [1], non loin de la limite de la tribu de Dan, et avait un port célèbre, où, lors de la construction du premier et du second Temple, fut débarqué le bois nécessaire amené du Liban, et de là transporté par terre à Jérusalem [2]. Le prophète Jonas vint à JOPPÉ pour cingler de là vers Tarsis (colonie tyrienne) [3]. Depuis l'époque des Machabées beaucoup de Juifs se fixèrent à Joppé, et deux cents d'entre eux ayant été traîtreusement précipités à la mer par les perfides habitants de la ville, Judas Machabée marcha contre elle pour lui infliger un sévère châtiment (II *Mach.*, XII). Les deux premiers Machabées, Jonathas et Simon, arrachèrent la ville à la puissance des Syriens et l'environnèrent de travaux de fortification [4].

Sous les Romains, JOPPÉ fit partie de la province de Syrie; elle passa plus tard sous la domination d'Hérode et d'Archélaüs, jusqu'à ce qu'elle fût de nouveau annexée à la Syrie [5]. La doctrine du salut, prêchée par l'apôtre saint Pierre, avait trouvé dans l'antique cité maritime de nombreux disciples, car c'est là que résidait cette noble et pieuse femme, Tabitha (Dorcas), que l'apôtre avait rappelée à la vie, miracle par suite duquel *beaucoup crurent au Seigneur* (Act., IX, 36 et suiv.); ce fut là encore que saint Pierre, qui demeura plusieurs jours chez Simon le Corroyeur eut la vision des animaux purs et impurs, par laquelle il apprit qu'il devait annoncer l'Evangile même aux gentils (*Act.*, X, 6 et suiv.; XI, 5 et suiv.).

Durant la guerre judaïque, JOPPÉ, détruite par le général romain Cestius, se releva bientôt de ses ruines, et comme les habitants de la nouvelle cité exerçaient partout leurs pirateries, Vespasien la fit raser et éleva à sa place une forteresse pour protéger la côte; cette forteresse de Vespasien devint bientôt le

[1] En phénicien, le nom de Joppé signifie hauteur, élévation. — Comp. Movers, *Phœnicie*, II, 2.

[2] *Jos.*, XIX, 46 et suiv.; *Act.*, X, 6; II *Paralip.*, II, 16; I *Esdr.*, III, 7.

[3] *Jon.*, I, 3. — Comp. Herbst-Welte, *Histor.-krit. Einleitung in die h. Schriften der Alten Testaments*, II, 123 et suiv.

[4] I *Mach.*, X, 74 et suiv.; XIV, 15, 34 et suiv.

[5] Josèphe, *Antiq.*, XIV, IV, 4; XV, VII, 8; XVII, XI, 4.

noyau d'une nouvelle ville groupée autour de ses murs[1]. A JOPPÉ, où le corps de saint Georges avait été, selon la tradition, apporté de la Propontide[2], fut établi un siége épiscopal qui se maintint depuis le temps de Constantin le Grand jusqu'à l'année 636. Les Croisés, qui, sous Godefroy de Bouillon, prirent la ville et la fortifièrent, érigèrent de nouveau l'évêché comme suffragant de l'archevêché de Césarée[3]. Le sultan d'Egypte Bibars ayant, en 1268, détruit les travaux des Croisés, la ville s'en ressentit longtemps; car, en 1583, Christian Radziwil[4] la trouva dans un état de dévastation. Elle fut prise d'assaut par les Français sous Napoléon, en 1799; depuis, JOPPÉ a été encore (1832) assiégée par Ibrahim.

La ville est actuellement appelée JAFFA; du côté de la mer elle n'est environnée que d'un simple mur, mais du côté de la terre elle a deux murs d'enceinte. D'après les relations les plus récentes, sa population est de 10,000 habitants : 8,840 mahométans, 450 latins et maronites, 300 grecs catholiques (melchites), 100 grecs schismatiques, 100 arméniens et juifs[5]. Le couvent catholique, dont la jolie chapelle est dédiée à saint Pierre et s'élève, dit-on, à l'endroit même où l'apôtre eut sa vision céleste (*Act.*, x, 1 et suiv.), ne fut d'abord bâti qu'en bois, mais depuis quelque temps il a été reconstruit en pierres; c'est actuellement un remarquable édifice placé sur le bord de la mer. Il est habité par cinq moines espagnols, qui tiennent toujours avec la plus grande bienveillance plusieurs cellules à la disposition des pèlerins. C'est le couvent catholique qui est en même temps chargé de pourvoir à l'entretien des écoles de garçons et de filles. Un religieux donne dans l'école des garçons l'instruction religieuse et les leçons de langue arabe et de langue italienne, tandis que quatre sœurs de Saint-Joseph dirigent l'école des petites filles. Les Grecs ont aussi à JOPPÉ un vaste couvent, et les Arméniens en possèdent

[1] Josèphe, *Bell. jud.*, II, XVIII, 10; III, IX, 3.
[2] Ræss et Weis, *Leben der Væter*, V, 254 et suiv.
[3] Caroli a S. Paulo *Geogr. sacr.*, p. 305. — Adrichomius, p. 23.
[4] *Hierosolymitan. Reise und Wegfahrt*, p. 123.
[5] *Annales de la propagation de la foi*, 1853, n° 115.

un autre qui s'élève au nord-ouest sur le flanc de la montagne. Vue de la mer, JAFFA, qui, avec ses maisons crépies en blanc, ses coupoles et ses terrasses, s'élève comme un pain de sucre sur une colline, offre un beau coup d'œil [1], bien que ses rues soient étroites et pour la plupart sales et boueuses. Actuellement son port, dont l'intérieur est formé par un hémicycle de rochers et d'écueils [2], est ensablé et peu accessible aux grands vaisseaux. La ville possède quatre tanneries et exporte à Constantinople du blé, des melons et du savon ; on y jouit d'un beau coup d'œil sur la plaine de Saron, la mer Méditerranée et les montagnes bleuâtres de la Judée.

Les environs de JOPPÉ sont très-fertiles, et dans les jardins spacieux qui servent de ceinture à la ville du côté de la terre, on trouve des massifs d'une luxuriante verdure, dans lesquels les citrons, les figues et les grenades apparaissent au milieu d'autres fruits excellents [3]. Le lazaret, situé hors de la ville, sur une hauteur, et dans lequel on est astreint à faire une quarantaine pour laquelle il faut verser une somme assez ronde, a été tout récemment bâti par le clergé de l'Eglise grecque schismatique. Les Arméniens élèvent à côté, dans le même endroit, une seconde construction qui est destinée à la même fin. Les fondements, que les fouilles y ont fait découvrir, peuvent être des restes de la citadelle qu'habita au temps des croisades saint Louis, roi de France, avec son épouse, qui lui donna en ce lieu sa fille Blanche [4]. Pendant les croisades, JOPPÉ était le lieu de débarquement le plus renommé ; c'est encore actuellement là que débarquent la plupart des pèlerins; ils prennent ensuite la route des caravanes par

[1] Il y a une vue de Jaffa dans Ul. Halbreiter (pl. v, n° 1).

[2] La mythologie grecque place ici l'anneau et les fers auxquels Andromède, fille de Céphée et de Cassiopée, fut attachée. — Saint Jérôme, *Commentar. in Jon.*, c. I. — Cfr. Pline, *Hist. nat.*, V, 14. — Josèphe, *Bell. jud.*, III, IX, 3.

[3] J. Mislin, II, 225. — Jac. Wormbser, qui, en 1561, fit un pèlerinage en Terre sainte, loue également les environs de Joppé : « L'aspect du pays aux environs est fort beau; la contrée jusqu'aux montagnes est vaste et spacieuse; elle n'est pas élevée comme à Candie, mais ressemble presque à la vallée du Rhin. » *Reyssbuch*, p. 217, b.

[4] Salzbacher, II, 5 et suiv.; *Ausland*, ann. 1849, p. 199.

Yazour, Loudd (Lydda), Ramleh-el-Koubab, Latron, Kouryet-el-Enab, et arrivent à Jérusalem en quatorze ou quinze heures (deux journées de marche), à moins qu'ils ne suivent l'autre voie des caravanes, plus au nord, par Loudd, Dschimsou (Gamzo), Beit-Our (Bethhoron) et el-Dschib à Jérusalem; dans ce cas, ils se servent de chevaux et de bêtes de sommes.

Gazer.

Gazer, Gazara (גזר), ville chananéenne et royale, fut attribuée à Ephraïm et cédée aux lévites, sans que néanmoins elle cessât d'être habitée par les Chananéens[1]. Sous David, les Philistins étaient en possession de la ville; dans la suite elle fut prise par le roi d'Egypte, qui la donna en dot à sa fille, épouse de Salomon[2]. Salomon, et plus tard Bacchide et Simon Machabée y élevèrent des travaux de fortification (II *Rois,* IX, 17; I *Mach.*, IX, 52), dont on ne retrouve cependant plus aucune trace dans le village actuel de Gasour (Yazour), qui est situé à une lieue et demie à l'orient de Joppé.

Un second Gazer est placé par Eusèbe (*Onomast.*, art. *Gazer*), à quatre milles romains au nord de Nicopolis, et un troisième Gazer ou Gazara était situé sur les confins d'Azot (I *Mach.*, XIV, 34).

Jamnia.

Jamnia, Jabnia (יבנה), ville des Philistins, la même que Jebnéel mentionnée dans la détermination des limites de la tribu de Juda (*Jos.*, xv, 11) était située entre Azot et Lydda, avait un port particulier et fut prise par Ozias[3]. Après sa victoire près d'Emmaüs, Judas Machabée poursuivit le général Syrien Gorgias jusqu'à Jamnia, et incendia les vaisseaux des Jamnites, en sorte qu'on pouvait voir le feu depuis Jérusalem.

Plus tard Apollonius, que le roi Démétrius avait nommé général, ayant rassemblé une armée nombreuse contre Jonathas,

[1] *Jos.*, x, 33; XII, 12; XVI, 3; XXI, 21; *Jug.*, I, 29; III *Rois,* IX, 16. — [2] I *Rois,* v, 17 et suiv.; III *Rois,* IX, 16 et suiv. — [3] II *Paralip.*, XXVI, 6; *Onomast.*, art. *Jamnia (Jamnéel).*

campa près de la ville[1]. Après la destruction de Jérusalem, JAMNIA eut une école juive supérieure; le sanhédrin y fut également transféré, mais il se fixa dans la suite à Séphoris et à Tibériade[2]. Au temps d'Arius (312), Macaire était évêque de Jamnia[3], et les Croisés y élevèrent la forteresse d'Ibelin (Hibelin)[4]. Actuellement la localité est désignée sous le nom de Jebna; elle est à peu près à six lieues de Joppé, vers le sud, et à une lieue de la mer; elle est assise sur une petite éminence, sur le côté occidental du Wadi-Roubin; ce n'est qu'un village ordinaire. On y trouve les restes d'une ancienne église qui fut plus tard transformée en une mosquée, abandonnée aussi maintenant et en partie détruite. Entre JEBNA et la mer le voyageur rencontre plusieurs ponts et citernes, avec un ancien aquéduc romain. Les fragments de colonnes qui sont çà et là renversés forment avec les misérables huttes des Arabes un contraste frappant. Il se rencontre également de nombreux restes d'anciennes constructions dans la vallée située à deux lieues au nord de JEBNA[5].

Harsa.

J. Schwarz (p. 87) prétend avoir retrouvé HARSA (חַרְשָׁא) de Juda (*Esdr.*, II, 52) au sud du Wadi-Zarr (Sourar) dans des débris de murs désignés sous le nom de Charsa (*a*), débris qui rappellent l'ancienne localité.

Azot.

AZOT (אַשְׁדּוֹד, la forte, Ἄζωτος), entre Jamnia et Ascalon, était avec Accaron, Ascalon, Geth et Gaza une des cinq villes royales des Philistins. Elle fut attribuée à la tribu de Juda, mais sans que les Israélites l'aient possédée d'une manière durable[6]. Le culte des

[1] I *Mach.*, IV, 15; X, 69 et suiv.; II *Mach.*, XII, 9.

[2] *Mischna rosch haschana*, IV, 1; *Sanhédr.*, XI, 4. — Lightfoot, *Op.*, II, 87 et suiv., 141 et suiv.

[3] Epiphan. *Hær.*, II, 730. — Le Quien, *Or. chr.*, III, 587. — Caroli a S. Paulo *Geogr. sanct.*, p. 305.

[4] Guill. de Tyr, XV, 24 et suiv. — *Benjamin de Tudéla*, par Barat, p. 103.

[5] Scholz, *Reise*, 146. — Irby et Mangles, p. 182 et suiv.

[6] *Jos.*, XIII, 3; XV, 47; II *Paralip.*, XXVI, 6; II *Esdr.*, IV, 7.

(*a*) Véritable orthographe de l'hébreu (*Trad.*)

idoles y levait audacieusement la tête, la ville étant le siége du culte ignoble du dieu Dagon. Après la victoire des Philistins sur les Israélites, l'arche fut transportée à Azot, ainsi que le raconte l'Ecriture : *Les Philistins ayant pris l'arche de Dieu, la transportèrent dans le temple de Dagon et la placèrent auprès de Dagon. Or le lendemain les habitants d'Azot s'étant levés dès la pointe du jour trouvèrent Dagon qui était tombé le visage contre terre devant l'arche du Seigneur* (I Rois, v, 2 et suiv.). Ozias, roi de Juda, s'étant avancé contre les Philistins, renversa les murs d'Azot, et Tharthan, général assyrien, s'empara de la ville vers l'an 725 avant Jésus-Christ[1]. Les prophètes de Dieu avaient prédit à la ville idolâtre des Philistins le juste châtiment qui la menaçait : *J'exterminerai d'Azot ceux qui l'habitent, et d'Ascalon celui qui porte le sceptre*[2]. C'étaient les habitants d'Azot qui s'efforçaient d'empêcher les Juifs, après leur retour de la captivité, de reconstruire les murs de Jérusalem, et Néhémie se plaignit avec un sentiment de profonde douleur de ce que les Hébreux contractaient des mariages avec des femmes de cette ville idolâtre[3]. Le bras du magnanime Judas Machabée, toujours fidèle à Dieu, renversa les autels des idoles, et Jonathas incendia la ville ainsi que le temple de Dagon[4]. Après que le général romain Gabinius eut relevé les murs d'Azot, la ville passa sous la domination d'Hérode le Grand, qui la donna à sa sœur Salomé[5]. Jamnia et Gaza avaient sur les côtes de la mer Méditerranée chacune un lieu particulier appelé Majuma, qui leur servait de port. Azot, ainsi qu'on peut le conclure d'anciens récits, possédait aussi cet avantage[6].

Dans l'histoire du Nouveau Testament Azot est cité à l'occasion du diacre Philippe, qui, après le baptême de l'officier de Candace, reine d'Ethiopie, fut transporté à Azot, comme le rapporte saint Luc (*Act.*, VIII, 39 et suiv.) : *Etant remontés hors de l'eau, l'Esprit du Seigneur enleva Philippe, et l'eunuque ne le vit plus; mais*

[1] II *Paralip.*, XXVI, 6; *Is.*, XX, 1. — [2] *Amos*, I, 8; comp. *Jér.*, XXV, 20; *Sophon.*, II, 4; *Zach.*, IX, 6. — [3] II *Esdr.*, IV, 7; XIII, 23 et suiv. — [4] I *Mach.*, V, 68; X, 84; XI, 4. — [5] Josèphe, *Antiq.*, XIV, V, 3; *Bell. jud.*, I, VII, 7. — [6] Saint Jérôme, *In Joel.*, II. — Reland, *Palæst.*, p. 216.

il continua son chemin étant plein de joie. Or Philippe se trouva dans Azot, d'où étant sorti, il annonça l'Evangile à toutes les villes, jusqu'à ce qu'il vînt à Césarée. Au quatrième siècle, Azot avait un siége épiscopal [1]. L'emplacement de l'antique cité, sur laquelle le patricien romain P. della Valle (*Voy.*, I, 136) attira de nouveau l'attention pour la première fois, en 1616, est occupé actuellement par le village mahométan d'Esdoud, situé sur un monticule à une lieue de la mer Méditerranée, village qui compte environ deux cent-cinquante maisons et se trouve à environ deux milles géographiques au sud-ouest de Jamnia et à deux milles et demie au nord-est d'Ascalon. Dans Esdoud et autour du village, le voyageur rencontre encore une quantité de fragments de marbre et des restes de colonnes d'ordre corinthien. Cette belle région, formée de collines onduleuses, renferme, dans le voisinage d'Azot, de riches pâturages; mais à l'ouest, du côté de la mer, le sable mouvant est un obstacle à la fertilité du terrain. La même chose n'a pas lieu vers le sud; de ce côté la route d'Esdoud à Gaza traverse des champs ensemencés, des jardins, des plantations de tabac et des bois d'oliviers [2].

§ 176. Continuation. (Ascalon, Gaza, Majuma, montagne de Samson, Engannim, Anthédon, Raphia, Taphua, Rhinocolure, (el-Arisch), Khan-Younès, Daroun.

Ascalon.

Ascalon (אשקלון), à cinq lieues au sud-ouest d'Azot et à six lieues au nord de Gaza, était baignée par la mer Méditerranée, et était aussi une des cinq villes royales des Philistins [3]. Bien que conquise par Juda, elle n'est pas citée parmi les villes de cette tribu [4]. Durant la période des Juges, elle fut témoin des exploits de Samson (*Jug.*, XIV, 19). Cette ville, ennemie du vrai Dieu, où la Vénus syrienne Derkéto (la même que Dagon et Urania), était

[1] Caroli a S. Paulo *Geogr. sacr.*, p. 306; comp. t. IV *Concil. gen.*, p. 787.

[2] Scholz, *Reise*, 146. — F.-W. Sieber, *Reise*, 20. — Voy. une vue d'Azot (Esdoud), dans Dav. Roberts, livrais. VIII, n° 46.

[3] *Jos.*, XIII, 3; *Jug.*, XIV, 19; I *Rois*, VI, 17. — [4] *Jos.*, XV, 45 et suiv.; *Jug.*, I, 18.

honorée sous la figure d'un poisson à tête de femme[1], attira sur elle les châtiments divins, comme l'avait prédit le prophète: *O épée du Seigneur! ne te reposeras-tu jamais? Rentre en ton fourreau, refroidis-toi et ne frappe plus. Comment se reposerait-elle, puisque le Seigneur lui a commandé d'attaquer Ascalon et tout le pays de la côte de la mer, et qu'il lui a prescrit ce qu'elle y doit faire*[2]. La ville, deux fois emportée d'assaut par le prince Jonathas Machabée, fut plus tard embellie par Hérode le Grand, qui y bâtit des palais, un amphithéâtre, des temples et des bains, et y établit des fontaines[3]. Le siége épiscopal, qui y fut fondé dès le quatrième siècle, se maintint jusqu'au milieu du septième. Sous Julien l'Apostat (361), les chrétiens d'ASCALON eurent à endurer d'indicibles tourments; les corps des prêtres et des vierges furent coupés en morceaux, remplis de graines et jetés aux pourceaux[4]. Godefroy de Bouillon vainquit, en 1099, près d'Ascalon, une armée égyptienne, et Baudouin III fit en 1153 la conquête de la ville; mais après la bataille de Hittin (1187) elle retomba au pouvoir des Sarrasins; quatre ans plus tard elle revint à Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre. Par suite d'un arrangement entre les chrétiens et les mahométans, la place dut être détruite en 1192[5]. Des travaux de fortifications y furent depuis de nouveau exécutés, mais en 1279 le sultan Bibars les fit abattre et remplit le port de pierres, afin de couper court par ce moyen à toutes les entreprises des Croisés[6]. De nos jours, ASCOULAN (Escalon), village habité par des Arabes et des chrétiens, renferme, mais dans le plus triste état de dévastation, de nombreux débris de temples, de théâtres et d'autres édifices, dont David Roberts[7] a donné le plan. Les oignons (*Ascaloniæ*) qui

[1] Diodore de Sicile, II, 4. — Herod., I, 105. — Movers, *Phœnic.*, I, 590, 631 et suiv.

[2] *Jér.*, XLVII, 6 et suiv.; comp. XXV, 20; *Amos*, I, 8; *Sophon.*, II, 4 et suiv.; *Zach.*, IX, 5.

[3] I *Mach.*, X, 86; XI, 60. — Josèphe, *Bell. jud.*, I, XXI, 11.

[4] *Chronicon pasch. ad ann.* 361. — Reland, *Palæst.*, p. 594.

[5] Guill. de Tyr, XVII, 22; XXI, 23 et suiv.; comp. Fréd. Hurter, *Histoire du pape Innocent III*, I, 40 et suiv.

[6] Wilken, *Gesch. der Kreutz.*, VII, 586. — [7] *La Terre sainte*, livr. VIII, n° 46.

croissent dans la contrée environnante, étaient déjà estimés des Romains, et ils sont encore un mets friand pour les habitants indigènes [1].

Gaza.

Gaza (עזה, la forte), citée dès les temps les plus anciens et située sur la limite méridionale du pays de Chanaan, était bâtie sur une éminence à environ six lieues au sud-ouest-sud d'Ascalon, et éloignée de la mer Méditerranée à peu près d'une lieue et demie [2]. Lors de la conquête du pays de Chanaan, la ville échut à la tribu de Juda, mais elle retomba plus tard au pouvoir des Philistins, et depuis cette époque elle fut toujours considérée comme une des villes de ce peuple [3]. Gaza fut, comme on le sait, le théâtre des exploits de Samson, qui enleva les portes de la ville, et trouva la mort sous les ruines du temple de Dagon [4]. Sous Salomon, cette ville devint la limite du royaume du côté du midi, et Ezéchias ayant défait les Philistins les poursuivit jusque-là [5]. Aux jours de Jérémie, Néchao s'assujétit la ville, châtiment que lui avaient attiré ses crimes, ainsi que l'avait plusieurs fois annoncé le prophète : *Voici ce que dit le Seigneur : Après les crimes que Gaza a commis trois et quatre fois, je ne changerai point l'arrêt que j'ai prononcé contre ses habitants, parce qu'ils se sont saisis de ceux qui s'étaient réfugiés chez eux et les ont emmenés captifs dans l'Idumée. C'est pourquoi je mettrai le feu aux murs de Gaza, et il dévorera ses maisons* [6].

Lorsque Alexandre le Grand, après avoir détruit Tyr (§ 56), s'avançait contre l'Egypte, réduisant sous son pouvoir toutes les villes qu'il rencontrait sur son passage, il s'empara aussi de Gaza, qui était entre les mains des Perses [7]. Le Syrien Bacchide y exé-

[1] Joliffe, *Reise*, 270. — Scholz, *Reise*, 146.

[2] *Gen.*, x, 19; *Deutér.*, II, 23. — Arrian., *Exped. Alex.*, II, 26. — Josèphe, *Bell. jud.*, IV, XI, 5. — D'après les mesures les plus récentes, la localité est par 30° 25' 56" long. or. et 31° 27' 20" de lat. n., méridien de Paris.

[3] *Jos.*, xv, 37, 45; *Jug.*, III, 3; I *Rois*, 6-17. — [4] *Jug.*, XVI, 1 et suiv.; I *Rois*, VI, 17; IV *Rois*, XVIII, 8. — [5] I *Rois*, IV-VI; XXXI, 1 et suiv.; II *Rois*, XVIII, 8. — [6] *Amos*, I, 6 et suiv.; comp. *Sophon.*, II, 4; *Jér.*, XXV, 20; XLVII, 1; *Zach.*, IX, 5.

[7] Josèphe, *Bell. jud.*, XI, VIII, 4. — Arrian., *Exped. Alex.*, II, 26.

cuta des travaux de fortification ; mais Jonathas les renversa, et Simon Machabée y entra en vainqueur [1]. En 96 avant Jésus-Christ, le roi des Juifs Alexandre Jannée, fils de Jean Hyrcan, se rendit maître de la ville, qui avait été rebâtie, et la dévasta. Plus tard le général romain Gabinius la répara en la fortifiant de nouveau, et enfin César-Auguste la céda à Hérode [2]. Sous le procurateur Gessius Florus, en 65 après Jésus-Christ, les Juifs soulevés, poussés par leur haine implacable contre les Romains, portèrent de nouveau la désolation dans Gaza [3]. Dans la suite l'empereur Adrien (135 ap. J.-C.) fit vendre dans la même ville les Juifs factieux sur le marché aux esclaves [4].

De bonne heure la lumière bienfaisante de l'Evangile dissipa à Gaza les ténèbres funestes du paganisme ; car dès 285, sous Dioclétien, les annales ecclésiastiques font mention de Silvain, évêque de Gaza, qui souffrit le martyre, et parmi les souscriptions des conciles on voit figurer les noms de six évêques de Gaza. Au commencement du cinquième siècle, plusieurs temples païens, notamment celui de Marna (c'est-à-dire notre maître), furent renversés, et Eudoxie, épouse de l'empereur Arcadius, y fit entreprendre la construction d'une église chrétienne, dont la dédicace eut lieu en 406 et qui reçut pour vocable le nom de l'impératrice [5]. En 634, la ville, dont les habitants se distinguaient par leur courage héroïque et leur esprit d'hospitalité, succomba sous les armes du kalife Aboubèkre, et éprouva, par suite des combats que se livrèrent plusieurs tribus arabes, des coups aussi rudes que nombreux [6]. Sous le règne de Baudouin III, les chrétiens élevèrent une forteresse qui passa ensuite comme fief aux chevaliers du Temple, jusqu'à ce que Saladin s'en emparât

[1] I *Mach.*, IX, 52; XI, 61 et suiv.; XIII, 43 et suiv.

[2] Josèphe, *Antiq.*, XIII, XIII, 3; XIV, V, 3; XV, VII, 3.

[3] Josèphe, *Bell. jud.*, II, XVIII, 1.

[4] *Chronic. paschal.*, ed. Dind., I, 174.

[5] Eusèbe, *Hist. eccl.*, VIII, 13. — Saint Jérôme, *Commentar. in Is.*, XVII, 3. — *Or. christ.*, III, 603 et suiv. — Comp. Movers, *Phœnic.*, I, 172, 662.

[6] « Gaza autem civitas splendida, deliciosa, homines honestissimi, omni liberalitate decori, amatores peregrinorum. » — Antonin Martyr, *Itiner.*, 33. — Comp. Eutychii *Annal.*, II, 260 et suiv.

en 1187, après la victoire de Hittin[1]. Au quinzième siècle, les pèlerins chrétiens, en allant de Jérusalem au mont Sinaï, passaient par Gaza, ville alors très-peuplée et très-commerçante, dont la population se composait d'un mélange de mahométans, de juifs et de chrétiens[2].

La ville, qui est environnée de plantations d'oliviers et qui s'élève en amphithéâtre sur une chaîne de collines se prolongeant vers l'orient, porte actuellement le nom de Ghazza. Elle a un gouverneur et forme un centre de réunion important entre la Syrie et l'Egypte. Elle compte 15,000 habitants, parmi lesquels se trouvent 1,500 chrétiens (nasrani). La principale mosquée de la ville était autrefois une église dédiée à saint Jean-Baptiste; elle conserve encore les trois divisions parallèles de son vaisseau avec des colonnes de l'ordre corinthien. C'est tout-à-fait par erreur que J. Schwarz (p. 91) évalue sa distance d'Hébron à huit lieues; elle est de neuf milles. La ville, dont une grande partie s'étend dans la plaine, n'ayant point de portes, présente l'aspect d'un grand village ouvert. On montre tout au tour, au pied du monticule, les places des anciennes portes; ce serait du côté du sud-est qu'aurait été la porte enlevée par Samson (*Jug.*, XVI, 3), dont les mahométans montrent encore le tombeau tout près de là. Pour restes des temps passés, on ne voit plus que quelques colonnes de marbre ou d'un granit gris[3]. Au midi, à l'orient et au nord, la ville est environnée de nombreux jardins, où croissent les cactus, et du côté du nord s'étend un bois d'oliviers. Les environs, qui sont très-fertiles, donnent en abondance des grenades, des oranges et d'excellentes dattes; les plantes qui s'y rencontrent ne diffèrent pas beaucoup de la flore d'Egypte[4].

Majuma.

Majuma, c'est-à-dire en égyptien lieu près de la mer, était

[1] Guill. de Tyr., XVII, 12. — Fr. Hurter, *Hist. d'Innoc. III*, I, 39 et suiv.
[2] *Reyssbuch*, p. 156, 175. — F. Fabri, *Evagator.*, II, 379, 405.
[3] Scholz, *Reise*, 240 et suiv. — Barth, dans K. Ritter, *Erdk.*, XVI, 45.
[4] Bové, naturaliste, dans le *Bulletin géogr. l. c.*, p. 333. — On a une vue de Gaza (Ghazza) dans Dav. Roberts, livrais. VIII, n° 45.

l'ancien port établi par les Egyptiens et situé à une lieue à l'ouest de Gaza. Plus tard, par suite de la conversion de Constantin à l'Evangile, ce port reçut le nom de CONSTANTIA, et fut élevé au rang de ville. Sous l'empereur Julien l'Apostat, MAJUMA n'était plus considéré que comme le port de Gaza [1].

Montagne de Samson.

A une demi-lieue au sud-est de Gaza, s'élève isolé le mont SCHECH-MOUNTAR, avec un wely, c'est-à-dire le tombeau d'un saint mahométan. Si l'on en croit la légende, ce serait là que Samson aurait transporté les portes de Gaza [2].

Engannim.

La ville d'ENGANNIM, appartenant au territoire de Juda (*Jos.*, XV, 34), s'est conservée dans le village actuel de DSCHÉNIN à deux lieues et quart au sud-est d'Ascalon. Sur ENGANNIM dans la tribu d'Issachar, voyez § 186.

Anthédon.

La ville d'ANTHÉDON, située à deux lieues au sud-ouest de Gaza, fut conquise par Alexandre Jannée, embellie par Gabinius, et plus tard nommée par Hérode le Grand AGRIPPIAS, en l'honneur d'Agrippa. Les Juifs révoltés la détruisirent au temps de Gessius Florus [3]. L'histoire de l'Eglise mentionne un ancien siége épiscopal à ANTHÉDON [4].

Raphia.

RAPHIA, lieu fortifié sur la côte de la mer Méditerranée, entre Gaza et Rhinocolure (el-Arisch), fut pris par Alexandre Jannée, réparé et embelli par Gabinius [5]. Dans la suite la ville fut com-

[1] Sozom., *Hist. eccl.*, V, III. — Comp. Movers, *Phœnic.*, II, II, p. 178.
[2] Comp. *Jug.*, XVI, 3. — Quaresm., II, 926.
[3] Josèphe, *Antiq.*, XIII, III, 3; XV, VII, 3; *Bell. jud.*, II, XVIII, 1. — Sozom., *Hist. eccl.*, V, IX.
[4] Caroli a S. Paulo *loc. cit.*, p. 306.
[5] Josèphe, *Bell. jud.*, I, IV, 2; I, VIII, 4; V, XIV. — Saint Jérôme, *In Dan.*, XI.

prise dans la Palestine première et eut un siége épiscopal[1]. Des restes de colonnes qui se voient à trois lieues au nord d'el-Arisch et sont désignés sous le nom de Réfa (Rafia) indiquent la position de l'ancienne ville[2].

Taphua.

Taphua (תַּפּוּחַ), dans la plaine de Juda, est signalé par Eusèbe et saint Jérôme comme le point le plus reculé des limites de la Palestine vers l'Egypte[3]. Il y avait un Beththaphua à peu de distance d'Hébron (§ 169).

El-Arisch (Rhinocolure).

El-Arisch, aujourd'hui station pour les caravanes, est situé près de la route de la côte et à dix minutes de la mer. La localité est environnée de palmiers et a de bonnes fontaines où les Arabes de la tribu des Térabins abreuvent leurs troupeaux. El-Arisch, qui tire son nom du Wadi-el-Arisch, l'ancien torrent d'Egypte (§ 119, n° 13), et occupe l'emplacement de l'ancienne Rhinocolure, ville de commerce des Nabathéens, portait au temps des croisades le nom de Laris. Le second roi chrétien de Jérusalem, Baudouin II, y expira au retour de son expédition d'Egypte, en 1118, par suite des blessures qu'il avait reçues ; son corps fut ensuite transporté à Jérusalem[4]. On arrive d'el-Arisch à Gaza en deux jours de marche.

Khan-Younès.

Au nord-est de Raphia apparaît, entourée de jardins, la localité considérable de Khan-Younès (hôtellerie de Jonas), qui, outre une grande mosquée, compte 800 feux depuis 1846[5].

Est-ce ce Khan ou el-Arisch qu'il faut prendre pour la ville de

[1] Caroli a S. Paulo *loc. cit. Parergon*, p. 6. — Baluzii *Nova collect. concil.*, t. III, p. 448, 470, 498; t. V, p. 284.

[2] H. Barth., dans K. Ritter, *Erdk.*, XVI, 39.

[3] *Jos.*, xv, 34. — *Onomast.*, art. *Bethaphu, Thaffu.*

[4] Wilken, *Geschichte der Kreuzzüge*, II, 410 et suiv. — Bové, dans le *Bulletin géogr.* Paris, 1835, t. III, p. 331 et suiv.

[5] Barth, dans K. Ritter, *Erdk.*, XVI, 40.

Jénysus, dont Hérodote (III, v) fait mention? c'est ce qu'on ne peut déterminer d'une manière précise.

Daroun (ed-Déir).

A deux lieues au nord de Khan-Younès, le voyageur rencontre, près du Wadi-Schériah, le village d'ED-DÉIR, environné de palmiers. Il y avait anciennement en ce lieu un couvent grec, et l'on vit plus tard s'y élever le château de DAROUN, qui appartenait aux chevaliers du Temple[1].

§ 177. Continuation. (Thabatha, Médéména, Gérara, Eglon, Césil, Salim. Nouvel-Asor, Saphir, Geth, Gethremmon, Bercos.)

En nous tournant de Taphua vers le nord-est, nous rencontrons des villes et des localités de la Judée du sud-ouest qui sont à une plus grande distance des côtes de la mer.

Thabatha.

THABATHA, à cinq milles romains au sud de Gaza, fut le lieu de la naissance de saint Hilarion[2].

Médéména.

La ville de Médéména (מַדְמַנָּה) était située dans la partie méridionale de la tribu de Juda (*Jos.*, xv, 31), et ne doit pas être confondue avec MÉDÉMÉNA dans le voisinage de Jérusalem (§ 168).

Gérara.

GÉRARA (גְּרָרָה), sur les confins du pays de Chanaan et capitale du roi philistin Abimélech. Abraham et Isaac y séjournèrent quelque temps, lorsque par suite d'une famine ces patriarches se virent contraints de quitter Hébron[3]. La ville, d'après Eusèbe, était à vingt-cinq milles romains (10 lieues) au sud d'Eleuthéropolis, et donna à la contrée environnante le nom de GÉRARITIS

[1] Guill. de Tyr, *Hist.*, XX, c. xx. — Quatremère, t. I, p. 2, 237.
[2] Saint Jérôme, *Vita S. Hil.* — Sozom., *Hist. eccl.*, III, 14.
[3] *Gen.*, x, 19; xx, 1 et suiv.; xxvi, 1, 8.

ou de GÉRARITIQUE [1]. Asa, roi de Juda, assisté du secours de Dieu, poursuivit la nombreuse armée des Ethiopiens jusqu'à GÉRARA, et se rendit maître des villes voisines [2]. Plus tard, Constantin fit construire dans la vallée de GÉRARA (*Gen.*, XXVI, 19) un spacieux couvent, et Macaire, évêque de GÉRARA, était présent au concile de Chalcédoine [3]. L'abbé Silvain, qui au milieu du quatrième siècle fixa sa demeure dans les montagnes du Sinaï (§ 86), se retira à GÉRARA, où il devint supérieur d'une nombreuse association d'anachorètes [4]. Par suite des recherches faites récemment, on fixe la position de l'antique cité à trois milles vers le sud-sud-est de Gaza, où se conservent encore parmi les indigènes les noms de Dschurf-el-Gérar (ruisseau de Gérare) et de Kirbet-el-Gérar (reste de Gérare) [5].

Eglon.

La ville chananéenne et royale d'EGLON (*Jos.*, X, 3; XV, 39) que Josué prit et donna à la tribu de Juda, s'élevait selon toute probabilité sur l'emplacement d'Adschloun de nos jours, à quatre milles géographiques de Gaza et à 2/5 de mille à l'est des ruines d'Oum-Lachis, où se rencontre une petite éminence ronde parsemée de débris et de monceaux de pierres [6].

Césil.

CÉSIL (כְּסִיל), au sud de Juda (*Jos.*, XV, 30), est encore citée ailleurs (*Jos.*, XIX, 4; I *Paralip.*, IV, 30) sous le nom de BÉTHUL et de BATHUEL. Il est fait mention dans les récits des anciens d'un village de BÉTHÉLIA (Bétulion), situé non loin de Gaza [7]. La

[1] *Onomast.*, art. *Gérara.* — Saint Jérôme, *In Genes.*, XXII, 3. — Dans les écrits talmudiques, la contrée environnante est appelée Gérarki (גררקי).
[2] II *Paralip.*, XIV, 13 et suiv.
[3] Sozom., *Hist. eccl.*, VI, 32; IX, 17. — Caroli a S. Paulo *loc. cit.*, p. 306.
[4] Tillemont, *Mém.*, X, p. 488. — Cotelier, *Eccl. græc. mon.*, I, 563 et suiv.
[5] H. Rowland, *Letter.* App., p. 488. — Comp. K. Ritter, *Erdk.*, XIV, 1085.
[6] Robinson, II, 657. — Dans l'*Onomasticon*, Eglon est regardé comme la même ville qu'Adollam; mais cela est contraire à *Jos.*, XII, 12; XV, 15; XXXV, 39.
[7] Sozom., *Hist. eccl.*, V, 15. — Saint Jérôme, *In vit. Hilar.*, p. 84.

position de Césil doit se chercher à quatre lieues au sud-ouest d'Eleuthéropolis (Beit-Dschibrin), à l'endroit où se voit actuellement le village de Kési, à côté d'anciens débris de murs qui se trouvent sur une haute colline[1].

Salim.

Saül cherchant les ânesses de Cis, son père (I *Rois*, ix, 4), vint dans la contrée de Salim (שַׁעֲלִים). Eusèbe fait mention d'un village de ce nom et le place à sept milles romains à l'ouest d'Eleuthéropolis[2].

Nouvel-Azor.

La ville de Nouvel-Asor (חָצוֹר חֲדַתָּה) appartenait à la tribu de Juda, et se trouvait, suivant Eusèbe, à l'orient d'Ascalon[3]. Le village actuel de Josour, à deux milles et demi géographiques au nord-est d'Ascalon, doit occuper la place de l'ancienne ville.

Un second Asor (*Jos.*, xv, 23) était situé dans la partie sud de Juda; un troisième appartenait à Benjamin (II *Esdr.*, xi, 33), et peut avoir été au nord-est de Béthel, près du lieu appelé de nos jours Tell-Chazor; une quatrième localité de ce nom se trouvait dans le territoire de la tribu de Nephthali (§ 196). On a parlé ailleurs (§ 82, n° 6) de la contrée arabe d'Asor.

Saphir.

Le village d'es-Savafir, situé à trois quarts de mille au sud-est de Nouvel-Asor, rappelle l'ancienne ville de Saphir, dont Michée (i, 11) fait mention. Cependant J. Schwarz (p. 105) croit devoir fixer son emplacement à Sourafend, à une lieue au nord-ouest de Lod (Lydda).

Geth.

Geth (גַּת, c'est-à-dire presse à vin, pressoir), ville royale des Philistins et lieu de la demeure de Goliath, était éloignée de cinq milles romains (2 lieues) d'Eleuthéropolis (Bétogabra) dans la direction du nord-ouest[4].

[1] R.-J. Schwarz, *Das h. Land.*, p. 84. — [2] *Onomast.*, art. *Saalim.* — [3] *Jos.* xv, 25. — *Onomast.*, art. *Asor.* — [4] *Jos.*, xiii, 3; I *Rois*, vi, 17; xvii, 4. — *Onomast.*, art. *Geth, Gétha.*

Les habitants de Geth, par crainte du Seigneur, rendirent l'arche d'alliance dont ils s'étaient emparés à la guerre, et l'envoyèrent à Accaron (1 *Rois*, v, 9). Sous Samuel, les Israélites prirent Geth, mais sous Saül elle retomba de nouveau au pouvoir des Philistins [1]. David, qui dans sa fuite devant Saül s'était réfugié auprès d'Achis, roi de Geth, se rendit plus tard maître de la ville, et Roboam voulut la fortifier [2]. Après diverses vicissitudes, Geth dut se courber sous la puissance des Syriens; mais au bout de quelque temps, elle revint sous la domination d'Ozias, roi de Juda, qui marchait avec fidélité devant le Seigneur. *Il se mit en campagne pour faire la guerre aux Philistins; il ruina les murs de Geth, de Jabnia et d'Azot, et bâtit des places fortes près d'Azot et dans les terres des Philistins* [3]. Au cinquième siècle, Geth était encore un gros village [4]; actuellement il n'en reste plus aucun vestige. L'hypothèse suivant laquelle Geth aurait été ou bien auprès de Tell-el-Tournous, à trois lieues à l'est d'Azot, ou bien, suivant l'opinion de J. Schwarz (p. 92), près du village actuel de Gatha, au sud de Joppé, a contre elle l'*Onomasticon* d'Eusèbe et de saint Jérôme.

Gethremmon.

La ville lévitique de Gethremmon (גת־רמון) était située à douze milles romains de Diospolis (Lydda) dans la direction d'Eleuthéropolis [5]. Le village actuel de Déir-Doubban, à un mille au nord de Beit-Dschibrin, marque peut-être la position de l'ancienne ville sacerdotale [6]. Il y a non loin de Déir-Doubban de nombreuses cavernes creusées dans le calcaire tendre ou dans des rochers crétacés. Elles ont une profondeur de 15 à 20 pieds, et quelques-unes plus encore. Dans les parois s'ouvrent des passages fort bas, qui, à leur tour, conduisent dans de spacieuses excavations. Des croix qu'on y voit gravées feraient conclure que ces retraites servaient autrefois d'habitations à des chrétiens. Du reste, on

[1] I *Rois*, vii, 14; xxi, 10. — [2] I *Rois*, xxi, 10; xxvii, 2; I *Paralip.*, xviii, 1; II *Paralip.*, xi, 18. — [3] II *Paralip.*, xxvi, 6. — [4] Saint Jérôme, *In Mich.*, i, 10. — [5] *Jos.*, xix, 45; xxi, 24. — *Onomast.*, art. *Gethremmon.* — [6] Comp. Robinson, II, 692.

est fort porté à croire qu'on pourrait considérer Gethremmon et Geth comme une seule et même ville. Un second Gethremmon appartenait à Manassé (*Jos.*, xxi, 25).

Bercos.

Le nom de la ville de Bercos (בַּרְקוֹס), où des Juifs de retour de Babylone fixèrent leur habitation (I *Esdr.*, ii, 52), s'est conservé dans le village actuel de Barkousieh, à trois lieues au nord-ouest de Beit-Dschibrin.

§ 178. Continuation. (Alba-Specula, Thamna, Gideroth, Saraïm, Jésué, Accaron, Gédor, Sélébin, Adiada.

En continuant notre route dans la direction du nord, nous rencontrons d'abord

Alba-Specula (Blanchegarde).

La forteresse que les Croisés, pour se mettre à l'abri des excursions des Sarrasins, bâtirent sous le roi Foulque, en 1138, sur une colline à deux milles un tiers géographiques à l'est d'Azot, fut nommée Alba-Specula (Blanchegarde). Ce fort, connu parmi les Arabes sous le nom de Tell-es-Safieh, fut détruit par Saladin vers l'an 1191 [1]. Le plateau du haut duquel la vue se porte sur la plaine, au nord jusqu'à Ramleh, et à l'ouest jusqu'à Azot, est encore couvert de murailles en ruine. La plaine située à l'ouest du monticule offre un terrain fertile d'une argile d'un brun-clair.

Thamna.

Thamna (תִּמְנָה), ou Thamnatha (תִּמְנָתָה), une des plus anciennes villes de Chanaan, où Juda se rendit d'Odollam, fut sous le gouvernement de Josué attribuée à la tribu de Juda [2]. La ville, patrie de la femme de Samson, tomba, du temps du roi Achaz, au pouvoir des Philistins, et fut depuis fortifiée par Bacchide [3].

[1] Guill. de Tyr, xv, 25. — Jacq. de Vitry, xli, p. 1071.

[2] *Gen.*, xxxviii, 1, 12 et suiv.; *Jos.*, xv, 74.

[3] *Jug.*, xiv, 1 et suiv.; xv, 1 et suiv.; II *Paralip.*, xxviii, 18; I *Mach.*, ix, 50. — Josèphe, *Antiq.*, XIII, i, 3.

TIBNA de nos jours, à une lieue à l'ouest de Bethsamès (Aïn-Schems), occupe certainement l'emplacement de THAMNA. Nous distinguons de ce THAMNA, THAMNA dans les montages de Juda (*Jos.*, XV, 57), et THAMNA situé non loin de Lydda, qui sous la domination romaine donna son nom à une toparchie [1].

Gideroth

La ville de GIDEROTH ou GADEROTH était vraisemblablement située dans la région basse de la tribu de Juda, non loin de Bethsamès; sous Achaz, elle fut, ainsi que d'autres villes, conquise par les Philistins [2].

Saraïm.

L'endroit où, après la victoire de David sur Goliath, les Israélites cessèrent de poursuivre les Philistins (I *Rois*, XVII, 52), doit se chercher dans la contrée autour d'Accaron.

Jésué.

Le souvenir de la localité de JÉSUÉ (יֵשׁוּעַ), qui après la période de la captivité de Babylone fut de nouveau habitée (II *Esdr.*, XI, 26), peut se conserver dans le village actuel d'ISOUÉ, qui, d'après J. Schwarz (p. 87), est situé à deux lieues à l'est d'Accaron.

Accaron.

ACCARON (עֶקְרוֹן), la plus avancée vers le nord des cinq villes royales des Philistins, était située non loin de Jamnia. Elle appartint d'abord à Juda, et plus tard à Dan; mais demeura constamment au pouvoir des Philistins [3], qui y envoyèrent l'arche d'alliance, dont ils s'étaient emparés à la guerre : *Lorsque l'arche de Dieu fut venue à Accaron, ceux de la ville commencèrent à crier et à dire : Ils nous ont amené l'arche du Dieu d'Israël, afin qu'elle nous tue, nous et notre peuple. Ils envoyèrent donc à tous les princes des Philistins, qui s'étant assemblés leur dirent :*

[1] Josèphe, *Bell. jud.*, III, III, 5. — *Onomast.*, art. *Thamna.*
[2] *Jos.*, XV, 41; II *Paralip.*, XXVIII, 18. — [3] *Jos.*, XIII, 3; XV, 11, 45 et suiv.; XIX, 47; *Jug.*, I, 18.

Renvoyez l'arche du Dieu d'Israël, et qu'elle retourne au lieu où elle était, afin qu'elle ne nous tue plus, nous et notre peuple, car dans chaque ville se répandait l'effroi de la mort, et la main de Dieu s'y aggravait effroyablement[1].

Sous Samuel et sous David, les Philistins virent leur domination détruite depuis Accaron jusqu'à Geth[2], et la ville impie d'ACCARON, qui honorait Béelzébub (Baal-Sébub, c'est-à-dire le Dieu des mouches, le protecteur contre les insectes)[3], fut en diverses occasions l'objet des exhortations et des menaces des prophètes : *J'appesantirai encore ma main sur Accaron*, dit l'un d'eux, *et je ferai périr les restes des Philistins, dit le Seigneur Dieu*[4]. Alexandre Bala, prétendant au trône de Syrie, fit don de la ville et de tout son territoire à Jonathas Machabée, vainqueur de ses ennemis[5]. ACCARON, qui au temps d'Eusèbe et de saint Jérôme n'était plus qu'un village, est souvent mentionné dans l'histoire des croisades[6]. Le village actuel d'AKAR (Akir), à deux lieues à l'est de Jamnia, remplace selon toute vraisemblance ACCARON, et c'est ce que confirme la tradition des chrétiens de Gaza et de Ramleh. On a découvert à AKAR des citernes, des pierres de moulin à main et d'autres restes d'une haute antiquité[7].

Gédor.

La ville de GÉDOR, appelée aussi CÉDRON, et qui appartenait aux Philistins (I *Mach.*, XV, 39; XVI, 9), occupait vraisemblablement l'emplacement du village actuel de KADROUN, situé à un peu plus d'une lieue à l'ouest d'Accaron. Il a été fait mention ci-dessus, § 169, de GÉDOR dans la montagne de Juda.

Sélébin.

SÉLÉBIN ou SALÉBIM (שַׁעַלְבִין), qui appartenait à la tribu de Dan

[1] I *Rois*, V, 10 et suiv. — [2] I *Rois*, VII, 14; XVII, 52. — [3] Comp. Movers, *Phœnic.*, I, 175. — [4] *Amos*, I, 8; comp. *Jér.*, XXV, 20; *Sophon.*, II, 4; *Zachar.*, IX, 5, 7; IV *Rois*, I, 2 et suiv. — [5] I *Mach.*, X, 88 et suiv.

[6] *Onomast.*, art. *Accaron.* — *Gesta Dei per Francos*, p. 404. — Marin. Sanut, 165.

[7] Robinson, III, 232 et suiv. — J. Schwarz, p. 69.

et qu'il faut peut-être chercher au nord-est d'Accaron, servait à l'époque de Salomon de lieu de résidence à l'un des douze intendants royaux[1]. Eusèbe et saint Jérôme nomment un village de Salaba sur les confins de Samarie[2]; mais ce village semble n'avoir aucun rapport avec Sélébin.

Adiada.

Adiada ou Addus (Septante, Ἀδιδά) était une ville forte dans la plaine de Séphéla, où Simon Machabée fixa son camp contre Triphon[3]. La ville de Hadid, dans le voisinage de Lydda et d'Ono, et qui était habitée par des Benjamites, est considérée comme étant la même qu'Adiada, et l'on croit qu'elle s'élevait à la place du village actuel de Chaditeh (al-Chadida), à deux lieues au sud-est de Ramleh[4].

§ 179. Continuation. (Arimathie, Elthécé, Gebbéthon, Gamzo, Modin, Sariphée, Ono, Caphara, Néballat, Tharéla, Jud, Beth-Dagon, Bané, Barach, Méjarcon, Arécon.)

Arimathie.

Arimathie (Ἀριμαθαία), ville natale de Joseph, membre du sanhédrin, qui était en secret disciple de Jésus et rendit au divin Maître les honneurs de la sépulture[5], est considérée avec raison, comme la même ville que Ramatha ou Ramathaïm (c'est-à-dire élévation, double élévation), qui donna son nom à un district (I *Mach.*, xi, 34), et était située, comme nous l'apprennent les indications fournies par saint Jérôme[6], dans le voisinage de Lydda, sur la route de Joppé à Jérusalem. La ville était bâtie sur une éminence large, mais peu élevée, qui se prolonge dans une plaine sablonneuse; les Arabes des temps postérieurs la désignèrent simplement sous le nom de Ramleh, c'est-à-dire *la Sablonneuse;* auparavant on se servait aussi du nom de Ramoula et de Ramel. A l'époque où

[1] *Jos.*, xix, 42; *Jug.*, i, 35; III *Rois*, iv, 9. — [2] *Onomast.*, art. *Selab.* — [3] I *Mach.*, xii, 38; xiii, 13. — [4] I *Esdr.*, ii, 33; II *Esdr.*, vii, 37; xi, 34. — *Onomast.*, art. *Adithaïm.* — Scholz, *Reise*, 256. — [5] *Matth.*, xxvii, 57 et suiv.; *Marc*, xv, 43 et suiv.; *Luc*, xxiii, 50 et suiv.

[6] Saint Jérôme, *Epist.* lxxxvi *ad Eustoch.*; *Epitaph. Paulæ*, p. 673.

les pèlerins chrétiens qui abordaient à Joppé se dirigeaient vers RAMLEH par la plaine de Saron (§ 106), cette localité, éloignée de quatre lieues de Joppé et d'environ dix lieues de Jérusalem, avait une importance majeure, car la route des caravanes d'Egypte à Damas y passait aussi. Avant l'époque des croisades, RAMLEH était bien fortifié et comptait parmi ses habitants beaucoup de chrétiens; mais au commencement du dixième siècle, pendant les luttes des musulmans, plusieurs églises furent détruites[1]. La ville fut avec Lydda une des premières qui cédèrent, en 1099, devant les armes des Croisés, et ceux-ci y établirent bientôt après Robert de Rouen pour évêque, fortifièrent le château et cherchèrent à accroître le commerce qui se faisait aux quatre portes principales, celles de Jérusalem, d'Ascalon, de Jaffa et de Naplouse[2].

Quoique RAMLEH eût été enlevé aux chrétiens, en 1266, par le sultan Bibars, cette ville continua à être un lieu de repos, la halte ordinaire des fidèles, qui, de Joppé, dirigeaient leurs pas vers Jérusalem. Le couvent des franciscains, fondé en 1420 par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et bâti en forme de forteresse, est, dit-on, placé dans le lieu même où était autrefois la maison de Joseph d'Arimathie. La petite église dans laquelle les habitants catholiques, peu nombreux, célèbrent les offices divins, est dédiée à ce saint[3]. Les vastes bâtiments du couvent ne sont habités que par trois prêtres espagnols avec un frère lai. Ils s'empressent d'accueillir avec toute espèce de prévenances et de civilités, sans distinction de religion ni de pays, les pèlerins qui vont leur demander l'hospitalité[4]. Les grecs possèdent également un couvent avec une église; deux des cinq mosquées étaient autrefois des temples chrétiens. Aujourd'hui RAMLEH, placé, suivant les mesures les plus récentes, à 256 pieds 1/2 au-dessus de la mer, n'est pas environné de murs; mais en revanche, il est environné de nombreux groupes d'arbres et de cactus. D'après Mislin (II, 232),

[1] Eutychii *Annal.*, 512 et suiv. — *Fundgruben des Orient.*, II, 135 et suiv.
[2] *Gesta Dei per Francos.* — Robert. Monach., 73. — Guill. de Tyr, VII, 22.
[3] Quaresmius, II, 78. — Salzbacher, II, 21.
[4] Jac. Rœser, *Tagebuch der Reise nach Griechenland, in die Türkei u. s. w.*, II, 392, 481. — Salzbacher, II, 20 et suiv.

la ville compte 3,000 habitants, mahométans pour la plupart; il n'y a que fort peu de catholiques (trois familles); il s'y trouve quelques grecs et quelques juifs, qui, en général, se livrent au commerce. Vu du côté de l'est surtout, RAMLEH a une physionomie tout orientale : des murs en ruines, des édifices à coupoles, des minarets, des palmiers, des bosquets funéraires avec des mausolées étincelants, des fontaines avec des réservoirs s'y offrent confusément à la vue, et sur tout cela s'étend la voûte d'un ciel sans nuage et d'un bleu pâle, tel que le décrit Prokesch (*Reise*, p. 124). A un quart de lieue à l'ouest de la ville, s'élève, au milieu des débris de murs d'une vaste enceinte carrée, une antique tour gothique, du haut de laquelle on jouit du plus beau coup d'œil sur la plaine de Saron, sur les montagnes de Juda et sur la mer Méditerranée.

Tout à côté gisent épars les restes antiques et vénérables d'une grande église, placée au moyen-âge sous la garde des templiers et plus tard convertie en mosquée par les Arabes [1]. Les montagnes qui s'aperçoivent du côté du sud-est, ont pour la plupart une forme cônique, et à mesure qu'on avance vers Jérusalem, les couches des bancs de craie se dessinent d'une manière de plus en plus nette et distincte.

Elthécé.

ELTHÉCÉ ou ELTÉCON était une ville lévitique dans la tribu de Dan [2]. La position en est inconnue, à moins qu'avec J. Schwarz (p. 110) on ne veuille trouver une analogie avec ELTHÉCÉ dans le village d'ALTHINI non loin de Beilin (Baala).

Gebbéthon.

GEBBÉTHON, ville de Dan, qui fut cédée aux lévites, était bien fortifiée, mais demeura au pouvoir des Philistins [3]. Elle a disparu sans laisser de traces.

[1] Scholz, *Reise*, 148. — *Archives des miss. scient.* Paris, 1850, livr. II, p. 106.
[2] *Jos.*, XV, 59; XIX, 44; XXI, 23. — Dans *Josué*, XXI, 23, la leçon des Septante porte Ἑλκωθεὶμ.
[3] *Jos.*, XIX, 44; XXI, 23; III *Rois*, XV, 27; XVI, 15.

Gamzo.

La ville de Gamzo (גִּמְזוֹ), qui appartenait à Juda, fut aux jours du roi Achaz conquise, avec Bethsamès, Aïalon, Gaderoth, Socho et Thamna, par les Philistins [1]. Elle occupait vraisemblablement la place du village actuel de Dschimsou, qui se trouve à une lieue et demie de Lod (Lydda), sur la route des caravanes de Joppé (Jaffa) à Jérusalem. La plaine autour de Dschimsou passe encore aujourd'hui pour très-fertile ; aussi y voit-on de nombreux silos, c'est-à-dire des fosses creusées en terre pour y conserver le grain et la paille.

Modin.

C'est dans la ville de Modin (Μωδεΐν, Μωδιείμ), située dans les montagnes non loin de Lydda, qu'habitait le saint prêtre Mathathias, qui avec ses fils et d'autres Juifs fidèles à Dieu s'éleva contre les Syriens impies, et avec ce courage qu'inspire la foi, prit les armes, renversa les autels des idoles et combattit héroïquement jusqu'à la mort [2]. Son fils Simon y érigea un mausolée qu'on découvrait de fort loin, d'après ce passage : *Simon fit élever sur le sépulcre de son père et de ses frères un haut édifice qu'on voyait de loin, dont toutes les pierres étaient polies devant et derrière. Il fit dresser sept pyramides, dont l'une répondait à l'autre, une à son père, une à sa mère et quatre à ses frères* (a). *Il fit dresser tout autour de grandes colonnes, et sur ces colonnes des armes pour servir d'un monument éternel; et auprès des armes, des navires en sculpture, qui pouvaient être vus de loin par tous ceux qui naviguaient sur la mer* [3]. On montrait encore au quatrième siècle à Modin le monument funéraire des Machabées [4]. Pendant long-

[1] II *Paralip.*, XXVIII, 18 et suiv. — *Onomast.*, art. *Gamzo.*

[2] I *Mach.*, II, 1 et suiv.; IX, 19; XIII, 30.

[3] I *Mach.*, XIII, 27 et suiv.; comp. II *Mach.*, VII, 1 et suiv. — Josèphe, *Antiq.*, XIII, VI, 5.

[4] « Modim vicus juxta Diospolim, unde fuerunt Machabæi quorum hodieque ibidem sepulcra monstrantur. Sat itaque miror, quomodo Antiochiæ eorum reliquias ostendant, aut quo hoc certo auctore sit creditum. » — Saint Jérôme, *Onomast.*, art. *Modim.*

(a) Simon éleva la septième colonne pour lui-même. *(Trad.)*

temps, malgré les indications contraires d'Eusèbe et de saint Jérôme, on a pris à tort Soba, qui est beaucoup plus éloigné, pour l'emplacement de l'ancien Modin ; vers la fin du quinzième siècle seulement on a reconnu que Modin était dans le voisinage de Lydda [1]. Suivant les recherches de Quaresmius, le monument à colonnes des Machabées aurait été élevé à trois lieues trois quarts au sud-est de Ramleh, près du château renversé de Latron (Alatron) [2], qui au moyen-âge était appelé *Castellum boni latronis* et considéré comme ayant été le lieu de la résidence du bon larron (*Luc.*, XXIII, 43) [3]. En venant de Ramleh, c'est ici proprement que l'on entre dans les montagnes de Juda par un défilé large de 500 pas environ; après deux lieues de marche dans la direction de l'est on arrive au village de Saris, autrefois fameux comme repaire de brigands. Le chemin affreux et plein de pierres serpente autour de rochers nus et éblouissants. Lorsque Schwarz (p. 68) prétend placer Modin près des ruines de Midian (Moudaïm), que l'on rencontre à cinq lieues au nord-ouest de Jérusalem, il a contre lui les indications de saint Jérôme, dont il a été ci-dessus question.

Sariphée.

La ville de Sariphée, dont l'évêque était présent au concile tenu à Jérusalem en 536, fut en 797 ravagée par les hordes sauvages des Sarrasins [4]. Sourafend (Zarafend), situé entre Joppé et Lydda, rappelle le souvenir de l'ancienne ville chrétienne.

Ono.

Puisque la ville d'Ono, bâtie par les Benjamites et habitée de nouveau après le retour de la captivité, est constamment citée

[1] Fabri, *Reyssbuch*, p. 129, b.

[2] Quatremère, dans Makrizi, *Hist. des sultans maml.* Paris, 1842, t. I, 156. App.

[3] Quaresmius, II, 719. — Scholz, *Reise*, 149. — On a déjà fait observer que, dans la carte de Robinson, la position de Latron et d'Amwas est indiquée d'une manière entièrement inexacte; les positions inverses sont conformes à la vérité.

[4] Mich. le Quien, *Oriens christ.*, III, p. 313, 360.

avec Lod (Lydda)[1], on peut regarder comme exacte l'indication du Talmud (*Ketubath.*, 111), suivant laquelle Ono était à deux milles romains de Lod. On ne s'éloignera pas beaucoup de la vérité en prenant Onus[2], mentionné dans les nomenclatures ecclésiastiques, comme synonyme d'Ono.

Caphara.

Caphara (כפירה), dont il est fait mention aux livres de Josué (xviii, 26) et d'Esdras (II, iv, 2), était selon toute vraisemblance situé non loin de Lod, dans la vallée d'Ono (§ 109, n° 6).

Néballat.

Néballat est nommé avec Lod et Ono (II *Esdr.*, xi, 34). Il faut sans doute le placer à l'endroit où se voit le village actuel de Beit-Nébala, à deux lieues au nord-est de Lod (Lydda).

Tharéla.

Ainsi que J. Schwarz le conjecture (p. 98), il est possible que le village actuel de Thaniel (Thariel), dans la contrée de Lydda, rappelle la localité de Tharéla (*Jos.*, xviii, 27).

Joud.

Joud (יהד), qui appartenait à la tribu de Dan (*Jos.*, xix, 45), occupait vraisemblablement la place du village actuel d'el-Jehoudiyeh, à environ deux lieues au nord de Lydda et à trois lieues au sud-est de Joppé.

Beth-Dagon.

L'ancienne localité de Beth-Dagon (maison, ville de Dagon), dans le territoire de la tribu de Juda (*Jos.*, xv, 41) et célèbre, comme son nom l'indique, par le culte de Dagon, est encore citée par saint Jérôme comme un grand village sous le nom de Caphar-Dago[3], et peut être rapprochée du village actuel de Beit-Dedschan,

[1] I *Paralip.*, viii, 12; I *Esdr.*, xi, 35. — [2] Caroli a S. Paulo *loc. cit. Parergon*, p. 6. — [3] *Onomast.*, art. *Bethdagon*.

situé entre Joppé et Lydda, où Scholz (*Reise*, 149), vit encore d'anciens débris de murs. Un second Beth-Dagon était situé vers la limite de la tribu d'Aser (*Jos.*, XIX, 27).

Bané et *Barach*.

Les localités de Bané et de Barach (בְּנֵי־בְרַק), qui revinrent à Dan (*Jos.*, XIX, 45), étaient peut-être non loin de Joppé et à l'endroit où, sur la carte de J. Schwarz, est marqué l'emplacement de Barak, à deux lieues au nord-est de Joppé.

Méjarcon.

La localité de Méjarcon (מֵי־הַיַּרְקוֹן, c'est-à-dire les eaux de la rouille, de la pâleur), dans le territoire de Dan (*Jos.*, XIX, 46), se trouvait vraisemblablement au nord de Joppé, non loin du torrent appelé actuellement Nar-el-Aoudsché (torrent de la douleur).

Arécon.

Arécon (הָרַקּוֹן), également dans la tribu de Dan (*Jos.*, XIX, 46), se trouvait certainement dans les environs de Joppé.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

PREMIÈRE SECTION.

Connaissances que les Hébreux avaient de la terre en général.

DEUXIÈME SECTION.

Idée géographique de la terre avant le déluge d'après la sainte Bible.

TROISIÈME SECTION.

La terre et ses habitants après le déluge.

CHAPITRE PREMIER.

DONNÉES GÉOGRAPHIQUES D'APRÈS LA TABLE DES PEUPLES.

CHAPITRE II.

LES PLUS ANCIENS ROYAUMES DU MONDE.

CHAPITRE III.

ÉTATS ET CONTRÉES MOINS CONSIDÉRABLES.

CHAPITRE IV.

L'ÉGYPTE EN CHACUNE DE SES PARTIES.

CHAPITRE V.

PAYS LIMITROPHES DE L'ÉGYPTE.

CHAPITRE VI.

VOYAGE DES ISRAÉLITES D'ÉGYPTE AU PAYS DE CHANAAN.

QUATRIÈME SECTION.

Géographie du pays de Chanaan ou de la Palestine.

PREMIÈRE DIVISION. — GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

SECONDE DIVISION. — GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

DIVISION DU PAYS DE CHANAAN.

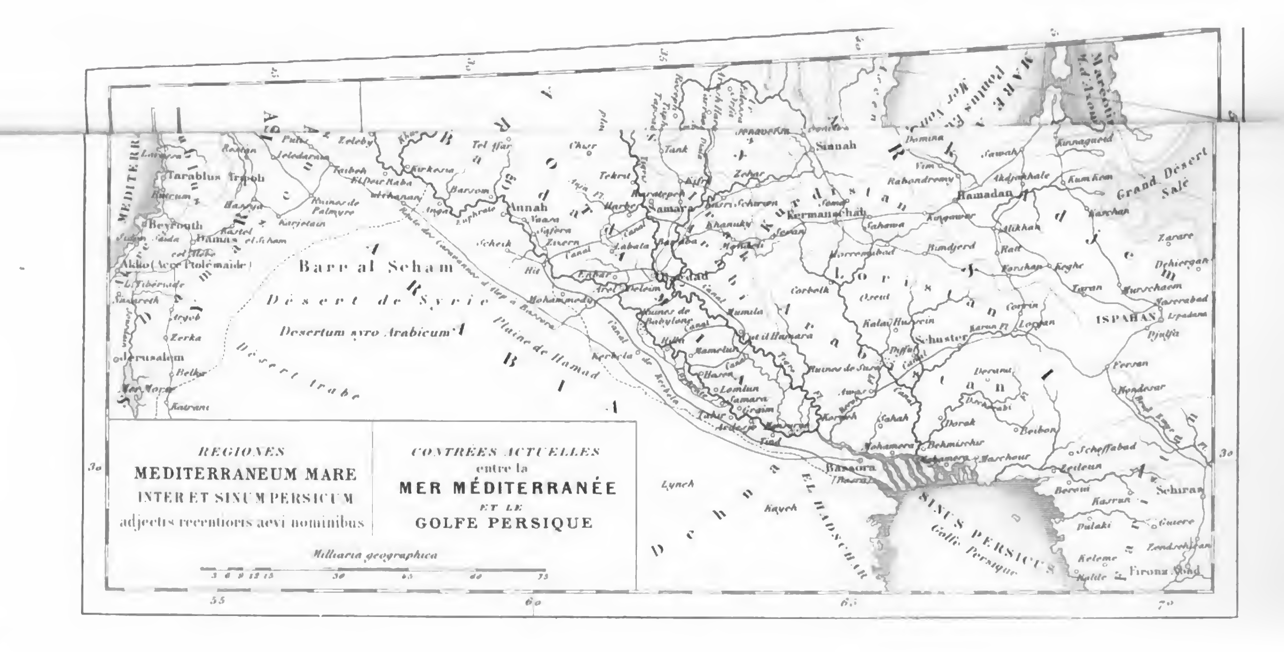
CHAPITRE II.

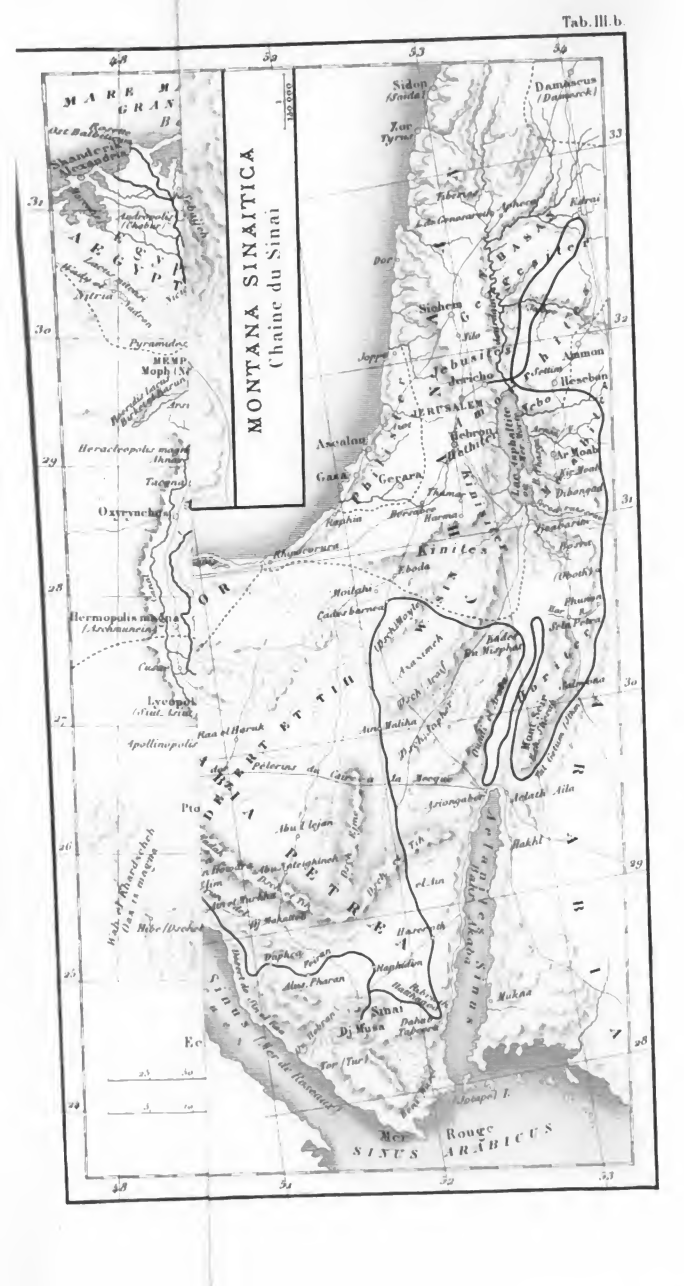
PROVINCE DE JUDÉE.

BESANÇON, IMPRIMERIE DE J. BONVALOT.


SOGDIANA
TRUCHMENE
MARGIANA
BACTRIANA
Oxus Fl.
MARE
Caspienne
Numidia
MASANDERAN
HYRCANIA
Ragiana
PARTHIA
ARIA
PERSIA
AELAM (PARAS)
Carmania
DRANGIANA
ADSCHEM
Persis
FARSISTAN
CARMANIA
GEDROSIA
INDIA
Pasargada
PERSICUS SINUS
Golfe Persique
Regma
EL HASSA
OMAN
Dadan
Saba
Ophir
Tropique du Cancer
Wadi Dschebrin
70
80
40
30
20

Tab. I.


REGIONES
MEDITERRANEUM MARE
INTER ET SINUM PERSICUM
adjectis recentioris aevi nominibus
CONTRÉES ACTUELLES
entre la
MER MÉDITERRANÉE
ET LE
GOLFE PERSIQUE
Milliaria geographica
Barr al Scham
Désert de Syrie
Desertum syro Arabicum
Désert Arabe
Plaine de Hamad
SINUS PERSICUS
Golfe Persique
EL HADSCHAR
Grand Désert Salé
ISPAHAN
Hamadan
Kermanschah
Sinnah
Schuster
Bassora
Annah
Samara
Tarablus Tripoli
Beyrouth
Jerusalem
Akko (Acre Ptolémaïde)
Palmyre
Lorestan
Kurdistan
Mar Morta


MONTANA SINAITICA
Chaine du Sinai
MARE
AEGYPTUS
Alexandria
Pyramides
Heracleopolis magna
Oxyrynchus
Hermopolis magna
(Archmuneïn)
Lycopol
Apollinopolis
Sidon
(Saïda)
Tyrus
Damascus
(Damasck)
Tiberias
Dor
Sichem
Joppe
Jericho
JERUSALEM
Hebron
Ascalon
Gaza
Gerara
Raphia
Bersabee
Thamar
Kinites
Eboda
Moilahi
Ammon
Hesebon
Nebo
Ar Moab
Dibongad
Sela Petra
Hor
Kades
Abu Zelimeh
Sinai
Dj Musa
Tor (Tur)
Mukna
Dahab
Naphidim
Rhinocorura
Pélerins du Caire à la Mecque
Aila
Alath
Asiongaber
Mer Rouge
SINUS ARABICUS
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
48
49
50
51
52
53
54




3 2044 069 562

